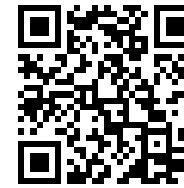
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

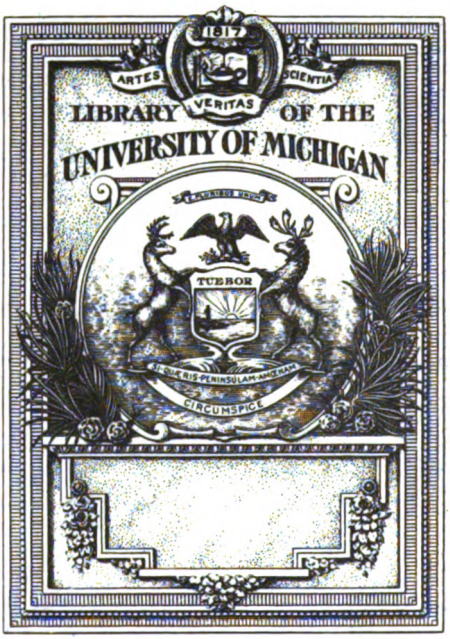
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 505610



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Strasbourg Univ. Biblio.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LT
3101
.B8

Digitized by Google

Digitized by Google

6e ANNÉE
No 1

1927
NOVEMBRE

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISSANT
LE 1er DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

EN DÉPOT
A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Prix du tirage à part: 3 francs (10 exemplaires: 25 francs.)
Prix du fascicule complet: 5 francs.

Digitized by Google

SOMMAIRE

			Pages
I.	A. PIGANIOL	*Le Congrès de Belgrade* (avril 1927)	1
II.		**Chronique.**	
		Examens de la Faculté des Lettres (1926-1927) . .	6
		Nécrologie : M. Georges Pariset	7
		Réunions du Samedi, Histoire littéraire	10
III.		**Textes d'examens et Sujets de devoirs**	12
		Version grecque, p. 12 ; *thème grec*, p. 13 ; *versions latines*, p. 13, 14 ; *thème latin*, p. 14 ; *certificat d'Histoire ancienne*, p. 14 ; *certificat de grammaire et de philologie*, p. 15 ; *de littérature française*, p. 16 ; *version anglaise*, p. 17 ; *diplômes d'études supérieures*, p. 18 ; *agrégations*, p. 19 ; *baccalauréats*, p. 21.	
IV.		**Revue Bibliographique.**	
	A. JURET	Aubrey Gwynn, *Roman education from Cicero to Quintilian*	23
	A. GRENIER	Roland G. Kent, *The textual criticism of inscriptions*	24
		Tenney Franck, *Two historical Themes in roman litterature* et *Roman historiography before Caesar* . .	25
	A. KOSZUL	E. Kruisinga, *An Introduction to the study of English Sounds*	25
		William Hazlitt, *New writtings collected* by P. P. Howe	26
	P. ALFARIC	H. Bousquet, *Comptes consulaires de la Cité et du Bourg de Rodez*	27
		B. Combes de Patris, *Une Muse romantique, Pauline de Flaugergues*	27
	A. SCHLAGDENHAUFFEN.	J. Petersen, *Die Wesensbestimmung der deutschen Romantik*	28
	H. TRONCHON	C. M. Haines, *Shakespeare in Frankreich*	30
		Johanna Christina Yperlaan, Les traductions hollandaises des poésies lyriques de Victor Hugo jusqu'en 1885	32

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN, Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

Digitized by Google

Général
Evol
Strasbourg
Bibliothèque

6e ANNÉE
No 1

1927
1er NOVEMBRE

Le Congrès de Belgrade (avril 1927).

L'institution des Congrès internationaux d'études byzantines, due à l'initiative de M. Jorga et inaugurée à Bucarest en 1924, a prouvé sa vitalité et son efficacité au deuxième Congrès, réuni à Belgrade en avril 1927. Le Congrès de Belgrade est le premier Congrès historique qui, depuis l'après-guerre, ait mérité le titre d'international ; les représentants de certains peuples, en particulier, y insistèrent sur la nécessité de réorganiser le labeur collectif, d'oublier, s'il était possible, les souvenirs récents d'un passé affreux, qui, sur cette terre tragique de Serbie, s'évoquaient sans cesse dans nos esprits. Particulièrement nombreuses étaient les délégations de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie, de la Grèce, comme si le culte de Byzance tendait à devenir une religion commune des nations de l'Europe orientale. La France comptait également un grand nombre de représentants et bénéficiait du prestige exceptionnel dont jouit en Serbie M. Gabriel Millet, chef de notre délégation, qui fut en fait, sans qu'il eût été besoin de lui décerner officiellement ce titre, le président d'honneur du Congrès. En dehors de Paris n'étaient représentées que les Universités de Clermont (M. Bréhier) et Strasbourg (MM. Perdrizet, Grabar, Piganiol).

Malgré le dévouement et le labeur du secrétaire général, M. Anastasievitch, professeur d'histoire byzantine à l'Université de Belgrade, et de son collègue, M. Voulitch, professeur d'histoire ancienne, prodigue de son temps, de son obligeance, de son esprit, l'organisation scientifique du Congrès de Belgrade souffrit des mêmes inconvénients que nous avions notés en 1923 au Congrès historique de Bruxelles : sections trop nombreuses, imparfaitement différenciées, communications disparates, discussions écourtées. Les études archéologiques, en particulier, étaient en si grand nombre, qu'il fallut les répartir entre deux sections (*archéologie byzantine*, — *rapports et influences de Byzance et de ses voisins du nord dans le domaine archéologique*), et qu'elles débordèrent même dans presque tous les autres groupes. Dans l'espace d'une matinée, les auditeurs d'une même section purent entendre traiter du mode de publication des documents byzantins, du droit fiscal au Xe siècle, de l'ethnographie des Dardaniens, de l'évolution de la monnaie romaine, et de l'hippodrome de Byzance. Enfin les orateurs excédaient avec une telle obstination les limites de temps fixées en principe, que les programmes des sections se sont trouvés bouleversés. N'exagérons pas la gravité de ces inconvénients, à peu près inévitables, et que rachètent certains avantages. Dans un Congrès, c'est la connaissance

Digitized by Google

des personnalités qui intéresse, plutôt que l'étude des faits et des théories : si on ne laisse pas chaque savant traiter librement le sujet qui lui tient à cœur, on n'aura pas le plaisir et le profit de le voir labourer son sillon, d'observer sa méthode et sa démarche. Comme dans les Congrès diplomatiques, les séances de travail importent peut-être moins que ces réceptions aux cours desquelles, dans les embrasures des fenêtres, s'échangent les informations, se confrontent les projets. S'il m'a été à peu près impossible d'entendre les conférences qui m'intéressaient le plus, en revanche, par accident et malgré moi, il m'est arrivé d'entendre un savant remarquable, dont le nom m'était à peu près inconnu, révéler des monuments insignes que j'ignorais.

Il faut cependant, pour l'avenir, demander au moins que le programme des sections soit nettement différencié : par exemple, il eût été utile de constituer à Belgrade une section juridique ; il faut accroître le pouvoir du secrétaire général, afin qu'il puisse éliminer les sujets de pure érudition, orienter les discussions autour de certains thèmes généraux ; il faut aussi fixer des horaires assez rigoureux pour que l'auditeur sache précisément ce qu'il pourra, en chaque moment, entendre dans chaque section ; à cet effet, il faut accroître les pouvoirs et, en quelque manière, la responsabilité des présidents des sections ; il faut enfin attacher le plus grand soin à enregistrer les discussions dont l'importance devrait être accrue, et publier des procès-verbaux détaillés. Mais toutes ces réformes ne seront rien sans la discipline spontanée des congressistes et leur respect à l'égard d'une réglementation déjà si débonnaire.

Il serait long d'énumérer les sujets infiniment variés auxquels furent consacrées les séances d'études. Les savants serbes intéressèrent vivement leurs hôtes en présentant et en commentant les monuments de leur propre pays : M. Petkovitch, qui dirige remarquablement le nouveau Musée de Belgrade, étudia cette peinture serbe du XIVe siècle, qui supporte la comparaison avec celle du Trecento italien et permet des rapprochements si suggestifs ; M. Voulitch indiqua pour quelles raisons très fortes Justiniana Prima, patrie de Justinien, devait être située non pas, comme on l'admet ordinairement, près de Skoplié, mais près de Nich ; M. Abramitch, qui seconde Mgr Bulitch à Split, traita des reliefs du haut Moyen âge en Dalmatie, comparables eux aussi à certains monuments barbares d'Italie. — Les savants grecs, en particulier M. Sotiriou, révélèrent d'importants monuments chrétiens et du haut Moyen âge, récemment explorés en Grèce, catacombes de Thèbes, basilique de Sparte. C'est l'étude des relations entre l'art roumain, d'une part, l'art serbe et l'art oriental, d'autre part, qui préoccupa surtout les savants roumains : des belles communications de M. Baltch, de M. Tafrali, et aussi de M. P. Henry, secrétaire général de l'Institut français de Bucarest, il parut résulter que l'influence serbe s'était exercée surtout sur le plan des édifices et l'architecture, qu'elle était un peu moins sensible en Moldavie qu'en Valachie, et que la sculpture et l'ornementation, en revanche, — même la structure des coupoles moldaves, selon une remarque de M. Puig y Cadafalch, — dépendaient plutôt de Byzance et de l'Orient. Mais les savants roumains ne se laissent pas absorber par les seules recherches archéologiques : M. Jorga exposa des vues synthétiques sur les

Digitized by Google

traits communs de l'évolution politique dans l'Europe occidentale et l'Europe orientale au Moyen âge ; M. Constantinescu poursuivit et précisa ses difficiles et remarquables recherches sur le droit fiscal de Byzance. Parmi les communications des savants tchécoslovaques, j'ai regretté en particulier de ne pouvoir entendre celle de M. Svoboda sur la démonologie de Psellos. Le Collège russe et le Seminarium Kondakovianum de Prague comptaient à Belgrade un grand nombre de représentants : M. Belaiev fit connaître des pièces remarquables d'argenterie byzantine, découvertes dans la Russie méridionale, en particulier une patère exécutée à Kertch au temps de Constance ; M. Okouniev commenta des monuments arméniens, inconnus à la plupart des congressistes, et il apparut à son auditoire que ces découvertes obligeraient peut-être à reviser le problème des origines de l'art roman.

Les savants allemands se préoccupèrent surtout des publications des documents et des règles à fixer aux entreprises collectives. M. Gerland traita du *Corpus* des documents grecs du Moyen âge ; il étudia à ce sujet la survivance des *commentarii* tenus par les fonctionnaires ou les bureaux de l'Empire romain ; il proposa que l'on éditât les recueils de documents du Moyen âge tels que la tradition les a transmis, sans se préoccuper de la provenance des différentes pièces : la mise en ordre et le classement seraient à réserver pour l'avenir. C'est également à la préparation du *Corpus* des documents byzantins que fut consacrée la communication de M. Heisenberg. M. Ehrhard étudia très longuement les sources de l'hagiographie byzantine.

L'Autriche était représentée par M. Egger, excellent connaisseur des origines de l'art chrétien, qui traita du siège épiscopal de Stobi ; je n'ai pu entendre M. Reisch exposer la découverte de la grotte des sept dormants, à Ephèse, en 1926 ; c'est grand dommage que M. Strzygowski ait cru devoir quitter le Congrès dès le lendemain de son arrivée ; au programme des séances n'était inscrite aucune communication de M. Kubitschek, présent au Congrès.

Deux savants catalans, M. Puig y Cadafalch et M. Nicolau d'Olwer, représentaient l'Espagne. M. Puig étudia, avec une extrême érudition, l'origine orientale et la persistance de certains motifs décoratifs du premier art roman : la connaissance parfaite que ce savant possède d'églises très peu connues de Lombardie, ou bien de l'art *mudjar* de l'Espagne centrale, conféra à son exposé le plus grand attrait. Si cette étude riche de faits et d'idées ne fut suivie d'aucune discussion, c'est qu'elle était comme perdue dans la section des relations entre Byzance et l'Occident.

On entendit, au nom de l'Italie, M. Mercati, qui traita des *Mirabilia urbis Athenarum*, et M. Muñoz, qui insista sur le souci qu'apporte son gouvernement à l'entretien des monuments historiques et développa le thème du conflit entre les influences latines et orientales dans les mosaïques de Rome, restaurées par son gouvernement.

Les savants français traitèrent de sujets extrêmement divers : origines de la « renaissance byzantine » en Serbie (M. Millet), église Ste-Sophie de Kiev (M. Réau), ébauche d'un vicariat pontifical en Illyrie au Ve siècle (M. Zeiller), documents médiévaux découverts par M. Millet au monastère de Lavra du Mont Athos (Mlle Rouillard). M. Bréhier étudia les thèmes

Digitized by Google

apocalyptiques dans l'art byzantin : il conclut son exposé d'une érudition minutieuse par des vues très vastes; il montra l'art ecclésiastique de l'Occident dominé par la préoccupation du savoir encyclopédique, celui de Byzance par la théologie abstraite, celui de l'Orient et particulièrement de l'Egypte par le goût du merveilleux et du mysticisme. M. Perdrizet, au sujet du commerce de la perle, multiplia les textes rares et les observations curieuses, soit sur les motifs décoratifs issus de la perle, soit sur le symbolisme décoratif de cet ornement : la perle naît, selon la légende, d'un éclair qui ne blesse point la coquille ; c'est ainsi que le Christ est conçu. M. Collinet, qui traita, en séance ordinaire, des compilations qui ont servi de modèle au Digeste, consacra une conférence spéciale, ou, selon son expression ingénieuse, une « méditation » à l'œuvre de Justinien, à l'occasion du 14e centenaire de l'avènement de ce prince : il insista sur l'échec complet de sa législation, trop savante pour les peuples auxquels elle devait s'appliquer. Pour ma part, je pris prétexte d'une question de topographie byzantine, l'emplacement de la loge impériale de l'hippodrome, pour montrer combien il est surprenant que les savants qui étudient le Grand Palais de Constantinople en cherchent le modèle à Split ou en Orient, alors qu'il s'inspire tout simplement, par un grand nombre de traits, du Palatin romain.

Les séances d'études furent coupées de réceptions brillantes et de concerts. S. M. le roi Alexandre tint à prouver lui-même que son jeune royaume, dont nous admirions à chaque pas et le labeur énergique et le souci de splendeur, s'enorgueillit aussi d'honorer les savants. Il est désirable que ces grandes assemblées érudites soient l'occasion pour les congressistes d'acquérir la connaissance du pays dont ils sont les hôtes : grâce à la munificence du gouvernement serbe, le Congrès de Belgrade remplit admirablement cet office. Une semaine presque entière fut consacrée à un voyage à travers la Serbie : deux trains de wagons-lits avaient éte mis à la disposition des congressistes ; un troisième train suivait chargé d'autos, qui chaque matin nous emportaient vers quelque monument lointain. C'est ainsi que l'on visita le monastère de Ravanitsa, si remarquable par le caractère archaïque de sa décoration sculptée ; près de Kumanovo, le Vieux Nagoritchino, construit au XIVe siècle par le roi Miloutine, entouré d'un cimetière dont les dalles imitent les sarcophages des cimetières chrétiens primitifs ; au-dessus de la plaine de Kossovo, le chef-d'œuvre de l'architecture serbe, l'église de Gratchanitsa, également due à Miloutine, où les Français, guidés par la science de M. Grabar, examinèrent avec prédilection le portrait à demi effacé d'Hélène d'Anjou, femme d'Uros Ier. Vers le sud, l'excursion nous conduisit jusque sur le haut Vardar, où nous avons visité les fouilles commencées durant la guerre à l'emplacement de l'antique Stobi et poursuivies par les savants serbes : un théâtre de l'époque d'Adrien, et surtout une basilique du VIe siècle, qui rivalise avec les plus curieux monuments de Salone ; tout près de là, à Gradsko — ce nom est connu même de paysans français qui occupèrent ici, durant la guerre, des tranchées dont on reconnaît la trace — un petit musée renferme des inscriptions latines, des chapiteaux et des chancels byzantins. Au retour, on étudia à Krujevats une église peut-être trop restaurée, de la période de

Digitized by Google

la décadence de l'art serbe. Il avait fallu laisser hors de notre programme les églises les plus anciennes de Serbie ; du moins nous avait-il été donné de consulter des reproductions excellentes de leur décoration peinte à l'exposition organisée au parc de Topchider, à Belgrade. Durant tout le voyage, les archéologues étudièrent avec admiration et piété ces monuments du Moyen âge serbe, qui, selon l'expression de M. Bréhier, construits de matériaux si humbles et si pauvres, sont inspirés pourtant d'une spiritualité si haute.

Chacune de nos étapes était marquée par des réceptions amicales, auxquelles prenaient part également le peuple et les autorités serbes, l'instituteur de Nagoritchino, le grand joupan de Prichtina. L'entrée des congressistes à Skoplié — immense et pittoresque cité de près de cent mille habitants — prit les proportions d'un triomphe, si bien que nous éprouvions tous une fierté profonde d'être ou de nous dire byzantinistes. A juste titre, le Congrès acclama en M. Voulitch le magicien qui faisait surgir à chaque pas les spectacles et les fêtes.

Puis il fallut se séparer, non sans chagrin, des compagnons qui avaient contribué à l'agrément de ce voyage enchanté. Tandis que des cohortes d'érudits se dirigeaient vers Salonique, le Mont Athos ou Byzance, d'autres descendaient le Danube sur la nef de M. Jorga ; d'autres encore, par Sarajevo et les gorges de la Drina, d'une poésie sauvage, gagnaient la féerique Doubrovnik, et déchiffraient, dans le champ de fouilles de Salone, sur un sarcophage tout neuf, l'inscription qu'a fait graver d'avance à son nom l'illustre Mgr Bulitch, *peccator et indignus presbyter.*

Il était inévitable qu'à ce Congrès, où les représentants de peuples naguère ennemis se réunissaient sur le sol héroïque de la Serbie, on sentît parfois percer des préoccupations politiques. Mais nous avons surtout observé quel puissant écho rencontrait toute parole faisant appel à l'esprit de paix, de concorde, à la solidarité entre nations, au maintien de l'équilibre actuel : ces acclamations nous faisaient entendre combien nos hôtes et leurs amis sont attachés au maintien du statut territorial tel qu'il est fixé ; et nous notions aussi avec quelle vivacité renaît l'affection qu'ils ont vouée à la plus puissante des nations slaves, paralysée depuis longtemps par les troubles civils. Il y avait des années, nous dit-on, que l'on n'avait entendu cet hymne panslave, qui souleva tant d'émotion durant le banquet de Skoplié. Partout en Serbie nous avons été frappés de l'essor, de l'allégresse de ce peuple jeune, encore inexpérimenté à bien des égards, de son labeur audacieux, de son patriotisme à la fois orgueilleux et pacifique.

Ainsi, grâce au dévouement de nos savants collègues de Serbie, à l'hospitalité magnifique et délicate du gouvernement serbe, à la courtoisie des congressistes eux-mêmes, le Congrès de Belgrade, où furent soulevés de si importants problèmes, où l'on médita devant des monuments si rares, fut en même temps ou parut être une fête de l'amitié.

A. PIGANIOL.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Examens de la Faculté des Lettres (1926—1927)

Thèses 3
(Thèses d'Etat. Mention: Très honorable.)

Diplômes d'études supérieures:

Philosophie	3
Lettres	2
Histoire	3
Allemand	5
Italien	2
Total:	15

Mentions:

Très bien	1
Bien	3
Assez bien	5
Passable	6
Total:	15

Certificats d'études supérieures:

Examinés	318
Admis	196

Mentions:

Très bien	2
Bien	17
Assez bien	57
Passable	120
Total:	196

se répartissant de la façon suivante:

Philosophie:

	Examinés	Admis
Histoire générale de la Philosophie	4	3
Psychologie	13	12
Philosophie générale et logique	4	3
Morale et Sociologie	11	8

Lettres:

	Examinés	Admis
Etudes grecques	19	10
Etudes latines	25	14
Littérature française	37	23
Littérature française classique	1	1
Littérature française du moyen âge	1	1
Littérature française du 19e siècle	2	1
Littératures modernes comparées	3	3
Grammaire et philologie	17	9

Histoire:

Histoire ancienne	12	5
Histoire du moyen âge	12	7
Histoire moderne et contemporaine	20	10
Histoire moderne	1	1
Histoire contemporaine	1	—
Histoire d'Alsace	2	1
Histoire des religions	1	1
Histoire économique et sociale	1	—
Géographie	10	9
Langues et littératures sanscrites	1	1
Assyriologie	1	1

Langues vivantes:

Etudes littéraires classiques	27	14
Littérature:		
Allemand	10	9
Anglais	4	4

Digitized by Google

Philologie :	Examinés	Admis
Allemand	27	15
Anglais	6	5
Espagnol	1	1
Slave	1	1
Etudes pratiques :		
Allemand	25	12
Anglais	13	9
Espagnol	1	—
Russe	1	1
Etudes anglaises modernes	3	1
Total :	318	196

Baccalauréat :

1re partie :	Examinés	Admis
Latin-grec	264	118
Latin-langues	453	150
Latin-sciences	178	78
2e partie :		
Philosophie	630	320
Total :	1525	666

Mentions :

Très bien	2
Bien	13
Assez bien	140
Passable	511
Total :	666

NÉCROLOGIE

Le 25 septembre dernier, la Faculté a été cruellement frappée. Elle a perdu son Doyen d'âge, M. Georges Pariset, objet de l'affection et du respect de tous. A la cérémonie funèbre, célébrée le mercredi suivant à l'église Saint-Thomas, M. le Recteur Pfister s'est fait notre interprète en prononçant le discours suivant :

Messieurs,

C'est un ami de près de quarante années qui est enfermé en ce cercueil et à qui j'ai la douleur, moi son aîné, d'adresser les derniers adieux. Et combien de fois déjà, en ma longue carrière, j'ai été appelé à rendre les devoirs funèbres à de plus jeunes que moi !

En 1888, j'étais membre du jury d'agrégation d'histoire où Georges Pariset était candidat. Nous connaissions les succès qu'il avait remportés à l'Ecole alsacienne et, plus tard, au Lycée de Nancy : le *palmarès* a enregistré ses nominations au Concours général ; nous savions sa grande réputation d'étudiant à la Sorbonne. Nous fûmes frappés de la solidité de ses connaissances, de l'originalité de ses aperçus, de l'élégance de ses développements. Le candidat, qui fut reçu premier, était déjà un maître et nous pouvions lui prédire, à coup sûr, une brillante carrière. Agrégé, il se rendit à Berlin où il suivit les cours de l'Université, fut correspondant du journal *le Temps*, — c'était l'époque de la chute de Bismarck — et devint le professeur du fils de notre ambassadeur, de M. Maurice Herbette, qui représente aujourd'hui la France à Bruxelles. En même temps, dans les archives d'Etat, il rassembla les matériaux pour sa très belle thèse de doctorat qu'il soutint en 1896 en Sorbonne avec un succès complet : *L'Etat et les églises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier*. Il était à ce moment attaché — depuis le 19 octobre 1891 — à la Faculté des Lettres de Nancy, après avoir enseigné pendant un mois au Lycée de Chaumont. A Nancy il demeura fidèle, en gravissant successivement tous les degrés

Digitized by Google

de la hiérarchie, jusqu'au lendemain de l'armistice. Il fut dans cette ville ce qu'il sera plus tard, à Strasbourg, professeur admirable, se consacrant à ses élèves, sachant trouver pour eux la parole qui réconforte et excite au travail ; il fit, pour eux et pour le public, des cours d'un vif intérêt, d'où était absente toute phraséologie, tout remplis de fines considérations avec une pointe *d'humour*. Quelques-unes de ces leçons sont encore présentes à ma mémoire et il me sera permis de mentionner dans ce temple, l'un des foyers de la réforme, celles qu'il consacra aux origines du protestantisme. Son activité se répandit en dehors de l'Université ; il se dévoua à l'Académie de Stanislas, à la Société de géographie de l'Est, et dans les recueils de ces compagnies ont été insérés nombre de ses articles. A Nancy, il trouvait dans sa famille, d'origine alsacienne, mais fixée sur les bords de la Meurthe, le repos et le délassement nécessaires. A Nancy, il fonda son foyer. Il s'allia — et j'eus l'honneur d'être son témoin — à une ancienne famille strasbourgeoise dont tout, dans ce lieu, nous rappelle le souvenir. Le grand-père, Charles Schmidt, était professeur à la Faculté de Théologie protestante et chanoine de Saint-Thomas ; il a écrit l'histoire du chapitre et tant d'autres ouvrages qui font de lui l'un des plus éminents historiens de l'Alsace ; le père a fait ses études théologiques au séminaire voisin. L'annexion de l'Alsace à l'Allemagne le décida à poursuivre sa carrière pastorale outre-Vosges, à Saint-Dié, puis à Paris. Nous saluons respectueusement sa vieillesse à laquelle cette douleur ne devait pas être épargnée.

Survint la guerre et l'ennemi jetait ses bombes sur Nancy. Georges Pariset demeura fidèle au poste. Dans les *Pages d'histoire* il publia d'éloquents traités pour montrer le bon droit de la France, pour dénoncer les ambitions de l'Allemagne. Dans la salle de l'hôtel de ville il fit un jour une conférence alors que le bombardement faisait rage. Il ne quitta Nancy, pour rejoindre les siens à Paris, que le jour où le Gouvernement français eut déclaré la fermeture de l'Université lorraine. Il était appelé à un poste de la Présidence du Conseil, où il continua d'être un soldat de la cause française.

L'armistice signé, il fut désigné, dès le mois d'avril 1919, pour faire des cours à l'Université française de Strasbourg qui se créait et je lui demandai avec instance d'accepter une place définitive à la Faculté des Lettres. Il hésita longtemps. Il lui était cruel de s'arracher à la ville de Nancy à laquelle l'attachaient tant de fibres de son cœur ; mais il céda, parce qu'il était de son devoir de céder. Plus tard on lui offrit une chaire à la Sorbonne, celle de l'histoire de la Révolution française, fondée par le Conseil Municipal. Après de nouvelles hésitations, il refusa parce qu'il crut qu'il était de son devoir de refuser. Oh ! mon cher et fidèle ami, quelle reconnaissance mon âme vous garde pour votre concours. Au nom de la Faculté des Lettres et de l'Université, au nom de Strasbourg et de l'Alsace, soyez remercié.

L'œuvre qu'il a accomplie ici, vous la connaissez, vous, Messieurs, qui en avez été les témoins. Il a apporté à sa tâche son dévouement ; il lui a donné tout son cœur. Il a organisé l'Institut d'histoire contemporaine que nous avons créé et auquel son nom demeurera attaché. Depuis l'origine, il a représenté la Faculté des Lettres au Conseil de l'Université et il

Digitized by Google

a été, comme assesseur, l'aide et le conseiller du Doyen. On vous dira tout à l'heure quel fut son rôle au Chapitre de Saint-Thomas où il représenta la Faculté des Lettres ; il me sera, toutefois, permis de signaler les services qu'il rendit comme « scolarque » à l'un de nos établissements d'enseignement libres, au Gymnase protestant qui est à l'origine de notre Université strasbourgeoise. Il fit partie des multiples associations qui se formèrent dans notre Cité pour le développement de la pensée française : il présida le Comité local de la Ligue des Nations, et la Ligue des Chefs de Familles nombreuses : il était père de quatre enfants.

Au milieu de tant d'occupations variées, il poursuivait ses travaux d'histoire. Il donna de nombreux articles aux revues spéciales, notamment à la *Revue historique* où il accepta, pour le bulletin consacré aux ouvrages sur la Révolution française, la succession de notre cher Rodolphe Reuss. La mort le surprit, au moment où il achevait le bulletin qui sera son dernier et j'ai mission d'exprimer en ce moment toute l'émotion causée par la funeste nouvelle aux directeurs et aux collaborateurs de cette revue. Mais surtout Georges Pariset a terminé à Strasbourg les deux volumes sur la France révolutionnaire et sur le premier Empire qui font partie de l'Histoire de France parue sous la direction de notre maître commun, Ernest Lavisse. Ce n'est pas le lieu d'apprécier à fond ces deux livres qui s'ajoutent à tant d'autres sur la même période ; mais nous pouvons affirmer qu'à côté des travaux antérieurs celui de Georges Pariset gardera une place à part par l'étendue et la sûreté des recherches, par la pénétration des jugements, par la compréhension des faits et des hommes, en un mot par l'intelligence. L'œuvre restera.

Pendant qu'il se dépensait en ces multiples occupations, sa santé inspirait parfois des inquiétudes à lui-même et à son entourage. Pendant les vacances des dernières années, il demanda la guérison et la confiance aux eaux de Bains-les-Bains ; mais qui eût pu prévoir une fin si subite ? Deux grandes joies lui furent encore données avant sa mort. A Pâques dernier l'une de ses filles se maria avec un professeur du Lycée de Toulon : le bonheur de l'enfant fut un bonheur pour le père. Au mois d'août, le fils était reçu à l'agrégation d'histoire. Ce fils, devenu depuis quatre jours chef de la famille, conscient de ses nouveaux devoirs, saura suivre les exemples que son père lui a donnés ; il sera digne de lui. En ses quatre enfants la mère si cruellement éprouvée trouvera la consolation et le réconfort dont elle a besoin. A son grand deuil j'associe la Faculté des Lettres et l'Université entière. Mon cher collègue, mon cher ami, recevez en leur nom le suprême adieu.

Digitized by Google

Réunions du samedi

Histoire littéraire (14 mai 1927)

M. P. Fouché rend compte du livre de M. Louis Cons, sur l'*Auteur de la Farce de Pathelin* (Elliott Monographs, vol. 17). Sans perdre de temps à réfuter les attributions les plus fantaisistes qui ont été proposées, M. Cons essaie d'utiliser les données que la *Farce* peut nous fournir sur le temps, le lieu d'origine, le milieu moral et social de l'écrivain, sur les habitudes intellectuelles que révèlent sa manière et ses sources, pour découvrir quel est l'auteur de *Pathelin*. D'après lui, *Pathelin* aurait été écrit entre 1464 et 1469. Certains faits de langue et certains faits sociaux auxquels il est fait allusion, indiqueraient que l'auteur est un Normand. Ce Normand appartiendrait à un milieu tout différent de celui de la Basoche. Ce serait un clerc, et plus exactement un moine, un moine très instruit et qui n'en serait pas à son coup d'essai. M. Cons croit pouvoir l'identifier. Ce serait Guillaume Alecis, *cantor* et « libraire » de l'abbaye de Lire, dans l'Eure, auteur des *Faintes du Monde* et du *Blason de faulses amours*. Conclusions de détail et conclusions d'ensemble n'offrent pas l'ombre d'un doute pour M. Cons. Il est cependant permis d'être moins affirmatif et de parler non de certitude, mais de simple vraisemblance.

M. Pons présente l'ouvrage du docteur hollandais H. Teerink : *The History of John Bull* (Amsterdam, 1925), lequel est à la fois une réédition du texte et une étude historique de ce texte. Ce livre apporte un point de vue nouveau et même révolutionnaire : selon Teerink, l'auteur de cette délicieuse comédie politique de « John Bull » — une des plus originales productions du XVIII[e] siècle anglais — serait non point Arbuthnot, comme on l'a cru jusqu'ici, mais Swift. Cette assertion, malheureusement, bien que répétée avec véhémence d'un bout à l'autre de cette copieuse introduction de 130 pages, apparaît en fin de compte comme gratuite. Les prétendus arguments historiques de Teerink, deux simples insinuations, émanant, l'une de quelqu'un qui ne connut jamais intimement ni Arbuthnot ni Swift, Peter Wentworth, et l'autre d'un ennemi déclaré de Swift, Dean Smedley, n'ont aucune force probante en face des deux affirmations catégoriques de Swift et des déclarations nettes et formelles de Berkeley et de Pope : Arbuthnot, nous répètent ces excellents témoins, est le seul auteur de « John Bull ». Quant à l'« évidence interne », elle paraît, n'en déplaise au Dr. Teerink, tourner tout à l'avantage d'Arbuthnot. Car le médecin écossais de la reine Anne avait infiniment plus de verve, de naturel, de spontanéité que ne le prétend l'auteur : nous le savons par ce que pensèrent et écrivirent de lui ses plus illustres amis, Swift, Gay, Prior et les autres membres du « Scriblerus Club » dont l'humour intarissable et l'esprit étincelant d'Arbuthnot constituaient le plus puissant attrait. C'est Arbuthnot qui était, de l'aveu de tous, l'âme du groupe, et c'est lui qui fit

Digitized by Google

les plus belles trouvailles au cours des soirées amusantes dont devait sortir la figure drôlatique de Martin Scriberus. Et si Martin a trop souvent encore l'air d'un pédant, c'est à Pope — le représentant trop officiel des pompes littéraires — et non à Arbuthnot, beaucoup plus à son aise dans le « déshabillé » et les grâces tout ensemble négligentes et vives de l'improvisation, qu'il le doit. Le véritable Arbuthnot, ce n'est pas celui du *Traité de Ginglicut sur la vitupération chez les Anciens*, ni des plus doctes passages de *Scriblerus*, mais celui des *Six Derniers Jours d'un Right Reverend* et de l'épisode de Crambe dans les Mémoires de Martin où prédomine une piquante et juvénile espièglerie qui fut la marque de son esprit. Son humour enjoué, irrésistiblement comique, contrastait avec l'amère et tragique ironie de Swift, et ce contraste n'apparaît mieux nulle part que dans le rapprochement des deux caractères de *Jack*, celui du Conte du Tonneau, inquiétant et hideux, et celui de John Bull, personnage de farce jusque dans sa pendaison. Ce parallèle demeurera jusqu'au bout un argument sans réplique : *John Bull* est signé de la main alerte et légère du docteur John Arbuthnot, médecin de la Reine, conseiller des ministres, protecteur des favorites, ami et lutin des demoiselles d'honneur, boute-en-train de la Cour et gracieux ornement de son temps.

M. Vermeil examine la thèse que Mlle Geneviève Bianquis a consacrée à « *La Poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke.* » Mlle Bianquis se préoccupe avant tout de mettre en lumière l'originalité littéraire et en particulier lyrique de ce milieu viennois où viennent se croiser, comme à un carrefour, tant d'influences européennes, en particulier les influences occidentales ou méridionales. Il s'agit, tout d'abord, de définir ce milieu de « Jung-Wien » par quelques-uns de ses représentants les plus autorisés : Felix Dörmann, Leopold Andrian, Peter Altenberg, Richard Beer-Hofmann. C'est l'objet du premier livre. Le deuxième est consacré à Hugo von Hofmannsthal et le troisième à Rilke.

Ce sont naturellement ces deux derniers livres qui constituent l'essentiel de ce travail auquel Mlle Bianquis apporte un réel talent d'analyse. Son étude sur Hofmannsthal est d'ailleurs très supérieure à son étude sur Rilke. C'est que l'on peut saisir la personnalité de Hofmannsthal et définir sa culture, composite et presque trop riche sans doute, mais relativement nette en ses affirmations et ses thèmes caractéristiques. La personnalité de Rilke est tout autrement originale et souple, infiniment plus nuancée. Mlle Bianquis suit pas à pas l'évolution de Rilke. Mais elle ne reconstruit pas avec assez de force l'œuvre entier et les thèmes autour desquels il s'organise. L'influence de Rodin, comment la nier ? Oui, mais, si importante qu'elle ait été pour les œuvres ultérieures de Rilke, il est évident que le « Rodin » de Rilke est et reste un Rodin vu par un mystique et que la réaction de Rilke sur Rodin est plus intéressante encore que l'influence de Rodin sur son lyrisme. Il est difficile de comprendre pourquoi Mlle Bianquis n'a pas insisté plus longuement sur le « Rodin ». Et puis, les « Aufzeichnungen » devraient être traitées au début d'une étude sur Rilke, non au milieu.

Et l'on touche ici au défaut essentiel de cet ouvrage. C'est une série

Digitized by Google

de monographies. Il y manque de larges et vivantes synthèses. Les influences auraient dû être traitées avec plus d'ampleur et pour ainsi dire par masses. A tout le moins, le livre eût-il dû se terminer sur une conclusion plus étoffée, plus solide. Le style en est évidemment très soigné, mais manque de personnalité, de chaleur propre. Il n'est pas, malgré les apparences, exempt de quelque sécheresse.

M. H. Tronchon présente en fin de séance trois récents ouvrages intéressant les études de littératures modernes comparées : 1° la traduction du très vivant *Balzac-Dickens* du critique autrichien Stefan Zweig (tiré de son volume « Trois Maîtres », où figure aussi un essai sur Dostoevski) ; 2° l'étude de M. Fl. Delattre sur *Dickens et la France*, quatre conférences faites par deux fois en Angleterre, qui évoquent les impressions françaises de Dickens, la fortune qu'il eut chez nous, l'influence qu'il put exercer, sinon sur Balzac, au moins sur quelques-uns de nos romanciers naturalistes — et l'accueil du public anglais à Daudet, le « Dickens français », ainsi qu'à notre roman réaliste ; 3° le dernier volume de M. F. Baldensperger, *Orientations étrangères chez H. de Balzac*, comme à l'ordinaire alerte, dru, et plein de choses piquantes et neuves.

Textes d'examens et Sujets de devoirs

Version grecque

(à remettre à M. Oguse le 17 novembre).

Comment Apelle faillit périr, victime d'une calomnie.

..... Οὗτος διεβλήθη πρὸς τὸν Πτολεμαῖον ὡς μετεσχηκὼς Θεοδότᾳ τῆς συνωμοσίας ἐν Τύρῳ· ὁ δὲ Ἀπελλῆς οὐχ ἑωράκει ποτὲ τὴν Τύρον οὐδὲ τὸν Θεοδόταν ὅστις ἦν ἐγίγνωσκεν, ἢ καθ' ὅσον ἤκουεν Πτολεμαίου τινὰ ὕπαρχον εἶναι τὰ κατὰ τὴν Φοινίκην ἐπιτετραμμένον. Ἀλλ' ὅμως τῶν ἀντιτέχνων τις Ἀντίφιλος τοὔνομα ὑπὸ φθόνου τῆς παρὰ βασιλεῖ τιμῆς καὶ τῆς κατὰ τὴν τέχνην ζηλοτυπίας κατεῖπεν αὐτοῦ πρὸς τὸν Πτολεμαῖον ὡς εἴη κεκοινωνηκὼς τῶν ὅλων καὶ ὡς θεάσαιτό τις αὐτὸν ἐν Φοινίκῃ συνεστιώμενον Θεοδότᾳ καὶ παρ' ὅλον τὸ δεῖπνον πρὸς τὸ οὖς αὐτᾷ κοινολογούμενον, καὶ τέλος ἀπέφηνε τὴν Τύρου ἀπόστασιν καὶ τὴν Πηλουσίου κατάληψιν ἐκ τῆς Ἀπελλοῦ συμβουλῆς γεγονέναι. Ὁ δὲ Πτολεμαῖος ὡς ἂν καὶ τὰ ἄλλ' οὐ πάνυ φρενήρης τις ὢν, ἀλλ' ἐν κολακείᾳ δεσποτικῇ τεθραμμένος, οὕτως ἐξεκαύθη καὶ συνεταράχθη πρὸς τῆς παραδόξου ταύτης διαβολῆς, ὥστε μηδὲν τῶν εἰκότων λογισάμενος, μηδ' ὅτι ἀντίτεχνος ἦν ὁ διαβάλλων μηδ' ὅτι μικρότερος ἢ κατὰ τηλικαύτην προδοσίαν ζωγράφος, καὶ ταῦτα εὖ πεπονθὼς ὑπ' αὐτοῦ καὶ παρ' ὀντινοῦν τῶν ὁμοτέχνων τετιμημένος, ἀλλ' οὐδὲ τὸ παράπαν εἰ ἐξέπλευσεν Ἀπελλῆς ἐς Τύρον ἐξετάσας, εὐθὺς ἔαδε μηνίειν καὶ βοῆς ἐνεπίμπλα τὰ βασίλεια τὸν ἀχάριστον κεκραγὼς καὶ τὸν ἐπίβουλον καὶ συνωμότην. Καὶ εἴ γε μὴ τῶν συνειλημμένων τις ἀγανακτήσας ἐπὶ τῇ τοῦ Ἀντιφίλου ἀναισχυντίᾳ καὶ τὸν ἄθλιον Ἀπελλῆν κατελεήσας ἔφη μηδενὸς αὐτοῖς κεκοινωνηκέναι τὸν ἄνθρωπον, ἀπετέτμητο ἂν τὴν κεφαλὴν καὶ παραπελελαύκει τῶν ἐν Τύρῳ κακῶν, οὐδὲν αὐτὸς αἴτιος γεγονώς. Ὁ μὲν οὖν Πτολεμαῖος οὕτω λέγεται αἰσχυνθῆναι ἐπὶ τοῖς γεγονόσιν, ὥστε τὸν μὲν Ἀπελλῆν ἑκατὸν ταλάντοις ἐδωρήσατο, τὸν δὲ Ἀντίφιλον δουλεύειν αὐτῷ παρέδωκεν.

Digitized by Google

Thème grec pour le 23 novembre 1927.

Sur la Gymnastique et la Philosophie.

Tout le monde convient qu'il y a deux principes de la nature de l'homme : l'âme et le corps. Et de ces deux principes personne ne conteste que l'âme ne doive avoir la prééminence supérieure. A l'âme il appartient de décider de tous les intérêts et particuliers et publics, au corps d'exécuter les décisions de l'âme : voilà la réalité des choses. Or, on s'est aperçu longtemps avant nous que, tandis qu'il y avait des arts pour tout le reste, il n'en existait pas pour la culture de l'âme et du corps. On inventa alors deux arts que les générations antérieures nous ont transmis : pour le corps, l'éducation physique dont la gymnastique fait partie, pour l'esprit, la philosophie : arts parallèles, correspondants, analogues entre eux ; par lesquels les maîtres donnent à l'âme la sagesse et l'adresse au corps, qui ne diffèrent pas beaucoup par la méthode qu'on y applique et sont soumis à un enseignement et à des exercices tout semblables. Ainsi, quand ils ont leurs élèves entre les mains, les maîtres de gymnastique leur enseignent toutes les attitudes usitées dans les combats ; les maîtres de philosophie exposent de même à leurs disciples toutes les formes que peut revêtir le raisonnement. Dès que les élèves possèdent et connaissent à fond cette première science, alors vient le tour des exercices.

Versions latines (pour le 1er décembre)

A. (CERTIFICAT D'ÉTUDES LATINES)

(à remettre à M. Grenier).

Les premières études de St-Augustin.

In ipsa tamen pueritia, non amabam litteras et me in eas urgeri odebam ; et urgebar tamen et bene mihi fiebat, nec faciebam ego bene ; non enim discerem nisi cogerer. Nemo enim invitus bene facit etiamsi bonum est quod facit. Nec qui me urgebant, bene faciebant ; illi enim non intuebantur quo referrem quod me discere cogebant praeterquam ad satiandas insatiabiles cupiditates copiosae inopiae et ignominiosae gloriae. Quid autem erat causae cur graecas litteras oderam quibus parvulus imbuebar, ne nunc quidem mihi satis exploratum est. Adamaveram enim latinas, non quas primi magistri sed quas docent qui grammatici vocantur. Nam illas primas, ubi legere et scribere et numerare discitur, non minus onerosas poenalesque habebam quam omnes graecas. Utique meliores quia certiores erant primae illae litterae, quibus fiebat in me et factum est et habeo illud, ut et legam, si quid scriptum invenio et scribam ipse si quid volo, quam illae quibus tenere cogebar Aeneae nescio cujus errores oblitus errorum meorum et plorare Didonem mortuam, quia se occidit ab amore, cum interea me ipsum in his a te morientem, deus, vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus. Quid autem miserius misero non miserante se ipsum et flente Didonis mortem, quae fiebat amando Aeneam, non flente autem mortem suam, quae fiebat non amando te, deus, lumen cordis mei et panis oris intus animae meae et virtus maritans mentem meam et sinum cogitationis meae ? [1]. St-Augustin, *Confessions*, I, 19-21).

[1]) Texte proposé pour le certificat d'études latines (juin 1927).

Digitized by Google

B. (AGRÉGATION)
(à remettre à M. Vallette).

César, *Guerre des Gaules*, VII, 1 à 3 (Quieta Gallia..... centum LX).

C (CERTIFICAT D'ÉTUDES LITTÉRAIRES CLASSIQUES)

César, *Guerre des Gaules*, VII, 1 4 à 2, 3 (Indictis inter se.... disceditur).

Thème latin (pour le 15 décembre)

Pour ce qui regarde l'âme, quoique plusieurs aient cru qu'il n'est pas aisé d'en connaître la nature, et que quelques-uns aient même osé dire que les raisons humaines nous persuadaient qu'elle mourait avec le corps, et qu'il n'y avait que la seule foi qui nous enseignât le contraire; néanmoins, d'autant que le concile de Latran tenu sous Léon X les condamne, et qu'il ordonne expressément aux philosophes chrétiens de répondre à leurs arguments et d'employer toutes les forces de leur esprit pour faire connaître la vérité, j'ai bien osé l'entreprendre dans cet écrit. Davantage, sachant que la principale raison qui fait que plusieurs impies ne veulent ploint croire qu'il y a un Dieu et que l'âme humaine est distincte du corps, est qu'ils disent que personne jusques ici n'a pu démontrer ces deux choses; quoique je ne sois point de leur opinion, mais qu'au contraire, je tienne que toutes les raisons qui ont été apportées par tant de grands personnages touchant ces deux questions, sont autant de démonstrations quand elles sont bien entendues et qu'il soit presque impossible d'en inventer de nouvelles: si est-ce que je crois qu'on ne saurait rien faire de plus utile en la philosophie que d'en rechercher une fois curieusement et avec soin les meilleures et les plus solides, et les disposer en un ordre si clair et si exact qu'il soit constant désormais à tout le monde que ce sont de véritables démonstrations [1]).

Descartes.

CERTIFICAT D'ÉTUDES SUPÉRIEURES (JUIN 1927) HISTOIRE ANCIENNE

Version latine

Incerti gratiarum actio Constantino Augusto.

Jacebat Aeduorum civitas non tam moenium ruinis quam virium defectione prostrata, ex quo novi census exanimarat acerbitas. Nec tamen juste queri poterat, cum et agros qui discripti fuerant haberemus et Gallicani census communi formula teneremur. Quo magis, imperator, clementiae tuae gratias agimus, qui remediis sponte concessis fecisti ut, quod non poteramus jure petere, juste obtinuisse videamur.

Habemus enim, ut dixi, et hominum numerum qui delati sunt et agrorum modum sed utrumque nequam hominum segnitia terraeque perfidia. Unde enim nobis Remus aut Nervius aut ipse ille de proximo Tricassinus ager aut arator? Quorum redditus cum labore contendunt. Quan-

[1]) Texte donné pour le certificat d'études latines (juin 1927).

Digitized by Google

quam merito quivis ignoscat ipsis cultoribus, quos piget laborare sine fructu, siquidem ager qui nunquam respondet impendiis ex necessitate deseritur. Etiam inopia rusticanorum, quibus in aere alieno vacillantibus, nec aquas deducere nec silvas licuit excidere, ita quidquid olim fuerat tolerabilis soli aut corruptum est paludibus aut sentibus impeditum.

Panegyr. Lat., V 5-4—6-5.

Traduction

Action de grâces d'un orateur inconnu à Constantin Auguste.

La cité des Eduens était abattue non pas tant par les ruines de ses murailles que par la fuite de ses forces depuis le moment où la rigueur du nouveau cens lui avait enlevé tout courage. Et cependant, en stricte justice, elle ne pouvait se plaindre puisque nous possédions bien les champs inscrits au rôle et que nous étions astreints à la formule commune du cens pour la Gaule. Nous n'avons que plus de raison, empereur, de rendre grâces à votre clémence ; de votre propre initiative vous avez trouvé le remède et, la concession que nous ne pouvions réclamer en droit, vous nous l'avez accordée selon l'équité.

Nous possédons en effet, comme je l'ai dit et le nombre d'hommes qui ont été déclarés et les étendues de terrain, mais l'un et l'autre de mauvaise qualité en raison de l'inertie des hommes et par la perfidie de la terre. Où sont chez nous les champs ou les laboureurs que possède le Rême, le Nervien ou même notre proche voisin le Tricasse ? Pour eux, les revenus répondent au travail. Peut-on cependant tenir rigueur au cultivateur qui se fatigue de labourer sans fruit ? N'est-il pas vrai qu'un champ qui ne rend jamais les dépenses qu'on y fait finit nécessairement par être abandonné ? La misère même de nos paysans chancelant sous le poids des dettes leur interdisait les travaux de drainage ou d'essartage. Ainsi tout ce qui constituait autrefois un sol passable, se trouve ou pourri de marais ou encombré de ronces.

Points principaux à commenter.

La cité des Eduens et sa ville. — Ses ruines. — Pourquoi le pluriel *ruinae*.

Novi census. Pourquoi nouveau ? En quoi consistait ce cens ?

Agros qui descripti fuerant. — A rapprocher de *et agrorum modum* et *hominum numerum*. Expliquer : *homines delati, agri descripti*.

Comment interpréter *Gallicani census communis formula* ?

L'opposition de *jure* et de *juste*.

Comment les détails sur la mauvaise qualité des hommes et des terres se rapportent-ils au développement de *juste*.

Comment expliquer l'opposition entre la prospérité des Rêmes, Nerviens, Tricasses et la misère des Eduens. — Les dettes des paysans.

En conclusion, quelques mots sur l'état de la Gaule au début du règne de Constantin d'après ce texte, et ce que vous savez des rapports de Constantin avec Autun.

Digitized by Google

Certificat de grammaire et philologie

(Remettre à M. Juret à la fin de novembre.)

TÉRENCE *Adelphes*, vers 713 et s. :

Defessus sum ambulando : ut, Syre, te cum tua
Monstratione magnus perdat Juppiter !
Perreptavi usque omne oppidum : ad portam, ad lacum,
Quo non ? Neque illi fabrica erat nec fratrem homo
Vidisse se aibat quisquam. Nunc vera domi
Certum obsidere est usque, donec redierit.

Préciser et expliquer la valeur des temps et des modes de : *defessus sum*, *perdat*, *perreptavi*, *erat*, *aibat*, *certum est*, *redierit*.

Valeur des préverbes dans *defessus*, *perdat*, *perreptavi*, *obsidere*, *redierit*.

Valeur de l'ordre des mots dans ce passage.

Certificat de Littérature française et de Grammaire et Philologie

(A remettre à M. Hoepffner avant le 1er décembre.)

Ainsi se partirent *deu* port de Corfou, la veille de Pentecouste, qui fu mil et deus cenz anz et trois après l'incarnacion Nostre Seigneur Jesu Crist. Et enqui furent toutes les nés ensemble, et *tuit* li *uissier* et toutes les galies de l'ost, et assez d'autres nés de *marchëanz* qui avuec eus s'*erent aroutees*. Et li jourz fu beaus et clers, et li venz douz et *soués* ; et il laissent aler les voiles au vent.

Et bien tesmoigne Jofroiz li mareschaus de Champaigne, qui ceste uevre dita (qui *ainc* n'i menti de mot a son escïent, si come cil qui a touz les *conseuz* fu), qu'onc si bele chose ne fu veüe. Et bien sembloit estore qui terre deüst conquerre ; que tant qu'on pouoit vëoir a ueil ne pouoit on vëoir se voiles non de nés et de vaisseaus, si que li cuer des omes s'en esjoïssoient molt.

Villehardouin, *Extr. d. chron.*, p. 48.

1° Traduire. — 2° Expliquer l'origine et la formation des mots : *uissier*, *marchëanz*, *aroutees*, *soués*, *ainc*, *conseuz*. — 3° Etudier le sort ultérieur des mots : *deu* ; *tuit* ; *avuec* ; *erent*. — 4° Faire les remarques nécessaires au sujet de l'emploi des temps. — 5° Expliquer les différences dans l'ordre des mots entre la langue de ce morceau et l'usage actuel.

Dissertation licence

Etudier ce que doit le XVIIe siècle français à l'œuvre de la Renaissance.

Digitized by Google

Version anglaise [1]:
(à remettre à M. Koszul le 24 novembre).

The haunted Mind.

What a singular moment is the first one, when you have hardly begun to recollect yourself, after starting from midnight slumber? By unclosing your eyes so suddenly, you seem to have surprised the personages of your dream in full convocation round your bed, and catch one broad glance at them before they can flit into obscurity. Or, to vary the metaphor, you find yourself, for a single instant, wide awake in that realm of illusions, whither sleep has been the passport, and behold its ghostly inhabitants and wondrous scenery, with a perception of their strangeness such as you never attain while the dream is undisturbed. The distant sound of a church clock is borne faintly on the wind. You question with yourself, half seriously, whether it has stolen to your waking ear from some gray tower that stood within the precincts of your dream. While yet in suspense, another clock flings its heavy clang over the slumbering town, with so full and distinct a sound, and such a long murmur in the neighboring air, that you are certain it must proceed from the steeple at the nearest corner. You count the strokes — one — two, and there they cease, with a booming sound, like the gathering of a third stroke within the bell.

If you could choose an hour of wakefulness out of the whole night, it would be this. Since your sober bedtime, at eleven, you have had rest enough to take off the pressure of yesterday's fatigue; while before you, till the sun comes from « far Cathay » to brighten your window, there is almost the space of a summer night; one hour to be spent in thought, with the mind's eye half shut, and two in pleasant dreams, and two in that strangest of enjoyments, the forgetfulness alike of joy and woe. The moment of rising belongs to another period of time, and appears so distant that the plunge out of a warm bed into the frosty air cannot yet be anticipated with dismay. Yesterday has already vanished among the shadows of the past; to-morrow has not yet emerged from the future. You have found an intermediate space, where the business of life does not intrude; where the passing moment lingers, and becomes truly the present; a spot where Father Time, when he thinks nobody is watching him, sits down by the wayside to take breath. Oh, that he would fall asleep, and let mortals live on without growing older!

With an involuntary start you seize hold on consciousness, and prove yourself but half awake, by running a doubtful parallel between human life and the hour which has now elapsed. In both you emerge from mystery, pass through a vicissitude that you can but imperfectly control, and are borne onward to another mystery. Now comes the peal of the distant clock, with fainter and fainter strokes as you plunge farther into the wilderness of sleep. It is the knell of a temporary death. Your spirit has departed, and strays, like a free citizen, among the people of a shadowy world, beholding strange sights, yet without wonder or disma y. So calm, perhaps, will be the final change; so undisturbed, as if among familiar things the entrance of the soul to its Eternal home! Hawthorne.

[1]) Texte donné au certificat d'études pratiques anglaises en juin 1927.

Digitized by Google

Diplôme d'études supérieures

La Faculté des Lettres a fait passer 15 diplômes d'études supérieures (19 l'année précédente). Nous indiquons les sujets des mémoires avec, s'il y a lieu, la mention obtenue par les candidats.

Philosophie

M. Bernard. — *L'influence de Montaigne sur la morale de Pascal.*

M. Camus Jules. — *La théorie du langage de Destutt de Tracy.*

Mlle Thesmar Simone. — *La théorie de la transsubstantiation chez Descartes.*

Histoire et Géographie

M. Brunschwig Henry. — *Les subsistances à Strasbourg de 1789 à 1793.*

M. Nordon. — *Les formes du relief dans les bassins de la Moselle et de la Meurthe jusqu'à leur confluent commun.* (Mention Très-Bien.)

M. Werner. — *Les Ponts et Chaussées en Alsace au XVIIIe siècle.*

Lettres

M. Helmlinger. — *Etude zoologique de Strabon XVI-XVII.*

M. Jumeau. — *La connaissance du passé littéraire de la France dans l'œuvre de Victor Hugo jusqu'en 1834.* (Mention Bien.)

Langues vivantes

Allemand :

M. Almuly. — *L'idéal héroïque de l'ancienne épopée allemande étudié dans le vocabulaire du Hildebrandslied, de l'Alexanderlied, du König Rother, du Herzog Ern et du Nibelungenlied.*

Mlle Cartelle. — *Le romantisme français jugé par Heine.*

Mlle Darstein. — *Les opérettes de Gœthe et l'influence des comédies de Shakespeare.* (Mention Bien.)

Mlle Leroy. — *Zacharias Werner, Psychologie d'une conversion au catholicisme.*

M. Rousset. — *Le mythe de Prométhée chez Gœthe et chez Spitteler.* (Mention Bien.)

Italien :

Mlle Gasnier Marie-Antoinette. — *Les étrangers dans le théâtre italien du XVIIIe siècle.*

M. Ricklin Albert. — *La France et les Français dans l'opinion italienne, au temps de François Ier.*

Digitized by Google

AGRÉGATIONS

Agrégation de philosophie

Première composition sur un sujet tiré du programme des lycées

Réalité et Vérité : comment peut-on concevoir les rapports de ces deux notions ?

Deuxième composition sur un sujet tiré du programme des lycées

Le sentiment du droit et son rôle dans la vie morale.

Composition d'histoire de la philosophie

La notion de substance dans la philosophie de Leibniz.

Agrégation d'histoire et de géographie

Histoire ancienne

Lysandre.

Histoire du Moyen Âge

Les rois de France et les Croisades, jusqu'à la mort de saint Louis.

Histoire moderne et contemporaine

L'Empire Russe et la Pologne, de 1762 à 1815.

Géographie

La structure et le relief de l'Amérique du Sud.

Agrégation des lettres

Composition française

« La littérature nouvelle fit irruption par le *Génie du christianisme* », écrivait encore Chateaubriand [1]), trente-cinq ans après l'apparition de ce livre célèbre, dont il ne sépare pas, cela va sans dire, les deux épisodes d'*Atala* et de *René* : revendication légitime, qui toutefois souffre peut-être des restrictions, et dont vous essaierez de déterminer la portée avec quelque précision.

Agrégation de grammaire

Composition française

« La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode... » (La Bruyère, *Caractères*, XIII, 2.)

Vous apprécierez ce jugement, et vous montrerez dans quelle mesure le chapitre XIII des *Caractères* justifie le titre qu'il porte et cette introduction.

---

[1]) *Mémoires d'Outre-Tombe*, 2e partie, livre Ier.

Digitized by Google

AGRÉGATION D'ALLEMAND

Thème

Promenade sur le Bosphore.

C'était maintenant la sécurité et le calme, dans cette barque effilée, où ils venaient de s'asseoir presque couchés, à la manière de Constantinople, et ils descendaient ce golfe, tout enclavé dans l'immense ville, à l'heure où la féerie du soir battait son plein. Leur batelier les menait en suivant la rive de Stamboul, dans cette ombre colossale que les amas de maisons et de mosquées projettent au déclin du soleil, depuis des siècles, sur cette eau toujours captive et tranquille. Stamboul au-dessus d'eux commençait de s'assombrir et de s'unifier, étalant comme tous les soirs la magnificence de ses coupoles contre le couchant ivre de lumière ; Stamboul redevenait dominateur, lourd de souvenirs, oppressant comme aux grandes époques de son passé, et, sous cette belle nappe réfléchissante qu'était la surface de la mer, on devinait, entassés au fond, les cadavres et le déchet de deux civilisations somptueuses... Si Stamboul était sombre, en revanche les quartiers qui s'étageaient sur la rive opposée, Khassim-Pacha, Tershané, Galata, avaient l'air de s'incendier, et même le banal Péra, perché tout en haut et enveloppé de rayons couleur de cuivre, jouait son rôle dans cet émerveillement des fins de jour. Il n'y a guère d'autre ville au monde, qui arrive à se magnifier ainsi, dans les lointains et les éclairages propices, pour produire tout à coup grand spectacle et apothéose.

Ils avançaient toujours ; ils allaient comme étendus sur l'eau même, tant on en est près dans ces minces caïques presque sans rebords. Ils avaient dépassé la mosquée de Soliman, qui trône au-dessus de toutes les autres, au point culminant de Stamboul, dominant tout de ses coupoles géantes. Ils avaient franchi cette partie de la Corne d'Or où des voiliers d'autrefois stationnent toujours en multitude serrée : hautes carènes à peinturlures, inextricable forêt de mâts grêles portant tous le croissant de l'Islam sur leurs pavillons rouges. Le golfe commençait de s'ouvrir devant eux sur l'échappée plus large du Bosphore et de la Marmara, où les paquebots sans nombre leur apparaissaient, transfigurés par l'éloignement favorable. Et maintenant c'était la côte d'Asie qui entrait brusquement en scène avec splendeur ; une autre ville encore, Scutari, étincelait là-bas ; ses minarets, ses dômes, qui venaient de se révéler d'un seul coup, étaient roses comme du corail ; Scutari donnait cette illusion, de presque chaque soir, qu'il y avait le feu dans ses vieux quartiers asiatiques : les petites vitres de ses fenêtres turques, les petites vitres par myriades, reflétant chacune la suprême fulguration du soleil à moitié disparu, auraient fait croire, si l'on n'eût été avisé de ce trompe-œil coutumier, qu'à l'intérieur toutes les maisons étaient en flammes.

P. Loti, *Les désenchantées*, p. 155.

Version

Ein Schriftstellertypus.

Über den neuen, in mannigfach individuellen Erscheinungen wiederkehrenden Heldentyp, den dieser Schriftsteller bevorzugte, hatte schon

Digitized by Google

frühzeitig ein kluger Zergliederer geschrieben : dass er die Konzeption « einer intellektuellen und jünglinghaften Männlichkeit » sei, « die in stolzer Scham die Zähne aufeinanderbeisst und ruhig dasteht, während ihr die Schwerter und Speere durch den Leib gehen ». Das war schön, geistreich und exakt, trotz seiner scheinbar allzu passivischen Prägung. Denn Haltung im Schicksal, Anmut in der Qual bedeutet nicht nur ein Dulden ; sie ist eine aktive Leistung, ein positiver Triumph, und die Sebastian-Gestalt ist das schönste Sinnbild, wenn nicht der Kunst überhaupt, so doch gewiss der in Rede stehenden Kunst. Blickte man hinein in diese erzählte Welt, sah man : die elegante Selbstbeherrschung, die bis zum letzten Augenblick eine innere Unterhöhlung, den biologischen Verfall vor den Augen der Welt verbirgt ; die gelbe, sinnlich benachteiligte Hässlichkeit, die es vermag, ihre schwelende Brunst zur reinen Flamme zu entfachen, ja, sich zur Herrschaft im Reiche der Schönheit aufzuschwingen ; die bleiche Ohnmacht, welche aus den glühenden Tiefen des Geistes die Kraft holt, ein ganzes übermütiges Volk zu Füssen des Kreuzes, zu *ihren* Füssen niederzuwerfen ; die liebenswürdige Haltung im leeren und strengen Dienste der Form ; das falsche, gefährliche Leben ; die rasch entnervende Sehnsucht und Kunst des geborenen Betrügers : betrachtete man all dies Schicksal und wieviel gleichartiges noch, so konnte man zweifeln, ob es überhaupt einen anderen Heroismus gäbe, als denjenigen der Schwäche. Welches Heldentum aber jedenfalls wäre zeitgemässer als dieses ? Gustav Aschenbach war der Dichter all derer, die am Rande der Erschöpfung arbeiten, der Überbürdeten, schon Aufgeriebenen, sich noch Aufrechthaltenden, all dieser Moralisten der Leistung, die, schmächtig von Wuchs und spröde von Mitteln, durch Willensverzückung und kluge Verwaltung sich wenigstens eine Zeitlang die Wirkungen der Grösse abgewinnen. Ihrer sind viele, sie sind die Helden des Zeitalters. Und sie alle erkannten sich wieder in seinem Werk, sie fanden sich bestätigt, erhoben, besungen darin, sie wussten ihm Dank, sie verkündeten seinen Namen.

Thomas Mann, *Der Tod in Venedig.*

BACCALAURÉAT

Dissertation philosophique

Trois sujets au choix :

I. Que faut-il entendre par psychologie objective ? — II. La certitude ; ses formes, ses caractères. — III. L'étendue est-elle une donnée primitive de la sensation ?

Sciences naturelles

Sujets au choix :

I. Vaccins et sérums. Nature de ces produits et utilisation dans le cas de la variole, de la rage, du charbon et de la diphtérie. — II. Parasites introduits dans le corps humain par les aliments et les boissons. Vers parasites. — III. Analyse expérimentale de la contraction musculaire. Décrire le myographe et en expliquer le fonctionnement.

Digitized by Google

BACCALAURÉAT (A, B, C, D)

Composition française

Trois sujets au choix :

I. — Dans son traité *De la Poésie dramatique*, Diderot regrette qu'on ait perdu en France le goût de la simplicité qui fait la grandeur et la beauté du théâtre grec ; et, critiquant les complications romanesques des pièces de son temps, il écrit :

« Les anciens en avaient une autre idée. Une conduite simple, une action prise le plus près de sa fin, pour que tout fût dans l'extrême ; une catastrophe sans cesse imminente et toujours éloignée par une circonstance simple et vraie ; des discours énergiques ; des passions fortes ; des tableaux ; un ou deux caractères fermement dessinés ; voilà tout leur appareil ».

Vous direz, sur des exemples pris dans les pièces que vous connaissez, si Diderot n'aurait pas pu trouver dans la tragédie classique du XVIIe siècle des exemples de cet art simple et émouvant qu'il réclamait.

II. — « Une circonstance bien choisie, un mot bien rapporté, un geste qui a rapport au génie ou à l'humeur d'un homme, est un trait original et précieux dans l'histoire ; il vous met devant les yeux cet homme tout entier. »

Commentez cette opinion de Fénelon (*Lettre à l'Académie*, VIII).

III. — Lamartine, en 1857, écrit les vers suivants qui font partie de son poème *La vigne et la maison*, composé « à l'ombre de la maison de son père, en regardant les fenêtres fermées et en pensant aux jours d'autrefois » :

Efface ce séjour, ô Dieu, de ma paupière,
Ou rends-le moi semblable à celui d'autrefois
Quand la maison vibrait, comme un grand cœur de pierre,
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits !

A l'heure où la rosée au soleil s'évapore,
Tous ces volets fermés s'ouvraient à sa chaleur,
Pour y laisser entrer, avec la tiède aurore,
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleur.

On eût dit que ces murs respiraient comme un être
Des pampres réjouis la jeune exhalaison ;
La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

. . . . . .

Moins de balbutiements sortent du nid sonore
Quand au rayon d'été qui vient la réveiller,
L'hirondelle, au plafond qui les abrite encore,
A ses petits sans plume apprend à gazouiller.

Et les bruits du foyer que l'aube fait renaître,
Les pas des serviteurs sur les degrés de bois,
Les aboiements du chien qui voit sortir son maître,
Le mendiant plaintif qui fait pleurer sa voix,

Digitized by Google

Montaient avec le jour ; et dans les intervalles,
Sous les doigts de quinze ans répétant leur leçon,
Les claviers résonnaient ainsi que des cigales
Qui font tinter l'oreille au temps de la moisson !

En analysant ce texte, étudiez le sentiment de la famille chez Lamartine ; dites de quels sentiment accessoires il se nuance ici. — Montrez par quelques exemples le caractère des images lamartiniennes. — Profitez de ces remarques pour définir la qualité de l'inspiration du poète sur lequel vous donnerez, pour finir, votre appréciation personnelle.

Version grecque

Les vertus des ancêtres

Οἱ πρόγονοι ὑμῶν . . . οὕτως ἔσχον πρὸς ἀρετήν, ὥστε οὐ μόνον ὑπὲρ τῆς αὑτῶν πατρίδος ἀλλὰ καὶ πάσης τῆς Ἑλλάδος ὡς κοινῆς ἤθελον ἀποθνήσκειν. Οἱ γοῦν ἐν Μαραθῶνι παραταξάμενοι τοῖς βαρβάροις τὸν ἐξ ἁπάσης τῆς Ἀσίας στόλον ἐκράτησαν, τοῖς ἰδίοις κινδύνοις κοινὴν ἄδειαν ἅπασι τοῖς Ἕλλησι κτώμενοι, οὐκ ἐπὶ τῇ δόξῃ μέλα φρονοῦντες ἀλλ' ἐπὶ τῷ ταύτης ἄξια πράττειν, τῶν μὲν Ἑλλήνων προστάτας τῶν δὲ βαρβάρων δεσπότας ἑαυτοὺς καθιστάντες· οὐ γὰρ λόγῳ τὴν ἀρετὴν ἐπετήδευον, ἀλλ' ἔργῳ πᾶσιν ἐπεδείκνυντο. Τοιγαροῦν οὕτως ἦσαν ἄνδρες σπουδαῖοι καὶ κοινῇ καὶ ἰδίᾳ οἱ τότε τὴν πόλιν οἰκοῦντες, ὥστε τοῖς ἀνδρειοτάτοις Λακεδαιμονίοις ἐν τοῖς ἔμπροσθεν χρόνοις πολεμοῦσι πρὸς Μεσσηνίους ἀνεῖλεν ὁ θεὸς παρ' ἡμῶν ἡγεμόνα λαβεῖν καὶ νικήσειν τοὺς ἐναντίους. Καίτοι εἰ τῶν ἀφ' Ἡρακλέους γεγενημένων, οἳ ἀεὶ βασιλεύουσιν ἐν Σπάρτῃ, τοὺς παρ' ὑμῶν ἡγεμόνας ἀμείνους ὁ θεὸς ἔκρινε, πῶς οὐκ ἀνυπέρβλητον χρὴ τὴν ἐκείνων ἀρετὴν νομίζειν.

BIBLIOGRAPHIE

AUBREY GWYNN, S. J., *Roman Education from Cicero to Quintilian*, Oxford, Clarendon Press, 1926. 260 pages in-8°.

Titre un peu inexact : l'auteur expose ce qu'on sait de l'éducation romaine non depuis Cicéron, mais depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à Quintilien. Il est vrai que bien rares sont les faits reconnus en cette matière dans les temps qui ont précédé Cicéron et leur interprétation n'est pas toujours sûre. Et même pour l'époque privilégiée qui s'étend de Cicéron à Quintilien la réalité observable n'est qu'une petite partie de de ce que nous voudrions connaître. Dans les limites de nos connaissances, le tableau présenté par l'auteur est très instructif et très intéressant. L'exposé, toujours clair et vivant, est accessible à tout lecteur sans préparation spéciale préalable ; les affirmations y sont accompagnées de leurs preuves : il est vrai que les passages d'auteurs anciens donnés en preuve sont cités en anglais, et il eût été sans doute préférable de donner en même temps le texte original, du moins les renvois au bas de la page permettent le contrôle. Surtout quand les documents sont clairsemés, le grand danger pour l'historien est de généraliser sans raison suffisante : l'auteur semble s'être tenu généralement dans les limites de la prudence.

Pour donner une idée plus précise de l'ouvrage, voici la division des matières : traditions romaines primitives, idéal de l'éducation en Grèce et

Digitized by Google

à Rome, les premiers professeurs grecs à Rome, la nouvelle civilisation gréco-romaine, l'éducation à l'époque de Marius et de Sylla (Plotius Gallus et les *Latini rhetores*, les années d'études de Cicéron), le *De oratore* de Cicéron, la réaction et ses causes, la rhétorique nouvelle (vogue de la déclamation et de la philosophie morale, Sénèque etc.), enfin l'*Institutio oratoria de Quintilien*. Dans tous ces chapitres il s'agit bien plus des opinions et théories relatives à l'éducation que des réalités mêmes : ceci n'est pas un reproche, car c'est la conséquence de l'état de nos sources. Nous n'avons pas trop à nous en plaindre, car ce qui importe le plus pour nous, ce sont les théories de l'antiquité. Comme il s'agit d'un système d'éducation qui, malgré des variations inévitables, est resté suffisamment stable en ses éléments essentiels pendant de longs siècles de brillante civilisation, car, ayant achevé de se constituer dès le IVe siècle avant notre ère, il s'est maintenu plus ou moins jusqu'à la ruine de la civilisation antique, il est très important de voir quels en étaient les éléments essentiels et quelle idée de grands esprits, tels que Cicéron et Quintilien, se sont faite de l'idéal de cette éducation. Tous deux s'accordent à négliger les sciences de la matière dans leur système d'éducation, et cela, malgré les explications qu'on peut en trouver dans les circonstances, nous paraît une lacune inexcusable. Tous deux n'ont en vue que la préparation du futur orateur. Par suite ils attribuent une grande importance à l'étude de la technique oratoire et à sa pratique, et ils subordonnent à cette formation l'étude des autres connaissances relatives à l'homme : philosophie, jurisprudence, histoire, etc. Mais il reste une différence sensible : Cicéron veut que l'orateur étudie autant que possible auprès de maîtres compétents les sciences de l'homme et il proclame volontiers que dans sa formation il doit bien plus à la philosophie qu'à la rhétorique ; Quintilien a un idéal moins intellectuel, plus moral ; pour lui l'orateur parfait est *vir bonus dicendi peritus ;* sans doute il doit s'initier aux connaissances que recommande Cicéron, mais selon Quintilien, il n'est pas nécessaire de s'attacher à des maîtres spéciaux, philosophes et autres, l'étude livresque solitaire lui paraît suffire en ces matières.

Comme il convenait à son sujet, l'auteur n'entre pas dans les détails de la technique oratoire. Il signale judicieusement certaines parties de cette technique qui ont un intérêt plus général : ainsi l'exposé de Quintilien sur le rythme de la prose oratoire ; il est vrai qu'il le fait en termes un peu irrespectueux, qui ne correspondent guère à l'importance exceptionnelle de cet exposé. A. JURET.

ROLAND G. KENT, *The textual criticism of inscriptions*. N° 2 de la collection *Language Monographs published by the Linguistic Society of America*. Philadelphia, décembre 1926, in-8°, 76 pages.

Nous tenons à signaler cet important fascicule de notre correspondant M. Roland G. Kent, professeur de philologie comparée à l'Université de Pensylvanie. Il s'agit bien de philologie comparée, car on y trouve étudiées au point de vue critique l'inscription de Darius, en vieux perse, le traité de Naupacte et de Locres, en grec dialectal, la table de Bantia, en osque, les tables Eugubines, en ombrien, la lex Julia municipalis, en latin

Digitized by Google

du Ier siècle avant notre ère et l'édit de Dioclétien, de la fin du IIe siècle de notre ère. Quelles sont les fautes que l'on rencontre dans ces textes, comment s'expliquent-elles et comment se classent-elles ? L'étude est conduite de la façon la plus méthodique et aboutit à une définition de l'erreur épigraphique : « la faute en épigraphie est une variante de l'orthographe normale, variante trop rare pour être considérée comme légitime ». Le linguiste qui veut utiliser un fait fourni par l'épigraphie devra donc avoir soin de vérifier au préalable s'il ne s'agit pas d'une faute et de quel genre de faute.

Ce fascicule représente, en somme, des *Principes de critique verbale*, appliqués à l'épigraphie et déduits d'exemples qui représentent une belle diversité. Il sera utile aux historiens de l'antiquité aussi bien qu'aux linguistes.

A. Grenier.

Nous signalons aussi aux historiens de la littérature latine deux intéressants articles de TENNEY FRANCK : *Two historical themes in roman litterature :* A, *Regulus*, B, *Pyrrhus*, *Appius Claudius et Ennius*, extrait de la *Classical Philology*. XXI. Oct. 1926 et *Roman historiography before Caesar*, extrait de l'American historical Review, XXXII, Janv. 1927.

KRUISINGA E., *An introduction to the study of English sounds*. Fourth edition. Kemink et Zoon, Utrecht, 1926. XII + 149 pages : 1 fr. 95.

Ce petit traité de prononciation anglaise peut intéresser tous ceux qui, sachant combien les Hollandais réussissent à apprendre et à enseigner les langues étrangères, voudraient entrevoir les moyens qu'ils emploient pour ce faire. Ce n'est ici qu'un abrégé du gros ouvrage que M. K. a consacré à la même question, et qui lui-même, fait significatif, a atteint sa quatrième édition en 1925. Evidemment, on connaît en Hollande la valeur de saines notions de phonétique.

La part qui est faite à l'étude générale des sons du langage est relativement large. L'auteur prend grand soin de comparer les usages anglais et hollandais. Quantité d'observations minutieuses cherchent à éveiller cette « conscience phonétique » qui d'ordinaire sommeille chez le sujet parlant. Et ceci est utile, comme est justifiée la précédence donnée à l'étude *analytique* des sons sur leur étude *synthétique* (assimilations, combinaisons, pertes de sons, etc.).

Nous croyons pourtant qu'en un petit livre de ce genre il y aurait eu avantage à faire plus simple : il n'y a guère place ici pour une analyse et une synthèse vraiment générales et comparatives, distinctes de l'analyse et de la synthèse particulières à l'anglais. En fait, la première partie anticipe souvent sur la seconde. Et il y a dans cette première partie des distinctions superflues et contestables. Faut-il, par exemple, une explication spéciale, et un dessin spécial (p. 7) pour expliquer la position des cordes vocales dans : 1° l'expiration ordinaire, et 2° la prononciation de [h] ? Gagne-t-on grand'chose à différencier diphthongues pleines, demi-diphthongues et diphthongues « murmurées » (ce dernier terme, d'ailleurs, est

Digitized by Google

bien trompeur : il obscurcit la notion de *voix* : p. 12) ? Ou encore à signaler, à côté des consonnes « semi-voyelles », des consonnes « simili-voyelles » (p. 15) ? Tout cela est trop discutable, à notre avis, pour mériter de figurer ainsi dans un manuel élémentaire — sans les discussions qui seraient de mise.

Pour les mêmes raisons pédagogiques, nous ne saurions toujours approuver la notation phonétique adoptée par l'auteur : il est fâcheux qu'il ne marque pas partout la syllabe accentuée ; il est un peu déconcertant qu'il emploie un accent (si souvent, dans la tradition orthographique d'autrefois, un signe de longueur) pour distinguer la brève de *knit* de la longue de *beat*, la brève de *foot* de la longue de *food* ; et combien trompeur est l'emploi du même signe [a] pour la voyelle longue de *farm* et le premier élément de la diphthongue de *house !* Par contre, on eût pu sans doute se dispenser de caractères spéciaux pour l'[i] de la première syllabe de *create* et celui de la seconde syllabe de *lady*, pour le premier élément vocalique de *road*, et le premier de la seconde syllabe de *fellow*.

Qu'on excuse ces vétilles. Un ouvrage comme celui-ci vaut surtout par la justesse du détail. Et les collections de petits faits de prononciation anglaise rassemblés par M. K. sont extrêmement riches. Il a notamment eu la bonne idée de faire une large part aux noms propres, toujours si pleins de pièges. La seconde moitié du livre qui étudie à la manière traditionnelle, dont sans doute on ne saurait se départir, les prononciations étonnamment variables des mêmes signes alphabétiques en anglais, sera un bon guide pour l'étudiant qui voudra bien user de patience. Tout n'y est pas parfait : par exemple la seconde voyelle d'*anarchy* n'est sûrement point la même que la première d'*archives* (p. 88), et il conviendrait souvent de noter les fréquentes variantes de l'usage (dernière syllabe de *telegraph*, accent de *kilometer*, dernière consonne de *Greenwich* et *Ipswich*, l'[n] tantôt muet, tantôt prononcé de damning, p. 46, 47, 88, 94). Mais l'ensemble est très sûr.

Au total, un petit manuel qui donne une favorable idée du soin qu'on apporte en Hollande à la culture systématique d'une bonne prononciation.

A. Koszul.

New Writings by WILLIAM HAZLITT (second series) Collected by P. P. Howe. Martin Secker, London. 1927. 231 pages. 7 s. 6.

Dans ces articles non pas inédits, mais ressuscités des limbes obscurs où ils dormaient depuis plus de cent ans, l'éminent polygraphe romantique est fort heureusement représenté, sous ses aspects les plus divers. Hazlitt, critique dramatique et critique d'art, Hazlitt politicien et philosophe, y apparaissent tour à tour dans des pages dont beaucoup sont aussi vives, aussi pittoresques, aussi riches de souvenirs, qu'aucune de celles que l'essayiste avait recueillies lui-même, ou que ses éditeurs avaient déjà sauvées de l'oubli. Ses « caractères », notamment, l'un, très poussé, du Tory de 1816, l'autre, esquissé seulement, du journaliste aux gages du gouvernement, « l'automate politique », sont d'excellents témoins historiques. Et le « programme d'une histoire de la philosophie anglaise » qui nous est ici donné

Digitized by Google

est d'autant plus précieux que cette histoire n'a jamais paru, bien que Hazlitt ait fait des conférences sur ce sujet en 1812 : là encore, témoin actif de la réaction romantique contre la philosophie sensualiste du XVIIIe siècle, il ne perd rien à être relu par cette postérité sur laquelle il ne comptait guère. Les notes excellentes du fin lettré qu'est M. Howe éclairent partout où il est besoin ces textes qu'il a le grand mérite d'avoir découverts, presque dans tous les cas.

A. KOSZUL.

H. BOUSQUET, *Comptes consulaires de la Cité et du Bourg de Rodez, 1re Partie, Cité*, vol. 1er (1350-1358), (dans *Archives historiques du Rouergue*, t. VI), Rodez (Carrère), 1926, in-8°, 536 p. : 40 francs.

Les Archives communales de Rodez sont parmi les plus riches que possèdent les communes de France. Elles n'ont guère été exploitées jusqu'ici que d'une façon très fragmentaire par des amateurs d'histoire locale. Un Ruthénois érudit, M. Henri Bousquet, président de la Société des Lettres de l'Aveyron, s'est proposé d'en publier les pièces les plus importantes. Il ne pouvait mieux commencer que par les comptes consulaires, qui nous permettent de suivre annuellement et presque jour par jour la vie de la Cité. Dès maintenant, il nous en donne une première tranche, qui va de 1350 à 1358.

Les textes édités offrent un grand intérêt, qui dépasse de beaucoup leur cadre local. Ils montrent comment s'administrait, au XIVe siècle, une petite ville, quelles en étaient les ressources et les dépenses, quelles rapides variations subissait le change et quelles perturbations profondes en résultaient alors comme aujourd'hui. Maints détails apportent un jour nouveau sur la vie des petites gens, les métiers exercés par eux, les pièces de leur mobilier et leur habillement. D'autres font allusion aux grands événements du temps, aux invasions anglaises, aux réactions qui en résultent à travers le pays. Ils permettront aux historiens de s'en former une idée plus complète et souvent plus exacte. Enfin les linguistes relèveront en ces pages une foule de termes rares, qui enrichiront leur lexique, et des formes curieuses, qui aideront à mieux comprendre l'évolution de notre langue d'oc.

P. ALFARIC.

B. COMBES DE PATRIS, *Une muse romantique, Pauline de Flaugergues*, Paris (E. de Boccard), 1927, in-8°, X-208 p.

C'est une figure curieuse et attachante que celle de cette poétesse rouergate, qui, formée à l'école de Chateaubriand et de Lamartine, exhala d'abord en vers harmonieux les aspirations inquiètes de son âme solitaire, et qui, ayant sur le tard trouvé le compagnon de son rêve en la personne d'Henri de Latouche, l'éditeur d'André Chénier, alors retiré du monde et aigri par ses insuccès littéraires, lui voua un attachement profond, éperdument dévoué, consolant ses dernières années de la désespérance, puis entretenant pieusement sur sa tombe la lampe du souvenir et n'ayant de pensées que pour lui. M. Combes de Patris, à la famille de qui appar-

Digitized by Google

tenait la mère de Pauline, nous conte, avec des détails en partie inédits, la vie sentimentale de cette « muse romantique ». Il reproduit aussi quelques-unes des pages les plus caractéristiques de son œuvre. Le livre, composé avec art et joliment illustré, se lit avec beaucoup d'agrément et apporte une contribution intéressante à l'histoire du romantisme.

P. ALFARIC.

JULIUS PETERSEN, *Die Wesensbestimmung der deutschen Romantik. Eine Einführung in die moderne Literaturwissenschaft.* Leipzig, Quelle & Meyer, 1926, VIII + 203 p., 6 Mark.

Dans l'histoire de la littérature allemande, les préférences de la génération actuelle vont au romantisme. Le livre de M. Petersen tend à démontrer toute l'envergure de cette étude. Celle-ci, en effet, ne se borne plus aux œuvres littéraires, mais embrasse tous les domaines de la pensée. Amateurs de grandes synthèses, les historiens modernes cherchent à saisir « l'esprit de l'époque » ; ils ne se contentent plus de la simple *Literaturgeschichte*, ils abordent la *Geistesgeschichte*. La littérature proprement dite n'y tiendra plus la place essentielle ; elle sera, au même titre que les arts, les sciences morales, naturelles et politiques, une manifestation d'un esprit général dominant les faits et les individus. Découvrir le principe d'unité dans ce mouvement multiforme, deviner la trame sur laquelle s'organise le dessin vrai et distinct, voilà pour la critique contemporaine le problème attrayant — déconcertant — fascinant.

Mais le romantisme ne tient pas dans une formule. Quelque érudite que soit leur documentation, les ouvrages qui cherchent à le définir, l'ont toujours présenté sous un angle souvent nouveau ou original, mais qui en rendait la conception nécessairement unilatérale. Convaincants à la lecture tant qu'on est sous leur emprise, ils apparaissent, dès qu'on les confronte les uns avec les autres, comme des « constructions artificielles » où souvent le choix des détails est commandé par l'idée de l'ensemble. Partis de points de vue différents suivant des méthodes très diverses, ces ouvrages ne forment plus qu'un ensemble de voix discordantes dont l'extraordinaire richesse ne fait qu'accroître la confusion. L'inventaire s'imposait. Les hypothèses et les interprétations surabondantes nécessitaient un moment d'arrêt et de discernement critique. Reprendre l'orientation générale et s'assurer de la liaison devenait un besoin pour tous les explorateurs. Ainsi Petersen veut donner un aperçu de la façon dont les critiques contemporains ont déterminé le romantisme allemand. A la fin de son livre, p. 186 à 203, on trouvera la liste de plus de deux cents volumes et articles critiqués. Mais il offre autre chose qu'une bibliographie. Son intention est de fournir une « introduction aux méthodes scientifiques actuelles en matière littéraire », de découvrir les tendances et la portée de chacune et de signaler leurs points de rapprochement éventuellement possibles. Sa *Wesensbestimmung* est donc avant tout une méthodologie, mais d'où sortiraient, en dernière analyse, des directives nouvelles en vue de la définition du romantisme. A chacune des cinq méthodes qu'il distingue, Petersen consacre un chapitre substantiel, ne manquant jamais de tirer les conclu-

Digitized by Google

sions extrêmes des procédés employés que souvent il conduit à l'absurde, notamment en opposant le romantisme au « Sturm und Drang » et au classicisme.

Il débute par un chapitre intitulé «la Race et le Sol » (*Stamm und Landschaft*), magistrale mise au point de la théorie ethnologique de Josef Nadler. Puis il combat la méthode *idéologique* pure qui considère le rationalisme et l'irrationalisme comme deux états d'esprit contradictoires dont l'un appelé plastique, statique ou grec serait l'esprit classique opposé à tout jamais à son antagoniste musical, dynamique, faustien, en un mot romantique. En réalité, la synthèse du romantisme ne serait qu'une exaltation de l'élément irrationnel contenu dans l'esprit classique. Il n'y a pas, selon Petersen, entre classique et romantique la relation de la polarité.

Telle fut la théorie de Fritz Strich que discute longuement le chapitre IV consacré à la méthode *esthétique*. Mais Petersen ne fait pas moins le procès de l'école de Woelfflin qui, pour éclaircir les différents styles littéraires, a emprunté à l'histoire de l'Art des « concepts fondamentaux » (*kunstwissenchaftliche Grundbegriffe*) : elle a eu le tort d'appliquer à la langue, qui n'a rien d'optique, des catégories relatives à des phénomènes d'ordre visuel, la sculpture, l'architecture et la peinture. Toutefois, combinée avec l'étude philologique des textes, tant regrettée par Petersen, cette méthode promettrait quelque succès à condition d'établir des catégories bien nettes tirées de l'essence même de la langue et appartenant à l'ordre de la syntaxe et de la stylistique.

Les études *sociologiques* (chapitre V) n'ont pas encore donné dans ce domaine de la littérature de grands résultats. Les intérêts disparates d'ordre littéraire, religieux et politique n'ont pas permis de conclure à une unité romantique. La même difficulté s'ouvre lorsqu'on essaye de considérer le romantisme au point de vue de la *génération*. En établissant la distinction de premier et second romantisme qui, à la satisfaction de Petersen, s'est perpétuée dans la critique contemporaine, on a évidemment morcelé le romantisme ; mais est-il une unité ? L'école d'Iéna, dite littéraire, n'est-elle pas l'aboutissant des tendances contradictoires du XVIIIe siècle, tandis que le vrai romantisme appartiendrait au XIXe ? — Autre problème : La génération peut-elle être caractérisée par un type représentatif ? Et quel est, dans ce cas, l'« homme romantique » ? Selon certains critiques, le romantisme ne serait pas une époque de décadence, mais posséderait toutes les qualités vives et créatrices de la jeunesse. Lorsque ce caractère émotif, qui est toujours atténué de rationalisme, possède une certaine pureté, nous avons affaire au type romantique. Il est de tous les temps. Mais suivant les rapports mystérieux entre sa propre prédisposition et l'évolution que lui fait suivre l'esprit de son époque, il jouera le rôle de précurseur, d'épigone ou de chef. Pour que le romantisme pût naître, il a donc fallu des éléments nouveaux de formation qui ont fait du romantique de tous les temps le romantique type de l'époque. C'est donc toujours aux événements historiques que nous sommes ramenés : pour le premier romantisme, à la lutte contre l'*Aufklärung*, au Piétisme, au *Sturm und Drang*, à la évolution, à Kant, au Fichtéanisme. Et le second romantisme qui subit les influences du premier, est, de ce fait, un romantisme en puissance.

Digitized by Google

Retenant dans son premier chapitre les résultats positifs de toutes les méthodes, Petersen conclut à la possibilité de définir l'esprit de l'époque romantique. Mais il convient que la définition qu'il propose n'est qu'une formule dont l'abstraite sécheresse ne fera jamais sentir toute la richesse poétique ni toute la valeur littéraire du romantisme. La *Geistesgeschichte* n'est pas un égarement si elle se met au service de l'histoire de la littérature proprement dite qui, seule, par ses caractéristiques vivantes et la présentation des individualités, est capable d'évoquer le romantisme en le faisant revivre dans l'âme du lecteur.

Ainsi l'ouvrage de M. Petersen met au point une question d'ordre méthodologique dont la discussion est latente depuis longtemps. Il attire l'attention des critiques sur cent problèmes dans un domaine où il ne faut ni tout brûler ni tout adorer.

A. SCHLAGDENHAUFFEN.

C. M. HAINES, M. A., *Shakespeare in France. Criticism. Voltaire to Victor Hugo.* 1 vol. gr. in-8° de 170 pages. (Shakespeare Survey). H. Milford, Oxford, University Press. 1925.

Ce beau volume ne fera pas oublier l'alerte et classique *Shakespeare en France* de M. Jusserand, qu'il cite ou résume souvent. Mais il y apporte un complément très utile. L'étude est spécialement critique, et veut moins donner l'image, déjà bien tracée ailleurs, d'un long conflit, qu'en retracer les phases importantes, dans le détail, par l'analyse et le jugement des œuvres ou essais critiques où s'est reflété, nourri, formé et réformé le sentiment public français.

Ignorance d'abord, puis mépris, puis « adoration », en trois périodes, d'un siècle environ. L'histoire de la première n'est plus à faire : on en reprend simplement les résultats acquis, et clairsemés. Les deux autres se divisent en demi-siècles, dont deux remplis par une lutte vive et brillante, autour de deux grands noms, Voltaire et Hugo ; avant et après, demi-siècles d'intervalle et de stagnation : ainsi l'on va de 1730 à 1860 environ. Détaillée et groupée de la sorte, l'histoire de cette longue polémique où l'invective abonda, où les médiocres firent le gros des troupes engagées, mais où quelques esprits de valeur s'affirmèrent, est retracée avec beaucoup de netteté, de conscience, de vie et d'humour.

Un grand souci d'équité, qui même aux instants de la mêlée où il est difficile de ne pas faire leur part aux pauvres raisons personnelles, et par exemple de ne point taxer Voltaire de quelque petitesse (p. 68, 72), entoure le jugement d'égards et engage à ne pas voir que les faiblesses des grands esprits. Une attention critique très éveillée, qui rend justice à ce qu'eurent de clairvoyance même un Baculard d'Arnaud, d'intelligence dramatique même un Népomucène Lemercier, de pureté d'intentions même un Ducis, qui travestit Shakespeare avec tant de ferveur candide, obstinée, sans savoir un mot d'anglais.

M. Haines adresse un bel hommage à Guizot, bien supérieur aux autres critiques de Shakespeare, depuis Mme de Staël et Chateaubriand jusqu'à Stendhal et Hugo même (le Hugo de la Préface de *Cromwell*), et de qui nous oublions trop qu'il fut le maître avoué et révéré de Taine. On se défend mal du regret qu'étant venu jusqu'à Taine, tout à la fin,

Digitized by Google

pour le nommer seulement, l'auteur ait laissé complètement en dehors de son étude les travaux de la meilleure critique shakespearienne française, Taine, Mézières, Montégut et d'autres, dont l'indication eût bien terminé sa longue revue, sans beaucoup déborder *William Shakespeare* et le *Cours familier de Littérature*, auxquels il a fait un sort trop beau. Finir cette étude patiente par l'antithèse de deux ouvrages à peu près contemporains, c'était fort bien. Mais, M. Haines le reconnaît, Hugo parle ici de presque tout sauf de Shakespeare ; et quelle valeur attribuer à Lamartine critique, surtout vers 1860 ?

Ceci, de Geoffroy et ses confrères les « formalists » du *Journal des Débats* (n° 99) : « Tels les Spartiates aux Thermopyles, ils devaient mourir sur la place » : leurs articles sont aujourd'hui assez gros d'ennui pour que nul n'en veuille à M. Haines de son ironie. Y a-t-il quelque irrévérence à dire que Mme de Staël fut parfois, non pas la mouche du coche mais, ce qui est pis, « the fly in the ointment » ? Peut-être. Irrévérence spirituelle, et si peu imméritée ! Marquant fort bien les progrès critiques de la *Littérature* à l'*Allemagne* et venant à nommer, à nommer seulement, et ensuite, W. Schlegel, on aurait pu chercher à noter en quoi et jusqu'où, surtout, elle fut redevable à son Schlegel de cet affinement de goût, et de connaissances plus sérieuses (p. 81, 107).

Quelques redites, vers la fin notamment, au sujet du vieux Dumas (pp. 141, 144). Quelque excès peut-être dans l'importance attribuée à l'étude estimable d'A. Lacroix sur Shakespeare en France (1856). Mais les résultats de la critique shakespearienne internationale sont bien connus, et judicieusement utilisés.

Je ne sais si, comparativement à Shakespeare ou, par exemple, à Walter Scott et Byron, M. Haines ne s'exagère pas un peu, non la vogue, mais l'efficacité réelle et durable de Schiller dramaturge et surtout de Kotzebue. Dire que l'influence de Shakespeare fut plus grande au théâtre français que toute autre « sauf celle des Romantiques allemands » (p. 160) c'est, je crois, faire tort à Shakespeare. Mais on note avec soin et finesse que, par eux tous, quelque chose de Shakespeare a passé en nous, à notre insu et, selon le goût moyen d'alors, malgré nous.

Etait-il indispensable, en cette étude sympathique à l'esprit français même dans sa longue résistance au plus grand des Anglais de lettres, de redire que nous avons crié trop souvent : « Nous sommes trahis ! » (p. 60) et que notre défaite de 1870 s'explique si les Gardes du Corps étaient chez nous tels que Lamartine les supposa ? (p. 150). Très vraisemblablement, comme le note M. Haines après tant de ceux à qu'il fait l'honneur de les nommer ici, tant de fins de non recevoir opposées à Shakespeare en France s'expliquent surtout, et bien d'autres goûts ou répugnances littéraires avec elles, par des raisons obscures et profondes nées de tempéraments nationaux ou ethniques très divers. D'où, pour les deux peuples, tant d'objets d'étude réciproque, et non pas littéraire seulement.

L'ouvrage aura sa place parmi les travaux de valeur qui nous aident à nous connaître les uns les autres, comme nous le devons. En plus d'une Table des Matières, très explicite, un *Index* final eût été bien utile. Il faut lire, p. 33 « L'Orphelin de la Chine », p. 74 « Rochon de Chabannes » ; et partout où il apparaît, Chateaubriand s'arroge un accent circonflexe indû.

H. TRONCHON.

Digitized by Google

JOHANNA CHRISTINA YPERLAAN, *Les traductions hollandaises des poésies lyriques de Victor Hugo jusqu'en 1885.* (Proefschrift van den Grad van Doctor in de Letteren, Amsterdam.) Un vol. in-8° de 144 pages, Bussum (Pays-Bas), van Dishoeck, 1925.

Le sujet aurait gagné, sans doute, à être moins modestement restreint. Les *Appendices* le prouveraient à eux seuls, fort utiles d'ailleurs, (traductions des romans et drames d'Hugo, traductions des œuvres lyriques, des *Odes et Ballades* à l'*Art d'être Grand-Père*) : d'après ce qu'on nous apporte ici avec beaucoup de conscience, il ne semble pas qu'un « Victor Hugo en Hollande » eût été une tâche démesurée. Il faut se contenter d'en avoir un fragment ; et c'est un peu dommage.

Quelque hésitation dans le jugement : p. 8, l'influence de Lamennais sur Hugo est dite « assez négative », et p. 10 Lammenais lui communique son « besoin de prosélytisme ». Une importance un peu exclusive est attribuée, avec insistance, à deux éléments d'inspiration, « la religion et le foyer », qui ne sont pas seuls à compter pour Hugo, même jusqu'à 1850. L'auteur dit volontiers son fait à la critique calviniste de Hollande, qui semble bien l'avoir mérité, même en ce qui est d'Hugo ; un catholicisme très sincère ne lui laisse pas toujours autant de liberté d'appréciation qu'on l'eût souhaité. Mais elle fournit bien des indications curieuses sur l'art de la traduction en Hollande, où volontiers (comme ailleurs) on ajoute au texte, on supprime, on altère, où la bonne foi n'exclut pas le contre sens (p. 65, *chapelle* et *chapelet*) : en ce qui concerne V. Hugo, seuls Potgieter et quelques autres font exception.

Les faits d'*influence* semblent n'avoir pas été étudiés à fond. Même si l'on tient compte, comme il convient, de tout ce que le tempérament hollandais y devait apporter de limites : Mlle Yperlaam donne là-dessus bien des aperçus intéressants. Elle use, vers la fin surtout, d'une timidité trop docile à l'égard de ceux que son « essai de littérature comparée » (p. 122) appelle en témoignage, qu'elle cite trop longuement sur des questions trop élémentaires. Son effort pour grouper des conclusions un peu maigres sent l'école. Mais cet ouvrage d'une débutante se recommande de plusieurs maîtres des études françaises en Hollande, MM. van Hamel, Salverda de Grave, Gallas, et le regretté G. Kalff. Et cette contribution très méritoire à la gloire de notre grand poète n'est pas indigne de prendre place à côté des récents travaux de M. Prinsen sur *Multatuli et le Romantisme*, de M. Kool sur les *Premières Méditations* en Hollande, de M. Fransen sur les *Comédiens français* aux Pays-Bas, et de tant d'autres qui suivent la trace féconde de Busken Huet.

On aurait mauvaise grâce vraiment à relever par le menu quelques faiblesses d'expression française, notamment dans le second tiers de l'ouvrage. Mais il faut lire : p. 3, *Raynouard* ; p. 56, avant-dernière ligne, *harmonieux* ; p. 58, l. 22, *a* au lieu de *ont* ; p. 68, l. 3 et 110, l. 2, *des* ; p. 75, l. 17, *traduites* ; p. 115, au troisième vers cité, *encor* ; et p. 99, l. 2, comme disaient jadis les maîtres de latin, retrancher un *que*.

Henri TRONCHON.

Imprimerie Alsacienne Strasbourg — Le gérant : A. Schann

Digitized by Google

ANNÉE 1927
N° 2 DÉCEMBRE

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISSANT
LE 1er DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

EN DÉPOT
A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Prix du tirage à part: 3 francs (10 exemplaires: 25 francs.)
Prix du fascicule complet: 5 francs.

Digitized by Google

SOMMAIRE

		Pages
I. G. MAUGAIN	**Le Jubilé de M. Pfister**	33
	Chronique.	
	Réunions du Samedi, Histoire des Religions . . .	39
	Echos divers	43
II.	**Concours et examens.**	
	1. — *Notes sur les auteurs et les questions des programmes.*	
H. TRONCHON	Bibliographie générale de Diderot	46
M. BLOCH	L'idée d'empire sous les Hohenstaufen et la légende des Hohenstaufen	48
	2. — *Textes à traduire ou à commenter.* (Grec, p. 51. — Français, p. 52. — Italien, p. 53. — Histoire, p. 55).	
III.	**Revue Bibliographique.**	
L. JOUGUET	*L'impérialisme macédonien* (P. COLLOMP)	66
GEORGIN et BERTHAUT	*Grammaire latine* (JURET)	68
LUCAIN	*La guerre civile*, par A. Bourgery (GRENIER)	69
J. PLATTARD	*État présent des études rabelaisiennes* (SCHNÉEGANS) .	72
G. MORIZET	*Histoire de Lorraine* (M. BLOCH)	73

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN, Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

Digitized by Google

6e ANNÉE
No 2

1927
1er DÉCEMBRE

Le Jubilé de M. Chr. Pfister

Au début de l'année 1927, la Faculté des Lettres de Strasbourg vivait heureuse sous la direction de son fondateur. Un de nos désirs les plus ardents était que, longtemps encore, M. Pfister voulût bien rester notre collègue et notre doyen. Il ne repoussait pas notre vœu. C'est qu'il nous rendait avec usure l'affection que le cœur et la raison nous commandaient envers sa personne : juste hommage mérité par une activité féconde, qui se déployait chaque jour sous nos yeux. Ce passé est encore tout proche de nous. Evoquons-le. Dès huit heures du matin et plus tôt encore, M. Pfister est à la Faculté ; il expédie les affaires courantes. Puis le voilà installé à la Bibliothèque nationale et universitaire devant des livres nombreux : il prépare une de ces conférences que l'Alsace entière lui demande, où il raconte à une ville et parfois à un village émerveillé leurs origines, leur histoire, leurs titres d'honneur. Il le fait avec une admirable bonhomie, une clarté limpide, une émotion prenante. Il remplit ainsi un véritable apostolat, car il propage dans le pays la langue et la pensée françaises. L'après-midi, M. Pfister se donne à l'enseignement ; il collabore à la préparation de nos candidats, ou bien il fait son cours public. Le soir, après une journée que d'autres eussent jugée accablante, il apporte sa bonne humeur dans les réunions intimes qui se tiennent chez l'un ou l'autre d'entre nous. Entre temps, il reçoit des collègues, des étudiants, des personnes étrangères à l'Université. Il rédige des articles, des préfaces, des notices. Il corrige des épreuves. Il écrit des lettres, où il met généreusement son grand crédit à la disposition de ses nombreux amis. Il est à tous, toujours souriant, fêté partout, mais, en particulier, à l'Université, à sa Faculté, où il est un vrai chef de famille. Une belle idylle, en somme, mais qui prit fin un jour du mois de mars. M. Pfister allait désormais fournir une carrière plus brillante et au moins aussi active que l'autre. Mais nous, nous perdions notre Doyen. En effet, une invitation lui parvint, ferme et persuasive, celle d'un ami auquel la responsabilité du plus haut pouvoir donne le droit de commander : « La France a besoin de toi ailleurs ». Et M. Pfister obéit : car il est de ceux qui pensent avec raison que servir le pays, le servir partout, toujours, jusqu'au bout, au poste le plus avantageux pour l'intérêt public, est un devoir avec lequel on ne transige pas. Il nous quitta et, comme s'il ne nous avait pas déjà comblés de bienfaits suffisants, il nous laissa les chers compagnons de sa vie studieuse, ses livres qu'il partagea entre plusieurs de nos Instituts.

Nous songeâmes alors à nous grouper autour de lui dans une réunion tout intime. Nous voulions dire à M. Pfister notre peine et notre fierté :

Digitized by Google

notre peine de ne plus l'avoir comme doyen, notre fierté de l'honneur qui nous était fait, puisqu'un des nôtres se trouvait dorénavant placé à la tête des services de l'Instruction publique en Alsace et en Lorraine. Mais M. Pfister, dont la simplicité est une des vertus, demanda qu'au lieu de deux fêtes on en fît une seule, puisque nous avions résolu de commémorer bientôt le soixante-dixième anniversaire de sa naissance.

Or, le jubilé d'un savant historien ne peut guère se célébrer sans la publication d'un volume consacré à l'homme qu'on veut ainsi honorer et, par suite, sans le concours d'un éditeur.

L'éditeur, nous l'avions chez nous-mêmes, à Strasbourg, dans notre maison. Et nous voulons le saluer en passant : ce n'est que justice. Depuis le retour de l'Alsace à la France, notre Faculté des Lettres n'a pas donné à l'enseignement secondaire français moins d'une soixantaine d'agrégés de philosophie, d'histoire, des lettres, de grammaire, d'allemand, d'anglais, d'italien. Elle a présidé à d'importantes soutenances de thèses de doctorat. Plusieurs de ses professeurs ont rempli des missions scientifiques en Europe, en Amérique, en Syrie, en Egypte. D'autres ont fait entendre leur voix un peu partout en Alsace dans des conférences d'extension universitaire. Quelques-uns ont organisé nos réunions du samedi, où circulent tant d'idées neuves à propos d'ouvrages récents. Presque tous ont préparé et fait paraître de beaux travaux scientifiques. Mais on n'aurait qu'une idée incomplète de la vie intense de notre Faculté, sous le décanat de M. Pfister, si l'on ignorait le rôle à la fois ingrat et brillant joué par notre Commission des Publications. En six ans, elle n'a pas mis au jour moins de 41 volumes in-8° bleus, et 4 in-16, sans parler du reste. Quand on sait contre quels obstacles parfois invincibles se brisent les éditeurs de profession, on ne peut s'empêcher d'admirer l'œuvre accomplie à Strasbourg.

L'avant-dernier né est le livre du jubilé de M. Pfister. On a d'abord hésité sur la forme qu'il convenait de donner à cet ouvrage. Seraient-ce des mélanges forcément un peu disparates ? « Nous avons préféré réunir en volume un choix de mémoires dus à M. Pfister lui-même. Nous avons cru répondre par là à un désir de celui que nous voulons fêter. » Ainsi s'exprimaient un certain nombre d'élèves, d'amis et d'admirateurs de M. Pfister, dans une circulaire datée du 1er mars 1927 et destinée à faire connaître l'entreprise projetée.

« Parmi ces mémoires, ajoutaient MM. Ferdinand Brunot, G. Lanson, R. Parisot, G. Pariset, Marc Bloch, les uns, déjà publiés, étaient difficiles à se procurer ; d'autres sont inédits ; d'autres encore, imprimés depuis des années, paraîtront aujourd'hui remaniés et développés. Tous concernent l'Alsace. Ces *Pages Alsaciennes* rappelleront à tous ceux qui tiendront à les posséder dans leur bibliothèque les deux images liées de la province rédimée et de l'historien qui a tant travaillé pour elle. »

Le volume, sorti depuis quelques jours, répond bien à l'espoir que faisaient naître ces promesses : en tête un beau portrait fort ressemblant de M. Pfister, une *Bibliographie* des travaux du maître, dressée par M. Ch. Will, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg ; elle ne comprend pas moins de 401 numéros. Puis viennent

Digitized by Google

les *Pages Alsaciennes*, réparties en quatorze groupes : I. Discours prononcé à la séance solennelle du 22 novembre 1919. — II. La formation de l'Alsace-Lorraine. — III. Comment et pourquoi l'Alsace s'est donnée à la France. — IV. Comment et pourquoi la République de Mulhouse s'est donnée à la France. — V. La légende de Sainte-Odile. — VI. Coup d'œil sur l'Histoire de Haguenau. — VII. Saverne. — VIII. La ville de Ribeauvillé et le comte de Ribeaupierre sous la domination française : 1648-1789. — IX. Histoire sommaire de l'ancienne Seigneurie de Masevaux. — X. Les Juifs d'Alsace sous le régime français (1648-1791). — XI. Souvenirs du Lycée de Colmar. — XII. Quelques professeurs du Lycée de Strasbourg. — XIII. L'Université de Strasbourg. — XIV. La vie publique en Alsace-Lorraine depuis 1871.

Le 11 novembre fut le jour choisi pour manifester à M. Pfister, à propos de son anniversaire, l'inaltérable attachement que lui gardent tant d'hommes de tous les âges. Les uns étaient accourus de Paris, tels MM. Charles Diehl, Glotz, Rocheblave ; d'autres de Nancy, tels MM. les professeurs Parisot et Dufour, M. le vicaire général Gérôme ; d'autres de diverses villes universitaires de l'intérieur, ainsi MM. Goblot et Perron de Lyon. L'Alsace était représentée par MM. les Préfets du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, plusieurs notabilités, de nombreux professeurs, surtout de notre Faculté des Lettres : M. Georges Pariset manquait, hélas ! lui, dont le cœur se fût tant réjoui de voir ainsi honorer M. Pfister.

Le Doyen de la Faculté des Lettres remit à M. Pfister les *Pages Alsaciennes*. Puis, M. Charles Diehl de l'Institut, professeur à la Sorbonne, prononça le discours suivant :

Mon cher Pfister,

Il y a bien des années — tout près d'un demi-siècle — que nous nous sommes rencontrés pour la première fois, en ces jours lointains de juillet 1878, où nous entrions à l'Ecole Normale dans la même promotion, tous deux originaires de cette Alsace où nous nous retrouvons aujourd'hui. Depuis lors, nous ne nous sommes guère quittés. Ensemble, à l'Ecole, nous avons appris notre métier d'historiens, sous ces maîtres admirables dont il me plaît — pour tout ce que nous leur devons — de rappeler ici le souvenir, Lavisse, Monod, Vidal de la Blache, et notre directeur, Fustel de Coulanges. Ensemble, nous avons passé l'agrégation d'histoire, et nous nous y sommes, non pas disputé, mais amicalement partagé la première place. Ensemble, à la Faculté de Nancy, pendant quatorze années, nous avons à notre tour travaillé à former des historiens. Un peu plus tard, nous nous sommes retrouvés à Paris, et de nouveau, pendant quinze années, à la Sorbonne, nous avons travaillé côte à côte, toujours en étroite et parfaite entente, en inaltérable et fidèle amitié. Et c'est pourquoi, lorsqu'en ces jours derniers, la Faculté des Lettres de l'Université de Paris a souhaité d'être représentée ici aujourd'hui par l'un des siens, j'ai été heureux d'accepter — je crois bien que j'ai revendiqué un peu — l'honneur et la joie de t'apporter, au nom de nos collègues, leur souvenir cordial et le témoignage de leur sincère amitié.

Digitized by Google

Ce que tu as été à la Sorbonne, et pourquoi cette Sorbonne ne saurait t'oublier, tous ceux le savent qui ont été tes collègues ou tes élèves, tous ceux qui te connaissent et qui savent ce que tu es. Ta modestie, ta trop grande modestie, me saurait mauvais gré sans doute de le rappeler trop longuement. Et aussi bien quelques mots ne suffiraient point à louer, comme ils méritent de l'être, tant de beaux livres, tant d'articles, que jamais tu n'as pris la peine de réunir, tant de cours, où éclatent tes vertus éminentes d'érudit et d'historien. Tu étais, dans notre Sorbonne, un maître incomparable. Tu étais aussi, faut-il le dire ? un collègue redoutable. Oui, redoutable : tu apportais à ton enseignement tant de zèle, tant d'ardeur, tant de dévouement, tu te dépensais si généreusement pour nos étudiants, ne marchandant ni ton temps ni ta peine, que nous autres, tes collègues d'histoire, à Paris comme jadis à Nancy, nous étions bien obligés, pour ne point paraître trop paresseux auprès de toi, de suivre ton exemple, et de faire comme toi — moins que toi — plus que notre devoir strict. Et ainsi, en faisant admirablement travailler tes élèves, tu nous as, nous aussi, souvent fait travailler un peu.

Pourtant, dans notre Sorbonne même, parfois déjà tu regardais ailleurs. Tes amis savaient que si, quelque jour, l'Alsace, ta chère Alsace, revenait à la France, sans hésiter tu quitterais Paris pour l'Université française de Strasbourg ; et je n'ai point oublié certain rapport où, en 1917, aux heures les plus tragiques de la guerre, tu marquais les grandes lignes de ce que devrait être cette Université française reconstituée. Tu as eu la joie merveilleuse — que la vie donne si rarement — de réaliser ton rêve. Tu es venu à Strasbourg enseigner l'histoire d'Alsace ; tu as été, dans l'Université française restaurée, le premier doyen de la Faculté des Lettres ; et dans cette séance mémorable du 22 novembre 1919, où solennellement nous célébrions la réouverture de cette Université française, tu as eu l'honneur de dire — avec quelle éloquence, avec quelle émotion aussi, je m'en souviens — les liens étroits et forts qui rattachent le présent au passé, et de renouer la vieille tradition glorieuse interrompue pendant cinquante ans. Aujourd'hui tu présides aux destinées de l'enseignement public en Alsace, avec un égal souci des intérêts de ta petite patrie, l'Alsace, et de la France, ta grande patrie, et à cette tâche, délicate parfois, mais digne de toi, tu as consacré toute ton intelligence, toute ton activité, tout ton cœur d'Alsacien et de Français. Et c'est pourquoi, quand tes amis ont voulu te rendre l'hommage que tu mérites, ce fut une pensée singulièrement heureuse de réunir et de t'apporter ici ces *Pages alsaciennes*, où, tout au long de ta vie, tu as, en grand historien de France, raconté tant d'épisodes mémorables de l'histoire de ton Alsace.

Nous serons heureux, nous, tes collègues de Sorbonne, de retrouver dans ces pages tes hautes qualités d'historien. Car, si nous avons tous compris les raisons émouvantes et profondes de ton départ, nous ne t'avons point vu partir sans regret, et nous ne t'avons point oublié. Tu nous as appartenu pendant de longues années ; nous n'avons point cessé de te considérer comme un des nôtres, parce que — j'ai mandat de te le dire en ce jour qui rassemble autour de toi tes élèves, tes collègues, tes amis — parce

Digitized by Google

que nous sommes fiers de t'avoir eu parmi nous, parce que, à côté des grands historiens qui ont illustré les chaires de notre Sorbonne, toi aussi, mon cher ami, tu es une de nos gloires.

A. M. Charles Diehl succéda M. Parisot, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy. Il commença par lire une fort belle lettre que M. le Recteur Adam lui avait remise pour M. Pfister. Puis, prenant la parole en son nom propre, il retraça avec une grande précision la vie active et féconde que, de ses propres yeux, il vit mener par M. Pfister, quand le Recteur de Strasbourg occupait une chaire à la Faculté des Lettres de Nancy.

M. Glotz de l'Institut, professeur à la Sorbonne, célébra surtout la bonté de M. Pfister ; il s'exprime avec une cordialité émouvante.

Enfin, M. Marc Bloch, doublement qualifié pour faire entendre sa voix, puisqu'il avait pris une part active à la réunion et à la publication des *Pages Alsaciennes*, se fit l'interprète des sentiments qu'éprouvent les élèves de M. Pfister pour ce maître incomparable.

« Vous nous avez beaucoup appris, dit-il. Notre métier d'abord, par vos leçons et par l'exemple de vos travaux. Vous nous avez enseigné à rechercher patiemment la vérité, à nous plier à la dure discipline du travail documentaire. Vous nous avez dit que si nous voulions être de bons historiens et de bons professeurs d'histoire, il fallait auparavant que nous fussions d'honnêtes érudits. Mais vous n'entendiez pas que nous fussions cela seulement, certes non. Votre ambition était que nous tâchions de comprendre vraiment le passé, de le pénétrer, de le revivre dans toute la complexité de ses courants secrets ; et une fois nos résultats obtenus (nos pauvres petits résultats d'apprentis), vous exigiez que nous travaillions à vous les présenter en bon ordre, selon ce clair et juste agencement, qui n'est pas seulement un artifice de professeur, mais, s'efforçant de se modeler sur l'ordre de la vie même, un véritable instrument de découverte.

Vous ne nous avez pas appris que cela. Je suis bien sûr de ne vous avoir jamais entendu prononcer quoi que ce soit qui ressemblât de loin à de grands mots. Pourtant, presque sans le vouloir, vous nous avez proposé quelques belles règles de vie. Nous avons vite compris de quels grands dévouements vos jours étaient remplis. La conscience professionnelle, qui donc, étant votre élève, eût pu ignorer ce qu'il faut appeler de ce nom ? Nous souriions quand nous vous rencontrions au détour de la rue Saint-Jacques, accablé sous le poids d'une monstrueuse serviette, ou que, pénétrant plus ou moins subrepticement, aux heures défendues, dans la bibliothèque, nous vous découvrions attablé derrière de gigantesques in-folio (il y avait bien aussi des livres d'un format plus modeste, le folk-lore de la rue d'Ulm les a oubliés) ; mais notre sourire se mêlait d'une infinie gratitude : nous savions bien que c'était pour nous que vous travailliez. Votre probité de savant, nous n'étions tout de même pas assez ignorants des réalités morales, pour ne pas nous rendre compte qu'elle n'était que

Digitized by Google

l'expression naturelle d'une âme toute scrupuleuse. Et nous devinions bien un peu aussi — plus tard nous avons su — ces autres dévouements plus intimes, plus secrets, dont la trame de votre vie était faite et auxquels rien ne devait manquer, ni les tendres joies, ni hélas ! l'amère et ennoblissante saveur du sacrifice. Parce que vous étiez un bon maître, vous n'étiez pas un maître banalement indulgent ; vous repreniez nos fautes avec la rigueur nécessaire : bien sot pourtant eût été celui qui n'eût pas senti la chaleur de votre bonté, la flamme de ce cœur ardent que toute notre vie, dans le bonheur et dans les peines, nous devions entendre battre près de nous d'un rythme toujours juvénile ! Si novices que nous fussions, nous n'étions pas sans comprendre que votre gaieté, cette malicieuse et pure gaieté, qu'il nous est encore aujourd'hui si doux de voir sourire sur votre visage, jaillisait de sources spirituelles profondes.

Vous ne nous avez, je crois, jamais parlé de l'Alsace. Moins heureux en cela que nos aînés de Nancy, l'enseignement que vous aviez à nous donner ne vous y conduisait pas. Pourtant l'Alsace nous parlait en vous. Je ne songe pas en ce moment à ces légères sonorités de terroir qui, dans votre voix, évoquaient , je ne sais comment, à nos esprits les coteaux du Haut-Rhin. Non, je pense très profondément que c'est grâce à des hommes comme vous, M. le Recteur de l'Académie de Strasbourg, que le souvenir des provinces arrachées à la France est resté présent au cœur de ce qui était alors les jeunes générations — on disait en ces temps lointains « les générations d'après-guerre » : votre fidélité sans phrases commandait la nôtre ; vous connaissant comme nous vous connaissions, nous savions tout ce que cette terre perdue pouvait apporter au trésor commun de la patrie et tout ce que nous risquions de perdre avec elle. »

M. Pfister sut trouver des paroles à la fois simples et très émouvantes pour remercier MM. Diehl, Parisot, Glotz, Bloch, Maugain. Son discours fut tout animé de ce patriotisme qui fait l'unité de sa vie, consacrée à sa petite et à sa grande patrie, confondues dans la même amour.

Gabriel MAUGAIN.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Réunions du Samedi

Samedi 20 mai (Histoire des religions)

M. Grenier rend compte des deux ouvrages récemment parus de M. Bulard, professeur d'archéologie à la Faculté des Lettres de Nancy. Ancien membre de l'Ecole d'Athènes, M. Bulard a pris une part active aux fouilles de Délos. Dès 1908, il avait publié dans les *Monuments Piot* un mémoire fort remarqué sur les peintures murales et les mosaïques de Délos. C'est ce même travail extrêmement développé et définitivement mis au point qui reparaît en deux importants volumes.

Le premier forme le fascicule IX de la publication officielle des Monuments de Délos par l'Ecole française d'Athènes. C'est le catalogue des peintures qui ornent les autels domestiques et les murs extérieurs des habitations, catalogue qui est un modèle du genre et que précèdent trois importants chapitres sur l'emplacement occupé par les images du culte domestique, sur leur aspect et leur exécution. L'ensemble de ces documents est de première importance pour l'histoire de la religion domestique romaine. L'étude de cette religion par le moyen des monuments figurés fait l'objet du second volume qui a été présenté comme thèse de doctorat : *La religion domestique dans la colonie italienne de Délos d'après les peintures murales et les autels historiés* (Fasc. CXXXI de la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*. Paris, de Boccard, 1926, 548 p., 3 pl.). Une analyse extrêmement serrée des peintures de Délos et leur comparaison constante avec celles de Pompéi, conduit M. Bulard à une explication entièrement nouvelle du culte du *Genius* et des divinités qui lui sont plus ou moins identifiées. A Délos, ce culte apparaît uni à celui du Lares ; il n'en est plus de même à Pompéi où les anciens Lares des carrefours, *Lares compitalicii* sont devenus les Lares Augustaux. Les images elles-mêmes et surtout le sens qui leur est prêté, ont évolué. Nous avons là non seulement l'exégèse, mais l'histoire d'un culte.

L'un des faits essentiels de cette évolution fut le transfert de l'autel domestique de la porte à l'intérieur de la maison. L'autel a entraîné avec lui les anciens dieux de la porte, du seuil, des gonds, des limites entre la propriété privée et la rue, qui sont devenus les dieux du foyer. Ainsi s'explique notamment le caractère familial qu'ont pris à Pompéi Hercule et Mercure. A côté des divinités protégeant les diverses catégories de personnes qui habitent la maison et de celles qui protègent la maison elle-même, apparaissent encore d'autres dieux dont le lien avec le culte familial est plus ténu. Ce sont les Pénates que le libre choix du père de famille introduit dans le sanctuaire domestique. Le livre de M. Bulard présente de la religion privée des Romains de l'époque classique un tableau très

Digitized by Google

complet et très nouveau qui par l'ampleur de la documentation et la sûreté de la méthode paraît devoir s'imposer. C'est un beau travail archéologique qui enrichit singulièrement notre connaissance de la religion romaine.

Samedi 19 novembre (Histoire des religions)

M. Blondel inaugure les réunions du samedi dans le nouvel Institut d'Histoire des Religions, en présentant, dans un raccourci substantiel, l'ouvrage récent de M. L. Lévy-Bruhl sur *L'âme primitive* (Collection des Travaux de l'Année Sociologique. Paris, Alcan, 1927, in-8°, II-446 p.).

Ce travail remarquable, dont la seconde édition est sur le point de paraître et qui, par sa méthode et son esprit, fait suite aux deux ouvrages du même auteur sur *Les Fonctions Mentales dans les Sociétés Inférieures* et *La Mentalité Primitive*, est avant tout un groupement systématique de faits (institutions, pratiques, croyances), empruntés à l'ensemble des Sociétés primitives, d'où se dégagent les représentations correspondant de plus ou moins loin dans ces sociétés à celles que le mot « âme » implique pour nous. Le primitif croit qu'une réalité mystique, matérielle à la fois et spirituelle, dont la présence l'émeut plus qu'elle ne l'éclaire, est la substance essentielle de tout ce qui existe et qu'il y a, par suite, entre tous les êtres et choses une homogénéité essentielle. Il croit également que le monde est fait à l'image du groupe dont son existence dépend de la façon la plus étroite. Les croyances se développent en une série de thèmes, souvent incompatibles entre eux, mais que le primitif accepte à chaque fois qu'il y pense, sans se poser le problème de les concilier, car il n'existe pas pour lui. Objets inanimés, plantes, animaux, sociétés animales sont réalisés à l'image des hommes et des groupements humains. Les animaux sont aussi bien des hommes. Les hommes peuvent être en même temps des animaux. L'individu au sein de son groupe n'existe que par les liens qui s'établissent entre ce groupe et lui, par l'imposition du nom, l'initiation, le mariage, la paternité. Sa place dans le groupe est fixée non par les liens du sang, mais per des règles collectives. Cheveux, poils, ongles, empreintes du corps, restes des aliments, etc., ne tiennent pas seulement à l'individu, en un sens ils sont l'individu même : en agissant sur eux, on agit sur lui. Parmi les appartenances les plus essentielles sont la graisse des reins, l'ombre, l'image, où se révèle l'intrication dans la pensée primitive du matériel et du spirituel. Ainsi se révèle une dualité, une bi-présence de l'individu, que le primitif accepte sans s'en scandaliser. Les morts, qu'aucune barrière infranchissable ne sépare des vivants, constituent entre eux un groupe social qui prolonge celui où ils ont passé leur vie terrestre. Ils se confondent si bien avec les vivants qu'ils peuvent vivre parmi eux et que pour sauvegarder leurs intérêts on contracte pour eux des mariages et que, si de ces unions, il naît des enfants, ils en sont réputés les pères. Ils sont susceptibles de se réincarner périodiquement et ils peuvent s'installer ainsi en plusieurs enfants ou, au contraire, se concentrer en un seul. Ils peuvent être tués, rôtis et mangés. Le mort se confond avec le cadavre, tout en étant indépendant. Les soins donnés aux cadavres, les

Digitized by Google

mauvais traitements qu'on leur inflige, atteignent le mort à travers lui, exemple particulier d'une dualité et d'une expérience qui est acceptée par le primitif pour le mort comme pour le vivant !

M. Montet rend compte de *La mise à mort du dieu en Egypte*, par A. Moret, Paris (Geuthner), 1927. 59 p. et 18 fig., et de *La magie dans l'Egypte antique*, de l'ancien Empire à l'époque copte, par François Lexa, Paris (Geuthner), 1925. 2 vol. et un atlas.

Le premier de ces ouvrages est une conférence faite par M. Moret à l'Université d'Oxford, le 27 mai 1926, pour la fondation Frazer, où l'auteur s'efforce de vérifier dans l'ancienne Egypte cette partie de la doctrine frazérienne, d'après laquelle l'homme primitif s'est cru capable de commander à la nature par des artifices magiques, puis a cherché un résultat semblable et plus certain par le sacrifice d'un dieu qui meurt. Il est assez difficile d'apprécier la puissance que les Egyptiens attribuaient aux magiciens. M. Moret fait état du conte de Kheops et des magiciens conservé au papyrus Westcar, qui est un récit où la fiction joue le principal rôle. M. Moret rappelle encore qu'à l'époque musulmane et même tout près de nous, des fêtes avaient lieu au moment de la crue du Nil, mais il n'en résulte pas que dans l'antiquité on ait jeté dans le fleuve, pour stimuler la crue, comme il le croit, une vierge vivante. Dans les bas-reliefs des tombeaux de l'ancien Empire qui représentent la moisson et les semailles, M. Moret a cru trouver plusieurs allusions à cet esprit de la végétation qui, selon la doctrine de Frazer, est mis à mort au moment de la moisson et enseveli pendant les semailles. Il note par exemple qu'un joueur de flûte se tient au milieu des moissonneurs et qu'un des ouvriers, mettant la faucille sous son bras, l'accompagne en chantant et en battant des mains. Ce serait un chant funèbre. Cependant les preuves manquent. On peut très bien soutenir que le flûtiste n'est avec le moissonneur que pour lui faire trouver le travail moins dur. C'est ainsi que des joueurs de crotale battent la mesure, dans ces mêmes bas-reliefs, aux vignerons qui foulent les raisons dans la cuve. D'autre part, il demeure incertain que le transport des énigmatiques objets appelés *stat* soit en rapport avec la moisson. Enfin, la chanson des bergers, dont le texte est conservé au tombeau de Ti, au-dessus des moutons qui enfoncent le grain dans la terre, et au tombeau de Nura, au-dessus des moutons employés au dépiquage, ne fait nullement allusion à un dieu qu'on enterre. Il y est dit tout au contraire : « Le berger est dans l'eau avec les poissons ». Il semble qu'on ait voulu tout simplement plaindre le berger obligé par profession de patauger dans les marais et de traverser des cours d'eau. En somme, on ne réussit pas à trouver dans ces bas-reliefs, où la vie du paysan égyptien est représentée avec tant de bonheur, une allusion vraiment nette à des rites inventés pour stimuler la nature.

M. Lexa définit la magie « l'activité tendant à produire l'effet dont la connexion avec cette action n'est pas subjectivement explicable par la loi de causalité. » On voit mieux d'ailleurs ce que M. Lexa entend par magie en lisant les chapitres suivants sur les buts de la magie : procurer

Digitized by Google

la santé, l'amour et toutes sortes de réussites, pourvoir le défunt dans l'autre monde de tout ce qui lui est nécessaire, communiquer avec les dieux et les défunts, et sur les moyens qu'emploie le magicien, formules et talismans. Cela était connu en grande partie, mais il est toujours commode de trouver réunis des documents du même ordre. Voici quelques critiques de détail. Ce n'est pas une idée heureuse de remplacer les noms divins et géographiques auxquels Hérodote et Plutarque nous ont habitués, par des transcriptions barbares. Comment le lecteur, qui n'est pas égyptologue, reconnaîtrait-il Isis et Nephtys dans Eset et Nebthet. Osiris dans Ousirew, la ville de Coptos dans Gebtiew? Les traductions rassemblées dans le tome II ne sont pas aussi exactes qu'on le voudrait. M. Lexa fait dire au sorcier (t. II, p. 187), qui vient de réunir vingt jolies femmes pour distraire le Pharaon : « Fais-moi apporter vingt résilles et fais que ces femmes mettent ces résilles par dessus leurs vêtements ». Il fallait : « en guise de vêtements ». Les jeunes filles sont nues sous leur résille. Les planches du tome III sont jolies, mais beaucoup d'entre elles sont un hors-d'œuvre dans un ouvrage sur la magie.

Une brève communication de M, Janelle dégage les idées maîtresses d'une brochure intitulée *The Saga and The Myth of Sir Thomas More*, que le professeur R. W. Chambers vient de faire paraître dans les publications de la *Britisch Academy* (Oxford University Press, in-8°, 92 p.)

L'auteur y oppose à ce qu'il appelle la « Saga » de Thomas More — biographies rédigées par des contemporains d'après leurs souvenirs — le « mythe » né au XIIe siècle, et qui d'historien en historien, dure jusqu'à nos jours. Le « mythe » veut que l'auteur de l'*Utopie* ait renié ses principes et son véritable idéal en s'engageant dans la controverse religieuse et dans l'action politique; sa « saga » ne voit au contraire dans la vie aucun manque d'unité. De ces deux conceptions qui s'excluent, celle de la « saga » est la vraie; on peut le démontrer (p. 15). Il s'agit avant tout de la tolérance et de la liberté de conscience. Or, d'une part, More n'a joué aucun rôle actif dans la persécution des hérétiques (pp. 15-21), mais d'autre part on a tort de vouloir faire de lui un apôtre de la tolérance au sens large du mot. Il est vrai que toutes les opinions religieuses sont permises dans l'île d'Utopie; mais l'Utopien qui rejette la croyance en un Dieu et un au-delà de récompenses et de peines, cesse d'être considéré comme citoyen; et d'une manière générale, toute discussion violente ou séditieuse est interdite, sous les peines les plus sévères. En un mot, la liberté de pensée ne s'accompagne pas de celle de la parole ou du prosélytisme (p. 24). Or, ce que Thomas More jugera digne de châtiment chez les hérétiques, c'est justement le caractère séditieux de leur prédication (p. 49); et lorsque lui-même se trouvera en opposition avec le roi, il s'abstiendra de toute agitation, et gardera sur ses opinions un silence absolu; il ne réclamera que le droit de penser à sa guise, — ce minimum de liberté qu'il a consenti aux Utopiens (p. 48). Il n'y a pas opposition non plus entre la religion utopienne et les croyances traditionnelles dont More se fait le défenseur dans ses ouvrages contre les protestants. Les Utopiens ont les lumières et les vertus naturelles que la théologie reconnaît aux non-

Digitized by Google

chrétiens (p. 22), mais en outre leur culte (églises, rituel, vêtements, musique, encens) (p. 30, 37) et leur organisation sacerdotale (inviolabilité du clergé, pouvoir d'excommunier) (p. 30) rappellent en bien des points les institutions religieuses du moyen-âge ; qui plus est, le communisme de la société utopienne, — protestation contre l'individualisme moral et économique de la réforme (p. 25, 29), la discipline rigoureuse à laquelle est soumise toute la vie des Utopiens (p. 28), s'inspirent de l'idéal monastique ; les règles de pauvreté et d'obéissance fournissent, aux yeux de More, la solution du problème social (p. 28). En un mot, loin de représenter ce qui, au début du XVIe siècle, pouvait passer pour le progrès (religion personnelle, nouvelle économie, nouvelle politique inspirée de Machiavel, nationalisme), le rêve utopien est celui d'un conservateur, attaché à la conception médiévale d'une chrétienté unie, et d'un pouvoir spirituel supérieur au temporel (p. 39). — La brochure du professeur Chambers a un caractère nettement polémique ; on est donc à l'aise pour faire les réserves nécessaires, et mettre en lumière ce que la démonstration a d'incomplet. Cependant, la thèse qu'elle exprime n'a encore été nulle part exprimée avec une pareille netteté, et présente, au regard de la critique anglaise même contemporaine, un caractère tout à fait original.

M. Pfister nommé Doyen honoraire de la Faculté

Par arrêté ministériel du 21 juin 1927, M. le Recteur Pfister a été nommé Doyen honoraire de notre Faculté des Lettres.

Soutenance de thèses

Le samedi, 25 juin, M. Edmond Eggli, agrégé des Lettres, professeur à l'Université de Liverpool, a soutenu, devant la Faculté, ses deux thèses, en vue du doctorat ès lettres : Thèse complémentaire, *L'érotique comparée de Charles de Villers, 1806*, in-8° de 211 pages ; Thèse principale, *Schiller et le romantisme français*, 2 vol. in-8° de 652 et 671 pages.

Le jury était composé de MM. Maugain, président, F. Baldensperger, professeur à la Sorbonne, rapporteur de la thèse principale, Tronchon, rapporteur de la thèse complémentaire, Gillot, Pariset, Vermeil.

M. Eggli a été déclaré digne du grade de docteur ès lettres avec mention *très honorable*.

Conférence de M. Roussel

Jeudi, 17 novembre, à 20 h. ½, à la salle Fustel de Coulanges, M. Roussel, professeur à notre Faculté, directeur de l'Ecole française d'Archéologie d'Athènes, a fait, sous le patronage de la Société des *Amis de l'Université*, une conférence accompagnée de projections sur *les fouilles de Délos*.

La rentrée solennelle de l'Université

La séance publique et solennelle de rentrée de l'Université de Strasbourg a eu lieu le mardi, 22 novembre, à 15 h., dans la salle des fêtes de l'Université, sous la présidence de M. le Recteur Pfister.

Digitized by Google

M. Pfister a consacré son discours presque entier à son prédécesseur, M. Charléty. Ne pouvant reproduire intégralement cet éloge, nous en détachons les passages suivants :

« M. Charléty se mit au travail avec allégresse. Vous l'avez vu à l'œuvre et vous savez quelle fut cette œuvre. Peu après son arrivée, l'Université de Strasbourg reçut sa constitution définitive ; les maîtres jusqu'alors détachés de leur précédent poste étaient nommés à Strasbourg, les doyens élus par leurs collègues, le Conseil de l'Université constitué ; M. Charléty ajouta à la même époque à son précédent titre celui de recteur de l'Académie de Strasbourg, et quelques jours après notre Université était inaugurée. M. Charléty prononça à Strasbourg son premier discours : il est resté gravé dans notre mémoire comme tant d'autres qui le devaient suivre. Quelles paroles éloquentes il sut trouver pour saluer nos docteurs *honoris causa* ou nos hôtes de passage (vous vous rappelez celles qu'il adressa à Kipling, à M. Pirenne ou l'an dernier à M. Leclère), celles par lesquelles il célébra les découvertes et les méthodes de la science en ouvrant, il y a trois ans, notre Ecole du pétrole. Nous souhaitons vivement qu'un jour ces harangues soient réunies en un recueil. M. Charléty a été en même temps pour nous un administrateur diligent ; il a présidé avec autorité le Conseil de l'Université et nos commissions ; il a étudié avec soin toutes les affaires de l'Université pendant ces neuf dernières années (création de nouveaux instituts aux Facultés de Médecine et des Sciences ; de l'Institut de Physique du Globe au boulevard d'Anvers, agrandissement au Palais du Rhin d'une partie de la Faculté des Lettres, foyer universitaire pour les étudiants, etc.). L'Université française déborde l'Université allemande. Elle est, face au Rhin, tout ensemble un centre de culture française et humaine ; et elle n'a, nous pouvons le dire avec orgueil, aucun parallèle à redouter.

« Pour l'enseignement primaire, M. Charléty donna les instructions à la fois les plus fermes et les plus libérales. Dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine rendues à la patrie française, la langue française doit être prépondérante ; elle doit y être enseignée comme la mère enseigne la langue à son enfant. Grâce à cette méthode, le français est déjà compris et parlé par la génération qui se lève ; et il sera un lien entre elle et les générations à venir. M. Charléty a jeté les semences de la moisson future. Nous pouvons prévoir qu'il arrivera un moment où tout Alsacien parlera, à côté de son dialecte, la langue française.

Les sept années que M. Charléty a passées en Alsace ont été fécondes entre toutes. Le gouvernement lui montra sa haute estime en le nommant officier, puis commandeur de la Légion d'Honneur ; et, à cause même de ses services, il hésita à l'enlever à l'Alsace, où sa présence était nécessaire. Il arriva pourtant une heure où l'on ne pouvait lui refuser le poste auquel il avait droit ; le 29 janvier dernier, il était nommé recteur de l'Université de Paris. »

Aussitôt après le discours de M. le Recteur Pfister, les insignes de docteur *honoris causa* de l'Université de Strasbourg ont été remis à MM. Nuttal, professeur à l'Université de Cambridge, M. Sherrington, pro-

Digitized by Google

fesseur à l'Université d'Oxford, Leclère, professeur à l'Université de Bruxelles, présents à la cérémonie.

En outre, en l'absence des titulaires, les mêmes insignes ont été remis à M. le Consul de Norvège pour M. Mowinckel, professeur à l'Université d'Oslo ; à M. le Consul de Grande-Bretagne pour M. Turner, professeur à l'Université d'Oxford, et à M. le Consul de Roumanie pour M. le professeur Mrazec, directeur de l'Institut de Géologie de Bucarest.

Ensuite, M. Maugain, doyen de la Faculté des Lettres, vice-président du Conseil de l'Université, a lu le rapport général sur les travaux de l'Université pendant l'année scolaire écoulée, et M. Vansteenberghe, maître de conférences à la Faculté de Théologie catholique, a prononcé le discours d'usage. Il a traité le sujet suivant : « Le mouvement mystique à Strasbourg au XIVe siècle ».

La musique du 158e Régiment d'Infanterie prêtait son concours à la cérémonie.

LES SUCCÈS DE LA FACULTÉ DES LETTRES AUX CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (1927)

Agrégation de philosophie. Admissible : M. Regnault.

Agrégation d'allemand. Reçus définitivement : MM. Sauzin (2e), Rousset (3e), Mlle Prentout, MM. Martz, Bétemps, Mlle Leroy.

Agrégation d'histoire et de géographie. Reçu : M. Pariset. Admissible : M. Woytt.

Agrégation des lettres. Admissible : Mlle Vallette.

Agrégation de grammaire. Admissible : M. Holveck.

Agrégation d'anglais. Admissible : Mlle Prœbster.

Agrégation d'italien. Reçue : Mlle Marcêl.

Certificat secondaire d'allemand. Reçus : Mlle Roth, M. Hérold, Mlle Desprez. Admissibles : Mlles Liece, Martin.

Digitized by Google

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Notes sur les auteurs et les questions des programmes

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE
d'un auteur des programmes de Licence:

DIDEROT

Diderot, si important à connaître, avec Rousseau et Voltaire, pour l'histoire des idées au XVIIIe siècle, et difficile à connaître bien, a été, par périodes, l'objet d'un nombre considérable de publications. On n'aura ici que l'essentiel de ce qu'un étudiant consciencieux doit avoir lu sur lui.

On verra pourtant mis entre parenthèses plus de la moitié des numéros, indiquant les ouvrages qui peuvent n'être consultés qu'en seconde ligne (par exemple, à défaut de l'un des autres) ou partiellement.

Sauf pour les ouvrages courants, et en lecture à l'Institut de Littérature française, on a joint à la mention des titres la cote de la Bibliothèque Universitaire.

I. Comme *notions générales, biographiques et littéraires :*

* *1.* voir de près l'excellente Introduction de Joseph Texte à ses *Extraits* de Diderot (Hachette), où seront pris, au second semestre, les sujets d'explications françaises,

* 2. avec l'article *Diderot* de M. Tourneux dans la *Grande Encyclopédie*,

* *3.* et la brochure de H. Gillot : *Un romantique au XVIIIe siècle, Denis Diderot* (Langres, 1913), Cd. 114. 858, et Institut de Français.

(*4*) Les étudiants qui lisent l'anglais pourront y ajouter l'étude de Carlyle en 1833, *Critical and Miscellaneous Essays*, eight volumes in three (vol. V, p. 2 ss.), Cd. 157. 634 : surtout, en somme, l'histoire de la vie, d'après les témoignages de sa fille Mme de Vandeul, et de son milieu.

II. Comme *études d'ensemble*, l'essentiel est donné par l'un des trois ouvrages suivants :

(*5*) J. Reinach, *Diderot* (1894), Cd. 114. 865 : nourri, vivant, un peu indulgent peut-être à l'homme, en raison de son rôle politique et social.

* 6. L. Ducros, *Diderot, l'homme et l'écrivain* (1894), Cd. 114. 857 : complet, équitable, plus orienté vers l'étude esthétique et littéraire.

(7) A. Collignon, *Diderot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance* (1895), Cd. 114. 856 : très favorable, agréable à lire, mais plus biogra-

Digitized by Google

phique et anecdotique que personnel. Des analyses utiles, quant aux idées morales, sociales, artistiques de Diderot.

Les étudiants qui désireront pousser plus loin, consulteront avec fruit les travaux très complets consacrés à Diderot, à quelques années de distance, par

(8) K. Rosenkranz, *Diderot's Leben und Werke* (1866, 2 vol. in-8°), Cd. 114. 866, et

(9) J. Morley, *Diderot and the Encyclopaedists* (1878, 2 vol. in-8°), Cd. 114. 862 ; le second, mieux au point, cela va de soi, ordonné avec plus de clarté, aussi, et d'aisance élégante ; mais le premier, très documenté déjà, consciencieux, est animé envers Diderot d'une sympathie qui a parfois quelque chose d'émouvant (voir notamment le *Vorbericht* du t. I, p. XV, XXI). L'un et l'autre fort bons à lire encore, au moins par chapitres (d'après la Table des matières), pour qui n'a pas le loisir de les lire en entier.

(10) L'étude de R. L. Cru, *Diderot as a disciple of English Thought* (New-York, 1913) (absente à la Bibliothèque universitaire ; Institut de Littérature comparée, LC. 13. 730) est très informée de la question de l'influence anglaise sur Diderot, essentielle pour l'histoire de son développement et de son œuvre.

(11) La *préface* d'A. Mézières à la traduction Suckau de : Lessing, *Dramaturgie de Hambourg*, Cd. 142. 339,

(12) et des parties de l'étude de R. Schlösser, *Rameau's Neffe...* (Berlin, 1900, Forschungen, etc...), Cd. 500. 006, tome XV, sont de même très utiles à consulter sur les rapports de Diderot avec l'Allemagne et son influence outre-Rhin.

III. Comme *études littéraires*, voir

* 13. E. Bersot, *Etudes sur la philosophie du XVIIIe siècle, Diderot* (1851), B. 102. 135 : un peu austère de ton, mais écrit en une langue d'une fermeté remarquable ; l'étude, très nette comme ensemble, mériterait d'être remise au premier plan de ce qu'on a écrit sur l'auteur.

* 14. E. Scherer, *Diderot* (1880), Cd. 114. 867 : mémoire académique, rapide mais plein, sévère aux défauts, équitable autant que le permet un point de vue un peu strict.

(15) E. Caro, *La fin du XVIIIe siècle*, tome I (1880), Cd. 108. 506 : un chapitre, vigoureux, objectif, et peu tendre ; le jugement a de l'ampleur, et vise à être juste.

* 16. E. Faguet, *XVIIIe Siècle* : un chapitre, net, pénétrant, assez peu sympathique à Diderot.

* 17. F. Brunetière, *Evolution des Genres* : un chapitre, hostile, mais dru (cf., aux Nouvelles Etudes critiques, une étude sur Diderot critique d'art et les *Salons*).

* 18. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, tome I, et *Lundis*, tome III ; dans la seconde étude, écrite en 1851, l'essentiel va à l'homme et au critique d'art.

Digitized by Google

(*19*) Villemain, *Tableau de la Littérature française du XVIIIe siècle*, (1840), tome II, Cd. 109.133.

(*20*) A. Vinet, *Histoire de la Littérature française au XVIIIe siècle* (1853), tome II, Cd. 169.216 : tous deux assez nets ; mais l'un (Villemain) d'une élégance un peu oratoire, et l'autre accentuant plus qu'il n'est juste l'intention morale.

IV. Ne pas craindre, bien entendu, de se reporter, toutes les fois que ce sera nécessaire, à

* *21*. la grande édition des *Œuvres* de Diderot, par Assézat et Tourneux (1875-79). 20 vol. in-8°, Cd. 114.828 ; en tête, la biographie de Diderot par sa fille ; à la fin, trois volumes de correspondances (Mlle Volland, Falconet, etc...) et *Index* général.

A titre accessoire, et pour prendre quelque idée de la critique de textes modernes, on fera bien de voir l'étude classique de

(*22*) J. Bédier, *Etudes Critiques*, Cd. 168.667 (p. 81 ss. : le « Paradoxe sur le Comédien » est-il de Diderot ?).

Enfin l'on pourra, comme distraction, parcourir

(*23*) Barbey d'Aurevilly, *Gœthe et Diderot* (1880), Cd. 136.316 et Institut de Littérature comparée LC. 12.491. La suffisance du gentilhomme vieilli ne prend plus la peine de s'informer, comme elle réussissait à le faire autrefois ; sa critique est sans valeur, mais abonde en invectives truculentes qui gardent quelque reste de la vigueur ancienne et peuvent égayer un peu, entre deux lectures sérieuses.

Henri TRONCHON.

L'idée d'Empire sous les Hohenstaufen et la légende des Hohenstaufen

Première démarche : prendre une connaissance sommaire des événements politiques et de l'institution impériale elle-même.

Pour l'histoire des événements (qu'il y a lieu de reprendre, dans leurs très grandes lignes, depuis Othon Ier) n'importe quel manuel scolaire fera l'affaire. Les étudiants allemands se servent volontiers de l'ouvrage un peu plus développé édité par Bruno GEBHARDT, *Handbuch der deutschen Geschichte*, *t. I, von der Urzeit bis zur Reformation*, 6e éd., 1922. L'histoire des Hohenstaufen a été clairement, brièvement et intelligemment racontée par K. HAMPE, *Deutsche Kaisergeschichte in der Zeit der Salier und Staufer*, 4e éd., Leipzig, 1919 (p. 109-281).

Sur l'institution impériale, on trouvera l'essentiel, sous une forme très succincte et très nette, dans H. BRUNNER, *Grundzüge der deutschen Rechtsgeschichte*, 7e éd., München und Leipzig, p. 86-89 (*Das deutsche Reich*) et 133-139 (*Die Thronfolge*).

Il y aurait quelque artifice à séparer absolument l'étude de l'« idée d'Empire » et celle de la « légende ». La conception que les fidèles des

Digitized by Google

Hohenstaufen se faisaient de la puissance et de la dignité impériales a été, dès l'origine, teintée d'éléments tout à fait étrangers au rationalisme politique; ce tour mystique, fortement accentué, dans le second quart du XIIIe siècle, sous l'influence de l'atmosphère d'exaltation messianique au milieu de laquelle se déroula la lutte de Frédéric II avec les papes, explique l'application qui a été faite à Frédéric II, après sa mort, puis à son grand-père et homonyme Barberousse, de bonne heure confondu avec lui, de thèmes légendaires anciens[1]) : d'une part la croyance, chère à la conscience populaire, dans le retour du héros qu'on suppose miraculeusement échappé au trépas, — croyance si souvent exploitée par les imposteurs (Charlemagne, Beaudoin de Flandre, et, comme personnages de fiction, Ogier, Arthur; dans l'antiquité, entre autres, Néron; plus près de nous les faux Dmitri, Louis XVII, Alexandre Ier, Nicolas II); d'autre part, la prophétie eschatologique relative au dernier empereur dont le règne bienfaisant doit, sur la terre, précéder immédiatement la venue de l'Antéchrist et la fin du monde. Sous bénéfice de cette observation, j'indiquerai ici, pour plus de clarté, d'abord ceux qui, parmi les travaux à consulter, traitent *surtout* de l'idée de l'Empire, puis ceux qui portent *surtout* sur la légende.

L'idée d'Empire

L'ouvrage rapide, un peu vieilli de J. BRYCE, *The holy Roman Empire*, nouv. éd., 1904, traduit en français (*Le Saint Empire romain germanique et l'Empire actuel d'Allemagne*, avec préface de E. LAVISSE, 1889) et en allemand (d'abord en 1873 sous le titre *Das heilige römische Reich*, puis en 1877, *Des deutschen Reiches Vergangenheit und Gegenwart vom englischen Standpunkt aus*) rendra encore des services.

Sous un titre qui ne rend pas compte de la richesse du contenu, une histoire de l'idée impériale a été esquissée par M. Ed. JORDAN dans une série d'articles, malheureusement inachevée : *Dante et la théorie romaine de l'Empire*, dans *Nouv. Revue Historique du Droit*, 1921, et *Rev. Histor. du Droit*, 1922.

Indications utiles et vues suggestives dans les ouvrages de K. BURDACH, *Walter von der Vogelweide*, 1900, et *Vom Mittelalter zur Reformation*, II, *Briefwechsel des Cola di Rienzo*. T. I, Hälfte 1, 1913 (Kap III).

Sur les influences antiques : Max POMTOW, *Ueber den Einfluss der altrömischen Vorstellungen vom Staat auf die Politik Kaiser Friedrichs I. und die Anschauungen seiner Zeit* (diss. Halle), 1885.

Analyse commode de l'énorme littérature sortie de la chancellerie de Frédéric II (extrêmement instructive pour l'idéologie impérialiste) dans W. von den STEINEN, *Das Kaisertum Friedrichs des Zweiten nach den Anschauungen seiner Staatsbriefe*, 1922. Mais se souvenir que ces manifestes, préambules d'actes, lettres diverses, ont été rédigés non par Frédéric II lui-même, mais par les fonctionnaires de ses bureaux, et portent,

[1]) Que la légende eut d'abord Frédéric II pour héros, c'est ce qui a été montré par G. VOIGT, dans un article auquel il n'est aujourd'hui plus nécessaire de se reporter, mais qui a fait époque: *Die deutsche Kaisersage*, dans *Historische Zeitschrift*, t. XXVI (1871); l'attribution à Frédéric Ier a été définitivement popularisée par la poésie de Rückert, *Barbarossa* (parue en 1817).

Digitized by Google

dans leur pathos, parfois éloquent, mais toujours ampoulé, beaucoup plutôt la marque de la rhétorique, enseignée par les *dictatores*, que celle du style personnel de l'Empereur, qui, d'après ce que l'on en peut savoir, devait être fort différent (justes remarques, en ce sens, de K. Hampe, *Kaiser Friedrich II. in der Auffassung der Nachwelt*, p. 57).

Sur le milieu, on aura profit à lire G. GEBHART, *L'Italie mystique*, 9e éd., s. d.

Enfin, il est indispensable de prendre connaissance du fameux *Ludus de Antichristo* (contemporain de Frédéric Barberousse), de préférence dans l'édition, avec introduction, de Wilhelm MEYER aus Speyer, parue d'abord dans les *Sitzungsber. der philolog.-histor. Klasse der bayr. Akademie*, 1882, reproduite dans ses *Gesammelte Abhandlungen zur mittellateinischen Rhythmik*, t. I, 1903; une édition, de format plus commode, a été donnée par F. Wilhelm (*Münchener Texte*, H. 1) en 1912.

La légende des Hohenstaufen.

Trois ouvrages fondamentaux se complètent l'un l'autre :

Richard SCHRÖDER, *Die deutsche Kaisersage und die Wiedergeburt des deutschen Reiches*, 1893 (recueil de deux conférences, dont seule la première : *Die deutsche Kaisersage*, nous intéresse ici).

F. KAMPERS, *Die deutsche Kaiseridee in Prophetie und Sage*, 1896 (2e éd. remaniée de ses *Kaiserprophetieen und Kaisersagen im Mittelalter*, 1895).

Fr. G. SCHULTEISS, *Die deutsche Volkssage vom Fortleben und der Wiederkehr Kaiser Friedrichs II* (*Historische Studien*, veröffentl. v. E. Ebering, 94), 1911.

Depuis l'apparition de l'ouvrage cité ci-dessus, F. Kampers a continué ses recherches sur la « mystique » impériale (notamment *Vom Werdegange der abendländischen Kaisermystik*, 1924), mais en s'enfonçant de plus en plus exclusivement dans l'étude de l'apport oriental. Ces travaux très aventureux, où la préoccupation des « origines » remplace trop souvent celle de l'évolution des idées ou des croyances, ne sauraient être recommandés.

Au contraire, l'état actuel du problème — où il reste des points obscurs — a été exposé de la façon la plus utile par W. ERBEN, en tête de ses : *Untersberg-Studien. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Kaisersage* dans *Mitteil. der Gesellsch. für Salzburger Landeskunde*, t. LIV (1914), p. 3-18 ; cf. p. 85 (l'Untersberg est le rival salzbourgeois du célèbre Kyffhäuserberg thuringien).

Sur la prolongation de la légende à l'époque de la réforme, v. BEZOLD, *Zur deutschen Kaisersage*, dans *Sitzungsber. der philol.-histor. Klasse der bayr. Akademie*, 1884.

Le petit livre de K. HAMPE, *Kaiser Friedrich II. in der Auffassung der Nachwelt*, 1925, bien qu'il intéresse plus l'historiographie que la légende proprement dite, pourra rendre quelques services.

Marc BLOCH.

Digitized by Google

II. — Textes à traduire ou à commenter

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Version grecque (licence et agrégation)
à remettre à M. Oguse le 9 décembre

Maître et disciples.

Δηλώσαντος γάρ μου πρὸς αὐτοὺς [1]) ὅτι μέλλω σοι [2]) λόγον πέμπειν οὐκ ἐπίδειξιν ποιησόμενον οὐδ' ἐγκωμιασόμενον τοὺς πολέμους τοὺς διὰ σοῦ γεγενημένους, ἕτεροι γὰρ τοῦτο ποιήσουσιν, ἀλλὰ πειρασόμενόν σε προτρέπειν ἐπὶ πράξεις οἰκειοτέρας καὶ καλλίους καὶ μᾶλλον συμφερούσας ὧν νῦν τυγχάνεις προηρημένος, οὕτως ἐξεπλάγησαν μὴ διὰ τὸ γῆρας ἐξεστηκὼς ὦ τοῦ φρονεῖν, ὥστ' ἐτόλμησαν ἐπιπλῆξαί μοι πρότερον οὐκ εἰωθότες τοῦτο ποιεῖν, λέγοντες ὡς ἀτόποις καὶ λίαν ἀνοήτοις ἐπιχειρῶ πράγμασιν · « ὅστις Φιλίππῳ συμβουλεύσοντα λόγον μέλλεις πέμπειν, ὃς εἰ καὶ πρότερον ἐνόμιζεν αὐτὸν εἶναί τινος πρὸς τὸ φρονεῖν καταδεέστερον, νῦν διὰ τὸ μέγεθος τῶν συμβεβηκότων οὐκ ἔστιν ὅπως οὐκ οἴεται βέλτιον δύνασθαι βουλεύεσθαι τῶν ἄλλων. Ἔπειτα καὶ Μακεδόνων ἔχει περὶ αὐτὸν τοὺς σπουδαιοτάτους, οὓς εἰκός, εἰ καὶ περὶ τῶν ἄλλων ἀπείρως ἔχουσι, τό γε συμφέρον ἐκείνῳ μᾶλλον ἢ σὲ γιγνώσκειν. Ἔτι καὶ τῶν Ἑλλήνων πολλοὺς ἂν ἴδοις ἐκεῖ κατοικοῦντας, οὐκ ἀδόξους οὐδ' ἀνοήτους, ἀλλ' οἷς ἐκεῖνος ἀνακοινούμενος οὐκ ἐλάττω τὴν βασιλείαν πεποίηκεν, ἀλλ' εὐχῆς ἄξια διαπέπρακται. Τί γὰρ ἐλλέλοιπεν; . . . . . [3]) τὸν δὴ τοσαῦτα καὶ τηλικαῦτα διαπεπραγμένον οὐκ οἴει πολλὴν μωρίαν καταγνώσεσθαι τοῦ πέμψαντος τὸ βιβλίον καὶ πολὺ διεψεῦσθαι νομιεῖν τῆς τε τῶν λόγων δυνάμεως καὶ τῆς αὐτοῦ διανοίας; » [4]) . Ταῦτ' ἀκούσας ὡς μὲν τὸ πρῶτον ἐξεπλάγην καὶ πάλιν ὡς ἀναλαβὼν ἐμαυτὸν ἀντεῖπον πρὸς ἕκαστον τῶν ῥηθέντων, παραλείψω, μὴ καὶ δόξω τισὶ λίαν ἀγαπᾶν εἰ χαριέντως αὐτοὺς ἠμυνάμην· λυπήσας δ' οὖν μετρίως, ὡς ἐμαυτὸν ἔπειθον, τοὺς ἐπιπλῆξαί μοι τολμήσαντας, τελευτῶν ὑπεσχόμην μόνοις αὐτοῖς τὸν λόγον τῶν ἐν τῇ πόλει δείξειν καὶ ποιήσειν οὐδὲν ἄλλο περὶ αὐτοῦ πλὴν ὅτι ἂν ἐκείνοις δόξῃ. Τούτων ἀκούσαντες ἀπῆλθον, οὐκ οἶδ' ὅπως τὴν διάνοιαν ἔχοντες. Πλὴν οὐ πολλαῖς ἡμέραις ἐπιτελεσθέντος τοῦ λόγου καὶ δειχθέντος αὐτοῖς τοσοῦτον μετέπεσον, ὥστ' ἠσχύνοντο μὲν ἐφ ' οἷς ἐθρασύναντο, μετέμελε δ'αὐτοῖς ἁπάντων τῶν εἰρημένων, ὡμολόγουν δὲ μηδενὸς πώποτε τοσοῦτον πράγματος διαμαρτεῖν. ἔσπευδον δὲ μᾶλλον ἢ γὼ πεμφθῆναί σοι τὸν λόγον τοῦτον, ἔλεγον δ'ὡς ἐλπίζουσιν οὐ μόνον σὲ καὶ τὴν πόλιν ἕξειν μοι χάριν ὑπὲρ τῶν εἰρημένων ἀλλὰ καὶ τοὺς Ἕλληνας ἅπαντας.

Thème grec pour le 17 décembre 1927

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et, pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. Mais sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion ; car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs

[1]) Ses disciples. — [2]) Philippe. — [3]) Enumération des succès de Philippe. — [4]) Jusqu'ici pour les candidats à la licence.

Digitized by Google

qu'il me semblait n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient ; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares qui avaient pu tomber entre mes mains. Avec cela je savais les jugements que les autres faisaient de moi ; et je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me semblait aussi fleurissant et aussi fertile en bons esprits qu'ait été aucun des précédents. Ce qui me faisait prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune doctrine au monde qui fût telle qu'on m'avait auparavant fait espérer.

Descartes. *Discours sur la Méthode*, 1.

CERTIFICAT DE GRAMMAIRE ET DE PHILOLOGIE

Composition de grammaire grecque

(Remettre à M. Juret au début du mois de janvier 1928).

Etudier aux points de vue de la phonétique et de la morphologie les vers suivants :

χαῖρε μέγα, Κρονίδη πανυπέρτατε, δῶτορ ἐάων,
δῶτορ ἀπημονίης · τεὰ δ'ἔργματα τίς κεν ἀείδοι ;
οὐ γένετ', οὐκ ἔσται · τίς καὶ Διὸς ἔργματ' ἀείσει ;

Callimaque. A Zeus, 91 et s.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Agrégations des Lettres et de Grammaire

(Dissertation à remettre à M. F. Ed. Schneegans le 1er janvier 1928).

Montrer par des exemples (pris en particulier dans les Sonnets des « *Regrets* » mis au programme d'agrégation) comment *Du Bellay* a utilisé les sources antiques et modernes pour composer ses sonnets élégiaques et satiriques.

(Utiliser les Notes de l'édition publiée par H. Chamard, Œuvres poétiques de Joachim Du Bellay, II, Société des textes français modernes).

AGRÉGATION DES LETTRES ET GRAMMAIRE

Texte à commenter

(Pour remettre à M. Fouché, le 22 décembre 1927).

Commenter aux points de vue des idées, des sentiments, du style et de la versification la poésie de Baudelaire intitulée *Harmonies du Soir*.

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir,
— Valse mélancolique et langoureux vertige ! —

Digitized by Google

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
— Valse mélancolique et langoureux vertige ! —
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
— Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir
Du passé lumineux recueille tout vestige ;
— Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige ; —
Ton souvenir en moi luit comme une ostensoir !

LANGUES ET LITTÉRATURES MÉRIDIONALES

Version italienne (pour le 8 décembre)

Storie Vecchie.

Le mura dei castelli son corrose ed infrante,
e suvvi ci si abbarbica l' edera serpeggiante ;
son mozzate le torri, i merli son caduti,
le sale spaziose i bei freschi han perduti ;
i camini giganti dall' ali protettrici
son colmi di macerie ; stridon sulle cornici
i più grotteschi uccelli. Ma sereni, sicuri,
più forti che le torri e più saldi che i muri,
quegli uomini di ferro d'ogni mollezza schivi
si parano alla mente baldi, parlanti e vivi.
Son là, con l' armi al fianco, col girifalco in mano.
Ieri, leon di guerra ; ed oggi castellano.
Ignoranti di patria, di libertà, capaci
di morir per un nome o il più puro dei baci,
con tre motti scolpiti nel cuore e nella mente :
il Re, la Dama, Iddio ; e su questi, lucente
come un sole a meriggio, una grande chimera,
legge informe, malcerta, prepotente, severa,
assoluta giustizia o generoso errore,
inflessibile al pari del cristallo : l'Onore.
Allora tu, dell' arme infra i disagi grevi,
santa della famiglia religion' splendevi.
Allor, scoperto il capo e muti i circostanti,

') **Version** donnée à l'agrégation des jeunes filles, ordre des Lettres, concours de 1927.

Digitized by Google

il padre, il vecchio, il Sire, colle mani tremanti
benediceva al figlio, padre a sua volta, ed era
quell' atto più solenne di qualunque preghiera.
E sapeva il vegliardo, chiudendo a morte il ciglio,
che presso alla sua tomba c' era un marmo pel figlio ;
e pareva dicesse con il sorriso estremo :
« Non sospiri, non lagrime ; un dì ci rivedremo ! »

Guiseppe GIACOSA.

Thème italien pour le 15 décembre [1])

La pension Vauquer.

... Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'odeur de pension. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance ; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements ; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné ; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien ! Malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moire métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois vernis à filets dorés ; un cartel en écaille incrustée de cuivre ; un poêle vert, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style, des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défaites, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Enfin, là règne la misère sans poésie ; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture.

Balzac, *Le Père Goriot.*

[1]) Texte donné à l'agrégation d'italien en 1927.

Digitized by Google

HISTOIRE ANCIENNE

CERTIFICAT D'HISTOIRE ANCIENNE

Texte à traduire et à commenter

(Remettre à M. Grenier, le mercredi 4 janvier.)

Tibère expose au Sénat l'état des forces militaires romaines.

Exin vetus et saepe simulatum proficiscendi in provincias consilium refertur. Multitudinem veteranorum praetexebat imperator et dilectibus supplendos exercitus, nam voluntarium militem deesse, ac, si suppeditet, non eadem virtute ac modestia agere, quia plerumque inopes ac vagi sponte militiam sumant. Percensuitque cursim numerum legionum et quas provincias tutarentur. Quod mihi quoque exequendum reor quae tunc Romana copia in armis, qui socii reges, quanto sit angustius imperitatum.

Italiam utroque mari duae classes, Misenum apud et Ravennam, proximumque Galliae litus rostratae naves praesidebant, quas Actiaca victoria captas, Augustus in oppidum Forojuliense miserat valido cum remige. Sed praecipuum robur Rhenum juxta, commune in Germanos Gallosque subsidium, octo legiones erant...

At apud idonea provinciarum sociae triremes alaeque et auxilia cohortium, neque multo secus in iis virium, sed persequi incertum fuit cum ex usu temporis huc illuc mearent, gliscerent numero et aliquando minuerentur. (Tacite, *Annales*, IV, chap. 4, § 4, et chap. 5.)

EPIGRAPHIE LATINE

Inscriptions romaines récemment découvertes.

1. *Ann. Epigr.*, 1926, 116.

PRO SALVTE ET · REDITVM
ET · VICTORIAS · IMP · CAESS
L · SEPTIMI · SEVERI · PII · PERTIN
AVG · ARAB · ADZAB · PART · MAX
FT · M · AVRELI · ANTONIN · AVG ·
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | AVGVSTORVM · N · N ·
TOTIVSQVE · DOMVS · DIVINAE ·
DEVM · INVICT · MITHR ·
AVRELIVS · ZOSIMION · ET ·
AVRELIVS · TITVS · AVGG · LIB ·
SVIS · IMPENDIIS · CONLO
CAVERVNT · ITEM · ANTRVM
SVIS · SVMPTIBVS ·
EXSTRVCTVM · FECERVNT
ITEM · CONSVMMATVM
CONSACRAVERVNT

2. *Ib.*, 122.

T · FVLCIDIVS
T · F · MEN
LAELIANVS
NVCAERIAE
CONSTANTIAE
MIL · COH · II · PR
>· RVFI
MIL · ANN · VIIII
VIX · ANN · XXVII
T · P · I

Digitized by Google

3. *Ib.*, 124.

ILICHONIS VC
FL STILICHONI VC ET INLVSTRI
MAGISTRO VTRIVSQVE MILITIAE
ET CONSVLI ORDINARIO
PRO VIRTVTVM VENERATIONE INTER CETERA
BENEFICIA QVAE PER EVM VRBI ROMAE DELATA S
| | VDICARII SEV PISCATORES CORPORATI
				ROMAE PER QVOS AMNICIS NA				
					TA VRBI DEVEHVNTVR HOC					
									OD GILDONE HOST								
												ONIIS ROM											

4. *Ib.*, 1925, 127.

SOCIETATIS · CANTOR · GRAECORVM · QVEI · IN
HAC · SVNHODO · SVNT · DE · PEQVNIA · COMMVNEI · MAECENAS · D F · MAL
[DESI
GNATOR · PATRONVS · SVNHODI · PROBAVIT · M · VAC || VS · M · F · THEO-
[PHILVS
Q · VIBIVS · Q · L · SIMVS · MAGISTREIS · SVNHODI · DECVMIANORVM · LOCV
SEPVLCHRI · EMENDO · AEDIFICANDO CVRAVERVNT ·
L · AVRELIVS · L · L · PHILO · MAGISTER · SEPTVMO · SVNHODI
SOCIETATIS · CANTORVM · GRAECORVM · QVIQVE · IN · HAC
SOCIETATE · SVNT · DE · SVA · PECVNIA RFFICIVN | VM
COERAVIT

5. *Ib.*, 1924, 104.

C · IVLIVS · C · Ↄ · L · FAVSTVS
CAECILIA · Ↄ · L · IVCVNDA
O FORTVNA HOMINVM · DVBIA · QVAE · FATA · GVBERNAS
CVR · ME · PRIVASTI · IVLIO · FAVSTO
CENA · VENTRI CHELEIS SYMPHONIA · SVAVE CANEBAT ·
NVNC · INFELICI · TVNDIT · CERBERVS · AVRICVLAS
SI FRVIS QVAM · PIETATIS HABES · SANCTiSSIMA MATER
SVBLEVA · ME · ABIECTVM · A · FINIBVS · TARTARIIS
PRISTINA · CVRA · DOMO FAMA DECORATVS · QVIEVIT
NVNC ME · CERBERVS · DVCIT IN EXITIVM
FAVSTE VENVSTE VALE · NIVEO DECORATVS MARITE
OTIA LVXVRIAE · VINCVLA · CERPIT VMVS
GAVDIA · MATRIS ACERBAT · ATRIS VERVM ONIA MAESTA *(sic)*
ME IAM TOT AD CINEREM · CORNVA RARA · VOCANT
VIGINTI · ET SEXTO · ME CLVTHES DVXIT · IN · ANNOS
HVNC · FINEM · PARCAE · SORTE DEDERE MIHI

Digitized by Google

Conférence d'histoire du moyen âge. — Explication de textes. Défrichement, peuplement et franchises rurales (XII^{e}-XIII^{e} siècle).

I. UN DÉFRICHEMENT EN BEAUCE (1102-1108).

1. — *Chronique de Morigny*, éd. L. **MIROT**, l. I, p. 5-6.

Villam que dicitur Mesuns tali modo conquisimus, immo non villam sed desertum. Terra illa erat sanctimonialium Sancti Eligii, set eam redegerat in desertum multitudo invasorum et incursio crebra predonum. Nos autem, abbatisse et ceteris sanctimonialibus data peccunia condigna et annuo censu denominato, concedentibus omnibus quorum combentia de his expetenda erat, terram predictam, diu incultam, accepimus excolendam: cumque in omni congregatione nostra aliquem tanto labori aptum quereremus et non inveniremus, Bauduinus ille, de quo longe supra mentionem feci, quem et in monasterii et in dormitorii opere tantum laborasse narravi, nunc quoque adhuc laboris immensitate inperterritus, ultroneus sese obtulit et pro fratrum suorum utilitate pondus pene importabile sumpsit. Quibus verbis viri hujus labores referam, quibus iterum in edificatione ville laboravit? Credo quod nec ipse qui passus est facile referre posset. Locum diu incultum excoluit, vepres et tribulos, filices et dumos, et cetera rudera terris visceribus inherentia, nunc aratro, nunc ligonibus, nunc ceteris ruricolarum armis eradicavit. Hospites oblatiarios pene octoginta inibi congregavit. Quidem viri impii, videntes ita locum proficere, ceperunt lacessere et calumnias quasdam inferre. Quorum alii sibi minaciter expetebant furfuragium, alii gallinagium, alii tutamentum, quod vulgo dicitur tensamentum. «Mea est» aiebat iste «viaria»: ille petebat illa, iste ista, et ita Baudevinum nostrum, et vere nostrum, tribulabant vexatione continua. Ille, pro posse, unus multis obsistebat, et nunc placitando, nunc pecuniam dando, impetus irruentium refringebat. Hac necessitate compulsus, tempore messis totam prope Belsiam circuibat, obdurata fronte ab omnibus annonam petebat, de qua, aliquanta conquisita pecunia, tirranidem impetencium lenibat et terram a consuetudinariis gravaminibus relevabat. Quodam messis tempore, cum nimio tibiarum, surarum vel pedum dolore laboraret, et neque pede neque equo ire valeret, eo vehiculo, quod vulgo birotum dicitur, circumferri per Belsiam ad petendam annonam pie frontosus non erubuit; imo erubescere quam cepta non perficere maluit. Homo tante devotionis Bauduinus erga locum hunc extitit. Retribuat ei Deus que bene, probe, fideliter gessit.

II. L'ŒUVRE DE DÉFRICHEMENT ET DE PEUPLEMENT DE SUGER, ABBÉ DE SAINT-DENIS.

2. — Extraits du *Liber de rebus in administratione sua gestis*; **SUGER**, *Oeuvres*, éd. **LECOY DE LA MARCHE**.

(a) chap. I [Saint-Denis], p. 158. — In curticula fratrum in vacuo de novis hospitibus sexaginta et decem solidos de annuo censu. De curia vero quae extra villam est, cum nec unus hospes unquam ibi mansisset sed a servientibus expensis

Digitized by Google

propriis servaretur, tam in ea quam in alia nova eidem adjacente, quater viginti et eo amplius novis hospitibus positis, viginti librarum constat singulis annis augmentatum. Ubi etiam, scilicet apud Sanctum Lucianum, magno sumptu, quia ecclesia his valde indigebat, clausum vinearum fere quater viginti arpennorum, ut aiunt, plantando excoli fecimus. Cui ad maximum ecclesie commodum ipsas viginti libras ut inde bene excolatur instituimus: consulte quidem omnia pro defectu vini, quia saepius cruces et calices et pallia multis in locis, et etiam Latiniaci, in vadimonio ponebantur.

(b) chap. X. *De Valle Crisonis*, p. 164. — Apud Vallem Crisonis villam aedificavimus, ecclesiam et domum constituimus et carruca terram incultam dirumpi fecimus. Quae quanti debeat constare potius cognoscent qui eam aedificare innitentur; cum jam ibidem sint fere sexaginta hospites et adhuc multi venire eligant, si sit qui provideat. Erat enim locus ille quasi spelunca latronum, habens ultra duo miliaria deserti, omnino ecclesiae nostrae infructuosus, raptoribus et satellitibus propter affinitatem nemorum aptus. Ea propter ibidem fratres nostros Deo deservire disposuimus, ut in cubilibus, in quibus prius dracones habitabent, oriatur viror calami et junci.

p. 166-167. — Prima villa beati Dyonisii, quae vocatur Guillelvalis, prope Sarclidas, in catalogo Dagoberti regis beato Dyonisio ab eodem rege traditas, usque adeo a multis retro temporibus aut semper ita incomposita extiterat, ut nec domus ubi etiam abbas caput reclinaret, nec granchia aliqua, nec quicquam dominicum in tota villa existeret. Viginti quinque modiolos tantum, qui non excedunt quatuor nostros modios, pro censu terrarum quos colebant, cum modico domorum suarum censu singulis annis persolvebant. Ad hanc igitur adaptandam ob amorem dominorum nostrorum sanctorum Martyrum accedentes, quandam terram videlicet trium carrucarum in eadem villa sitam . . . . . ecclesiae comparavimus . . . . . In hac itaque nova terra, videlicet in medio villae, loci oblectantes amoenitatem, vividorum fontium et rivorum decurrentium amplectentes affinitatem, curiam honestam muro cingi fecimus, domum fortem et defensabilem in curia, granchias et quaeque necessaria ibidem construi multis expensis effecimus. Et ad superioris Belsae relevandam ariditatem, vivario multitudine piscium copioso fere in circuitu perlustravimus. Duas carrucas in eadem terra, unam in nova, alteram in antiqua statuimus. Et quae tam parvi constabat, ut ad quinquaginta vel eo amplius annonarum modios singulis annis reddere valeat, augmentavimus. Nam et illum priorem censum, quem parvissimum reddebant, remittentes, totius terre campipartem, praeter carrucam de feodo majoris, nobis retinuimus. Qui ex hoc ipso garrulitatem rusticorum et mutatae consue tudinis molestias omnino se sedare spopondit.

Chap. XI. *De Monarvilla*, p. 169. — Possessionem nihilominus quae dicitur Rubridum, depressione angariarum castri Puteoli omnino destitutam, emendare elaborantes, cum quadam die Hugo dominus Puteoli post ruinam castri etiam nos super hoc convenisset ut incultam terram, depressione castri in solitudinem redactam, sub medietate lucri ego et ipse excoleremus, licet hoc quidam compendiosum approbarent, recusavimus; et quod cum eo noluimus, per nos efficere ad commodum ecclesiae elaboravimus. Nec eum admittere socium in restitutione terrae sustinuimus, quem destructorem more antecessorum suorum gravissime persenseramus . . . . . Nos igitur, miseriae terrae et damno ecclesiae nostrae condescendentes, in eadem sterili terra curtem aedificavimus, turrimque super

Digitized by Google

portam ad repellendos raptores ereximus; tres carrucas ibidem posuimus; villam quae Villana dicitur restituimus.

Chap. XII. *De Tauriaco*, p. 172. — «Verum, quia ecclesiarum bona industria praelatorum pace concrescere et confoveri debent, culturas nostras, quae ibidem habebamus dominicas, retentis earumdem decimis, colonis qui ibidem inhabitarent censuales fecimus, quarum censum, ne oblivioni tradatur, scripto mandari praecepimus».

Chap. XV. *De Belna*, p. 175-176. — Usurpatas et alienatas tam a majore quam ab aliis terras nobis retraximus; clausos vinearum, videlicet apud Sanctum. Lupum, a viginti annis aratris redditos replantari fecimus; alias vineas juxta Belnam pene destructas restitui fecimus; alias a quodam homine nostro viginti libris Aurelianensis monetae emimus: villas omnino ruinis exhospitatas rehospitari fecimus».

Chap. XXIII. *De Bernevalle*, p. 185. — «Et quia fere nullos redditus ad hoc supplendum [thesaurarius] habebat, aliam quamdam villam in partibus istis, quae dicitur Quadraria, nuper aedificata, adjunximus».

3. — *Ibid.*, p. 360-361, nº XI.

In nomine sancte et individue Trinitatis amen. Notum fieri volumus tam praesentibus quam posteris quod ego Sugerius, Dei gratia ecclesiae beatorum Christi martyrum Dyonisii, Rustici et Eleutherii abbas, communi consensu capituli nostri, concessimus ut quicumque in quadam villa nova quam aedificavimus, quae Val Cresson appellatur, manere voluerint, mensuram terrae, arpennum unum videlicet et quartam arpenni partem pro duodecim denariis census habeant, et ab omni tallia et exactoria consuetudine immunes existant.

Ita ut ne de villa sua, alicujus, seu regis, seu principis, seu servientis beati Dyonisii submonitione, nisi propria abbatis jussione in exercitum seu expeditionem, et cum persona ipsius, vel cum priore, si abbates defuerint, proficiant aut exeant.

Nec extra villam suam pro quolibet nisi pro abbate placitent.

Et de arpenno terrae beati Dyonisii, ubicumque illud acceperint, quatuor nummos census et decimam nobis persolvant.

Nec quisquam terram eidem villae adjacentem nisi in ea marsionarius fuerit, excolendam suscipiat.

Leges autem vulgales, quas plenas dicunt inter se, decem nummorum constituimus.

Actum apud Sanctum Dyonisium, anno verbi incarnati MCXLVº.

Signum domni Sugerii abbatis etc.

4. — *Ibid.*, p. 342-343, nº VIII (constitution de revenus au profit du trésor de Saint-Denis; extrait).

Villam vero quae dicitur Quadraria, a nobis utique aedificatam, similiter thesauro liberam et quietam omnino tribuimus, ita scilicet ut nullus nisi thesaurarius, quicumque sit ille, in ipsa villa mortuam manum, rotagicum aut alias quaslibet consuetudines vel forisfacturas capiat nec habeat. Sed et culturam inter Quadrariam et inter Besunz, quam etiam per Stephanum thesaurarium hominibus de Besunz ad vineas plantandas concessimus, nihilominus eadem libertate quam diximus de Quadraria, videlicet tam de mortua manu quam de aliis consuetudi-

Digitized by Google

nibus, thesauro contulimus; et si aliqua mortua manus inde emerserit, non ad abbatis, sed ad thesaurarii manum veniat. Similiter vero de rotagico et aliis statuimus consuetudinibus . . . . . .

Actum in communi capitulo beati Dyonisii, XV° Kalendas julii, anno incarnationis Dominicae MCXXXVIII°, indictione XV°, epacta XXVI^a. concurrente IV°, luna XXIII^a, anno vero administrationis nostrae XVI° . . . . . .

5. — Arch. Nat. LL 1167 fol, 52 v°. Acte de fondation de la ville neuve de Puteaux, 1148 (extrait).

« Quandam novam villam prope fluvium Secane in loco qui vocatur Putiauz constitui fecimus. Hospitibus qui in eadem villa manserint taliter constituimus, ut pro lege communium forefactorum duodecim denarios persolvant, ab omni tallia immunes existant, et ad expedicionem nisi nobis presentibus non exeant; nec alteri nisi nobis aut servienti nostro qui in eadem villa manserit de justicia respondeant; de lege autem magnorum forefactorum sicut est de furto et hiis similibus in nullo penitus eos relaxamus ».

III. ENTREPRISES DE FONDATION DE VILLAGES.

6. — **GUÉRARD**, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 375, n° VII.

Tam presentium quam posterorum memorie certum fieri volumus, quod ego Bernerus decanus et totus Parisiensis ecclesie conventus utilitati nostre ecclesie providentes cujusdam terre, quam in Belsa habemus. Arenville nomine, que de potestate Corberose, ville nostre, est, medietatem Balduino de Dordentio ejusque heredibus imperpetuum habendam et possidendam concedimus: tali quidem tenore, quod terram illam cultoribus et hospitibus vestiat, ita quod suam vel nostram partem discernere nesciat, sed omnium redituum totius illius terre et hospitum nos unam obtineamus medietatem, ipse vero vel sui heredes alteram. Carruca vel carruce etiam, si volumus, de nostro et eorum communi statuentur, et ejus vel earum fructus communis habebitur. Major quoque ipsi terre a nobis et a preposito Corberose, sine Balduini vel suorum successorum assensu, communem tamen faciens fidelitatem, statuetur. Hanc autem terram sub predicti tenoris determinatione a nobis in feodo habebunt, et mihi aliisque decanis michi successuris, et Thebaldo, preposito Corberose, suisque successoribus hominia et fidelitates inde faciant. Quod ut ratum etc. Actum publice Parisius, in capitulo Beate Marie, regnante rege Luhdovico anno nono, Giberto Parisiensi episcopo anno secundo. S. Berneri decani. S. Ade precentoris. S. Stephani archidiaconi. S. Hanrici archidiaconi. S. Rainoldi archidiaconi . . . S. Gauteri, sacerdotis Corberose. S. Hemerici majoris Corberose . . S. Pagani de Angelviler . . S. Vaslini de Vileriaco. S. Erardi de Supplevilla . . . Tebaldus cancellarius scripsit.

7. — **GUÉRARD**, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Père de Chartres*, t. II, p. 402, n° IV.

Testimonio presentis scripti fiat notum et indubitabile cunctis fidelibus quod Ingelgerius de Merervilla et Odo, cognomine Evellens Palum, et Adelais mater ejus, annuentibus utriusque conjugibus et filiis, pro redemptione animarum suarum, dederunt sancto Petro, in Telliaco, locum antique hospitationis cum XV^cim agri-

Digitized by Google

pennis terre, qui per singulos sunt dimidiandi triginta ibidem hospitantibus; addita his terra duorum boum a monacho ibidem demorante excolenda, in qua parte ipse elegerit; domum quoque suam quo voluerit construet; deinceps quidam famulus Ingelgerii habebit domum qua voluerit, de qua annuatim IIII^{or} denarios census persolvet. Predicti autem terre agripenni erunt in dispositione monachi, quatinus, quam festinantius poterit, hospitantium collocatione faciat occupari. Nemus autem quod est inter villam et fossatum nostrum est absque ulla exactione. Illud autem quod ultra fossatum est dimidium nostrum est; conventio tamen est inter nos et eos, ut nec vendatur nec incidatur sed ad munitionem hospitum ibidem habitantium integrum conservetur. Hospites autem qui ibidem habitabunt omnino liberi erunt. Qui scilicet hospites ita terras militum ab eis excolendas habebunt ut, quandiu eos excolere voluerint vel potuerint, neque milites aliis eas excolendas tradere, neque hospites, quamdiu militum terre inculte remanebant, ab aliis alias accipere possint. Insuper si quid hospites forisfecerint, milites eos per nullum aliquid quod sub eis habeant justiciabunt, sed clamorem ad monachum deferent et curie ipsius monachi; nec alias tamen quam in predicta Telliaci villa judicio acquiescent. Quod videlicet judicium, si prima non potuerit, secunda vel tercia vice fieri oportebit. Et districtio quidem monachi, lex autem, si exierit, militum erit. Sacramentum si fieri contigerit, sola manu ab hospite fiet. Illud autem sciendum est, quia, si predictum judicium vel tercio concordari non posset, nequaquam ulterius milites de hospite monachi justitiam expectarent; sed per quod sub eis haberet eum sibi justiciarent.

Testes fuerunt hii: Salomon major; Radulfus filius Hildegarii; Dodo pelliterius; Ingelbertus major; Belinus pelliterius; Richardus portarius; Anquitillus; Gualterius; Galbrannus; Odo major; Rainaldus cultillerius; Fulbertus; Paganus Ansoldi. Testes autem qui cum Teobaldo de Duniello, de cujus fevo terra ista movet, fuerunt hii: Rainardus de Aurelianis et filius ejus, qui hoc donum concesserunt; et Ingelgerius de Merravilla; Odo Evellens Palum; Rainaldus, decanus de Braiolo; Guillelmus, clericus de Moncellis; Anchitinus miles. Postea concessit hoc donum uxor Theobaldi, jacens in infirmitate, et duo filii ejus, Bernardus et Odo. Testes hujus rei fuerunt: Rainaldus decanus; Gualterius Morus; Paganus de Nemore; Gauterius Poerius; Galterius Hunellus; Odo Brisaldus; Paganus de Plesentiis; Christoforus; Galterius de Merravilla; Crispinus; Frotlandus; Radulfus et Odo. Isti sunt testes qui cum Ingelgerio et Odone Evellente Palum in capitulo nostro affuerunt, quando uxor ejusdem Odonis et filius ejus hoc donum concesserunt: ex nostra Barbo; Hubertus Balduini; Rainardus Aventii; Guillelmus carpentarius; Odo pistor; ex parte eorum: Bernardus, Arnulfus, Bodardus.

IV. ENTREPRISE D'ÉTABLISSEMENT D'UNE EXPLOITATION AGRICOLE.

8. — Livre Noir de Saint-Maur des Fossés, Arch. Nat. LL 46, fol. 16 v°.

Notum volo fieri ego, A[dela] gratia Dei Francorum regina, fidelibus et amicis nostris pactum et conventionem quod habuimus inter me et R[adulfum] abbatem et monachos sancti Petri Fossatensis monasterii, de quadam terra in pago Milidunensi sita, quam Vernellum nominant, quam mihi predictus abbas et monachi ea racione dederunt ut in vita mea eandem terram excolerem, plantarem, et quanto melius possem edificarem, et sic dum viverem eam tenerem, et secundum

Digitized by Google

meam voluntatem possiderem; post mortem autem meam cum tota edificatione et tota melioratione scilicet cum bobus et ceteris animalibus et pecoribus necnon et jam cum totis frugibus rediret ad monachos et ad ecclesiam. Que conventio ut rata et firmior haberetur, filio meo Francorum regi Philippo firmandam et corroborandam obtulimus, qui propria manu istam cartam firmari et sigillo suo signari et imprimi fecit. Qui huic conventioni interfuerunt . . . .[1])

V. DÉFRICHEMENT FORESTIER: ENTREPRISE ET SOUS-ENTREPRISE.

9. — **GUÉRARD**, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 214, n° VIII.

Ernaudus decanus totumque capitulum Parisiense universis presentem paginam inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod nos dedimus et concessimus dilectis fratribus et concanonicis nostris magistro Alberico Cornuto, preposito Roseti, et Guillelmo Pullo, preposito Vernoti, nemora omnia pertinentia ad prepositurum Vernoti et essarta nova que dedimus olim et concessimus dilectis Galtero Cornuto, quondam decano nostro, nunc autem archiepiscopo Senonensi, et Roberto, quondam preposito Vernoti, de communi assensu, ad extirpandum: ita quod dicti Albericus et Guillelmus nullum arpentum ejusdem terre pro minori redditu sine licentia nostra assignare poterunt quam pro quolibet arpento IIIIor denariis Pruvinensibus, et pro decima in campis numerata, videlicet undecima gerba; siquidem in terris illis villam seu villas, prout viderint honori et utilitati ecclesie nostre melius expedire, ipsis construere licebit. Quicquid autem emolumenti ex eisdem nemoribus, villis, seu terris provenire poterit tam in blado quam in pecunia, tam in justicia quam in omnibus aliis rebus, ipsorum erit liberum et quietum; tali modo quod dictus Guillelmus, qui prepositurum tenet Vernoti, terciam partem, predictus vero Albericus, percipiet duas partes; salvo ipsi Guillelmo, quamdiu canonicus Parisiensis fuerit, in omnibus jure prepositure sue in alia terra. Et propter hoc ipsi duo per juramenta sua tenentur nobis, singulis annis, dare triginta libras Pruvinensium, persolvendas istis terminis: in octabis nativitatis Domini medietatem et in octabis nativitatis sancti Joannis Baptiste aliam medietatem. Ceterum quandocumque alter eorum cesserit vel decesserit, ad eum qui superstes fuerit, quamdiu canonicus Parisiensis extiterit, cum omni integritate, sine participatione alterius, omnia devolventur; eo adjuncto quod si ad solum dictum Guillelmum devenerint, prefato Alberico cedente vel decedente, in hoc summa dicte pensionis excresset, quod quadraginta libras Pruvinensium, singulis annis, premissis terminis nobis reddet. Quod ut robur optineat firmitatis, presenti scripto et sigilli nostri testimonio confirmamus. Actum anno Domini millesimo CCo vicesimo quinto, mense augusto.

10. — Ibid., p. 211, n° II.

Noverint presentes pariter et futuri quod ego Petrus de Chambliaco, capellanus domine regine Francie, recepi a viris venerabilibus magistro Alberico et Guillelmo Pullo, canonicis Parisiensibus, ducenta et quadraginta arpenta nemorum Beate Marie Parisiensis, que sunt in prepositura Vernoti, a me et heredibus meis in perpetuum tenenda et jure hereditario possidenda. Que ducenta et quadraginta

[1]) Le Cartulaire n'a pas reproduit la suite du protocole final.

Digitized by Google

arpenta extirpari debent a Pascha proximo preterito infra duos annos, nisi terminus extirpandi ea per predictos A. et G. vel per capitulum Parisiense fuerit prorogatus. Ego autem et heredes mei in perpetuam successionem tenebimur reddere de quolibet predictorum arpentorum supramemoratis A. et G. et successoribus suis quantum ad hoc quatuor denarios Pruvinenses censuales ad terminos aliarum censivarum eorumdem nemorum et ad locum ubi alie censive ipsorum nemorum reddi consueverunt et preterea decimam numeratam in campis; salva eisdem canonicis justicia sua et jure suo, sicut justiciam et jus habent in aliis censivis supradictorum nemorum, quas Berruerus de Borron, miles, et multi alii tenent de ipsis. Et sciendum est quod in eadem censiva nec ego nec heredes mei facere poterimus fortericiam vel aliquid quod ad fortericiam pertineat. Quod ut ratum et stabile perseveret, presentibus litteris sigillum meum apponere dignum duxi. Actum anno Domini MCCXXVIII, mense aprilis.

VI. PARIAGE ET VILLENEUVE.

11. — L. **DELISLE**, *Cartulaire normand (Mém. de la soc. des antiquaires de Normandie*, t. XVI), n° 1056 (anal. L. **DELISLE**, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, n° 484 [1]).

Ego Henricus abbas et totum beati Mellonis Pontisarensis capitulum notum facimus universis presentibus pariter et futuris quod nos colligimus dominum nostrum Philippum, illustrem regem Francorum, in boscis ecclesie nostre de Henoutvilla ad villam ibi construendam, nomine scilicet Villam Novam. Associamus autem ibidem dominum regem tam in bosco quam in plano et in aquis ut medietatem per omnia exinde percipiat omnium proventuum qui provenient tam ex redditibus quam ex justicia sive magna sive minima et ex omnibus aliis rebus nostris quas ibi sumus habituri, exceptis altari et decima que remanent ecclesie Sancti Mellonis. Donatio autem ecclesie de prefata villa erit abbatis et capituli Sancti Mellonis. Dominus autem rex non poterit hec in quibus eum per hanc cartam associamus extra manum suam propriam mittere; set successores ejus reges Francorum semper hec in manibus suis tenebunt. In hac villa non recipietur aliquis de propriis hospitibus nostris qui in terra nostra propria sit alibi manens. Dominus rex non faciet in villa ista communiam. Prepositus qui preerit huic ville fidelitatem tam domino regi quam nobis faciet, quotiens mutabitur, de jure utriusque partis fideliter conservando. Quia vero Petrus de Tria et Johannes de Monchevrel dicebant se jus habere in griagio hujus nemoris et omne jus illud domino regi et nobis omnino quittaverunt, de assensu domini regis et nostro, Petro concessum est quod in prefata villa nova non recipientur ad manendum aliqui ex hominibus de Fresnis neque homines proprii dicti Petri manentes apud Halleincort neque sui proprii homines manentes apud Aimbouviler, neque homines de feodo suo manentes apud Eufai; Johanni vero de Monchevrel, facta quittatione, concessum est quod in prefata villa nova non recipientur ad manendum homines sui proprii de parrochia de Fresneaus, neque homines sui proprii manentes in Valle Dompnepetre, neque homines sui proprii manentes in parrochia de Monte Hellant, neque homines manentes in eo quod Anculphus frater suus tenet ab eo apud Aimbouviler Quod

[1]) Cf. un acte de Philippe-Auguste de même teneur, *Catal.* n° 485.

Digitized by Google

ut perpetuum robur obtineat presens scriptum sigillis nostris confirmamus. Actum apud Vernonem anno ab incarnacione Domini m° c° nonagesimo quinto mense aprili.

12. — *Ordonnances des roys de France de la troisième race*, t. IV, p. 63 [1]) (anal. L. **DELISLE**, *Catal. des actes de Philippe-Auguste*, n° 490).

Philippus Dei gratia Francorum rex. Noverint universi presentes pariter et futuri quod hominibus manentibus in Villa-Nova-Sancti-Mellonis, que nostra est et dicte ecclesie, concedimus ut

unusquisque eorum masuram suam teneat ad censum quinque solidorum, in festo Sancti Remigi nobis annuatim reddendorum, et ad unum sextarium avene ad mensuram Pontizarensem, singulis annis nobis in eodem festo reddendum.

Concedimus etiam quod nullus ex eis de re quam vendat vel emat in dicta villa nova ad tonleyum ibi [aliquid solvat], preterquam de unoquoque dolio vini unum denarium.

Forefactum sexaginta solidorum erit ad septem solidos et dimidium, et forefactum septem solidorum et dimidium erit ad duodecim denarios.

Homines prefate ville in exercitum aut equitationem nostram non ibunt quin eadem die quam iter arripuerint reverti possint.

Hec, inquam, concedimus eo modo quod in predicta villa non recipietur ad manendum aliquis de propriis nostris hominibus, nec aliquis de hospitibus nostris, nec aliquis de communiis nostris, nec aliquis de burgensibus nostris, nisi de voluntate et assensu nostro.

Hanc autem villam neque nos neque heredes nostri reges Francorum extra manum regiam mitere poterimus.

Quod ut perpetuam obtineat stabilitatem sigilli nostri auctoritate et regii nominis karaktere inferius annotato presentem paginam confirmamus. Actum apud Pissiacum, anno ab incarnatione Domini, millesimo centesimo nonagesimo sexto, regni nostri anno decimo septimo. Astantibus in palacio nostro quorum nomina supposita sunt et signa. Dapifero nullo. S. Guidonis Buticularii. S. Mathei camerarii. S. Droconis constabularii. Data vacante *[Monogramma]* cancellaria.

VII. LES OPPOSITIONS AU PEUPLEMENT.

13. — *Chronique anonyme du règne de Louis VII* dans *Rec. des historiens de France*, t. XII, p. 286 D.

Iste Ludovicus, Francorum rex piissimus, Ecclesiae rector et protector extitit; in hoc tamen graviter Deum offendit, quod in regno suo Judaeos ultra modum sublimavit et eis multa privilegia, Deo et sibi et regno contraria, immoderata deceptus cupiditate, [concessit]. Quasdam etiam villas novas aedificavit, per quas plures ecclesias et milites de propriis suis hominibus ad eas confugientibus exhaereditasse non est dubium.

[1]) Dans un *vidimus* de Jean II, mars 1350 a. s.

Digitized by Google

14. — **GUÉRARD**. *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 223, n° XVIII (anal. d'**ARBOIS DE JUBAINVILLE**, *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, t. V, p. 22, n° 521).

Ego Theobaldus, comes Trecensis palatinus, notum facio tam presentibus quam futuris quod, cum inter canonicos ecclesie Beate Marie Parisiensis et Freerium de Musteriolo, super quadam villa quam idem Freerius in nemoribus Beate Marie de potestate de Verno, juxta forgias, de novo edificaverat, controversia verteretur; tandem pars utraque in me spontanea compromisit. Ego autem, tam ab ipso Freerio quam ab aliis veritate diligencius inquisita, ab ore etiam ipsius et ab aliis pro certo cognovi quod idem Freerius in terra illa jus aliquod non habebat, et quicquid juris, tam in feodo quam in dominio, ibi dicebatur habere, in presencia mea, ecclesie supradicte quitavit. Ego itaque pro honore Dei et gloriosissime ipsius genetricis, sub qua fundata est ipsa ecclesia, canonicis ecclesie ejusdem concessi quod terras illas, que erunt tunc temporis extirpate, propriis sumptibus excolerent; ita tamen quod de nemoribus illis nichil amplius poterunt extirpare, nec villam illic construere, nec hospites ponere, nisi de meo beneplacito et assensu. Poterunt tamen ibidem grangiam proprios in usus construere et levare. Ut autem hec compositionis forma et concessionis mee apparencia rata et firma futuris temporibus observetur, presentem cartam scribi feci et sigillo meo imprimi in testimonio veritatis. Actum apud Nogentum super Secanam, anno Dominice incarnationis MCC°, mense octobri. Datum per manum Galteri, cancellarii mei.[1])

---

[1]) Cf. Arch. Nat. S 275, n° 13, enquête sur les droits du chapitre de Paris dans les bois de Vernou, s. d., postérieure à la mort de Philippe-Auguste (14 juillet 1223). Déposition du chevalier Etienne *de Maringiaco;* à propos de l'affaire de la ville construite par Frohier: «domos . . . scivit destrui per justiciam ecclesie Parisiensis et homines effugari, qui eciam homines venerunt in feodum dicti militis et ibi fecerunt hostisias».

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

P. JOUGUET. *L'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient.* (*Bibliothèque de Synthèse historique. L'Evolution de l'humanité*, N° 15.) 1926. XVIII-496 pp.

Le livre de M. P. J. traite d'une époque qui commence à l'avènement d'Alexandre et finit à la disparition des royaumes fondés par ses généraux. Il y a peu d'histoires plus rebattues — non pas mieux connues — que celle d'Alexandre ; il en est peu qui soient plus confuses que celle des diadoques et de leurs successeurs. Des nombreux historiens du premier nous n'avons rien — quelques fragments exceptés — qui soit de première main. Les autres ont eu de nombreux historiens aussi, mais, pour des dizaines d'années, il n'a presque rien subsisté de leurs œuvres, et les événements sont parfois enchevêtrés au point de défier l'analyse et presque le récit. Il n'aurait donc été que trop facile d'écrire un livre inutile et disparate dont les premiers chapitres se seraient bornés à reproduire les anecdotes vraies ou fausses mille fois répétées par les rhéteurs de tous les temps, tandis que la suite aurait présenté, coupée d'autres anecdotes, la sèche nomenclature des guerres, traités, partages, annexions, alliances aussitôt brisées que conclues qui font, à première vue, ressembler l'histoire des Lagides, Séleucides, et autres, aux faits et gestes d'une troupe de déséquilibrés sanguinaires. Et ç'aurait été grand dommage : car ces trois siècles d'histoire contiennent, sous le roman du conquérant et l'incohérent mélodrame de ses héritiers, l'une des phases importantes de la civilisation humaine : l'hellénisation de l'Orient — et aussi l'orientalisation de la Grèce, et par elle de l'Occident.

M. P. J. a complètement évité le double danger que l'on vient de dire. Il n'a cru nécessaire ni de développer l'épisode du médecin Philippe (p. 26) ni de raconter le meurtre de Clitus (p. 48). Il déclare inutile une narration de l'épisode de Gordium (p. 25) et renonce à faire en quelques mots le récit d'Issus (p. 28). Il a mieux à faire, en un livre de synthèse historique : faire comprendre : et toute la première partie est un effort de psychologie et d'histoire des idées pour expliquer la formation et la constitution de l'empire d'Alexandre, comment elles étaient préparées par les circonstances et répondaient, au commencement, à certaines aspirations grecques représentées pour nous par le nom trop décrié d'Isocrate, comment aussi, partie à cause de son orgueil, partie sous la poussée des faits eux-mêmes, le stratège de la ligue de Corinthe fut conduit à s'écarter des aspirations grecques comme à dépasser les ambitions macédoniennes pour réaliser le plan qu'il avait conçu « planant dans le ciel solitaire » d'une pensée étrangère même à ses amis.

Rendre intelligible la période suivante est plus difficile encore que d'expliquer Alexandre. Dès les premières années les destinées des royaumes

Digitized by Google

hellénistiques s'enchevêtrent, et si l'on veut avoir une vue d'ensemble du IIIe siècle, il faut mener de front quatre ou cinq histoires dont chacune est déjà, par endroits, un chaos. Les diadoques ont fondé « des dynasties plutôt que des royaumes » (p. 149) et leurs monarchies n'ont rien de vraiment national (p. 203). C'est par là sans doute que le récit de ces années, où tant d'horreurs furent souffertes non pas, comme en d'autres temps, pour la douloureuse création de saines unités nationales, mais pour faire sans répit ni raison passer d'un domaine à l'autre des villes et des provinces, cause au lecteur une impression d'amer découragement. C'est aussi par là sans doute que ces changements sans fin lassent la mémoire et presque l'attention, s'ils ne sont bien expliqués. On ne sait où se prendre, pas plus aux chroniques des dynasties qu'à des unités territoriales, puisque partages, révolutions, mariages et divorces politiques remettent sans cesse tout en question. Malgré ces difficultés on avait déjà de bonnes histoires en français des Lagides et des Séleucides. On aura désormais, avec le livre de M. J., une synthèse où l'histoire politique ne cesse pas sans doute d'être horrible, mais devient du moins aussi compréhensible qu'il se peut. Cette fois encore M. P. J. n'a pas accueilli la tentation facile des anecdotes brillantes. On ne saurait refaire, dit-il (p. 346), le récit qu'ont laissé Plutarque et Polybe de la mort de Cléomène ; et s'il croit devoir exposer en détail les événements qui suivent la mort de Philopator, il se borne à transcrire une ou deux pages de Polybe (p. 257; p. 261-262). Le lecteur ignorant des faits les trouvera dans son livre, très suffisamment pour s'y reconnaître; le lecteur qui les connaît déjà, comme celui qui les ignore, en trouvera surtout l'explication par les causes. Il saisira comment les actes de chaque dynastie sont commandés par les actes des autres et par l'état du monde méditerranéen, leur commun théâtre ; comment les ambitions personnelles qui se contrarient ou s'exploitent mutuellement, les nécessités économiques, les poussées extérieures bouleversent les pays qu'Alexandre avait conquis ; comment à l'Ouest des puissances naissent, ou se développent, ou tombent, dont l'influence se fait sentir dans les régions soumises aux diadoques et aux épigones, jusques au moment où (vers 200) les provinces les plus orientales s'étant détachées pour d'autres destins, l'impérialisme lagide arrêté par Antiochus III, qui ne peut former un impérialisme séleucide durable, la puissance des Attales née entre les anciens royaumes, on peut considérer que l'hellénisme a sensiblement épuisé ses possibilités propres et va céder les premiers plans de la scène à d'autres acteurs. Il est temps alors d'examiner le détail de l'hellénisation, le mécanisme de ces états grecs d'Asie et d'Egypte, d'en analyser la civilisation composite. — C'est l'objet de la dernière partie. L'économie du livre y change un peu. L'histoire politique après environ 200, au lieu d'être traitée pour tous les royaumes ensemble, l'est pour chacun à part, assez rapidement, dans le tableau même de sa structure et de sa vie : mais l'essentiel est ce tableau, — qu'on aurait été bien en peine de tracer, il y a quelques dizaines d'années, avec le seul secours des sources narratives et des inscriptions. Les inscriptions « ne nous renseignent guère que sur les cités » (p. 273), et les documents qu'on y gravait ne sont pas toujours « ceux qu'on désirerait le plus connaître » (p. 274).

Digitized by Google

Ceux-là, c'est sur les papyrus qu'on les trouve. Par malheur, l'Egypte seule a conservé des papyrus et ce n'est guère que sur l'Egypte qu'ils nous renseignent : aussi ne peut-on trop souvent qu'appliquer aux autres pays, avec beaucoup de prudence, quelques-unes des conclusions tirées pour l'Egypte de la documentation papyrologique. Et c'est pourquoi l'Egypte tient la première et la plus large place dans la description ici présentée de l'Orient hellénistique. Il ne pouvait en être autrement. Il est donc très heureux qu'on ait confié ce volume de la *Bibliothèque de Synthèse historique* au maître de la papyrologie française. Le lecteur peut le suivre sans inquiétude et méditer ses conclusions, sûr qu'elles reposent sur la plus précise et la plus minutieuse connaissance des faits.

P. COLLOMP.

CH. GEORGIN et H. BERTHAUT, *Grammaire latine complète*, Hatier, Paris, 1925, 433 pages in-8°.

Il faut féliciter les auteurs et l'éditeur d'avoir eu le courage de publier un si gros volume en pareille matière. Cette grammaire, écrite à l'usage des classes de seconde et de première et des étudiants, comprend : 1° des éléments de phonétique ; 2° une morphologie : déclinaison et conjugaison avec un court appendice sur la dérivation et la composition ; 3° une syntaxe ; 4° un appendice contenant des notions sur les gallicismes, sur la stylistique latine, sur la versification, sur la division du temps, sur la métrologie, sur les noms romains et les abréviations.

La partie où se manifeste le mieux l'effort personnel des auteurs est la syntaxe. Visant un but pratique, préparer à la version et au thème, ils ont exposé d'abord les règles qui leur paraissaient les plus utiles pour l'exercice de la version, puis celles dont la connaissance leur paraissait utile surtout au thème. A cette idée générale, les auteurs n'ont pas subordonné la marche de leur exposé, ce qui aurait pu donner une œuvre assez nouvelle, mais ils ont suivi l'ordre ordinaire traditionnel, réservant seulement pour le thème certaines règles telles que celle de l'apposition de *se*, *suus*, etc.

Cette division de la matière syntaxique ressemble fort à l'arbitraire ; je ne vois pas quelle règle de syntaxe latine peut bien être inutile à l'intelligence et à la traduction d'un texte latin. Surtout elle accroît encore l'impression de décousu, de ramassis de petites règles et petites remarques que donnent la plupart des exposés scolaires. Or, si l'on veut enseigner la syntaxe d'une langue, celle du latin comme de n'importe quelle langue, il faut la considérer dans son ensemble, il faut analyser les faits qui la composent pour y trouver l'enchaînement naturel. La syntaxe est une technique systématique, non une collection de petits procédés. C'est la connaissance du système de cette technique et non celle de certains procédés, considérés isolément, qui rend capable de mieux comprendre et de mieux appliquer cette technique.

Quant au détail des règles, les auteurs ont souvent su trouver des formules brèves et claires. Parfois ces formules manquent un peu d'exactitude : Page 230, après avoir énuméré quelques emplois de la proposition complétive *quod*, on affirme que tout autre emploi est incorrect ; Cicéron

Digitized by Google

ne serait pas de cet avis tout à fait. Le subjonctif avec *dum*, *donec*, *quoad*, *autequam*, *priusquam*, ne désigne pas un événement simplement possible (page 244), mais attendu. Il faudrait aussi retoucher ce qui est dit de l'emploi de l'imparfait et du parfait dans une proposition consécutive (p. 298), de l'emploi du subjonctif imparfait ou plus-que-parfait dans les temporelles introduites par *cum* (p. 245), de l'emploi de *si est*, *erit* (p. 252), de l'emploi des modes subjonctif et indicatif dans les propositions introduites par *quanquam*, *etsi*, *tametsi*, etc. En général, l'énoncé des règles donne, bien à tort, l'impression que la syntaxe latine est une masse de faits qu'il faut admettre et apprendre par cœur sans y rien comprendre.

La morphologie se présente selon l'ordonnance traditionnelle.

Des éléments de phonétique et de versification j'aimerais mieux ne pas parler. Ces exposés sont à refaire, surtout celui de la phonétique.

Souhaitons à cette grammaire de paraître bientôt en nouvelle édition, afin que, revue et corrigée, elle contribue plus efficacement à lutter contre ce que ses auteurs appellent la « crise du latin ». Cette « crise » résulte, d'ailleurs, je le crois fermement, bien plus des procédés honteusement passifs employés dans cet enseignement que de l'insuffisance des manuels.

A. JURET.

LUCAIN, *La guerre civile (La Pharsale)*, t. 1, l. I-V ; texte établi et traduit par A. Bourgery, Paris, Les Belles-Lettres, 95, Bd. Raspail. *Collection des Universités de France*, publiée sous le patronage de l'*Assoc. Guillaume Budé.*

Il faut féliciter l'Association Guillaume Budé d'avoir entrepris une édition de Lucain et remercier M. Bourgery de s'en être chargé. Nous ne possédions pas ce texte en France. L'abbé Lejay s'y était attaqué, il y a quelque vingt-cinq ans, mais s'était arrêté au bout du premier chant. Il est sans doute, à l'étranger, de bonnes éditions, mais les circonstances actuelles les rendent inabordables à ceux qui pourraient en user. Si bien que, lorsqu'il y a deux ans, le chant VI de Lucain s'est trouvé à nos programmes, notre collègue, M. Vallette, a dû, en toute hâte, en donner le texte dans notre *Bulletin ;* il l'a même fait suivre d'un commentaire rapide. Mais nous ne prétendons pas que cette publication impromptu du VIe Chant puisse tenir lieu d'une édition, d'ailleurs toute partielle.

Le texte établi par M. Bourgery est un bon texte. Il donne satisfaction à toutes les exigences de la critique en ce sens que, sans recourir à d'autres collations que celles des manuscrits de Paris, l'auteur a soigneusement utilisé les apparats des éditions antérieures pour établir son texte. Il est bien au courant, sa méthode est sûre, son jugement sain ; il nous présente donc un Lucain de tous points acceptable et qui peut rivaliser avec celui des meilleures éditions étrangères. Il n'y a pas à attendre d'ailleurs, pour Lucain, de profonde rénovation. La tradition manuscrite est confuse ; il est à peu près impossible, note M. Bourgery, après d'autres, d'espérer une répartition exacte des manuscrits par famille. Ce qui nous en est dit, apparaît parfaitement juste. M. Bourgery attribue

Digitized by Google

à l'un des manuscrits qu'il a collationnés, à Z, manuscrit de Paris, du IXe siècle et provenant probablement d'Epternach, une valeur plutôt supérieure à celle du manuscrit fameux de Montpellier qui est d'ailleurs de la même famille. Il en a relevé dans son apparat les moindres particularités ; elles permettront peut-être à d'autres d'établir un jour de nouvelles filiations, espère-t-il. Soit, mais n'y comptons pas trop et, au fond, n'attachons à ces filiations de manuscrits médiocres qu'un très faible intérêt. Quand il s'agit surtout d'un texte littéraire, c'est le texte lui-même qui importe ; les manuscrits représentent un moyen et non une fin. Ils fournissent des indications, mais chaque difficulté du texte doit être prise en elle-même et résolue en somme, par la logique et le sens littéraire plutôt que par l'autorité de manuscrits tardifs et corrigés un peu au hasard. M. Bourgery a un peu la superstition du manuscrit mais, dans le fond de son âme, il est littéraire plus que paléographe ; nous l'en félicitons ; son instinct, pour ainsi dire, lui est son guide le meilleur.

Le reproche que je lui adresserais est même d'avoir trop peu confiance en lui-même, d'hésiter devant les partis à prendre, de ne pas être suffisamment tranchant. En voici un exemple : I, v. 74,

> *antiquum repetens iterum chaos, omnia mixtis*
> *sidera sideribus concurrent, ignea pontum*
> *astra petent.*

Le membre de phrase : *omnia mixtis sidera sideribus concurrent*, inquiète M. Bourgery ; *delevit Bentley*, note-t-il dans son apparat critique. En bas de la traduction il remarque que « l'expression se retrouve textuellement dans la fin de la *Consolation* adressée par Sénèque à Marcia (éd. Waltz, p. 52) ». — Pardon, l'expression qui se retrouve, et même plusieurs fois chez Sénèque, est simplement *sidera sideribus concurrent*. L'adjonction de *omnia* et de *mixtis* gâte tout. Comment *tous* les astres, *confondus*, vont-ils encore se heurter contre d'autres ? Bien plus, comment vont-ils, d'autre part, dans la phrase, suivante tomber à la mer ? Ce chaos devient véritablement excessif. Pourquoi, du reste, *ignea astra*, après *sidera* ? Entre les deux expressions, il est vraiment impossible d'établir une distinction quelconque. Bentley avait raison de voir là une interpolation et de la biffer. « Les imitations de Sénèque par Lucain », note simple M. Bourgery, « ne sont pas rares et si celle-ci s'est assez mal insérée dans le développement, cela paraît dû plutôt à un manque d'habilité de Lucain qu'à une interpolation.» Nous croyons plutôt que M. Bourgery n'a pas osé aller jusqu'au bout de son raisonnement, qu'il n'a pas eu assez de confiance dans son sens littéraire qui lui faisait sentir la maladresse de cette insertion, qu'il n'a pas cru devoir prendre l'audace de biffer un vers que lui donnaient tous ses manuscrits. Comme le disait Louis Havet, on peut admettre des faiblesses chez les écrivains anciens, mais non pas des absurdités. Lorsqu'on en rencontre, ce sont des gloses qui ont indûment pénétré dans le texte.

De même dans l'apparat critique, je crois trouver l'indice d'une conscience excessivement scrupuleuse qui n'ose pas, de parti pris, sacrifier

Digitized by Google

l'inutile pour donner plus de relief à ce qui serait vraiment intéressant. M. Bourgery a tenu à noter les moindres particularités de Z, dans une intention, nous semble-t-il, assez vaine. Mais à quoi bon signaler de pures et simples bévues de copistes qui ne comportent absolument aucune indication, et alors d'ailleurs que le texte est aussi sûr que possible? Je prends des exemples toujours dans le même passage: I, v. 64,

Cirrhea velim secreta moventem
sollicitare deum Bacchumque avertere Nysa.

Nous avons là deux noms propres sur lesquels on peut, à coup sûr, attendre des fautes. Pour le premier, Z^1 donne *irrea* — admettons. N'est-ce pas de la place et de la peine bien inutilement perdues que de nous signaler dans S (*Sangermanensis*, manuscrit de Paris, XIe siècle) une leçon *cinixaea*? De même, pour le second, que nous importe vraiment que Z^1 donne *nissa* et *P nisa* dans lequel *s* provient de la correction d'un *r*? Que nous importe, v. 67, que P^1 donne *rarum* et *S retrum* pour *rerum*; — que v. 73, M^1 ait écrit *ora* pour *hora*? Un apparat critique doit, sans doute, rendre compte non seulement du texte, mais de l'histoire de l'établissement du texte. C'est faire cependant beaucoup trop d'honneur aux humbles copistes des manuscrits conservés que d'y relever les plus banales de leurs fautes. Dans l'encombrement progressif de l'érudition la règle ne s'impose-t-elle pas, de plus en plus, d'élaguer et de choisir pour dégager ce qui vaut la peine d'être mis en lumière?

La traduction de M. Bourgery est bonne et rendra de signalés services, car Lucain est vraiment un auteur difficile, souvent difficile à comprendre, toujours difficile à rendre. Elle vise avec raison, surtout à l'exactitude, ce souci dût-il faire tort à l'élégance. Une bonne traduction vaut un commentaire; c'est vrai. Celle de M. Bourgery, par elle seule, indique la plupart du temps la solution des problèmes que pose le texte latin. Cependant, de temps en temps, une note explicative ne serait pas inutile. Lucain, lui-même, sans doute, est souvent vague, un mot, un mot sonore surtout, cache souvent l'imprécision de l'idée et le traducteur a raison, dans ces occasions de demeurer lui-même dans le vague. Exemple: I, v. 81,

in se magna ruunt; laetis hunc numina rebus
crescendi posuere modum.

(Traduction): Les grandeurs s'effondrent sur elles-mêmes; c'est le terme que les dieux ont assigné au développement de ce qui prospère.

Il faut renoncer à savoir quelles sont *ces grandeurs*, ni quelles sont ces *res laetae* au développement desquelles les dieux ont mis un terme.

Mais un peu plus loin, v. 86,

nec unquam,
in turbam missi feralia foedera regni,

la traduction « ces funestes traités pour un impossible partage de la royauté », exigerait peut-être une justification. J'aimerais mieux savoir au juste comment comprendre « *in turban missi* » que d'apprendre que tel des vers suivants a été imité par Dracontius, poète chrétien du VIe siècle.

Digitized by Google

Toutes ces menues critiques ne portent pas atteinte à la reconaissance que l'on aura à M. Bourgery d'une édition qui met à la portée de tous un Lucain très satisfaisant et aussi intelligible que possible. Le poète mérite d'être mieux connu qu'il ne l'est. C'est un grand romantique, un peu long parfois, et dont l'exaltation, d'une sincérité le plus souvent factice, ne nous touche plus guère. Mais c'est un bel artiste du verbe et son œuvre représente le triomphe de ce genre de la déclamation qui fut une des formes essentielles de la littérature romaine. Nous souhaitons que le tome II et dernier de l'édition suive le premier à brève échéance.

A. GRENIER.

JEAN PLATTARD, *Etat présent des études rabelaisiennes* (Etudes françaises fondées sur l'initiative de la Société des Professeurs français en Amérique. 12e cahier. 1er avril 1927). Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1927. (91 pages, prix : 6 francs.)

Personne n'était plus qualifié que M. Plattard, l'auteur de « Rabelais et son œuvre », pour faire un exposé critique des résultats obtenus par les érudits modernes qui se sont occupés de Rabelais et de son œuvre, en particulier par M. A. Lefranc et la vaillante phalange de ses collaborateurs à la Revue des études rabelaisiennes, devenue Revue du XVIe siècle. Le chapitre I caractérise la nouvelle édition critique des œuvres de Rabelais qui paraît sous la direction de M. Abel Lefranc en 1912 et a pu être reprise après les années de guerre en 1922, ainsi que les deux volumes de M. Sainéan « La langue de Rabelais » (1922). Le chapitre II donne un exposé très complet de tous les faits connus de la vie de Rabelais avec, en note, l'indication des sources, des études de détail. Les chapitres III à V caractérisent l'œuvre, indiquent brièvement toutes les sources d'inspiration auxquelles a puisé Rabelais et étudient les raisons données pour et contre l'authenticité du Ve livre, dont seuls quelques chapitres peuvent, d'après M. Plattard, être attribués avec vraisemblance au maître. Le chapitre IV, « La Pensée », montre que si les critiques modernes s'entendent en général sur la portée de la « philosophie » de Rabelais, les opinions se séparent quant à ses idées religieuses. M. Plattard fait, avec raison croyons-nous, la critique de la thèse soutenue par M. A. Lefranc, qui voit dans l'œuvre de Rabelais, sous le couvert de récits plaisants, une violente satire non seulement de certains abus de l'église de son temps, mais de la religion elle-même. Les derniers chapitres sont consacrés à l'art de Rabelais, à sa réputation, à son influence.

Ce précieux volume, avec l'étude consacrée dans la même collection par MM. Alliot et Baillou à « Ronsard et son quatrième centenaire » (7e cahier des Etudes françaises, 64 pages), rendra les plus grands services à tous ceux qu'intéressent l'œuvre et la vie de Rabelais et de Ronsard.

Rappelons une publication de M. J. Boulenger parue en 1925 et intitulée : « *Rabelais à travers les âges* », compilation suivie d'une bibliographie sommaire de l'œuvre de Maître Rabelais, comprenant les éditions qu'on a données depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, d'une étude sur

Digitized by Google

ses portraits et d'un examen de ses autographes, ouvrage illustré de plusieurs portraits et fac-similés. Collection Saint-Germain-des-Prés. N° 2. Paris. Le Divan, 1925, 244 pages in-8°.

L'auteur de cette intéressante publication, présentée avec un goût parfait, est lui aussi un des rédacteurs de la grande édition critique de Rabelais. Il réunit les jugements portés sur l'œuvre de Rabelais à travers les siècles et montre, par un exemple particulièrement frappant, comment a évolué le goût français depuis l'époque de Rabelais. Considéré au XVIe siècle soit comme un savant médecin, soit comme l'amuseur, le narquois curé bon vivant de la légende, Rabelais est lu plus que jamais au XVIIe siècle, souvent en cachette, mais son œuvre n'est pas prise au sérieux. Les libertés de langage, les hardiesses religieuses du maître scandalisent, mais on admire dans Rabelais le conteur et les libertins saluent en lui un précurseur. Le jugement bien connu de La Bruyère résume le sentiment du XVIIe siècle classique sur Rabelais. Avec le Romantisme, Rabelais entre dans la gloire : ce qu'il y a en lui d'exubérant, d'énorme, ce qui effrayait et déroutait le bon goût un peu étroit des classiques est exalté par la critique et par les poètes. Rabelais est promu au rang des rares génies créateurs, des « génies mères », dira Victor Hugo. Il était réservé à la critique moderne de replacer Rabelais à son rang parmi les auteurs du XVIe siècle, de retrouver les sources littéraires et historiques de l'œuvre, d'en comprendre le sens et la vraie portée. M. Boulenger termine son intéressante étude en caractérisant les résultats obtenus par les érudits groupés autour de M. Lefranc. Il ajoute une bibliographie sommaire des éditions de Rabelais, qui avec ses 254 numéros rendra de grands services, un chapitre sur les portraits de Rabelais, dont aucun ne remonte au-delà de 1610, où paraît la gravure attribuée à Léonard Gaultier (dans le recueil dit « Chronologie collée ») et qui présente le type le plus authentique. M. Seymour de Ricci étudie en un dernier chapitre les vingt-neuf autographes certains de Rabelais.

F. Ed. SCHNEEGANS.

G. MORIZET, *Histoire de Lorraine* (collection : *Les vieilles provinces de France*), in-12, Paris, Boivin, 1926, XIV-230 p.

Chargé d'écrire dans l'excellente collection Boivin, l'histoire, complexe et souvent embrouillée, de la Lorraine — duchés, évêchés, villes épiscopales — M. Morizet devait faire court. Deux partis s'offraient à lui : ou bien tout résumer, d'une marche égale, au risque d'une uniforme sécheresse, ou bien passer rapidement sur certains chapitres et se réserver ainsi la place de mettre les autres en pleine lumière. Très justement, je crois, il a choisi la seconde méthode. Deux périodes ont été résolument sacrifiées : les origines, presque jusqu'à la fin de ce qu'on est convenu d'appeler le moyen âge, et la période contemporaine, depuis 1789. L'accent se porte sur la période intermédiaire, marquée par les péripéties décisives du drame politique qui fait l'intérêt passionnant de cette histoire ; alors, l'Empire était déjà pratiquement hors de cause (de sorte que ce premier acte est ici à peu près laissé dans l'ombre) ; mais on pouvait encore se demander si la Lorraine

Digitized by Google

— principautés et villes, — demeurerait autonome, ou bien si elle était vouée à l'absorption dans un ample organisme national, Bourgogne ou France, cette dernière dès le début la plus menaçante et, en fin de compte, comme chacun sait, victorieuse. M. Morizet a donné de ce grand conflit un récit bien informé, généralement très clair, alerte, intelligent et, ce qui n'est pas toujours le cas en pareille matière, parfaitement judicieux et impartial. Comme il ne pouvait, selon tout évidence, faire autre chose qu'utiliser et interpréter les travaux de détail, précédemment parus, on ne saurait équitablement lui reprocher d'avoir insisté presque exclusivement sur les événements diplomatiques ou militaires et sur le développement des institutions, négligeant quelque peu la lutte des influences de civilisation ; car sur ce dernier point, les recherches manquent ; il semble du reste que son tour d'esprit ne l'inclinait pas spécialement vers l'ordre de faits où ces oppositions d'influences se laissent le plus aisément sentir, je veux dire vers les faits artistiques. De même, ce n'est pas sa faute si l'étude du régime seigneurial lorrain paraît un peu maigre ; sauf erreur, le nom même de ce droit de troupeau à part, si véhémentement attaqué, en 1789, par les cahiers lorrains, n'est pas prononcé ; là aussi, la voie ne lui était pas suffisamment préparée. En somme, un très bon petit livre, extrêmement propre à répandre la connaissance et le goût d'une histoire régionale, qui est entre toutes digne d'attirer les curiosités.

Marc BLOCH.

Imprimerie Alsacienne Strasbourg

Le gérant: A. Schann

Digitized by Google

6e ANNÉE
No 3

1928
1er JANVIER

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISSANT
LE 1er DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

EN DÉPOT
A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide: France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro: France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

Digitized by Google

SOMMAIRE

		Pages
I. Albert Cahen.	**Le concours de l'Agrégation des Lettres 1927** . .	75
II.	**Chronique.**	
	Réunions du Samedi (Linguistique, Orientalisme et Archéologie)	83
	Echos divers (Langue et littérature latines, M. Americo Castro à Strasbourg, Légion d'honneur, Doctorat d'Université	84
	Professeur des Ecoles normales	85
III.	**Concours et examens.**	
	1. — *Textes à traduire ou à commenter.* (Grec, p. 86. — Latin, p. 87. — Français, p. 89. — Allemand, p. 89. — Anglais, p. 91. — Italien, — p. 98. — Histoire Ancienne, épigraphie, p. 92. — Histoire du Moyen âge, p. 93)..	
	2. — *Sujets donnés aux concours de l'enseignement secondaire en 1927.* Agrégation de l'enseignement secondaire des jeunes filles, p. 99. — Agrégation des Lettres, p. 100.	
IV. M. Cahen,	**Morphologie du verbe allemand** (suite)	102
V.	**Revue Bibliographique.**	
Elias Bickermann,	*Das Edikt des Kaisers Caracalla* (E. Cavaignac) . .	110
	Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Catalogue de la section alsacienne et lorraine (Gérock).	110
VI.	**Bibliothèque nationale et universitaire.**	
	Quelques acquisitions récentes	115

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. Maugain, Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

Digitized by Google

6e ANNÉE
No 3

1928
1er JANVIER

Le Concours de l'Agrégation des Lettres en 1927[1])

Epreuves écrites.

Composition française. — Le sujet proposé était le suivant : « La littérature nouvelle fit irruption par le *Génie du Christianisme* », écrivait encore Chateaubriand[2]) trente-cinq ans après l'apparition de ce livre célèbre, dont il ne sépare pas, cela va sans dire, les deux épisodes d'*Atala* et de *René* : revendication légitime, qui toutefois souffre peut-être des restrictions, et dont vous essaierez de déterminer la portée avec quelque précision. »

Quinze des plus importants chapitres du *Génie du Christianisme* figuraient, avec *Atala* et *René*, au programme du concours : on pouvait prévoir qu'il ne se trouverait aucun candidat que le sujet dût surprendre. Et, en effet, ce ne sont pas les connaissances qui font défaut dans le plus grand nombre des compositions : on a évidemment beaucoup lu, entendu beaucoup de leçons savantes et informées sur le *Génie*, sur *René*, sur *Atala* surtout ; on n'ignore rien des « sœurs aînées » de cette héroïne et des heureuses recherches de M. Chinard ou de M. Victor Giraud ; J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, le *Werther* de Gœthe et les *Rêveries* de Sénancour sont allégués presque partout ; Mme de Staël est moins favorisée ; mais enfin, d'une manière générale, c'est en le rapprochant de ses prédécesseurs et de ses contemporains qu'on s'efforce de « déterminer avec quelque précision » la portée de l'assertion de Chateaubriand, soit, d'ailleurs, qu'on prétende par là faire mieux ressortir son originalité ou, au contraire, en donner une idée plus atténuée. — Mais ce n'était là qu'une partie du sujet et nous n'osons dire la moindre, mais assurément la plus aisée à traiter.

Quelque conclusion, en effet, qu'on prétende tirer de ces comparaisons, le *Génie du Christianisme* a apporté à la génération qui s'élevait alors assez de nouveautés pour que la revendication de Chateaubriand apparaisse comme légitime. Sentiment de l'infini, « vague des passions » et tragique ennui d'une âme « désabusée de tout » avant d'« avoir usé de rien », prestige, par-dessus tout, d'un art « enchanteur », qui, mêlant sans cesse la personne de l'artiste à son œuvre, colore tout, passionne tout, souvenirs, paysages, analyses morales, évocations du passé national et religieux, quelles sources d'inspiration ouvertes à la jeunesse des temps nouveaux et, en même temps, quels enseignements et quels modèles ! Elle s'est

---

[1]) Extrait du rapport de M. Albert Cahen, inspecteur général, président du jury de l'agrégation des lettres. Remercions M. Cahen de la bienveillance et de l'amabilité avec lesquelles il a bien voulu nous autoriser à reproduire ici son rapport.

[2]) Cf. *Mémoires d'Outre-Tombe*, 2e partie, livre premier.

Digitized by Google

inspirée des modèles, où elle s'est reconnue ; elle s'est imprégnée des enseignements : mais résume-t-on par là toute son œuvre et tout l'effort de la « nouvelle littérature » ? Quand, vers 1837, Chateaubriand se vantait de lui avoir, comme tout d'un coup, donné l'essor, cette littérature, dont on avait pu croire d'abord qu'elle était, par essence, royaliste et religieuse, avait depuis assez longtemps déjà pris conscience du principe profond dont, en réalité, elle était l'expression, la revendication de la liberté dans l'art. De là cette dérision des règles de l'école classique, cette critique sans modération de ses œuvres et de ses chefs-d'œuvre, cette affectation de s'en détourner pour demander des inspirations nouvelles à des littératures et à des époques que Boileau et Racine avaient ignorées ou dédaignées, cette réforme enfin, cet assouplissement, cet enrichissement magnifique de l'art même du vers, qui est une pièce si considérable de la révolution romantique : faut-il dans tout cela reconnaître encore l'influence de Chateaubriand, qui ne fut grand poète qu'en prose, et du *Génie du Christianisme*, si traditionnel dans son admiration des écrivains du XVII^e^ siècle, si pauvrement ouvert à la connaissance du Moyen Age, quoi qu'on en ait dit, à celle de l'art (Chateaubriand l'a, depuis, avoué), à celle même de ces littératures étrangères dont Mme de Staël, à la même époque, s'essayait à révéler aux Français l'esprit et les caractères essentiels ? Sans doute, ces questions méritaient-elles l'examen : c'était une autre partie du sujet, que nous avons su d'autant plus de gré à certains candidats d'avoir traitée que le plus grand nombre s'en est abstenu ou s'est contenté, faute de temps peut-être, d'en signaler l'intérêt.

Ainsi s'établissait d'elle-même entre les copies une première discrimination. Comme toujours, les mérites ou les défauts d'une composition plus nette ou plus confuse et plus négligée, d'un style plus personnel ou plus terne, plus précis ou plus serré ou plus impropre et plus lâche, ont achevé d'en déterminer le classement.

Sur quatre-vingt-trois compositions, la moyenne étant 7,5, il n'en est que vingt-quatre, soit moins du tiers, qui descendent au-dessous de 6 : sept d'entre elles tombent à 4,5 ou 4 ; quatre à 3,5 ou 3. Mais trente-cinq atteignent ou dépassent la moyenne, et neuf s'en rapprochent encore très sensiblement. Les douze premières copies méritent la note 10 ou une note supérieure à 10 ; deux d'entre elles s'élèvent à 11,25 ; deux à 12 et 12,25 ; une à 13,5. L'épreuve, avec quelques copies vraiment bonnes, est donc, dans l'ensemble, tout à fait honorable.

Version latine. — Le texte était pris dans Cicéron (*De Oratore*, III, XXII-XXIII, 85-88). Dans cette page, Crassus expose une opinion qui lui était chère : si les études philosophiques sont utiles à l'orateur, celui-ci n'a pas besoin d'y donner un temps très long, encore moins sa vie entière. Pour établir sa thèse, Crassus emploie des comparaisons et montre qu'il y a dans chaque ordre de connaissances deux façons de s'instruire : la première est celle du spécialiste, qui n'a jamais fini d'apprendre ; la seconde est celle qui convient à l'homme dont l'activité personnelle est ailleurs. L'orateur tel que Crassus le conçoit ne doit demander à la philosophie que des idées dont il puisse faire usage, et c'est un résultat qu'ont atteint

Digitized by Google

assez vite, pourvu qu'on soit bien doué, cultivé, et qu'on sache utiliser l'expérience qu'apporte la vie publique. Si, au contraire, on se laisse prendre à l'attrait de la curiosité intellectuelle, chaque progrès de l'étude et de la recherche ouvrant une nouvelle piste, on se trouve entraîné peu à peu loin de la vie active. D'un bout à l'autre du passage à traduire, Crassus énonce, puis justifie une même pensée, et c'est en s'y attachant avec lui qu'on pouvait le mieux apercevoir le sens des diverses parties du texte.

Il est permis de s'étonner qu'un assez grand nombre de candidats n'aient pas découvert cette unité. Quelques-uns l'ont si mal dégagée qu'ils ont pris l'objection pour la thèse et, à deux reprises, traduit *at* par : « mais, me diras-tu », dans les phrases où cette conjonction oppose simplement au cas du « professionnel » celui de l'« amateur ». D'autres, qui pourtant avaient, dans l'ensemble, compris la suite du développement, n'ont pas su projeter cette lumière sur les exemples donnés par Crassus : rien de plus net, cependant, que ces exemples, dont chacun met en opposition l'homme qui se spécialise et celui qui, pour d'autres fins, c'est-à-dire pour en user dans la vie privée ou publique, s'approprie l'essentiel d'un art ou d'une science. Cette symétrie une fois saisie, le passage tout entier devenait clair.

L'étude analytique du texte a d'ailleurs en général été faite avec soin. Notons cependant qu'en dépit de nos avertissements antérieurs, la valeur significative des préfixes (par exemple, dans *addidicerat*) est trop souvent méconnue, comme aussi le sens personnel qui s'attache plus d'une fois, dans les propos de Crassus, à l'emploi de *hic* et de *iste*. On est aussi quelque peu surpris que le sens de *commentari*, ce verbe d'un emploi si fréquent chez Cicéron, ait embarrassé plusieurs candidats ; qu'ils n'aient pas, dans la citation de Lucilius, reconnu le sens adverbial de *quamvis* devant un adjectif (« autant que vous voudrez l'imaginer », « au plus haut degré ») : et enfin qu'ils se contentent si souvent du premier équivalent français que leur suggère le mot latin (*puer*, « enfant » ; *cantare*, « chanter »).

Pour ce qui regarde la syntaxe, c'est sur le sens du subjonctif ou des divers temps de ce mode qu'ont porté les fautes les plus nombreuses. On semble ignorer que l'imparfait du subjonctif a la valeur d'un potentiel du passé et qu'il convient de le traduire par un conditionnel passé dans les passages narratifs où le rapprochement d'un imparfait de l'indicatif rend ce sens évident (*cotidie cantabat : quid faceret aliud ?*) ; ou, encore, ne faire nulle différence entre l'indicatif et le subjonctif dans des propositions conditionnelles ou relatives, dont le sens se modifie suivant que l'un ou l'autre de ces modes y est employé (*si tantum sumas quantum opus sit ; — ipsa tractatio et quaestio cotidie ex se gignit aliquid quod vestiges*).

La traduction, cependant, laisse peut-être plus à dire que l'intelligence de la pensée. Bien que Crassus s'exprime avec une éloquence naturelle et qu'il expose ses idées de façon suivie, il le fait, au cours d'une conversation amicale, avec abandon et sans recherche. Maint détail révèle cette allure d'improvisation aisée, et il est telle phrase ou telle succession de phrases, — celle des deux phrases, par exemple, qui opposent Tubéron et Scipion, — qui trahit une pensée se dégageant et se précisant au moment où elle s'exprime. Mais cette manière vivante, simple, rapide n'avait cepen-

Digitized by Google

dant rien d'obscur pour les auditeurs, et la traduction devait s'efforcer de rendre ces qualités diverses.

On y a renoncé ou on ne s'en est pas avisé, et tantôt c'est la clarté qui n'est pas atteinte, tantôt c'est le français qui reste embarrassé et lourd. Beaucoup de candidats paraissent croire qu'une version est achevée quand on a rendu compte sous une forme quelconque du contenu d'un texte : ils vident la phrase latine jusqu'au fond, mais sans précaution et sans art, « comme on verse un panier de noix », selon le mot d'un de nos collègues.

Certes, le travail d'analyse est nécessaire, et plus il sera poussé et serré, plus le traducteur sera assuré de s'être rendu maître du sens. Mais encore faut-il qu'après cela il essaie de reproduire en français l'allure, le rythme, les couleurs de l'original, tout ce qui en fait, en un mot, le mérite proprement littéraire : et de ce second effort on ne saurait dispenser des candidats à l'agrégation des lettres. Faut-il ajouter qu'encore moins peut-on excuser quelques-uns d'entre eux de commettre dans une courte page deux ou trois incorrections ?

Pour ces différentes raisons, aucune note tout à fait élevée n'a été attribuée : la meilleure est 7,75 ; la copie classée, l'an dernier, la première avait mérité 8,25. Mais, dans l'ensemble, quoique le texte de cette année ne fût certes pas plus aisé à comprendre et à traduire que ceux des sessions précédentes, la composition est bien plus satisfaisante. La proportion des copies égales ou supérieures à la moyenne (5) était, en 1926, d'un peu moins de 34 p. 100 ; en 1925, d'un peu plus de 40 p. 100 ; elle est, cette année, d'un peu plus de 56 p. 100. Sur quatre-vingt-trois copies, en effet, six se classent entre 7 et 7,75 ; trente-et-une entre 5,25 et 6,75 ; dix sont notées 5. Au contraire, vingt-quatre seulement, soit moins de 30 p. 100, qui descendent au-dessous de 4, font médiocres ou vraiment faibles ; les deux dernières sont notées 2,25 et 2.

Thème latin. — Le texte en était une assez belle page de Duruy [1]) sur Tite-Live : inspirée en partie de la préface de l'historien romain, elle ne contenait guère d'indication qui ne pût trouver son équivalent en latin dans la langue de la politique et de la critique littéraire, la langue du *De Re publica*, du *De Oratore* et de la préface même de Tite-Live.

Peut-être cependant est-on plus frappé, dans les copies des candidats, des maladresses de l'expression, impropriétés, gallicismes allant jusqu'à l'obscurité, que des solécismes proprement dits et surtout des barbarismes, qui ne sont pas très fréquents et qui ne témoignent guère, d'ailleurs, que de négligences ou d'aberrations passagères.

Encore de telles fautes nous seraient-elles presque toujours épargnées si tous les candidats à l'agrégation des lettres avaient assez de sang-froid pour rappeler à leur esprit les « temps primitifs » des verbes les plus usuels, *facio*, *disco*, *scribo*, que la plupart de nos enfants de Sixième récitent par cœur imperturbablement.

Les solécismes sont plus nombreux : erreurs sur le cas régime appelé par certains verbes (*studeo* construit avec l'accusatif) ; incertitudes, parfois

---

[1]) Cf. *Histoire des Romains*, XLIII.

Digitized by Google

peu cohérentes, sur l'emploi des modes (« il me fâche de le voir copier longuement Polybe sans citer son nom » : *doleo quod Polybii haud breves locos transcribit, nomen ejus commemoret*) ignorance des règles de la concordance des temps (« Je crains qu'il n'ait exagéré bien des victoires » : *timeo ne victorias augeret*, ou, ailleurs, *auxisset*).

Nous n'insisterons pas sur l'emploi incorrect de *suus*, pour *ejus* ou *eorum*, dont nous n'avons trouvé que deux exemples, ni sur celui de la préposition *sine* pour traduire la préposition française *sans* suivie d'un infitif ou de *que* et du subjonctif, qui se rencontre deux fois, mais dans la même copie (« sans citer » : *sine proferat* ; « sans perdre le sentiment » : *sine obliviscatur*). Mais on sent bien que des fautes si graves viennent d'une sorte d'impuissance à penser autrement qu'en français, et c'est à cette inexpérience du tour et du vocabulaire latins, qu'on à peine à concevoir chez des hommes entraînés depuis si longtemps aux études latines, qu'on est encore tenté de s'en prendre de tant de gallicismes et d'impropriétés : « calme devant les passions » rendu par *tranquillus* ou encore *sobrius ante animorum motus* ; « perdre le sentiment de toutes les ardeurs » par *perdere sensus irarum* ou *ardorum* ; « des succès » (le texte disait d'ailleurs : « des victoires »), par *successus* ; « eût trouvé en lui un puissant orateur », par *invenisset in eo magnum oratorem*.

Et toutefois, s'il n'est presque pas de copie où l'on ne puisse relever de ces pauvretés, par un contraste étrange, qui fait penser que le mal n'est pas très profond et qu'on y pourrait remédier par des lectures latines moins cursives, plus prolongées, plus réfléchies, il n'en est guère non plus où l'on ne distingue quelques termes heureux, quelques expressions d'une propriété rigoureuse et qui mériteraient de figurer dans un « corrigé » proposé à des élèves.

Aucune d'elles pourtant n'arrive, non plus qu'en version, à une note très élevée. Mais il en est quarante-et-une, soit presque exactement la moitié, qui atteignent ou dépassent la moyenne, s'échelonnant de 5 à 7,5 ; il n'en est que dix, au contraire, qui soient décidément médiocres ou très médiocres, descendant à 3, à 2,75, à 2,5 ; l'une d'elles, — mais une seule, — est à peine au-dessus de zéro. La moyenne effective des notes obtenues (4,87) est toute voisine de la moyenne normale. Nous ne considérons pas que ce soit là un résultat qui ne puisse être dépassé : il est incontestable qu'il marque, lui aussi, un progrès sur celui des années précédentes.

Version grecque. — Le texte de la version grecque était emprunté au *Banquet* de Platon (XVIII, 195 A-196 B). Cette *louange de l'amour* (ce titre en indiquait dès l'abord le sujet aux candidats) est tirée du discours prêté au poète Agathon. En admirateur de Prodicos et de Gorgias, Agathon cherche à définir la méthode qui convient à tout éloge et particulièrement à celui de l'Amour: il faut examiner sa nature et ses effets, ce qu'il est et ce qu'on lui doit. On reconnaît dès lors qu'Eros est, parmi les dieux, le plus beau et le meilleur ; et d'abord le plus beau : c'est qu'en effet il est le plus jeune, et il est le plus jeune parce qu'il échappe à la vieillesse. Il est, en outre, fort délicat, et ici Platon, se souvenant qu'il fait parler le poète

Digitized by Google

d'*Anthos* [1]) (ou *Antheus*), la discussion se nuance de quelque préciosité : Amour, nous est-il dit, est plus délicat que l'Atê (la Fatalité) homérique : car il peut se mouvoir non seulement « sur la tête des hommes » [2]), mais dans leurs cœurs, ne s'insinuant que là où il trouve la tendresse. Il est d'essence subtile, et de là ses effets. Enfin, entre la laideur et lui la guerre est perpétuelle : l'Amour ne vit que parmi les fleurs ; où se trouve quelque lieu fleuri et parfumé, il siège et il demeure.

On ne relèverait pas, dans tout le passage, une vraie difficulté de syntaxe ou de construction. En revanche, il était intéressant, sinon très aisé, de s'essayer à rendre en français le tour de cette démonstration qui vise à progresser logiquement, mais subtile comme son objet, étayée par des répétitions de mots essentiels, et soutenue en même temps d'une grâce aisée et souriante : l'ironie se devine dans la courte réflexion amusée sur la rapidité de la vieillesse, puis sous la légère critique adressée à Homère, s'il ne compte pas comme choses dures « les têtes des hommes » foulées par « les pieds délicats » d'Atê [3]) ; et sans doute, un peu plus loin, ne saurait-on ni prendre pour de simples métaphores les termes dont se sert Agathon pour décrire le jeune dieu, ni négliger de conserver à tout le passage sa valeur psychologique.

On ne s'étonne pas trop que les copies ne soient pas très nombreuses qui se distinguent continûment par le sens ingénieux du détail et des nuances. Déjà, dans la première partie du texte s'était fait sentir l'embarras de quelques candidats à traduire des mots comme θέμις et ἀνεμέσητον, termes précis de la langue religieuse. La tâche des traducteurs s'est compliquée au moment où Agathon définit la « nature subtile » d'Eros. Il était délicat, sans doute, de trouver, pour cet ὑγρὸς τὸ εἶδος et pour les termes qui développent la même idée, des équivalents ayant un sens à la fois descriptif et moral. Mais que d'impropriétés trop évidentes et qui étaient à rejeter ! On propose tour à tour *humide*, *fluide*, *ductile*, *flexible*, *onctueux* et, pour l'idée inverse, *raide*, *raboteux*, *rocailleux*. Εὐσχημοσύνη est traduit par « extérieur distingué », par « bonne tenue », etc., et quelqu'un se trouve ainsi associer, dans la description du même dieu, la « belle prestance » et la « fluidité ». Signalerons-nous encore des vulgarités, ici particulièrement insupportables, comme ce « à la queue leu leu » par lequel on prétend traduire le mot ἑξῆς, — souvent mal compris d'ailleurs ?

Mais ce ne sont pas seulement les maladresses ou les mérites de la traduction qui ont décidé du classement des copies : dans un assez grand nombre d'entre elles, il a fallu relever de vraies erreurs d'interprétation, des inexactitudes graves, des contre-sens, dans quelques-unes même des non-sens, qui proviennent ou de la méconnaissance de la signification précise des mots et de la structure grammaticale des phrases ou (notons que c'est le principal reproche auquel avait déjà donné lieu la composition de version latine) d'une insuffisante attention à la logique du développement.

[1]) Cf. ARISTOTE, *Poétique*, chap. IX.
[2]) Cf. *Iliade*, XIX, 92 et 93.
[3]) Au contraire Vigny (*Les Destinées*) : Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée.

Digitized by Google

Toutes ces causes d'erreur semblent jouer à la fois chez ceux, par exemple, qui peuvent hasarder l'enchaînement d'idées suivant : « Il (l'Amour) s'approche de nous plus vite qu'il ne faudrait : c'est que l'Amour nous hait, et il ne s'aventure pas beaucoup à l'intérieur » ! Et nous pourrions citer d'autres défis au bon sens, qui tiennent à la même insouciance ou à des ignorances du même genre.

On ne s'étonnera donc pas que le jury ait cru devoir apprécier sévèrement une vingtaine de copies, qui tombent à la note 3, à 2, à 1 et au-dessous.

Mais, en revanche, il en est cinquante-deux qui atteignent à la moyenne (5) ou qui la dépassent. Vingt-quatre d'entre elles s'échelonnent entre 7 et 7,75 ; neuf arrivent à 8 ou 8,25. L'épreuve ne laisse donc pas d'être satisfaisante. : la moyenne générale effective en dépasse 5,25.

Thème grec. — Le texte du thème grec était emprunté à La Bruyère (*Du Mérite personnel*, 32 : « Æmile était né... »). Le choix en avait été déterminé par un souci du même genre que celui qui avait inspiré le choix du thème latin : les idées à rendre étaient de celles que l'antiquité grecque a eu maintes fois l'occasion d'exprimer, et la prose des orateurs attiques du IVe siècle offrait en abondance les tours et les termes qu'on y pouvait utiliser. Une seule phrase peut-être, par sa longueur et sa complexité, présentait quelque difficulté de construction : mais il suffisait d'avoir lu, même superficiellement, l'un des *Caractères* de Téhophraste qui sont communément proposés en version dans nos classes, pour y trouver le cadre tout fait de cette période ainsi que les articulations de ses différents membres (οἷός τε, δεινός, ἱκανός, δυνατός).

La correction matérielle est toutefois la première condition qui s'impose dans une telle épreuve, et nous devons reconnaître que les règles les plus générales de la syntaxe sont communément connues et appliquées. Nous signalerons cependant comme des incorrections assez fréquentes la confusion de l'irréel du passé avec le potentiel ; le participe avec ἄν, qui n'exprime jamais qu'un potentiel ou un irréel, pris au sens du conditionnel; l'emploi de l'infinitif futur après un adjectif de détermination (δυνατὸς πράξειν) ; l'accusatif de l'objet interne employé sans détermination (νίκην νικᾶν) ; la liaison par καί, là où il faudrait ἀλλά, d'une proposition affirmative avec la négative qui la précède, et par καὶ οὐ, là où il faudrait οὐδέ, de deux propositions négatives, etc. D'autres tours, sans être proprement incorrects, heurtent l'usage commun et trahissent une pratique insuffisante des textes classiques : telle la construction insolite d'un verbe passif au parfait avec ὑπό et le génitif, au lieu du simple datif ; la construction de l'attribut rattaché immédiatement, sans l'intermédiaire du verbe εἶναι, aux verbes signifiant *croire* ou *sembler ;* l'omission dans l'attraction usuelle du relatif (τούτοις ἅ, pour οἷς ; ταῖς πράξεσιν ἅς pour ταῖς πράξεσιν αἷς) ; le tour insolite du poétique οὐκ... οὔτε, au lieu de οὐκ... οὐδέ ou de οὔτε... οὔτε ; l'absence de liaison par καί entre les différents termes d'une énumération ou, entre les phrases, au moyen d'une particule logique. L'accentuation, enfin, est fort défectueuse : la faute souvent est vénielle et s'explique par

Digitized by Google

l'inadvertance et la précipitation ; il arrive pourtant aussi qu'elle implique l'ignorance des règles fondamentales elles-mêmes.

Mais ce qui manque le plus au plus grand nombre de copies, c'est le tour grec de la phrase et la propriété du vocabulaire ; c'est-à-dire, comme nous le faisions entendre déjà, et pour des motifs analogues, à propos du thème latin, les mérites qui ne s'acquièrent que par la pratique assidue des textes. Maintes copies, exemptes de graves incorrections, sont un tissu de gallicismes, et, pour le vocabulaire, présentent le mélange le plus hétéroclite de termes puisés au hasard dans le dictionnaire, faute de souvenirs personnels, et empruntés sans distinction à tous les genres littéraires et à toutes les époques, d'Homère aux Byzantins. Aussi le jury a-t-il cru de son devoir d'élever sensiblement les notes des candidats qui, sur ces deux points, avaient témoigné de leurs sérieuses lectures et de leur acquis.

Il ne méconnaît pas d'ailleurs que, dans l'ensemble, et malgré ces critiques, l'épreuve du thème grec, comme toutes les autres, a été, cette année, honorable. Quarante-deux copies sur quatre-vingt-trois atteignent ou dépassent la moyenne (5) ; huit d'entre elles s'élèvent au-dessus de la note 7, et la copie classée la première atteint à 8,5. D'autre part, il n'en est que douze qui tombent à 3 ou au-dessous ; mais les cinq ou six dernières, notées 1,5; 1; 0,5; 0,25, font qu'on s'étonne que leurs auteurs aient pu se croire en état d'affronter le concours.

(A suivre).

L'Inspecteur général, Président du Jury :
Albert CAHEN.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Réunions du samedi

Samedi 26 novembre. — Linguistique, Orientalisme et Archéologie

M. Cavaignac rend compte des ouvrages suivants :

1° *Mitteil. der Vorderasiat.-ägypt. Gesellschaft*, 1926, I : *Hethitische Texte*, II : *Staatsverträge des Ḫatti-Reichs*, par J. Friedrich.

Les textes publiés sont des traités conclus par Muršilis II (fin XIVe s.) avec les rois d'Amurru, de Ḫapalla et de Mira. Sauf quelques passages bilingues, ils sont en langue hittite. M. C. montre, par quelques exemples de phrases assez complexes que les savants spécialisés dans ces études semblent traduire sans contestations, comment la connaissance de la langue hittite progresse. En revanche, les textes sont assez décevants au point de vue historique.

2° H. Rohde, *Der Kampf um Asien*, 2 vol., 1924, 1926.

L'ouvrage est consacré au rôle joué par les questions asiatiques avant, pendant, après la grande guerre (1890-1925). Le premier volume traite du Proche-Orient, le second de l'Extrême-Orient. Bien que, naturellement, il ne soit pas exempt, il s'en faut, de passages tendancieux, c'est un travail sérieux d'histoire contemporaine.

3° Ishwari Prasad, *Mediaeval history of India*, Allahabad, 1927.

C'est une histoire de l'Inde de 647 après J.-C. à 1526. L'auteur établit solidement et assez complètement (sauf peut-être en ce qui concerne l'histoire maritime), le cadre historique. Les institutions ne sont pas négligées, ni même l'histoire de la civilisation. On regrette un peu qu'Albiruni ne soit pas exploité davantage.

Bien entendu, M. C. ne prétend que signaler à de plus compétents les deux derniers ouvrages.

A une séance précédente, M. C. avait présenté les fascicules du *Journal of the Royal Asiatic Society*, gracieusement offerts à la section par Sir Oliver Wardrop, consul d'Angleterre. Il ne saurait être question d'un compte rendu, donné par le même homme, de tant d'articles variés. M. C. se borne à signaler une étude sur l'inscription de Darius I à Ecbatane, un compte rendu sur : Carter. *The Invention of Printing in China*, un autre sur : Ishwari Prasad, *History of Mediaeval India* (647-1526), etc.

M. Fouché expose rapidement la théorie qu'il a développée dans son article : *Questions de vocalisme latin et préroman*, paru dans la *Revue des Langues Romanes*, t. LXIII, p. 195-262. Rien ne prouve que les voyelles

Digitized by Google

brèves aient été ouvertes en latin classique, alors que les voyelles longues étaient fermées. Il y a eu cependant une différence de timbre entre les longues et les brèves. Mais cette différence n'est pas celle qui existe entre une voyelle ouverte et une voyelle fermée du type français, italien ou allemand. Les longues et les brèves du latin classique étaient *fermées*. Toutefois, les brèves l'étaient *moins que les longues* et, de plus, elles étaient *relâchées*, tandis que les longues étaient *tendues*. Combinant ces résultats avec sa théorie de la diphtingaison, exposée dans ses *Etudes de Phonétique générale* (vol. 39 de la collection de la Faculté des Lettres de Strasbourg), M. Fouché explique l'évolution : *ĕ, ŏ* latins > rom. *ie, uo* ∽ *ue* et les diverses étapes qu'a dû parcourir un mot comme *pĕde* pour aboutir au français *pied*. Une discussion s'engage avec M. Juret, qui apporte dans le débat des suggestions des plus utiles.

Langue et littérature latines

M. Vallette, nommé à la Sorbonne, a quitté la Faculté à la fin de Décembre. En attendant l'arrivée de son successeur, l'enseignement du latin sera assuré par M. Grenier dans les conditions suivantes :

Lundi, 15 h. ¼, Institut de Philologie classique, *Agrégation des Lettres et de Grammaire*. Explication d'auteurs du programme : César, *de Bello Gallico*, l. VII.

Mardi, 8 h. ½, salle 44, *Certificat d'études latines et Agrégation de Grammaire*. Explication d'auteurs du programme : Lucain, chant I.

Mardi, 15 h. ¼, salle 44, *Certificat d'études latines et d'études littéraires classiques*. Exercices pratiques et explications d'auteurs : Cicéron, *Brutus*.

Jeudi, 15 h. ¼, salle XV, *Agrégation des Lettres et de Grammaire*. Exercices pratiques : thème et version.

M. Americo Castro a Strasbourg

M. Americo Castro, professeur à l'Université de Madrid, a fait, le mardi 6 décembre, sous les auspices de la Faculté des Lettres, une conférence publique sur *Lope de Vega, âme romantique*. Le lendemain, il a retracé, à grands traits, l'histoire de la langue castillane, devant nos étudiants de la section méridionale, auxquels s'étaient joints plusieurs professeurs.

Légion d'honneur

M. Edmond Vermeil, professeur à la Faculté, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, au titre militaire.

Doctorat d'université

Mardi 20 décembre, Mlle Marie-Reine Garnier a soutenu sa thèse sur Henry James et la France (Paris, Champion, 1927, in-8° de 217 pp.), en vue du Doctorat de l'Université de Strasbourg.

Digitized by Google

Le jury était composé de M. Maugain, président, MM. Koszul, Pons, Tronchon.

Mlle M.-R. Garnier a été déclarée digne du grade de docteur de l'Université de Strasbourg avec mention très honorable.

Professorat des Ecoles normales

(Extrait du Bulletin administratif du 15 octobre 1927.)

Rectification aux *Programmes* de la première partie du certificat d'aptitude au Professorat des Ecoles Normales et des Concours d'Entrée aux Ecoles Normales Supérieures de Fontenay-aux-Roses et de Saint-Cloud pour la session de 1928 :

Supprimer dans la liste des auteurs français :

Du Bellay, *Les Regrets*, sonnets I, VI, IX, XV, XVI, XIX, XXIII, XXXIX, LXXXVI, CXVIII.

Ronsard, p. 168-169, 177, 196-197, 198, 216-221.

Digitized by Google

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Textes à traduire ou à commenter

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Version grecque

LICENCE ET AGRÉGATION
à remettre à M. Oguse le 16 janvier 1928.

Au sanctuaire de Delphes à l'aurore [1])

Ἅρματα μὲν τάδε λαμπρὰ τεθρίππων.
Ἥλιος ἤδη λάμπει κατὰ γῆν,
ἄστρα δὲ φεύγει πυρὶ τῷδ' αἰθέρος
ἐς νύχθ' ἱερὰν,
Παρνησιάδες δ' ἄβατοι κορυφαὶ
καταλαμπόμεναι τὴν ἡμερίαν
ἀψῖδα βροτοῖσι δέχονται,
σμύρνης δ' ἀνύδρου καπνὸς εἰς ὀρόφους
Φοίβου πέτεται.
Θάσσει δὲ γυνὴ τρίποδα ζάθεον
Δελφὶς ἀείδουσ' Ἕλλησι βοάς,
ἃς ἂν Ἀπόλλων κελαδήσῃ.
Ἀλλ' ὦ Φοίβου Δελφοὶ θέραπες
τὰς Κασταλίας ἀρτυροειδεῖς
βαίνετε δίνας, καθαραῖς δὲ δρόσοις
ἀφυδρανάμενοι στείχετε ναοὺς
στόμα τ' εὔφημον φρουρεῖτ' ἀγαθόν.....
Ἡμεῖς δέ, πόνους οὓς ἐκ παιδὸς
μοχθοῦμεν ἀεί, πτόρθοισι δάφνης
στέφεσίν θ' ἱεροῖς ἐσόδους Φοίβου
καθάρας θήσομεν ὑγραῖς τε πέδον
ῥανίσιν νοτερόν, πτηνῶν τ' ἀγέλας,
αἳ βλάπτουσιν σέμν' ἀναθήματα,
τόξοισιν ἐμοῖς φυγάδας θήσομεν·
ὡς γὰρ ἀμήτωρ ἀπάτωρ τε γεγὼς
τοὺς θρέψαντας
Φοίβου ναοὺς θεραπεύω.
Ἄγ' ὦ νεηθαλὲς ὦ
καλλίστας προσπόλευμα δάφνας,
ἃ τὰν Φοίβου θυμέλαν
σαίρεις ὑπὸ ναοῖς

[1]) C'est un enfant abandonné, desservant du temple, qui parle.

Digitized by Google

κήπων ἐξ ἀθανάτων,
ἵνα δρόσοι τέγγουσ' ἱεραὶ
γᾶς τὰν ἀέναον
παγὰν ἐκπροϊεῖσαι
μυρσίνας ἱερὰν φόβαν,
ᾇ σαίρω δαπεδον θεοῦ
παναμέριος ἅμ' Ἡλίου πτέρυγι θοᾷ
λατρεύων τὸ κατ' ἆμαρ .....
Καλόν γε τὸν πόνον ὦ
Φοῖβε σοὶ πρὸ δόμων λατρεύω
τιμῶν μαντεῖον ἕδραν·
κλεινὸς δ'ὁ πόνος μοι
θεοῖσιν δούλαν χέρ' ἔχειν,
οὐ θνατοῖς, ἀλλ' ἀθανάτοις·
εὐφάμους δὲ πόνους
μοχθεῖν οὐκ ἀποκάμνω.

Thème grec pour le 21 janvier 1928

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joie, avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

Pascal.

Version latine (Licence et Agrégation)
(A remettre à M. Grenier, pour le 15 janvier).

Ad Atticorum aures teretes et religiosas qui se accommodant, ii sunt existimandi attice dicere. Quorum genera plura sunt ; hi unum modo quale sit suspicantur. Putant enim qui horride inculteque dicat, modò id eleganter enucleateque faciat, eum solum attice dicere. Errant quod solum, quod attice, non falluntur. Istorum enim judicio, si solum illud est atticum, ne Pericles quidem dixit attice, cui primas sine controversia deferebantur qui, si tenui genere uteretur, nunquam ab Aristophane poeta fulgere, tonare, permiscere Graeciam dictus esset. Dicat igitur attice venustissimus ille scriptor ac politissimus Lysias. Quis enim id possit negare ? dum intelligamus hoc esse atticum in Lysia, non quod tenuis sit atque inornatus sed quod nihil habeat insolens aut ineptum. Ornate vero et

Digitized by Google

graviter et copiose dicere aut Atticorum sit aut ne sit Aeschines neve Demosthenes atticus. Ecce autem aliqui se Thucydidios esse profitentur, novum quoddam imperitorum et inauditum genus. Nam qui Lysiam sequuntur, causidicum quemdam sequuntur, non illum quidem amplum atque grandem, subtilem et elegantem tamen et qui in forensibus causis possit praeclare consistere. Thucydides autem res gestas et bella narrat et proelia, graviter sane et probe sed nihil ab eo transferri potest ad forensem usum et publicum. Ipsae illae contiones ita multa habent obscuras abditasque sententias vix ut intelligantur, quod est in oratione civili vitium vel maximum.

(Cicéron, *Orator*, 28-33).

Thème latin (Licence et Agrégation)

(A remettre à M. Grenier pour le 30 janvier).

Personne n'apprit la mort de Turenne qu'il ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'Etat, ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi se faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus. On vit dans les villes par où son corps a passé, les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'Empire romain lorsque les cendres de Germanicus furent portées de l'Assyrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées. Le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les plaintes des habitants. Les magistrats en ce deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville. Les prêtres l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières. Les villes pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau faisaient paraître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnaient. Et, comme si en voyant son cercueil on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient.

Composition de grammaire pour l'Agrégation de grammaire

(Remettre à M. Juret à la fin de janvier 1928).

PLAUTE, *Mil. Gloriosus*, v. 819-v. 839.

Examiner dans ce texte :

1° les particularités de phonétique suivantes :

— *d*, — *t* dans *quid*, *illud*, *dormit*, *clamat*, etc. ;

— *s* dans *suppromus* (v. 825) ;

—*s*— dans *naso*, *nisi* ;

— *i* — en fin de mot ;

— *o* — de *votuit*.

2° les particularités morphologiques de *tetigit*, *prompsisti*, *condormiscere*.

3° les particularités syntaxiques.

Digitized by Google

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Dissertation de licence

(A remettre à M. F.-Ed. Schneegans en mars 1928.)

En quelle mesure Joachim Du Bellay met-il en pratique les principes de la *Défense et Illustration de la langue française* dans les morceaux publiés par Jos. Viancy et mis au programme de licence? »

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Version allemande

(A remettre à M. Schlagdenhauffen, le 15 janvier.)

Wackenroder.

Die schönste Verherrlichung der « dunklen Gefühle » muss man bei Wackenroder, dem lieblichsten, dem verträumtesten Romantiker suchen. Seine Herzensergiessungen eines kunstliebenden Klosterbruders sind eine schwärmerische Verkündigung des Glaubens, dass Kunst nichts Erlernbares, sondern göttliche Eingebung, Offenbarung sei. Das Buch ist wie eins, das lange, lange Jahre in einer Kirche gelegen hat, ein Psalterium mit goldenen und flammenden Ornamenten zwischen den mystischen Gesängen und durch und durch süss von dem Weihrauch, der es beständig umwölkt hat. Ihn ängstigte das Licht, weil er nie völlig aus dem Schlafe erwacht war; sein ganzes Leben war wie das Aufschrecken eines müden Schläfers, der blinzelnd ins Morgenlicht sieht, aus den umschlingenden Blumenranken seines Traumes sich nicht losreissen kann und sich willig von ihnen in den Schlummer zurücklocken lässt. « Die Weltweisen, » sagt er, « sind aus einem an sich löblichen Eifer für die Wahrheit irre gegangen; sie haben die Geheimnisse des Himmels aufdecken und unter die irdischen Dinge, in irdische Beleuchtung stellen wollen und die dunklen Gefühle von denselben, mit kühner Verfechtung ihres Rechtes, aus ihrer Brust verstossen. Vermag der schwache Mensch die Geheimnisse des Himmels aufzuhellen? Glaubt er verwegen ans Licht ziehen zu können, was Gott mit seiner Hand bedeckte? Darf er wohl die dunkeln Gefühle, welche wie verhüllte Engel zu uns herniedersteigen, hochmütig von sich weisen? Ich ehre sie in tiefer Demut; denn es ist grosse Gnade von Gott, dass er uns diese echten Zeugen der Wahrheit herabgesendet. Ich falte die Hände und bete an. » Weil er mit Worten, der Sprache des Bewusstseins, die dunklen Gefühle nicht offenbaren kann, die so überwältigend aus dem Grunde seines Innern ihn überströmen, flüchtet er zur Musik. Sie könnte ihn aus seiner Bedrängnis erlösen. Der ganze Strom von Schmerz und Wonne, der sich aus den Tönen über das widerstandslose, bebende Herz ergiesst, rauscht unterirdisch in seiner Sprache.

« Und so erkühne ich mich denn, aus meinem Innersten den wahren Sinn der Tonkunst auszusprechen und sage: Wenn alle die innern Schwingungen unserer Herzensfibern — die zitternden der Freude, die stürmischen des Entzückens, die hochklopfenden Pulse verzehrender

Digitized by Google

Anbetung —, wenn alle die Sprache der Worte, als das Grab der innern Herzenswut mit einem Ausruf zersprengen : dann gehen sie unter fremdem Himmel, in den Schwingungen holdseliger Harfensaiten, wie in einem jenseitigen Leben in verklärter Schönheit hervor und feiern als Engelgestalten ihre Auferstehung. »

Unermüdlich klingt seine wohllautende Klage über die kalten Vernünftler, die das « stumme Singen, den vermummten Tanz der unsichtbaren Geister in ihrem Innern » an das Licht zerren wollen ; die sich nicht begnügen, den verdeckten Strom in der Tiefe ihres Gemütes von ferne rauschen zu hören. Unermüdlich lobt seine melodische Zunge die göttliche Kraft der Musik, die uns das unendliche Lied, das wir da unten gehört haben, auf bezauberten Saiten schöner wieder vorsingt, bis zuletzt seine Worte in Tränen sich auflösen.

Ricarda Huch.

Thême allemand

(A remettre le 26 janvier à M. Fourquet).

Pour asservir la nature vivante à ses besoins, à ses désirs et à ses rêves, il faut que l'homme y supprime ou y discipline la vie : tuer ou dompter. En art décoratif, styliser, c'est presque toujours tuer : je ne vois guère que les jardiniers qui domptent et disciplinent. Et encore ! leurs coups de sécateurs aux rameaux rebelles des massifs sont autant de meurtres parcellaires. Le boucher, le bûcheron, ces agents de l'utilitarisme humain, tuent au propre ; l'artiste décorateur, en stylisant, tue en effigie. Lignes souples, molles et végétales des balcons « art nouveau », semis de fleurs sur les fonds clairs des toiles de Jouy, feuilles d'acanthe des chapitaux corinthiens, gargouilles médiévales, quels immenses cimetières de bêtes et de plantes ! Maître ferronnier, tu as fixé dans le pied de ma lampe le geste souple de la clématite qui grimpait au buisson ; mais ton marteau a vidé la tige de sa sève et ton burin en a tranché des feuilles ; tu as discipliné l'espiègle des haies et son ébouriffement. Pour le boucher, le bûcheron, le décorateur, ces trois serviteurs de l'homme qui veut vivre et vivre bellement, la vie ou sa représentation exacte est l'obstacle gênant. La technique décorative est donc un meurtre en effigie ; elle produit une mort artificielle. Cela apparaît dans ses procédés qui visent à imiter les effets de la mort naturelle et à en reproduire les aspects. Les végétaux morts sont desséchés et racornis, moins souples, plus rigides et plus solides que les plantes vivantes. C'est à un travail analogue que se livre l'artiste décorateur. La mort fixe définitivement, ou du moins pour un temps assez long, les couleurs et les formes des objets, et ces couleurs sont presque toujours différentes de celles qui revêtaient les plantes en vie. Si je renversais les termes de la comparaison, je dirais que la mort stylise les formes, rythme les mouvements en les figeant, transpose les couleurs ; je dirais qu'elle applique les procédés et les principes de la technique décorative. Cet art reproduit et imite tous les effets de la mort, tant il est vrai que la vie ou son expression ne peut trouver de place dans ses créations...

Digitized by Google

Or, la mort naturelle est l'effet du temps. En essayant de reproduire artificiellement, pour la décoration, les couleurs et les formes qu'a obtenues le vieillissement naturel, l'artiste-décorateur s'efforce de nous faire croire que l'objet décoré, stylisé, est vieux, desséché, mort ; tout se passe comme s'il voulait me suggérer que la coupe de grès qui orne ma table est une tranche de calebasse noircie et racornie.

En créant une sorte d'illusion d'optique propre à me rassurer et à me plaire, il m'entraîne à sa suite dans le passé par une sorte de recul historique.

Louis-André Fouret.

Langue et littérature anglaises

Thème anglais (Agrégation et Licence)
A remettre à M. Pons, le 2e mercredi de janvier

La maison des Audibert resta vide et le propriétaire disposa les deux pièces du nord en fruitier.

Par les fenêtres ouvertes, l'odeur des fruits se répandait et semblait imposer à la vue la solitude des vergers, l'abandon des murs blancs contre lesquels s'étendent les branches chargées de figues ou de pêches. Abandonnée elle aussi, Anna ne se refusa plus à la solitude. Depuis des années déjà, elle ne sortait presque jamais de la Condamine. Elle passait toute sa vie entre ces hautes maisons, sans même s'avancer jusqu'à la rivière, indifférente au monde extérieur, entourée par un cercle de rochers, de pentes d'herbes et d'arbres qui, chaque jour, devenait plus mystérieux pour elle. Comme font les enfants, elle croyait voir le « bout du monde » à chaque coin de l'horizon. Elle en venait à ne plus pouvoir imaginer ce qu'il y avait derrière la crête de Buscaillou, après la ligne irrégulière des châtaigniers ou par delà le coude de la rivière. La marche même du jour, ou celle plus majestueuse et lente, des saisons, lui semblait se dérouler tout entière entre les rochers de l'Est et la ligne du faîte des arbres, vers les Ecoles, à la sortie de la Rue Haute. Le soleil se levait sur les roches, il touchait le soir les rameaux étendus. L'hiver n'était qu'un filet d'eau glacée qui descendait de la haute muraille et l'automne un tourbillon de feuilles et d'oiseaux.

Y avait-il autre chose ? Les chemins et les routes ? Anna les avait parcourus, mais elle ne voulait même plus en retrouver le souvenir. Elle ne se sentait encore quelque force et quelque ardeur à vivre qu'entre ces étroites limites.

Au bout de tant d'années, elle ne gardait de passion que pour les soins du ménage. Mais pour eux elle retrouvait toute l'âpreté de sa jeunesse, une ferveur économe, une exactitude de tous les instants. A force de ne penser qu'à ces travaux, elle arrivait à tout utiliser, à ne jamais rien perdre, « à vivre pour rien », comme elle le disait elle-même.

Pas un sou ne sortait de la maison qui ne fût aussitôt rattrapé par un de ses bénéfices personnels. Elle vendait quelques légumes, quelques fruits et payait ainsi le sucre et le café. C'était pour elle une comptabilité

Digitized by Google

angoissante que l'équilibre de chaque semaine. Tout ce que vendait Combes — le vin, le seigle, les châtaignes — servait à payer les grandes dépenses de l'année, les vêtements, le loyer, et surtout à augmenter les économies. Mais les dépenses quotidiennes, c'était elle qui les payait, de son argent, et son orgueil était de faire encore sur elles de nouvelles économies, sou par sou.

Maintenant, tous ses désirs — l'espoir dans la vie, l'espoir en Dieu — s'étaient affaiblis jusqu'à disparaître. Elle n'attendait plus rien, mais une application de tous les instants, la certitude d'accomplir une tâche nécessaire, la liait toujours à la vie. Elle subissait ainsi, au cours du temps, toutes les servitudes de son âge, elle réglait sa vie sur elles, servante soumise, égale à sa tâche, jamais supérieure aux gestes qu'elle faisait.

André Chamson, *Les Hommes de la Route.*

HISTOIRE ANCIENNE

EPIGRAPHIE LATINE

Fragment des Actes des Arvales

C. I. L., VI, 2104. Conférer le fragment découvert en 1914, Dessau, 9522.

[isdem cos VI. kal. Iun. in Palatio in] Divor. per Alfenium Avitianum promag. fratr. Arv. prima | [luce ture et vino fecerunt et] frug. arid. et virid. contiger. et panes laureatos et Deam Diam] [unguentaverunt et fratres Arv] al cathedris conseder [p]raetextati et ibi praetextas deposuerunt] [Alfenius Avitianus prom] ag., Catil. Severus, Statil. Silianus, Sulpic. Pollio, Fl. Archelaus, Armenius [[Peregrinus]... us, Fl. Alpinus. Item post merid. a balneo cathedris consederunt, deinde [[manibus lautis c]enatoria alba sumser, et in tricliniarib. discubuer. et epulati sunt; item pueri] [praetextati pat] rimi et matrimi, senator. fili n. IIII in cathed[ris] consederunt et epulati sunt. [[Fratres Arvales p] ost epula [s] super toralibus segmentatis discubuer. et t. v. f. et per pueros praetext.] [senat] orum filios et public. at aram pertul. et unguent, et coronas acceperunt et in mantelis | [ungu]enta rs. contigerunt. Item mensa secunda bellarior. divisa est, et sportulas acceper. sacerdotes [imp. Aug. et ceteri sacerdotes q. s. s. s. et rosa soluta diviser, ibique felic. dixer. — Item IIII kal. lunia[s] [in luco deae Diae Alfenius Av[i]tianus promagister ad aram immol. porcil. piacul.] [I] luci coinq. et operis [faciund., ibi vacc. honor. imm. et inde in tetrastylo revers. subsellis consed., deinde reversus ad aram [ext[as] reddidit. porcil[i]ares. Item in circo in foculo arg. cespiti ornato extam vacc. redd. et in tetrastylo [reversus est et in codice cavit et praetextam deposuit et in pap[i]lione suo reversus. Promeridie autem [fratres Arvales praetextas acceper. et in tetrastylo convenerunt et subsellis consederunt et ca[v]erunt] se adfuisse et sacrum fecisse et porcilias piaculares epulati sunt et sanguem. Postea inde praetextati [capite velato vittas spiceis coronati lucum adscenderunt et per Alfenum Av[i]tianum promag. agnam] opimam imm. et hostiae litationem inspexer.; perfecto sacrif[ici]o omnes ture et

Digitized by Google

vino fecerunt. Deinde ⌈ reversi in aedem in mensa sacrum fecerunt o[ll]is et ante aedem in cespite promag. et flam. sacr. fecer. ; ⌋ item foras ad aram reversi thesauros dederunt, item flam. et promag. scyfos arg. cum sumpuis ⌈ vino repletis ante osteum acerras ture et vino fecer. et ante osteum restite[r]et duo ad fruges petendas ⌈ cum publicos desciderunt et reversi dextra dederunt laeva receperunt, deinde ab alterutrum sibi redd. ⌋ et public. frug. tradider. Deinde in aedem intraver. et ollas precati sunt et osteis apertis per clivum iacta ⌈ verunt, deinde subsellis marmoreis consed. et panes laureat. per public. partiti sunt; ibe omn. lumemulia ⌋ cum rapinis acceperunt et deas unguentaverunt et aedes clusa e. ; omnes foris exierunt ; ibi sacerdotes ⌋ clusi succincti libellis acceptis carmen descindentes tripodaverunt in verba haec... Post tripodationem deinde signo dato publici introier, et libellos receperunt.

HISTOIRE DU MOYEN AGE

Conférence d'histoire du moyen âge. — Explication de textes. Défrichement, peuplement et franchises rurales (XII^{e}-XIII^{e} siècle)[1]).

VIII. CHARTES DE PEUPLEMENT.

15. — A. **LUCHAIRE**, *Louis VI le Gros. Choix de textes inédits*, n° 551.

In nomine sancte et individue Trinitatis amen. Ego Ludovicus Dei gratia Francorum rex, notum volo fieri cunctis fidelibus, tam futuris quam et instantibus, quod homines qui in nemore quod Tolfolium dicitur hospitari volunt, arpentum terre unum et alterius arpenti quartam partem tali ratione ad eos hospitandos concedimus ut unde annis singulis VI. denarios in censu et gallinas duas et avene sextaria II. nobis exsolvant. Hanc etiam libertatem eis concedimus ut neque herbannum neque talliatam tribuant, neque in expeditionem neque in equitatum nisi communi christianitatis submonitione vadant neque corveiam tribuant, neque per aliquem in terra nostra justiciabuntur nisi per eum in cujus manu eos mittemus, nec etiam Stampis. Quod ne valeat oblivione deleri, scripto commendavimus ; et ne possit a posteris infirmari sigilli nostri auctoritate et nominis nostri karactere subterfirmavimus.

16. — **GUÉRARD**, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Père de Chartres*, t. II, p. 438, n° XLVII.

Regnante Ludovico, Philippi regis filio, domno Guillelmo, Majoris Monasterii monacho, sancti Petri Carnoti abbate, Gilbertus, ipsius monasterii monachus et capicerius, emit terram de Tornesiaco. Hanc cum rusticis ad hospitandum traderet, tale eis consuetudinis onus, ipsis concedentibus, imposuit : scilicet ut de agripenneo darent II^{os} sextarios avene et duos denarios et duos capones, vel duas bonas gallinas si capones non haberent, et duos panes ; et corveias terre facerent de

[1]) Voir *Bulletin* du 1er décembre 1927.

Digitized by Google

animalibus suis in martio et ad garedta et resecanda et ad cooperiendum. De bove dabunt IIII denario de pastu; obliviones et terragium quo voluerit monachus vel Castrum Duni vel Aurelianum deferent. Et hec vidit Guillelmus, cognomine Burduns, et concessit qui major erat terre; et hoc viderunt et audierunt Gilbertus capicerius et Richardus de Niz.

17. — **GUÉRARD**, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 78, nº LXXIX.

Odo, Dei gratia Parisiensis episcopus, omnibus Christi fidelibus, ad quos presens scriptum pervenerit, eternam in Domino salutem. Tam ad presentium quam ad futurorum noticiam volumus pervenire quod nos, de prudentum virorum consilio, terram nostram de Marna, in qua nemus olim fuisse dinoscitur, ad hostisias dedimus et ad censum, tali modo quod quelibet hostisia habebit VII arpennos terre cultibilis et unum arpennum ad herbergagium faciendum.

De illo autem arpenno in quo erit herbergagium reddetur annuatim nobis vel episcopo Parisiensi qui pro tempore fuerit, in nativitate beate Marie, unus sextarius avene; in festo sancti Remigii, VI denarii Parisienses censuales; in esto Mortuorum dimidia mina frumenti et duo capones.

De singulis vero VIII arpennis, in predicto festo sancti Remigii, VI denarii censuales persolventur.

Et sciendum quod de illis VIII arpennis duo meliores, quos episcopus vel mandatum suum elegerit, deputabuntur herbergagio, et sine illis duobus arpennis herbergagium vendi vel alienari non poterit, nec duo arpenni sine herbergagio. De reliquis VI arpennis poterit hospes venditionem facere, vel contractum alium [secundum] voluntatem suam, cum illis tamen qui in villa manebunt.

Nec terram ipsam seu herbergagium aliquis tenere poterit nisi manens in villa. Si autem herbergagium aut terram ad aliquem per escheamentum devenire contigerit, qui non sit mansionarius in villa, infra annum ad terram venire tenebitur et ibidem manere, aut vendere tali qui ibidem maneat.

Notandum est autem quod omnes redditus predicti recipientur et mensurabuntur in ipsa terra, ad mensuram Sancti Clodoaldi, per manum servientis episcopi, et quando mensurati fuerint et recepti, hospites de Marna, in propriis vehiculis et sumptibus, eos apud Sanctum Clodoaldum in horreum episcopi ducere tenebuntur, sed non remensurare.

Episcopus de suo faciet furnum in villa et ponet ibi furnerium suum qui furnum calefaciet de furnilla quam querent homines, ad rectum furnagium, juxta consuetudinem Sancti Clodoaldi, quod erit episcopi.

Homines de Marna ibunt per bannum ad molendina episcopi, et ibi molent quatuordecim boissellos pro quindecimo; et si infra diem et noctem non haberent locum molendi, libere liceret eis ire ad aliud molendinum.

Si vinum venditum fuerit in villa ad tabernam, serviens episcopi tradet mensuras, et pro eis habebit denariatam vini a tabernario et quotiens taberna ad minus precium reducetur, serviens episcopi obolatam vini recipiet.

Episcopus habebit rotagium in villa.

Homines ville in terra illa justiciabuntur per servientem episcopi de forisfactis que fient in terra, et serviens ille non poterit esse prepositus Sancti Clodoaldi. Tota justicia hominum tenebitur in terra usque ad vadium duelli; et postquam ventum fuerit ad vadium duelli, veniet ad curiam episcopi apud Sanctum Clodoal-

Digitized by Google

dum, coram episcopo vel mandato suo, qui tamen non erit prepositus Sancti Clodoaldi; et ultra pontem Sancti Clodoaldi, pro justicia terrena, homines illius loci episcopus trahere non poterit. Verumptamen si homines de Marna episcopo de rebus suis propriis injuriam fecerint, vel alicui de familia sua, sive etiam preposito Sancti Clodoaldi, aut majori de Victoricio vel de Moyssiaco, aut servienti de Marna, in personis eorum forisfecerint verbo vel opere, apud Sanctum Clodoaldum venient et ibi, coram episcopo vel mandato suo, de forisfactis istis et interceptionibus justiciabuntur. Preterea si quis in terris de Marna tantum forisfactum fecerit propter quod debeat capi et teneri, apud Sanctum Clodoaldum ducetur, et ibi tenebitur, donec per judicium liberatus fuerit vel dampnatus.

Si pro vindicanda injuria sua vel amicorum suorum, episcopus homines de Marna ad aliquem locum ducere vel alii commodare voluerit, per unam diem eos tenere poterit; et si eos ultra diem unum episcopus vel ille cui eos tradiderit detinere voluerit, aut eis providebitur in expensis aut libere poterunt et sine forisfacto redire.

Omnes hospites de Marna erunt liberi et quieti ab omni tallia et corveiis, reddendo tamen redditus et consuetudines supradictas, salvo omni jure et justicia episcopi et servientis sui.

Ut igitur predicte consuetudines et libertates perpetuis temporibus maneant inconcusse, presentem paginam ad majorem firmitatem fieri fecimus et sigilli nostri munimine roborari. Actum anno MCXCIX, pontificatus nostri anno II° [1]).

IX. DEFRICHEMENT ET PAROISSE.

18. — **GUÉRARD**, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 112, n° CXVIII (cf. ci-dessus le n° 17).

Symon decanus totumque capitulum Sancti Clodoaldi omnibus presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Notum facimus quod, cum venerabilis pater et dominus noster Odo, Parisiensis episcopus, extirpari fecisset nemus suum de Marna, et ibidem novam quamdam edificari fecisset ecclesiam, et in ea sine nobis presbiterum instituisset, et ei partem decime assignasset, nos inde conqueri cepimus, jus nostrum tam in ecclesia quam in decima reclamantes et dicentes, cum tam ecclesia quam decima sita essent in parrochia nostra, ipsam ecclesiam ad donationem nostram pertinere debere, et dictam decimam jure decimationis ad nos merito devolvendam. Tandem vero, pro bono [pacis], ipsius episcopi nobis et ecclesie nostre benivolentiam et gratiam conservare volentes, de omnibus supradictis in eundem episcopum unanimiter compromisimus, et nos bona fide et firmiter promisimus, sine contradictione qualibet, servaturos quicquid inde duceret disponendum. In hujus rei memoriam, de communi consensu, presentem cartam sigilli nostri fecimus impressione muniri. Actum anno gratie MCCII.

X. DÉFRICHEMENTS AUTOUR DE VILLAGES ANCIENS; DÎME DES NOVALES.

19. — **GUÉRARD**, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. 1, p. 99, n° C.

Henricus, Dei gratia Beati Dyonisii humilis minister, et ejusdem loci conventus, universis presens scriptum inspecturis salutem in Domino. Noverint universi

[1]) Cf. *Ibid.*, p. 112, n° CXVIII.

Digitized by Google

quod cum episcopus Parisiensis peteret a nobis decimas novalium, a tempore Lateranensis concilii sub domino Alexandro celebrati, factorum in parrochiis de Damna Petra, de Senliciis et de Ruolio, de Valle Cresson, de Columbis et Asneriis et de Mesnilio Sancti Dyonisii ac Nova Villa Sancti Dionisii, que est versus Tornent, et de Trembleio ac Villa Picta, et fructus inde perceptos; nos quoque reconveniremus ipsum episcopum super usu aque Secane, a fluvio Savre inferius, per duas leucas seu unam et dimidiam, cum molendinis constructis in ea et jure patronatus ecclesiarum de Villa Tignios et Petra Ficta, cum proventibus inde perceptis; tandem nos et episcopus Parisiensis predictus mediante venerabili patre G[arino] Silvanectensi episcopo, in hanc formam pacis convenimus, videlicet.

Quod aqua Secane, a fluvio Savre usque ad locum qui dicitur Albus Portus, et molendina ad pontem Sancti Clodoaldi constructa eidem episcopo et successoribus suis in perpetuum remanebunt pacifice, libere et quiete.

Jus vero patronatus ecclesiarum de Villa Tigniosa et de Petra Ficta ad nos de cetero pertinebit ut, personis que nunc sunt in illis ecclesiis cedentibus vel decedentibus, personas ydoneas ad illas ecclesias archidiacono et episcopo Parisiensi presentemus instituendas ab ipso episcopo;

Quartam quoque partem decimarum de novalibus, a tempore Lateranensis concilii sub domino Alexandro celebrati factis in supradictis parrochiis, in quibus episcopus Parisiensis petebat a nobis decimas novalium, habebit predictus episcopus [et successores] sui in perpetuum, et nos habebimus tres alias partes decimarum predictarum.

Que autem novalia facta sint in predictis parrochiis, a tempore memorati concilii, inquirent G. archidiaconus Parisiensis ecclesie, ab episcopo Parisiensi electus, et Helyas, elemosinarius sancti Dyonisii, a nobis electus, et magister Hamericus, canonicus Silvanectensis, datus a domino Silvanectensi episcopo. Si autem aliquis eorum decederet, vel commode inquisitioni faciende interesse non posset vel nollet, ille qui ipsum instituit loco illius alium subrogabit, donec primus possit commode interesse; et si tres non venirent ad dies assignatos, duo nichilominus procederent, tercio etiam non excusato nec veniente. Monachi autem jurare tenebuntur qui fuerunt nominati ad dicendam veritatem, et alii qui fuerint nominati compellentur per nos et per episcopum Parisiensem ad dicendam veritatem, si eos poterimus compellere. Inquisitio autem ista fiet de plano et sine allegationibus et credetur, sine qualibet allegatione, tribus inquisitoribus vel duobus ex illis; et fiet inquisitio ista infra octavas Pentecostes; et, si necesse fuerit, tres inquisitores vel duo ex illis terminum illum prorogare poterunt sicut viderint expedire.

Si autem nos aliqua de novalibus illis excoleremus, non solveremus inde decimas; [si alius excoleret, solveret inde decimas] modo predicto videlicet Parisiensi episcopo quartam partem et nobis tres partes.

Decimas autem quas petebat presbiter de Argentolio apud Aurelianis, tam bladi quam vini, in parrochia de Argentolio, et minutam decimam quam habuimus hactenus in predicta eciam parrochia, de voluntate et permissione episcopi, quitavit idem presbiter in perpetuum nobis et prioratui de Argentolio, et episcopus predictas decimas nobis confirmavit.

Episcopus autem tacere faciet presbiteros de Senliciis, de Valle Cresson et de Mesnilio Sancti Dyonisii, de Villa Nova Sancti Dionysii versus Tornent, super ampliatione beneficiorum facienda secundum constitutionem generalis concilii sub

Digitized by Google

domino Innocentio celebrati; ita quod, si quis de predictis prebiteris diceret suum XII libras non valere et super hoc impeteret nos ad faciendum augmentum usque ad XII libras, liceret nobis detinere portionem assignatam presbitero ab episcopo de novalibus supradictis, donec esset nobis satisfactum. Insuper predicti presbiteri quitaverunt in perpetuum, auctoritate episcopi, nos a predicta augmentatione.

Preterea episcopus et presbiter de Argentolio quitaverunt fructus, proventus, expensas et dampna ex causis predictis nobis, et nos, versa vice, quitavimus episcopum et presbiterum de Argentolio de omnibus supradictis, scilicet fructibus et proventibus, expensis et dampnis, ex causis predictis.

Hanc autem compositionem ratam habemus et approbamus. In cujus rei firmitatem, presentem paginam sigillis nostris fecimus communiri. Actum anno Domini MCCXVII, mense martio.

20. — *Ibid.*, p. 109, n° CXIV [1]).

Nos G., Parisiensis ecclesie archidiaconus, et Helyas, helemosinarius Beati Dyonisii, et magister Haymericus, canonicus Silvanectensis, notum facimus quod de consensu episcopi Parisiensis et abbatis et conventus Beati Dyonisii, electi sumus ad inquirendum que novalia [facta] essent a tempore Lateranensis concilii, sub pie recordationis Alexandro papa celebrati, in parrochiis de Asneriis, de Ruolio, de Valle Cresson, de Mesnilio Sancti Dyonisii, de Danna Petra, de Cenlices.

Inquisitione facta igitur, bonorum virorum testimonio didicimus quod apud Asnerias sunt novalia: vinee de Pratellis juxta crucem; et fundus de Laumont usque ad caminum apud Geneviler, totum clausum vinearum que inter fossata continentur; in cultura Sancti Dyonisii Labugue circiter unum arpennum; et cultura Henrici hostelarii sicut mete distingunt; et locus qui dicitur Bus Rotundus; et locus qui dicitur La Broce; et locus qui dicitur pratum Rimout; et sub monte defuncti Giroudi modicum quid; et noa de Marchais.

Apud Ruolium sunt novalia: in Valle Surda tria arpenna Symonis Roulant de Sancto Clodoaldo, et duo arpenna filie Johannis Bartholomei; ad Fossarz terra Johannis majoris de Valle Cresson, et terra Arnulfi de Bauderon, et alia circiter duo arpenna, et jascheria Rogeri de Sala; et apud Goteriam circiter duo arpenna Guiardi.

Apud Vallem Cresson novalia sunt: locus qui dicitur Perroncel; et circiter duo arpenna Guiberti Orenge. Et mete in loco qui dicitur Perroncel posite sunt.

Apud Mesnilium vero Sancti Dyonisii sunt novalia: apud Bonelaie Bellepenne sicut mete posite sunt circiter VI arpenna que tenet dominus Caprosie; et ad Vallem Guiberti circiter arpennum et dimidium que tenet Rencelina de Trapis; apud Mineriam circiter duo arpenna; et totum territorium de Haya de Ambesi, quod est extirpatum, excepto arpenno et dimidio que tenet Ermengardis de Ambesi; et locus qui dicitur Tuel de Ambesi, circiter VII arpenna que tene[n]t Radulfus et Joibertus.

Apud Dannam Petram vero sunt novalia: circiter unum arpennum in Chanalea, quod tenet Radulfus Bonus Villanus; et circiter IIII^{or} arpenna, apud Foucherolles,

[1]) Cf. p. 108, n° CXI (Tremblay et Villepinte); p. 109, n° CXIII, Villeneuve-Saint-Denis.

Digitized by Google

que tenet Garinus Martellus; et circiter dimidium arpennum quod tenet Guibertus Servain; et unum arpennum juxta Leroictiz quod tenet Johannes de Moncel; et circiter X arpenna que tenet Theobaldus de Moncel de essarto Garini Moysseron; et circiter unum arpennum Willelmi le Jai; et circiter unum arpennum Henrici Beraut; et circiter unum arpennum Baldeuvini Fulconis; et circiter tria arpenna Odonis Berraz; et circiter duo arpenna Isembardi de Moncel; et circiter tria arpenna Theobaldi de Moncel; et circiter unum arpennum Galteri et Giraudi fratrum, et unum arpennum Baldewini de Tertre; et circiter tria arpenna Roberti de Galles; et circiter LX arpenna de culturis Sancti Dyonisii.

Apud Cenlicias vero sunt novalia: versus campum Christophori, circiter VII arpenna que extirpavit Odo de Sermeio, miles; et circiter IIII^{or} arpenna apud Morunval, que tenet major de Danna Petra; et in noa Huelin circiter unum arpennum et dimidium, quod tenet Galterus filius majoris de Danna Petra; et circiter unum quarterium versus nemus quod tenet Herbertus de Mola Vina; et circiter unum arpennum quod tenet Radulfus de Mala Vicina; et circiter duo arpenna a la Chenelée, que tenet Willelmus A[n]glicus; et circiter duo arpenna a la Chautele, que tenet Guibertus de Ruella; et circiter duo arpenna juxta la Conche que tenent Eremburgis de Monasterio et Stephanus de Baterel et Radulfus frater ejus; et circiter unum arpennum ad essartum defuncti Roberti Clopet quod tenet Odo de Buisson; et circiter unum arpennum in prato Chanot, quod tenet Radulfus de Garnes; et circiter . . . .[1]) ad Vallem Augrin, juxta nemus militum, quod tenet Fucherus des Planches; et circiter unum arpentum ad Chineval quod tenet Robertus Bachelers; et circiter tria arpenna in cultura domini Garini de Valle; et circiter tria arpenna ad Pastid que tenet Petrus de Valle; et circiter unum arpennum ultra molendina, quod tenet Maria de Grangia; et circiter dimidium arpennum ad essartum quod tenet Garinus de Cheviler. Actum anno domini MCCXVIII, mense maio.

Langue et littérature italiennes

Version italienne (pour le 19 janvier)

Una grandinata a Lione.

Trovandoci un giorno presso a Lione a una giornata, era vicino alle ventidua ore, cominciò il cielo a fare certi tuoni secchi, e l'aria era bianchissima: io ero innanzi una balestrata dalli mia compagni: doppo i tuoni faceva il cielo un romore tanto grande e tanto paventoso, che io da per me giudicavo cho fussi il dí del giudizio; e fermatomi alquanto, cominciò a cadere una gragnuola senza gocciola d'acqua. Questa era grossa piú che pallottole di cerbottana, e, dandomi addosso, mi faceva gran male: a poco a poco questa cominciò a ringrossare, di modo che l'era come pallottole d'una balestra. Veduto che 'l mio cavallo forte ispaventava, lo volsi a dietro con grandissima furia a corso, tanto che io ritrovai li mia compagni, li quali per la medesima paura s'erano fermi drento in una pineta. La gragnuola ringrossava come grossi limoni: io cantavo un miserere: e in mentre che cosi dicevo divotamente a Dio, venne un di quei grani.

[1]) Lacune dans le ms.

Digitized by Google

tanto grosso, che gli scavezzò un ramo grossissimo di quel pino dove mi pareva esser salvo. Un'altra partie di quei grani dette in sul capo al mio cavallo, qual fe' segno di cadere in terra; a me ne colse uno, ma non in piena, perché m'aría morto. Similmente ne colse uno a quel povero vecchio di Lionardo Tedaldi, di sorte che, lui che stava come me ginocchioni, gli fe' dare delle mane in terra. Allora io, prestamente veduto che quel ramo non mi poteva piú difendere, e che col miserere bisognava far qualche opera, cominciai a raddoppiarmi e' panni in capo : e cosí dissi a Lionardo, che acquoruomo gridava Giesú Giesú, che quello lo aiuterebbe, se lui si aiutava. Ebbi una gran fatica piú a campar lui che me medesimo. Questa cosa durò un pezzo, pur poi cessò, e noi ch'eramo tutti pesti, il meglio che noi potemmo ci rimettemmo a cavallo; et in mentre che noi andavamo inverso l'aloggiamento, mostrandoci l'un l'altro gli scalfitti e le percosse, trovammo un miglio innanzi tanta maggior ruina della nostra, che pare impossibile a dirlo. Erano tutti gli arbori mondi e scavezzati, con tanto bestiame morto, quanto la n'aveva trovati: e molti pastori ancora morti: vedemmo quantità assai di quelle granella le quali non si sarebbon cinte con dua mani. Cene parve avere un buon mercato, e cognoscemmo allora, che il chiamare i'Dio e quei nostri misereri ci avevano piú servito, che da per noi non aremmo potuto fare. Cosi ringraziando idio, cene andammo in Lione l'altra giornata a presso, e quivi ci posammo per otto giorni. Passati gli otto giorni, essendoci molto bene ricreati, ripigliammo il viaggio, e molto felicemente passamo i monti. Ivi comperai un piccol cavallino, perché certe poche bagaglie, avevano alquanto istracco i mia cavalli.

Benvenuto CELLINI.

Thème italien pour le 12 janvier
(Voir plus haut le texte du thème allemand).

Thème italien pour le 26 janvier
(Voir plus haut le texte du thème anglais).

II. — Sujets donnés aux Concours de l'Enseignement secondaire en 1926

AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
ORDRE DES LETTRES

Version espagnole

El amigo manso.

Tengo yo un amigo que ha incurrido por sus pecados, que deben de ser tantos en número como las arenas del mar, en la pena infamante de escribir novelas, así como otros cumplen, leyéndolas, la condena o maldición divina. Este tal vino a mí hace pocos días, hablóme de sus trabajos, y como me dijera que había escrito ya treinta volúmenes, tuve

Digitized by Google

de él tanta lástima que no pude mostrarme insensible a sus acaloradas instancias. Reincidente en el feo delito de escribir, me pedía mi complicidad para añadir un volumen a los treinta desafueros consabidos. Dijome aquel buen presidiario, aquel inocente empedernido, que estaba encariñado con la idea de perpetrar un detenido crimen novelesco, sobre el gran asunto de la educación; que había premeditado su plan; pero que faltándole datos para llevarlo adelante con la presteza mañosa que pone en todas sus fechorías, había pensado aplazar esta obra para acometerla con brío cuando estuvieran en su mano las armas, herramientas, escalas, ganzúas, troqueles y demás preciosos objetos pertinentes al caso. Entretanto, no gustando de estar mano sobre mano, quería emprender un trabajillo de poco aliento, y sabedor de que yo poseía un agradable y fácil asunto, venía a comprármelo, ofreciéndome por él cuatro docenas de géneros literarios, pagaderos en cuatro plazos; una fanega de ideas pasadas, admirablemente puestas en lechos y que servian para todo; diez azumbres de licor sentimental, encabezado para resistir bien la exportación, y por ultimo, una gran partida de frases y fórmulas, hechas a molde y bien recortaditas, con más una redoma de mucílago para pegotes, acopladuras, compaginazgos, empalmes y armazones. No me parció mal trato y acepté!

No sé qué garabatos trazó aquel perverso sin hiel delante de mí; no sé qué diabluras hechiceras hizo; creo que me zambulló en una gota de tinta; que dió fuego a un papel; que después fuego, tinta y yo fuimos metidos y bien meneados en una redoma que olía detestablemente a pez, azufre y otras drogas infernales. Poco después salí de una llamarada roja, convertido en carne mortal. El dolor me dijo que era yo un hombre.

B. Pérez Galdós.

AGRÉGATION DES LETTRES

Sujets de leçons tirées au sort et traitées par les candidats.

1. L'art de la composition et de l'expression dans les hymnes *A Apollon Délien* et *A Apollon Pythien*. — 2. Poésie populaire et poésie courtoise dans l'hymne *A Déméter*. — 3. Euripide précurseur de l'alexandrinisme, d'après *Iphigénie en Tauride*. — 4. Les caractères d'Iphigénie et d'Oreste dans *Iphigénie en Tauride*. — 5. L'esprit et la méthode de Thucydide, d'après l'introduction de son livre I (chap. II-XXIV). — 6. Les discours dans le livre I de Thucydide. — 7. Les idées morales et politiques de Thucydide, d'après son livre I. — 8. La composition du plaidoyer d'Eschine *sur l'Ambassade*. — 9. Définir les caractères originaux de la narration dans le plaidoyer d'Eschine *sur l'Ambassade*. — 10. Dans quelle mesure peut-on se faire, d'après le plaidoyer *sur l'Ambassade*, une opinion sur l'intelligence et la moralité politiques d'Eschine. — 11. Le style d'Aristote dans ses traités ésotériques, d'après le livre X de l'*Ethique à Nicomaque*. — 12. Le comique de Térence, d'après les *Adelphes*. — 13. Le personnage de Micion dans les *Adelphes*. — 14. La poésie de Lucrèce dans le livre I du *De Rerum Natura*. — 15. Les rapports de la théorie physique avce la doctrine religieuse et morale dans le livre I du *De Rerum Natura*. — 16. L'amitié de Cicéron et de Caelius, d'après les livres II et VIII des *Ad Familiares*. — 17. La variété

Digitized by Google

du style dans la correspondance de Cicéron, d'après le livre II des *Ad Familiares*. — 18. Dans quel esprit Tite-Live accueille-t-il et met-il en œuvre les légendes de la Rome primitive ? — 19. Le style de Tite-Live, d'après le livre I de son histoire. — 20. La composition dans les *Satires* de Juvénal, d'après les satires inscrites au programme. — 21. Les étrangers et les influences étrangères dans Rome au temps de Juvénal, d'après les satires d'après son récit de la quatrième croisade. — 24. La narration et la des-
23. Esquisser la physionomie morale et intellectuelle de Robert de Clari, d'après son récit de la quatrième croisade. — 24. La narration est la description dans Robert de Clari. — 25. Le badinage marotique. — 26. L'art des vers dans Marot, d'après les pièces inscrites au programme. — Essayer de déterminer, d'après les pièces inscrites au programme, la part que prend Marot au mouvement de la Renaissance. — 28. Le personnage d'Arnolphe dans l'*Ecole des Femmes*. — 29. Quelle place convient-il de faire à *l'Ecole des Femmes* et aux discussions dont cette comédie fut l'occasion dans l'histoire du génie de Molière ? — 30. Que nous apprend l'*Impromptu de Versailles* sur la vie, la personne et le génie de Molière ? — 31. La peinture et la critique du monde « dévot » dans les *Caractères* de La Bruyère. — 32. Le réalisme dans La Bruyère. — 33. Les procédés de style de La Bruyère, d'après les chapitres *Des Jugements, de la Mode, De quelques Usages*. — 34. Par quels mérites ou quels caractères essentiels, autant qu'on en peut juger par l'étude de la troisième et de la quatrième partie de la *Nouvelle Héloïse*, le succès extraordinaire de ce roman au XVIIIe siècle vous paraît-il s'expliquer ? — 35. Rousseau peintre des caractères et des passions dans la *Nouvelle Héloïse*. — 36. L'art de la description dans le *Génie du Christianisme*, d'après les chapitres inscrits au programme. — 37. L'analyse morale, ses procédés et ses fins dans le *Génie du Christianisme*, d'après les chapitres inscrits au programme. — 38. Chateaubriand écrivain et peintre des passions dans *Atala* et dans *René*. — 39. La poésie de l'infini et de l'obscur dans les livres IV-VI des *Contemplations*. — 40. La mort, thème lyrique, dans les livres IV-VI des *Contemplations*. — 41. Etude du poème de Victor Hugo *Ce que dit la bouche d'ombre* (*Contemplations*, VI, XXVI) : la pensée et la composition, l'expression, le vers.

Digitized by Google

Morphologie du verbe allemand[1])

PRÉSENT INDICATIF. — VERBES FAIBLES.

Formation du thème.

Comme on l'a vu plus haut, les verbes faibles sont du point de vue indo-européen, des thèmes du présent dérivés au moyen de suffixes divers, thèmes de présent auxquels le germanique a donné un prétérit fabriqué selon un type nouveau.

Il y avait en germanique quatre classes de verbes faibles; chaque classe était caractérisée par le suffixe, qui du présent avait été étendu à toute la flexion.

I. Les verbes en *-ja-*
type got. *nasjan*, v. h. a. *nerien*
sōkjan *suochen*

II. Les verbes en *-ô-*
type got. *salbōn*, v. h. a. *salbôn*

III. Les verbes en *-ê-*
type got. *haban*, v. h. a. *habên*

IV. Les verbes en *-na-*
type got. *fullnan* « s'emplir ».

Dans ces quatre conjugaisons, l'élément formatif du thème du présent reste caractéristique de tous les thèmes de la flexion. Par exemple, en vieux haut allemand, pour les classes II et III, c'est du thème *salbô* ou *habê-* qu'on tirera le présent, le prétérit et le participe passé.

Ces quatre classes ne se sont pas maintenues intégralement en allemand.[2]) La 4e conjugaison a disparu. Elle formait primitivement des verbes inchoatifs, c'est-à-dire indiquant le commencement de l'action; par exemple got. *ga-blindnan* « erblinden » (cf. *blinds*), *ga-staurknan* « verdorren ». En allemand, ces verbes inchoatifs sont passés pour la plupart dans la 3e conjugaison, cf. v. h. a. *storchanên* « rigescere », en face de got. *ga-staurknan*. Cf. v. n. *storkin*, *storkna*. De même, v. h. a. *wësanên* « verfaulen » (*wësan* « marcidus »), *trunkanên* « trunken werden » (*trunkan*).

PREMIÈRE CONJUGAISON.

Origine des verbes.

Le type de verbe *-ja-* a des origines diverses. Du point de vue étymologique, les verbes de la classe I se répartissent en 3 groupes:

1. les premiers sont tirés d'un radical,
2. les seconds sont dérivés de noms,
3. les troisièmes sont dérivés de verbes.

---

[1]) Voir le *Bulletin* du 1er février et du 1er avril 1927.

[2]) Cf. pour le germanique: Streitberg, *Urg. Gramm.* § 208; Kluge, *Urgerm.* § 193; Willmanns, *D. Gramm.* II, § 55 — pour l'allemand: Willmanns, *D. Gramm.* II, § 56; III, § 49.

Digitized by Google

Verbes tirés d'un radical. — On a vu plus haut que certains verbes forts des séries V et VI avaient un thème de présent à suffixe indo-européen **-ye/o-*, par exemple got. *hafjan*, v. h. a. *héffen* (= lat. *capiō*) ou germ. **sitjan*, v. h. a. *sitzen* (= gr. ἕζομαι <**sed-yo-*). Ces verbes sont forts parce qu'on leur a associé un thème de parfait indo-européen: got. *hafjan-hōf*, v. h. a. *héffen - huob; sitzen - saʒ*. Mais il a suffi que l'on tirât de ces thèmes de présent en *-ja-* un prétérit nouveau en **-(i)da-* pour obtenir ce type de verbes faibles.

Il est important dans cette catégorie de considérer la forme du radical. On distingue les radicaux à finale consonantique et ceux à finale vocalique.

I. *Radicaux à finale consonantique.* — Dans un certain nombre de verbes, le suffixe *-ja-* est ajouté directement à la racine comme dans le latin *speciō*. Ex.:

v. h. a. *hullan* «hüllen» en regard de *hĕlan* «hehlen», auj. faible, got. *huljan*.

v. h. a. *suochen* «suchen», cf. lat. *sāgiō* «je suis à la trace de», got. *sōkjan*.

II. *Radicaux à finale vocalique.* — C'est la catégorie qu'on désigne sous le nom de «verba pura».

L'allemand a deux sortes de «verba pura»: les uns ont la voyelle radicale *â*, les autres ont la voyelle radicale germ. **ô* (v. h. a. *uo*).

Verbes en *-â-*.

v. h. a.	*bâen*	«bähen»	m. h. a.	*bœjen*
	blâen	«blähen»		*blœjen*
	drâen	«drehen»		*drœjen*
	krâen	«krähen»		*krœjen*
	mâen	«mähen»		*mœjen*
	nâen	«nähen»		*nœjen*
	wâen	«wehen»		*wœjen*
	sâen	«säen»		*sœjen*

Verbes en **-ô- (-uo-)*.

bluoen	«blühen»	*blüejen*
gluoen	«glühen»	*glüejen*
gruoen	«grünen»	*grüejen*
(h)luoen	«brüllen»	*lüejen*
muoen	«mühen»	*müejen*

En comparant les graphies du vieux haut allemand et du moyen haut allemand, on pourrait être tenté de croire que les formes du moyen haut allemand contiennent le *-j-* primitif. Il n'en est rien.

En réalité, le *-j-* primitif a disparu dès les plus anciens textes du vieux haut allemand, mais il est attesté par la métaphonie, qui n'est pas notée à l'époque ancienne pour les voyelles longues ou les diphtongues, mais qui apparaît clairement en moyen haut allemand.

---

[1]) Cf. Braune, *Ahd. Gramm.* § 359, Anm. 3.
[2]) *Ibid.* § 359, Anm. 4.
[3]) Cf. Wilmanns, *D. Gramm.* I. § 156. — Baesecke, *Einf.* § 137.
[4]) Cf. Braune, *Ahd. Gramm.* § 110, Anm. 2.
[5]) Cf. Braune, *ibid.* § 152b.

Digitized by Google

La forme la plus anciennement attestée est donc la forme à hiatus *(sâen)*. Mais de bonne heure une semi-voyelle tend à se développer à l'hiatus. Au XIe siècle, c'est normalement un *j* (*sâjen*, m. h. a. *sæjen*), mais on trouve aussi d'autres sons : *w* particulièrement en francique oriental (*sâwen*, m. h. a. [francique oriental et thuringien] *sæwen*) et *h (sâhen)*; ce son était en vieux haut allemand une véritable aspirée, aujourd'hui ce n'est plus qu'un signe graphique.

Ces « *verba pura* » sont intéressants : ils montrent nettement que ces thèmes de présent en *-ja-* [1]) étaient à la limite des verbes forts et faibles. Le gotique et d'autres dialectes germaniques témoignent qu'un certain nombre de ces verbes ont eu en germanique un prétérit fort, à redoublement

sâen : cf. got. *saian*, *saisō*

wâen : cf. got. *waian*, *waiwō*.

En vieux haut allemand, il ne reste plus que les traces du participe passé fort du verbe *blâen* « blähen ». [2]) Par ailleurs tous ces verbes se conjuguent « faibles », c'est-à-dire que sur l'ancien thème de présent en *-ja-* on a bâti un nouveau prétérit et un nouveau participe.

2. *Verbes tirés de noms.* — En abordant cette catégorie, nous arrivons aux thèmes dérivés qui forment le fond de la première conjugaison faible.

Le suffixe i.-e. **-ye-* servait à former la plupart des présents tirés de thèmes nominaux. Par exemple : du substantif grec thème *ονομεν- (Nominatif ὄνομα) on tirait le verbe ὀνομαίνω (c'est-à-dire *ὀνομεν-yw) et de l'adjectif thème **sene-* « vieux » on tirait le verbe latin *sene-ō* « je vieillis ». On appelle dénominatifs ces verbes dérivés de noms (substantif et adjectif).

Les dénominatifs tirés d'adjectifs sont très nombreux : [3]) type got. *gramjan*, v. h. a. *grémmen* (adj. v. h. a. *gram*). Autres exemples :

v. h. a. *scénten* « schänden (v. h. a. *scant* « mit Schande bedeckt »).

v. h. a. *gi-wénnen* « gewöhnen » (cf. v. n. *vanr*). Le vieux haut allemand a l'adjectif *giwon* à un autre degré vocalique.

v. h. a. *gi-krumben* « verdrehen » (v. h. a. *krumb*).

v. h. a. *gi-kunden* « verkündigen » (v. h. a. *kund*).

v. h. a. *kurzen* « abkürzen » (v. h. a. *kurz*).

v. h. a. *hulden* « hold machen » (v. h. a. *hold* < **hulda-*). Le suffixe *-ja-* du verbe a préservé le vocalisme primitif.

v. h. a. *(gi)slihten* « ebnen, schlichten » (v. h. a. *slëht*).

v. h. a. *heizen* « heiss machen » (v. h. a. *heiz*).

got. *natjan*, all. *netzen* (v. h. a. *nag*). [4])

Dénominatifs tirés de substantifs : type got *maþljan* « reden », v. h. a. *mahalen* « freien » (got. *maþl* n. « Markt », v. h. a. *mahal* « Versammlung »).

Autres exemples :

v. h. a. *hégen* « umzäunen » (m. h. a. « hegen, pflegen », v. h. a. *hag*, m. « Umzäunung »).

---

[1]) Par exemple pour le verbe got. *waian*, v. h. a. *wâen*, le thème de présent en *-ye- se retrouve en vieux slave *vě-jo* « je souffle » = got. *wai-a*. Il existe un thème à suffixe zéro **wē-* attesté par skr. *vā-ti* « il souffle », gr. ἄ(F)ημι.

[2]) Cf. Braune, *Ahd. Gramm.* § 351, Anm. 3.

[3]) Cf. Wilmanns *D. Gramm.* II. § 36-38.

[4]) Observez l'alternance : adj. v. h. a. *-g-* (all. *sz*) : verbe v. h. a. *-zz-* (all. *tz*) qui correspondent à germ. occid. *-t-* : *-tt-* (< *tj*).

Digitized by Google

v. h. a. *stellen* «stellen, setzen» (*stal* m. «Ort, Stall»).
v. h. a. *nisten* «nisten» (v. h. a. *nest* n.).
v. h. a. *fluhten* «vertreiben» (v. h. a. *fluht* f.).
v. h. a. *ruomen* «rühmen» (v. h. û. *ruom* m.).
v. h. a. *zurnen* «zürnen» (v. h. a. *zorn* m.)

3. *Verbes tirés de verbes.* — Les verbes dérivés de verbes s'appellent déverbatifs. La classe la plus importante est constituée par les causatifs (ou factitifs), dont le rapport aux verbes primaires est celui de

«faire porter» à «porter»
et de «faire tourner» à «tourner».

En indo-européen, les causatifs sont constitués en un type très défini: ce sont des thèmes à suffixe **-éye-* : *i (ī)*, à vocalisme radical *o* et ton sur le suffixe. Ex.:

racine **bher-* «porter». On en tire un thème de présent thématique **bhére-* : gr. φέρω, lat. *ferō*, got. *baíra*, v. h. a. *biru* et un thème de causatif en *-éye-* : **bhor-éye-* : gr. φορ-έω «je transporte» < *φορ-εγω.

Le causatif germanique est constitué de la même façon que l'indo-européen : même vocalisme, c'est-à-dire germ. *a* < i.-e. *o*, et même place du ton. Le suffixe est devenu **-ja-* (< **-ija-*). Cf. la concordance:

skr. *vártati* «il tourne»	*vartáyati* «il fait tourner»
got. *(fra) wairþiþ* «il périt»	*(fra) wardeiþ* «il fait périr»
v. h. a. *wërdan* «werden»	*wërten* «verletzen»

qui repose sur le contraste

i.-e. **vérte-* : **vort-éye.*

Ce contraste est tout à fait important en germanique. Il crée des correspondances régulières entre les verbes forts et les verbes faibles de la classe I qui sont des causatifs. Les deux catégories se distinguent, conformément aux caractéristiques du type indo-européen, par leur degré vocalique et par leur consonantisme.

Le vocalisme du causatif est normalement au degré *o* (germ. *a*). Si l'on tient compte des combinaisons avec les sonantes, on obtient le tableau de concordances suivant, dans l'ordre des séries d'alternances.

I. Prim. i.-e. **ei*, got. *ei*, v. h. a. *î*
Caus. i.-e. **oi*, got. *ai*, v. h. a. *ei* (ou v. h. a. *ê* devant *h*, *r*, *w*).
Etat moderne: *ei* : *ei* (cf. *beissen* et *beizen*).

II. Prim. i.-e. **eu*, got. *iu*, v. h. a. *io*, all. *ie*.
Caus. i.-e. **ou*, got. *au*, v. h. a. *ou* (ou *ô* devant les dentales), all. mod. *au* et *äu* avec métaphonie.
Contraste moderne: *ie* — *äu* (cf. *triefen* et *träufe[l]n*).

III-V. Prim. i.-e. **e*, got. *i*, v. h. a. *ë* (ou *i*).
Caus. i.-e. **o*, got. *a*. v. h. a. *e*.
Contraste moderne: soit *e* : *ä* (cf. *genesen* — *nähren*), soit *i* : *e* (cf. *springen* — *sprengen*), soit *e* : *ö* (cf. *vergessen* — *ergötzen*).

---

[1]) Cf. Meillet, *Introd.*, p. 189; *Car. gén.*, p. 155.

Digitized by Google

VI. Prim. got. *a*, v. h. a. *a*.

Caus. got. *ô*, v. h. a. *uo*, avec la métaphonie, all. mod. *ü*.

Contraste moderne : *a* : *ü* (type *fahren* : *führen*).

L'indo-européen avait aussi des causatifs à vocalisme radical *ō* (type skr. *svāpáyata* «il fait dormir», lat. *sōpit*). C'est ce causatif que le germanique a employé dans les cas où le présent non causatif avait le vocalisme *o* (germ. *a*).

Le consonantisme spécial des causatifs s'explique : du point de vue indo-européen par la place du ton sur le suffixe, du point de vue germanique par l'action de la semi-voyelle *-j-* du suffixe sur la consonne précédente. Nous reviendrons plus tard sur cette influence et n'envisagerons maintenant que les effets de la place du ton.

Le ton indo-européen n'étant pas sur la syllabe radicale, les spirantes sourdes (issues d'occlusives sourdes indo-européennes) se sont sonorisées. Il en résulte que dans les radicaux terminés par

i.-e.	*p*	*t*	*k*	*k*^{w}	*s*

le verbe fort qui continue le présent thématique avec ton sur le radical a

germ.	*f*	*þ*	*x*	*x*^{w}	*s*
v. h. a.	*f*	*d*	*h*	*h*	*s*

tandis que le causatif a

germ.	*b*	*d*	ɣ	ɣ^{w}	*z*
v. h. a.	*b*	*t*	*g*	*w*	*r*.

D'où l'alternance régulière

prim. *f* : caus. *b*
d *t* Cf. v. h. a. *lîdan* : *leiten*
h *g* *hâhan* : *hengen*
s *r* *gi-nêsan* : *nêrien*.

Mais la régularité a été souvent troublée par l'analogie.

Exemples de causatifs :

1) correspondant à des verbes forts de la série I

v. h. a. *leiten* «leiten» (*lîdan* «gehen»)
beizen «beissen lassen» (cf. v. h. a. *ir-beigen* «vom Pferde steigen», sens primitif «das Pferd beissen lassen», m. h. a. *beizen* «mit Falken jagen»), cf. *bîgan* «beissen», got. *beitan*.
reizen, «reizen» (cf. v. h. a. *(w)rîgan* «reissen»).

2) correspondant à des verbes forts de la série II

v. h. a. *bougen* (m. h. a. *bougen*, *bōugen* «beugen»), cf. v. h. a. *biogan* «biegen».
troufen (m. h. a. *trœufen*) «triefen lassen, träufeln», cf. *triofan*.
stouben (m. h. a. *stœuben*) «aufscheuchen, aufwirbeln», cf. *stioban*.
soufen (m. h. a. *sœufen*) «ersäufen», cf. *sûfan*.
sougen (m. h. a. *sœugen*) «säugen», cf. *sûgan*.

3) correspondant aux verbes forts des séries III-V

i : *é* v. h. a. *brénnen*, cf. *brinnan* «brennen»; got. *brannjan* : *brinnan*.
rénnen «rinnen machen, laufen machen» (z. B. das Pferd), cf. *rinnan*; got. *rannjan* : *rinnan*.
v. h. a. *trénken*, cf. *trinkan*; got. *dragkjan* : *drigkan*.
sprengen «springen machen» (z. B. Wasser, Steine, ein Pferd, daher galoppieren), cf. *springan*.

Digitized by Google

swénten, fir-swénten «schwinden machen, verschwenden», cf. *swintan.*

léggen, cf. *liggen*; got. *lagjan* : *ligan.*

sézzen, cf. *sizzen*; got. *satjan* : *sitan.*

ĕ : *é* v. h. a. *ézzen*, m. h. a. *étzen* «zu essen geben», cf. *ĕggan*; got. *atjan* : *itan.*

ir-gézzen «ergötzen», sens primitif «vergessen lassen», cf. *ir-gĕggan* «vergessen».

gi-nérien «am Leben erhalten, nähren», cf. *gi-nĕsan*; got. *nasjan* : *ga-nisan.*

swéllen «schwellen machen», cf. *swĕllan.*

smélzen «liquefacere», cf. *smĕlzan* «liquefieri».

scéllen «erschallen machen, zerschmettern», cf. *scĕllan.*

4) correspondant aux verbes forts de la série VI

a : *uo* v. h. a. *fôren, fuoren*, m. h. a. *vüeren*, cf. *faran*; got. *faran* : *fōrjan.*

ALTÉRATION DU VOCALISME RADICAL DANS LE THÈME DU PRÉSENT.

Tous ces verbes sont donc caractérisés par le suffixe *-ja-*. Mais, dans le thème du présent, ce suffixe peut apparaître sous deux formes, soit *j*, soit *i*. Comme les altérations provoquées par ces deux sons ne sont pas les mêmes, il importe de distinguer.

La double forme du suffixe remonte à l'indo-européen. En indo-européen, le suffixe *-éye-* alternait en effet avec *-i-* bref ou long.

La comparaison du latin et du germanique semble indiquer que la répartition était la suivante :

Sg. 1.	*-eyo-*	Plur.	*-eyo-*
2.	*-i-*		*-i-*
3.	*-i-*		*-eyo-*

La quantité de l'*i* dépendait de celle de la syllabe radicale : *ĭ* après syllabe brève, *ī* après syllabe longue (ou en germanique après deux syllabes).

Après syllabe brève :

lat.	got.	v. h. a.
capiō	*nasja*	*nériu*
capis	*nasjis*	*néris*
capit	*nasjiþ*	*nérit*
capimus	*nasjam*	*nériem*
capitis	*nasjiþ*	*nériet*
capiunt	*nasjand*	*nérient*

Les formes gotiques en *-ji-* sont difficiles à expliquer : elles constituent certainement une innovation particulière au gotique.

Les formes du latin et du vieux haut allemand sont claires, si l'on tient compte des innovations particulières comme lat. *capimus* (le v. h. a. *nériem* avec *j* présente l'état ancien) ou comme v. h. a. *nériet* (le lat. *capitis* représente l'état ancien).

---

[1]) Streitberg. *Urg. Gramm.*, p. 300 sqq. Willmanns, *D. Gramm.*, III, § 40. Meillet, *Car. Génér.*, p. 156 sq.

Digitized by Google

Après syllabe longue :

lat.	got.	v. h. s.
sāgiō	*sōkja*	*suochu*
sāgis	*sōkeis*	*suochis*
sāgit	*sōkeiþ*	*suochit*
sāgimus	*sōkjam*	*suochem*
sāgitis	*sōkeiþ*	*suochet*
sāgiunt	*sōkjand*	*suochent*

Les formes gotiques semblent refléter l'état ancien (cf *sōkeis* — *sāgis*). En latin *sāgit* < **sāgīt* et *sāgitis* n'est pas ancien.

Les formes du vieux haut allemand ne sont pas claires, parce que le *-j-* a disparu partout après syllabe longue.

Quoi qu'il en soit, le suffixe apparaît en vieux haut allemand sous la forme *-i-* aux 2e et 3e pers. sg., sous la forme *-j-* aux quatre autres personnes.

Le vocalisme radical a subi l'influence de l'élément suffixal sous les deux formes *j* et *i*.

La consonne qui précédait le suffixe n'a été altérée que par un *j*.

ACTION DU SUFFIXE SUR LA VOYELLE RADICALE.

Il y a lieu de signaler brièvement deux sortes d'action :

la fracture;

la métaphonie (« Umlaut »).

La fracture.

Comme on l'a vu plus haut (à propos du traitement de la diphtongue *iu* dans la série II des verbes forts) un *u* germanique ne se maintient que devant *i* ou *j*. Devant les autres voyelles de syllabe suivante, il est devenu *o*.

Il s'ensuit que notamment dans les verbes dénominatifs — où le verbe est tiré directement du nom à l'aide du suffixe *-ja-* — le verbe a régulièrement le vocalisme *u*, *iu* en face du vocalisme *o*, *io (ie)* dans le nom.

Exemples :

adj. v. h. a. *fol*, *follēr* — verbe *fullen*, n. h. a. *füllen* ;

subst. v. h. a. *lioht* — verbe *liuhten*, n. h. a. *leuchten*.

La métaphonie.

La voyelle radicale est palatalisée par un *i* ou un *j* de la syllabe suivante dans les conditions étudiées plus haut pour les verbes forts.

e et *a*. — L'altération la plus ancienne et la plus générale est celle de germ. *ē* et *a*. Celle de germ. *é* est, on s'en souvient, représentée par un *i*.

Celle de germ. *a* est plus récente, mais bien connue dans tous les causatifs à vocalisme i.-e. *o*, type got. *nasjan*, v. h. a. *gi-nërian* en face de got. *ganisan*, v. h. a. *gi-nësan*.

â et *ô*. — L'altération des longues *â* et *ô* dans les verbes faibles est régulièrement notée à partir du moyen haut allemand. Pour *â*, il suffit de rappeler tous les *verba pura* qui ont ce radical, type v. h. a. *bâen*, m. h. a. *bæjen* « bähen » et d'autres verbes comme v. h. a. *wânen* « meinen », m. h. a. *wænen*. Pour *ô*, cf. v. h. a. *hôren*, m. h. a. *hæren* ; v. h. a. *lôsen*, m. h. a. *læsen*.

Digitized by Google

Pour les autres voyelles et diphtongues, qui, dans l'ancienne langue, gardent leur timbre devant certaines consonnes ou certains groupes de consonnes, la métaphonie tend à se généraliser de plus en plus. [1])

u. — En moyen haut allemand, il n'y a pas de métaphonie en oberdeutsch devant les groupes de nasales ou de liquides consonnes. Cf. aujourd'hui encore *dulden*. Mais

n. h. a. *düngen* = m. h. a. *tungen, tüngen*
krümmen = m. h. a. *krumben, krümben*

ú — En moyen haut allemand (oberdeutsch), il n'y a pas de métaphonie devant *m*. Aujourd'hui, il y a partout *äu*:

räumen = m. h. a. *rûmen*
säumen = m. h. a. *sûmen*
schäumen = m. h. a. *schûmen*.

uo. — En moyen haut allemand (oberdeutsch et mitteldeutsch), il n'y a pas de métaphonie devant *ch*, cf. aujourd'hui encore dans

suchen = v. h. a. et m. h. a. *suochen*, got. *sōkjan*
(ge)ruhen = v. h. a., m. h. a. *ruochen* «seine Gedanken auf etwas richten», cf. v. sax. *rōkjan*.

Mais devant les labiales qui en oberdeutsch empêchaient la métaphonie on a:

üben = v. h. a., m. h. a. *uoben*, v. sax *ōbjan*.

ou. — En moyen haut allemand, il n'y a pas de métaphonie devant les labiales *b* et *f*. Aujourd'hui, certains verbes ont *au*, certains *äu*.

au: *glauben*
erlauben
kaufen
raufen
taufen
äu: *stäuben*
träumen
zäumen

L'analogie.

L'analogie a naturellement été un agent de trouble. Dans les verbes dénominatifs surtout, on a parfois réintroduit dans le thème verbal la voyelle non altérée du thème nominal.

Par exemple:

n. h. a. *antworten* a la voyelle du substantif *Antwort*. — La forme primitive du verbe était got. *andwaurdjan*, v. h. a. *antwurten*, m. h. a. *antwürten*.

nageln a été influencé par le substantif *Nagel*. — La forme ancienne était got. *ganagljan*, v. h. a. *nagelen*, m. h. a. *nagelen negeln*.

(be)schatten a le vocalisme du substantif *Schatten*. — Cf. le got. *ufarskadwjan*, v. h. a. *scatewen*, m. h. a. *schatewen, scheteven*.

(A suivre.) Maurice CAHEN.

---

[1]) Cf. Wilmanns, *D. Gramm.* II, § 41.

[2]) *r* ne se gémine pas.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

ELIAS BICKERMANN, *Das Edikt des Kaisers Caracalla in P. Gin. 40* (Dissert., Berlin, 1926).

L'auteur reprend le papyrus Gissen 40 (I), et s'élève contre l'opinion qui l'identifie avec l'édit de Caracalla donnant le droit de cité à tous les habitants de l'Empire (édit de 212).

L. 3 sqq. Le motif pieux allégué dans le papyrus, « amener de nouveaux adorateurs aux dieux de l'Empire », ne s'explique pas dans cette hypothèse.

L. 6. Le texte prouve qu'il ne s'agit pas des anciens habitants de l'Empire, *mais des Barbares qui s'y introduisent ou s'y sont introduits.* C'est à ceux-là que l'édit dont le papyrus est une copie donne la cité.

L. 9. L'exception χωρὶς τῶν δεδειτικίων ne s'expliquerait pas s'il s'agissait de l'édit de 212 : elle exclurait trop de gens. Elle s'applique seulement à certaines catégories de *Barbares immigrés :* l'auteur reconnaît ne pas voir très clairement lesquelles.

Enfin la « victoire de la l. 11 est celle que les Annales célèbrent le 6 octobre 213. Elle donne un *terminus post quem* pour le papyrus.

M. B. propose, des l. 12-13, une restitution qui implique une allusion à l'édit de 211.

Dans une seconde partie, l'auteur s'attache à montrer que tous les habitants de l'Empire ont bien été faits citoyens par Caracalla. Toutes les personnes qui paraissent dans les papyrus égyptiens, dès le lendemain de 212, portent le gentilia significatif d'*Aurelii :* il en est ainsi même à Soknopaion Nèsos, bourgade de quarante chefs de familles. Quant aux *Flavii* qui apparaissent à partir de Constantin, ce sont en principe des officiers retraités.

Et M. B. conclut que, s'il en est ainsi en Egypte, pays privilégié à rebours, il doit en être de même, *a fortiori*, ailleurs.

Seuls, les Barbares immigrés ou enrôlés étaient laissés de côté par l'édit de 212. Et c'est cette lacune qu'a comblée l'édit reproduit dans Pap. Giss. 40.

E. CAVAIGNAC.

Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg, CATALOGUE DE LA SECTION ALSACIENNE ET LORRAINE, t. III, 1re partie, Strasbourg, 1926, in-8°, 540 pages.

L'important volume qui vient de paraître n'est que la première partie du tome III du Catalogue des Alsatiques de notre Bibliothèque Nationale et Universitaire. On nous annonce qu'il sera complété par une deuxième partie (supplément), comprenant les ouvrages et articles entrés à la Biblio-

Digitized by Google

thèque depuis le début de la publication. Pourquoi faire ainsi d'un supplément qui devra, dans l'avenir, être suivi de beaucoup d'autres, la deuxième partie d'un volume déjà fort épais par lui-même? Que l'on songe dès maintenant à ce premier supplément, fort bien! Mais pour la commodité du maniement, de grâce, qu'on le publie à part, comme volume indépendant. Il n'en coûtera qu'une couverture de plus.

Le présent volume appelle cependant une seconde partie, mais qui ne devra pas être le supplément annoncé. Indépendamment des manuscrits alsatiques, qui font partie d'une autre section [1], la section qui se trouve désignée par la lettre M et qui comprend l'ensemble de la littérature consacrée à l'Alsace et à la Lorraine comporte en effet bon nombre d'articles qui ne figurent pas au présent catalogue. L'œuvre n'est pas achevée. Nous osons souhaiter qu'elle le soit.

Il faut se souvenir en effet de ce que représentait cette section M, sous l'ancien régime. C'était bien la Bibliothèque Nationale, au sens strict du mot, s'il est permis d'employer le mot national quand il s'agit de l'ancien régime. Nous voulons dire qu'elle constituait les archives imprimées de l'Etat d'Alsace-Loraine. C'est ce qu'exprimait avec une parfaite précision le terme de *Landes-Bibliothek* que nous avons traduit par *Bibliothèque régionale* lorsque se termina l'existence éphémère de l'artificiel Etat d'Alsace-Lorraine. La Bibliothèque régionale est devenue à nouveau *nationale*, dans un sens beaucoup plus large, mais moins précis. Il n'en importe pas moins que l'inventaire de sa section régionale soit présenté au grand complet.

Tel qu'il se présente actuellement, dans un état d'achèvement qui, nous l'espérons bien, ne sera que provisoire, ce *Catalogue de la section alsacienne et lorraine* appelle plusieurs remarques.

Et d'abord, il y a lieu de faire toutes réserves quant à la mention qui figure sur la couverture: ... par L. Wilhelm, réédition de celle qu'on avait déjà vue sur le titre du deuxième volume, dont l'impression a été terminée en 1923. Il ne peut pas s'agir, malgré les apparences de ce libellé, d'un « auteur » au sens véritable du mot.

Le catalogue imprimé n'est autre chose que la reproduction, en un abrégé conventionnel, du texte des fiches du catalogue méthodique. Ce dernier est l'œuvre collective des bibliothécaires successifs qui, depuis 1872, ont eu à administrer la section; et tout le travail de la préparation de ces fiches, données ensuite directement à la composition, est, on peut dire, presque entièrement mécanique. Ensuite, il n'y a plus qu'une correction ou revision d'épreuves. Sauf certains remaniements, dont tous ne sont certes pas heureux, de la distribution telle qu'elle existait en 1923, cette besogne n'est pas celle d'un « auteur » qui puisse mettre, sans autre condition, son nom sur le titre. Et cela d'autant plus que M. L. W... n'a, à ma connaissance, jamais administré la section M, avant le 1er janvier 1925. Sa participation à l'établissement du catalogue proprement dit se borne, par con-

[1]) Le catalogue général des manuscrits de la Bibliothèque a paru il y a quatre ans.

Digitized by Google

séquent, aux entrées depuis cette date ; elle est donc extrêmement minime par rapport à l'ensemble.

Le titre du premier volume portait honnêtement : *bearbeitet von...*, c'est-à-dire « mis au net par... ». La différence est sensible.

Mais la principale observation porte sur l'œuvre elle-même. Le premier volume, et le deuxième jusqu'à la page 488, ont paru sous le régime allemand, en appliquant un système assez singulier. Le classement des articles se faisait par matières, selon le cadre adopté, de sorte que l'ordre du catalogue répondait au classement sur place, jusqu'à cette page 488 du deuxième volume. Au catalogue imprimé on appliqua une numération continue des alinéas, sans égard au fait que ces alinéas concernent, les uns des articles existant à tel rang de leurs sous-sections ou subdivisions, alors que d'autres figurent comme renvois à des articles dont l'emplacement réel est ailleurs, même souvent dans d'autres sections que M. Il en résulte qu'un même article peut figurer deux ou même plusieurs fois, dans l'ordre du système et y être affecté d'autant de numéros différents ; on ne peut souvent pas reconnaître celui de ces numéros qui répond à l'emplacement vrai de la pièce.

On avait de plus cherché à compléter le catalogue-inventaire systématique par des indications et renvois bibliographiques, entreprise assurément intéressante, qui serait d'autant plus utile et méritoire qu'elle approcherait plus de l'intégralité. De celle-ci il n'est naturellement pas question ; elle exigerait un travail continu tel qu'il faudrait une organisation particulière pour l'effectuer. Le régime précédent n'a pas réussi à l'établir. Actuellement, le succès serait encore bien plus aléatoire[1]). Il y a donc lieu, pour celui qui voudrait constituer la bibliographie d'une question au moyen du seul catalogue imprimé, de ne pas compter pouvoir l'y repérer, même sur la base des fonds existant à la Bibliothèque. En outre, de fréquentes et parfois singulières erreurs de classement ont été commises, à l'encontre d'un plan qui pourtant est simple et ne prête guère à équivoque.

Quoi qu'il en soit, l'application des termes successifs d'une numération aux alinéas du catalogue ne pouvait avoir d'autre but que celui d'un repérage dans le texte même des volumes. Autrement, ce numérotage ne répondait absolument à rien, n'étant pas reporté sur les articles en place, ce qui d'ailleurs n'aurait eu aucun sens.

Lorsqu'en 1920 on introduisit pour l'ensemble de la Bibliothèque, le système du magasinage numéroté, sur la base de deux ou de trois formats, supprimant tout rangement méthodique autre que celui par grandes sections désignées par des lettres majuscules, pour celle d'Alsace et de Lorraine une question se posa. L'application stricte de ce système ayant pour conséquence un numérotage effectif sur place, aurait rendu caduc tout ce qui était, à ce moment, déjà imprimé du Catalogue qu'il aurait donc fallu recommencer sur nouveaux frais.

---

[1]) A partir de 1919, les volumes de la *Bibliographie alsacienne* publiée sous les auspices de la Faculté des lettres, fournissent jusqu'à un certain point ce complément bibliographique au catalogue, quoique l'un soit forcément toujours de beaucoup en retard sur l'autre.

Digitized by Google

On se décida à conserver aux articles en place, comme cote, les numéros du Catalogue imprimé, quitte à laisser en lacunes ceux qui y répondent à des renvois de pure bibliographie, lesquels devraient être marqués sur les rayons par des fiches spéciales intercalées, ce qu'on appelle en terme technique des *fantômes*, indiquant l'emplacement effectif de ces numéros manquants dans la série. Malgré la nécessité et l'urgence démontrées, ce travail qui serait, il est vrai, d'assez grande importance, n'a pas été fait.

De sorte que, par exemple, la demande de tel ou tel article d'après le numéro du Catalogue imprimé (jusqu'à la limite indiquée plus haut) est susceptible de causer des difficultés, qui ne sont solubles que moyennant des recherches ne pouvant être faites que dans les catalogues manuscrits.

L'emprunteur n'est souvent pas à même de les effectuer et le service du prêt ne les fait d'habitude pas lui-même, quoique le bien du service l'exigerait, étant données les conditions particulières qui viennent d'être décrites.

Donc, à partir de cette page fatidique, 489e du deuxième volume, le libellé du Catalogue est mis en concordance avec le système actuel de magasinage, et à partir du troisième volume apparaît un mode particulier d'indication quant aux renvois à d'autres articles, à des périodiques ou recueils, par exemple, mode d'indication que je crois pouvoir me flatter d'y avoir fait admettre, pour la bonne logique, ainsi que la division des numératifs en tranches de trois chiffres, qui en rend l'utilisation plus facile et plus sûre.

Le Catalogue actuel présente donc, en somme, trois systèmes successifs, et il faut ajouter que, tel que le Dr. Marckwald avec ses collaborateurs avaient fini par le mener aux trois-quarts du deuxième volume, il était déjà une deuxième mise en train. De la première, ayant une disposition typographique différente, sur deux colonnes, analogue à celle du *Catalogue général des imprimés* de la Bibliothèque nationale de Paris, il avait été tiré trois ou quatre feuilles, lorsqu'on jugea à propos, je ne sais pour quelle raison, de passer outre et de recommencer, en sacrifiant ce qui avait été fait.

Cet épisode bizarre, preuve de versatilité tout au moins, et de manque de réflexion dans l'établissement du plan initial, est bon à rappeler.

Pour ce qui est de ce troisième volume, on devra se demander la raison pour laquelle il est déclaré clos avec la sous-section Mp, *Affaires militaires*. Une revision intelligente de certaines parties de Mq, qui existent et que le Catalogue ignore maintenant, aurait trouvé moyen de les y faire figurer, par exemple les recueils de costumes, etc.

D'autres remaniements arbitraires du classement antérieur ont produit des résultats bien singuliers, dont on pourrait donner pas mal d'exemples. En voici deux, relevés tout à fait par hasard :

A la page 433, n° 112.234, *Grandidier, La confrérie des ménétriers de l'Alsace*, a été mise parmi les *Métiers*, dans Mo V, alors que sa place serait à Mn IV, *Musique*.

Digitized by Google

Page 532, *Witzleben, Die befestigte Ostgrenze Frankreichs*. 1906, qui se rapporte à la période postérieure à 1870, a été classé dans celle qui précède.

Dans Mm III, le procédé de diviser par *Langues littéraires* et *Dialectes*, ces derniers seuls séparés, est au moins bizarre. Que signifie la parenthèse enfermant le mot *Yénisch*, après : *Dialecte judéo-allemand*, alors que dans toute la division, telle qu'elle est imprimée, on ne voit rien qui soit en « Yénisch » ? qui, d'ailleurs, n'aurait rien de commun avec ce dialecte.

Et la subdivision de Mo VI ? Elle est aussi artificielle et illogique que possible, aussi impratique que celle qui existait auparavant était simple et compréhensive.

Mais il y a pire. Qu'est devenu l'ancien Mo N, *Imprimerie, Librairie*, dont on ne trouve aucune trace dans tout le volume ? Si mes souvenirs sont exacts, il comporte au moins 200 articles, sans compter les renvois, et n'est pas généralement quelconque ou indifférent. *Sed nunc discite moniti !*

Pourquoi la table des matières ne donne-t-elle pas l'indication de la page du volume, pour les divisions qu'elle énumère ?

Il serait, en outre, nécessaire de munir l'ensemble du Catalogue d'un répertoire alphabétique des noms d'auteurs et vedettes assimilées, avec les renvois détaillés.

Tel qu'il est maintenant, et moyennant les réserves et critiques qui viennent d'être énoncées, auxquelles on en pourrait encore ajouter d'autres, le Catalogue donne au public une idée de la richesse de cette incomparable collection, qui n'est évidemment pas complète, mais « peu s'en faut », est-on en droit de dire, au moins pour les parties principales. Elle est un splendide monument de l'activité intellectuelle à tous les degrés de notre petit pays, depuis la fin du XVe siècle ; depuis que, selon une tradition qui semble bien établie, il a vu naître sur son sol l'art sublime de l'Imprimerie.

Il est douteux qu'on puisse trouver, n'importe où, une région territoriale comparable à l'Alsace agrandie du département actuel de la Moselle, possédant un fonds bibliographique propre de l'importance, tant générale que particulière, de celui qui est réuni à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg.

En tout état de cause, il convient de reconnaître hautement le mérite de tous ceux, Corps élus et particuliers, qui ont fourni les moyens financiers nécessaires pour pouvoir continuer l'œuvre de publication commencée il y a une vingtaine d'années grâce à la donation des héritiers Mühl.

J. E. GÉROCK.

Digitized by Google

Bibliothèque nationale et universitaire

Quelques acquisitions récentes

(jusqu'au 1er octobre 1927)

A (Bibliographie. Généralités)

500.295 **Ziegenbalg** (Barthol.), *Malabarisches Heidentum.* Hrsg. von W. Caland. *(Verhandelingen der kon. Ak. von Witensch. te Asmterdam*, N. R. XXV, 3.) Amsterdam, 1926, in-8°, 292 p.

Wensinck (A. J.), *Arabic New Year and the Feast of Tabernacles.* Ib. XXV, 2. Ib., 1925, in-8°, 41 p.

500.294 **Hall** (A. L.) et **Molengraff** (G. A. F.), *The Vredeefort Mountain land in the Southern Transvaal and the Northern Orange Free State.* Ib., 2. section, XXIV, 3. Ib., 1525, in-8°, 183 p.

500.471 **Ljungvik** (H.), *Studien zur Sprache der apokryphen Apostelgeschichten.* Thèse. *Uppsala Universitets Arsskrift*, II, 1926.

Gjerstad (Einar), *Studies on prehistoric Cyprus.* Ib., I, 1926.

Zachrisson (R. E.), *English place-names and river-names containing the primitive Germanic roots « vis » « vask ».* Ib., I, 1926.

Kihlbom (A.) *A contribution to the study of fifteenth century English.* I., Ib., II, 1926.

Thörnell (G.), *Studia Tertulliana IV.* Ib., I, 1926.

Petersson (A.), *De Epitoma Justini quaestiones criticae.* Ib., I, 1926.

111.960 **Bücher** (K.), *Gesammelte Aufsätze zur Zeitungskunde. Tubingue* (Laupp), 1926, in-8°, 429 p.

500.229 **Dougthy** (A. G.), *Rapport des Archives publiques pour l'année 1923.* Ottawa (Acland), 1926, 8°.

500.075[121] **Bulard** (M.), *La religion domestique dans la colonie italienne de Délos (Biblioth. des Ecoles franç. d'Ath. et Rome).* 1926, 8°, 548 p.

112.006 *Bibliotheca Leodicensis. I.* J. **Brassinne**, *Pendant l'émigration. Lettres de Liégeois* (1794-1801), 1926, in-4°, Liége (Printing Co).

500.485 **Wilhger** (Eduard), *Hagios. Untersuchungen zur Terminologie des Heiligen in den hellenistischen Religionen. (Religionsgesch. Versuche u. Vorarbeiten*, XIX, 4,1), 1922, in-8°, 108 p.

500.094 **Aubignac** (François d'), *La pratique du théâtre*, nouv. éd. par Pierre Martino. (*Publicat. de la Faculté des Lettres d'Alger*, sér. II, t. II). Alger (Carbonel), 1927, 8°, 439 p.

111.963 **Silvestrini** (Decio), *Una tipografia del risorgimento* (S. Bonamici, Losanna, 1845-1850). Thèse de Fribourg, Suisse. Bellinzona (Grassi), 1924, 8°, 167 p.

111.964 **Dubosq** (Yves Z.), *Le livre français et son commerce en Hollande de 1750 à 1780.* Thèse Amsterdam (H. J. Paris), 1925, 8°, 166 p.

Digitized by Google

500.238 b **Lynch** (Kathleen M.), *The social mode of Restoration comedy (University of Michigan publications, Language and literature, III).* New York (Macmillan), 1926, 8°, 242 p.

Tilley (Morris P.), *Elizabethan proverb lore in Lyly's Euphues .... with parallels from Shakespeare.* Ib. II, 1926, 8°, 461 p.

111.967 **Beresovski-Chestov** (Tatiana), *Statistique intellectuelle de la France.* 1923-24. Paris (Presses universitaires), 1926, 8°, 124 p.

500.403 **Delbeke** (Francis), *L'action politique et sociale des avocats au XVIIIe s.* I. Leur part dans la préparation de la Révolution française. *(Louvain. Recueil des travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie*, série 2, fasc. 10.) Libr. Universit., 1927, 8°, 302 p.

Pasture (A.), *La restauration religieuse aux Pays-Bas catholiques* (1596-1633). Thèse. Ib. sér. II, fasc. 3. 1925, 8°, 377 p.

500.011 *Studi e testi*, fasc. 47. **L. Schiaparelli,** *Influenze straniere nella scrittura italiana dei secoli VIII et IX.* 1927.

500.407 **Carlsson** (Gunnar), *Die Überlieferung der Senekatragödien. (Lunds Universitets Arsskrift*, N. F., XXI), 1925, 8°, 80 p.

500 540 **Titchener** (J. Bradford), *The manuscript-tradition of Plutarchs Aetia Graeca and Aetia Romana. (University of Illinois Studies in language and literature*, IX, 2.) 1924, 8°, 68 p.

B (PHILOSOPHIE. PÉDAGOGIE)

131.639 **Gager** (Delaye), *French comment on american education* (Diss. Columbia Univ.) New-York, 1925, in-8°, 150 p.

131.634 **Savon** (Marius), *L'école d'après-demain.* Cavaillon (Mistral), 1926, in-8°, 110 p.

134.627 **Brandenstein** (Bela von), *Grundlegung der Philosophie*, I. Halle (Niemeyer), 1926, in-8°.

131.630 **Garçon** (M.) et **Vinchon** (J.), *Le diable. Etude historique, critique et médicale.* Paris (Gallimard), 1926, in-8°, 251 p. *(Documents bleus*, n° 29).

131.628 *A general survey of education in Japan.* Tokio (department of education), 1926, in-8°, 88 p.

131.686 **Krans** (Horatio S.), *The institute of international education.* Handbook for american students in France. New York, 1926, in-8°, 161 p.

131.694 **Balmer** (F. A.), *Les classes dites faibles. Contribution à l'étude des problèmes des classes sélectionnées.* Thèse Lausanne, Neuchâtel (Delachaux et Niestle), 1925, in-8°, 128 p.

131.696 **Chojnacki** (P.), *Die Ethik Kants und die Ethik des Sozialismus.* Ein Vermittlungsversuch der Marburger Schule. Diss. Fribourg (Suisse), 1924, in-8°, 157 p.

131.640 **Furfey** (Paul H.), *The gang age.* A study of the preadolescent boy and his recreational needs. Diss. Cath. Univ. of America. New-York (Macmillan), 1926, 8°, 189 p.

131.700 **Lalande** (André), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (I. II.). Paris (Alcan), 1926, 8°.

131.673 **Bollinger** (Jenny), *Die sogenannten Pythagoreer des Aristoteles.* Diss. Zurich (Berichthaus), 1925, 8°, 76 p.

Digitized by Google

131.711 **Marcus** (Ernst), *Theorie einer natürlichen Magie gegründet auf Kants Weltlehre.* Munich (Reinhardt), 1927, 8°, 196 p.

Bh (Beaux-Arts)

16.475 **Aberg** (Nils), *The Anglo-Saxons in England during the early centuries after the invasion.* Upsal (Almquist), Cambridge, Leipzig (Harrasowitz). 1926, 8°, 219 p.

116.854 **Noguchi** (Yone), *Hiroshige*, trad. de l'anglais par par N. E. Maître. Paris-Bruxelles (Von Oest), 1926, in-8°, 43 p.

116.853 **Noguchi** (Yone), *Kôrin*, trad. par N. E. Maître. Ib., 44 p.

116.837 **Migeon** (G.), *Les arts musulmans.* Ib., 1926, in-8°, 48 p.

116.856 **Boreux** (C.), *L'art égyptien.* Ib., 1926, in-8°, 62 p.

116.866 **Johnson** (Franklin P.), *Foundations for a study of Lysippus* (Thèse.... Johns Hopkins Univ.). Osceola (Missouri), 1925, in-8°, 48 p.

16.480 **Wanscher** (V.), *Raffaelo Santi.* His life and works. Lond. (Benn), 1926, 4°, 184 p.

116.848 **Waele** (Ferd. J. M. de), *The magic staff or rod in Graeco-Italian antiquity* (Thèse). Gand (Erasans), 1927, 8°, 234 p.

116.847 **Vannes** (R.), *Essai de terminologie musicale.* Thann (Alsatia), 1925, 8°, 230 p.

16.481 **Bonnenfant** (G.), *L'église Saint-Taurin d'Evreux et sa chasse.* Paris (Picard), 1926, 4°, 136 p.

16.483 **Nordén** (Arthur), *Östergötlands bronsalder.* Linköping (Carlson), 1925, 4°, 407 p.

16.482 *Album de Mexico monumental.* Editado por Excelsior. Mexico (Excelsior), 1926, 4°, 176 p.

116.864 **Parent** (Paul), *L'architecture civile à Lille au XVIIe s.* Lille (Raoust), 1925, 8°, 250 p.

16.484 *Nordiska museet och Upplandsmuseet i Upsala.* Stockholm (Nordiska museets förl.), 1926, 4°, 104 p.

16.489 **Schmitt** (Otto), *Oberrheinische Plastik im ausgehenden Mittelalter.* Eine Auswahl. Fribourg en Brisgau (Urban), 1924, 4°, 56 p. + 140 pl. + 16 p.

116.851 **Gjerstad** (Erik P. Einar), *Studies on prehistoric Cyprus.* Thèse Upsal, 1926, 8°, 342 p.

C (Philologie)

150.935 **Weill** (Raymond), *Etudes d'égyptologie. Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne.* Paris (Geuthner), 1926, in-8°, 216 p.

150.937 **Everts** (Petrus), *De Tacitea Historiae conscribendae ratione.* Kerkrayte (Alberts), 1926, in-8°, 112 p.

150.940 **Carmody** (Winifred Mary), *The Subjunctive in Tacitus.* Thèses Fribourg Switzerland. Chicago, 1925, in-8°, 185 p.

150.941 *Anciens poèmes chinois d'auteurs inconnus*, traduits par Teen Tsonming. Lyon (Desvigne), 1923, in-8°, 71 p.

150.939 **Cuendet** (Georges), *L'impératif dans le texte grec et dans la version gotique, arménienne et vieux-slave des Evangiles.* Thèse Genève. Paris (Geuthner), 1924, in-8°, 165 p.

150.936 **Obbinck** (H. W.), *De magische Beteeknis van den Naam.*

Digitized by Google

inzonderheid in het oude Egypte. Proefschrift Utrecht. Amsterdam (H.), Paris, 1925, in-8°, 143 p.

500.145 *Ex Oriente*, by the Eastern Culture Association. Tokio (Kolmachi), 1925-6, I., II., III., in-8°.

150.966 **Brandstetter** (R.), *Wir Menschen der indonesischen Erde.* IV. Die indonesischen Termine der schönen Künste ..... mit einem Anhang von indogermanischen Parallelen. Lucerne (Haag), 1925, in-8°, 32 p.

150.965 **Hyskell** (J. D.), *A study of the latinity of Solinus.* Diss. Univ. de Chicago. Chicago (Univ. libraries), 1925, in-8°, 57 p.

150.944 **Widstrand** (H.), *Palladiusstudien.* Diss. Upsal (Almquist), 1926, 8°, 68 p.

150.943 **Placé** (J. A.), *L'inscription de Duénos.* Blois (chez l'auteur), 1926, 8°, 36 p.

150.973 **Casanowicz** (J. M.), *The dragon god in Idzuma Japan.* Washington (Proceedings of the U. S. Nat. Museum, vol. 67), 1925, in-8°, 4 p.

19.191 **Bauer** (T.), *Die Ostkananäer*, Leipzig (Asia Major). 1926, in-4°, 94 p.

500.135 *Münchener Beiträge zuzr Papyrusforschung.* X. A. Stein, *Der römische Ritterstand*, 1927.

150.979 **Marque** (Bernard), *Identification des noms de lieu cités dans les Commentaires sur la guerre des Gaules.* Tulle (Inglard), 1924, 8°, 32 p.

150.977 **Allmen** (Oskar von), *Das Kind in der epischen Dichtung der Griechen.* Diss., Berne (Haupt), 1923, 8°, 67 p.

150.987 **Scott** (Walter), *Hermetica.* The ancient greek and latin writings which contain religious or philosophic teachings... I, III. Texts and translation. Oxford (Clarendon Press), 1924, 549 + 482 + 632 p.

150.988 **Burckhardt** (Aug.), *Spuren der athenischen Volksrede in der alten Komödie.* Diss. Bâle (Berkhäuser), 1924, 8°, 77 p.

150.986 **Berger** (Marcel) et **Mousset** (E.), *Anthologie des textes sportifs de l'antiquité.* Paris (Grasset), 1927, 8°, 268 p.

500.146 *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament*, hrsg. von Hugo Gressmann. 2., völlig neugestalte Auflage. Berlin-Leipzig (De Gruyter), 1926, 8°, X + 478 p.

151.003 **Aristophanes,** *Ausgewählte Komödien.* IV, 4. Auflage. Berlin (Weidmann), 1927, 8°, 207 p.

151.002 **Aristophanes,** *Lysistrata*, erklärt von U. v. Wilamowitz. Berlin (Weidmann), 1927, 8°, 223 p.

150.999 **Justesen** (R. Th.), *Die physiologische Grundlage der prae- und posthomerischen altgriechischen Psychologie.* (Banjœwangi, dactylogr., 1926.) 4°, 56 p.

151.000 **Craiz** (J.-D., *Jovialis and the Calliopian text of Terence.* Lond. (Milford), 1927, 8°, 51 p.

151.001 **Svoboda** (K.), *L'esthétique d'Aristote.* Brno (Pisa), 1927, 8°, 212 p.

150.997 **Bérard** (V.), *Les Phéniciens et l'Odyssée.* Paris (Colin), 1927, 2 vol. 8°, 446 et 450 p.

500.642 **Bachmann** (W.), *Felsreliefs in Assyrien...* (*Veröffentl. Wissenschaftl. der deutschen Orien-Gesellsch.*, 52.)

Imprimerie Alsacienne Strasbourg — Le gérant: A. Schana

Digitized by Google

6e ANNÉE
No 4

1928
1er FÉVRIER

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISSANT
LE 1er DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

EN DÉPOT
A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide: France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro: France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Pages

I. ALBERT CAHEN, **Le concours de l'Agrégation des Lettres 1927** (suite). 119

II. **Chronique.**

Réunions du Samedi (Histoire littéraire, p. 125. — Histoire des religions, p. 129. — Linguistique, Orientalisme et Archéologie, p. 130).

Amicale des Etudiants de la Faculté des Lettres . 133

Professorat des Ecoles normales 133

Congrès international des Sciences historiques . . 135

III. **Initiation et méthodes.**

J. F. PASTOR, *Introduction à l'étude de l'espagnol moderne* 137

IV. **Concours et examens.**

1. — *Textes à traduire ou à commenter.* (Grec, p. 138. — Latin, p. 138. — Français, p. 139. — Anglais, p. 139. — Italien, p. 140. — Histoire Ancienne, p. 142).

2. — *Sujets donnés aux concours de l'enseignement secondaire en 1927* . . . . . 145 (Agrégation de grammaire et d'anglais).

V. M. CAHEN, **Morphologie du verbe allemand** (suite) 148

VI. **Revue Bibliographique.**

P. CLOCHE, *La civilisation athénienne* (P. COLLOMP) 158

J. R. MUCKE, *Die Urbevölkerung Griechenlands* (A. GRENIER) . . . 159

C. G. CRUMP et E. F. JACOB, *The legacy of the middle ages* (M. BLOCH) . . 160

A. DEMANGEON, *Iles Britanniques* (M. BLOCH) 160

VII. **Bibliothèque nationale et universitaire.**

Quelques acquisitions récentes 163

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN, Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

Digitized by Google

6e ANNÉE
No 4

1928
1er FÉVRIER

Le Concours de l'Agrégation des Lettres en 1927[1])

Epreuves orales.

Explication d'auteurs grecs et latins. — Notons tout de suite que quelques-unes des explications que nous avons entendues ont été nettement bonnes et que le plus grand nombre ont été satisfaisantes. Ce n'est pas que nous n'ayons eu encore à constater, dans la possession du vocabulaire ou dans la reconnaissance des formes verbales, des ignorances et des erreurs parfois déconcertantes. Il est arrivé qu'en latin des contre-sens qui tenaient à la scansion défectueuse d'un vers, — d'un hexamètre, — n'aient pu s'éclaircir et se corriger qu'avec peine et qu'on ait marqué quelque hésitation, en grec, à scander un trimètre iambique. Il est à noter, d'ailleurs, que, faute de les discerner ou d'en pouvoir indiquer la raison, aucun candidat ne s'est jamais offert de lui-même à rendre compte d'une de ces particularités prosodiques, exceptions apparentes aux règles générales de la métrique, qu'il faudrait bien cependant faire remarquer à des élèves.

Cependant ces erreurs ou ces ignorances ont été moins graves et moins fréquentes que celles que nous avions dû relever l'an dernier. Ce qui, au contraire, nous a peut-être frappés davantage, c'est la timidité presque enfantine de certains procédés de traduction. Certes, nous n'approuverions pas le candidat qui, apres avoir lu une phrase longue ou même le texte d'un développement tout entier, prétendrait en proposer à son auditoire, et d'une seule traite, une de ces interprétations hâtives et sans rigueur qui ressemblent tantôt à une glose et tantôt à un sommaire. Est-ce à dire pourtant que le système du « mot-à-mot » doive être entendu si strictement qu'on n'ose, une fois la construction éclaircie, si elle présente en effet quelque difficulté, grouper ensemble les mots qui forment le membre de phrase ou qu'on ne saurait séparer sans dommage? Illusion d'écolier, de s'imaginer qu'on a satisfait au devoir du traducteur quand à chacun des mots latins ou grecs on a substitué un mot français! Pas de procédé qui compromette davantage l'intelligence de la pensée. C'est la tâche expresse du professeur de faire comprendre à ses élèves le danger d'une telle méthode et de les obliger, en les guidant, à reconnaître et à restituer le mouvement de la phrase tout entière, puis celui du développement dont elle fait partie; et ce que nous avons précisément reproché à certaines explications, c'est qu'elles ne révélaient chez les candidats aucun autre souci que celui de traduire un mot par un mot, de manière que chaque proposition eût, — ou parût avoir: car l'indifférence à la pensée ne préserve

[1]) Voir le *Bulletin* du 1er janvier 1928.

Digitized by Google

pas des erreurs de construction ou de vocabulaire, — son verbe, chaque verbe son sujet et ses compléments. Quant à l'enchaînement des idées et aux idées elles-mêmes, il ne semblait pas que le traducteur s'en préoccupât ; ce qui est sûr, du moins, c'est que sa traduction, dont on percevait chaque élément, demeurait pourtant inintelligible. Le livre X de l'*Ethique à Nicomaque* a donné lieu à deux ou trois explications de ce genre, et il est vrai qu'en effet c'est la pensée qui fait la difficulté de ce texte, en général exempt de complications grammaticales. Mais les mêmes faiblesses ont déparé l'explication d'autres textes encore.

Sans doute, d'ailleurs, la faute en est-elle à une préparation insuffisante. Sur ce point nous exprimerons les mêmes regrets que les années précédentes : il est trop certain que plusieurs de nos candidats arrivent aux épreuves orales sans avoir étudié d'assez près les textes du programme: on le voit bien aux confusions, parfois étranges, qui se produisent à propos de certains noms propres d'hommes ou de pays, aux souvenirs maladroits que quelques-uns ont gardé d'une traduction imparfaite, qu'ils ont dû lire sans la discuter, sans la rapprocher même de l'original ; on le voit encore et surtout à certains efforts malheureux pour replacer dans l'ensemble d'une œuvre telle page proposée pour l'explication, et aux ignorances que décèle la nécessité, qui çà et là s'impose, d'éclaircir certaines allusions soit à l'histoire des individus, soit à l'histoire politique ou à celle des lois, des croyances, des usages. Sans exiger d'un professeur de littérature, dans l'enseignement secondaire, la compétence spéciale d'un historien et d'un archéologue, on doit penser qu'il est des textes, parmi ceux qu'on peut faire expliquer à des élèves, — et par exemple, pour ne pas sortir de notre programme, tel récit mythologique dans les *Hymnes homériques* ; dans Thucydide, tel tableau de bataille, célèbre par la vie dont il est animé et par l'extrême précision du détail ; tel épisode des antiquités de Rome rapportées au premier livre de Tite-Live, — qui resteront pour eux lettre morte si le professeur n'est pas en état, en les expliquant, d'en restituer l'intérêt pittoresque et documentaire.

De même, pour épuiser la liste de nos « réclamations », nous ne demandons à nos candidats d'introduire dans leurs explications aucune discussion relative à la critique des textes ; encore ne saurions-nous accepter qu'ils puissent, en présence d'une leçon manifestement défectueuse et que la critique s'est efforcée de corriger, ou même d'un véritable *locus desperatus*, se dispenser d'avertir leurs auditeurs, peut-être dans la crainte enfantine qu'on ne leur reproche de ne pas comprendre, ce qui est en effet inintelligible. Il n'y a pas de probité à passer devant une difficulté, qu'on soit ou non en état de la résoudre, sans la faire du moins apercevoir.

Une fois présentées cependant ces réserves, qu'il fallait faire ne fût-ce que pour guider dans leur tâche nos futurs candidats, revenons, pour la justifier, à l'appréciation favorable que nous avait inspirée l'ensemble de l'épreuve. Sur quarante-et-une explications dans chacune des deux langues, vingt-cinq en grec, vingt-quatre en latin s'élèvent à la moyenne (5) ou au-dessus, et douze en grec, dix en latin arrivent à 7, à 8, à 8,5. Dix seulement en grec, neuf en latin descendent au-dessous de 4. La moyenne

Digitized by Google

effective des notes obtenues, 4,9 pour le latin, 5,1 pour le grec, est donc ici encore très sensiblement égale à la moyenne mathématique.

Explication française. — L'amélioration est ici moins sensible, et la moyenne (5) n'est atteinte ou dépassée que par quinze candidats. Seize autres se classent entre 4,5 et 3,25. Dix descendent à 3, à 2,5, à 2, à 1,5, à 1.

Mettons pourtant à part six explications qui, consciencieuses et solides, malgré quelques lacunes, ont témoigné à la fois de la justesse d'esprit des candidats et d'une préparation méthodique; et distinguons-en encore deux autres d'un accent tout personnel et qui nous ont frappés, la première, — explication d'une page difficile du *René* de Chateaubriand, — par un sentiment délicat et nuancé du dessein de l'écrivain et de tout le détail de son art; la seconde, — explication d'un fragment de la célèbre pièce des *Contemplations*, *A Villequier*, — par une exactitude dans l'interprétation, une sincérité émouvante et simple.

Ce sont là, d'ailleurs, des mérites qu'ont peut-être contribué à faire valoir, par contraste, certaines explications moins satisfaisantes, trop oratoires, trop concertées, forçant partout les intentions de l'auteur et qui semblaient animées du désir de s'imposer à l'esprit de l'auditeur par une sorte de contrainte plutôt que de l'instruire utilement.

A vrai dire, ce n'est pas la première fois que nous dénonçons cette erreur touchant la nature même de l'explication, dont le but doit être la parfaite intelligence du texte, et non pas, à propos du texte, qui souvent ne la comporte pas, la démonstration d'une thèse préconçue ou la justification de quelque lieu commun. Il faut se soumettre aux textes avec bonne foi.

A ces explications trop ambitieuses s'en opposeraient d'autres, qui pèchent par un excès contraire et qui nous ont paru puériles. Ce sont celles qui, comme redoutant de pénétrer un peu profondément dans la pensée, les intentions, les procédés de l'écrivain et n'essayant même pas, d'autre part, de déterminer le sens exact des mots par l'étymologie, par l'histoire, par des références aux textes contemporains, se bornent à substituer aux expressions voulues, choisies par l'auteur, de prétendus synonymes, nécessairement impropres et sans grâce ou sans vigueur. C'est une sorte de traduction « en langue vulgaire » de la prose de La Bruyère ou de la poésie de Victor Hugo. Etrange leçon de style, on en conviendra, à donner aux élèves de nos classes de lettres!

Mais, ici encore, c'est surtout à l'insuffisance de la préparation ou des connaissances générales qu'il faut attribuer la faiblesse de certaines épreuves. On a peine à concevoir, pour ne rien dire du détail de leur interprétation, l'embarras et presque l'impuissance dont ont fait preuve des candidats mis en présence de textes aussi célèbres et aussi féconds que, par exemple, l'apologie de la comédie dans la *Critique de l'Ecole des Femmes* ou, dans les *Contemplations*, le court poème *Pasteurs et Troupeaux*. — On s'étonne que tel jeune maître, qui a dû relire de près les chapitres du *Génie du Christianisme* inscrits au programme, ne sache rien de quelques sources auxquelles Chateaubriand nous avertit qu'il a puisé; qu'il puisse, sur la foi d'une note hâtivement lue et mal comprise,

Digitized by Google

prendre pour l'une d'elles un ouvrage d'histoire postérieur de dix ans au *Génie* lui-même, et qu'en revanche le nom d'un Lacurne de Sainte-Palaye paraisse, au jour de l'examen, lui être nouveau. — Il est arrivé que, dans l'intention d'éclairir certains détails de forme ou de pensée des *Contemplations*, on ait fait état, sans hésitation, d'une chronologie fantaisiste. — Dans l'explication de textes de Marot, combien de fois les allusions les plus transparentes aux choses de son temps, aux événements de sa vie, à ses propres ouvrages, combien de fois les jeux de mots dont il prétendait amuser ses lecteurs ont-ils passé inaperçus ou sont-ils, faute d'avoir été compris, restés inexpliqués !

Contre ces insuffisances, il n'est, nous ne cesserons de le rappeler, qu'un moyen de se prémunir. Les professeurs tant soit peu expérimentés savent bien qu'on n'improvise pas, au cours d'une classe, une explication de texte ; on ne l'improvise pas davantage au jour de l'examen. Sur ce point comme sur tous les autres, l'agrégation n'exige de ses candidats que ce que l'enseignement secondaire doit exiger de ses professeurs.

Ancien français. — Cette épreuve est la seule dont on ne puisse dire que les résultats en sont supérieurs à ceux des années précédentes. La proportion des explications qui ont mérité une note égale ou supérieure à la moyenne (1,5) est, à la vérité, à peu près la même : sur quarante-et-une, neuf sont notées 1,5 ou 1,75 ; dix arrivent à 2 ; 2,25 ; 2,5. Mais il en est quatorze, soit tout près de 33 p. 100, qui sont faibles ou très faibles, descendant à 0,75 ; 0,5 ; 0,25. Dans l'ensemble, l'épreuve donne lieu aux observations que nous présentions déjà l'an dernier : nous reconnaissons que la plupart des candidats préparent assez soigneusement la traduction du texte qu'ils ont à étudier ; mais ils n'envisagent rien de plus. Ils sont en état de donner presque toujours avec une approximation suffisante le sens des mots et des phrases ; quant à pénétrer plus avant dans la connaissance d'une œuvre, d'un homme, d'un temps, ils ne paraissent guère s'en soucier. Robert de Clari, l'auteur inscrit, cette année, à notre programme, méritait plus d'attention. Observateur curieux, narrateur vivant, il a pris part à l'un des événements les plus étranges de notre histoire et les plus féconds en résultats, et son livre est un témoignage de première importance : peu de candidats en ont eu le sentiment ; très peu ont songé à comparer son récit avec les autres monuments de la quatrième croisade. Il n'a même pas semblé qu'aucun ait, pour juger sainement de Robert de Clari, eu l'idée ou pris la peine de relire Villehardouin ni de s'informer le moins du monde de ce qu'était la Constantinople du début du XIIIe siècle.

Cette insuffisance d'une étude qu'on limite ainsi de parti pris à l'acquisition d'une connaissance superficielle de la langue fera également la médiocrité des leçons dont Robert de Clari sera l'objet. Elle est fort regrettable : quel enseignement des choses du Moyen Age peut-on attendre de jeunes maîtres qui les connaissent si peu ? Faudra-t-il continuer à penser qu'en dépit des programmes et de tant de bons livres les quatre siècles qui précèdent François Ier ne sont pas encore vraiment rétablis chez nous dans l'histoire littéraire de la France ?

Leçons. — De l'épreuve de la leçon, la plus importante et souvent

Digitized by Google

la plus périlleuse de nos épreuves orales, le jury ne saurait, cette année, se montrer mécontent : les résultats n'en sont pas éclatants ; ils sont, comme ceux de la composition française à l'écrit, très honorables. Onze leçons sur quarante-et-une [1] sont faibles ou très faibles et tombent à des notes qui s'échelonnent entre 3 et 1. Mais dix-huit atteignent la moyenne (6) ou la dépassent, et trois s'en rapprochent encore très sensiblement. La meilleure atteint à la note 9 ; les cinq suivantes à la note 8, et deux autres à 7,5 et à 7. Et on n'alléguera pas que les sujets de ces bonnes leçons ont dû particulièrement favoriser les candidats qui ont eu à les traiter : car ces sujets sont relatifs aux textes les plus divers, de la *Guerre du Péloponnèse* au *Génie du Christianisme* et des lettres de Cicéron aux poésies de Marot ou aux *Caractères* de La Bruyère, touchant les uns aux idées générales et directives de l'œuvre d'un écrivain, les autres à ses procédés de description ou d'analyse, d'autres encore à son style ou à sa versification. Mais toutes ces leçons, auxquelles nous ne disons pas d'ailleurs qu'il n'y eût rien à reprendre ou à ajouter, se sont, en somme, distinguées par des qualités pareilles: la justesse d'abord, justesse du plan, justesse et plus d'une fois finesse et originalité de la pensée, justesse de l'expression, également éloignée de la recherche et de l'impropriété, et nous ajouterions volontiers justesse du ton, signe sensible de la justesse de l'esprit, et que ne savent observer ni ceux qui prétendent par leurs éclats forcer l'attention, ni ceux qui éteignent leur voix comme si leur leçon était une confidence Mais ce qui, surtout, recommandait ces bonnes épreuves, c'est la sûreté et la solidité des connaissances qu'elles révélaient : là est encore (il faut le dire des leçons comme des explications) le fond d'où procèdent tous les autres mérites.

Et, au contraire, on peut presque assurer que c'est à l'insuffisance du savoir et de la préparation que se ramènent presque tous les défauts que nous avons dû noter dans les leçons comme naguère dans les explications moins satisfaisantes.

Faut-il rappeler d'abord le pauvre parti que certains candidats ont tiré de sujets dont la matière pourtant paraissait féconde et d'une ordonnance facile ? Telle une étude sur le caractère de l'Arnolphe de l'*Ecole des Femmes*, le plus profondément humain et le plus complexe que Molière eût encore mis sur le théâtre : le candidat n'y a guère consacré plus d'un quart d'heure, n'ayant rien à dire que de superficiel et presque d'insignifiant. C'est à peu près le temps qu'un autre a jugé suffisant pour traiter des caractères originaux de la narration dans le discours d'Eschine *sur l'Ambassade*.

Du moins, ces exposés écourtés impliquent-ils en quelque sorte le sincère aveu d'une préparation insuffisante ; et on ne sait s'il ne faut pas encore les préférer à certaines leçons plus longues, mais qui se réduisent à de faciles analyses ou même à de simples lectures réparties sous quelques têtes de chapitres : c'est de cette manière que se sont trouvées

[1]) Nous avons publié les quarante-et-un sujets tirés au sort et traités par les candidats, dans le *Bulletin* du 1er janvier, p. 100.

Digitized by Google

défigurées des études, dont nous attendions beaucoup, sur « l'esprit et la méthode de Thucydide, d'après l'introduction de son livre I », sur « le poème d'Hugo *Ce que dit la bouche d'ombre* », sur « la mort, thème lyrique dans les *Contemplations* » ; tout au plus les citations, parfois interminables, qui en faisaient toute la substance étaient-elles encadrées entre des assertions d'une rare banalité ou des souvenirs du livre de seconde main ou du commentaire que les candidats venaient tout juste de consulter.

D'autres faiblesses se sont fait sentir, dans d'autres leçons, dont la cause n'est pas différente : c'est en les étudiant dans leur texte, non dans une traduction, qu'on fût arrivé à mieux distinguer des autres discours du premier livre de Thucydide ceux qu'il prête, avec le dessein d'y marquer leur personnalité, à un Périclès ou à un Archidamos ; — c'est d'après les pièces de Marot inscrites au programme, si on s'était appliqué à les bien connaître, et non d'après des généralités préconçues qu'on eût cherché à déterminer la part qu'a prise Marot au mouvement de la Renaissance ; — enfin nous n'aurions pas entendu, sur certains sujets très exactement délimités, sur « l'*Impromptu de Versailles* et ce qu'il nous apprend de la vie, de la personne et du génie dramatique de Molière », ou sur « le réalisme de La Bruyère », si les candidats eussent été plus instruits, des leçons qui ne furent remplies que des lieux communs les plus rebattus sur ces deux grands écrivains.

Tant à l'oral qu'à l'écrit, les épreuves n'auront donc pas manqué qui devaient provoquer les mêmes observations que les années précédentes et donner lieu aux mêmes conseils. Et, en effet, nous rappellerons une fois de plus aux futurs candidats la double nécessité de travailler à leur culture générale et à la préparation de leur programme. A vrai dire, les deux tâches se confondent : quelle occasion plus favorable pourraient-ils imaginer d'affermir et d'étendre sur tous les points leurs connaissances que la lecture, complétée par les recherches et les vérifications qu'elle suggère, des textes français, latins et grecs qui leur sont proposés ?

Mais, plus que sur les faiblesses que nous avons dû signaler, c'est encore sur le progrès qu'ont marqué les résultats du concours de 1927 que nous voulons ramener l'attention.

Il semble témoigner à la fois de l'opportunité des directions du jury et de la bonne volonté avec laquelle un grand nombre de nos candidats se sont appliqués à les suivre : puisse-t-il inspirer à ceux qui leur succéderont, aux prochaines sessions, la même confiance dans l'efficacité d'un effort méthodique et persévérant !

Veuillez, Monsieur le Ministre, agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués et les plus respectueux.

L'Inspecteur général, Président du Jury.

ALBERT CAHEN.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Réunions du samedi

Réunion d'Histoire Littéraire (Samedi 10 décembre 1927)

M. Koszul rappelle le cas curieux qu'offre la satire anonyme anglaise connue sous le nom de *Rede me and be not wroth* : non seulement son édition originale a paru à Strasbourg, chez Johann Schott, vers le début de 1528, mais son introduction raconte dans le plus grand détail, avec un luxe de noms propres qui devaient être bien indifférents aux lecteurs lointains d'outre-Manche, l'histoire de la « Mort de la Messe » à Strasbourg — au point que les catholiques anglais baptisèrent ce poème *The Burying of the Mass* et non, comme le corps du dialogue l'aurait plutôt demandé, « attaque contre le cardinal Wolsey ». M. Koszul dit la rareté de l'opuscule et se demande si quelque exemplaire ne se cache pas dans les bibliothèques publiques ou privées de la région.

Il examine à nouveau la question de l'auteur de cette œuvre. Des rapports contemporains qui la mettent au compte de Tindale (le traducteur anglais du Nouveau Testament) ou de deux ex-Franciscains de Greenwich, William Roy et « Frère Jérôme » (ailleurs Jerome Barlow), il retient surtout l'affirmation précise de Tindale lui-même, disant le 8 mai 1528 (Préface de sa *Parable of the Wicked Mammon*), que « Roy fit faire certaines rimes à Frère Jérôme, pendant que lui-même traduisait en anglais un dialogue latin », tous deux étant alors à Strasbourg.

M. Koszul se demande s'il n'y a pas lieu de reprendre une idée timidement émise autrefois, et que les historiens de la littérature ou de la réforme anglaise tantôt négligent complètement, tantôt accepent sans l'approfondir : à savoir que cet obscur frère Jérome Barlow ne serait autre que le fameux évêque d'Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie Tudor et d'Elisabeth, William Barlow. Le premier ouvrage dont ce dernier s'accuse humblement auprès d'Henri VIII (encore catholique), dans une lettre bien connue, est précisément « the Treatise of the burial of the mass » ; le second est un dialogue entre un gentilhomme et un paysan, également conservé (non imprimé à Strasbourg, celui-là), qui est tout semblable de facture au *Rede me*. Deux graves objections, qu'on pouvait présenter contre cette hypothèse, feraient valoir la différence des prénoms (Jérôme et Guillaume) et le fait que Jérôme apparaît dans les documents contemporains comme un Franciscain, tandis que Guillaume est à plusieurs reprises signalé, avant 1528, comme appartenant à des couvents d'Augustins.

Mais justement, certaine relation (d'origine catholique) sur le divorce d'Henri VIII, dont le manuscrit est à Paris, et qui n'a été publiée qu'en 1917

Digitized by Google

(par M. Bémont dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes), se moque de Guillaume Barlow, « animal potius amphebion », « qui per omnes religiosorum ordines ad episcopatum, post etiam ad uxorem decurrens, nullo certo nec ordine nec nomine nec colore teneri voluit ». L'évêque Barlow était donc censé, à tort ou à raison, par ses adversaires, avoir autrefois changé d'ordre et de nom. Et cela étant, les objections susdites tomberaient. Une œuvre strasbourgeoise serait ainsi rendue à cet homme qui du reste raconte ailleurs, dans un *Dialogue describing the original ground of these Lutheran factions* dont il est certainement l'auteur, certains épisodes de son séjour dans notre ville.

Il resterait à William Roy d'être le traducteur dont parle Tindale ; et il faut remarquer que contrairement aux dires (souvent erronés en cette page) du professeur Kölbing dans la *Cambridge History of English Literature* (vol. III, p. 80), cette traduction n'est pas perdue, qu'elle a été trouvée à Vienne et publiée en 1874 *(Sitzungsberichte der philos.-historischen Classe der Kaiserl. Akademie)* — elle émane également des presses de Johann Schott [1]).

Au cours des observations échangées à la suite de cette communication, M. Janelle fait remarquer que si cette hypothèse se confirme, elle expliquerait en partie pourquoi l'élévation à l'épiscopat de Guillaume Barlow reste encore entourée de beaucoup de mystère.

M. Alfaric rappelle la liste déjà longue des travaux consacrés par Christian Maréchal à Lamennais. Il donne ensuite une analyse sommaire du dernier : *La dispute de l'Essai sur l'indifférence* (Paris, Champion, 1925, in-8°, X—455 p.). Très volumineux et très dense, avec ses grandes pages à longues lignes fort serrées et composées en petits caractères, l'ouvrage n'a pourtant qu'un objet assez restreint. Il n'étudie que les deux premiers volumes de l'*Essai*. Encore n'en expose-t-il pas, d'une façon directe, la doctrine. Il se borne presque exclusivement à en étudier les répercussions complexes et multiformes. Mais il le fait avec une précision et une minutie qui seront difficilement surpassées. Avec lui nous voyons en détail comment chacune des deux parties maîtresses de l'*Essai* suscita les défiances de plus en plus inquiètes des chefs du parti catholique, en même temps qu'une sourde irritation de royalistes notables et une opposition très déclarée des libéraux.

Peut-être charge-t-il quelque peu le tableau et donne-t-il un relief excessif aux critiques, en atténuant, par contre, le nombre et la portée des éloges qui accueillirent la nouvelle apologie du christianisme. C'est qu'il tient à montrer que ce fut l'attitude fâcheuse de ses coreligionnaires qui perdit Lamennais. Pour lui, la doctrine de l'*Essai* était aussi vraie qu'opportune. Mais ceux dont elle servait la cause ne surent ou ne voulurent pas la comprendre. Tantôt par étroitesse d'esprit, tantôt sous l'effet d'une mesquine jalousie ou d'une ambition contrariée, ils combattirent âprement leur meilleur avocat.

---

[1]) Cette communication résume un article paru en janvier 1928 dans la *Review of English Studies* de Londres.

Digitized by Google

Dans son culte fervent de Lamennais. M. Maréchal ne s'attache pas seulement à disculper son héros de toutes les charges formulées contre lui. Il s'applique à montrer que son évolution intellectuelle suivit une voie droite et que les idées énoncées dans les deux volumes de 1817 et de 1820 portaient déjà en germe celles qui allaient s'affirmer avec tant d'éclat autour de 1830 et jusque dans les années qui suivirent la rupture. Beaucoup trouveront que, sur ce point encore, il exagère et que, dans l'intérêt de sa thèse, il fait trop ressortir des détails secondaires et laisse trop dans l'ombre des thèmes essentiels.

Les théories les plus caractéristiques de l'*Essai* n'ont pas été répudiées seulement par l'Eglise, mais encore par Lamennais lui-même en ses vieux jours. Aussi peut-on s'étonner de les voir soutenues avec tant de passion et de partialité par un mennaisien catholique.

En réponse à l'une des questions soulevées par cet exposé, M. Alfaric est amené à faire observer que l'*Essai sur l'indifférence* ne se présente pas comme une création spontanée du génie de Lamennais, issue de ses réflexions solitaires, mais comme une œuvre de commande, qui lui fut imposée par ses guides spirituels. Il lit à cette occasion la lettre émouvante, écrite vers le milieu de 1816, où « Féli », nouvellement ordonné prêtre, demande qu'on le laisse dormir en paix auprès du poteau auquel il s'est laissé imprudemment enchaîner et qu'on ne vienne pas l'accabler par surcroît de tâches importunes. C'est peu après que ses conseillers lui firent entreprendre la rédaction de l'*Essai*, dont le premier volume parut à la fin de l'année suivante.

M. Maugain fait les communications suivantes :

1. Il convient d'attirer l'attention sur un petit livre récemment paru et très utile, dû à M. Alfred Jeanroy. C'est une *Anthologie des Troubadours XIIe et XIIIe siècles*, avec une substantielle introduction consacrée à la littérature provençale aux XIIe et XIIIe siècles, des traductions très fidèles, des notes explicatives, une note bibliographique. Les œuvres recueillies se divisent en poésies amoureuses, poésies plaisantes ou humoristiques, tensons et jeux partis, poésies politiques, chansons de croisade, poésies satiriques, poésies morales et religieuses, chansons de danse, romances, aubes, pastourelles. L'ouvrage, qui comprend 160 pages, fait partie de la *Collection des cent chefs-d'œuvre étrangers* publiée à Paris par la « Renaissance du Livre ». Toute personne cultivée y trouvera son profit et son agrément. Recommandons le en particulier aux italianisants, à qui la connaissance du Parnasse occitanien est nécessaire pour bien saisir l'histoire de la poésie lyrique italienne.

2. M. Joseph Vianey a réuni, dans un volume de 104 pages in-8°, les leçons professées par lui à l'Université de Bruxelles sur *Les grands poètes de la nature en France* (Poitiers, Société française d'imprimerie, 1926) et déjà publiées en France dans la *Revue des Cours et Conférences*. La première leçon est consacrée à Ronsard et La Fontaine.

Avant Ronsard, la nature existe à peine dans notre poésie. Chez lui, il y a des pièces entières dont elle fait l'importance principale. Que peint-il ? L'aubépin, l'alouette avec son chant, son vol, son repas, sa tendresse pour

Digitized by Google

ses petits, le décor où son existence s'accomplit, — la rose et sa vie, la fontaine et sa claire chanson, les labeurs du village, la chasse et ses émotions. Pourquoi aime-t-il la nature ? Pour les plaisirs sensuels dont elle est prodigue, pour l'asile qu'elle lui offre, pour les vers qu'elle lui dicte, pour les études qu'elle rend faciles, pour les belles légendes qu'elle a inspirées aux anciens, pour les gages d'amitié qu'elle donne au poète en s'associant à ses amours, pour sa participation à la fragilité humaine.

Quant à La Fontaine, « plusieurs de ses histoires d'animaux, surtout dans le premier recueil, ne sont que des histoires d'hommes. Pas un mot qui fasse voir la bête, pas un qui évoque le paysage où la vie s'écoule. Si, à mesure qu'il avance dans sa carrière, il agrandit la place de la vie animale et de son décor, il ne le fait presque jamais sans que tous les éléments du portrait et du paysage servent d'abord à l'intelligence de l'action dramatique ou à la peinture du caractère humain ». Cela, M. Vianey le prouve par de nombreux exemples. Mais, ajoute-t-il, l'admirable, c'est que, même en se soumettant à cette restriction, la poésie de la nature réussit chez La Fontaine à obtenir une importance considérable et une valeur merveilleuse. Voici des peintures de l'extérieur de l'animal ou de la plante, voici des scènes tragiques ou plaisantes, des luttes d'animaux entre eux ou contre l'homme. Ailleurs le poète nous peint toute une existence. Or, c'est avec un petit nombre de procédés très simples qu'il réalise une si grande richesse de peintures rustiques : vertu d'un terme bien choisi, moyens pittoresques empruntés à la versification, émotion communicative. Ajoutons que les paysages de La Fontaine donnent à réfléchir et qu'il s'en dégage toute une philosophie : bonté de la nature, supériorité de l'homme sur les autres créatures, fraternité des êtres.

On voit la méthode de M. Vianey. Il analyse avec une patience minutieuse son auteur, il classe les faits et il les interprète sobrement. Rien de plus simple en apparence. Rien, en vérité, de plus révélateur sur la maîtrise incomparable d'un professeur qui excelle à épuiser son sujet et, en même temps, à vous en faire voir toute l'étendue, toute la profondeur.

Avec la même sûreté, la même efficacité, le même agrément, M. Vianey étudie J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand (chap. II), Lamartine (chap. III), Victor Hugo (chap. IV), George Sand, Michelet (chap. V), Leconte de Lisle, Pierre Loti (chap. VI).

3. La *fondazione Leonardo per la cultura italiana* fait paraître depuis quelques années de très utiles guides bibliographiques. Le dernier né a pour auteur le savant professeur de l'Université de Turin, M. Ferdinando Neri. M. Neri, un des hommes les plus au courant de l'histoire des relations littéraires de la France et de l'Italie, se trouvait tout désigné par sa haute compétence pour composer le guide intitulé *Gli Studi franco-italiani nel primo quarto del secolo XX*. C'est un in-16 de 388 pages (Rome, 1928), qui ne relève pas le titre de moins de 3.391 livres ou articles publiés de 1900 au 21 septembre 1927 (cf. le supplément, p. 345) sur les rapports littéraires des deux pays. On ne saurait trop louer le soin minutieux qui a présidé à la préparation et à la publication de ce répertoire destiné à rendre des services de tout premier ordre aux travailleurs. Citons, à titre d'exem-

Digitized by Google

ples, parmi les chapitres les plus riches, les suivants : Studi generali, rapporti di cultura e d'insegnamento, Dante, elementi francesi, Fortuna di Dante in Francia, Boccaccio : fonti francesi, Fortuna del Boccaccio in Francia, L'italianismo nel cinquecento, Rabelais, Machiavelli, Montaigne, Molière e la commedia italiana, Fortuna del Molière in Italia, Goldoni, Alfieri, Voltaire, Rousseau, La Rivoluzione francese e il periodo napoleonico, Mme de Staël, Chateaubriand, Stendhal, Leopardi, Manzoni, Il Risorgimento italiano, Carducci, Critica e notizie d'arte contemporanea, Relazioni di viaggio, Temi letterari e tradizioni.

Le livre se termine par un index des noms.

Histoire des religions (17 décembre 1927)

M. Causse dit comment s'est tenu en septembre 1927 à Oxford un Congrès consacré à l'avancement des études bibliques. L'assistance comprenait beaucoup de savants étrangers, parmi lesquels les Allemands étaient nombreux. Les réunions furent très cordiales, comme l'accueil des hôtes anglais. L'on ne peut songer à résumer les divers travaux qui furent présentés. Mais, dans l'ensemble, plusieurs tendances s'en dégagent. Ils marquent d'abord un abandon assez marqué des procédés de critique littéraire qui ont caractérisé l'école de Wellhausen. Les exigences sont devenus moins grandes et se montrent même souvent insuffisantes en ce qui touche à l'authenticité ou à l'intégrité des textes bibliques. En revanche, l'on se préoccupe bien davantage de faire la psychologie des auteurs et de les rattacher à leur milieu. Ici comme en tous les domaines, l'école sociologique exerce une influence croissante, dont les effets sont souvent excellents.

M. Piganiol présente la thèse soutenue récemment à la Sorbonne, par M. Isidore Lévy, sur « La légende de Pythagore » (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences historiques et philologiques, fasc. 250, 1927, 352 p.). Il s'agissait, avant tout, de reconstituer, dans la mesure du possible, les écrits qui ont circulé parmi les pythagoriciens sur la vie de leur maître. Le travail était fort malaisé, faute de documents précis et bien garantis. M. Isidore Lévy a utilisé les moindres textes et il a fait de chacun une analyse très minutieuse. Mais la valeur qu'il leur attribue et l'interprétation qu'il en donne sont souvent contestables. Une partie notable de son travail est destinée à montrer que la biographie légendaire de Pythagore a exercé une très grande influence sur la littérature des Juifs et celle des Chrétiens. Ici encore, ont peut, sur bien des points, être en désaccord avec lui. Son exposé, toujours très érudit et pénétrant, fait souvent une part trop grande à des hypothèses fragiles et à un système préconçu. L'ouvrage n'en est pas moins du plus haut intérêt. Il marquera une date importante dans l'histoire des études pythagoriciennes.

A la fin de la séance, M. Alfaric résume un livre récent consacré par Louis Coulange à « la messe » dans la Collection « Christianisme » (Paris, Rieder, 1927). L'auteur y étudie en historien ce thème liturgique, pour montrer les changements nombreux qui s'y sont accomplis et qui

Digitized by Google

en ont modifié non seulement l'aspect intérieur, mais la nature intime. A l'origine, les chrétiens se contentaient de fraterniser entre eux, à certains jours, comme les membres des autres confréries religieuses dans un repas collectif qui s'appelait l'agape. Plus tard, un texte qui se lit dans la Ire Epître aux Corienthiens, mais qui, d'après M. Coulange, y a été introduit par Marcion, expliqua que c'était le Christ lui-même qui avait institué cette pratique, dans sa dernière cène, en souvenir de sa Passion. Puis, un rédacteur catholique ajouta, pour combattre le docétisme marcionite, que Jésus avait dit sur le pain et le vin : « Ceci est mon corps, ... ceci est le calice de mon sang ». Il ne s'agissait d'abord que de simples symboles et longtemps l'Eglise le comprit bien ainsi. Mais peu à peu la piété chrétienne prit à la lettre les paroles du Christ et se persuada que le pain et le vin consacrés étaient changés en son corps et en son sang. Les théologiens, d'abord réfractaires, finirent par céder et professèrent couramment, à partir du XIe siècle, le dogme de la transsubstantiation. Plus tard, sous une impulsion analogue de la foi populaire, ils en vinrent à soutenir que le Christ n'est pas seulement présent en chair et en os, quoique invisible, sur l'autel, mais qu'il y renouvelle en vérité, et non pas seulement en figure, le sacrifice du Calvaire. Ainsi l'histoire de la messe est intimement liée à celle de la pensée chrétienne. Ses rites ont varié constamment comme le dogme, dont ils sont l'expression.

La discussion de ces idées doit être renvoyée, faute de temps, au début de la prochaine réunion d'histoire des religions.

M. Maugain présente *Le modernisme catholique* d'Ernesto Buonaiuti, traduit de l'italien par René Monnot. (Paris, Rieder, in-16 de 206 pp., 1927.) Il souligne l'attitude de l'auteur qui, en dépit de ses démêlés avec l'Eglise, continue à se considérer comme faisant partie de l'âme du catholicisme. Il analyse rapidement l'ouvrage qui comprend les chapitres suivants : La procédure de l'Inquisition romaine, Les antécédents du modernisme, La condamnation et la réaction, Modernisme français, Modernisme italien, Modernisme anglais, Modernisme allemand, Sous la cendre, Un bilan, La culture ecclésiastique et la culture religieuse, L'avenir du catholicisme. M. Maugain insiste sur les opinions de M. Buonaiuti relatives aux rapports du socialisme et du modernisme, aux rôles importants joués par M. Loisy, auteur de l'*Evangile* et l'Eglise, et par M. Maurice Blondel, aux sentiments assez opposés que Léon XIII et Pie X auraient nourris envers le modernisme.

Samedi 7 janvier 1928. — Linguistique, Orientalisme et Archéologie

M. Tronchon présente l'ouvrage de M. G. Courtillier, chargé de conférences à la Faculté : *La Légende de Râma et Sîtâ* (Paris, Bossard, 1927, in-8° de 275 pages), beau volume édité et illustré avec goût. L'auteur y réunit très habilement tout l'essentiel du Râmâyana. Dans la masse imposante qu'est l'ensemble du vieux poème, il a pratiqué une division en chapitres, qui lui permet de donner leur relief aux thèmes importants et plus spécialement poétiques et personnels. Le reste, éléments cosmogoniques,

Digitized by Google

mythologiques, religieux, presque mystiques parfois, a été non pas sacrifié, mais réduit en des analyses continues, fort nettes et qui, imprimées en texte un peu plus serré, baignent pour ainsi dire les épisodes principaux. Au courant de ces analyses on a d'ailleurs soigneusement respecté la division en *sarga* du texte originel. Le tout donnera un excellent aperçu du Râmâyana, à qui ne voudra pas aller tout droit à l'honnête traduction Fauche, dont notre jeunesse a dû se contenter, ou à celles qui l'ont suivie, en France et ailleurs.

En tête du volume, une Introduction de 25 pages présente avec sobriété ce qu'il est indispensable de ne plus ignorer : qui fut Vâlmîki ; ce qu'il faut penser des interpolations présumées ; quelle est la date probable de composition, de la première édition ; quand a débuté, comment s'est poursuivie la brillante fortune de l'œuvre à travers le monde indou ; quels sont les principaux travaux érudits qui lui ont été consacrés, les leçons morales ou autres qui s'en dégagent, les caractéristiques essentielles des personnages de premier plan.

C'est à eux que va tout l'intérêt de ce livre, exécuté avec autant de patiente délicatesse que de compétence. M. H. Tronchon donne quelque idée de certains épisodes, où l'on croit retrouver tantôt comme une anticipation de Kipling ou de Rabindranath Tagore, tantôt le parfum ancien et pur des sentiments les plus rares dont l'humanité soit susceptible. Aventures merveilleuses au sein d'un monde enchanté, admirable histoire d'amour, âmes quasi divines qui peinent, s'extasient ou rusent comme de simples âmes d'hommes : Râma, dieu fait homme, faible devant l'amour, le soupçon, les on-dit, l'opinion : « la tendresse de Sîtâ », fleur incomparable... Il faut relire ou lire tout cela.

M. Grenier rend compte de l'admirable activité déployée par les étruscologues italiens. Groupés en un *Comité permanent pour l'Etrurie*, ils ont réuni à Pâques 1926 un premier *Congrès national étrusque* qui sera suivi cette année par un *Congrès international*. Dès la fin de 1926 ont paru les *Atti* du premier Congrès, deux volumes richement illustrés dont l'un contient le programme et l'autre le compte rendu des séances et des discussions. Au printemps de 1927, le Comité permanent a édité un superbe et gros volume de *Studi Etruschi* qui apporte les communications faites au Congrès.

En analysant plusieurs de ces communications, M. Grenier essaye d'indiquer la voie nouvelle dans laquelle semblent s'engager les études d'étruscologie. « La question étrusque, déclare M. Cultrera, n'est qu'une question d'origine ; sitôt qu'il s'agit d'histoire, il n'est plus question d'Etrusques, mais d'Italiens. » Le point de vue est intéressant en ce qu'il accuse la liaison entre l'Etrurie et l'ensemble de l'Italie ancienne, et la continuité de la civilisation italienne depuis la période primitive jusqu'à l'époque impériale. — Quant à la question d'origine, elle demeure toujours l'objet de discussions, mais les termes du problème apparaissent assez profondément transformés.

La difficulté consistait jusqu'ici dans la liaison établie entre trois

Digitized by Google

faits de nature diverse : la présence d'un peuple étrusque, d'une langue étrusque et d'une civilisation étrusque. La tendance actuelle est de distinguer chacun de ces éléments. Le peuple étrusque, montre en particulier M. Ugo Antonielli, le successeur de Pigorini au Musée préhistorique de Rome, n'est dans son ensemble qu'un peuple indigène. S'il s'y mêle des éléments ethniques d'origine exotique, ces éléments n'ont pas plus d'importance que, par exemple, les Normands en Italie au moyen âge.

La civilisation étrusque, depuis ses origines jusqu'à sa fusion complète avec celle de Rome, présente, indique M. Ducati, encore bien des problèmes obscurs. Mais on remarque de plus en plus l'étroitesse de ses rapports avec la civilisation générale de la Méditerranée qu'elle réfléchit avec un certain retard.

Quant à la langue, des études extrêmement nouvelles et intéressantes émanant des linguistes italiens, MM. Ribezzo, Battisti, Devoto, Nogara et en particulier de M. Trombetti, tendent de plus ne plus à la présenter comme une sorte d'îlot témoin du système linguistique répandu sur les côtes nord de la Méditerranée, depuis le Caucase jusqu'à l'Espagne, antérieurement aux invasions indo-européennes. Les nouvelles fouilles de Sardes et les résultats récemment acquis touchant le hittite, permettent de la ranger dans la même famille que le lydien, le lycien et autres langues de l'Asie Mineure auxquelle se rattache le hittite, mais non point assez près du lydien pour justifier les indications d'Hérodote suivant lequel les Etrusques ne seraient que des Lydiens. Toutes ces langues sont, déclare M. Trombetti, non pas indo-européennes, mais apparentées à l'indo-européen. Comme la population étrusque, la langue étrusque ne serait donc qu'une des vieilles langues indigènes de l'Italie.

Outre les *Studi Etruschi*, le Comité permanent pour l'Etrurie vient d'éditer un superbe ouvrage de M. P. Ducati : *Storia dell'Arte etrusca*. 2 vol. in-4°, l'un de texte de près de 600 pages, l'autre de 284 pl. contenant 685 figures. (Florence, *Rinascimento del Libro*, 1927).

Extrêmement sérieux et parfaitement documenté, ce livre est en somme la première histoire de l'art étrusque qui soit véritablement une histoire. *L'Art Etrusque* de Martha, qui date de près de quarante ans, pèche surtout par le classement chronologique. C'est seulement depuis la publication de ce livre que la chronologie des vases grecques, puis les découvertes de la civilisation préhellénique et les nombreuses études sur l'art hellénistique ont permis un classement des monuments étrusques. Aussi M. Ducati peut-il donner à son Histoire de l'art étrusque un cadre chronologique rigoureux. Ce splendide volume est appelé à demeurer pendant longtemps le livre classique aussi précieux pour les débutants que pour le étruscologues qui y trouveront une base solide pour leurs études ultérieures.

M. Tesnière insiste sur ce que lui paraissent présenter de nouveau les études des linguistes italiens. Elles lui semblent pouvoir se rapprocher de celles de plusieurs linguistes russes et, en tout cas, déborder les classements établis jusqu'ici. En quoi, demande-t-il, peut consister la parenté avec l'indo-européen d'une langue qui n'est cependant pas indo-euro-

Digitized by Google

péenne? Dans quelle mesure convient-il de tenir compte, à côté du vocabulaire et de la morphologie, d'éléments plus vagues tels que la structure des langues, c'est-à-dire des principes fondamentaux de l'expression des rapports grammaticaux ?

Amicale des étudiants de la faculté des lettres

On nous communique la note suivante :

L'Amicale a derrière elle une année d'activité fructueuse, au cours de laquelle les étudiants en lettres ont pris conscience d'eux-mêmes. Le mouvement, qui mène l'Amicale à un tournant décisif de son évolution ne fait que s'activer depuis l'année nouvelle. Il était facile de le constater lors de l'assemblée générale, où les discussions parfois passionnées ont remplacé la douce somnolence des années précédentes. De toutes parts, des projets surgissent : une *section musicale* est en train de se fonder sous la direction de M. le professeur Gérold ; un *cercle littéraire* se propose d'organiser et d'activer la vie intellectuelle des étudiants. Certes, nous n'avons qu'à nous louer de cet afflux de bonne volonté et de vie nouvelle. Avec l'aide de nos chers professeurs et entraînés par l'essor grandiose de l'Association Fédérative Générale, nous réussirons à atteindre cet idéal corporatif que l'Amicale poursuit avec acharnement et qu'elle considère comme le plus noble de ses buts.

Voici la liste des membres du nouveau Comité :

Président : M. A. Ricklin.
Vice-Présidents : Mlle Siegrist et M. Wenger.
Secrétaire général : M. Hartz.
Secrétaires adjoints : MM. Hoepffner et Grünenwald.
Trésorier : M. Chèvre.
Membres : MM. Bastian, Georger, Meyer.
Délégués au Comité de l'A. F. G. : Mlle Siegrist, MM. Ricklin, Hartz, Meyer.

Professorat
des Ecoles normales et des Ecoles primaires supérieures

Décret du 10 juillet 1927

Article premier. — L'article 109 du décret du 18 janvier 1887, modifié par les décrets du 17 février 1925 et 29 juillet 1925 est ainsi modifié :

Art. 109.

Paragraphe 4. — Sont dispensés de subir les épreuves de la première partie : 1° les candidates pourvues de la première partie du certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles ;

2° Les candidats et les candidates pourvus soit d'une licence ès lettres ou ès sciences, soit de certificats d'études supérieures institués par le décret du 20 septembre 1926 et dans les conditions suivantes :

Digitized by Google

A. — *Professorat de langue et littérature françaises ou d'histoire et de géographie.*

Les candidats doivent être pourvus de trois certificats d'études supérieures choisis dans les quatre groupes suivants de certificats et chacun dans un groupe différent :

a) Etudes littéraires classiques ou littérature française ; — *b)* Histoire de la langue française ou philologie française ; — *c)* Histoire moderne et contemporaine ; — *d)* Géographie.

B. — *Professorat des langues vivantes.*

Les candidats doivent être pourvus de trois certificats d'études supérieures :

a) Etudes littératures classiques ou littérature française ; — *b)* Littérature étrangère ; — *c)* Philologie ou études pratiques.

C. — *Professorat de sciences.*

Les candidats doivent être pourvus de deux certificats d'études supérieures :

a) Mathématiques générales ou calcul différentiel ; — *b)* Physique, chimie, histoire naturelle (S. P. C. N.) ou physique générale.

Sont dispensés de la production de ces deux certificats les candidats au professorat des sciences appliquées qui sont anciens élèves diplômés des écoles, instituts et laboratoires dont la liste est déterminée par un arrêté ministériel.

Les modifications à la liste en vigueur seront soumises à l'examen de la section permanente du conseil supérieur de l'instruction publique.

Paragraphe 5. — Pour être nommés *professeurs* dans les écoles normales ou dans les E. P. S., les licenciés qui ne sont pas pourvus du certificat d'aptitude au professorat doivent être pourvus des certificats d'études supérieures suivants :

A. — *Littérature et langue française.*

1° Etudes littératures classiques ou littérature française ; — 2° Histoire de la langue française ou philologie française, ou grammaire, ou philologie ; — 3° Psychologie, ou pédagogie, ou morale et sociologie, ou philosophie générale et logique ; — 4° Certificat de l'ordre des lettres (littérature, histoire, géographie, langues vivantes).

B. — *Histoire et géographie.*

1° Histoire moderne et contemporaine ; — 2° Géographie ; — 3° Histoire ancienne ou certificat de l'ordre des lettres autre qu'historique ou géographique, aux choix ; — 4° Histoire du moyen âge ou certificat d'ordre historique ou géographique.

C. — *Langues vivantes.*

1° Etudes littéraires classiques ou littérature française ; — 2° Littérature étrangère ; — 3° Philologie ; — 4° Etudes pratiques ou certificat d'ordre littéraire au choix de l'intéressé.

Digitized by Google

D. — *Sciences mathématiques et physiques.*

a) 1° Calcul différentiel et intégral ; — 2° Mécanique rationnelle ; — 3° Physique générale. — *b)* 1° Mathématiques générales ; — 2° S. P. C. N. ou chimie générale ; — 3° Physique générale.

E. — *Sciences naturelles.*

1° Mathématiques générales ; — 2° S. P. C. N. ; — 3° Zoologie ou physiologie générale ; — 4° Botanique ou géologie.

Article 2. — Les dispositions du présent décret entreront en vigueur le 1er octobre 1927. Toutefois, les candidats qui auront obtenu, avant le 31 décembre 1930, les groupes de certificats prévus par les décrets des 17 février 1925 et 20 juillet 1925, conserveront le bénéfice desdits décrets pour un emploi de professeur dans les écoles primaires supérieures.

Le congrès international des sciences historiques

Le sixième Congrès international des Sciences Historiques se tiendra à Oslo, du 14 au 18 août 1928. On doit souhaiter que la participation française y soit aussi nombreuse et active que possible. Voici quelques indications qui pourront être utiles aux historiens du groupe strasbourgeois. Elles seront, s'il y a lieu, complétées et précisées par la suite :

I. — ADHÉSIONS. — Bulletin à envoyer avant le 15 mai 1928 au *Historiker Kongressen*, Drammensweien 78, Oslo.

II. — COTISATIONS. — Pour une personne : 5 ½ dollars. Congressistes accompagnés de leur famille : pour toute personne en supplément : 3 dollars.

Mode de paiement : chèque tiré sur une banque d'Oslo, au nom du *Historiker Kongressen 1928.*

Date : montant à joindre au bulletin d'adhésion.

III. — COMMUNICATIONS. — Nombre en principe non limité, mais qui ne saurait évidemment dépasser, au grand maximum, trois par congressiste. Le Comité français fait observer que « les Français, qui ne formeront pas la délégation la plus nombreuse, pourront avoir intérêt à faire chacun plus d'une communication ». Autant que possible, une seule communication par section (voir ci-dessous § 4).

Sujets : éviter les détails de pure érudition et, d'une façon générale, préférer les sujets susceptibles de provoquer des échanges de vue intéressants.

Envoi : envoyer au Comité français, avant le 1er mars, le titre de chaque communication, *en y joignant un résumé succinct dactylographié.*

IV. — SECTIONS PRÉVUES. — 1) *Sciences auxiliaires, archives, publications de textes.* — 2) *Préhistoire et archéologie.* — 3) *Histoire ancienne de l'Orient.* — 4) *Histoire ancienne.* — 5) *Moyen âge.* — 6) *Histoire moderne et contemporaine de l'Europe.* — 7) *Histoire d'Amérique ; Extrême-Orient et colonisation.* — 8) *Histoire des religions et histoire ecclé-*

Digitized by Google

siastique. — 9) *Histoire du Droit et des Institutions.* — 10) *Histoire économique et sociale.* — 11) *Histoire des Sciences et des Lettres.* — 12) *Histoire de l'Art.* — 13) *Méthode Historique.* — 14) *Enseignement de l'Histoire.* — 15) *Histoire des Nations nordiques.*

V. — VOYAGE. — 1) Ligne norvégienne d'Anvers à Oslo ; réduction de 25 % sur le prix habituel ; prix (en tenant compte de la réduction) ; aller 112 couronnes, 50 ; aller et retour 225 cour. (1 cour. = environ 6 fr. 75). Départ le samedi 11 août, à 20 h. ; arrivée le mardi 14, au matin ; — ou, si le bateau du 11 est complet (70 passagers de 1re classe), pour les passagers en surnombre, la semaine précédente.

2) D'autres itinéraires sont à l'étude, sur lesquels des renseignements complémentaires seront donnés par la suite.

VI. — SÉJOUR. — Chambres :

	1 lit	2 lits	
Catégorie A :	6 cour. ou au-dessus.	10 cour. ou au-dessus.	
» B :	5	10	
» C :	3	7	
» D :	4	7	(home d'étudiants, hors ville)
» E :	3	6,50	(maison d'étudiants, en ville)

Repas : petit déjeuner, 1 cour., 50 à 2 cour., 50 ; principaux repas, 1 cour., 50 à 3 cour.

Un bulletin de logement devra être envoyé en même temps que le bulletin d'adhésion.

VII. — EXCURSIONS. — Organisées du 20 au 24 août. Au choix :

1) Trondhjem et le fjord de Romsdalen per Lillehammer : nourriture comprise : 1re cl., 36 doll. ; 2e cl., 28 ; 3e cl., 24.

2) Bergen, avec arrêt dans la montagne et aux fjords. Selon les itinéraires, *aller :*

	2e	3e
Valdres-Sogn	30 doll.	28 doll.
Bergen-Railway-Sogn	32 »	30 »
» » Hardanger	23 »	21 »
Telemark Hardanger	27 »	26 »
retour :	11 »	9 »

VIII. — CRÉDITS. — Demandés aux Ministères de l'Instruction publique et des Affaires étrangères. Le Comité français exprime le désir d'obtenir 2.000 francs par congressiste.

IX. — RENSEIGNEMENTS. — S'adresser, en principe à M. Michel Lhéritier, secrétaire général du Comité français des Sciences Historiques, 9, rue du Printemps, Paris (XVIIe).

Je suis bien entendu moi-même à la disposition des historiens strasbourgeois

Un certain nombre d'historiens ont déjà reçu des bulletins d'adhésion, et recevront sans doute des bulletins de logement. Eventuellement, m'en demander à temps, pour que je puisse faire la demande à Paris ; ou les demander directement à M. Lhéritier. Marc BLOCH.

Digitized by Google

Initiation et méthodes

Introduction à l'étude de l'espagnol moderne

C'est dans la prose élaborée par la génération de « 98 » qu'il faut étudier l'espagnol moderne. La prose des jeunes écrivains est en voie de formation seulement et ne saurait exercer d'influence sur le parler courant.

Les écrivains les plus représentatifs de cette génération, *Miguel de Unamuno, Ramon Maria del Valle Inclan, Pio Baroja, « Azorin »* sont, quant aux modes d'expression, les descendants directs de *Ruben Dario* (1867-1916), qui rompit les cadres de la prose romantique et naturaliste, et renouvela le vocabulaire et la syntaxe. Tous les écrivains précédemment nommés emploient une langue commune, qu'ils individualisent par *« une volonté de style »*. La prose de *Miguel de Unamuno* dérive du langage populaire, tandis que celle de *« Azorin »* se caractérise par une recherche de mots disparus de la langue actuelle et retrouvés dans la littérature primitive. Le langage de la classe bourgeoise et l'argot madrilène fournissent à *Pio Baroja* les éléments de sa langue. *Valle Inclan* tantôt confine à la préciosité *(Flor de Santidad, Sonatas)*, tantôt emprunte à l'argot de Madrid *(Luces de Bohemia, Los cuernos de Don Friolera)* ou à l'espagnol de l'Amérique du Sud *(Tirano Banderas)*.

Il serait utile de lire :

RUBEN DARIO. *Obras escogidas*. III. Prosa. Madrid, 1910.

MIGUEL DE UNAMUNO, *Vida de Don Quijote y Sancho, segun Miguel de Cervantes Saavedra, explicada y comentada. — Del sentimento trágico de la vida.*

« AZORIN », *La Voluntad. — Los pueblos. — Don Juan.*

PIO BAROJA, *La Busca. — Mala Hierba. — Aurora Roja.*

RAMON DEL VALLE INCLAN, *Flor de Santidad. — Los cuernos de Don Friolera. — Luces de Bohemia. — Tirano Banderas.*

En ce qui concerne les problèmes d'ordre général, on peut se servir pour l'espagnol, bien qu'elle concerne le français, de l'étude de V. KLEMPERER, *Die moderne französische Prosa*, 1870-1920 : *Studie und erläuterte Texte*. (Teubners phil. Studienbücher.)

L. SPITZER, *Aufsätze zur Romanischen Syntax und Stilistik*. Halle, 1918.

On aura aussi recours à : ERWIN K. MAPES, *L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario*. Paris. Librairie Ancienne. H. Champion, 1925. F. KRÜGER, *Einführung in d. Neuspanische* (Teubner). JUNGES SPANIEN, *Orplid. Lit. Monatsschrift in Sonderheften. III Jahrgang.* Heft. 11. Februar 1927.

Il a paru en Allemagne un livre fort intéressant sur la langue espagnole vulgaire : W. BEINHAUER, *Frases y Dialogos de la vida diaria*. Leipzig, 1925.

José Francisco PASTOR.

Digitized by Google

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Textes à traduire ou à commenter

Philologie classique

Version grecque

(à remettre à M. Oguse, le 20 février)

Ἀλλ' ἔγωγε ὦ ἄνδρες δικασταί, ὅπερ καὶ πρὸς τοὺς παρακαθημένους ἀρτίως, ἔλεγον, θαυμάζω, εἰ μὴ προσίστανται ἤδη ὑμῖν αἱ τοιαῦται εἰσαγγελίαι. τὸ μὲν γὰρ πρότερον εἰσηγγέλλοντο παρ' ὑμῖν Τιμόμαχος καὶ Λεωσθένης καὶ Καλλίστρατος καὶ Φίλων ὁ ἐξ Ἀναίων καὶ Θεότιμος ὁ Σηστὸν ἀπολέσας καὶ ἕτεροι τοιοῦτοι· καὶ οἱ μὲν αὐτῶν ναῦς αἰτίαν ἔχοντες προδοῦναι, οἱ δὲ πόλεις Ἀθηναίων, ὁ δὲ ῥήτωρ ὢν λέγειν μὴ τὰ ἄριστα τῷ δήμῳ· καὶ οὔτε τούτων πέντε ὄντων οὐδεὶς ὑπέμεινε τὸν ἀγῶνα, ἀλλ' αὐτοὶ ᾤχοντο φεύγοντες ἐκ τῆς πόλεως, οὔτ' ἄλλοι πολλοὶ τῶν εἰσαγγελλομένων, ἀλλ' ἦν σπάνιον ἰδεῖν ἀπ' εἰσαγγελίας τινὰ κρινόμενον ὑπακούσαντα εἰς τὸ δικαστήριον· οὕτως ὑπὲρ μεγάλων ἀδικημάτων καὶ περιφανῶν αἱ εἰσαγγελίαι τότε ἦσαν. νυνὶ δὲ τὸ γιγνόμενον ἐν τῇ πόλει πάνυ καταγέλαστόν ἐστιν. Δογνίδης μὲν καὶ Ἀντίδωρος ὁ μέτοικος εἰσαγγέλλονται ὡς πλέονος μισθοῦντες τὰς αὐλητρίδας ἡ ὁ νόμος κελεύει, Ἀγασικλῆς δ' ὁ ἐκ Πειραιέως, ὅτι εἰς Ἁλιμουσίους ἐνεγράφης Εὐξένιππος δ' ὑπὲρ τῶν ἐνυπνίων ὧν φησιν ἑωρακέναι· ὧν οὐδεμία δήπου τῶν αἰτιῶν τούτων οὐδὲν κοινωνεῖ τῷ εἰσαγγελτικῷ νόμῳ. Καίτοι ὦ ἄνδρες δικασταί ἐπὶ τῶν δημοσίων ἀγώνων οὐ χρὴ τοὺς δικαστὰς πρότερον τὰ καθ' ἕκαστα τῆς κατηγορίας ὑπομένειν ἀκούειν, πρὶν ἂν αὐτὸ τὸ κεφάλαιον τοῦ ἀγῶνος καὶ τὴν ἀντιγραφὴν ἐξετάσωσιν εἰ ἔστιν ἐκ τῶν νόμων ἢ μή [1]· οὐ μὰ Δία οὐχ ὥσπερ ἐν τῇ κατηγορίᾳ Πολύευκτος ἔλεγεν, οὐ φάσκων δεῖν τοὺς ἀπολογουμένους ἰσχυρίζεσθαι τῷ εἰσαγγελτικῷ νόμῳ, ὃς κελεύει κατὰ τῶν ῥητόρων αὐτῶν τὰς εἰσαγγελίας εἶναι περὶ τοῦ λέγειν μὴ τὰ ἄριστα τῷ δήμῳ, οὐ κατὰ πάντων Ἀθηναίων. ἐγὼ δὲ οὔτε πρότερον οὐδενὸς ἂν μνησθείην ἢ τούτου, οὔτε πλείους οἶμαι δεῖν λόγους ποιεῖσθαι περὶ ἄλλου τινός, ἢ ὅπως ἐν δημοκρατίᾳ κύριοι οἱ νόμοι ἔσονται, καὶ αἱ εἰσαγγελίαι καὶ αἱ ἄλλαι κρίσεις κατὰ τοὺς νόμους εἰσίασιν εἰς τὸ δικαστήριον· διὰ τοῦτο γὰρ ὑμεῖς ὑπὲρ ἁπάντων τῶν ἀδικημάτων, ὅσα ἔστιν ἐν τῇ πόλει, νόμους ἔθεσθε χωρὶς περὶ ἑκάστου αὐτῶν.

Thème grec pour le 18 février

Le texte du thème latin imprimé dans le *Bulletin* de janvier 1928, page 88.

Agrégation des lettres

Version latine

Les études philosophiques de l'orateur.

Me autem, Catule, fateor [1] neque hodie in istis libris et cum istis hominibus vivere nec vero, id quod tu recte commeministi, ullum umquam

[1] Jusqu'ici pour les candidats à la licence.
[2] C'est l'orateur Crassus qui parle.

Digitized by Google

habuisse sepositum tempus ad discendum ac tantum tribuisse doctrinae temporis, quantum mihi puerilis aetas, forenses feriae concesserint. Ac, si quaeris, Catule, de doctrina ista quid ego sentiam, non tantum ingenioso homini et ei, qui forum, qui curiam, qui causas, qui rem publicam spectet, opus esse arbitror temporis, quantum sibi ii sumpserunt, quos discentes vita defecit. Omnes enim artes aliter ab iis tractantur qui eas ad usum transferunt, aliter ab iis qui ipsarum artium tractatu delectati nihil in vita sunt aliud acturi. Magister hic Samnitium summa jam senectute est et cotidie commentatur ; nihil enim curat aliud. At. Q. Velocius puer addidicerat ; sed quod erat aptus ad illud totumque cognorat, fuit, ut est apud Lucilium,

. . . . . quamvis bonus ipse
Samnis in ludo ac rudibus cuivis satis asper ;

sed plus operae foro tribuebat, amicis, rei familiari. Valerius cotidie cantabat ; erat enim scenicus. Quid faceret aliud ? At Numerius Furius, noster familiaris, cum est commodum, cantat ; est enim paterfamilias, est eques Romanus ; puer didicit quod discendum fuit. Eadem ratio est harum artium maximarum. Dies et noctes virum summa virtute et prudentia videbamus, philosopho cum operam daret, Q. Tuberonem. At ejus avunculum vix intellegeres id agere, cum ageret tamen, Africanum. Ista discuntur facile, si et tantum sumas, quantum opus sit, et habeas qui docere fideliter possit et scias etiam ipse discere ; sed si tota vita nihil velis aliud agere, ipsa tractatio et quaestio cotidie ex se gignit aliquid, quod cum desidiosa delectatione vestiges.

Cicéron, *De Oratore*, III, XXII-XXIII, 85-88.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Dissertation française

pour les Agrégations de l'Enseignement féminin et de Grammaire
(à remettre à M. H. Tronchon, le 9 février)

Rodrigue et Chimène chez Corneille et chez Leconte de Lisle : les éléments dramatiques, les caractères, les mœurs, l'histoire.

LITTÉRATURE ANGLAISE (AGRÉGATION ET LICENCE)

Version

(à remettre à M. Pons pour le 2e mercredi de février).

The Approach to Venice. — In the olden days of travelling, now to return no more, in which distance could not be vanquished without toil, but in which that toil was rewarded, partly by the power of deliberate survey of the countries through which the journey lay, and partly by the happiness of the evening hours, when, from the top of the last hill he had surmounted, the traveller beheld the quiet village where he was to rest, scattered among the meadows beside its valley stream ; or, from the long hoped-for turn in the dusty perspective of the causeway, saw, for the first time, the towers of some famed city, faint in the rays of sunset—hours of peaceful and thoughtful pleasure, for which the rush of the arrival in the

Digitized by Google

railway station is perhaps not always, or to all men, an equivalent,—in those days, I say, when there was something more to be anticipated and remembered in the first aspect of each successive halting-place, than a new arrangement of glass roofing and iron girder, there were few moments of which the recollection was more fondly cherished by the traveller, than that which brought him within sight of Venice, as his gondola shot into the open lagoon from the canal of Mestre. Not but that the aspect of the city itself was generally the source of some slight disappointment, for, seen in this direction, its buildings are far less characteristic than those of the other great towns of Italy ; but this inferiority was partly disguised by distance, and more than atoned for by the strange rising of its walls and towers out of the midst, as it seemed, of the deep sea ; for it was impossible that the mind or the eye could at once comprehend the shallowness of the vas sheet of water which stretched away in leagues of rippling lustre to the north and south, or trace the narrow line of islets bounding it to the east. The salt breeze, the white moaning sea-birds, the masses of black weed separating and disappearing gradually, in knots of heaving shoal, under the advance of the steady tide, all proclaimed it to be indeed the ocean on whose bosom the great city rested so calmly ; not such blue, soft, lake-like ocean as bathes the Neapolitan promontories, or sleeps beneath the marble rocks of Genoa ; but a sea with the bleak power of our own northern waves, yet subdued into a strange spacious rest, and changed from its angry pallor into a field of burnished gold, as the sun declined behind the belfry tower of the lonely island church, fitly named « St. George of the Seaweed ». As the boat drew nearer to the city, the coast which the traveller had just left sank behind him into one long, low, sad-coloured line, tufted irregularly with brushwood and willows : but, at what seemed its northern extremity, the hills of Arqua rose in a dark cluster of purple pyramids, balanced on the bright mirage of the lagoon ; two or three smooth surges of inferior hill extended themselves about their roots, and beyond these, beginning with the craggy peaks above Vicenza, the chain of the Alps girded the whole horizon to the north — a wall of jagged blue, here and there showing through its clefts a wilderness of misty precipices, fading far back into the recesses of Cadore, and itself rising and breaking away eastward, where the sun struck opposite upon its snow, into mighty fragments of peaked light, standing up behind the barred clouds of evening, one after another, countless, the crown of the Adrian Sea, until the eye turned bak from pursuing them, to rest upon the nearer burning of the campaniles of Murano, and on the great city, where it magnified itself along the waves, as the quick silent pacing of the gondola drew nearer and nearer.

LANGUE ET LITTÉRATURE ITALIENNES

Version italienne pour le jeudi 2 mars

Era ritornato il Re a Parigi, et io l'andai a trovare, portandogli la ditta saliera finita ; la quale, si come io ho detto di sopra, era in forma ovata, et era di grandezza di dua terzi di braccio in circa, tutta d'oro,

Digitized by Google

lavorata per virtú di cesello. Et si come io dissi quando io ragionai del modello, avevo figurato il mare e la terra a sedere l' uno e l' altro, e s'intramettevano le gambe, si come entra certi rami del mare infra la terra, e la terra infra del detto mare: cosí propiamente avevo dato loro quella grazia. A il Mare avevo posto in mano un tridente in nella destra; et in nella sinistra avevo posto una barca sottilmente lavorata, in nella quale si metteva la salina. Era sotto a questa detta figura i sua quattro cavalli marittimi, che insino al petto e le zampe dinanzi, erano di cavallo; tutta la parte dal mezzo indietro era di pesce: queste code di pesce con piacevol modo s'intrecciavano insieme: in sul qual gruppo sedeva con fierissima attitudine il detto Mare: aveva all'intorno molta sorte di pesci e altri animali marittimi. L'acqua era figurata con le sue onde; di poi era benissimo smaltata del suo proprio colore. Per la terra avevo figurato una bellissima donna, con il corno della sua dovizia in mano; tutta ignuda come il mastio appunto; nell' altra sua sinistra mana avevo fatto un tempietto di ordine ionico, sottilissimamente lavorato; et in questo avevo accomodato il pepe. Sotto a questa femina avevo fatto i piú belli animali che produca la terra; e i sua scogli terresti avevo parte ismaltati e parte lasciati d'oro. Avevo da poi posata questa ditta opera e investita in una basa d'ebano nero: era di una certa accomodata grossezza, et aveva un poco di goletta, nella quale io avevo compartito quattro figure d'oro, fatte di piú che mezzo rilievo: questi si erano figurato la notte. il giorno, il graprusco e l'aurora. Ancora v'era quattro altre figure della medesima grandezza, fatte per i quattro venti principali, con tanta puletezza lavorate e parte ismaltate, qunto immaginar si possa. Quando questa opera io posi agli occhi del re, messe una voce di stupore, e non si poteva saziare di guardarla: dipoi mi disse che io la riportassi a casa mia, e che mi direbbe a tempo quello che io ne dovessi fare. Porta'nela a casa e subito invitai parecchi mia cari amici, e con essi con grandissima lietitudine desinai, mettendo la saliera in mezo alla tavola; e fummo i primi a 'doperarla. Di poi seguitavo di finire il Giove d' argento, e un gran vaso, giá ditto, lavorato tutto con molti ornamenti piacevolissimi e con assai figure.

Benvenuto CELLINI.

Thème italien pour le 16 mars

Le texte de J. H. Fabre donné à l'agrégation d'anglais. Voir plus loin.

Commentaire philologique

de la version italienne, « Una grandinata a Lione » (voir *Bulletin de la Faculté des Lettres* du 1er janvier 1928, p. 98)

1. — Expliquez au point de vue de la phonétique les mots suivants et développez en l'éthymologie: scavezzò — aloggiamento — scalfitti — viaggio.

2. — Expliquez au point de vue de la morphologie: dalli mia compagni — s'erano fermi — m'arìa morto — si sarebbon cinte — les passati remoti: ebbi, volsi, colse, venne, — le pluriel: quelle granella.

3. — Expliquez au point de vue de la formation des mots (dérivations)

Digitized by Google

composition, suffixe : grandinata, giornata, balestrata, gragnuola, ginocchioni.

Vous expliquerez en même temps l'évolution sémantique de ces mots.

4. — Expliquez au point de vue de la syntaxe : Trovandoci un giorno — — — cominciò il cielo — Veduto che ; 'l mio cavallo — lo volsi — in mentre che così dicevo.

CERTIFICAT D'HISTOIRE ANCIENNE

Texte à traduire et à commenter (à remettre à M. Grenier le 22 février)

La politique romaine en Germanie

Dum ea aestas Germanico plures per provincias transigitur, haud leve decus Drusus quaesivit inliciens Germanos ad discordias utque fracto jam Maroboduo usque in exitium insisteretur.

Erat inter Gotones nobilis juvenis nomine Catualda profugus olim vi Marobodui et tunc dubiis rebus ejus ultionem ausus. Is valida manu fines Marcomanorum ingreditur, corruptisque primoribus ad societatem, inrumpit regiam castellumque juxta situm. Veteres illic Sueborum praedae et nostris e provinciis lixae ac negociatores reperti, quos jus commercii, dein cupido augendi pecuniam, postremo oblivio patriae, suis quemque a sedibus hostilem in agrum transtulerat.

Maroboduo undique deserto non aliud subsidium quam misericordia Caesarit fuit. Transgressus Danuvium, qua Noricam provinciam praefluit, scripsit Tiberio non ut profugus aut supplex, sed ex memoria prioris fortunae : nam multis nationibus clarissimum quondam regem ad se vocantibus Romanam amicitiam praetulisse. Responsum a Caesare tutam ei honoratamque sedem in Italia fore si maneret, sin rebus ejus aliud conduceret abiturum fide qua venisset. Ceterum apud senatum disseruit non Philippum Atheniensibus, non Pyrrhum aut Antiochum populo Romano perinde metuendos fuisse. Extat oratio qua magnitudinem viri, violentiam subjectarum ei gentium et quam propinquus Italiae hostis, suaque in destruendo eo consilia extulit.

Et Maroboduus quidem Ravennae habitus si quando insolescerent Suebi, quasi rediturus in regnum, ostentabatur ; sed non excessit Ialia per duodeviginti annos consenuitque multum imminuta claritate ob nimiam vivendi cupidinem. Idem Catualdae casus neque aliud perfugium. Pulsus haud multo post Hermundurorum opibus et Vibillio duce receptus, Forum Julium Narbonensis Galliae coloniam mittitur. Barbari utrumque comitati, ne quietas provincias inmixti turbarent, Danuvium ultra inter flumina Marum et Cusum locantur, dato rege Vannuo gentis Quadorum.

(Tacite, *Ann.*, II, 62-63).

Digitized by Google

EPIGRAPHIE LATINE

Inscriptions trouvées au Forum de Trajan

1. *C. I. L.*, VI, 1682.

HONORII
AMMIO MANIO CAESONIO NICO
MACHO ANICIO PAVLINO V · C · CONS · ORDINARIO
PREF · VRBI IVD · SACRAR · COGNIT · || OCONSULI
PROV · ASIAE ET HELLESPONTI VICE SACRA IVDICANTI
LEGATO KARTACINIS SVB PROCONS AFRICE ANICIO
IVLIANO PATRE SVO CVIVS PROVIDENTIA ADQVE
|| V | LITAS ET INTEGRITAS REIPVBLICAE CORPORIS
CORARIORVM INSVLAS AD PRISTINVM STATVM
SVVM SECVNDVM LEGES PRINCIPVM PRIORVM
IMPP VAL SEPTIMI SEVERI ET M · AVR · ANTONINI AVGG
RESTAVRARI ADQVE ADORNARI PERVIGILANT
IA SVA PROVIDIT IN MIRA MEMORIA ADQVE
IN OMNIA IVSTITIA SVA CORPVS CORIARIORVM
PATRONO DIGNO STATVERVNT

2. *C. I. L.*, VI, 1721.

FL · EVGENIO V · C · EX PREFECTO PRAETORIO
CONSVLI ORDINARIO DESIGNATO MAGISTRO
OFFICIORVM OMNIVM COMITI DOMESTICO
ORDINIS PRIMI OMNIBVSQVE PALATINIS
DIGNITATIBVS FVNCTO OB EGREGIA EIVS
IN REM PVBLICAM MERITA HVIC
DD NN CONSTANTIVS VICTOR AC
TRIVMPHATOR SEMPER AVGVSTVS ET
IVLIANVS NOBILISSIMVS CAESAR
STATVAM SVB AVRO IN FORO DIVI
TRAIANI QVAM ANTE SVB DIVO
CONSTANTE VITAE ET FIDELISSIMAE
DEVOTIONIS GRATIA MERVIT
ADPROBANTE AMPLISSIMO SENATV
SVMPTV PUBLICO LOCO SVO
RESTITVENDAM CENSVERVNT

3. *C. I. L.*, VI, 1729.

FL · SALLVSTIO V · C ·
CONS · ORDINARIO
PRAEF · PRAET · COMITI
CONSISTORII VICARIO
VRBI ROMAE VICARIO
HISPANIARVM VICARIO
QVINQ · PROVINCIARVM
PLENO AEQVITATIS
AC FIDEI OB VIRTVTIS

DEDICATA V KAL · IVN ·
DIVO IOVIANO AVG · ET VARRONIAN
COSS

Digitized by Google

MERITORVMQVE · GLORIAM
MISSIS LEGAT IVS SAC
HISPANIAE DICAVERVNT

4. *C. I. L.*, VI, 1764.

SATVRNINIO SECVNDO V C ·
PRAESIDI PROVINCIAE AQVITANICAE
MAGISTRO MEMORIAE COMITI ORDI
NIS PRIMI PROCONSVLI AFRICAE ITEM
COMITI ORDINIS PRIMI INTRA CON
SISTORIVM ET QVAESTORI PRAEF
PRAETORIO ITERVM OB EGREGIA
EIVS IN REMPVBLICAM MERITA
DD NN VALENTINIANVS ET
VALENS VICTORES AC TRIVMFA
TORES SEMPER AVGVSTI
STATVAM SVB AVRO CONSTI
TVI LOCARIQVE IVSSERVNT

5. *C. I. L.*, VI, 1698.

PHOSPHORII
LVCIO AVR · AVIANIO SYMMACHO V · C
PRAEFECTO VRBI CONSVLI PRO PRAEFECTIS
PRAETORIO IN VRBE ROMA FINITIMISQVE
PROVINCIIS PRAEFECTO ANNONAE VR
BIS ROMAE PONTIFICI MAIORI QVINDE
CEMVRIO S · F · MVLTIS LEGATIONIBVS
PRO AMPLISSIMI ORDINIS DESIDERIIS
APVD DIVOS PRINCIPES FVNCTO QVI
PRIMVS IN SENATV SENTENTIAM ROGA
RI SOLITVS AVCTORITATE PRVDENTIA ATQ
ELOQVENTIA PRO DIGNITATE TANTI ORDI
NIS MAGNITVDINEM EIVS LOCI INPLEVE
RIT AVRO INLVSTREM STATVAM QVAM
A DOMINIS AVGVSTISQ NOSTRIS SENATVS
AMPLISSIMIS DECRETIS FREQVENTIB IN
PETRABIT IDEM TRIVMFATORES PRINCIPES
NOSTRI CONSTITVI ADPOSITA ORATIONE IVS
SERVNT QVAE MERITORVM EIVS ORDINEM
AC SERIEM CONTINERET QVORVM PERENNE
INDICIVM TANTO MVNERI HOC QVOQUE AD
DIDIT VT ALTERAM STATVAM PARI SPLEN
DORE ETIAM QVOD CONSTANTINOPOLIM
CONLOCARET

DEDICATA III KAL · MAIAS
D · N · GRATIANO IIII ET
MEROBAVDE COS

6. *C. I. L.*, VI, 1783.

NICOMACHO FLAVIANO CONS SICIL VICAR AFRIC QVAEST AVLAE
DIVI THEODOSI PRAEF PRAET. ITAL · ILLYR. ET AFRIC · ITERVM
VIRTVTIS AVCTORITATISQ SENATORIAE ET IVDICIARIAE ERGO

Digitized by Google

REDDITA IN HONOREM FILII NICOMACHI FLAVIANI CONS · CAMP · PROCONS · ASIAE PRAEF · VRBI SAEPIVS. NVNC PRAEF PRAET ITALIAE ILLYRICI ET AFRICAE IMPERATORES CAESS FL THEODOSIVS ET FL PLACIDVS VALENTINIANVS SEMPER AVGG SENATVI SVO SALVTEM . . .

II. — Sujets donnés aux Concours de l'Enseignement secondaire en 1927

Agrégation de grammaire

Version latine

Nota per eos dies Junii Blaesi mors et famosa fuit, de qua sic accepimus. Gravi corporis morbo aeger Vitellius Servilianis hortis turrim vicino sitam conlucere per noctem crebris luminibus animadvertit. Sciscitanti causam apud Caecinam Tuscum epulari multos, praecipuum honore Junium Blaesum nuntiatur : cetera in majus, de apparatu et solutis in lasciviam animis. Nec defuere qui ipsum Tuscum et alios, sed criminosius Blaesum incusarent, quod aegro principe laetos dies ageret. Ubi asperatum Vitellium et posse Blaesum perverti satis patuit iis qui principum offensas acriter speculantur, datae L. Vitellio [1]) delationis partes. Ille infensus Blaeso aemulatione prava, quod eum omni dedecore maculosum egregia fama anteibat, cubiculum imperatoris reserat, filium ejus sinu complexus et genibus accidens. Causam confusionis quaerenti, non se proprio metu nec sui anxium, sed pro fratre, pro liberis fratris preces lacrimasque attulisse. Frustra Vespasianum timeri, quem tot Germanicae legiones, tot provinciae virtute ac fide, tantum denique terrarum ac maris immensis spatiis arceat : in urbe ac sinu cavendum hostem. Junios Antoniosque avos jactantem, qui se stirpe imperatoria comem ac magnificum militibus ostentet. Versas illuc omnium mentes, dum Vitellius amicorum inimicorumque neglegens fovet aemulum principis labores e convivio prospectantem. Reddendam pro intempestiva laetitia maestam et funebrem noctem, qua sciat et sentiat vivere Vitellium et imperare et, si quid fato accidat, filium habere. Trepidanti inter scelus metumque, ne dilata Blaesi mors maturam perniciem, palam jussa atrocem invidiam ferret, placuit veneno grassari ; addidit facinori fidem notabili gaudio, Blaesum visendo. Quin et audita est saevissima Vitellii vox, qua se (ipsa enim verba referam) pavisse oculos spectata inimici morte jactavit. Blaeso super claritatem natalium et elegantiam morum fidei obstinatio fuit. Integris quoque rebus a Caecina et primoribus partium jam Vitellium aspernantibus ambitus abnuere perseveravit. Sanctus, inturbidus, nullius repentini honoris, adeo non principatus appetens, parum effugerat ne dignus crederetur.

Tacite.

---

[1]) Frère de l'empereur.

Digitized by Google

Thème latin

C'est une chose bien remarquable, qu'il n'y a point d'hommes si hébétés et si stupides, sans excepter même les insensés, qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles, et d'en composer un discours par lequel ils fassent entendre leurs pensées ; et qu'au contraire il n'y a point d'autre animal, tant parfait et tant heureusement né qu'il puisse être, qui fasse le semblable. Ce qui n'arrive pas de ce qu'ils ont faute d'organes, car on voit que les pies et les perroquets peuvent proférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est-à-dire, en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent : au lieu que les hommes qui, étant nés sourds et muets, sont privés des organes qui servent aux autres pour parler, autant ou plus que les bêtes, ont coutume d'inventer d'eux-mêmes quelques signes, par lesquels ils se font entendre à ceux qui, étant ordinairement avec eux, ont loisir d'apprendre leur langue. Et ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout. Car on voit qu'il n'en faut que fort peu pour savoir parler ; et d'autant qu'on remarque de l'inégalité entre les animaux d'une même espèce, aussi bien qu'entre les hommes, et que les uns sont plus aisés à dresser que les autres, il n'est pas croyable qu'un singe ou un perroquet, qui serait des plus parfaits de son espèce, n'égalât en cela un enfant des plus stupides, ou du moins un enfant qui aurait le cerveau troublé, si leur âme n'était d'une nature du tout différente de la nôtre.

Descartes.

AGRÉGATION D'ANGLAIS

Thème anglais

Les chants du crépuscule.

Parmi les chanteurs des crépuscules de juillet, un seul, s'il avait note variée, pourrait rivaliser avec les clochettes harmoniques du Crapaud. C'est le Scops ou petit-duc, gracieux rapace nocturne, aux yeux ronds dorés. Il dresse sur le front deux cornicules de plumes qui lui ont valu dans le pays le nom de *Machoto banarudo*, chouette cornue. Son chant, assez nourri pour remplir à lui seul le silence des nuits, est d'une monotonie énervante. Avec une imperturbable régularité de mesure, *tchô... tchô...* fait l'oiseau quand il expectore, des heures durant, sa cantate à la lune.

En ce moment, chassé des platanes de la place par le tapage des réjouissances, l'un est venu me demander l'hospitalité. Je l'entends à la cime d'un cyprès voisin. De là-haut, dominant l'assemblée lyrique, il découpe par périodes égales l'orchestration confuse des Sauterelles et des Crapauds.

A sa douce note fait contraste, par intervalles, une sorte de miaulement de chat, issu d'un autre point. C'est le cri d'appel de la vulgaire Chouette, l'oiseau méditatif de Pallas Athénée. Tapie tout le jour dans la retraite d'un olivier caverneux, elle s'est mise en pérégrination lorsque sont tombées les ombres du soir. D'un vol sinueux, à balancement d'escar-

Digitized by Google

polette, elle est venue des environs sur les vieux pins de l'enclos. De là elle mêle au concert général la discordance de son miaulement, un peu adouci par la distance.

Le cliquetis de la Locuste verte est trop subtil pour être bien saisi au milieu de ces bruyants ; il ne m'en arrive que de maigres ondées, tout juste perceptibles lorsqu'un peu de silence se fait. Elle ne possède en fait d'appareil sonore qu'un modeste tympanon à râcloir ; eux, les privilégiés, ont le soufflet, le poumon, qui lance la colonne d'air vibrante. La comparaison n'est pas possible. Revenons aux insectes.

L'un d'eux, quoique inférieur de taille et non moins parcimonieusement outillé, dépasse, et de beaucoup, la Sauterelle en lyrisme nocturne. C'est le pâle et fluet Grillon d'Italie, si débile qu'on n'ose le saisir, par crainte de l'écraser. Il concerte de tous côtés sur les romarins, tandis que les vers luisants allument, pour compléter la fête, les feux bleus de leurs lampions.

Le délicat instrumentiste consiste avant tout en vastes ailes, fines et miroitantes ainsi que des lamelles de mica. A la faveur de cette aride voilure, il stridule avec une intensité capable de dominer la cantilène des Crapauds. On dirait, mais avec plus d'éclat, plus de trémolo dans le coup d'archet, le chant vulgaire du Grillon noir. La confusion est inévitable pour qui ne sait pas qu'à cette époque des grandes chaleurs le vrai Grillon, orphéoniste du printemps, a disparu. A son gracieux violon en a succédé un autre plus gracieux encore et digne d'une étude spéciale. Nous y reviendrons en temps opportun.

J.-H. Fabre.

Digitized by Google

Morphologie du verbe allemand[1])

ACTION DU SUFFIXE SUR LA CONSONNE.

Cette action n'a lieu que quand le suffixe a la forme *j*.

Elle remonte à l'époque du germanique occidental commun.

En germanique occidental, **toutes les consonnes brèves après voyelle radicale brève s'allongent (se « géminent ») au contact immédiat d'un j suivant.**

Après voyelle longue, la gémination est sporadique et ne se rencontre guère qu'en *oberdeutsch*.

La gémination donne le résultat suivant:

Liquides et nasales.

l > *ll*	v. h. a. *zéllen* (**taljan*)
m > *mm*	*grémmen* (**gramjan*)
n > *nn*	*dënnen* (**danjan*)

Spirantes sonores.

b > *bb*	v. sax. *swebban* (prégerm. **swaþ-jan*).
d > *dd*	*biddian* (prégerm.* *biđjan*)
g > *gg*	*huggian* (prégerm. **hugjan*)

Occlusives sourdes.

p > *pp*	v. sax. *skeppian* (prégerm. **skapjan*)
t > *tt*	*settian* (prégerm. **satjan*)
k > *kk*	*wekkian* (prégerm. **wakjan*)

Ces trois groupes se sont développés différemment du fait de la seconde mutation consonantique. Tandis que le premier restait stable, les deux autres se sont altérés.

Les nouvelles occlusives sonores longues (géminées) *bb*, *dd*, *gg* ont des traitements inégaux.

La *dentale* est, dans tout le domaine haut-allemand, devenue sourde: *dd* > *tt*. Cf. v. sax. *biddian* — v. h. a. *bitten*.

La *labiale* s'est maintenue sonore en moyen francique, mais elle est devenue sourde en oberdeutsch *bb* > *bb* / *pp*

prégerm. **swaþjan* franc. *swébben*

obd. *swéppen*.

La répartition est la même pour la *gutturale*, elle est sonore en francique, sourde en oberdeutsch.

v. sax. *liggian* — v. h. a, franc. *liggen*

---

[1]) Voir le *Bulletin* du 1er février et du 1er avril 1927, du 1er janvier 1928.

Digitized by Google

obd. *likkan.*[1])

La série la plue altérée est celle des occlusives sourdes *pp*, *tt*, *kk*. Elles deviennent des affriquées, c'est-à-dire des occlusives [sourdes] suivies de la spirante homorgane: *pf*, *ts*, *kx.*[2])

prégerm.	**skapjan*	>	v. h. a. *scépfen*
	**atjan*	>	*ézzen*, *étzen*[3])
	**stakjan*	>	*stécken*, *stécchen.*

Quand les mêmes sourdes *p*, *t*, *k* n'étaient pas géminées par la présence d'un j, elles étaient devenues des spirantes sourdes longues *ff*, *ss*, *hh*.

prégerm.	**skapôn*	>	v. h. a. *scaffôn*
	**ētan*	>	*ëzzan*
	stēkan	>	*stēhhan*

Dans les déverbatifs de la 1ère conjugaison, il y a donc régulièrement une différence de consonantisme; le verbe primitif a une spirante longue, le verbe causatif a une affriquée:

v. h. a. *scaffôn* — *scépfen*
ëzzan — *étzen*
stēhhan — *stecken*[4])

Il convient toutefois de se représenter que le phénomène premier — la gémination —, causé uniquement par la présence d'un *j*, n'apparaissait pas à toutes les personnes du présent. On se souvient en effet que le suffixe *-ja-* ne gardait la forme *-j-* qu'au pluriel et à la 1re personne du singulier. Il prenait la forme *i* à la 2e et à la 3e personne du singulier. Il devait donc se produire dans le paradigme du présent une alternance de formes geminées et non géminées, conformément au paradigme suivant:

	v. h. a.
**dan-j-*	*dénnu*
**dan-i-*	*dénis*
**dan-i-*	*dénit*
**dan-j-*	*dénnemês*
**dan-j-*	*dénnet*
**dan-j-*	*dénnent.*

Cette alternance a existé sans doute dans tout le domaine haut allemand à l'époque ancienne. Elle s'est maintenue en oberdeutsch, spécialement en bavarois, où elle est régulière aux VIIIe et IXe siècles.

dénnen «dehnen» *(*danjan)*
1. *dénnu* — 2. *dénis*
chnussan «zerstossen» *(*knusjan)*
chnussu — *chnusis*

---

[1]) L'orthographe *ck* que l'on rencontre quelquefois équivaut à *kk*.
[2]) Cf. le suisse *kx* dans *Kuh*.
[3]) Le signe *z* désigne une affriquée, le signe *s* désigne une spirante.
[4]) De même, l'adjectif a une spirante en face de l'affriquée du verbe:
all. mod. *heiss* — *heizen*
nass — *benetzen.*

Digitized by Google

hucken « meinen » *(*hugjan)*
hucku — hukis
frummen « fördern » *(*frumjan)*
frummi — frummis
léckan « legen » *(*lagjan)*
lécku — lékis
zéllen « sagen, erzählen » *(*taljan)*
zéllu — zélis.

Dans ces exemples, il ne s'agit pas des affriquées allemandes *(scépfen ëtzen, stécken)*. Naturellement, il a existé une période de la langue où il y avait dans ces verbes une alternance analogue entre la spirante *ff, ss, hh* (2e, 3e sg.) et l'affriquée *pf, ck* (1re pers. sing.-plur.). Toutefois, cette alternance a été éliminée avant l'époque littéraire; elle ne nous est pas attestée. Dans tous ces verbes, c'est l'affriquée qui a été étendue à tout le paradigme du présent.

L'alternance ne s'est pas maintenue non plus dans les autres verbes (ceux qui n'ont pas d'affriquée). Le mouvement analogique commence très tôt en francique (*Tatien* au IXe siècle n'a plus une seule alternance), plus tard en oberdeutsch. C'est la consonne brève qui se généralise aux dépens de la géminée.

A la fin de la période du vieux haut allemand, les formes *dénen, zélen, frumen* sont plus fréquentes que *dénnen, zéllen, frummen*. En moyen haut allemand aussi, le gémination n'apparaît plus que sporadiquement. En nouveau haut allemand, il y a partout consonne brève — c'est-à-dire *l, m, n, b, g* — et allongement de la voyelle précédente *dehnen, zählen, legen*.

Deuxième Conjugaison.

La deuxième conjugaison repose sur un thème de présent indo-européen en *-ā-*. Le type germanique est tout à fait parallèle au type latin en *-ā-*, celui de *amāre*.

En indo-européen, ces thèmes en *-ā-* étaient tirés naturellement du radical verbal, ils n'étaient jamais dérivés de noms ou de thèmes verbaux. Le germanique a encore des exemples de ces formes radicales, par ex. v. h. a. *manôn* « mahnen » (erinnern, antreiben) à côté du verbe prétérito-présent got. *man* « ich glaube ». Mais elle sont rares et la plupart sont ambiguës. Le vocalisme degré *o* est sans doute emprunté au type en *-eye-* de lat. *moneō*. En indo-européen, les thèmes en *-ā-* ont le degré zéro. Le verbe *bëtôn* à côté de *bitten* dérive vraisemblablement d'un substantif *bët* N. ou *bëta* F. La plupart des verbes faibles en *-ô-* de l'allemand qui doublent un autre verbe ent eu ou pris un caractère dénominatif- Cf. v. h. a. *zamôn* (= lat. *domāre*) à côté de v. h. a. *zémmen* « zähmen » qui semble dérivé de l'adj. *zam* et *stôzôn, slagôn* à côté de *stôzan, slahan* qui semblent dérivés des subst. *stôz, slag*.

Digitized by Google

La grande masse des verbes de cette classe a un caractère nettement dénominatif. Ils sont dérivés soit de substantifs, soit d'adjectifs.

Substantifs :

bad N. *badôn* « baden »
enti N. *entôn* « enden »
lob N. *lobôn* « loben »
minna F. *minnôn* « lieben ».

Dans un grand nombre de ces verbes, on aperçoit encore le sens duratif ou itératif qu'avaient les thèmes indo-européens en *-ā-*. Les uns indiquent qu'on est occupé à (ou avec) ce qu'exprime le substantif (*wâtôn* « bekleiden » : *wât* F. *sagôn* « sägen » : *saga* F.); les autres sont du type *stôgôn* : *stôg* où l'idée est plus concrétisée que dans le verbe fort correspondant.

Adjectifs :

(gi)mach « zugehörig, verbunden, bequem » — *machôn* « machen, verbinden ».
offan — *offanôn* « eröffnen, bekannt machen ».

Troisième Conjugaison (Suffixe *-ê-*).

La troisième conjugaison repose sur un thème de présent indo-européen en *-ē-* Le type germanique répond souvent à celui des verbes latins en *-ēre* qui comme *tacēre* « être silencieux » expriment un état.

En indo-européen, ces thèmes en *-ē-* étaient naturellement des thèmes radicaux. C'est encore le cas d'un certain nombre de verbes allemands comme *dagên* (germ. **þagē-*, i.-e. **tak-ē-*) = lat. *tacēre*; v. h. a. *gi-wiggên* « sapientem esse, astutiorem fieri » (got. *witan*) = lat. *vidēre*, v. h. a. *lēbên* (got. *liban*) « leben », en face de got. *bi-leiban*, v. h. a. *bi-lîban* etc.

En allemand, la plupart des verbes en *-ên* sont des dénominatifs. Les plus clairs sont dérivés d'adjectifs. Comme en indo-européen, ce sont des verbes intransitifs qui expriment un état (duratifs) : par ex. *haftên* [de *haft*] « adhaerere » en face de *héften* « nectere », *naggên* [de *nag*] « humere » en face de *nézzen* « humectare ». Toutefois le plus grand nombre est inchoatif et composé d'un préfixe *ir-* ou *fir*.

ir-bleichên « bleich werden »
ir-blintên « blind werden »
ir-heizên « heiss werden »
ir-kaltên « kalt werden ».

GROUPE DU PRÉSENT.

Désinences.

Sauf exceptions, il n'y a pas de différence entre les désinences des verbes faibles et celles des verbes forts.

PRÉSENT INDICATIF.

De façon générale, les désinences du présent de l'indicatif en germanique continuent les désinences primaires de l'indo-européen. — L'indo-européen avait quatre séries de désinences :

Digitized by Google

les désinences primaires ou du présent,
les désinences secondaires ou de l'imparfait et de l'optatif,
les désinences de l'impératif,
les désinences du parfait [1]).

Les désinences secondaires jouent un certain rôle dans la théorie du présent de l'indicatif ; en effet, les désinences de l'indicatif et celles du subjonctif se sont influencées réciproquement. Or le subjonctif germanique qui continue l'optatif indo-européen avait des désinences secondaires.

Les désinences secondaires des trois personnes du singulier et de la 3e personne du pluriel ne diffèrent des désinences primaires correspondantes (du type thématique) que par l'absence de l'*-*i* final.

Sg. 1.	*-mi*	*-m*
2.	*-si*	*-s*
3.	*-ti*	*-t*
Plur. 3.	*-nti*	*-nt*

Pour les 1e et 2e personne du pluriel, l'opposition n'est plus aussi claire. Elle n'est conservée que par l'indo-iranien.

1. védique *-masi* : *-mā* (i.-e. **-mesi* : **-mē*)
2. sanskrit *-tha* : *-ta* (i.-e. **-the* : **-te* [2])

1re sing. — Pour la 1re personne du singulier, l'indo-européen faisait une différence entre les thèmes verbaux dits thématiques et athématiques.

Un thème est dit thématique quand il se termine par la voyelle *e* alternant avec la voyelle *o*. Ex. le thème de présent **bhére-/o-* [3]).

Un thème est dit athématique quand il se termine par une consonne ou par une sonante. Par exemple, le thème de présent du type athématique **bher-* (attesté à la 3e personne *bharti*, à côté de *bharati* : lat. *fert*), **ei-*, **i-* « aller » (skr. *émi* « je vais », *imáḥ* « nous allons », lat. *īs*, *īt*, *īmus*, *ītis*), **ēd-* « manger » (skr. *ádmi* « je mange »). Les thèmes terminés par une voyelle longue **ā*, **ē*, **ō* occupent une situation à part [4]).

Pour la désinence de la 1re personne, on a l'opposition :

athém. **-mi* : thém. **-ō*

ex. skr. *émi* « je vais » } gr. φέρω, lat. *ferō*.
ádmi « je mange »

Le vieux haut allemand a ces deux désinences réparties à date ancienne selon le principe indo-européen :

1° -u (issu comme got. *-a* de germanique *-ô*).

Cette désinence se rencontre dans deux classes de verbes :

a) les verbes forts qui sont bâtis sur un thème de présent thématique, par ex. i.-e. **bhér-ō* (gr. φέρω, lat. *ferō*), got. *baira*, v. h. a. *biru*. — *b)* les verbes faibles de la classe I dont le thème a également l'alternance *e/o* (soit le suffixe *-ye/-yo*, soit le suffixe *-eye-/i)*, par ex. *suochu*, *neriu*.

---

[1]) Cf. Meillet, *Introd.*, p. 190. Streitberg, *Urgerm. Gram.*, § 195.
[2]) Cf. Meillet, *Introd.*, p. 163.
[3]) Dans les thématiques, le ton a une place invariable et n'est jamais sur la désinence (sauf le cas de contraction).
[4]) Dans les athématiques, la place du ton est variable au cours de la flexion.

Digitized by Google

v. h. a. *-u* > m. h. a. *-e* souvent apocopé, spécialement après *l*, *r* et nasale (en *oberdeutsch*) est la syllabe radicale, quand brève : *ieh bir*, *nér*.

2° *-m* (devenu *-n* au IXe siècle) issu de l'i.-e. **-mi*.

Cette désinence est spéciale aux verbes faibles des classes II et III : par ex. *salbôm*, *habêm* en face de got. *salbō*, *haba*. Tandis que tous les autres dialectes germaniques ont généralisé la désinence thématique, le vieux haut allemand traite les verbes en indo-européen **ā*, **ē* comme des thèmes athématiques, ce qui est conforme à la répartition indo-européenne.

Extension de *-n*. — Cette désinence *-ôn*, *-ên* s'est maintenue très fermement en vieux haut allemand jusqu'au XIe siècle. Elle a même débordé sur les conjugaisons voisines. Limitée d'abord strictement aux classes II et III, l'*n* se rencontre, à la fin de la période du vieux haut allemand, dans les verbes faibles I et dans les verbes forts. Williram (franc. orient.) a, au XIe siècle, *n* dans tous les verbes : *lîdon*, *bekennon* (I) [1].

La désinence *-en* (pour tous les verbes forts ou faibles) est très fréquente en moyen haut allemand, surtout en alémannique et en *mitteldeutsch* (francique, thuringien) : elle est attestée par les rimes des poètes de la bonne époque, XIIIe et même XIVe siècle :

lâzen (cf. v. h. a. *lâzu*), etc. . . .
zellen (cf. v. h. a. *zellu*)
loben (= v. h. a. *lobôn*)
sagen (= v. h. a. *sagên*).

Extension de *-u*. — La même extension analogique de la désinence *-u* commence dès la fin du vieux haut allemand [2]. Limitée d'abord aux verbes forts et aux faibles I, elle s'étend sous la forme *-u*, *-o* et finalement *e* aux verbes faibles II et III et cette désinence devient normale pour tous les verbes en moyen haut allemand.

2° sing. — A l'indo-européen **-si* (skr. *bhárasi*, gr. φέρεις < φερ-ε-σ-ι, cf. lat. *legis*) correspond l'allemand *-s* (cf. got. *baírís*, allem. *biris*)

verbes forts } faibles I	*-is*	*nimis*
		suochis, *neris*
II	*-ôs*	*salbôs*
III	*-ês*	*habês*

Sous la forme *-es*, cette désinence survit au vieux haut allemand et se maintient spécialement en *mitteldeutsch* ; dans la région de Cologne, on la trouve encore au XVe siècle [3].

Mais, à côté de v. h. a. *-is*, *-ôs*, *-ês* on trouve dès le IXe siècle une forme avec *-t* : *-ist*, *-ôst*, *-êst* > m. h. a. *-est*. Elle apparaît d'abord en francique (Tatien, Otfrid), plus tard en *oberdeutsch*, mais elle s'y généralise (Notker) tandis qu'en *mitteldeutsch* elle est concurrencée longtemps par les formes en *-s*.

Ces formes nouvelles en *-st* proviennent *a*) de l'agglutination du pronom personnel de la 2e personne, *b*) d'une fausse coupe.

Agglutination. — Dans le groupe *lisis* + *thu* (*du*) la dentale (*th*, *d*) s'est assimilée à l'*s*-. D'où la forme *lisistu* qui apparaît très tôt et se trouve très tard.

---

[1]) Cf. Michels, *Mhd. Elem.*, § 278, Anm. 2. — Weinhold, *Mhd. Gram.*, p. 387, 426.
[2]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 305, Anm. 4.
[3]) Cf. Weinhold, *Mhd. Gram.*, p. 388.

Digitized by Google

L'agglutination du pronom personnel avec la forme verbale n'est pas un fait isolé. Le bavarois actuel [1]) en fournit des exemples :

mîr hammer « wir haben »
mîr gemmer « wir geben »
esz [2]) *gebts* « ihr gebt »

Fausse coupe. — Ces exemples bavarois montrent que le pronom postposé fait partie de la forme verbale ; on a été obligé d'exprimer à nouveau le pronom. Le même trouble a dû se produire très tôt en vieux haut allemand, si bien qu'on a mal analysé *lisistu*. On trouve des graphies comme *lisist thu*.

Cette analyse a été facilitée par les formes des prétérito-présents : *kanst, tarst, muost, weist* et *bist*. Le groupe *weistu* = *weist thu* a fourni le modèle de *lisistu — lisist thu*.

3e sing. — Le vieux haut allemand *-t* (verbes forts, verbes faibles de la série I : *-it*, II : *-ôt*, III : *-êt* > m. h. a. *-et*) est issu de germ. **-đi* (cf. got *-iþ*) qui correspond exactement à l'indo-européen **-ti* (skr. *bhárati*, gr. φέρει < *φερετι).

1re plur. — Tandis que le gotique et le scandinave ont la désinence *-m* (got. *baíram*, scand. *berom*) qui continue la désinence i.-e. *-mes* [3]) (**bhéromes*), le vieux haut allemand présente deux désinences : *-mês* et *-m*.

-mês. La désinence *-mês* (avec voyelle longue) est la plus ancienne. La voyelle prédésinentielle a des timbres divers dans les verbes forts et faibles de la série I.

-umês : le timbre *u* est sans doute le plus ancien : il continue un i.-e. **o* devant *-m* (cf. got. *dagam*, v. h. a. *tagum*).

-emês : le timbre *e* est sans doute originaire des présents en *-j-*.

-amês : le timbre *a* (spécialement *oberdeutsch*) est emprunté à la 3e personne du pluriel et favorisé par le timbre de la voyelle radicale (cf. *faramês*).

Les formes *-emês* et *-amês* sont les plus fréquentes, la seconde presque exclusivement *oberdeutsch*. Les séries II et III ont régulièrement *-ômês* et *-êmês*.

-m. — La désinence *-m* > *-n* (forme la plus généralement attestée) apparaît depuis le IXe siècle. Otfrid (IXe siècle) l'emploie presque exclusivement. Aux Xe-XIe siècles, *-n* est la désinence normale. La désinence *-mês* disparaît entièrement.

Répartition des deux désinences. — Quelques vieux monuments montrent une répartition très nette des formes en *-mês* et en *-n* (par exemple le Paternoster de Freisingen, bavarois).

-mês est la désinence du présent de l'indicatif et de l'impératif.

-n est la désinence du subjonctif et du prétérit indicatif.

Cette répartition est, selon Braune, l'état ancien qui a été troublé très tôt par l'analogie [4]). L'analogie s'est exercée dans les deux sens.

Il y a eu extension de *-mês* au subjonctif et au prétérit indicatif.

Il y a eu extension de *-m*, *-n* au présent indicatif [5]). Très rare sous la forme *-m*, la désinence *-n* apparaît d'abord dans Tatien et l'emporte complètement dans

---

[1]) Cf. Behaghel, *Gesch. d. d. Spr.*, p. 301.
[2]) *esz* = ancien pronom de la 2e personne du duel.
[3]) i.-e. **-mes* > germ. : **-miz*, **-mz* (syncope en 3e syllabe) > **mm* > *m*. Cf. Kluge, *Urgerm.*, § 197.
[4]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 307,Anm. 1 b.
[5]) Cf. Braune, *ibid.*, § 307, Anm. 5.

Digitized by Google

Otfrid. Il s'agit donc d'une désinence du subjonctif étendue à l'indicatif. La preuve en est la longueur de la voyelle *-ên*[1]) (attestée par Notker) dans la désinence des verbes forts et faibles de la série I (par exemple *sehên*, *hôrên*) et dans celle des séries II et III : *-oên* (*zeigoên*) et *-eên* (*lebeên*).

Etymologie. — Cette histoire des deux désinences — esquissée par Braune — est le prélude nécessaire de toute recherche étymologique.

Si elle est exacte, la désinence *-mês* doit remonter à une désinence de présent, c'est-à-dire une désinence primaire; la désinence *-m* continue une désinence d'optatif, c'est-à-dire une désinence secondaire et a partant une origine différente de got. scand. *-m*.

La désinence *-mês* ne peut guère être séparée de i.-e. **-mes(i)* (véd. *-masi*, skr. *-maḥi*). Mais le rapprochement fait difficulté[2]), notamment l'allongement de la voyelle : on a voulu l'expliquer par l'intonation du type athématique sur la finale (i.-e. **bhéromes* mais cf. prégerm. **-imês*[3]).

La désinence *-m* est celle du subjonctif (cf. got. *bairaima*). On en reparlera à propos de ce mode.

Autre interprétation. — Baesecke (*Einf. in d. Ahd.*, pp. 199-200) essaie de montrer que la répartition ancienne des formes est différente.

-mês est, d'après lui, caractéristique de l'impératif. Et de l'impératif, la désinence s'est étendue à l'indicatif et au subjonctif présent, à côté de *-n*.

Cette interprétation amène à trouver dans *-mês* une forme du pronom personnel de la 1re personne du pluriel = *wir* (cf. *nehmen wir!*). Critique : La répartition supposée par Baesecke n'est pas attestée. La spécialisation de *-mês* à l'impératif n'apparaît que dans Otfrid et il s'agit d'un fait de stylistique : *-mês* est plus expressif que *-n* qui est la forme normale de l'indicatif.

Ainsi s'explique l'absence de *wir* à l'impératif après *-mês*, à laquelle Bæsecke attache trop d'importance. Elle ne suppose pas que le sujet parlant y retrouvait le pronom personnel : ce qui est impossible (cf. les exemples bavarois, ici p. 00, qui prouvent le trouble de la conscience linguistique en cas d'agglutination et le besoin de répéter le pronom).

Il est difficile de retrouver *wir* dans *-mês*.

Apocope de -n. Dès le début du vieux haut allemand apparaît la tendance à apocoper *-n* devant l'enclitique *wir*[4]). Faible tout d'abord, elle est déjà forte à la fin du vieux haut allemand (*geloube wir*, *offene wir*). L'apocope est courante en moyen haut allemand : *gebe wir*, *lese wir*, *biete wir*. Quand la syllabe radicale est brève et que le radical est terminé par une liquide, la désinence entière (voyelle et consonne) est apocopée : *hël wir*. Certains poètes se permettent cette apocope totale après syllabe radicale longue : *grîf wir* (Hartmann von Aue).

-nt.

Vers la fin du moyen haut allemand, on trouve en alémannique la désinence de la 1re personne du pluriel sous la forme *-ent* (ou *-end*) : *gebent*, *sprechent*, *bittend*[5]).

---

[1]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 307, Anm. 6. Behagel, *Gesch. d. d. Spr.*, p. 297-g.
[2]) Cf. Streitberg, *Urgerm. Gram.*, p. 321.
[3]) Cf. Kluge, *Urgerm.*, § 197.
[4]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 307, Anm. 7.; Weinhold, *Mhd. Gram.*, p. 390; Behaghel, *Gesch. d. d. Spr.*, p. 301.
[5]) Cf. Weinhold, *Mhd. Gram.*, p. 390; Behaghel, *Gesch. d. d. Spr.*, p. 265.

Digitized by Google

Il s'agit de l'extension analogique de la désinence de la 3e personne du pluriel. C'est le lieu de faire remarquer que dans le Sud-Ouest la désinence de la 3e personne du pluriel *-ent* a été étendue aux 1re et 2e du pluriel, comme en vieux saxon et en vieil anglais *-ad* \ **anþ*. Cette désinence *-ent* a donné aujourd'hui *-et*, *-ed* (1re-3e pers. plur.) dans les parlers orientaux de la Suisse [1]) et *-et* (1er-3e plur.) dans les parlers souabes [2]).

2e pluriel. — La désinence de la 2e personne du pluriel est en vieux haut allemand *-t* qui continue certainement la désinence primaire i.-e. **-the* (skr. *-tha*).

La voyelle thématique est régulièrement : verbes faibles, série II *-ôt*,
III *-êt*.

Mais celle des verbes forts et celle des verbes faibles de la série I apparaît sous trois formes :

-et, forme normale, régulière en francique et en bavarois ;
-at qui apparaît à côté de *-et* dans l'ancien alémannique ;
-it qui apparaît à côté de *-et* dans certains textes bavarois (fragment de Monsee).

L'explication de ces formes fait difficulté.

Il faut rapprocher le bavarois *-it* du gotique *-iþ*, qui continue directement i.-e. **-e-the* ou **-e-te-*, s'il y a eu confusion comme en grec. D'autant plus que l'*i* de cette désinence altère la voyelle radicale : *quidit* (= *quëdet*), *gasihit* (= *gasëhet*), *ferit* (= *faret*). Il semble donc difficile d'y voir une influence analogique de la 3e personne du singulier [3]).

La forme *-at* au contraire est certainement analogique de la 3e personne du pluriel *-ant*.

Reste la forme normale *-et* qui est la plus difficile. On a voulu y voir une vieille forme de duel, soit avec suffixe secondaire i.-e. **-tom* (gr. φέρετον) ou **-tā*, soit avec suffixe primaire i.-e. **-thōs* (got. *baírats*) dont la voyelle sombre (*o*, *ā*, *ō*) aurait empêché le développement *ë* > *i*. [4])

La forme analogique de la 3e personne du pluriel *-nt* (*-ent*, *-ônt*, *-ênt*) apparaît dès les VIIIe, IXe siècles à l'état sporadique.

Elle est régulière en alémannique [5]) depuis Notker (*-nt* au lieu de *-t*) et elle s'y maintient en moyen haut allemand. Les poètes Hartmann von Aue et Konrad von Würzburg l'emploient à la rime. — Cette désinence secondaire est plus rare en *mitteldeutsch*, rare en bavarois.

-en. — Quand la 3e personne du pluriel devient m. h. a. *-en* au lieu de *-ent*, la 2e personne du pluriel apparaît aussi sous la forme *-en*. Elle est attestée depuis le XIIe siècle d'abord en *mitteldeutsch* ; elle est particulièrement aimée en alsacien « à cause du fort élément francique de ce parler » [1]).

3e plur. — La désinence est *-nt* qui continue très exactement la désinence

---

[1]) Cf. Behaghel, *Gesch. d. d. Spr.*, § 44. 1.
[2]) Cf. Behaghel, *ibid.*, § 45.
[3]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 308, Anm. 1 qui croit à l'analogie.
[4]) Cf. Wilmanns, *D. Gram.*, III, p. 51 qui admet la possibilité du développement dialectal **ete* > *-et*.
**ete* > *-it*.
[5]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 308, Anm. 3 ; Weinhold, *Mhd. Gram.*, p. 390 ; Behaghel, *Gesch. d. d. Spr.*, p. 397.

Digitized by Google

i.-e. **-nti*. Cf. i.-e. **bhéronti*, skr. *bhâranti*, gr. dorien φέροντι, got. *bairand*, v. h. a. *bërant*.

Dans les diverses conjugaisons, elle a dû avoir primitivement la forme :

verbes forts : **-ant*
série I : **-ent* (*a* > *e* à cause de *j*)
II : **-ônt*
III : **-ênt*

Cette répartition de *-ant* et *-ent* se trouve encore dans les plus anciens textes. Mais, plus tard, il y a eu confusion : *ant* se encore à côté de *ent* dans les verbes faibles de la série I (*obd.*) et *-ent* à côté de *-ont* dans les verbes forts (cf. francique *farent* et *zellent*).

En moyen haut allemand > *-ent*.

-en. — La substitution de *-en* de la 3e personne plur. du subjonctif (et aussi du prétérit) à la désinence de l'indicatif s'opère au début de la période moyen haut allemand en *mitteldeutsch*. Elle est attestée pour la 1re fois dans le Williram de Leyde (franc. orient.) [3]. La désinence *-en* s'est généralisée, sauf en Alémanie (cf. les dialectes suisses) et en Souabe.

La désinence de la 3e personne du pluriel s'est étendue d'abord à la 2e personne du pluriel, puis à la 1re, sous les formes *-ent*.

(A suivre.)

Maurice CAHEN.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

P. CLOCHÉ, *La Civilisation Athénienne* (Collection A. Colin, Section d'histoire et sciences économiques, n° 98), 1927.

M. P. C. a déjà publié, entre autres travaux, des articles qui, comme sa « *Politique de Démosthènes de 354 à 346* » (B. C. H. XLVII, 1923, p. 97) ou « *La Grèce et l'Egypte de 405/4 à 342/1 av. J.-C.* » (*Rev. Egypt.*, N. S., t. I, 1919, p. 210), prouvent une singulière maîtrise à traiter des problèmes les plus techniques et les plus difficiles. On ouvre donc sa « Civilisation Athénienne » avec l'espérance qu'inspire la perspective d'y voir un très beau sujet exposé par une autorité compétente, et le clair chapitre de géographie que donnent les premières pages ne fait pas changer d'avis. On regrette donc d'autant plus dans la suite d'être légèrement déçu. Des deux fins que se propose la collection dont la brochure fait partie, M. C. a peut-être insuffisamment réalisé la première : car s'il donne un exposé très clair des connaissances courantes, il fournit moins aux « jeunes gens » en quête d'une initiation l'instrument de travail et la mise au point des problèmes qu'ils pourraient désirer. Sur plusieurs points son livre est un tableau plutôt qu'une explication, un tableau même d'une sobriété parfois excessive. Ainsi l'étude de la tragédie (pp. 98 ss.) et elle à peu près restreinte aux trois grands tragiques, et à la caractéristique de leur psychologie ; les indications sur les origines (pp. 61/62, 96/97) sont peut-être un peu sommaires. Sommaire aussi l'indication de l'influence exercée sur l'éloquence par la rhétorique et les sophistes (pp. 91/92). Les historiens d'époque hellénistique sont qualifiés très justement pour la plupart de rhéteurs (p. 184), mais sans allusion à l'influence d'Isocrate. Enfin, si la double influence des sculptures ionienne et dorienne sur l'attique est indiquée (pp. 116/117), l'histoire de l'architecture énumère des œuvres plutôt qu'elle ne leur assigne une place dans l'évolution de la technique et de l'art. — Par ailleurs, on est vivement intéressé par les données sur le développement économique et son influence sur les destinées de la ville : mais on n'est pas bien sûr, faute de comparaison peut-être avec les autres villes grecques, de parfaitement saisir les causes qui firent d'Athènes tout ce qu'elle fut, et ce que les autres ne furent pas.

Mais c'est beaucoup déjà d'avoir une description, et partiellement une explication. Avec sa bibliographie volontairement sommaire et expressément donnée comme telle, et bien qu'elle ne donne guère une idée du travail déjà fait et du travail à faire pour connaître la civilisation athénienne de mieux en mieux — ce qui n'était sans doute pas son objet propre

Digitized by Google

— la brochure rendra des services. — On ne voit pas ce qu'elle gagne à l'imprécision, érigée en système, des citations d'auteurs anciens. « Un poète de cette époque » (p. 69) — « un historien du temps » (p. 73) — « un historien du Ve siècle » (p. 89) — « on vantera au IVe siècle » (p. 76). — Cette fois le lecteur ne sait plus s'il s'agit d'un poète, d'un historien ou de quelque particulier cité par un auteur : il sait du moins encore la date du témoignage. Cette satisfaction lui est refusée p. 108 : « Selon le mot d'un ancien » ! Boileau peut-être pouvait citer ainsi. Mais quelques noms n'auraient fait aucun mal — pas même celui d'allonger le texte...

P. COLLOMP.

JOH. RICH. MUCKE, *Die Urbevölkerung Griechenlands und ihre allmähliche Entwickelung zu Volksstämmen.* 1er demi-volume, Leipzig, Oswal Weigel, 1927, in-8°, 328 p. Prix : 12 Mk.)

Qu'on ne s'attende pas à un exposé méthodique de ce que la linguistique et l'archéologie nous ont appris des populations primitives de la Grèce. M. Mucke, professeur à l'Université de Dorpat, mort en 1925, n'était ni un linguiste ni un archéologue ; il enseignait la géographie, l'ethnographie et la statistique. C'est à l'ethnographie et à la géographie qu'il demande l'interprétation des mythes grecs. Extrêmement original, le livre part d'une idée juste, à savoir que les peuples n'existaient pas originairement, mais qu'ils se sont formés peu à peu, par le développement et le mélange des familles et des hordes. C'est l'« individualité géographique » nous dirions plus simplement la nature de la région occupée — qui a créé, au moins en partie, leurs traditions nationales. Mais est-ce vraiment cette « individualité géographique » que l'on retrouve à la base des mythes et jusque dans l'origine des noms propres mythiques ? Pélée, Pelias, Pelops, sont des noms sans doute étymologiquement apparentés. Les légendes de ces héros présentent bien quelques éléments communs. Mais le fait qu'elles enveloppent est-il bien le souvenir d'anciennes habitations lacustres détruites par le feu et remplacées par des établissements où les familles vivront désormais séparées ? Le paradoxe est souvent brillamment soutenu, mais il déconcerte constamment.

On n'en lirait pas moins l'ouvrage avec plaisir s'il était moins compact. Ces trois cent et quelques pages fort denses ne fournissent que trois chapitres sans aucune subdivision : Les sources *(Quellenmaterial)* et le problème de la préhistoire grecque (pp. 1-63) ; les primitifs actuels et les peuples primitifs de la Grèce (pp. 64-139) ; la répartition locale des plus anciennes populations grecques et la diversité de leurs origines, de leurs habitats, de leurs industries et de leur organisation (pp. 140-328). Le sous-titre du livre en définit bien leur caractère : *Contribution à la théorie de la formation et de la parenté des peuples.* C'est en effet une théorie qui n'est pas sans intérêt, qui abonde d'aperçus nouveaux et extrêmement ingénieux, où il y a certainement à prendre, mais dont l'ensemble, autant qu'il nous paraît, n'a qu'un lointain rapport avec ce que l'on peut deviner aujourd'hui de la préhistoire grecque.

A. GRENIER.

Digitized by Google

The legacy of the middle ages : edited by C. G. CRUMP et E. F. JACOB, Oxford, 1926 ; in-12, XII-549 p., 42 pl.

Ce volume — élégamment imprimé, avec des illustrations heureusement choisies — renferme une suite d'études sur les différents aspects de la civilisation médiévale. Elles sont l'œuvre, partie de savants anglais, partie de savants « continentaux » lesquels se trouvent être tous français : précieux témoignage d'amitié et d'estime. Toutes ont été rédigées ou traduites en anglais. Destinées au grand public, elles s'interdisent, par principe, les détails d'érudition, mais non la précision dans l'exposé des faits essentiels, ni même, à l'occasion, de sobres références bibliographiques. La tâche n'était pas commode, pour chacun des collaborateurs, de résumer en une trentaine ou une quarantaine de pages (l'article le plus long en a exactement 40) des développements politiques, sociaux ou intellectuels très complexes, portant sur une période de plus d'un millier d'années, dont l'unité, par surcroît, est plus nominale que réelle. Les différents auteurs se sont tirés de cette gageure avec plus ou moins de bonheur. Plutôt que de distribuer présomptueusement l'éloge ou le blâme, je me contenterai de signaler, en toute simplicité, les mémoires qui m'ont le plus frappé. L'immense culture et le sens pénétrant des réalités juridiques qui distinguaient Sir Paul Vinogradoff lui ont permis d'écrire sur le droit coutumier quelques pages singulièrement vivantes et suggestives. L'étude sur le droit canon est due à notre collègue de Strasbourg, M. Gabriel Le Bras ; je serais gêné pour dire ici tout le bien qu'il en faut penser si l'unanimité des critiques n'y avait déjà reconnu un des morceaux les plus fermement conçus et les plus clairement écrits de tout le livre. M. Lowe, dans son exposé sur l'écriture, s'est surtout attaché au haut moyen âge (jusqu'à la réforme caroline inclusivement) ; dans ces limites, travail excellent et parfaitement illustré. J'ai me suis instruit en lisant les *Arts décoratifs et industriels*, traités par M. Marcel Aubert. Vues intéressantes, mais incomplètes (notamment en ce qui touche la religion populaire) de M. Powicke sur la *Vie chrétienne*. Les autres articles sont de MM. C. G. Crump (*Introduction)*, W. R. Lethaby (*Architecture ;* je n'ai pas très bien compris les idées de l'auteur sur les caractéristiques du gothique) ; Paul Vitry (*Sculpture*) ; Claude Jenkins (*Littérature latine*) ; Cesare Foligno (*Littératures en langue vulgaire*, — certainement insuffisant) ; C. R. S. Harris *(Philosophie)* ; J. W. Adamson (*Education*) ; Edouard Meynial (*Droit romain*) ; Eileen Power (*Situation des femmes*) ; N. S. B. Gras (*Activité économique des villes*) ; Charles Johnson (*Pouvoir royal et administration*) ; E. F. Jacob (*Idées politiques*).

Marc BLOCH.

ALBERT DEMANGEON, *Iles Britanniques (Géographie Universelle publiée sous la direction de* P. VIDAL DE LA BLACHE *et* L. GALLOIS*)*, in-4°, Paris, Armand Colin, 1927, VIII-320 p., 51 pl., 1 carte hors texte, 80 fig.

Voici le premier volume de la grande *Géographie Universelle*, dont Vidal de la Blache avait dressé le plan, mais qu'il n'aura pas vu imprimée.

Digitized by Google

M. Gallois en a pris la direction et l'a amenée à bonne fin. La méthode qui inspire l'œuvre est celle que le maître disparu avait léguée à ce qu'on appelle à juste titre l'école géographique française ; ainsi l'*Année Sociologique* non plus n'est pas morte avec Durkheim ; la persistance de ces groupes dont les membres, sans abdiquer en rien leur indépendance, ni prétendre dissimuler les différences de tempéraments, continuent de se soumettre librement aux directives de pensées proposées par ses grands esprits constitue aujourd'hui un trait caractéristique et particulièrement honorable de notre vie scientifique. Preuve éclatante de la vitalité de l'école, la *Géographie Universelle* servira en même temps de pierre de touche à la valeur du procédé d'exploration des phénomènes humains, dont Vidal et ses élèves ont établi les principes. C'est dire avec quel intérêt toutes les personnes que préoccupent les sciences de l'homme devront en suivre l'apparition.

Elle ne pouvait mieux débuter que par le volume de M. Demangeon sur les *Iles Britanniques*. Le livre se divise en trois parties, clairement construites : une étude préalable de ce qu'on pourrait appeler les conditions géographiques d'ensemble, à la fois physiques et humaines (éléments de la population) ; une description régionale très fouillée ; comme point d'aboutissement, un tableau de la vie économique générale : là se trouve marquée la place des Iles dans le milieu économique mondial auquel, plus que tout autre pays peut-être, elles sont attachées par tant de liens d'interdépendance, et, plus particulièrement, dans l'immense Empire dont elles forment aujourd'hui le foyer central. Je n'ai pas qualité pour porter un jugement sur ce qui touche à la géographie physique ; j'ai été frappé à la fois par la limpidité de l'exposé, que L. Demangeon, sans rien sacrifier de la précision nécessaire, a su rendre accessible à toute personne cultivée et par l'importance qui — à côté de la morphologie — a été heureusement accordée à des phénomènes plus délicats et parfois trop négligés : la vie des mers, par exemple, fait l'objet d'un chapitre instructif entre tous. Dans l'étude humaine, on retrouve les mêmes qualités — solide culture historique, sens très fin de la complexité des faits et des causes qui caractérisaient déjà l'excellent petit livre de M. Demangeon sur l'*Empire Britannique*. Ça et là quelques objections viennent naturellement à l'esprit d'un historien. Il me semble que les effets proprement géographiques des incursions scandinaves auraient pu être marqués avec plus de force : en détruisant la civilisation très brillante de la Northumbrie, elles ont déplacé vers le midi, vers Londres et la Tamise, vers Winchester et les comtés de la Manche, le centre de la vie anglaise ; du même coup, en privant de communications avec le Sud, les groupes anglo-saxons établis au delà des Cheviots, elles ont favorisé la formation de l'Etat écossais, Etat ethniquement hybride, qui devait pourtant servir de base à une nationalité ; enfin, ce sont les nécessités de la défense contre les Danois qui sont probablement à l'origine de la constitution des comtés (ou mieux des *shires*) du Centre et du Nord, que caractérisent si nettement leurs noms tirés de celui de la ville-citadelle centrale, alors que ceux du Sud portent des appellations ethniques (Kent ou Norfolk par exemple, par opposition avec

Digitized by Google

l'Oxfordshire ou le Lincolnshire). La vie économique de l'Angleterre contemporaine et l'aspect de son paysage rural, ont leur explication — M. Demangeon le sait mieux que personne — dans une révolution agraire, dont les causes, diverses et enchevêtrées, ne ressortissent pas, pour la plupart d'entre elles, à l'étude du milieu physique. Comment rendre compte de ces faits primordiaux, sans rechercher ce que fut au moyen âge et aux temps modernes le régime juridique de la tenure, sans décrire les transformations économiques de la seigneurie, sans dégager les principes de la politique suivie par la monarchie absolue des Tudor et des Stuarts, puis, plus tard, dans un tout autre sens, par le gouvernement parlementaire, en matière d'*enclosures*, voire même sans remonter à l'organisation judiciaire de la monarchie angevine, qui seule donne la clef de la longue absence de protection dont a été victime la tenure en *copyhold?* Mais comment exposer tout cela dans un livre de géographie? La seule ressource eût peut-être été d'avouer sans ambages que là toute recherche de causalité échappe au géographe ; évidemment, nous atteignons sur ce point les limites de la méthode[1]). Les faire ainsi toucher du doigt n'enlève rien à la valeur, ni à l'intérêt de l'ouvrage, bien au contraire. Quiconque tient à connaître les sociétés britanniques, quiconque par conséquent désire ne pas rester tout à fait ignorant du monde actuel, devra l'avoir lu. Puis-je ajouter que ce devoir n'a rien que d'agréable? La langue du livre est excellente, mérite trop rire pour qu'il soit impertinent de le relever[2].

Marc BLOCH.

---

[1]) P. 210, M. Demangeon semble opposer la *champaign country* (qu'il définit justement «une contrée découverte livrée au labour)» aux pays de pâturages. Peut-être eût-il été bon de préciser, pour éviter tout équivoque, que *champaign* ou *champion* s'oppose en réalité à *enclosed*, en général, et qu'il y eut de nombreux labours enclos.

[2]) Pourquoi parmi les moyens de communication essentiels à la vie de l'agglomération londonienne (p. 254) omettre les autobus qui pénètrent si loin dans la banlieue et donnent en même temps une des notes caractéristiques du paysage urbain?

Digitized by Google

Bibliothèque nationale et universitaire

Quelques acquisitions récentes

Cd (LITTÉRATURES MODERNES).

170.661 **Bagdat** (Elise C.), *La querela pacis d'Erasme.* Thèse Fribourg. Paris (Presses Universitaires), 1924, n° 8, 218 p.

170.640 **Inklaar** (Derk), *F. T. de Baculard d'Arnaud, Les imitateurs en Hollande et dans d'autres pays.* Proefschrift Groningen. S'Gravenhage (Smits), 1925, 8°, 426 p.

170.553 **Turner** (R.), *Didon dans la tragédie de la Renaissance italienne et française.* Thèse Paris, 1926, 8°, 142 p.

170.611 **Vles** (Joseph), *Le roman picaresque hollandais des XVII^e^ et XVIII^e^ s. et ses modèles espagnols et français.* Proefschrift Amsterdam. S'Gravenhage, 1926, 8°, 181 p.

170.647 **Brusendorf** (A.), *The Chaucer tradition.* London (Milford), 1925, 8°, 810 p.

500.099 **Jente** (R.), *Die mythologischen Ausdrücke im altenglischen Wortschatz* ... Anglistische Forschungen, 56. Heidelberg, 1921, in-8°, 344 p.

500.061 **Steller** (W.), *Das altwestfriesische Schulzenrecht.* Breslau, 1926, 8°, 211 p. (Germanistische Abhandl., 57).

170.630 **Yperlaan** (Johanna C.), *Les traductions hollandaises des poésies lyriques de Victor Hugo jusqu'en 1885.* Proefschrift ... Amsterdam. Bussum (Van Dishoeck), 1925, 8°, 133 p.

170.543 **Peretz** (W. N.), *Issledowania y materiali pro Istorri starinnoi.* Ukrainskoi literaturi, XVI, XVIII nekow I. Leningrad, 1926, 8°, 176 p.

170.653 **Ter Meulen** (Jacob), *Concise bibliography of Hugo Grotius.* Leyden (Sijthoff), 1925, 8°, 88 p.

170.680 **Morley** (S. Griswold), *Spanish ballad problems, the native historical themes.* Berkeley (Univ. of California Press), 1925, 8°, 228 p.

170.714 *Le siège de Barbastre*, chanson de geste du XII^e^ siècle, éditée par J. L. Perrier. Paris, 1926, 8°, 278 p. (Les classiques français du Moyen âge, n. 54.)

170.713 *Les chansons de Perdigon*, éditées par H. J. Chayton. Paris, 1296, 8°, 73 p. (Ib., n. 53).

170.712 *La fille du comte de Pontieu*, nouvelle du XIII^e^ s., éditée par Clovis Brunel. Paris, 1926, 8°, 60 p. (Ib. n. 52).

500.137 *Recueil général des jeux-partis français*, publiés par Arthur Langfors, avec le concours de A. Jeanroy et L. Brandin, I. Paris, 1926, 8°, 400 p. (Soc. des anc. textes franç., p. 75).

500.081 **Konrad von Helmsdorf,** *Der Spiegel des menschlichen Heils*, hersg. von A. Lindqvist. Berlin (Weidmann), 1924, 8°, 118 p. (Deutsche Texte des Mittelalters, n. 31).

Der Göttweiger Trojanerkrieg, hrsg. von A. Koppitz. Berlin, 1926, 8°, 483 p. (Ib. n. 29).

500.006 **Laserstein** (Käte), *Der Griseldisstoff in der Weltliteratur.* Weimar, 1926, 8°, 208 p. (Forschungen zur neueren Literaturgesch., n. 58).

Digitized by Google

500.099 **Pfeiffer** (Sibilla), *George Eliots Beziehungen zu Deutschland.* Heidelberg, 1925, 8°, 310 p. (Anglistische Forschungen, n. 60).

170.617 **Van T'Hooft** (B. H.), *Das holländische Volksbuch vom Doktor Faust.* Diss. Amsterdam. S'Gravenhage (Nijhoff), 1926, 8°, 164 p.

170.702 **Catherine de Parthenay,** dame de Rohan. Ballets allégoriques en vers, 1592-93, publiés par R. Ritter. Paris (Champion), 1927, XX, 56 p.

170.703 **Crue** (Francis de), *L'ami de Rousseau et de Necker, Paul Moultou à Paris en 1778.* Paris (Champion), 8°, 194 p., 1926.

170.686 **Rumpf** (Paul), *L'étude de la latinité médiévale.* Thèse Fribourg. Genève (Olschki), 1925, 8°, 78 p. (tirage à part de l'Archivum Romanicum, IX, 213 p.).

170.688 **Gualzata** (Mario), *Di alcuni nomi locali del Bellinzonese e Locarnese* (contributo alla toponomostica del cantono Ticino). Thèse Fribourg. Genève (Oschki), 1924, 8°, 96 p.

170.626 **Perrenot** (Th.), *Etudes sur la toponymie franc-comtoise.* Les noms de lieux en — *ana*, — *ange*... considérés comme anciens établissements burgondes. Fasc. 1-4, 1912-1921. (Extr. des Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 8°, série VI.)

14.282 **Neumann** (J. H.), *American pronunciation according to Noah Webster.* Diss. Columbia, 1924, 8°, 148 p.

170.692 **Kasten** (Hans), *Goethes Bremer Freund, Dr Nicolaus Meyer.* Briefwechsel mit Goethe und dem Weimarer Kreise. (Brême, Schüremann), 1926, 8°, 480 p.

170.614 **Postma** (Jelle), *Tennyson as seen by his parodists.* Proefschrift. Amsterdam (H. J. Paris), in-8°, 199 p.

170.615 **Haas** (Martinus de), *Bossche Schoelen van 1629 tot 1795.* Proefschrift. S'Hertogenbosch (Teuling), 1926, in-8°, 275 p.

170.650 **Löhrer** (Alfred), *Swinburne als Kritiker der Literatur*, mit besonderer Berücksichtigung der unveröffentlichten Schriften. Diss. Zurich. Weida (Thomas et Hubert), 1926, in-8°, 184 p.

170.649 **Didschy** (Jay K.), *La mer dans l'œuvre littéraire de Hugo.* Diss. Univ. of Minnesota. Paris (Belles Lettres), 1925, 8°, 60 p.

170.623 **Schwickert** (Thomas Aq.), *Die Reimkunst des frühmd. Gedichts.* Diss. Köln. Leipzig (Noske), 1926, 8°, 90 p.

170.620 **Jones** (Anne Cutting), *F. M. Grimm as a critic of eigteenth century French drama.* Diss. of Bryn Mawr College. Menasha (Banta), 1926, in-8°, 70 p.

500.081 **Hort** (der Saelden), *Alemannisches Gedicht vom Leben Jesu, Johannes des Täufers und der Magdalena*, hrsg. v. H. Adrian. Deutsche Texte des Mittelalters, XXVI. Berlin, 1927, in-8°, 265 p.

500.072 **Heidrich** (H.), *John Davies of Hereford* (1565?-1618) und sein Bild von Shakespeare's Umgebung. Leipzig. 1924, in-8°, 124 p. (Palaestra, n. 143).

Schleich (G.), *Die mittelenglische Umdichtung von Boccaccios De claris mulieribus*, nebst der lateinischen Vorlage.... Leipzig, 1924, in-8°. 140 p. (Ib. n. 144).

Brandl (Alois), *Anglica*, Untersuchungen zur englischen Philologie. Leipzig, 1925, in-8°, 2 vol. (Ib. p. 147 et 148).

Digitized by Google

170.633 **Frey** (Max), *Transformations du vocabulaire français à l'époque de la Révolution.* Thèse Zurich. Paris (Presses Universitaires), 1925, in-8°, 296 p.

170.635 **Pattist** (M. J.), *Auronius als Christen.* Proefschrift. Amsterdam (Paris), 1925, in-8°, 102 p.

170.627 **Hoëg** (Carsten), *Les Saracastans*, une tribu nomade grecque. I. Etude linguistique. II. Textes. Paris (Champion), 1926, 2 vol., in-8°.

D (HISTOIRE. GÉOGRAPHIE)

191.674 **Frazer** (J. G.), *The worship of nature*, I, in-8°, 672 p. Lond. (Macmillan), 1926.

191.668 **Boyé** (P.), *La cour polonaise de Lunéville* (1737-1766). Nancy-Paris (Berger-Levrault), 1926, in-8°, 352 p.

27.930 *Congrès international d'histoire des religions*, tenu à Paris en octobre 1923, 2 vol. Paris (Champion), 1925, in-8°, 519 et 466 p.

500.357 **Hollweg** (W.), *Geschichte der evangelischen Gesangbücher vom Niederrhein im 16.-18. Jahr.* (Publikationen der Gesellschaft für Rheinische Geschichtskunde, XL), 1923.

500.493 **Wolf** (Eugen), *Petrarca*, Darstellung seines Lebensgefühls. (Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters, 28). Leipzig, 1926, 82 p.

Kirn (Paul), *Friedrich der Weise und die Kirche* (Ib., 30). Leipzig, 1926, in-8°, 212 p.

500.127 **Steinmetzer** (F. K.), *Die babylonischen Kudurren als Urkundenform.* (Studien zur Geschichte u. Kultur des Altertums, XI, 4-5). Paderborn, 1922, in-8°, 272 p.

Balzner (Emil), *Die Homerexegese Aristarchs...*, dargestellt von Adolf Roewer. (Ib., XIII, 2-3.) Ib., 1921, in-8°, 286 p.

Dc 251 c **Ramaer** (J. C.), *Geschiedkundige Atlas van Nederland.* De Frans-che tijd (1795-1815). S'Graventage, 1926, in-8°, 114 p. + 8 pl. in fol.

191.777 **Voltolini** (H.), **Verdross** (A.), **Winkler** (W.), *Deutschrüd tirol.* Drei Vorträge. Leipzig-Vienne (Deutecke), 1925-6, in-8°, 8 + 48 p. + 1 carte.

191.804 **Hara** (Katsourô), *Histoire du Japon des origines à nos jours.* Paris (Payot), 1926, in-8°, 307 p.

191.797 **Chapot** (V.), *Le monde romain.* (Collect. Evolut. de l'humanité, XXII), Paris (Renaissance du livre), 1927, in-8°, 503 p.

500.278 a **Hall** (H.), *List and index of the publications of the Royal historical society 1871-1924 and of the Camden society 1840-1897.* Londres (Royal histor. soc.).

191.762 **Marion** (Marcel), *Bibliographie de ses ouvages*, 1891-1924. Caen (Olivier), s. d., 8°, 4 p.

500.591 **Gaudefroy-Demombynes,** *La Syrie à l'époque des Mamelouks d'après les auteurs arabes.* Paris (Geuthner), 1923, in-8°, 288 p.

Enlart (C.), *Les monuments des croisés dans le royaume de Jérusalem.* Paris (Geuthner), 1925, in-4°.

Jerphanion (G. de), *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce.* Paris (Geuthner), 1925, in-4°.

15.470 **Schwind** (E. L. de), *Leges nationum Germanicarum (M. G. H.)*, 1926, in-4°, 310 p.

27.951 **Santel** (J.), *Vaison dans l'antiquité, I-III*, Avignon (Aubanel), 1926, 2 vol. in-8°, 1 vol. in-4°.

Digitized by Google

191.826 **Grimm** (W. u. J.), *Märchen aus dem Nachlass Clemens Brentanos in der Urgestalt* hrsg. v. J. Leffiz. Leipzig, 1926, in-8°, 180 p.

191.803 **Jordan** (J.), *L'abbaye prémontrée d'Humilimont* (1137-1580). Fribourg (Archives de la société d'histoire du canton de Fribourg, XII, 2). 1926, 8°, 360 p.

181.801 **Smith** (E. M.), *Naukratis*. Wien, 1926, in-8° 89 p.

191.806 **Jackson** (A.), *Correspondence* edited by J. S. Bassett. I. Washington (Carnegie Instit.), 1926, 8°, 508 p.

191.849 *La Révolution dans le Comté de Nice et la principauté de Monaco*. S. l. n. d., in-8°, 480 p.

191.838 **Beraldi** (Henri), *La carrière posthume de Ramond* (Ramond de Carbonnières). Notes d'un bibliophile. 1827-1868. Paris, 1927, in-8°, 191 p.

191.848 **Spiller** (Robert E.), *The American in England during the first half century of independence*. N. York (Holt), [1926], 8°, 416 p.

191.839 **Pallis** (Svend A.), *Mandaean studies*, 2e éd. 1926. Trad. du danois. Londres (Humphrey Milford), [1926], 8°, 216 p.

191.840 **Fabela** (I.), *Los precursores de la diplomacia mexicana*. Mexico (Secretariat de relaciones exteriores), 1926, 8°, 207 p.

500.151 **Porée** (Ch.), *Cahiers des curés et des communautés ecclésiastiques du Bailliage d'Auxerre...* (Collection de documents inédits sur l'hist. économique de la Révol. franç., départ. de l'Yonne, n° 24a). Auxerre (l'Universelle), 1927, 8°, 409 p.

Donat (Jean), *Une communauté rurale à la fin de l'Ancien régime*. (Ib., Tarn et Garonne, 74.) Montauban (Forestié), 1926, 8°, 297 p.

500.128 *Namurcum*. Chronique de la Société archiol. de Namur. I-III, 1924-6.

191.817 **Stadler** (Hélène), *P. H. Mallet*, 1730-1807. Lausanne, 1924, 200 p.

191.885 **Bühler** (Johannes), *Die Germanen in der Völkerwanderung*. (Deutsche Vergangenheit, I.) Leipzig (Insel-Verlag), 1925, 8°, 453 p.

191.888 **Siegfried** (A.), *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*. Paris (Colin), 1927, 8°, 362 p.

27.950 **Pitollet** (C.), *Notes sur Véronnes-les-Grandes et les-Petites*. Dijon (Mettray), 1923, 8°, 112 p.

27.950 **Fordham** (George), *Les guides-routiers, itinéraires et cartes-routières de l'Europe, 1500-1850*. (Conférence fait le 20 avril 1926 au 167e dîner de la Société Le Vieux Papier), Lille (Lefebure-Ducrocq), 1926, 8°, 46 p. + 1 carte.

191.894 **Curtis** (Edward E.), *The organisation of the British army in the American revolution*. (Yale historical publications, Miscellany, XIX). New Haven (Yale University Press), 1926, 8°, 273 p.

191.843 **Nikolau** (Stanislav), *Géographie de la Tchécoslovaquie*, trad. du tchèque par A. Tibal, Prague (Librairie des professeurs tchécoslovaques, 1926, 8°, 146 p.).

191.889 **Gorman** (Thomas K.), *America and Belgium*. A study of the influence of the United States upon the Belgian revolution of 1789-1790. Thèse Louvain.) Londres (Terrace), [1925], 8°, 316 p.

500.485 **Vordemfelde** (Hans), *Die germanische Religion in den deutschen Volksrechten*. (Religionsgesch. Versuche u. Vorarbeiten de Dieterich, XVIII, I). Giessen (Töpelmann), 1923, in-8°.

Imprimerie Alsacienne Strasbourg — Le gérant: A. Schann

Digitized by Google

MAR 2 4 1928

6e ANNÉE
No 5

1928
1er MARS

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISSANT
LE 1er DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

EN DÉPOT
A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide: France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro: France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

Digitized by Google

SOMMAIRE

		Pages
I. Chr. Pfister,	**Georges Pariset**	167
II.	**Chronique.**	
	Réunions du Samedi (Histoire des religions, p. 173. — Linguistique, Orientalisme et Archéologie, — p. 174).	
	Soutenance de thèse	177
	Prix Albert Blum	180
	Dons aux Instituts de la Faculté	180
	Enseignements nouveaux	181
III.	**Concours et examens.**	
	1. — *Notes bibliographiques sur les auteurs des programmes.*	
A. Grenier,	Cicéron, *Brutus*.	182
	2. — *Textes à traduire ou à commenter.* (Grec, p. 184. — Latin, p. 185. — Français, p. 186. — Anglais, p. 187. — Italien, p. 189. — Epigraphie latine, p. 190. — Grammaire, p. 186).	
IV. H. Baulig,	**Exercices cartographiques**	193
V.	**Revue bibliographique.**	
P. Collart,	*Les papyrus Bouriant* (P. Collomp)	199
A. Guérinot,	*La religion djaïna* (G. Courtillier)	200
A. Barth,	*Qüarante ans d'indianisme* (Id.)	202
Silvain Lévi,	*Matériaux japonais pour l'étude du boudhisme* (Id.) .	203
Cuvillier,	*Manuel de Philosophie*, t. II (M. Pradines)	203
	Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Catalogue de la section alsacienne et lorraine (Wilhelm)	205
M.-Th. Laignel,	*La littérature italienne* (G. Maugain)	206
F. Picco,	*Il Cavalier Marino* (Id.)	207
G. Cocchiara,	*Folklore* (Id.)	208
J. Vlès,	*Le Roman picaresque* (H. Tronchon)	209
VI.	**Bibliothèque nationale et universitaire.**	
	Quelques acquisitions récentes	210

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. Maugain, Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

Digitized by Google

6e ANNÉE
No 5

1928
1er MARS

M. Georges PARISET

(1865-1927).

Georges *Pariset*, que notre Faculté des Lettres vient de perdre, était né à Audincourt (Doubs), le 8 juillet 1865. Sa famille paternelle et sa famille maternelle étaient originaires de l'Alsace. Quand Nefftzer fonda le *Temps*, il emmena avec lui de Colmar à Paris les Pariset et longtemps on lut au bas du journal le nom de Camille Pariset, gérant ; cet oncle, aujourd'hui l'un des administrateurs du *Temps*, survit en une robuste vieillesse à son neveu. La mère de Georges appartenait à la famille des Ellès et j'ai raconté autrefois l'histoire du trisaïeul Ellès, pasteur de Riquewihr pendant les troubles de la Révolution [1] ; le bisaïeul devint juge de paix à Andolsheim, l'aïeul notaire à Audincourt ; c'est là que le père se maria et que Georges vint au monde. Il passa sa première enfance à Audincourt, où il apprit à lire auprès d'une excellente élève de Jean Macé, Mme Kahn. Puis il vint à Paris et suivit les classes de l'Ecole alsacienne. Il y eut comme maître Gabriel Monod, qui avait demandé à enseigner aux petits l'histoire de quelques hommes célèbres, et Charles Bémont qui a gardé une certaine fierté de cet élève si bien doué [2]. Sa famille s'était établie dans l'intervalle à Nancy et c'est au lycée de cette ville qu'il fit sa classe de philosophie. Il y trouva l'un de ces maîtres qui ont marqué leurs élèves d'une empreinte profonde, Jules Lagneau. Il remporta diverses nominations au concours général et passa avec grand succès la seconde partie de son baccalauréat. Il se destinait dès lors à l'enseignement auquel l'appelait une irrésistible vocation. Il fut nommé à Paris maître auxiliaire pendant deux années (1885-1887) au Lycée Louis-le-Grand, pendant une année (1887-1888) au Lycée Henri-IV, et prépara à la Sorbonne sa licence, puis l'agrégation. Bientôt il jouit d'une véritable renommée parmi ses maîtres qui étaient en particulier MM. Lavisse et Seignobos : il la justifia par son éclatant succès à l'agrégation où il fut reçu premier *ex-æquo* avec M. Henri Hauser. On le nomma pour la forme professeur au Lycée de Nevers : mais, mis aussitôt en congé, il partit pour Berlin, afin de faire des recherches pour une thèse sur l'histoire de la Prusse. Il resta sur les bords de la Sprée trois années entières (octobre 1888-octobre 1891) et il les employa fort bien. Il envoya au *Temps*, sur tous les événements de cette époque, notamment sur le mouvement socialiste, une correspondance qui eut grand succès ; il fut le

---

[1] *L'église de Riquewihr pendant la Révolution*. XIe Bulletin de la Société d'archéologie de Riquewihr.

[2] Voir la notice que M. Bémont lui a consacrée, *Revue historique*, novembre-décembre 1897, p. 442.

Digitized by Google

précepteur du fils de notre ambassadeur à Berlin, de Maurice Herbette, aujourd'hui lui-même ambassadeur de la France à Bruxelles ; mais surtout il rassembla d'abondants matériaux pour sa thèse. A son retour, il fut nommé, par arrêté du 7 septembre 1891, professeur d'histoire au lycée de Chaumont ; il y resta à peine un mois ; on avait besoin de lui dans l'enseignement supérieur. Le 19 octobre 1891, il était appelé à la Faculté des Lettres de Nancy où il fut chargé du cours d'histoire moderne et contemporaine, en place de M. Mariéjol, nommé à l'Université de Rennes. Pendant vingt-sept ans, il demeura fidèle à Nancy, où, aussitôt après la soutenance de sa thèse, il fut nommé professeur adjoint (4 décembre 1897). et où il fut enfin titularisé le 18 novembre 1901, le départ de M. Diehl pour Paris ayant laissé une chaire vacante.

C'est à Nancy qu'il a composé ses premiers travaux historiques, et avant tout ses deux thèses. A cette époque, les candidats étaient encore condamnés à rédiger une thèse en latin. Pour cette épreuve, M. Pariset se servit d'un travail qu'il avait jadis présenté comme étudiant de la Sorbonne à son professeur de moyen âge, M. Achille Luchaire ; il rechercha quelles sont les origines du titre de primat auquel prétendaient les archevêques de Bourges, *De primordiis Biturícensis primatiae*. Sa conclusion est toute négative : dans aucun texte avant le XIIe siècle il n'est question de cette primatie ; tous les documents sur lesquels on s'est appuyé pour prouver l'existence d'un tel titre ont été mal compris ou sont des faux ; plus tard, dans un très bel article des *Annales du Midi* [1]), il poursuivit cette étude, montra dans quelles circonstances les prélats de Bourges ont pris cette dignité, exposa la longue lutte que se livrèrent autour d'elle les archevêques de Bourges et ceux de Bordeaux ; étude singulièrement pénétrante qui aurait désigné M. Pariset pour un poste de professeur d'histoire du moyen-âge, s'il n'avait consacré sa grande thèse à Frédéric-Guillaume Ier (1713-1740), roi de Prusse.

Ernest Lavisse avait mis l'histoire de Prusse à la mode ; il suffit de rappeler les noms d'Albert Waddington et de Georges Pagès à côté de celui de Georges Pariset. Celui-ci, pendant son long séjour à Berlin, avait travaillé avec acharnement aux bibliothèques et aux archives et avait réuni tous les documents sur la politique religieuse du second roi de Prusse. Il a écrit sur ce sujet un volume [2]) bourré de faits bien contrôlés, montrant la conduite de Frédéric-Guillaume envers les luthériens, les réformés allemands, les réfugiés calvinistes ; tous ces faits sont ramassés sous des idées générales très attachantes, de fines observations, avec une pointe de paradoxe. Nous apprenons par lui à mieux connaître le roi sergent, qui n'est pas le fantoche décrit par certaines histoires, les circonscriptions administratives des Etats qui composaient son royaume, les querelles du prince et des consistoires ; mais nous savons aussi, après avoir lu le volume, les opinions de l'auteur sur l'action du protestantisme, sur les progrès de l'Allemagne depuis la Réforme, sur le rôle de la France et de la Prusse à travers

[1]) 14e année, 1902, Toulouse, Privat, et Paris, Picard.

[2]) *L'État et les Églises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier, 1713-1740* Paris, 1897, XX. 989 p.

Digitized by Google

l'histoire, sur le sentiment religieux. Livre où M. Pariset a mis ce qu'il a trouvé dans les archives et où il s'est mis aussi lui-même, avec tout le charme de son esprit et tout l'élan de son âme. L'œuvre fut récompensée par l'Académie française, qui lui attribua une partie de la fondation Thérouanne.

Au hasard de documents mis à sa disposition, il publie ensuite des ouvrages ou des articles sur des sujets divers. En collaboration avec M. Georges Vallée, conseiller de préfecture de Meurthe-et-Moselle, il édite le *Carnet d'étape du dragon Marquant*, volontaire de 1791, qui nous a raconté les démarches et actions de l'armée du Centre d'avril 1792 à janvier 1793 [1]). Dans le *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est* de 1898, il fait l'*Histoire sommaire du conflit anglo-vénézuélien en Guyane, de 1893 à 1897*. Il retrace, d'après la correspondance entre Charles Dollfus et Nefftzer, l'histoire de la première *Revue germanique* qui parut de 1857 à 1861 et se continua quelque temps encore par la *Revue germanique et française* et par la *Revue moderne* [2]). Hanté par les idées d'arbitrage international auquel il est toujours resté fidèle, il en trouve comme un antécédent dans la constitution de l'Empire germanique après le traité d'Osnabruck, en 1648 [3]). Il tente de faire l'histoire des prisonniers français en Angleterre, lors des guerres de la Révolution et de l'Empire. Pendant deux années, il passe ses vacances à Londres pour rassembler les documents au British Museum et au Record Office. Ses recherches furent très poussées ; il réunit des notes très nombreuses, fit copier en un registre les documents les plus importants, ainsi que de curieuses images pour illustrer le texte ; ce travail, auquel il attachait une grande importance pourra-t-il jamais être rédigé ? Du moins en a-t-il fait paraître un fragment fort curieux : *Les aventures de Louis-François Vantrille, prisonnier de guerre chez les Anglais de 1806 à 1810* [4]).

Il dut abandonner ses prisonniers lorsque M. Lavisse le chargea, dans l'*Histoire contemporaine de la France*, d'écrire les deux volumes : La Révolution depuis la convocation de la Convention jusqu'au 18 brumaire (1792-1799), faisant suite à celui de M. Sagnac, le Premier Empire de 1799 aux adieux de Fontainebleau, précédant ceux de M. Charléty. Il se mit au labeur avec un véritable courage et cette tâche l'absorba pendant de longues années. L'ouvrage commencé à Nancy, poursuivi pendant la guerre, ne fut achevé qu'à Strasbourg, au prix de quels efforts ! Pariset a consulté la masse des documents, et surtout il s'est efforcé de tout comprendre. Il s'est attaché au développement des institutions et au mouvement des idées plus qu'aux grandes journées et aux batailles. Il m'a dit un jour : « Je vais avoir fini l'histoire napoléonienne : il ne me reste plus qu'à raconter les guerres » ; néanmoins dans les chapitres sur les institutions il fut obligé d'élaguer,

---

[1]) Paris-Nancy, Berger-Levrault, XXXIX, 274 p.
[2]) Paru dans les *Annales de l'Est et du Nord*, 1905 et 1906.
[3]) *Dans La Paix par le droit*, 1916, p. 211, 223.
[4]) Paru dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas* 1904-1905. Voir aussi son article : *Un transport de prisonniers français en Angleterre, 1804*, dans la revue « Entre camarades », publiée par les anciens élèves de la Faculté des Lettres de Paris en 1901.

Digitized by Google

pour ne pas trop dépasser le nombre de pages prévues ; sur la demande de Lucien Herr, qui revisait son travail, il supprima quelques-uns des passages auxquels il tenait et peut-être sera-t-il possible de les publier un jour. Tels qu'ils sont, ces deux volumes sont remarquables de netteté et d'intelligence. Ils sont dignes de la collection où ils ont paru.

Nous n'avons pas épuisé la liste de ses ouvrages. Pendant la guerre, il publia, dans les *Pages d'histoire*, des tracts pour dénoncer les ambitions de l'Allemagne et soutenir la cause de la France et de ses alliés[1]). Il donna, à la *Revue historique*, un article sur le séjour à Strasbourg de Bonaparte, jeune lieutenant d'artillerie, qui suivit à l'Ecole d'artillerie de la rue de la Fonderie les cours pratiques d'Arbogast, futur député à la Législative et à la Convention[2]). Dans la *Revue historique*, il se chargea, après la mort de Rodolphe Reuss, d'écrire le bulletin de la Révolution française, c'est-à-dire de rendre compte de tous les ouvrages qui paraissaient sur cette période, et sa profonde connaissance de cette période donne à ses appréciations une particulière autorité.

Avec ses travaux d'histoire, il menait de front son enseignement. Les nombreux élèves qu'il a formés à Nancy et plus tard à Strasbourg gardent à sa mémoire une profonde reconnaissance. Pour eux, il a rédigé un manuel de bibliographie, resté inédit, entrepris une étude sur les sources de l'histoire de France dans les temps modernes, et combien d'autres sujets il a abordés au hasard des programmes de licence et d'agrégation ! Souvent, il s'est adressé par des cours au grand public : les leçons qu'il a faites sur la Réforme en Allemagne[3]), ou sur le développement économique de la Grande-Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles, ont été particulièrement remarqués. Son activité se répandit en dehors de l'Université ; il fut un

---

[1]) Voir le n° 137. *Leurs buts de guerre. Choix de documents sur la paix allemande, réunis de publiés* par Georges Pariset. Voir anssi les n^{os} 67, 73 et 84 de cette collection. Dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas* on trouve encore de lui ces intéressants articles *Les notes de lecture de Napoléon-Bonaparte, officier d'artillerie* (année 1913-1914, p. 261) ; *Les livres diplomatiques de la guerre* (année 1914-1915, p. 86) ; *Les interprétations germaniques des origines de la guerre* (année 1916-1917, p. 1). Signalons encore dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1916 et du 1er janvier 1917 son article: *Les enseignements du haut professorat d'Allemagne sur la guerre.*

[2]) *Revue historique,* t. CXXV, pp. 78-92. Il s'appuie sur les *Mémoires* de Metternich et sur les souvenirs d'un étudiant de Strasbourg, Louis Grucker, qui affirme avoir suivi à l'Université de Strasbourg, en un semestre d'été, avec « Buonaparte Napoléon » les cours du professeur d'histoire Jean-Michel Lorentz. Un autre témoignage lui a échappé. La baronne d'Oberkirch raconte dans ses *Mémoires* à l'année 1787, qu'elle assista à Strasbourg à une représentation de *Didon* donnée par la Saint-Huberty. « Un bel esprit a fait sur cette représentation des vers intitulés : *Epître aux Romains.* C'est, dit-on, un officier d'artillerie qui se pique de poésie et qui s'enthousiasma de l'illustre virtuose. » T. II, p. 378. De toute évidence, elle vise Bonaparte à qui ces vers ont été attribués en 1835 par la duchesse d'Abrantès en ses *Mémoires.* Les Mémoires de la baronne d'Oberkirch ont été censés écrits au début de la Révolution en 1789, en 1790 au plus tard. Mais, à cette date, le lieutenant d'artillerie Bonaparte était profondément inconnu : n'est-ce pas là une preuve nouvelle que ces Mémoires ont été composés à une date postérieure à celle qui est donnée ?

[3]) La leçon d'ouverture a été publiée dans les *Annales de l'Est,* t. VII, p. 21.

Digitized by Google

membre actif de l'Académie de Stanislas [1]), de la Société de Géographie de l'Est ; pour les élèves de l'école professionnelle, il rédigea une série de chapitres sur l'histoire du commerce dont profita plus tard l'Institut supérieur du Commerce à Strasbourg.

C'est à Nancy qu'il fonda son foyer. Il s'allia à une vieille famille alsacienne ; il épousa la petite-fille de l'ancien professeur de la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg, Charles Schmidt, l'auteur de tant d'ouvrages sur l'histoire d'Alsace et sur l'histoire de l'église, la fille du pasteur de la paroisse Saint-Marcel de Paris ; et cette union fut bénie par la naissance de quatre enfants. Au foyer domestique, Georges Pariset trouva le bonheur.

Le plus jeune de ses enfants venait de naître lorsque éclata la guerre. Il demeura fidèle à son poste de Nancy et continua son enseignement, alors que la cité était bombardée, que les obus allemands y allumaient de nombreux incendies. Comme la ville elle-même, il a tenu. Il ne quitta Nancy, pour rejoindre les siens, que le jour où le gouvernement eut décidé la fermeture de l'Université lorraine. Il se mit alors à la disposition du Président du Conseil et travailla aux œuvres de la propagande et de la guerre.

Au mois d'avril 1919, il fut détaché à l'Université de Strasbourg et se joignit à la petite équipe de maîtres qui avaient assuré l'enseignement pendant le semestre d'hiver 1918-1919. Ce n'est qu'à la rentrée de novembre 1919 que notre Université fut véritabelment organisée. Très enraciné à Nancy, il hésita longtemps avant d'accepter à Strasbourg une nomination définitive ; mais il nous demeura fidèle jusqu'à sa mort. En vain la Sorbonne lui proposa la chaire d'histoire de la Révolution que laissait vacante la retraite de M. Aulard. Il nous a donné les huit dernières années de sa vie, et combien ces années ont été remplies ! Il a créé à la Faculté des Lettres l'Institut d'histoire contemporaine, avec sa belle bibliothèque comprenant les collections et les ouvrages indispensables à qui étudie cette période ; il a été élu par la Faculté des Lettres au Conseil de l'Université et été l'assesseur dont les avis ont été si précieux au doyen. Il a représenté l'Université au chapitre de Saint-Thomas et a été « scolarque », c'est-à-dire inspecteur des études au Gymnase protestant qui relève du chapitre. Il a présidé le Comité local de la Ligue des Nations et il y a donné d'éloquentes conférences. Pour la société académique des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin il a composé et publié une charmante leçon sur « la bourgeoisie française depuis la Révolution ». Le gouvernement reconnut ses services en l'élevant à la première classe et en le nommant chevalier de la Légion d'honneur ; la Croix d'officier lui était promise.

C'est au milieu de ces nombreux travaux, au milieu de ces belles études que la mort le vint frapper, dans la pleine force de son talent. Les médecins, inquiets déjà depuis quelque temps de sa santé lui avaient conseillé de chercher la guérison aux eaux de Bains-les-Bains. Il venait de rentrer à Strasbourg et deux jours après, sa famille qui avait villégiaturé

---

[1]) Voir le discours de réception qu'il prononça: *L'utopie de deux Lorrains sous Napoléon Ier*. (Jaunez-Sponville, de Metz, et Bugnot, de Thionville, dans les *Mémoires* de la compagnie, 1908-1909, p. XXI-LVI.)

Digitized by Google

à Toulon le rejoignit. On était tout à la joie de se retrouver ; on célébra le succès du fils qui, marchant sur les traces du père, venait d'être reçu à l'agrégation d'histoire ; mais dans la nuit du 24 au 25 septembre, la crise se produisit et emporta notre collègue. Strasbourg lui fit de belles funérailles ; bien qu'on se trouvât en pleines vacances, le temple de Saint-Thomas était rempli d'une foule attristée et recueillie, et quand ses cendres furent ramenées à Nancy, une nombreuse assistance les accueillit au cimetière de Préville où furent récitées les dernières prières. Les deux Universités, les deux villes où il avait enseigné s'associaient au deuil de sa famille et exprimaient à sa mémoire leur profonde reconnaissance pour tant de loyaux services.

Chr. PFISTER.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Réunions du samedi

Histoire des religions (Samedi 29 janvier 1928)

Revenant à l'étude sur la messe de Louis Coulange, qui a été présentée à la fin de la dernière réunion (p. 129-130), M. Alfaric constate qu'elle témoigne d'une érudition très étendue et d'une pénétration souvent fort remarquable, mais qu'elle se tient sur un terrain trop exclusivement théologique, celui des dogmes de la présence réelle et de la transsubstantiation, que, d'autre part, elle attache la plus grande importance à une hypothèse bien invraisemblable, celle de l'origine marcionite du texte de la 1re Epître aux Corinthiens concernant l'institution de l'Eucharistie.

Par la même occasion sont présentées ensuite trois autres publications qui se rapportent au même sujet.

L'une, de dom Cabrol, qui s'intitule comme celle du Coulange, est un simple opuscule de propagande catholique, visant bien moins à l'instruction qu'à l'édification (Paris, Bloud, in-8°, 56 p.).

Une autre de dom Moreau sur « les liturgies eucharistiques » (Bruxelles, Vromant, in-8°, 247 p.) veut travailler à rapprocher du Vatican les chrétientés orientales. Elle compare, pour cela, très minutieusement à la liturgie romaine celle de l'Eglise byzantine, la plus ancienne de celles que suivent les Orientaux et elle fait remonter l'une et l'autre à celles des anciens Juifs, dont les premiers chrétiens ont dû s'inspirer largement. Elle aboutit ainsi à présenter une foule de textes peu connus qui en font un précieux répertoire.

Enfin, dans un petit volume très dense, « Leçons sur la Messe » (Paris, Gabalda, in-12, 330 p.), Mgr Batiffol nous donne la reproduction d'un cours professé par lui à l'Institut catholique de Paris. Il y décrit d'abord les recueils officiels dans lesquels s'est codifiée la liturgie romaine, puis il passe en revue les prières qui forment l'Ordinaire de la messe, pour expliquer comment et à quelle époque chacune s'est formée. L'étude, très méthodique et très critique, rendra les plus grands services. Elle a seulement l'inconvénient d'être trop morcelée, de ne pas montrer suffisamment le sens général et la portée des retouches que la liturgie eucharistique a subies au cours des âges.

M. Alfaric s'applique à dégager en terminant les grandes étapes de cette évolution.

Digitized by Google

M. Robert Will présente et fait circuler une petite merveille typographique, un « recueil de cantiques » protestants, exemplaire rarissime appartenant à la famille L. de Colmar. Ce livre in-16, a une hauteur de 7 cm, une largeur de 4 cm, une profondeur de 2 cm. Sur la couverture originale, violette, sont brodées des arabesques en fil d'or. Le livre, de langue allemande, fut imprimé en 1628 à *Sedan* par *Jean Jannon*, « imprimeur de la Haute-Ecole » de cette ville. Il était destiné à une paroisse de réfugiés allemands à laquelle on avait donné dès 1608 un « ministre parlant leur langue », nommé François d'Or. Cette communauté avait pu se constituer sous la protection du duc de Bouillon, prince de Sedan, et de son épouse Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume le Taciturne. Leur fils Frédéric-Maurice ayant trempé dans la conjuvation de Cinq-Mars, la principauté de Sedan fut annexée à la France, la Haute-Ecole supprimée, la communauté protestante dispersée. — Voici le contenu du recueil : 1° une *ébauche de liturgie*, contenant 15 variantes du Gloria. Cette particularité ainsi que l'adaptation d'un bon nombre de cantiques aux péricopes prescrites, enfin le fait qu'un choix de cantiques s'appliquent aux 6 points du catéchisme de Luther, nous fait supposer que la communauté qui se servait de notre livre, était de confession luthérienne. 2° *Recueil de 71 cantiques* choisis parmi les meilleurs. Là encore, le nombre relativement élevé de cantiques de Luther nous frappe. Nous y trouvons non seulement les hymnes classiques du réformateur, mais aussi plusieurs versifications qui ne portent pas les traces de son génie poétique. A remarquer encore le grand nombre de cantiques d'origine strasbourgeoise. Capiton, Hçubert, Vogtherr, Dachstein, Greither, Englisch, S. Pollio sont représentés. La paroisse de Sedan eut-elle des attaches avec Strasbourg ? Les cantiques contenus dans le recueil ne sont pas tous destinés au service public, mais aussi au culte de famille. Nous y rencontrons entre autres un « Kinderjoseph » de Joh. Mathesius, (berceuse à l'usage des bonnes d'enfants). 3° *Recueil de prières* de Joh. Habermann, livre d'édification (traduit aussi en français par Cucumel) qui, pour la swécification de chaque pièce, a été le modèle de toute la littérature ascétique allemande du XVII[e] s. — Dans toutes ses parties le joli petit livre reflète encore la piété « prophétique » de la première génération de la Réforme allemande.

Samedi 4 février 1928. — Linguistique, Orientalisme et Archéologie

M. Cavaignac rend compte de l'ouvrage de
W. Kubitschek, *Grundriss der antiken Zeitrechnung*, 1927.

La pensée de l'auteur n'est pas toujours facile à suivre. Autant qu'on peut juger, il a observé l'ordre suivant : 1° l'ère, 2° l'année, 3° le mois, 4° le jour. L'ouvrage se présente comme une série d'études de détail, qui contiennent des renseignements intéressants. On regrette que l'auteur n'ait pas fait place à la chronométrie orientale, en particulier à celle des Babyloniens.

M. C. présente aussi deux ouvrages de la collection dirigée par lui :

1° H. Maspéro, *La Chine ancienne*, étude sur la société chinoise primitive, les systèmes philosophiques (Confucius, etc.), bref, l'histoire de la Chine jusqu'à Shi-Nouang-Ti (fin du III[e] siècle avant J. C.).

Digitized by Google

2° Bouvat, *L'empire mongol, 2e partie.* Le cadre est l'histoire de Tamerlan et des Timourides. Mais l'ouvrage traite en réalité de l'histoire du Turkestan et de l'Inde mongole jusqu'à la conquête européenne, avec plusieurs chapitres sur la civilisation asiatique des XVe et XVIe siècles.

M. Tesnière présente le livre dans lequel M. I. I. Zaroubine étudie *« Le dialecte verchique de la langue kandjoute »*, Léningrad, Académie des Sciences, 1927. — M. Zaroubine, l'éminent iranisant de la jeune école linguistique russe, faisait partie de la mission ethnographique qui, en 1914, à la veille de la guerre, était allée explorer le Pamir, et au cours de laquelle le regretté R. Gauthiot avait étudié, dans l'idiome yagnobi, le seul représentant actuel de l'ancien sogdien, auquel il avait consacré sa remarquable thèse. — Le kandjout se trouve situé aux confins de trois ou quatre des plus grands groupes linguistiques de l'Asie : le groupe turc au Nord, le groupe iranien à l'Ouest, le groupe hindou au Sud, et le groupe tibétain à l'Est. Lui-même, le kandjout n'a pu être rattaché à aucun de ces groupes. Il semble donc, à priori, qu'il soit le dernier représentant actuellement vivant d'une des couches linguistiques les plus anciennes de la région, antérieure non seulement à la couche indo-européenne, mais probablement aussi aux couches dravidienne et même kolarienne. En d'autres termes, de même qu'on a appelé le Pamir le toit du monde, le kandjout représenterait le toit linguistique, sinon du monde, du moins d'une grande partie de l'Asie. A ce titre, il mérite de retenir au premier chef l'attention du linguiste, qui ne peut manquer d'être vivement intéressé par les particularités d'une langue qui a peut-être servi de substrat à plusieurs des grandes familles linguistiques actuellement connues en Asie. — La phonétique du kandjout est peu originale. On regrettera qu'après avoir donné une liste des voyelles ou ne figure pas *ü*, M. Zaroubine cite des mots qui contiennent ce phonème, de telle sorte qu'on reste perplexe sur l'importante question de savoir si la série vocalique de *ü* est oui ou non représentée en verchique. Les diphtongues sont rares. Il existe une sorte d'harmonie vocalique rappelant de très loin celle des langues finno-ougriennes et turco-tatares, des cérébrales comme en indien et en dravidien, et une série palatale comme en russe. Mais le trait le plus curieux de la phonétique est que, contrairement à ce que l'on observe dans la plupart des langues, les occlusives sonores, déjà rares par elles-mêmes, deviennent obligatoirement sourdes en position intervocalique. — Le verchique est une langue agglutinante. Sa typoplogie présente des traits originaux. Elle est bâtie sur l'existence de pronoms préfixaux. Outre les pronoms personnels autonomes, il existe, en effet, une série de pronoms personnels employés uniquement en valeur de préfixe, soit devant les verbes (avec valeur *je, tu il)*, soit devant les substantifs (avec valeur *mon, ton. son*). Inversement, à côté des substantifs et des verbes autonomes, il en existe qui ne peuvent s'employer qu'avec préfixe. C'est ainsi que l'on pourra dire *mon cou, ton cou*, etc., mais jamais *cou* isolé. — Il existe 4 genres : masculin, féminin, animé et inanimé. — Les rapports entre les substantifs sont exprimés au moyen de postpositions comme dans beaucoup de langues agglutinantes. — La numération est vigésimale, comme

Digitized by Google

celle de la plupart des langues du Caucase, du basque et du celtique. — Le vocabulaire est pénétré d'emprunts persans et arabes, dus à la religion musulmane. — M. Zaroubine conclut en montrant que la typologie de cet idiome original présente des traits communs avec celles du dravidien, du kolarien, et de certaines langues du Caucase comme en particulier l'abkhaz. M. Tesnière rappelle à ce sujet que les langues dravidiennes paraissent avoir été importées du Nord, et que le brahoui, que l'on considère ordinairement comme un témoin laissé par elles aux confins du monde iranien, à l'Est du béloutchi, semble indiquer que le point de départ des langues dravidiennes n'était pas très éloigné de la région où se parle actuellement le kandjout. — Bien que le kandjout lui-même soit connu depuis 1854, on n'en possédait jusqu'à présent que des esquisses superficielles, des vocabulaires rudimentaires, et des textes extrêmement courts, tous dans le dialecte oriental ou bouriche. M. Zaroubine est le premier à nous avoir donné un aperçu, d'ailleurs excellent, du dialecte occidental ou verchique. Il faut lui en être d'autant plus reconnaissant, que la plupart des répertoires de langues passent cet idiome sous silence, ou négligent de mettre en évidence son caractère isolé. Le kandjout occupe dans les montagnes du Pamir une position aussi singulière que le basque dans les Pyrénées ou les langues caucasiques dans le Caucase. Au lieu de mettre la chose en lumière un livre comme par exemple, *Les Langues du Monde*, parle du kandjout (sous le nom de burušaski ou khadjuna) au beau milieu du chapitre consacré au tibétain, tout en disant d'ailleurs que ce n'est pas une langue tibétaine. C'est là une faute grave de méthode et de plan, et qui de plus contribue à entretenir l'ignorance où l'on est généralement du kandjout. Et pourtant, quel intérêt linguistique, ethnographique et historique de premier ordre n'y aurait-il pas à susciter des recherches, voire même de nouvelles enquêtes sur place, relativement à cet idiome, qui semble être le seul représentant actuellement vivant d'une couche linguistique extrêmement ancienne et disparue aujourd'hui partout ailleurs ? — M. Courtillier fait observer que, d'après *Les Langues du Monde* les idiomes kolariens ou munda se parlent non seulement dans l'Inde centrale, mais qu'ils forment aussi sur le versant sud de l'Himalaya une chaîne de parlers mal connus qu'il y aurait sans doute intérêt à comparer avec le kandjout.

M. Fouché expose la méthode et décrit les appareils de la phonétique expérimentale ; à quoi succède un échange de vues entre divers membres de la réunion.

Digitized by Google

Soutenance de thèse

HENRY JAMES ET LA FRANCE par Mlle Marie-Reine Garnier

(Thèse de Doctorat d'Université, soutenue à Strasbourg le 20 décembre 1927)[1])

Mlle M.-R. Garnier était, il y a peu de temps, étudiante à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Le jury se trouvait donc aussi bien disposé à son égard qu'elle pouvait le mériter. Il comprenait M. le doyen Maugain, MM. Koszul et Pons, anciens maîtres de la candidate, et M. H. Tronchon, représentant de la littérature comparée, à laquelle M. A. Koszul, rapporteur de l'ouvrage en manuscrit, a tenu à céder son tour de parole.

Après la cordiale bienvenue de M. le Doyen Maugain, Mlle M.-R. Garnier expose, avec presque autant de timidité que d'aisance, un peu longuement peut-être, mais de façon très intéressante, l'idée, l'objet de son travail, les constatations générales qui lui semblent en être la justification. Elle a passé, toute jeune, une année à Saint-Mary-of-the-Woods-College (Indiana, U. S. A.), avant de poursuivre ses études à notre Université. Henry James l'intéresse ; elle a parlé de lui souvent avec M. Koszul, M. Baldensperger du temps qu'il était Strasbourgeois. La France jugée, critiquée, aimée toujours, défendue par Henry James, ses divers séjours en France (Paris et province), ses amis de France, ce que la France lui a laissé d'elle après que cet Américain l'eut quittée pour aller vivre en Angleterre et, vers la fin, se faire naturaliser Anglais, la part des mœurs françaises, de l'esprit et de l'idéal français dans l'œuvre de James, tels sont les sujets qui ont sollicité la sympathie intellectuelle, esthétique et sentimentale de Mlle M.-R. Garnier, et lui ont paru mériter qu'elle leur consacrât quelques années de sa jeunesse.

M. H. Tronchon l'en félicite, lui dit tout le plaisir qu'il eut à lire son livre, à mieux connaître par elle quelques aspects complémentaires d'une œuvre imposante. L'étude, approfondie, bien menée, met en valeur l'intérêt de cette belle et heureuse existence d'intellectuel cosmopolite, libre d'employer à sa guise son temps et sa peine là où il lui plaît, et, dès l'enfance, renouvelant, élargissant périodiquement l'horizon de sa pensée et de ses rêves. A travers ces deux cents pages, nombre d'indications, fort utiles, sur les échanges et rapports intellectuels, de 1875 à nos jours, entre France, Angleterre et Amérique du Nord. Un beau sujet neuf, qui plonge dans les choses contemporaines les plus émouvantes, et dont on a tiré, semble-t-il bien, tout l'essentiel de ce qu'il avait d'intérêt.

M. H. Tronchon regrette un peu, néanmoins, que Mlle M.-R. Garnier ait cru devoir attribuer autant d'importance aux romans de James qu'au reste de son œuvre. James y évoque la vie française telle qu'il l'a vue ou imaginée, spécialement les milieux français aristocratiques, qui ont eu

---

[1]) Paris, Ed. Champion, 1 vol. in 8° de 217 pages (Bibliothèque de la Revue de Littérature Comparée, tome 44), 1927.

Digitized by Google

longtemps, pour la démocratie américaine en voyage, un attrait fait de mystère, de curiosité naïvement admirative et parfois peu bienveillante. Comme études sociales, ces romans de mœurs ne sont pas le meilleur de l'œuvre et ont quelque chose d'artificiel, de peu objectif, d'assez uniforme aussi, qui, même du point de vue littéraire, nous déçoit. N'aurait-il pas autant valu donner davantage à Henry James critique, historien, observateur, et moins au romancier ? Mais Mlle Garnier a cru bien faire, en suivant un peu dans son étude les plans et proportions de l'œuvre même de James.

Fallait-il pourtant, lui demande M. H. Tronchon, pousser comme elle l'a fait le scrupule *Jamiste* jusqu'à écrire cet ouvrage en un français dont les constructions, la langue même arrêtent souvent, surprennent, bien plus américaines, à l'occasion, que telle lettre française de James citée ici dans le texte ? Devant quelques exemples entre beaucoup, et notamment un emploi de *Mânes* au féminin, ce qui ne s'était pas vu depuis Bossuet et passait alors déjà pour archaïsme, Mlle M.-R. Garnier plaide coupable : elle a vécu si intimement, durant quelques années, avec la pensée d'un auteur difficile, qu'elle en arrive à s'exprimer un peu à sa manière. On le sait, James est réputé, même en pays de langue anglaise, pour ces sortes de miracles.

Miracle provisoire, souhaitera-t-on à Mlle Garnier, qui d'elle-même écrit un français très aimable : témoin les pages : « Pendant la guerre ; un témoin vivant, notre ami », émouvantes, pleines et fortes. Mais au long d'une grande vie où, de près ou de loin, les choses françaises, les amitiés françaises ont joué un tel rôle, et si continu, pourquoi tant d'hésitation souvent à conclure, en matière d'*influence* ou de *réaction* ? De Stendhal et Balzac que James a lus jeune, à travers lesquels d'abord il a vu la France, du groupe Flaubert et de Maupassant qu'il a connus, de Tourgueniev, ce demi-Français, qu'il a aimé, de Loti qu'il a « adored », Henry James n'a-t-il rien retenu et gardé à titre définitif ? Le travail d'analyse que Mlle Garnier a fait pour quelques auteurs, Alphonse Daudet ou même Gyp, elle aurait pu l'indiquer avec plus de netteté pour ceux-là. James n'appréciait beaucoup ni Renan, ni Anatole France, ni Zola, ni Barrès, ni même les romans de M. Paul Bourget, son ami ; n'est-il rien devenu, lui-même, *contre* tel ou tel d'entre eux ? Les juge-t-il de lui-même toujours, ou, à l'occasion, les premiers d'après Taine, les plus récents d'après Faguet et d'autres critiques, fort bien connus de lui ? Le goût très vif de James pour Musset, pour Marivaux, méritait peut-être mieux qu'un relevé pur et simple. Ne fallait-il pas, enfin et surtout, *construire* et grouper un peu davantage les raisons, d'ordre moral et non plus simplement esthétique ou intellectuel, qui souvent ont bridé, rétracté la sympathie de James à notre égard ? De quel ordre sont-elles ? Education première, atavisme ? Simple survivance du *cant* chez ce fils de la Nouvelle Angleterre, ou frémissements profonds de la pudeur anglo-saxonne ? Protestation de la foi chrétienne intime, ou agacements d'anti-papiste ? Réflexes moraux, ou rigidité pragmatiste ? De temps en temps un jugement de détail indique l'opinion de Mlle M.-R. Garnier sur tel ou tel cas d'espèce. Quelque intérêt qu'ait son

Digitized by Google

récit de cette « idylle cahotée », l'amitié de James pour la France, l'étude aurait gagné encore à dégager mieux ces constatations partielles, à les expliquer, à en former si possible une synthèse. — Mlle M.-R. Garnier se défend spirituellement, non sans avouer que, même son livre achevé, l'idée de tant d'audace synthétique l'effraierait.

M. A. Koszul souligne avec beaucoup de sympathie l'effort très intelligent que représente le dépouillement attentif, perspicace, d'une œuvre considérable et dont la parfaite compréhension n'est pas toujours aisée. Lui aussi, l'ouvrage l'a vivement intéressé : lui surtout, dirons-nous, puisqu'il en a suivi les progrès. Il a relevé quelques erreurs ou lacunes dans la *Bibliographie* terminale, notamment en ce qui concerne les rares échos *français* de Henry James ; Mlle M.-R. Garnier a fort bien fait de consulter les *Débats*, le *Mercure de France* et la jeune *Revue anglo-américaine*. Dans la *Revue germanique* qui, avant celle-ci, assurait de son mieux l'information littéraire d'outre-Atlantique, on trouverait quelques études sur James. Mlle Garnier s'émeut de cet involontaire oubli, surtout quand M. Koszul s'avoue le propre auteur de ces articles, qu'il n'a pas cru pouvoir imposer de lui-même à son attention. Lui aussi aurait souhaité qu'elle poussât moins loin la prudence ou la réserve quand il s'agissait de faire, non plus le détail, bien exposé, attachant souvent, des relations personnelles ou littéraires de James avec tel ou tel grand écrivain français, mais la constatation du résultat, le filtrage de ce qu'ils avaient pu laisser dans son œuvre de romancier ou de critique. Il estime que Mlle Garnier s'est un peu exagéré peut-être la part de simplification ou de déformation — ce qui revient presque au même — apportée par James à sa peinture de la noblesse française et de nos milieux aristocratiques : le même point de vue paraît être celui d'autres romanciers, et même de langue française, comme Cherbuliez. Cette obliquité de vision, ce grossissement de certains traits moins caractéristiques que ne le croit l'auteur, ne seraient donc pas spéciaux à James autant que le pense Mlle Garnier. Mais M. A. Koszul a retrouvé avec grand plaisir dans ce travail important, et qui servira, les qualités de vigueur, de finesse et d'aisance qu'il avait appréciées en Mlle M.-R. Garnier, étudiante de l'Institut de Littérature anglaise à Strasbourg.

M. E. Pons s'associe aux éloges de MM. Tronchon et Koszul ; il apprécie très vivement les qualités de finesse, de pénétration, de mesure souvent aussi et de goût, qui sont les dons naturels de Mlle Garnier, mais dont elle a fait peut-être trop exclusivement son instrument de travail. L'argumentation est chez elle de nature toute psychologique ; elle a pour objet essentiel de déterminer chez James les limites de la compréhension de la France, mais en posant, au départ, une manière de postulat selon lequel les deux actes d'intellection et de dilection seraient, par nature, inséparables. Pour n'aimer pas assez, James encourt donc le reproche de comprendre peu. Ceci est indéniable des premiers romans, *The American* en particulier, tentative assez gauche encore, et n'annonçant guère le James plus subtil et circonspect qui s'est révélé par la suite. Mais les jugements que porte

Digitized by Google

Henry James sur la France sont, en général, beaucoup plus nuancés, plus finement pénétrants, et plus équitables, que ne se plaît à le reconnaître Mlle Garnier. Peut-être parce que cet intime contact avec son auteur a développé en elle à un degré extrême ces qualités de virtuosité dans l'analyse qui provoquent sans cesse de nouvelles exigences et laissent le cœur insatisfait. Comment ne pas voir, par exemple, dans les admirables pages de guerre de James, un hommage d'une sincérité souveraine à la valeur de la France? et même, beaucoup plus tôt, dans le « portrait » de la jeune fille de France *(Portraits of Places)* que cite et traduit fort joliment Mlle Garnier, un témoignage précieux, en son discret humour, rendu à la sûreté des instincts moraux de nos familles provinciales et à la façon unique dont nos femmes et nos filles savent faire la vertu aimable? James a horreur non seulement de la déclamation, mais même de l'expression trop directe et trop unilatérale des sentiments les plus louables, ce qui explique chez lui ce constant désir d'introduire des correctifs avant même, parfois, qu'il en soit besoin, et de présenter sous une forme fragmentaire et mobile ce qu'il éprouve intégralement et sans instabilité. C'est probablement la même restriction dans l'expression de son sentiment pour James que Mlle Garnier s'est imposée au cours de son étude, sans le vouloir tout à fait. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage distingué nous montre pour la première fois sur le vif, et dans les plus menus et subtils détails, le progrès du contact le plus caractéristique et le plus prolongé qu'il y ait eu peut-être jusqu'ici entre l'esprit américain et l'intelligence française.

Prix Blum

L'un des prix que l'Université de Strasbourg doit à la libéralité de M. Albert Blum, de New-York a été attribué à M. H. Baulig, professeur de géographie à la Faculté des Lettres.

Don a l'Institut de Littérature comparée

Mlle Adrienne Dollfus, fille du philosophe et critique alsacien Charles Dollfus, qui sera prochainement l'objet d'une thèse de doctorat d'Etat devant la Faculté, a bien voulu adresser à l'Institut de Littérature comparée, en souvenir de son père, et de son frère M. Lucien Dollfus, les ouvrages suivants, pour s'ajouter à ceux de Ch. Dollfus qui y figurent déjà :

CHARLES DOLLFUS : La Confession de Madeleine. — Le Saule. — Le Dr. Fabricius (1863). — La Revanche de Sadowa (1872). — Loi et Miracle (lettre au P. Hyacinthe) (1874). — Le Roman de Darwin (1875). — La Plainte Humaine (1891). — Les Problèmes (1893).

LUCIEN DOLLFUS: Romancero de Roncevaux (1897). — Les Espagnes au XIe siècle (1903).

La Faculté a été heureuse d'adresser à Mlle A. Dollfus l'expression de toute sa reconnaissance.

Don de Madame Lucien Brunel

Un ancien professeur de l'enseignement secondaire, qui fut un maître plein d'autorité et un homme de cœur, M. Lucien Brunel, a laissé une

Digitized by Google

bibliothèque, dont une partie est généreusement offerte par Mme Brunel, sa veuve, aux Instituts de notre Faculté. Mme Brunel accompagne cet envoi important d'une lettre touchante, où nous relevons la phrase suivante : « Je suis heureuse de penser que ces livres continueront à faire œuvre utile dans la chère ville de Strasbourg, pour laquelle nos fils ont donné leur vie. »

Nous adressons à Mme Brunel l'expression de notre respectueuse et vive gratitude.

Enseignement théorique et pratique de la langue arabe

Dès sa fondation en 1919, la Faculté des Lettres de Strasbourg a pu faire une place à l'enseignement de l'arabe, grâce à la précieuse collaboration de M. le Professeur Jaeger.

A partir du 1er de ce mois, le concours très important de M. le Professeur Dib nous permettra de réorganiser cet enseignement sur des bases nouvelles et de lui donner beaucoup plus d'ampleur.

Nos cours d'arabe seront particulièrement utiles aux officiers, aux futurs fonctionnaires, aux jeunes gens qui se destinent aux affaires. En outre, un enseignment spécial sera donné en arabe aux étudiants originaires des pays où cette langue est usuelle et qui désirent acquérir une connaissance plus rationnelle de son usage littéraire.

M. le Professeur Dib, dont l'arabe est la langue maternelle, exposera à ces divers étudiants les règles de la syntaxe et leur enseignera à parler, à lire, à écrire correctement. Il dirigera des exercices pratiques de thèmes, versions, compositions.

M. le Professeur Jaeger consacrera surtout son cours à l'étude de la morphologie et de la littérature, à l'explication des auteurs.

Enseignement de la littérature judéo-araméenne postbiblique

A dater du 1er mars, un nouvel enseignement des plus intéressants est organisé à la Faculté des Lettres, celui de la littérature judéo-araméenne postbiblique. Il est confié à M. *Ginsburger*, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Tous les jeudis, à 17 h. ½, le professeur fera, d'une part, un exposé de cette littérature, de l'autre, des explications de textes.

Digitized by Google

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Notes Bibliographiques sur les auteurs des programmes

CICÉRON. BRUTUS.

Le texte de l'*Orator* donné comme version au *Bulletin* de janvier, p. 87, ainsi que l'explication des chapitres XV (61) et suivants du *Brutus* exigent une connaissance précise des théories de la rhétorique gréco-latine. Il faut connaître le sens exact des termes indiquant les qualités essentielles des trois styles et bien comprendre en quoi consiste chacun de ces styles : le style noble, *gravis*, *elatus*, *ornatus* ; le style tempéré, *medius* ; le style simple, *tenuis*, *subtilis*. On trouvera les explications indispensables dans la grande édition du *Brutus* par M. J. Martha (in-8°, Hachette). L'édition du *Brutus* de la collection G. Budé, par la précision de sa traduction, vaut presque un commnetaire. Pour de plus amples explications on recourra à un livre déjà ancien mais toujours utile : Ch. Causeret, *Etude sur la langue de la rhétorique et de la critique littéraire dans Cicéron*, in-8°, Hachette, 1886, thèse de Paris.

Mais il est un livre d'un esprit beaucoup plus large et compréhensif et en même temps d'une science plus approfondie que tous les étudiants doivent connaître et dont l'étude leur fournira les plus précieuses indications non seulement pour l'explication de Cicéron, mais pour l'intelligence et l'interprétation de la plupart des textes latins, c'est la thèse de l'abbé Laurand, depuis longtemps épuisée et que vient de rééditer la Société d'édition Les Belles Lettres :

L. LAURAND, *Etude sur le style des discours de Cicéron avec une esquisse de l'histoire du Cursus*, 2e éd. revue et corrigée, en trois fascicules :

I. *Introduction : discours prononcés et discours publiés.* Livre 1 : *Pureté de la langue*, 1925. II. Livre 2 : *Le rythme oratoire*, 1926. III. Livre 3 : *Variété du style. Atticisme et asianisme. Histoire du Cursus*, 1927. (Paris, Société d'édition *Les Belles Lettres*, 95, Boulevard Raspail.)

Il s'agit, sans doute, des discours de Cicéron, mais l'originalité de M. Laurand est de montrer l'application, dans les discours, des théories rhétoriques de Cicéron, telles qu'elles sont exposées dans ses traités, dans le *Brutus* et surtout dans l'*Orator*. La portée de son livre c'est de bien faire comprendre en quoi consistent ces qualités de pureté, de noblesse, de rythme, dont il nous est parlé. Il nous les montre en œuvre dans les discours de Cicéron. Instruit par cet exemple insigne, l'étudiant saura ensuite

Digitized by Google

les retrouver dans les textes des autres écrivains latins qu'il pourra avoir à analyser. Il arrivera ainsi à la fin essentielle de toute explication de texte, à dégager de l'étude grammaticale et littérale, le caractère littéraire du morceau.

En quoi consiste la pureté de la langue? La prose littéraire latine a son vocabulaire propre, distinct à la fois de celui de la poésie et aussi de celui de la conversation familière. Un livre ne parle pas comme un individu ; un livre de prose n'emploie pas les mêmes expressions que l'épopée ou le lyrisme. Il s'agit donc de connaître les mots et surtout les formes de mots propres à la poésie, d'une part et au langage courant, d'autre part. Lorsque les unes ou les autres se rencontrent dans un texte, ils y marquent une intention, ils visent à un effet de style qu'il faut savoir dégager. Il en est de même pour la syntaxe. Il y a une syntaxe de la prose littéraire, c'est la syntaxe stricte qu'enseignent nos grammairiens ; la poésie et la conversation ont l'une et l'autre leur syntaxe propre, plus libre, moins logique, influencée soit par les modèles grecs, soit par le parler populaire. Il est parfois assez délicat de reconnaître l'origine et la véritable nature d'une tournure qui s'écarte de l'usage proprement classique. L'ambiance peut souvent fournir, à ce sujet, des indications précieuses. En tout cas, tout fait grammatical s'écartant de la règle dénote une intention que les analyses de M. Laurand apprennent à remarquer et à relever.

Qu'est-ce que le rythme oratoire. Le second fascicule tout entier du livre de M. Laurand est consacré à cette importante question. C'est toute la métrique de la prose, assez simple en somme, présentée clairement et sans aucune des exagérations qui ont fait de la prose métrique le cauchemar des apprentis latinistes. On y apprendra aussi de M. Laurand à décomposer et à analyser une période ; on verra que les phrases courtes s'associent le plus souvent à des mots ou à des tours du langage familier, qu'elles ont d'ailleurs, elles aussi, leur rythme et qu'elles visent à des effets particuliers. Le fascicule tout entier est le meilleur commentaire pratique qu'il soit possible d'imaginer des théories de l'*Orator*. Il faut connaître l'usage de Cicéron, qui est le plus parfait exemple de l'usage classique, ne serait-ce que pour reconnaître dans quelle mesure les autres auteurs et, en particulier, ceux de l'époque impériale, s'en rapprochent ou s'en éloignent.

Le dernier fascicule a un caractère tout particulièrement littéraire ; c'est l'analyse d'un certain nombre de passages des discours de Cicéron, analyse toujours objective, mais extrêmement fine, montrant l'application des principes établis dans les deux premières parties. M. Laurand reconnaît ainsi chez Cicéron de nombreux exemples du style simple : plaisanteries, dialogue, ironie, traces même de la langue très familière. Chaque discours a son caractère propre ; suivant les circonstances et la nature de la cause, Cicéron use d'un style plus ou moins familier, plus ou moins soutenu ou élevé. Les images, rares d'ailleurs, les grands mouvements oratoires, les périodes, alternent dans une mesure chaque fois diverse avec des morceaux plus simples. L'exorde, la narration, l'argumentation, la péroraison ont chacune leur caractère propre, dû précisément à la virtuosité avec laquelle Cicéron sait user des différents styles. Il possède l'abondance

Digitized by Google

asiatique ; il sait, quand il le veut, être simple comme les néo-attiques. Le style, chez lui, est au service de la persuasion ; c'est par la richesse et la variété de son style qu'il est un puissant orateur.

Ce livre, à la fois savant et d'une extrême finesse littéraire, méritait vraiment d'être réédité comme il mérité d'être médité par tous ceux qui font des études littéraires. Il présente avec abondance et netteté la doctrine littéraire classique. S'appuyant sur l'étude du vocabulaire, de la grammaire et de la métrique, il aboutit à des analyses qui sont de précieux modèles d'analyse littéraire. L'art du style, même dans les langues anciennes, se sent parfois par impression, mais la plupart du temps il exige pour être reconnu des notions précises sans lesquelles, d'ailleurs, il est impossible d'expliquer l'impression personnellement ressentie, de la justifier et de la faire partager. La fin dernière d'une explication de texte doit être précisément de dégager le style et l'intention d'art qui se cache sous les mots et les périodes. M. Laurand enseigne excellemment comment il convient de procéder pour y parvenir.

A. GRENIER.

II. — Textes à traduire ou à commenter

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Version grecque

à remettre à M. Oguse le 13 mars.

Socrate raconte la fin de sa conversation avec deux sophistes. [1])

Ἐνταῦθα μέντοι, ὦ φίλε Κρίτων, οὐδεὶς ὅστις οὐ τῶν παρόντων ὑπερεπήνεσε τὸν λόγον καὶ τὼ ἄνδρε, καὶ γελῶντες καὶ κροτοῦντες καὶ χαίροντες ὀλίγου παρετάθησαν. ἐγὼ μὲν οὖν καὶ αὐτὸς οὕτω διετέθην, ὥστε ὁμολογεῖν μηδένας πώποτε ἀνθρώπους ἰδεῖν οὕτω σοφούς, καὶ παντάπασι καταδουλωθεὶς ὑπὸ τῆς σοφίας αὐτοῖν ἐπὶ τὸ ἐπαινεῖν τε καὶ ἐγκωμιάζειν αὐτὼ ἐτραπόμην, καὶ εἶπον· Ὦ μακάριοι σφὼ τῆς θαυμαστῆς φύσεως, οἵ τοσοῦτον πρᾶγμα οὕτω ταχὺ καὶ ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ἐξείργασθον. πολλὰ μὲν οὖν καὶ ἄλλα οἱ λόγοι ὑμῶν καλὰ ἔχουσιν, ὦ Εὐθύδημέ τε καὶ Διονυσόδωρε· ἐν δὲ τοῖς καὶ τοῦτο μεγαλοπρεπέστατον, ὅτι τῶν πολλῶν ἀνθρώπων καὶ τῶν σεμνῶν δὴ καὶ δοκούντων τι εἶναι οὐδέν ὑμῖν μέλει, ἀλλὰ τῶν ὁμοίων ὑμῖν μόνον. ἐγὼ γὰρ εὖ οἶδα ὅτι τούτους τοὺς λόγους πάνυ μὲν ἂν ὀλίγοι ἀγαπῷεν ἄνθρωποι ὅμοιοι ὑμῖν, οἱ δ' ἄλλοι οὕτως ἀγνοοῦσιν αὐτούς, ὥστ' εὖ οἶδα ὅτι αἰσχυνθεῖεν ἂν μᾶλλον ἐξελέγχοντες τοιούτοις λόγοις τοὺς ἄλλους ἢ αὐτοὶ ἐξελεγχόμενοι. καὶ τόδε αὖ ἕτερον δημοτικόν τι καὶ πρᾷον ἐν τοῖς λόγοις· ὁπόταν φῆτε μήτε καλὸν εἶναι μηδὲν μήτε ἀγαθὸν πρᾶγμα μήτε λευκὸν μηδ' ἄλλο τῶν τοιούτων μηδέν, μηδὲ τὸ παράπαν ἑτέρων ἕτερον, ἀτεχνῶς μὲν τῷ ὄντι συρράπτετε τὰ στόματα τῶν ἀνθρώπων, ὥσπερ καὶ φατέ· ὅτι δ' οὐ μόνον τὰ τῶν ἄλλων, ἀλλὰ δόξαιτε ἂν καὶ τὰ ὑμέτερα αὐτῶν, τοῦτο πάνυ χαρίεν τέ ἐστιν καὶ τὸ ἐπαχθὲς τῶν λόγων ἀφαιρεῖται. τὸ δὲ δὴ

---

[1]) Les candidats à la licence commenceront à
Πολλὰ μὲν οὖν. . . . .
Ctésippos et Clinias ont assisté à la discussion et le premier a répliqué aux sophistes par des arguments analogues aux leurs.

Digitized by Google

μέγιστον, ὅτι ταῦτα οὕτως ἔχει ὑμῖν καὶ τεχνικῶς ἐξηύρηται, ὥστ' ἐν πάνυ ὀλίγῳ χρόνῳ ὀντινοῦν ἂν μαθεῖν ἀνθρώπων· ἔγνων ἔγωγε καὶ τῷ Κτησίππῳ τόν νοῦν προσέχων ὡς ταχὺ ὑμᾶς ἐκ τοῦ παραχρῆμα μιμεῖσθαι οἷός τε ἦν. τοῦτο μὲν οὖν τοῦ πράγματος σφῶν τὸ σοφὸν πρὸς μὲν τὸ ταχὺ παραδιδόναι καλόν, ἐναντίον δ' ἀνθρώπων διαλέγεσθαι οὐκ ἐπιτήδειον, ἀλλ' ἄν γέ μοι πείθησθε, εὐλαβήσεσθε μὴ πολλῶν ἐναντίον λέγειν, ἵνα μὴ ταχὺ ἐκμαθόντες ὑμῖν μὴ εἰδῶσιν χάριν, ἀλλὰ μάλιστα μὲν αὐτῷ πρὸς ἀλλήλῳ μόνῳ διαλέγεσθον· εἰ δὲ μή, εἴπερ ἄλλου τοῦ ἐναντίον, ἐκείνου μόνου ὃς ἂν ὑμῖν διδῷ ἀργύριον. τὰ αὐτὰ δὲ ταῦτα, ἐὰν σωφρονῆτε, καὶ τοῖς μαθηταῖς συμβουλεύσετε, μηδέποτε μηδενὶ ἀνθρώπων διαλέγεσθαι ἀλλ' ἢ ὑμῖν τε καὶ αὑτοῖς· τὸ γὰρ σπάνιον, ὦ Εὐθύδημε, τίμιον, τὸ δὲ ὕδωρ εὐωνότατον, ἄριστον ὄν, ὡς ἔφη Πίνδαρος. ἀλλ' ἄγετε, ἦν δ' ἐγώ, ὅπως κἀμὲ καὶ Κλεινίαν τόνδε παραδέξεσθον.

Thème grec pour le 29 mars

Le texte du thème latin imprimé dans le *Bulletin* de février, 1928, p. 146.

Thème latin (Licence et Agrégation)
(A remettre à M. Pitou pour le 13 mars).

En naissant, un enfant crie; sa première enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte, pour l'apaiser; tantôt on le menace, on le bat, pour le faire taire. Ou nous faisons ce qu'il lui plaît, ou nous exigeons ce qu'il nous plaît; ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous le soumettons aux nôtres: point de milieu, il faut qu'il donne des ordres ou qu'il en reçoive. Ainsi ses premières idées sont celles d'empire et de servitude. Avant de savoir parler, il commande; avant de pouvoir agir, il obéit; et quelquefois on le châtie avant qu'il puisse connaître ses fautes, ou plutôt en commettre. C'est ainsi qu'on verse de bonne heure dans son jeune cœur les passions qu'on impute ensuite à la nature, et qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on se plaint de le trouver tel.

Un enfant passe six ou sept ans de cette manière entre les mains des femmes, victime de leur caprice et du sien, et après lui avoir fait apprendre ceci et cela, c'est-à-dire après avoir chargé sa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choses qui ne sont bonnes à rien, après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel achève de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà tout formés, et lui apprend tout, hors à se connaître, hors à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre et se rendre heureux.

J.-J. Rousseau. Emile. I.

Version latine (Licence et Agrégation)
(A remettre à M. Pitou pour le 20 mars).

Conseils à un avocat.

Ante omnia, ne, quod plerisque accidit, ab utilitate eum causae praesentis cupido laudis abducat. Nam ut gerentibus bella non semper exercitus

Digitized by Google

per plana et amoena ducendus est, sed adeundi plerumque asperi colles, expugnandae civitates quamlibet praecisis impositae rupibus, aut operum mole difficiles, ita oratio gaudebit quidem occasione laetius decurrendi et aequo congressa campo totas vires populariter explicabit. At si juris anfractus aut eruendae veritatis latebras adire cogetur, non obequitabit nec illis vibrantibus concitatisque sententiis velut missilibus utetur ; sed operibus et cuniculis et insidiis et occultis artibus rem geret. Quae omnia non, dum fiunt, laudantur, sed cum facta sunt : unde etiam cupidissimis opinionis plus fructus venit. Nam cum illa dicendi vitiosa jactatio inter plausores suos detonuit, resurgit verae virtutis fortior fama, nec judices, a quo sint moti, dissimulant et doctis creditur nec est orationis vera laus, nisi cum finita est. Veteribus quidem etiam dissimulare eloquentiam fuit moris ; idque M. Antonius praecipit, quo plus dicentibus fidei minusque suspectae advocatorum insidiae forent. Sed illa dissimulari, quae tum erat, potuit : nondum enim tantum dicendi lumen accesserat, ut etiam per obstantia erumperet. Quare artes quidem et consilia lateant et quidquid, si deprehenditur, perit. Hactenus eloquentia secretum habet.

Quintilien.

Compositions de grammaire
à remettre le 15 mars à M. Juret.

LICENCE

Etudier l'emploi des temps du subjonctif dans Tite Live I, chap. 1, 2, 3

Agrégation de grammaire

Etudier dans Callimaque, Hymne à Apollon, vers 42 à 49 : 1) les particularités dialectales ; 2) les particularités phonétiques de τόσον δσσον, ὀιστευτήν, ἀοιδόν, ηἰθέου Αδμήτοιο, ἵππους ; 3) les particularités morphologiques (alternances vocaliques, etc.) dans ἀνέρα, ἀοιδόν, ἔλαχε, μάντιες, κικλήσκομεν, ἔτρεφεν.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Dissertation française pour l'Agrégation des Lettres
(A remettre pour le 1er mars à M. Pommier.)

« La poésie de M. Baudelaire est moins l'épanchement d'un sentiment individuel qu'une ferme conception de son esprit. »

Développer en l'appréciant ce jugement de Barbey d'Aurevilly sur l'auteur des *Fleurs du Mal.*

COMPOSITION DE GRAMMAIRE

Agrégation de grammaire : Texte d'ancien français
(A remettre à M. Hoepffner pour le 29 mars).

Li quens Rollant gentement se combat,
Mais le cors ad tressuet e mult chalt.
En la teste ad e dulor e grant mal :
Rumput est li *temples*, por ço que il cornat.

Digitized by Google

Mais saveir volt se Charles i vendrat :
Trait l'olifan, *fieblement* le sunat.
Li emperere s'*estut* si l'escultat :
« Seignurs, dist il, mult malement nos *vait !*
Rollant *mis* niès hoi cest jur nus defalt.
Jo oi al corner que guaires ne vivrat.
Ki estre i voelt isnelement *chevalzt* !
Sunez voz grasles tant que en cest ost ad ! »
Seisante milie en i cornent si halt
Sunent li munt e respundent li val :
Paien l'entendent, nel *tindrent* mie a gab ;
Dit l'un a l'altre : « Karlun avrum nus ja ! »

(*Ch. de Rol.*, laisse 155.)

1° Expliquer la formation et l'évolution ultérieure des mots suivants : *temples*, *fieblement*, *estut*, *vait*, *mis*, *chevalzt*, *tindrent*.

2° Etudier dans ce texte : *a)* les traits anglo-normands (graphies, phonèmes, formes) ; *b)* l'état de la flexion nominale ; *c)* les faits syntaxiques caractéristiques de l'ancienne langue.

3° Faire les remarques nécessaires au sujet de la versification.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

Dissertation anglaise

(Pour remettre à M. Lafourcade le jeudi 29 mars 1928)

« A thing of beauty is a joy for ever »

(Endymion I, 1)

Do you think that this statement applies to the highest achievements of Keats's own poetry, and, if so, to what extent ?

Version anglaise (agrégation et licence)

(Pour remettre à M. Lafourcade le jeudi 29 mars 1928)

The Eve of Revolution

I take the trumpet from my lips and sing.
O life immeasurable and imminent love,
And fear like winter leading hope like spring,
Whose flower-bright brows the day-star sits above,
Whose hand unweariable and untiring wing
Strike music from a world that wailed and strove,
Each bright soul born and every glorious thing,
From very freedom to man's joy thereof,
O time, O change and death,
Whose now not hateful breath
But gives the music swifter feet to move
Through sharp remeasuring tones
Of refluent antiphones

Digitized by Google

More tender-tuned than heart or throat of dove,
Soul into soul, song into song,
Life changing into life, by laws that work not wrong;

O natural force in spirit and sense, that art
One thing in all things, fruit of thine own fruit,
O thought illimitable and infinite heart
Whose blood is life in limbs indissolute
That still keeps hurtless thine invisible part
And inextirpable thy viewless root
Whence all sweet shafts of green and each thy dart
Of sharpening leaf and bud resundering shoot;
Hills that the day-star hails,
Heights that the first beam scales,
And heights that souls outshining suns salute,
Valleys for each mouth born
Free now of plenteous corn,
Waters and woodlands musical or mute;
Free winds that brighten brows as free,
And thunder and laughter and lightning of the sovereign sea;

Rivers and springs, and storms that seek your prey
With strong wings ravening through the skies by night;
Spirits and stars that hold one choral way;
O light of heaven, and thou the heavenlier light
Aflame above the souls of men that sway
All generations of all years with might;
O sunrise of the repossessing day,
And sunrise of all-renovating right;
And thou, whose trackless foot
Mocks hope's or fear's pursuit,
Swift Revolution, changing depth with height;
And thou, whose mouth makes one
All songs that seek the sun,
Serene Republic of a world made white;
Thou, Freedom, whence the soul's springs ran;
Praise earth for man's sake living, and for earth's sake man.

(A. C. Swinburne, Songs before Sunrise.)

Thème anglais (agrégalion et licence)

(Pour remettre à M. Lafourcade le jeudi 2 6avril 1928)

Et bientôt l'on fut en plein bois de Vincennes.

D'étroits sentiers, à la terre piétinée, talée et durcie, pleins de traces, se croisaient dans tous les sens. Dans l'intervalle de tous ces petits chemins, il s'étendait, par place, de l'herbe, mais une herbe écrasée, desséchée, jaunie et morte, éparpillée comme une litière, et dont les brins, couleur de paille, s'emmêlaient de tous côtés aux broussailles, entre le

Digitized by Google

vert triste des orties. On reconnaissait là un de ces lieux champêtres où vont se vautrer les dimanches des grands faubourgs, et qui restent comme un gazon piétiné par une foule après un feu d'artifice. Des arbres s'espaçaient, tordus et mal venus, de petits ormes au tronc gris, tachés d'une lèpre jaune, ébranchés jusqu'à hauteur d'homme, des chênes malingres, mangés de chenilles et n'ayant plus que la dentelle de leurs feuilles. La verdure était pauvre, souffrante, et toute à jour; le feuillage en l'air se voyait tout mince; les frondaisons rabougries, fripées et brûlées, ne faisaient que persiller le ciel. De volantes poussières de grandes routes enveloppaient de gris les fonds. Tout avait la misère et la maigreur d'une végétation foulée et qui ne respire pas, la tristesse de la verdure à la barrière: la Nature semblait y sortir des pavés. Point de chant dans les branches, point d'insecte sur le sol battu; le bruits des tapissières étourdissait l'oiseau; l'orgue faisait taire le silence et le frisson du bois; la rue passait et chantait dans le paysage. Aux arbres pendaient des chapeaux de femmes attachés dans un mouchoir avec quatre épingles; le pompon d'un artilleur éclatait de rouge à chaque instant entre les découpures de feuilles; des marchands de gauffres se levaient des fourrés; sur les pelouses pelées, des enfants en blouse taillaient des branches, des ménages d'ouvriers baguenaudaient en mangeant du *plaisir*, des casquettes de voyou attrapaient des papillons. C'était un de ces bois à la façon de l'ancien bois de Boulogne, poudreux et grillé, une promenade banale et violée, un de ces endroits d'ombre avare où le peuple va se ballader à la porte des capitales, parodies de forêts, pleines de bouchons, où l'on trouve dans les taillis des côtes de melon et des pendus!

La chaleur, ce jour-là, était étouffante; il faisait un soleil sourd et roulant dans les nuages, une lumière orageuse, voilée et diffuse, qui aveuglait presque le regard. L'air avait une lourdeur morte; rien ne remuait; les verdures avec leurs petites ombres sèches ne bougeaient pas, le bois était las et comme accablé sous le ciel pesant. Par moments seulement un souffre se levait, qui traînait et rasait le sol.

(E. et J. de Goncourt, Germinie Lacerteux.)

Langues et littératures méridionales

Version italienne pour le 15 mars 1928

A Giorgio Vasari.

Messer Giorgio, amico caro. — Io chiamo Iddio in testimonio, come io fu' contra mia voglia con grandissima forza messo da papa Pagolo nella fabrica di Santo Pietro di Roma dieci anni sono; e se si fussi insino a oggi seguitato di lavorare in detta fabrica, come si faceva allora, io sarei ora a quello di detta fabrica, ch' io ò desiderato, per tornarmi costà: ma per mancamento di lavori, ella s'è molto allentata: e allentasi, quando ella è giunta in più faticosa e difficil parte: in modo che abbandonandola ora, non sarebbe altro che con grandissima vergognia perdere tutto il premio delle fatiche ch' io vi ò durate in detti X anni per l'amor di Dio. Io vi ò fatto questo discorso per risposta della vostra, e perchè ò una

Digitized by Google

lettera del Duca che m'à fatto molto maravigliare, che sua Signoria si sia degnata a scrivere con tanta dolcezza. Ne ringrazio Iddio e sua Eccellenzia quanto so e posso. Io esco di proposito, perchè ò perduto la memoria e 'l cervello, e lo scrivere m'è di grande afanno, perchè non è mia arte. La conclusione è questa: di farvi intendere quello che segue dello abbandonare la sopradetta fabrica, e partirsi di qua. La prima cosa, contenterei parecchi ladri, e sarei cagione della sua rovina, e forse ancora del serrarsi per sempre; l' altra ch' io ci ò qualche obrigo e una casa e altre cose, tanto che vagliono qualche migliaio di scudi, e partendomi senza licenzia, non so come andassino; l' altra ch' io son mal disposto della vita e di renella, pietra e fianco, come ànno tutti e' vechi; e maestro Eraldo ne può far testimonianza, che ò la vita per lui. Però il tornar costà per ritornar qua, a me non ne basta l' animo; e 'l tornarvi per sempre, ci vuole qualche tempo per assettar qua le cose in modo ch' io non ci abbi più a pensare. Egli è ch' io partì' di costà, tanto che, quand' io giunsi qua, era ancor vivo papa Clemente, che in capo di duo dì morì poi. Messer Giorgio, io mi raccomando a voi e pregovi mi raccomandiate al Duca, e che facciate per me perchè a me non basta l' animo ora se non di morire, e ciò che vi scrivo dello stato mio qua è più che vero. La risposta ch' i' feci al Duca, la feci perchè mi fu detto ch' i' rispondessi, perchè non mi bastava l' animo a scrivere a sua Signoria e massimo sì presto; e se io mi sentivo da cavalcare, io venivo súbito costà e tornavo, che qua non si saria saputo.

Michelagniolo Buonarroti.

Exercice philologique

à remettre à M. Kohler le 24 mars.

Observations auxquelles donnent lieu les mots ou constructions: Iddio, Pagolo, Santo Pietro, fussi, ch' io vi ò durate, esco, partirsi, obrigo, vagliono, andassino, abbi, feci, sarìa.

Thème italien pour le 9 mars

Le texte du thème anglais (Goncourt).

EPIGRAPHIE LATINE

— Inscriptions du Caelius —

1. *C. I. L.* VI, 1444.

. . . . . .

||||· IMP · CAESAR · NERVA · TRAIANVS · ||||||
DACICVS · GENTEM · DACOR · ET · REGEM · DECEBALVM
BELLO · SVPERAVIT · SUB · EODEM · DVCE · LEG · PRO · PR · AB
EODEM · DONATO · HASTIS · PVRIS · VIII · VESCILLIS · VIII
CORONIS · MVRALIB · || · VALLARIB · || · CLASSICIS · ||
AVRATIS · II · LEG · PROPR · PROVINCIAE · BELGICAE · LEG · LEG · I
MINERVIAE · CANDIDATO · CAESARIS · IN · PRAETVRA
ET · IN · TRIBVNATV · PLEB · QVAESTORI · PROVINCIAE

Digitized by Google

ACHAIAE · IIIVIRO · VIARVM · CVRANDARVM
HVIC · SENATVS · AVCTORE · IMP · TRAIANO · AVG
GERMANICO · DACICO · TRIVMPHALIA · ORNAMENT
DECREVIT · STATVAMQ · PEVON · PVBLIC · PONENT · CENSVIT

2. *C. I. L.* VI, 1690.

POPVLONII

L · ARADIO · VAL. · PROCVLO · V · C ·
AVGVRI
PONTIFICI MAIORI
QVINDECEMVIRO SACRIS FACIVNDIS
PONTIFICI FLAVIALI ·
PRAETORI TVTELARI
LEGATO PRO PRAETORE PROVINCIAE NVMIDIAE
PERAE QUATORI CENSVS PROVINCIAEV CALLECIAE
PRAESIDI PROVINCIAE BYZACENAE
CONSVLARI PROVINCIAE EVROPAE ET THRACIAE
CONSVLARI PROVINCIAE SICILIAE
COMITI ORDINIS SECVNDI
COMITI ORDINIS PRIMI
PROCONSVLI PROVINCIAE AFRICAE VICE
SACRA · IVDICANTI · EIDEMQ · IVDICIO · SACRO
PER PROVINCIAS PROCONSVLAREM · ET
NVMIDIAM · BYZACIVM · AC TRIPOLIM
ITEMQVE MAVRETANIAM SITIFENSEM · ET ·
CAESARIENSEM
PERFVNCTO · OFFICIO PRAEFECTVRAE PRAETORIO
CEMITI · ITERVM ORDINIS PRIMI INTRA PALATIVM
PRAEFECTO VRBI · VICE SACRA · ITERVM IVDICANTI
CONSVLI ORDINARIO
HVIC CORPVS SVARIORVM ET CONFECTVARIORVM
AVCTORIBVS PATRONIS EX AFFECTV EIDEM IVRE DEBITO
STATVAM PATRONO DIGNO PONENDAM CENSVIT

3. *L. I. L.* VI, 1685.

DD NN CRISPO ET CONSTANTINO NOBILL CAESS II COSS
V IDVS APRIL
DECVRIONES ET COLONI COLONIAE AELIAE AV
GVSTAE MERCVRIALIS THAENIT CVM QVIN
TO ARADIO VALERIO PROCVLO V C PRAESID · S
PROVINC · VAL · BYSAC · HOSPITIVM CLIENTE
LAMQVE FECISSENT ET SILI LIBERIS QVE SVIS
POSTERISQVE EORVM COPTASSENT QVINTVS
ARADIVS VAL PROCVLVS V C PRAES · PROVIN · VAL
BYZAC A DECVRIONIBVS ET COLONIS COL AEL AVG
MERC THAENIT HOSPITIO CLIENTELAQVE
SVSCEPISSET LIBERISQVE SVIS POSTERIS
QVE EORVM IN QVAM REM LEGATOS IRE

Digitized by Google

DIXERVNT VNIVERSOS ORDINIS VIROS
CONSENTIBVS CVNCTIS AGENTIBVS
CVRIAM Q VALERIO MARCELLO ET Q HOR
TENSIO CONCILIO DUOVIRIS

4. *C. I. L.* VI, 43.

FORTVNAE · AVG
SACR
OFFICINATORES · MONETAE
AVRARIAE · ARGENTARIAE
CAESARIS · N

FELIX · LIB · OPTIO · ET · EXACTOR
AVRI · ARGENTI · AERIS
ALBANVS · LIB · OPTIO
LACHES · LIB · OFF
LYSIMACHVS · LIB · ITEM
OPTATVS · LIB · IT
. . . . . .
D · S · D · DEDICAT · V · K · FEBR
L · VIPSTANIO · MESSALLA · IN · VERGILIANO · PEDONE · EOS

5. *C. I. L.* VI, 32 294. Brisée à gauche et au milieu.

CIVS · ASCLAS · LICTOR · III
RATIBVS · APPARENT · VIAT
VIALIA · PRAESVNT · GERVX
ABILLARIORVM · PERPE
CIO · PRIMO · ET ||| ABV
LIBERTAE · ET
L · CLEANTHO
QVI · CAESAR
MEIS · LIBERT

RVM · QUI · CAESARI · ET
E · XVRIALIS · QVI · AD IVDIE
NDI · QVINGVENNALIS ·
IA · SENIORVM · IMMVNIS
VMIS · ET · ABVCCIAE
E · ET · SIBI · ET
IBVS · DECVRIAS
ETERIS · LIBERTIS
EORVM

6. *C. I. L.* VI, 32308.

L · FAENIVS · L · FIL · DONA ||| |||
DECVRIAE · VIATORIAE · EQ · COS
PRAETORIOLUM · PERTINENS · AD · ||| OUM
SVVM · ET · FLAVIAE · TITI · FIL · CHR ||| ME
VXORIS · SVAE · SVORVMQVE · OMNIVM
A · SOLO · EXSTRVXIT

Digitized by Google

EXERCICES CARTOGRAPHIQUES

Exercice 12

France 80 000e, feuilles 41 Lannion SW et 58 Morlaix NW, SW.

Voir aussi : 200 000e, f. 12 et 21, et Cartes marines 950, 951, 4120, 975. La carte géologique au 80 000e est utile, mais non indispensable : le 1 000 000e suffit à la rigueur.

1. Situer.

2. Reconnaître, du N au S : la *côte* (avec les îles), le *plateau septentrional*, la *Montagne d'Arrée*, la région de l'ancien *Marais de Saint-Michel*, le *plateau méridional* (versant de l'Aulne et de l'Ellez).

3. La *structure* comprend des terrains primaires, fortement plissés suivant la direction WSW-ENE, partiellement *métamorphisés* et pénétrés par de puissants *massifs granitiques*. Le plateau septentrional est surtout granitique et métamorphique. Le Marais de Saint-Michel repose sur un massif granitique qui s'étend jusqu'à Huelgoat et qu'entoure une ceinture de schistes et quartzites dévoniens très durs et redressés (Montagne d'Arrée, Saint-Michel de Brasparts). Le plateau méridional repose sur les schistes argileux, tendres de Châteaulin (Carbonifère). La vallée E-W de l'Elorn (Morlaix quart NW, au S de Landivisiau) et celle de son affluent le Quillivarou correspondent à une bande étroite de phyllades tendres.

4. Le *Marais de Saint-Michel* et le *massif granitique de Huelgoat*. Reconnaître un niveau général des points hauts à 280-300 m. ; suivre cette surface vers l'W, le S, l'E et voir comment elle se termine ; la retrouve-t-on au N des Monts d'Arrée ? Les *vallées :* pente en long, largeur, profondeur, nature du fond de l'amont à l'aval, stade d'évolution. Les *reliefs dominants* (Montagne d'Arrée, Saint-Michel de Brasparts). Interprétation de l'ensemble.

5. Le *plateau méridional :* décrire, stade d'évolution morphologique.

6. Le *plateau septentrional :* altitude, pente générale, drainage. La structure se traduit-elle clairement dans le relief ? Proposer une explication. — Suivre une vallée, celle de la rivière de Morlaix, par exemple, de l'amont à l'aval et voir comment sa forme se modifie (la marée remonte jusqu'à Morlaix). Expliquer.

7. La *côte*. Reconnaître le rivage à marée haute, à marée basse

Digitized by Google

(fonds rocheux, fonds de sable ou de vase) : l'isobathe de 20 m. est en pointillé ; voir aussi le 200 000e et les cartes marines.

8. Montrer que ce rivage résulte de l'*ennoyage* d'une topographie subaérienne. Les « rivières » (embouchures remontées par la marée : leur nom scientifique ?), leurs prolongements sous-marins ; rapports des baies et des vallées, des caps et des interfluves. Où chercher les restes du rivage initial ? Stade d'évolution de la topographie avant l'ennoyage ; amplitude minimum du mouvement vertical.

9. *Modifications par la mer :* par *érosion* (falaises et plateformes littorales, topographie de ces plateformes, îlots, écueils) et par *dépôt* (plages, cordons littoraux, dunes). Différences suivant l'orientation. Stade d'évolution.

10. *Géographie humaine.* Distinguer l'*intérieur* et la *zone côtière.* Une couche de « limon », c'est-à-dire de *loess*, épaisse par places de plusieurs mètres, couvre la plus grande partie des plateaux sur la feuille Lannion, mais manque à l'intérieur. *Engrais marin. Climat. Cultures.*

11. Comparer la zone côtière et l'intérieur aux points de vue suivants : étendue des *forêts* et des *landes* [rechercher s'il existe un rapport avec la structure ou avec le stade d'évolution morphologique] ; — *densité de l'occupation humaine ;* — formes *d'habitat.*

12. *Géographie humaine du littoral.* La *pêche* sur la plage, dans les eaux côtières, au large ; association de l'*agriculture* et de la *pêche* (voir, sur les cartes marines 950 et 951, la dimension des parcelles). — Abondance de *ports.* Leurs positions diverses en rapport avec le mouvement de la marée (Morlaix, Roscoff) : avantages et inconvénients respectifs. Décadence relative.

Exercice 13

France 80 000e, feuille 197, Largentière SW, SE.

Voir aussi : 200 000e, f. 59. — La feuille correspondante de la carte géologique au 80 000e est épuisée : voir le 1 000 000e qui, avec les indications fournies ci-après, suffira. — Les bandes qui divisent les deux quarts horizontalement seront désignées par les lettres *c - e.*

1. Situer, notamment par rapport aux bassins fluviaux.

2. Etudier rapidement le relief du quart SW, en allant du S au N : *Lozère* (1430, 1486, 1490, 1378, 1448) ; *Goulet* ; ancienne *Forêt de Mercoire* (Maure de la Gardille, *4 c*) ; ajouter, sur le bord W, la *Margeride.* Faire un *profil* S-N (long. 40 000e, haut. 20 000e) passant par les points 1406 (S du Bleymard), 1195 (E du Bleymard), 1161, 1428, 1248, 1501 (Maure de la Gardille).

3. Reconnaître une topographie semblable sur le quart SE : 1° le long du bord N (*Tanargue-Cham du Cros*) ; 2° plus au S (*Plateau de Montselgues*) et au SE.

4. Ces surfaces hautes sont formées de terrains *cristallins* (*granite* dans le Lozère, la Margeride et le Plateau de Montselgues) et *cristallophyl-*

Digitized by Google

liens (*gneiss*, *micachistes* et *schistes sériciteux* ailleurs) : définir les mots soulignés.

5. Sur le Plateau de Montselgues, il existe des placages étendus d'*arkose* non fossilifère (grès grossier à grains de quartz et cristaux de feldspath non roulés) ; non loin de là, on trouve la même arkose sous du Trias marin. Interpréter au point de vue de l'évolution morphologique.

6. Sur le versant S de Mercoire et jusqu'à la ligne de faîte, on trouve des débris épars de calcaire liasique. Au S de Chasseradès (*4 c*), auprès de l'Estampe, de Daufage, existe un lambeau assez étendu de calcaire liasique et bathonien qui forme un petit causse : marquer sur la coupe.

7. La même coupe traverse, du N du point 1195 au pied N du Lozère, un petit causse de même constitution : le marquer. Autres lambeaux liasiques sur le versant S du Goulet (N de Saint-Julien-du-Tournel).

8. La *Plaine de Montbel* (*2-3 c-d*) est encore un causse (noter les gouffres) : son bord est jalonné sensiblement par Montbel, Belvezet, Allenc, Pelouse, Laubert. Enfin au SW (*1-2 d*) apparaît l'extrémité du *Causse de Mende* (1156, 1175, 1212, 1258).

9. Retracer l'*évolution morphologique* de la région (érosion, sédimentation, dislocation) ; réserver l'étude détaillée des cours d'eau.

10. Remarques sur la *géographie humaine* de la « Montagne » : altitude, sols, modes d'exploitation, occupation par l'homme, anciennes voies (Chemin des Mulets *3-4 d*, Draye des Troupeaux, *3 d*).

11. Faire *profils en long* (long. 200 000e, haut. 10.000e) : [1° du *Lot*] ; 2° de l'*Allier* (il existe une cote 974 immédiatement au-delà du bord N du quart) ; 3° du *Chassezac* (la cote 704 au S de Prévenchères est fausse : le thalweg, au pont d'Albespeyres, est à 792 m.) ; [4° de la *Borne* (altit. au bord N du quart, 1150 m. environ)]. Comparer. Examiner le dessin du réseau de l'Allier. Conclure.

12. Examiner quelques *profils transversaux* (vallée de la Beaume 7 *c*, de la Borne inférieure) et montrer que le creusement s'est fait par stades.

13. Faire un *profil* NW-SE (long. 80 000e, haut. 50 000e) de Loubaresse (*7 c*) par les points 1258, 1107, 1169, 932, 568, la Blacherette, 230, Ruoms. Une faille SW-NE passant, sur le profil, par le point 568, met en contact les terrains cristallins avec le Trias (surtout gréseux) : cependant, au SE de cette faille, le cristallin apparaît, par endroits, au fond des vallées. Une autre faille de même direction, coïncidant sur la coupe avec la route directe de Rozières à Laurac, met en contact le Trias et le Jurassique. La dépression de Joyeuse-Laurac-Uzer repose sur les marnes calloviennes et oxfordiennes ; les plateaux des Gras (angle SE), sur les calcaires karstiques du Jurassique supérieur. Tous les terrains secondaires plongent au SE. Compléter la coupe d'après ces indications.

14. Evolution morphologique de cette partie des *Cévennes*, y compris la *bordure secondaire*.

15. *Géographie humaine :* 1° les *Cévennes* (avec la bordure triasique) : occupation, circulation, contraste avec la *Montagne* et avec la *Plaine* ; — 2° la *dépression marneuse* : occupation, circulation ; — 3° les *Gras*.

Digitized by Google

Exercice 14

A. Tunisie 100 000e, feuille LXVII, El Ayaïcha.

1. Situer et décrire très sommairement.

2. Examiner, au centre de la feuille, le relief qui culmine au Djebel Chemsi. Montrer, par des arguments morphologiques, que ce relief correspond à un anticlinal constitué par trois horizons durs séparés par deux horizons tendres, les horizons durs correspondant, de bas en haut : 1° au Dj. Chemsi ; 2° au Dj. Rouss el Ouidane ; 3° au Dj. el Mcheltat (à l'extrémité W). — Faire un *calque* sommaire où l'on marquera : 1° par des hachures les escarpements correspondant aux fronts de couches dures ; 2° par des flèches en T, le pendage du dos de ces mêmes couches (noter les écailles triangulaires visibles surtout sur le flanc S) ; 3° par une ligne de croix l'axe de l'anticlinal.

3. Examiner ensuite les questions suivantes : *a)* L'anticlinal est-il symétrique en coupe transversale ? *b)* L'escarpement du Dj. Tadakelt (cote 609, partie NW) appartient-il à la même classe que les précédents ? *c)* Comment expliquer la disparition de la couche 3 sur le flanc S ? *d)* Comment l'anticlinal se termine-t-il aux extrémités E et W ? — Faire une *coupe* (long. et haut. 25 000e) suivant le méridien 70, entre la route près du point 318 au N et le mot Sedari au S ; marquer les cinq horizons durs et tendres distingués précédemment.

4. Examiner les principales *lignes de drainage* (les marquer en bleu sur le calque). Que reste-t-il du drainage originel, supposé *conséquent* ? Les cours d'eau conformes au pendage des couches sont-ils de vrais conséquents ? Développement du drainage *subséquent*. Possibilités de remaniements (voir sous l'h de Dj. Chemsi).

5. Le *piedmont* méridional : allure de la surface ; constitution probable (voir les points d'eau marqués par des cercles bleus) ; terminaison des rivières à l'aval.

B. Algérie 200 000e, feuille 76, El Abiod Sidi Cheikr.

1. Situer et décrire très sommairement. Distinguer la partie SE.

2. Montrer que le Dj. Rhoundjaïa (centre N de la feuille) est un synclinal perché ; rechercher d'autres formes du même genre.

3. Faire un calque sommaire, où l'on indiquera : le pendage, les axes anticlinaux (lignes de croix) et les axes synclinaux (lignes de traits).

4. Degré de dissection des anticlinaux. Tous les fonds sont couverts d'une couche épaisse de débris plus ou moins consolidés : interpréter.

Exercice 15

Suisse 50 000e, feuille 489 Jungfrau et 493 Aletschgletscher.

1. Situer. Reconnaître les *glaciers* principaux, ainsi que les crêtes qui les séparent. Distinguer les glaciers du versant SE (Rhône) et ceux du ver-

Digitized by Google

sant NW (Aar). Causes possibles de leur inégalité : alimentation, ablation, topographie.

2. Etudier le *Grand Glacier d'Aletsch :* distinguer *névé* et *langue*, et essayer de tracer la limite approximative d'après les séracs, les moraines et bandes boueuses, la forme des courbes de niveau.

3. Le *névé*. Son *logement* ; forme des bords ; sens des mots *Grat, Horn, Fluh, Lücke, Joch, Sattel* (voir le Dict. all.-fr. de Sachs-Villatte) ; *profil en travers, profil en long :* essayer d'expliquer.

4. La *langue*. *Profil en travers* (rapport avec l'écoulement, avec la déperdition). *Profil en long* (voir notamment au voisinage de l'extrémité aval) ; rapport des *séracs* avec les variations de la pente. *Moraines* des différents genres : les suivre de bout en bout en notant leur tracé et leurs variations de volume apparent.

[5. Etudier le *mouvement* du glacier d'après les différents indices figurés sur la carte.]

6. Les *glaciers latéraux* (de cirque, suspendus, démembrés, confluents).

7. Le *torrent sous-glaciaire :* voir, sur la rive droite, les 6 km. à partir de l'extrémité et, sur la rive gauche, le lac Märjelen. L'*émissaire* du glacier.

[8. Noter des *verrous* en formation (extrémité de l'Ober Aletschgletscher et du Fieschergletscher, f. 493, angle NE) : supposer que la langue s'allonge puis se raccourcisse à plusieurs reprises.]

9. La forme de la surface du névé ou du glacier traduit-elle parfois celle du fond ?

10. La *topographie glaciaire* (voir surtout f. 493, angle SE) : cirques et arêtes, plateaux à gradins, auges simples ou emboîtées, vallées suspendues, gradins longitudinaux (Talschlüsse) [De quelle topographie pré-glaciaire dérivent ces formes glaciaires ? Stade atteint par le cycle pré-glaciaire ? par le cycle glaciaire ?]

11. Modifications post-glaciaires : stade atteint dans ce nouveau cycle.

12. *Géographie humaine*. Mode d'occupation : occupation permanente, occupation temporaire. Influence de l'attitude, de l'exposition, de la topographie (sens des mots Platten, Boden, Alp).

Exercice 16

Norvège 50 000e, feuilles J. 15, Melöy et K. 15, Beierdalen.

(Les hauteurs et les profondeurs sont en mètres. Equidistance : 30 m.)

1. Situer.

2. Reconnaître le grand *glacier Svartisen*. Sa forme générale en plan, ses limites. Son altitude au centre, sur les bords ; forme générale de la surface, allure du soubassement ; pointements rocheux.

3. Distinguer, autant que possible : la *région centrale* ; les *langues* périphériques. Comparer : la *superficie*, la *pente*, la *rapidité du mouvement*, l'*abondance de la moraine*, l'*intensité de l'érosion* ; conséquences. Comparer aux glaciers alpins (exercice précédent).

Digitized by Google

4. Reconnaître, sur le bord S du glacier (feuille J. 15) : des *cirques* fraîchement abandonnés par la glace ; d'autres qui le seraient bientôt si le glacier se retirait. — Examiner (feuille K. 15, centre N) les cirques qui entaillent le flanc E du Stormdaalsfjeldet : cette *orientation systématique* est générale en Norvège. [Explication ?]. — [Dans quelle phase de la glaciation se place surtout la formation des cirques : englaciation, maximum, déglaciation ?]

5. Les *cours d'eau émissaires* du glacier (voir surtout la vallée du Glaamaaga, partie E de la feuille J. 15 : la suivre jusqu'au Langvatnet).

6. La *topographie glaciaire :* l'interpréter aux points de vue suivants : *a) inégalité de l'érosion glaciaire* (voir les questions précédentes) ; — *b)* influence de la structure : dans quelle mesure les vallées rectilignes sont-elles des « vallées de fracture » ? Distinguer sur la feuille J. 15 deux bandes zonées contrastant avec les régions voisines non zonées : rapport avec les vallées et les plateaux ; dans quel sens peut-on parler de *relief glaciaire appalachien* ? — *c)* influence de la *topographie pré-glaciaire :* comparer, par exemple, le SE de la feuille K. 15 avec le NW et le SW de la feuille J. 15 ; stade atteint dans l'une et l'autre région par l'érosion préglaciaire ; par l'érosion glaciaire.

7. Comparer cette topographie à la topographie alpine (Exercice 15) en notant les traits particuliers, les traits communs et leur fréquence relative.

8. Anomalies du *drainage* : le cours du Glaamaaga, déjà examiné. Noter les autres exemples qui peuvent se présenter.

9. Les *fjords :* le Melfjorden et ses branches, forme en plan, profondeur (variations dans le sens longitudinal, profondeur des branches comparée à celle du fjord principal). Comparer les fjords aux vallées de l'intérieur. Comment expliquer l'ennoyage ? Indices possibles d'une émersion récente.

10. La *végétation* : limite en altitude des arbres (les feuillus sont représentés par des petits cercles ; les résineux, par des sortes d'étoiles) : varie-t-elle de la côte vers l'intérieur ? Expliquer.

H. BAULIG.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

P. COLLART, *Les Papyrus Bouriant.* Paris, Champion, 1926.

Les quarante-trois textes et les vingt-trois descriptions de fragments que M. P. Collart apporte à la papyrologie sont présentés dans un beau volume qui rappelle, par le format, la disposition, l'impression, les fascicules des *Papyrus grecs de Lille.* Il manque à la perfection matérielle de cette publication un groupe de fac-similés. On en regrette d'autant plus l'absence que l'un des textes, une lettre (n° 25), fut écrit à Apamée (de Syrie?) — il est vrai par une Egyptienne — et que plusieurs autres sont remplis de sigles et abréviations qui ne sauraient être indifférentes aux paléographes. — Tous ces textes étaient inédits, sauf cinq. Ils avaient été remis à M. P. Jouguet. M. P. Jouguet en a cédé la publication à M. C. Ce désintéressement ne surprendra personne. M. C. y répond, dans sa préface, par quelques lignes qui ne l'honorent pas moins lui-même.

L'éditeur d'un lot de papyrus peut être contraint d'examiner des questions singulièrement variées. La collection Bouriant contient des papyrus littéraires et des documents; les documents vont de la lettre privée au « cadastre », parmi les papyrus littéraires on trouve, à côté d'un cahier d'écolier (déjà publié), deux homélies, un fragment d'Homère, deux fragments historiques, un fragment grammatical sur les dialectes. On n'exigera pas sans doute que la même personne domine en spécialiste des disciplines aussi hétérogènes que la critique du texte homérique, la patristique, l'histoire de l'administration impériale et la dialectologie grecque! La situation du recenseur n'est d'ailleurs pas plus aisée que celle de l'éditeur. Que si ce dernier ne donne pas sur *tous* les points la bibliographie la plus récente ou, dans son commentaire, omet quelque indication, il serait bien injuste de le lui reprocher. Du reste, si le présent ouvrage paraît en 1927, il porte le millésime 1926 et la préface est datée de septembre 1924. Il suffit de penser à cette dernière date, et de plus au temps qu'il faut aux publications étrangères pour parvenir en France : on comprendra que M. C. n'ait cité ni à propos des Perses l'article de J. G. Tait dans l'*Archiv* VII. 1924, celui de Pringsheim dans la *Zeitsch. der Savigny-Stiftung. Rom. Abt.* XLIV. 1923-1924, et le livre de Heichelheim, *Die Auswärtige Bevölkerung im Ptolemäerreich.* 1925, ni à propos du formulaire des lettres le livre de F. X. J. Exler, *The form of the ancient Greek Letters.* 1923. Personne ne lui fera grief non plus de ce que, à la l. 26 du Papyrus 4 :]ουτον βηλ νεκρὸν τεθικώς, en surcharge au-dessus : δράκοντα, il annote : « Allusion à un monstre de l'Apocalypse? » sans se rappeler l'existence dans l'A. T. de l'histoire « Bel et le Dragon », récit auquel il est sûrement fait dans le papyrus une allusion

Digitized by Google

d'ailleurs obscure, puisque ce n'est pas Bel, mais le dragon, que Daniel a fait mourir. — Tout au contraire, on admirera la peine que M. C. s'est donnée pour éclaircir tant d'autres documents obscurs, souvent en lambeaux, surchargés d'abréviations et de sigles pas toujours déchiffrables, et le long papyrus n° 42, 29 colonnes sur opisthographe de 2 m. 30. Cette dernière pièce paraît avoir attiré tout particulièrement son attention ; et cette préférence est justifiée par l'importance qu'elle a. C'est un cadastre et rôle d'imposition dressé par le cômogrammate Pétheus, en 167 apr. J.-C., pour les cinq localités de sa cômogrammatie, dans l'Arsinoïte, district d'Héraclide. Pétheus y recense les diverses catégories de terres, avec leur superficie, et leur rendement pour l'Etat, le tout non sans un certain nombre d'erreurs de gravité variable. M. C. a contrôlé ses calculs et les résume dans des tableaux très clairs, établissant même le taux d'artabes à l'aroure. Ce document administratif serait assez aride et quelque peu morne en lui-même, si l'éditeur n'avait su tirer de ces notes et de ces chiffres une quantité de renseignements historiques du plus grand intérêt. Il y voit comment l'existence d'une οὐσία importante a pu faire changer le nom d'une localité ; il y découvre une mode onomastique locale et une formule nouvelle pour indiquer le double nom ; il y met en lumière la location forcée, par l'Etat, de terres incultes à des laboureurs d'une autre localité que l'on « déporte » à cette fin. Surtout il y suit le sort, sous l'empire, de la propriété sacrée et de la propriété privée, ce qui lui suggère une interprétation nouvelle des προσοδικὰ ἐδάφη, terres confisquées par le διοίκησις, et des hypothèses sur la confiscation, par le κυριακὸς ou l'οὐσιακὸς λόγος suivant qu'elles appartenaient ou non à des personnes de la famille impériale, des οὐσίαι du début de l'empire, dont le démembrement par ventes partielles contribue ensuite à augmenter la petite propriété morcelée. Les historiens de l'économie antique trouveront là bien des données précieuses. On peut prédire que ce papyrus 42, dont M. C. inaugure si brillamment le commentaire, fera surgir une considérable « littérature ».

P. COLLOMP.

A. GUÉRINOT, *La religion djaïna. Histoire, doctrine, culte, coutumes, institutions*, avec 25 planches hors-texte. Librairie orientaliste Paul Geuthner. Paris, 1926. (VIII, 351 pages).

Dans cette monographie que nul n'était plus capable d'écrire, M. G. complète ses travaux antérieurs sur le jainisme [1]), cette religion de l'Inde, issue au cours du VIe siècle avant J.-C., du même mouvement philosophique que le bouddhisme, et particulièrement son *Essai de bibliographie jaina* (Ann. du Musée Guimet, Bibl. d'Et., t. XXII, 1906), son *Répertoire d'Epigraphie Jaina* (Public. de l'Ec. fr. d'E. O., 1908), et ses *Notes* complémentaires

[1]) La transcription des mots sanskrits adoptée par M. G. est peu heureuse. Même s'adressant à des non-spécialistes, il ne gagne rien à écrire djaïnisme, Djina etc... pour jainisme, Jina etc. puisqu'il les oblige à lire ces secondes formes toutes les fois qu'il cite un texte ou un auteur. La prononciation correcte du sanskrit n'étant ni compliquée, ni difficile, ne vaut-il pas mieux conserver la transcription usitée, en en prévenant le lecteur? C'est aussi de bonne vulgarisation.

Digitized by Google

parues en 1909 dans le *Journal Asiatique*. Les trois parties de l'ouvrage comprennent d'abord l'histoire de cette religion, les emprunts qu'elle fait au brahmanisme contre qui elle réagit, la biographie du Jina Mahavîra, son fondateur dans ce qu'elle a de légendaire ou d'authentique, le tableau des deux grandes écoles, les Çvetâmbaras et les Digambaras, avec leurs diverses « branches » et leur littérature sacrée ou profane, l'extension de la doctrine dans l'Inde. M. G. passe ensuite à la doctrine elle-même, qu'il envisage au triple point de vue des Jainas : vraie foi, vraie science, vraie conduite. Dans la troisième et dernière partie, nous sont exposés le culte lui-même avec ses cérémonies traditionnelles et les coutumes et institutions, si intéressantes, sur lesquelles se règle aujourd'hui la vie des Jainistes. Dans tout le livre, des illustrations précises, mais auxquelles on souhaiterait parfois un cachet plus artistique, montrent l'aspect concret de cette religion.

Rien ne serait plus agréable que de retracer d'après M. G., et grâce à lui, les grands principes d'une église si ancienne qui, pour ne comprendre que quelque deux millions d'adeptes, n'en est que plus active : née comme le bouddhisme d'une réaction contre le brahmanisme, elle « adoucit les misères de la vie d'une consolante vision d'immortalité », tandis que le bouddhisme n'aboutit qu'au nihilisme, dit l'auteur, et « par ses principes de piété, d'entr'aide, de tendresse universelle elle est apte à faire des hommes virils et charitables ». Mais le but de ce compte rendu est moins de suppléer à la lecture de l'ouvrage que d'y engager, tout en prémunissant le lecteur contre certaines interprétations où il pourrait glisser.

Malgré les soins pris par M. G. pour rattacher les débuts du jainisme au brahmanisme, il arrive, dans l'exposé historique et doctrinal, dans le tableau du culte et des institutions qu'il donne ensuite, à l'isoler tellement du milieu où il a continué et prolongé son existence, qu'on serait tenté de croire que telles habitudes de raisonner et de sentir, exagérations, amplifications, systématisations, que tels usages, admirables ou étranges, lui appartiennent en propre, alors que souvent la pensée religieuse de l'Inde en est pénétrée, nourrie, ou même contaminée. C'est l'inconvénient d'une monographie de prêter souvent à croire qu'il y a originalité là où il n'y a que décalque spontané ou opposition voulue. Les quelques passages où M. G. décèle des parallélismes de ce genre devront être médités avec soin : ils sont beaucoup plus importants que ne le comporte leur développement verbal. Impossible de retracer la vie d'un culte de l'Inde, même et surtout s'il est celui d'une élite, sans rappeler à chaque instant que les gens d'en face ou d'à côté procèdent à peu près de même. Il y a des modes de penser, de sentir, de croire, d'agir auxquelles on est soumis dans l'Inde autant et plus qu'ailleurs.

Il convient de faire une légère réserve aussi sur la préhistoire du jainisme. M. Guérinot, qui est membre de la *Jain Literatur Society*, adopte au sujet de la vie et du nirvâna du Jina la tradition jaina, amendée et corroborée par H. Jacobi. Les Çvetâmbaras ont fixé le nirvâna de leur fondateur à une date qui équivaut à 527 avant J.-C., mais que Jacobi, en 1891, à l'aide de synchronismes (date de l'accession au trône de Candragupta) ramène à 467, celui du Bouddha étant fixé à 477. Libre à M. G. d'accepter

Digitized by Google

ce raisonnement et de plaider en faveur de l'antériorité et de l'originalité du jainisme : c'est en effet l'attitude générale des indianistes contemporains qui sont sur ce point, et peut-être de guerre lasse, en opposition formelle avec leurs devanciers, moins bien informés, il est vrai, et qui tenaient le jainisme pour un frère cadet du bouddhisme. Toutefois, M. G. aurait pu accuser plus nettement ces divergences et, puisque aucun fait nouveau ne s'est produit dans l'intervalle, rappeler qu'Auguste Barth, à qui il dédiait son *Essai de bibliographie jaina* n'était point convaincu de l'argumentation de Jacobi. Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler l'essentiel de cette critique. La tradition jaina, si abondante en détails insignifiants, si exacte même à telle époque où elle s'appuie sur des inscriptions, manque de vrais souvenirs sur ses origines, semblable en cela à d'autres religions. La biographie du Jina et celle du Buddha sortent du même moule, l'une (laquelle ?) étant la réplique de l'autre. Vardhamâna, fils du râja Siddhârtha de Vaiçâlî, devenant le Jina le Vainqueur) et Siddhârtha, fils du râja Çuddhodana de Kapilavastu, devenant le Buddha (l'Eveillé), portent la même marque de fabrique. Les synchronismes relevés par Jacobi prouvent seulement que dans les milieux où se formait la légende, on se préoccupait d'opposer un fondateur à l'autre. Les sectes étant rivales à un moment donné, ne fallait-il pas que leurs fondateurs l'eussent été de leur vivant ? Le zèle même que les jainistes mettent à devancer dans le temps les bouddhistes, pour respectable qu'il soit, n'en prête pas moins le flanc à la critique. En résumé, les Jainas, avec la ténacité qui leur est propre, ne nous ont laissé comme tradition qu'« un ensemble de légendes réduit en système et qui doit être tenu pour suspect, tant qu'il n'est pas démontré vrai ». (Barth, *Œuvres complètes*, t. II, p. 59 et suiv., p. 192 et suiv.)

G. COURTILLIER.

Quarante ans d'indianisme. Œuvres d'AUGUSTE BARTH, t. V, Paris, Leroux, 1927 (367 pages).

C'est le cinquième et dernier tome des œuvres d'Auguste Barth recueillies à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire (t. I paru en 1914) et comprenant les comptes rendus et notices de 1899 à 1911. Une bibliographie générale de 19 pages fait voir qu'un certain nombre de travaux n'ont pas été reproduits. L'index général a été fait avec le plus grand soin par Mme de Wilman-Grabowska, mais non sans peine, comme elle l'avoue : « Il a été assez facile de relever les idées dominantes dans les *Religions de l'Inde*... mais quand on passe au *Bulletin des religions de l'Inde* et aux comptes rendus, on s'arrête interdit devant cette masse énorme de renseignements extrêmement précis et minutieux, mais en même temps extrêmement concis. Les mettre tous dans l'index serait copier des pages. » Il a donc fallu éliminer et choisir, mais il reste suffisamment « pour s'instruire et pour éprouver un sentiment de profond respect devant l'impartialité et la probité du critique de même que d'admiration pour ce savant qui a su embrasser d'un seul regard tous les domaines de l'indianisme et les tenir sous son observation attentive pendant quarante ans ». On ne saurait que souscrire à cet éloge du grand indianiste originaire de Strasbourg.

G. C.

Digitized by Google

SYLVAIN LÉVI, *Matériaux japonais pour l'étude du bouddhisme.* Tokio, maison franco-japonaise, 1927 (63 pages).

C'est le premier numéro d'un bulletin d'études franco-japonaises que la maison française du Japon a l'intention de publier, sans aucune astreinte de publicité, sur tous sujets capables de mieux faire connaître en France la vie contemporaine du Japon, sans rien des couleurs artificielles à l'usage de l'Occident. M. S. L. rappelle son premier contact avec le bouddhisme japonais dès 1887 et la publication à Paris en mars 1888 par R. Fujishima, l'un de ses deux premiers élèves japonais, des *Douze sectes bouddhiques du Japon.* Dans ce fascicule M. S. L. fait un inventaire du bouddhisme contemporain, dressant le tableau des enseignements consacrés au bouddhisme, ou s'y rattachant, dans toutes les universités, impériales ou libres, avec l'indication des sujets traités pour cette année, et de même une liste des principaux périodiques, des sociétés d'études, des maisons d'éditions (tout cela formant une masse imposante) qui se sont spécialisés dans le bouddhisme. Il donne enfin un inventaire des sectes bouddhiques japonaises tiré d'une sorte de vade-mecum à l'usage des visiteurs chinois et coréens venus pour le Congrès bouddhique de Tokio en 1925. Le but de cette publication qui conserve avec ses nombreuses rubriques et statistiques l'aspect d'un catalogue, est de faire mesurer d'un coup d'œil l'importance des idées bouddhiques dans la culture japonaise, de lutter contre le préjugé qui ne voit dans le bouddhisme que des « formes mortes et des entités doctrinales » et de donner enfin par le tableau de ces efforts où science et piété rivalisent d'émulation, « la sensation directe de la vie ». Ajoutons que c'est plutôt à des suggestions que nous invite cet inventaire général fait de main de maître : nous n'aurons vraiment cette sensation de la vie que lorsque M. S. L. qui prépare actuellement à Tokio au milieu des soucis les plus divers un Dictionnaire bouddhique, aura écrit sur le bouddhisme japonais le grand ouvrage dont le présent fascicule ne saurait être que la table des matières.

G. C.

CUVILLIER, *Manuel de Philosophie.* Tome II. *Logique, Morale, Philosophie générale*, Paris, Colin, 1927.

Le Manuel de Logique, Morale et Philosophie générale de M. Cuvillier a bien des mérites comme manuel. D'abord la matière de la philosophie y est si bien compartimentée, divisée et subdivisée, distribuée en pilules si petites et si bien étiquetées qu'il n'est pour ainsi dire pas une question d'écrit ou d'oral imaginable qui ne doive y trouver immédiatement sa réponse pour un candidat doué d'une bonne mémoire. Ce livre possède, en outre, l'originalité d'avoir des images ; M. Cuvillier s'est souvenu à propos que les élèves de philosophie sont encore un peu des enfants, et il leur offre dans cette imagerie un moyen mnémotechnique puissant de retenir tout ce qui peut être matérialisé des idées abstraites qu'il leur présente. Ils distingueront facilement les âges de la philosophie d'après les costumes des philosophes, et Descartes foulant aux pieds les œuvres d'Aristote leur symbolisera utilement une révolution de pensée que de

Digitized by Google

longues leçons auraient peu de chances de leur faire aussi bien comprendre. Enfin l'auteur a pris sagement le parti de modeler sa pensée sur les doctrines régnantes et de n'inciter les candidats de philosophie à aucune opinion où leurs examinateurs ne puissent faire la moitié du chemin au devant d'eux. Le procédé ne répond pas seulement à une claire vue de la psychologie des examens : il se justifie en lui-même. Un manuel ne peut prétendre à un excès de personnalité. Celui-ci fera bien connaître aux candidats les grands courants de pensée de notre temps et, spécialement, en morale, les idées de l'école sociologique française et les données sociales des problèmes moraux qu'elle a mises en lumière.

Ces avantages ont, du reste, leur contre-partie. L'exposition est souvent morcelée à l'excès ; elle se trouve de place en place obscurcie et alourdie plutôt qu'éclairée par des images prises de trop loin; enfin, elle est si soucieuse de références continues aux bons auteurs qu'elle en revêt parfois l'aspect d'une rhapsodie et qu'elle pourrait éveiller dans de jeunes esprits l'idée qu'il s'agit moins, en philosophie, de penser juste que de penser suivant des recettes en crédit. Nous reconnaissons tout ce que ces défauts peuvent trouver d'excuses dans les exigences d'ordre pratique auxquelles un manuel de ce genre doit répondre. Un auteur de manuel ne fait pas ce qu'il veut : il n'enseigne même pas seulement le *code*, déjà fourmillant, défini par le programme officiel de philosophie, mais aussi la *jurisprudence*, définie par les interprétations des Facultés. Il est mis dans l'alternative de choisir entre une exposition sobre, ramassée, cohérente, ordonnée autour d'une doctrine centrale, mais où le candidat risque de ne rien retrouver des cent mille questions diverses qui le sollicitent par la voix des concours antérieurs, ou un catalogue bien étiqueté des réponses sommaires à ces questions. Il choisit le catalogue, c'est bien naturel, et, n'y pouvant mettre que des sommaires, il s'ingénie du moins à les constituer de formules à grand rendement. Ce procédé a ses réussites et ses embûches. Dans l'ouvrage de M. Cuvillier, la méthode des mathématiques et celle de la physique sont expliquées avec des centons très bien choisis ; au contraire, la méthode des sciences de la vie, où aucune autorité ne s'impose au même degré, est purement et simplement passée sous silence. D'autres fois, entre des autorités également importantes, entre le légalisme de Comte, par exemple, et le causalisme de M. Meyerson, il semble que l'auteur choisisse pour ainsi dire à pile ou face. En morale, la discussion, sans cesse reprise, des systèmes et l'exposé des données sociales, où l'auteur est porté par une littérature qui remplit des bibliothèques, occupent tout le traité ; la méthode pratique à suivre, où notre siècle a marqué moins de génie, est exposée deci delà en quelques lignes. On peut croire cependant qu'ici le devoir, même d'un manuel, serait d'*oser*. Une morale, si ce nom ne fait pas double emploi, ne peut être évidemment ni une pure *histoire* critique des systèmes, ni une pure *science* des mœurs ; elle doit être au moins un essai d'*art* pratique. Durkheim même l'avait bien compris, dont l'enseignement pédagogique dégage un optimisme si fort et marque une accentuation pratique si décidée. Et nous ne voulons pas dire, du reste, que M. Cuvillier sacrifie la morale proprement dite soit à l'histoire, soit à la

Digitized by Google

sociologie. Le programme même de philosophie ne le lui permettrait pas. Mais son souci de ménager toutes les opinions tant soit peu accréditées ne le laisse pas sortir d'un opportunisme dont les principes sont bien hésitants. Et le principal mérite de cette partie de son livre demeure dans la documentation historique et sociologique, dont il ne peut être question, du reste, de contester la légitimité et la nécessité.

Le troisième traité est consacré à la *philosophie générale*, qui est ramenée à la *métaphysique* et à la *critique de la métaphysique*. Ici encore on peut craindre qu'il ait paru plus commode, suivant l'esprit des programmes, de compartimenter pour l'élève la matière à apprendre que de le conduire à des synthèses dont la complexité correspondrait au moins à la nature des choses. On ne croira pas facilement que la philosophie générale puisse être absente d'aucune des parties d'un Manuel de *Philosophie*. On est curieux de voir comment M. Cuvillier l'excluera de la *Psychologie* qu'il nous annonce, et comment il traitera, par exemple, du problème de la perception extérieure en laissant de côté le problème de l'espace ou du problème de la mémoire en laissant de côté le problème du temps. Mais, dans ce livre même, le problème de l'origine des notions mathématiques, celui du fondement de l'induction, celui des rapports de la morale avec la science, avec la religion, avec la métaphysique, et, en général, celui des principes des jugements de valeur, pour ne citer que les plus caractéristiques, sont bien manifestement des problèmes de philosophie générale introduits par l'auteur dans sa logique et dans sa morale. S'il est impossible d'épuiser une question quelconque de psychologie, même élémentaire, de logique et de morale sans y faire pénétrer des vues philosophiques, l'objet d'un traité de philosophie générale, s'il faut maintenir cette division, devrait être plutôt de montrer comment la philosophie est *incluse* dans toutes ces disciplines que d'essayer plus ou moins ouvertement de l'en *exclure* sous le nom décrié de *métaphysique*. Il ne faudrait pas que le dernier enseignement d'un *Manuel de Philosophie* parût être de condamner la philosophie, non plus que celui d'un manuel de morale de condamner la morale. Et certes M. Cuvillier ne nourrit point des desseins si noirs. Il ne porte pas la main sur le dernier sanctuaire où la philosophie trouve pour lui un refuge. L'iconoclastie n'est pas sa manière, et on ne peut que l'en féliciter. Il reste que la philosophie n'est pas très au large dans le gros ouvrage qu'il lui consacre et qu'elle pourrait bien ne pas s'y sentir très en sûreté. Nous ne voulions, d'ailleurs, que relever certaines des conséquences ou certains des dangers liés à sa méthode et qui ne sauraient nous empêcher de reconnaître les qualités pédagogiques d'un livre clair, vivant, de présentation agréable et où le défaut d'unité est compensé par une foule de détails substantiels.

Maurice PRADINES.

Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg. CATALOGUE DE LA SECTION ALSACIENNE ET LORRAINE, t. III, 1re partie. Strasbourg 1926.

A propos du compte rendu de cet ouvrage, publié dans le *Bulletin* du 1er janvier 1928, p. 110, nous avons reçu la note suivante :

Digitized by Google

I. L'auteur de la critique en question demande pourquoi la 1re partie du IIIe vol. est déclarée close avec la sous-seciton Mp *(Affaires militaires)* et il nous reproche que le catalogue ignore la sous-section Mq *(Images et dessins, cartes)*, qui comprenait 10 subdivisions.

Or, toutes ces parties sont à transférer dans les sous-sections Mb, Mc, Md, MeII, Mh, Mn. Les *cartes*, par exemple, sont à classer dans la sous-section Mb *(Géographie)* dans laquelle la plupart sont déjà cataloguées. La *collection des portraits* fait partie de la subdivision Mn *(Beaux-arts)*, de même qu'il existe dans la section Bh une subdivision Bh V b4 qui contient la collection des portraits. Les images et les dessins (subdiv. Mq II-Mq V) sont à classer soit sous Md, soit sous Me II avec les localités qu'ils concernent. Les *costumes* seront catalogués dans Mh (histoire de la *civilisation*).

II. La sous-section Mo porte, dans le système de classement imprimé en 1911, le titre : « *Verkehrswesen, Volkswirtschaft, Handel und Industrie* ». Or, comme « Verkehrswesen, Handel, Industrie » sont des parties de la « Volkswirtschaft », nous avons cru devoir changer le titre en mettant, d'une façon plus logique, à sa place : *Economie politique et sociale*. Comme première subdivision nous avons formé le groupe : *Généralités*. La subdivision Mo I *(Transports)* est devenue Mo VI. L'ancienne subdivision « *Bergwerke, Hüttenwesen* » a été classée sous Mo III *(Industrie métallurgique et minière)*. Le groupe Mo IV *(Imprimerie et librairie, fêtes de Gutemberg)* n'a rien à voir avec Mo, il est à classer dans Ma, puisque la même matière se trouve également dans la section A pour les publications d'ordre général. Tout ce groupe n'a nullement été oublié, *il est composé depuis le mois d'août 1927*.

Il va sans dire que ces changements de classement seront mentionnés et justifiés à la fin de la deuxième partie du IIIe volume. Il sera ajouté également un index de toutes les subdivisions avec indication des pages.

III. Dans le système de classement imprimé (p. 55), on avait déjà séparé les langues littéraires et les dialectes. Les langues littéraires étaient cataloguées sous Mm III, les dialectes sous Mm IV. Mais comme le groupe Mm IV ne contenait pas seulement des textes, mais aussi des grammaires, nous avons trouvé qu'il était plus logique de séparer les grammaires des textes, comme on l'a fait dans les autres sections de la Bibliothèque, et de classer les textes sous Mm IIIa et sous Mm IIIb.

IV. Quant à l'expression « par », il s'agissait là d'une affaire de l'administration, de sorte que je n'ai pas à donner d'autre explication. Je tiens seulement à noter que j'ai pris part à la publication du Catalogue als. depuis 1909, et de 1909 à 1918, j'étais occupé également aux travaux de classement.

WILHELM.

M.-TH. LAIGNEL, *La Littérature italienne*. Librairie Armand Colin. Paris, 1926. In-16 de 219 pages.

On connaît l'élégante et utile « Collection Armand Colin », qui a pour devise « vulgariser sans abaisser », et qui poursuit un triple but : 1° fournir aux jeunes gens des instruments commodes de travail, sous la forme

Digitized by Google

de livres courts et cependant complets, 2° mettre à la portée de toute personne cultivée des exposés clairs et précis, 3° faire rayonner au dehors la science et la culture françaises. Il faut rendre hommage à cette heureuse entreprise.

La « Collection Colin » présente une telle variété qu'à côté d'un volume sur *la construction du vaisseau de guerre* et d'un autre sur *la fonte*, elle nous offre des études sur *l'Ecole classique française*, sur *les Pyrénées*, sur *la Révolution française*. Elle commence à faire aussi une place aux langues et aux littératures étrangères : en 1927, elle s'est enrichie d'une *Histoire de la langue allemande* par M. Ernest Tonnelat. L'année précédente elle avait accueilli *La Littérature italienne* de Mlle M.-Th. Laignel, professeur agrégé d'italien au lycée de jeunes filles de Lyon.

Ecrire en moins de 220 pages in-16 l'histoire d'une littérature si riche pouvait sembler une gageure. Mlle Laignel allait-elle se borner à dresser un inventaire à peu près complet, mais sommaire, rapide et sec, une sorte de catalogue fastidieux ? Elle s'est bien gardée de tomber dans ce piège. Elle a mieux aimé choisir et elle a bien fait. Seulement elle a ainsi couru un risque infiniment moins grave, sans doute, que l'autre, mais réel lui aussi : elle s'est exposée à des sacrifices parfois un peu lourds. Elle a réservé plus de la moitié de son livre à la période qui commence au XVII[e] siècle et dure encore ; elle a tourné son attention de préférence vers l'époque contemporaine et les temps qui l'ont directement préparée. Nous le savons, les arguments ne font pas défaut pour justifier ce partage : il importait avant tout d'aider le lecteur à mieux comprendre l'histoire de la pensée et de l'action italiennes au XIX[e] siècle et au XX[e]. On ne saurait le nier. Mais il est permis de regretter que Mlle Laignel se soit vue contrainte de passer si vite sur des œuvres qui ont eu des lecteurs en foule et exercé une influence des plus considérables. Elle ne s'arrête pas longtemps en compagnie de Dante, Pétrarque, Boccace. Elle prend vite congé de Machiavel et de Guichardin. Elle accorde quelques lignes à peine à Castiglione et à son *Cortegiano*, dont on ne saurait contester l'importance. Mais ce qu'il faut reconnaître c'est que du moins les jugements de Mlle Laignel sont sûrs et mesurés, énoncés en termes précis et clairs. Aussi, malgré les réserves exprimées plus haut, faut-il considérer le livre de Mlle Laignel comme utile et recommandable.

Gabriel MAUGAIN.

Francesco PICCO, *Il Cavalier Marino*. Roma, Formiggini, 1927. In-16 de 92 pages.

Sous le titre de *Profili* l'éditeur romain A. F. Formiggini publie une collection de monographies élégantes et utiles, consacrées les unes à des Italiens comme Bodoni, Botticelli, Galilée, Garibaldi, Savonarole, d'autres à des étrangers tels que Baudelaire, Tolstoï, Wagner. L'antiquité n'est pas oubliée : une place est faite, par exemple, à Hésiode, Martial, Pétrone. Chacun de ces « profiles » ne comprend qu'une centaine de pages in-16. Aussi la concision s'impose-t-elle aux auteurs. Ils doivent faire un choix sévère entre les idées qu'ils seraient tentés d'accueillir et il leur faut traduire leur pensée sans perdre de temps.

Digitized by Google

Cette loi n'était pas pour effrayer M. Francesco Picco, professeur rompu à l'enseignement et, par suite, habitué à distinguer entre ce qu'il est indispensable de dire et ce qui n'a pas droit à tant d'honneur. Dans le *Cavalier Marino* on retrouve les qualités distinctives de l'homme de goût qu'est M. Francesco Picco : netteté de la composition, mesure, clarté, et aussi sûreté de l'information.

M. Picco nous raconte la vie de son héros sans rien omettre des faits essentiels qu'elle comprit dans les cinquante-six ans de sa durée (1569-1625). Il nous montre l'éclat et le déclin d'une renommée qui fut, tour à tour, exagérément brillante et obscurcie. Il nous rapporte l'opinion des juges éclairés qui, à notre époque, ont revisé le procès de Marino : ce poète fut le représentant le plus remarquable d'un siècle et d'une école qui ne surent pas maintenir l'équilibre entre le fond et la forme.

On lira avec une attention et un profit particuliers les pages où M. Picco rappelle le séjour de Marino à Paris. Le célèbre Napolitain était connu dans cette ville, avant d'y arriver, grâce à sa *canzone dei Baci*. Il s'y vit saluer comme le maître des maîtres, comme un génie supérieur au Tasse. S'il ne fut pas un habitué de la chambre bleue d'Arthénice, si même il n'y pénétra jamais, il exerça néanmoins, nous affirme M. Picco, une grande influence sur la société des précieuses. Il fut en relations personnelles avec d'Urfé, Mathurin Régnier, Théophile de Viau, Cotin. Il eut, entre autre admirateurs, Saint-Amand et Ménage, qui l'imitèrent et même le copièrent. Mais notre Parnasse ne resta pas son débiteur, car Marino ne dédaigna pas, le cas échéant, de puiser à des sources françaises.

Constatons, en finissant, que M. Picco était bien qualifié pour tracer cet agréable « profile » de Marino, et notamment pour écrire les pages que nous venons d'analyser. Il est l'auteur d'un livre paru à Turin en 1903 et toujours utile, *Salotti francesi e poesia italiana nel Seicento*. En 1914, il a consacré à Marino une étude insérée dans les *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*. Puisque nous parlons de travaux relatifs à Marino, signalons la bonne *Bibliografia* qui termine le *Cavalier Marino* de M. Picco. Elle n'enregistre guère que des travaux récents : c'est qu'aussi la vie et les œuvres de Marino ont attiré de nouveau l'attention de la critique surtout en ces dernières années.

Gabriel MAUGAIN.

COCCHIARA Giuseppe, *Folklore*. Milano, Hoepli, 1927. In-16 de 142 pages.

M. Cocchiara s'est fait connaître par toute une série de publications relatives au Folklore : *Popolo e canti nella Sicilia d'oggi* (1923), *Usi e costumi, novelle e poesie del popolo siciliano* (1924), *La Vastasate*, contributo alla storia del teatro popolare (1926). Ces trois travaux et plusieurs autres désignaient M. Cocchiara pour écrire ce petit livre, qui fait partie de l'importante collection des Manuels Hœpli. L'auteur y aborde successivement toute sorte de problèmes relatifs au folklore (histoire du terme folklore, le folklore et ses limites, chants, musique, danse, etc.) , et il a soin d'ajouter à son traité un appendice comprenant des notes historiques

Gabriel MAUGAIN.

Digitized by Google

JOSEPH VLES, *Le Roman picaresque des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles et ses modèles espagnols et français.* Un volume in-8° de 184 pages. La Haye, Papier Centrale Tripplaar, 1926.

L'auteur se recommande de MM. Salverda de Grave et Van Hamel, connaît bien les travaux non seulement de Ten Brink et MM. Gallas et Van Praag, ses compatriotes, mais ceux aussi de MM. Morel Fatio, Morillot et Bernardin. Après une définition heureuse du roman picaresque en général, il indique comment se répartissent les ouvrages de cette espèce au pays des « pícaros » et « pícaras », puis esquisse une histoire du genre en France, où il est venu d'Espagne (pour aboutir aux robinsonades), puis en Hollande, où l'on imitera et traduira tantôt les originaux espagnols, tantôt les romans picaresques français, et souvent les uns et les autres. Dans une conclusion qui semble parfois manquer de force et de nouveauté, et où des choses importantes n'apparaissent qu'en retrait, on trouve du moins (p. 171) une bonne comparaison finale des romans picaresques hollandais aux autres. Les amis du vieux et gaillard Charles Sorel estimeront peut-être excessive la pudeur qui juge quelques-uns de ses récits « écœurants » (p. 31). Mais l'étude et la critique des traductions hollandaises de romans picaresques espagnols sont faites avec exactitude et finesse (p. 54-80 et suivantes) ; à l'occasion, non sans une juste sévérité (p. 165, 167). Et il y a, parmi toutes ces recherches patientes, beaucoup à prendre quant aux influences espagnoles en France (sur Sorel, Scarron, Molière. Le Sage), en Hollande aussi, par intermédiaires français assez souvent ; quant à la connaissance qu'on eut des mêmes Sorel, Scarron et Le Sage en Hollande, et, de façon générale, l'action de la pensée française aux Pays-Bas.

Une bonne Bibliographie enfin aide à faire de cet ouvrage un utile instrument de travail, en un domaine où il faut à la fois beaucoup d'érudition et de goût. Quelques impropriétés ou lenteurs d'expression ne font pas que la langue ne soit excellente et vive. Et le tout se lit avec autant d'intérêt que de profit.

Henri TRONCHON.

Digitized by Google

Bibliothèque nationale et universitaire

Quelques acquisitions récentes

D (Histoire, Géographie)

Oppermann (Hans), *Zeus Panamaros.* Ib., XIX, 2, 3. Ib., 1924, in-8°, 94 p.

Mensching (G.), *Das Heilige Schweigen.* Ib., XX, 4, 2. 1926, in-8°, 162 p.

191.847 **Martray** (Edm. du), *En Algérie au temps d'Abd el Kader.* Carnets de route et correspondance. Paris (Sabretache), 1926, 8°, 72 p.

191.893 **Angus** (S.), *The mystery-religions and christianity.* Lond. (Murray), [1925], in-8°, 357 p.

191.815 **Despond** (Marcelle), *Les comtes de Gruyère et les guerres de Bourgogne.* (Thèse.) Fribourg (Fragnière), 1925, 8°, 109 p.

191.800 **Durand** (R.), *Le département des Côtes du Nord sous le Consulat et l'Empire* (1800-1815). Table alphabétique. Rennes-Paris (Oberthur), 1926, 8°, 79 p.

191.813 **Niebuhr** (Barthold G.), *Die Briefe....*, hrsg. v. D. Gerhard et W. Norvis. I. 1776-1809. (Das Literatur-Archiv, hrsg. von J. Petersen, I.) Berlin (de Gruyter), 1926, 8°, 542 p.

191.812 **Renard** (E.), *Clemens August, Kurfürst von Köln.* Ein rheinischer Mäzen u. Weidmann des 18. Jahrh. Bielefeld u. Leipzig (Velhagen et Klasing), 1927, 8°, 107 p. (Monographien zur Weltgesch. pub. par Ed. Heyck, 33).

191.796 **Ferreros** (Manuel R. de), *Bibliografia de cronistas de la ciudad de Mexico.* Mexico, 1926, 8°, 27 + 16 p.

500.493 **Grundmann** (Herbert), *Studien über Joachim von Floris* (Beiträge zur Kulturg. des Mittelalters u. der Renaissance, 32). Leipzig, 1927, 8°, 212 p.

500.458 **Rosenbach** (A. S. W.), *The American Jewish bibliography* (Publication of the American Jewish histor. society, n. 30). Baltimore, 1926, 8°, 500 p.

500.464 **Hartmann** (R.), *Die Welt des Islam einst u. heute* (Beiheft zum Alten Orient, II). Leipzig, 1927, 8°, 47 p.

191.890 **Danilov** (Youri), *La Russie dans la guerre mondiale* (1914-1917), trad. par A. Kazrakov. Paris (Payot), 1927, 8°, 557 p.

191.893 **Klingberg** (Frank J.), *The anti-slavery movement in England* (Yale historical publicat., Miscellany, XXII). Oxford Univ. Press, 1926, 8°, 390 p.

191.892 **Darling** (Arthur B.), *Political changes in Massachusetts,* 1824-1848. A study of liberal movement. (Ib., XV.) Ib., 1925, 8°, 392 p.

Digitized by Google

500.554 a *Hallische Forschungen zur neueren Geschichte.* Historische Studien, neue Folge, hersg. von Richard Fester. Halle (Hendel), 1926..., in-8°.

191.896 **Brackenhoffer** (Elie), *Voyage de Paris en Italie 1644-1646.* Traduit par H. Lehr. Paris (Berger-Levrault), 1927, 8°, 166 p.

500.147 **Gui** (Bernard), *Manuel de l'inquisiteur.* Edité et traduit par G. Mollat (Classiques de l'histoire de France au Moyen Age, 8). Paris (Champion), 1926, 8°.

191.898 **Peterson** (Erik), *Eis Theos*, epigraphische, formgeschichliche u. religionsgeschichtliche Untersuchungen. Göttingen (Vandenhoeck), 1926, 8°, 346 p. (Forschungen z. Religion u. Literatur des Alten u. Neuen Testaments, N. F. 24).

500.176 **Demangeon** (A.), *Les Iles Britanniques*, tome I de la Géographie Universelle de Vidal de la Blache et L. Gallois. Paris (Colin), 1927, 4°, 320 p.

500.202 **Gooch** (G. P.), et **Temperley** (Harold), *British documents on the origins of the war 1898-1914.* Londres (Stationary Office), 1926, in-8°.

26.360 **Martin** (Germain), *Histoire économique et financière* (Hist. de la nation française, G. Hanotaux, X). Paris [1927], 4°, 656 p.

Do XXIII **Bonnerjea** (B.), *L'ethnologie du Bengale.* Paris (Geuthner), 1927, 8°, 144 p.

186.742 **Adair** (E. R.), *The sources for the history of the Council in the 16th and 17th centuries* (Helps for students 51). Londres (1924), 8°, 96 p.

191.910 **Prasad** (Ischwari), *History of medieval India from 647 a. D. to the Mughal conquest.* Allahabad (India Press), 1925, 8°, 602 p.

191.909 **Rhode** (Hans), *Der Kampf um Asien.* 2 vol. Berlin, Leipzig, 1924, 1926, 8°.

191.906 **Pivany** (Eug.), *Hungarian-American historical connections.* From pre-columbian times... Trad. du hongrois. Budapest (Hung University Press), 1927, 8°, 64 p.

191.905 **Monnet** (C.), *Bayard et la maison de Savoie.* Recueil de notes et documents inédits. Paris (Bossard), Turin (Bocca), 1926, 8°, 147 p.

191.908 **Chaume** (M.), *Les origines du duché de Bourgogne.* 2 vol. Dijon (Jobard), 1925, 1927, 8°.

191.901 **Bourée** (A.), *La chancellerie près le Parlement de Bourgogne de 1476-1790.* Dijon (Bellais), 1927, 4°, 412 p.

191.902 **Arnould** (L.), *Un voyage à Rome. Le paganisme de H. Taine en 1864.* Poitiers (Labouygue), 1927, 8°, 98 p.

191.900 **Munier-Jolain,** *Le cardinal Collier et Marie-Antoinette.* Ed. augm. Paris (Payot), 1927, 8°, 270 p.

500.176 **Demangeon** (A.), *Belgique, Pays-Bas, Luxembourg* (Géogr. univers. de Vidal de la Blache et Gallois, II). Paris (Colin), 250 p. 4°, 1927.

191.912 **Recke** (W.), *Die polnische Frage als Problem der europäischen Politik.* Berlin (Stilke), 1927, 8°, 399 p.

191.926 **James** (H. G.), **Martin** (P. A.), *The republics of Latin America.* New York et Londres (Harper), 1923, 8°, 533 p.

Digitized by Google

27.969 **Silva** (Luigi), *L'atto di nascita della nazione italiana.* Milan (La Periodica), 1926, 8°, 197 p.

27.966 **Ebert** (Max), *Reallexikon der Vorgeschichte.* Berlin (De Gruyter), 1924, 8°, I (1924) — IX (1927).

191.917 **Stegemann** (H.), *Der Kampf um den Rhein.* Stuttgart, Berlin, Leipzig (Deutsches Verlagsamt), 1926, 8°, 664 p.

191.933 **Söderblom** (N.), *Das Werden des Gottesglaubens.* Deutsche Ausg., herausg. v. R. Stübe, 2e éd. revue. Leipzig (Heinrichs), 1926, 8°, 361 p.

191.931 **Gautier** (J.), *La Chine brûle.* Sera-t-elle bolchévisée? Paris (Editions d'art), 1927, 8°, 275 p.

27.967 **Chantepie de la Saussaye,** *Lehrbuch der Religionsgeschichte.* 4e éd. par A. Bertholet et E. Lehmann. Tübingen (Mohr), 1925, 2 vol., 8°, 756 + 732 p.

191.940 **Jacob** (B.), *Geschichte des Dorfes u. Stadtteiles von Kassel-Bettenhausen,* 1126-1926. Kassel (Bürgerverein), 1927, 8°, 120 p.

E (Théologie. Histoire des religions)

500.074 *Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte.* Jahrg. 44.

Stracke (E.), *Luthers grosses Selbstzeugnis* 1545... Leipzig, 1926, in-8°, 136 p.

Stolze (W.), *Bauernkrieg u. Reformation,* 1926, in-8°, 127 p.

500.003 **Weigl** (Eduard), *Christologie vom Tode des Athanasius bis zum Ausbruch des Nestorianischen Streites* (373-429). (Münchener Studien zur historischen Theologie, fasc. 4). Munich, 1925, in-8°, 216 p.

171.486 **Baldi** (Donato), *L'infanzia del salvatore.* Studio esegetico e storico sui primi due capitoli dei vangeli di S. Mattes e S. Luca. Tesi. Fribourg. Rome (Ferrari), 1926, 8°, 336 p.

171.484 **Vuippens** (Ildefonse de), *Le paradis terrestre au troisième ciel.* Exposé historique d'une conception chrétienne des premiers siècles (diss. Fribourg). Fribourg (Librairie de l'Œuvre de St-Paul), 1925, in-8°, 166 p.

14.368 **Dhorme** (Paul), *Etudes bibliques. Le livre de Job.* Paris (Gabalda), 1926, 8°, 612 p.

171.492 **Franses** (Desiderius), *Die Werke des hl. Quodvulteus,* Bischofs von Karthago, gest. um 453. Munich, (Lentner), 1920, 8°, 92 p.

500.070 **Bauer** (F. X.), *Proklos von Konstantinopel,* Ein Beitrag zur Kirchen- u. Dogmengeschichte des V. Jahrh. (Veröffentl. aus dem kirchenhistor. Seminar München. 4e série, n. 8). 1919, 8°, 148 p.

500.102 **Löhr** (Gabriel M.), *Die theologischen Disputationen u. Promotionen an der Universität Köln im ausgehenden 15. Jahrh.* (Quellen und Forsch. zur Gesch. des Dominikanerordens in Deutschland, 21). Leipzig, 1926, 8°, 124 p.

500.064e **Lurje** (M.), *Studien zur Geschichte der wirtschaftlichen und sozialen Verhältnisse im israelitisch-jüdischen Reiche von der Einwanderung in Kanaan bis zum babylonischen Exil* (Zeitschr. f. die alttestamentl. Wiss., 45). Giessen, 1927, 8°, 64 p.

Digitized by Google

171.468 **Pinaut** (H.), *Le platonisme de St-Grégoire de Nazianze.* Essai sur les relations du christianisme et de l'hellénisme... La Roche s. Yon (Romain), 1925, 8°, 244 p.

14.369 **Lagrange** (M. J.), *Synopsis evangelica.* Paris (Lecoffre), 1926, 4°, 177 p.

F (Droit)

500.174 **Manning** (William R.), *Diplomatic correspondence of the United States concerning the independence of the latin-american nations.* 3 vol. New York, Oxford Univ. Press, 1925, in-8°.

500.021 **Koch** (W.), *Hof- und Regierungsverfassung. König Friedrich I. von Preussen* (1697-1710). (Untersuchungen zur deutschen Staats- u. Rechtsgeschichte, 136). Breslau, 1926, 216 p.

155.551 **Funk** (F. O.), *Die eidgenössischen Volksabstimmungen von 1874 bis 1914.* Diss. Berne (Grunau), 1925, 196 p., in-8°.

155.555 **Favey** (J. G.), *Le Coutumier de Moudon de 1577.* Précédé d'un notice sur les développements historiques du droit dans le pays de Vaud. Diss. Lausanne. Dôle (Gœury), 1924, in-8°, 303 p.

155.661 **Görres** (Karl), *Oeffentliches Recht voraus.* Aufsätze u. Abhandlungen. Berlin (Heymann), 1926, 8°, 151 p.

155.660 **Herrnritt** (R.), *Oesterreichisches Verwaltungsrecht.* Tübingen (Mohr), 1925, 8°, 348 p.

155.659 *Abhandlungen zur antiken Rechtsgeschichte.* Festschrift für G. Hanausek. Graz (Moser), 1925, 8°, 158 p.

500.021 **Bock** (Ernst), *Der Schwäbische Bund u. seine Verfassungen* (1488-1534). Breslau, 1927, 8°, 224 p. Untersuchungen zur deutschen Staats- u. Rechtsgeschichte, 137.

155.678 *Festschrift für Otto Lenel.* Leipzig (Tauchnitz), 1921, 8° 285 p.

500.106 *Recueil des textes législatifs et administratifs concernant les biens nationaux.* (I. 23 sept. 1789 - 30 déc. 1791). Paris (Impr. Nat.), 1926, 8°.

155.665 **Martin** (Ch. E.), *An introduction to the study of the american constitution.* New York (Oxford Univ. Press), 1926, 8°, 440 p.

500.070 **Franses** (Desiderius), *Die Werke des hl. Quodvultdeus.* Diss. Veröffentl. aus dem kirchenhist. Seminar München, IVe série, 9. Munich (Lentner), 1920, 8°, 92 p.

G (Economie politique)

134.727 **Sokoli** (Paul), *Die Handelsbeziehungen Brasiliens mit den europäischen Ländern seit den 1870er Jahren.* Diss. Cologne (Studentenburse), 1926, in-8°, 94 p.

134.732 **Thal** (Erich), *Die Entstehung u. Entwicklung der Halbwoll- u. Wollindustrie im M.-Gladbacher Bezirk.* Diss. Cologne. M.-Gladbach (Hütter), 1926, in-8°, 134 p.

134.742 **Wünsch** (H.), *Das Nickel in der Weltwirtschaft unter besonderer Berücksichtigung Deutschlands.* Diss. Cologne. Essen (Friedrichs), 1926, in-8°, 159 p.

134.653 **Heimbrod** (Jeanne), *Les finances publiques de Genève sous le Restauration 1813-1847.* Thèse Zurich. Laupen, 1925, in-8°, 128 p.

Digitized by Google

134.680 **Giovanoli** (F.), *Die Maifeierbewegung.* Ihre wirtchaftl. und soziologischen Ursprünge und Wirkungen. Diss. Bâle. Karlsruhe, 1925, in-8°, 140 p.

134.725 **Schnyder** (Werner), *Die Bevölkerung der Stadt u. Landschaft Zürich vom 14.-17. Jahrh.* Eine methodologische Studie. Zurich (Leemann), 1925, 132 p. Diss. Zurich.

134.721 **Salerian-Saugy**, *Les conseils de guerre judiciaire en France sous l'ancien régime.* Diss. Lausanne. Paris (Jœux), 1925, 119 p., in-8°.

134.734 **Valentini** (L.), *Le miniere de zolfo in Sicilia.* Thèse Fribourg. Turin (Bocca), 1925, 209 p., in-8°.

134.682 **Jaccard** (R.), *Les syndicats industriels en Suisse.* Contribution à l'étude des coalitions d'industriels. Diss. Lausanne. Lausanne (Vaney-Burnier), 1925, 234 p., in-8°.

134.662 **Briod** (Alice), *L'assistance dans le Pays de Vaud au XVIe s.* Thèse Lausanne. Vevey (Säuberlin), 1925, 72 p., in-8°.

134.676 **Forrer** (N.), *Zur Anthropogeographie des alpinen Thurtales.* Diss. Zurich. 1925, in-8°, 76 p.

134.678 **Ram** (V. Schiva), *Comparative colonial policy...* Londres, New York (Longmans-Green), 1926, in-8°, 297 p.

134.677 **Fossum** (P. R.), *The agrarian movement in North (Dakota.* Diss. Johns Hopkins Univ. Baltimore (Furst), 1925, 8°, 183 p.

134.664 **Brugmans** (Izaäk J.), *De arbeidende Klasse in Nederland in de 19e leuw.* Proefschrift Amsterdam. S'Gravenhage (Nijhoff), 1925, 8°, 303 p.

134.746 **Leland** (Waldo) et **Mereness** (N.), *Introduction to the american official sources for economic and social history of the world war.* New Haven (Yale Univ.), 1926, 8°, 532 p.

134.758 **Chlepner** (B. S.), *La banque en Belgique.* I. Le marché financier belge avant 1850. Bruxelles, 1926, 8°, 429 p. (Institut de sociologie Solvay.)

134.760 **Chardon** (H.), *L'organisation gouvernementale française pendant la guerre.* Paris (Presses Univ.), 1926, 8°, 163 p. (Publicat. de la dotat. Carnegie.)

134.751 **Frois** (M.), *La santé et le travail des femmes pendant la guerre.* Ib., 1926, 8°, 205 p.

134.759 **Sellier** (H.), **Bruggeman** (A.), **Poëte** (M.), *Paris pendant la guerre.* Ib., 1926, 8°, 105 p.

134.779 **Wang Yu San,** *L'économie agricole de la Chine.* Louvain (Vlaamsche Boekenhalle), 1925, 8°, 188 p.

15.696 F. V. S. **Churchill,** *Réimpression de l'état militaire de la France pour l'année 1789.* I. Paris, 1925, 4°.

134.792 **Fraser** (Herbert F.), *Foreighn trade and world politics.* New York et Londres (Knopf), 1926, 8°, 346 p.

134.803 **Seligman** (Edwin R. A.), *Principes d'économique*, traduits sur la 8e éd. par M. Lecarpentier. Paris (Giard), 1927, 8°, 438 + 422 p.

134.799 **Pannwitz** (R.), *Staatslehre* I. Munich (Hans Carl), 1926, 8°, 219 p.

134.804 **Jerome** (Harry), *Migration and business cycles.* New York, 1926, 8°, 256 p.

134.815 *Le port d'Anvers*, édité par l'admin. communale d'Anvers. 1926, 8°, 115 p.

Imprimerie Alsacienne Strasbourg — Le gérant: A. Schaan

Digitized by Google

6e ANNÉE
No 6

1928
1er AVRIL

Le Concours de l'agrégation de grammaire en 1927

Épreuves écrites

Composition française. Le sujet proposé [1]) n'offrait pas en apparence de difficulté sérieuse ; l'examen des copies fait craindre, même, qu'il n'ait semblé trop simple à un grand nombre de candidats. Ceux-ci, en effet, ne voyant dans la définition liminaire de La Bruyère qu'une allusion aux curieux, ont cru qu'il suffisait d'énumérer les différents « types » que l'écrivain passe en revue. Dès lors, tout leur développement a consisté dans une reproduction du chapitre XIII, — reproduction fidèle, au reste, qui prouvait une connaissance réelle de ce chapitre —, et c'est à vrai dire la seule qualité qu'on puisse relever dans les deux tiers des copies. Mais cette méthode dangereuse devait fatalement amener aux citations interminables, et dispenser de tout effort de composition, les auteurs de ces copies s'en tenant au plan fourni par La Bruyère lui-même. L'on eût été désireux de trouver, en dehors des connaissances de détail, une aptitude à la discussion, et quelques idées générales. Le sujet y prêtait.

Tout d'abord il semblait indispensable d'étudier en soi la question de la « mode ». Il y a quelque témérité à vouloir considérer sous le même angle la mode au XVIIe siècle, en un temps où le goût restait le privilège d'une minorité jalouse de n'être ni copiée ni imitée, et ce que désigne le même mot à l'époque moderne, c'est-à-dire moins snobisme passager et capricieux que fait social, impérieuse nécessité qui intéresse tout le monde, évolution, et, dans plus d'un cas, progrès. Un contemporain de La Bruyère ne devait pas envisager ce qu'il appelait « mode » autrement que comme une futilité sans conséquence et, au demeurant, ridicule.

D'autre part, le chapitre XIII offre-t-il un ensemble cohérent ou, si l'on préfère, homogène ? Peu de candidats ont remarqué la contradiction enfermée dans la réflexion de La Bruyère ; contradiction qui n'est qu'apparente, mais encore convenait-il de chercher à la résoudre. Elle pouvait porter à réfléchir sur la teneur et la disposition du chapitre. L'on peut s'étonner que les « types » visés par La Bruyère se trouvent placés sur le même plan, sans aucun souci de classification ou de hiérarchie. On pouvait se demander s'il était légitime de traiter de façon identique de simples originaux, des fats qui obéissent effectivement à une mode temporaire, et des hypocrites comme Onuphre. Le goût des bâtiments, la pratique du duel,

[1]) Voir *Bulletin* de novembre 1927, p. 19.

Digitized by Google

la passion du jeu ne révèlent sans doute pas une névrose comparable à la manie des prunes ou des insectes, encore moins à la perversion d'un Iphis ou à la criminelle préméditation d'un Onuphre. Et que dire de la passion des langues orientales, dont s'irrite La Bruyère de façon assez imprévue? Toutes ces préoccupations sont-elles également justiciables du reproche de mode? N'y a-t-il pas, de l'inoffensif maniaque au politique dangereux qu'incarne le faut dévot, une gradation évidente? Si, de plus, l'on tient compte que, de tous les excès incriminés par La Bruyère, certains n'eurent au XVII^e^ siècle qu'une importance très secondaire, en tant que symptômes d'un particularisme enfantin, alors que les autres apparaissaient comme les suggestions d'un goût collectif véritable (toutes réserves faites sur la signification du mot *collectif* au temps de La Bruyère), on comprendra que les allusions du chapitre XIII méritaient une mise au point scrupuleuse. On eût pu trouver là la matière d'une conclusion : défaut de largeur, et parfois d'objectivité, dans l'observation du moraliste, défaut de méthode dans l'exposé de ses griefs.

Ainsi, dans l'ensemble, le sujet n'a pas été étudié d'assez près ; dans de trop nombreux cas, il n'a même pas été entrevu. Sept bonnes copies, cotées de 11 à 9 (maximum 12), ont prouvé cependant des connaissances précises, un certain sens de la composition, une volonté réelle de s'élever au-dessus des faits de détail et de discuter impartialement, sinon historiquement, la question. Dans quatorze autres (neuf notées de 8 ½ à 7, et cinq de 6 ½ à 6), on trouve un développement construit, convenablement conduit, avec des qualités de style appréciables. Si ces copies prennent encore la forme d'une argumentation et témoignent, de ce fait, d'une certaine originalité, les suivantes (de 5 ½ à 4) ne s'élèvent guère au-dessus de la sèche analyse du chapitre étudié, copies honnêtes, mais d'une grande banalité. Dans les vingt-deux dernières, dont la note varie de 3 ½ à ½, il y a lieu de noter des maladresses, des platitudes, souvent des incorrections regrettables.

La moyenne générale de l'épreuve (5,05) est inférieure d'un point et quart à celle de 1926.

Version latine. Le texte[1]) à traduire était une page des *Histoires* (III, 38-39), où Tacite raconte l'empoisonnement, par ordre de Vitellius, de Junius Blésus. Récit clair, bien lié, où les faits s'enchaînent naturellement, coupé d'une scène dramatique où l'on voit le frère de Vitellius, jouant l'effroi, ouvrir brusquement la porte de l'appartement impérial, saisir son neveu, tomber à genoux, et, avec des larmes dans la voix, adjurer le prince, dont un complot, affirme-t-il, menace le pouvoir, de veiller à sa sécurité comme à l'avenir des siens. Texte de longueur raisonnable, plus court qu'à l'ordinaire. Langue d'une pureté classique, sans autre particularité de syntaxe que l'omission de *in* devant un ablatif de lieu, et certains tours elliptiques dans le goût de Tacite, comme *cetera in majus*, où le verbe (*referuntur*) est sous-entendu, mais se supplée aisément. Point d'allusion dont la clef eût été indispensable à l'intelligence du morceau : *stirpe imperatoria* pouvait se traduire sans qu'on sût que Blésus descendait d'Octavie.

[1]) Voir *Bulletin* de février 1928, p. 145.

Digitized by Google

et si le reproche fait à Blésus par le délateur d'avoir sans cesse à la bouche ses aïeux les *Junii* et les *Antonii* contient une insinuation perfide que seuls devaient saisir ceux à qui ces noms rappelaient Junius Brutus, le meurtrier de César, et Antoine, le rival d'Auguste, du moins l'expression en elle-même, *Junios Antoniosque avos jactantem*, n'offrait pas de difficulté. Aussi bien un candidat à l'agrégation ne doit-il pas plus ignorer Antoine et Brutus que Vitellius et Vespasien. Il semblait donc que tout l'effort des concurrents dût s'appliquer au détail du style et que la discrimination entre eux dût se faire à peu près exclusivement d'après le plus ou moins d'aisance et de réussite de la traduction. Cet espoir, avouons-le franchement, a été déçu : jamais le classement des copies ne s'est plus réduit à une opération d'arithmétique, jamais les fautes d'interprétation n'ont été plus nombreuses ni plus graves. On a confondu à plaisir *metu* et *motu*, *visere* et *videre*, *fovere* et *favere*, *accidere* et *accedere*, *prospectare* et *expectare*, *illuc* et *illic* ; par *versas illuc mentes* on entend que « l'opinion est retournée dans la ville » ; par *sævissima vox Vitellii*, que Vitellius avait « la voix très douce » ! Ignorance ? étourderie ? amnésie momentanée ? Un peu tout cela, probablement. On méconnaît, pour *reddere*, le sens de « donner en retour » ; pour *adeo*, celui d'« à plus forte raison » (Riemann, § 270, Rem. II, note) ; pour *super*, celui d'« en plus de ». *Addidit facinori fidem* a donné lieu aux fantaisies les plus étranges ; la *claritas natalium* de Blésus est « la célébrité de ses jours de naissance », quand ce n'en est pas « la clarté ». Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de fautes plus ou moins isolées. Où Tacite écrit que Blésus, circonvenu par Cæcina, persista dans son refus (*a Cæcina... ambitus abnuere perseveravit*), quarante-cinq concurrents — près de trois quarts —, ont pris *ambitus* pour un nom, à l'accusatif pluriel, complément de *abnuere*. Il y a mieux encore, ou pire. Tacite rapporte le mot atroce (*sævissima vox*) de Vitellius se vantant d'avoir repu ses yeux (*pavisse oculos*) du spectacle de la mort d'un ennemi : dans vingt-huit copies — près de la moitié —, *pavisse* a été dérivé de *paveo*, et Vitellius s'y glorifie ou « d'avoir tremblé devant les yeux de cet ennemi mort », ou d'avoir eu lui-même « les yeux épouvantés », ou « émus », ou « mouillés » en le regardant. Si encore la qualité du style rachetait en quelque mesure ces défaillances ! Mais dans maintes versions le français n'est pas beaucoup mieux traité que le latin. Les incorrections, les fautes de goût, les gaucheries ne sont point rares. *Quoique* est fréquemment construit avec l'indicatif ; *se refuser de* voisine avec *refuser à ce que*. Nous avons trouvé *conclue-t-il*. Blésus est « attenant de près à la race impériale » ; son adversaire « est au comble de la souillure ».

On ne saurait s'étonner, après cela, que douze copies seulement aient obtenu une note égale ou à peine supérieure à la moyenne 5, la première ne dépassant pas 6 ½ ; six en approchent, avec 4 ¾ ; une vingtaine s'échelonnent entre 4 ½ et 3 ½ ; le reste descend à 3 et au-dessous, jusqu'à ½. La moyenne générale est 3,42 ; elle atteignait 4 l'an dernier.

Etude grammaticale d'un texte grec et d'un texte latin. Les textes à étudier [1]) ne devaient dérouter personne. Malheureusement certains can-

[1]) *Hymne à Déméter*, v. 147-148, 160-168. Étudier dans ce texte : 1° au point de vue de la forme, les mots suivants : τέτλαμεν, ἐλθωμεν, εἴπωμεν et δοίη ;

Digitized by Google

didats n'ont guère mis à profit les rapports précédents. Dédaigner phonétique et morphologie est un mauvais calcul ; négliger la syntaxe, un pire peut-être, au point de vue professionnel. Toute ignorance retentit sur la note. Si, d'ailleurs, l'ignorance déclarée ou le silence, qui en est l'aveu, sont préjudicables aux candidats, ils doivent savoir que le jury préfère encore cette abstention à l'ignorance qui cherche à se dissimuler. La grammaire, d'une part, ne s'invente pas ; l'imagination ne saurait suppléer aux connaissances précises, et le correcteur ne sera pas dupe. Il est puéril, d'autre part, d'arguer du manque de temps pour ne pas répondre à une question — qui n'est pas forcément la dernière : les autres concurrents ont bien trouvé, eux, le temps de la traiter. Enfin on souhaiterait parfois plus de sûreté et de discrétion dans l'usage du vocabulaire technique.

Plusieurs candidats se sont contentés d'analyser correctement τέτλαμεν ; d'autres en ont fait un infinitif, d'autres n'y ont vu « rien de particulier ». « Peut-être, cependant », ajoutent-ils, « faut-il noter la présence du redoublement ». Non, mais il fallait constater que, du groupe occlusive + sonante, l'occlusive seule est redoublée ; que le vocalisme de la racine dissyllabique (cf. τάλας, τελαμών) est au parfait, du degré zéro à la première syllabe, et du degré plein à la seconde, avec l'alternance ᾱ / ᾰ (τετληώς — τέτλᾰμεν.) Sur ἔλθωμεν, εἴπωμεν, *velim* et *malint*, les réponses ont été généralement exactes, mais sommaires et incomplètes : c'est ainsi que, pour *velim* rapproché de *volo*, il ne suffisait pas de constater l'alternance *vel/vol*, il fallait encore l'expliquer par la qualité palatale ou vélaire de *l*, et si on ne voulait pas choisir entre *mag(i)s-volo* et *mage-volo*, proposés par des linguistes pour expliquer *malo*, on ne pouvait se contenter de dire que *malo* est « une contraction », on devait au moins invoquer l'analogie de *nolo*.

Plus faible encore, le développement consacré aux enclitiques. Beaucoup d'erreurs et de lacunes. Les uns laissent en dehors de leur étude εἰσί, γέ, -δέ ou les pronoms ; les autres, par compensation, y introduisent μέν, δέ, γάρ, εἰ et αἴ. On dérive εἰσί de *ἔσντι, au lieu de *σ-εντι. On rattache οἵ au thème du relatif. On se borne à analyser — mal parfois — σέ et τοί, sans distinguer, pour ce qui est de l'emploi, entre les formes toniques et atones de ces pronoms. Mais surtout on a péché par le manque de méthode ; la plupart ont présenté des observations morcelées, au lieu de dresser d'abord une liste des enclitiques du passage et de grouper ensuite : 1° les remarques sur l'accentuation ; 2° celles que suggéraient la forme et l'emploi.

L'étude de la subordination dans le texte grec a été assez souvent superficielle. Sans doute a-t-on signalé, en général, les conditionnelles, les finales, les infinitives, les participiales ; mais on s'est trop vite contenté d'ajouter : « hypothèse réelle », « éventualité », « potentiel », « syntaxe attique ». Il y avait à justifier l'emploi des modes et des temps aussi bien dans les subordonnées que dans le principales qui les commandent, à préciser la valeur consécutive-finale des infinitifs, la valeur concessive ou

---

— 2° les enclitiques (accentuation, forme, emploi) ; — 3° la syntaxe de subordination.

— APULÉE, *Florides*. IX, éd. Vallette : *Si quis forte.... solœcismum ignoverit.* Étudier dans ce texte : 1° les formes *velim* et *malint* ; — 2° les particularités de syntaxe et de style ; — 3° la structure de la période.

Digitized by Google

temporelle des participes, et à remarquer que la syntaxe attique emploiera καὶ μή et non μηδέ pour rattacher une proposition négative à une affirmative. On aurait ainsi évité, par exemple, de confondre ζηλώσαι et ζηλῶσαι et de faire du premier un infinitif.

Pour Apulée, dans l'incertitude où ils étaient peut-être des particularités du passage, beaucoup ont aligné des remarques parfois verbeuses et pas toujours pertinentes (notamment sur l'attraction modale), et mêlé l'étude de la syntaxe et celle du style. L'essentiel pouvait être dit plus brièvement. Trop souvent on a paru croire, en qualifiant d'archaïsme ou de vulgarisme l'omission de *ut* entre *velim* et *circumferat*, que cette construction de *volo* était étrangère à la langue classique. L'anomalie apparente du datif *cui*, rattaché à *anteparta* (*cui anteparta existimatio... nihil sinit neglegenter hiscere*), au lieu d'un *quem* sujet de *hiscere*, n'a été entrevue que dans une copie. Personne n'a pris garde à l'emploi de *qui* dans *si qui* reprenant *si quis*, non plus qu'à la construction *mihi solœcismum ignoverit*, dont on trouverait l'équivalent en ancien latin ou dans le *De Bello Africo*, mais non chez Cicéron. En revanche, on a découvert dans *hie adeat qui...* l'emploi irrégulier de *hic* comme antécédent de *qui*, et on s'est ingénié à justifier cette prétendue irrégularité en alléguant que par *hic* Apulée — tel un personnage de comédie —, se désigne lui-même : or *hic* est ici adverbe de lieu ! Au reste, les principaux caractères du style d'Apulée ont été assez exactement marqués. On trouve bien ici et là quelques affirmations hasardeuses et même une erreur monumentale sur *oppido* (*cum sit arduum et oppido difficile*) ; mais des remarques justes, parfois fines, ont été faites sur l'emploi de certains mots (*invisoribus*, *adfectent*, *visitata est*, *praesumptio*) et de certaines images (*macula*, *de summo pectore hiscere*), et l'on a presque toujours aperçu les antithèses, les *homœoteleuta*, ici un chiasme, là une *disjunctio*, toutes ces figures héritées de la rhétorique grecque que l'auditoire goûtait avec prédilection, que l'orateur employait avec une complaisante virtuosité. Quant à la structure de la phrase, on peut dire qu'elle a été comprise dans son ensemble, sinon toujours dans le détail. Les mieux inspirés en ont tracé le schéma ; mai il aurait fallu ensuite — et tout ne l'ont pas fait — conclure de ce schéma qu'on avait affaire à une période « centrale », agencée avec tant de dextérité que la principale (*velim*) est précédée de deux conditionnelles, une longue et une courte, et suivie de deux complétives, une courte et une longue, si bien que le tout est construit, — un candidat l'a écrit —, comme un chiasme. Ce n'est pas, certes, une période spontanée, ni, comme on l'a affirmé, « une période cicéronienne » ou un tour de force « charlatanesque » ; on pouvait du moins y reconnaître un art, conventionnel sans doute, mais diligent et subtil.

La meilleure copie ne dépasse pas 6 ½ (maximum 10) ; douze sont notées de 6 ¼ à 5, dix-sept de 4 ¾ à 4, vingt-deux de 3 ¾ à 2 ; le reste tombe à 1 et ½. Cependant la moyenne (3,80), par comparaison avec 1926, est légèrement en hausse [1]).

(A suivre). René DURAND.

---

[1]) Adressons nos bien vifs remerciements à M. Durand, président du Jury, qui a bien voulu autoriser le *Bulletin* à reproduire son rapport.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Réunions du samedi

Histoire des religions (Samedi 25 février)

M. Halbwachs présente un petit livre assez vivant et spirituel sur *Auguste Comte et le Catholicisme* (Paris, Rieder, 264 p.), que M. de Rouvre a publié dans la collection *Christianisme*. L'auteur avait étudié précédemment *L'amoureuse histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux*. C'est sans doute à cette occasion qu'il a pris connaissance de la doctrine positiviste. En tout cas, il semble que, pour lui, le catholicisme ait pris, dans la pensée de Comte, la succession de Clotilde, qui est devenue elle-même Sainte-Clotilde. L'amour qu'il éprouva pour elle et le souvenir étrangement fidèle et exalté qu'il garda d'elle jusqu'à sa mort ont certainement joué un grand rôle, un rôle qu'il déclare lui-même providentiel, dans l'enchaînement des idées qui conduisit le philosophe de la « synthèse objective » et de la science à la « synthèse subjective », c'est-à-dire à la religion positiviste. Pourtant, dès 1822, Comte, dans son *Programme des travaux nécessaires pour réorganiser la société*, traçait déjà très exactement le programme qu'il allait réaliser. Il y a en réalité une continuité parfaite entre les deux parties de la philosophie : avant, et après Clotilde, avec seulement, par moments, après, un accent et des développements qui ne seraient point ce qu'ils sont, s'il ne l'avait pas rencontrée.

Quant aux ressemblances qu'il découvre entre le positivisme et le catholicisme, et dont il s'étonne et s'amuse, et sur lesquelles il ne tarit pas, M. de Rouvre n'en aperçoit peut-être pas toujours la portée. D'abord, si Comte fait l'apologie du christianisme au moyen âge, c'est contre la métaphysique révolutionnaire. Mais il n'en parle avec cette sympathie que parce qu'il le croit mort, et bien mort. Il aurait changé de ton, s'il avait pensé qu'il possédait encore quelque vitalité. En outre, s'il conserve du catholicisme, non pas seulement tels ou tels principes moraux ou sociaux (par exemple la séparation des pouvoirs), mais encore en apparence bien des rites et des dogmes (jusqu'à « l'utopie de la Vierge mère »), c'est après qu'il les a entièrement vidés de tout leur contenu. Chaque homme a trois anges gardiens : mais il n'y a en eux rien qui dépasse notre compréhension, puisque ce sont : la mère, la femme, et la fille de chacun de nous. L'immortalité subjective suppose qu'il ne reste substantiellement rien de l'homme après la mort. Quand il parle de la conception immaculée, il n'admet pas un instant qu'il y a là un mystère, et rien qui ne soit scientifiquement

Digitized by Google

explicable et possible : il prévoit simplement la parthénogénèse artificielle. Les effusions, la contemplation, l'adoration, ne nous mettent aucunement en rapport avec des êtres invisibles : il s'agit simplement de créer en nous un état hallucinatoire, par des procédés qui relèvent de la psychologie scientifique, et dont celle-ci nous peut aider à faire usage. Ainsi, à première vue, on pourrait croire que le fondateur du positivisme conserve tout l'essentiel du catholicisme, que tout y est ; mais au contraire on peut dire qu'il n'en garde rien de ce qui est essentiel aux yeux des catholiques, puisque c'est un catholicisme d'où est exclu tout ce qui ne relève pas de l'observation scientifique, tout ce qui est, à quelque degré, surnaturel. On comprend que les terrestres, avec lesquels il essayait de s'entendre, n'aient point répondu aux avances de Comte qui traitait Jésus d'aventurier, et qui réclamait, dans tous les Etats, la suppression du budget des Cultes.

M. de Rouvre insiste trop sur des paradoxes à la fois ingénus et inquiétants, des inventions bizarres, comiques, des déclarations ridicules, qui semblent témoigner parfois d'une pensée délirante et troublée. Toutes ces curiosités de la porte ne manquent pas d'intérêt, sans doute : mais il faudrait connaître déjà l'œuvre de l'auteur en ses parties les plus solides, pour les remettre exactement à leur place et en mesurer l'importance.

M. Ginsburger signale l'intérêt que présente l'ouvrage posthume de Wolf Wilhelm Grafen Baudissin, *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte*, publié par Otto Eisfeldt. En faisant ressortir la grande valeur de cette publication, dont la cinquième livraison vient de paraître, M. G. démontre surtout que, contrairement à l'avis de l'auteur, les documents bibliques peuvent nous renseigner sur les divinités adorées par les Hébreux et la période prémosaïque, si sa théorie concernant les explications des noms de personnes et de lieux dans l'A. T. est confirmée. Cette théorie prouve, en effet, que ces divinités étaient les mêmes que celles des autres peuples sémitiques de cette époque.

M. Marc Bloch rend compte du travail de Wilhelm LEVISON, *Das Werden der Ursula-Legende (Sonderausgabe aus Heft 132 au Bonner Jahrbücher)*, gr. in-8°, Cologne, Ahn, 1928, 164 p. : étude de tout premier ordre, où l'érudition la plus riche s'allie à une remarquable pénétration critique ; en outre, ce qui ne gâte rien, une parfaite justesse de ton. L'histoire de la légende est, en elle-même, extrêmement curieuse. M. Marc Bloch, à la suite de Levison, la retrace, en s'attachant à mettre en lumière les enseignements qu'on peut en tirer pour l'intelligence des développements légendaires en général. A l'origine, un *martyrium* élevé entre 350 et 450 environ à des vierges que l'on pensait avoir été mises à mort au temps des persécutions : quelques vierges anonymes et de nombre indéterminé, mais dont au IXe siècle on trouvera les noms et le chiffre. Onze noms en tout, au début, et onze vierges seulement. Bientôt une erreur, probablement purement graphique, transforme ce chiffre banal de 11 en celui, prestigieux, de 11.000. Restait à donner une histoire à l'obscur martyre. Un roman très compliqué se bâtit peu à peu. Des influences diverses contribuèrent à son élaboration : faits réels, mal interprétés (notamment en 1106 décou-

Digitized by Google

verte, aux portes de Cologne, d'un grand cimetière romain, où l'on crut voir la sépulture des vierges et de leurs compagnons), — travail sincère des imaginations, en particulier sous forme de visions et de rêves, — supercheries pures et simples, allant, chez un auteur anonyme de la fin du XIIe siècle, jusqu'à la mystification la plus éhontée. La part des visions (parfois provoquées par l'entourage comme chez Elisabeth de Schönau, innocente victime d'un groupe de faussaires) est entre toutes importante et instructive. Leur action apparaît très nettement dans le cas présent, parce que nos renseignements sont remarquablement abondants et précis. Le plus souvent, les documents littéraires sont trop secs ou d'un style trop convenu pour permettre de déceler le processus de la formation légendaire. On peut supposer que, très généralement, dans un milieu où les communications avec le monde surnaturel passaient pour relativemnt fréquentes et aisées, des phénomènes psychologiques analogues à ceux qu'offre l'histoire des vierges colonaises ont joué un rôle considérable dans l'évolution des thèmes hagiographiques.

Samedi 3 mars 1928. — Linguistique, Orientalisme et Archéologie

M. Montet rend compte de l'*Egyptian Grammar* de Gardiner et de l'*Atlas zur Altägyptischen Kulturgeschichte* de Wreszynski.

M. Oguse rend compte de l'*Histoire du Parfait grec* de Chantraine. (Voir la Bibliographie).

M. Juret présente :

1° V. Magnien, *Edition scolaire de l'Iliade d'Homère* (Hachette). (Voir la Bibliographie.)

2° Alfr. Schmitt, *Untersuchungen zur allgemeinen Akzentlehre*. Heidelberg, 1924, 209 p. L'auteur établit d'abord le concept de l'accent, distingue en théorie l'accent d'énergie et l'accent musical, puis essaie de montrer que l'accent musical ne se rencontre en aucune langue actuelle connue : il n'ignore pas sans doute que beaucoup de langues modernes donnent une valeur mélodique spéciale à la voyelle accentuée, mais il prétend que cet élément musical est toujours accompagné d'un élément d'énergie et que celui-ci seul est essentiel. Enfin, appliquant ces vues au grec et au latin, il conclut que, malgré le témoignage formel des Anciens, Grecs et Latins, ces deux langues avaient aussi essentiellement un accent d'énergie. La seule différence qui, selon lui, sépare les langues au point de vue de l'accentuation, est que la voyelle accentuée tantôt se subordonne très énergiquement les autres voyelles, par exemple dans les langues germaniques ; tantôt ne se subordonne à aucun degré les autres voyelles, par exemple en grec ancien. A l'appui de ces affirmations, l'auteur ne donne aucun fait décisif ; il se contente de prendre des témoignages ou des affirmations d'autrui sans les critiquer et il interprète les faits sans aucune rigueur. En particulier en ce qui concerne l'accent en grec et en latin, son étude est très faible ; non seulement elle n'apporte rien de nouveau, mais elle n'est même pas au courant des travaux antérieurs.

Digitized by Google

Les Amitiés Étrangères de la Fédération Française des Associations Chrétiennes d'Étudiants (Groupe de Strasbourg)

On nous prie d'insérer :

Sur l'initiative du groupe de Strasbourg de la Fédération Française des Associations Chrétiennes d'Etudiants, il a été formé un Comité placé sous le patronage d'un certain nombre de personnalités strasbourgeoises, ainsi que de la Société des Amis de l'Université de Strasbourg et destiné à accueillir les étudiants étrangers et à leur permettre de nouer des relations d'amitié avec des étudiants français.

Les Amitiés Etrangères organisent chaque mois un thé, accompagné de productions musicales ou de conférences avec projections. Les étudiants étrangers, qui viennent depuis quelque temps en grand nombre à ces réunions, savent l'accueil cordial et amical que leur réservent leurs camarades français. Ils y trouvent en même temps une excellente occasion de se perfectionner dans l'usage du français.

En plus de ces thés, les Amitiés Etrangères organisent des visites de musées ou de monuments strasbourgeois sous la conduite de connaisseurs éprouvés.

Enfin, dès la rentrée des vacances de Pâques, les Amitiés Etrangères prévoient des excursions dans les Vosges et la visite d'un certain nombre de petites villes d'Alsace.

Tous les étudiants étrangers, sans distinction de nationalités, de confessions ou de races, sont invités à ces diverses manifestations qui leur permettront de mieux connaître la France, ses habitants et sa langue.

Pour tous renseignements, voir le tableau d'affichage ou s'adresser à M. E. Jung, 9, rue Schweighaeuser.

Conférence de M. Vibbert

Lundi, 26 mars, M. le professeur Vibbert, directeur de l'American University Union en Europe, a fait, à l'Université, sous les auspices de la Faculté des Lettres, une conférence sur les tendances de la jeunesse actuelle aux Etats-Unis.

Digitized by Google

Morphologie du verbe allemand [1]).

Histoire de la voyelle prédésinentielle.

Dans une fin de verbe comme 2e sg. v. h. a. *nimis*, *suochis*, *salbôs*, *habês*, il s'agit, du point de vue indo-européen, de la voyelle thématique *e* alternant avec *o* et d'une désinence *-s* issue de l'i.-e. **-si*. Mais du point de vue allemand, le groupe *-is* ne forme qu'une seule et même chose, « la désinence », car l'élément vocalique est détaché de l'alternance *e/o* et n'a plus de signification morphologique.

Au cours de l'histoire des désinences, l'élément consonantique a été relativement stable ; l'élément vocalique au contraire a subi plusieurs accidents.

Altération du timbre. — Le premier accident a été la réduction du timbre. Tous les timbres si variés, qui caractérisaient les différentes conjugaisons du vieux haut allemand, sont devenus en moyen haut allemand *e*, c'est-à-dire se sont confondus en un timbre neutre. Par exemple, 2e sing. *-ist*, *-ôst*, *-êst* > m. h. a. *-est*. Le moyen haut allemand dispose donc des désinences (classiques) suivantes :

1	*-e*
2	*-es(t)*
3	*-et*
1	*-en*
2	*-et*
3	*-ent*

Dans les désinences en question, la voyelle atone *-e-* est sujette à s'amuir. C'est le second accident.

APOCOPE ET SYNCOPE DE *-e-*.

En moyen haut allemand, il y a disparition de *e* dans deux cas, selon les règles de la phonétique de cette époque.

1. Dans les dissyllabes (quand la voyelle radicale est brève)

a) après *l*, *r* :

ich nér [2])	« ich nähre »	cf. *hœre*
du nérst		*hœrest*
ër nért		*hœret*
wir nérn		*hœren*

b) après nasale (*oberdeutsch*) devant *t* :

ër nimt.

---

[1]) Fin de l'étude parue dans le *Bulletin* en 1927 et 1928.

[2]) Cf. *ich hol*, *ich var*.

Digitized by Google

2. En troisième syllabe après nasale et liquide. Par conséquent dans les verbes en *-el-*, *-er-*, *-en-*, *-em-*. Par exemple :

ich wandel — *wir wandeln*
ich hinder — *wir hindern*
ich rĕchen — *wir réchen*

En dehors de ces règles générales, il y a dans certaines régions des tendances plus ou moins fortes à l'apocope et à la syncope.

L'*oberdeutsch* apocope aussi après syllabe radicale longue : *ich mein* comme *ich nim*.

Dans le *mitteldeutsch*, on rencontre des formes syncopées à côté de formes non syncopées :

du lobst	à côté de	*du lobest*
ĕr lobt		*ĕr lobet*
du zeigst		*du zeigest*
ĕr zeigt		*ĕr zeiget*

Luther emploie les deux formes, sans faire de distinction.

La langue écrite moderne est favorable à la syncope, mais hostile à l'apocope. Il convient d'examiner

1) *-e* (1e sg.)
2) *-en* (1e, 3e plur.)
3) *-est, -et* (2e, 3e sing.; 2e plur.)

La désinence *-e* de la 1re personne du singulier a été rétablie partout où elle était tombée en moyen haut allemand [1] :

ich hole, fahre, nähre
m. h. a. *hol, var, nĕr.*
ich wand(e)le, m. h. a. *wandel*
ich wand(e)re *wander*
ich leug(e)ne *leugen.*

-en. — La désinence *-en* est conservée partout, même dans les verbes en *-en-* :

wir leug(e)nen *leugen*

Exceptions : dans les verbes en *-el-*, *-er-*

wir wandeln = m. h. a.
wir wandern = m. h. a.

-est, -et. — Par rapport au moyen haut allemand, la langue moderne a notablement généralisé la syncope. En effet, la syncope subsiste tout d'abord dans tous les cas où elle existait en moyen haut allemand (*holst, fährst, nährst ; wandelst, wanderst*) sauf dans les verbes à nasale : *-em-*, *-en-* (*atmest, leugnest* en face de m. h. a. *leugenst* [2]). De plus, on l'a étendue à beaucoup d'autres cas. Les formes non syncopées comme *lebest, lebet* sont poétiques et très affectées.

Les règles actuelles sont les suivantes [3] :

I. La syncope est régulière quand la voyelle radicale est altérée soit par métaphonie, soit par fracture :

---

[1]) Cf. Paul, *D. Gram.*, III, § 153. Wilmans, *D. Gram.*, I, 281.
[2]) La forme syncopée existe dans la langue parlée, cf. Paul, *D. Gram.*, II, p. 196 ; Wilmanns, *D. Gram.*, I, § 283.
[3]) Cf. Wilmanns, *D. Gram.*, I, § 282.

Digitized by Google

sterben	—	*stirbst*	—	*stirbt*
stechen	—	*stichst*	—	*sticht*
tragen	—	*trägst*	—	*trägt*
schlafen	—	*schläfst*	—	*schläft*

La syncope a lieu même dans les radicaux en *-s* et en *-t*, *-d* où il y a collision avec la consonne de la désinence.

lesen	—	*liest*	(: *liesest*) [1]
essen	—	*isst*	(: *issest*)
blasen	—	*bläst*	(: *bläsest*)
stossen	—	*stösst*	(: *stössest*)
wachsen	—	*wächst*	(: *wächsest*)

Pour la 3e personne des verbes en *-d-*, *-t-*, il n'y a pas de doublets.

gelten	—	*gilt*
schelten	—	*schilt*
treten	—	*tritt*
werden	—	*wird*
halten	—	*hält*
laden	—	*lädt*
braten	—	*brät*

De même en cas de fracture :

bieten — *beutst* — *beut* (archaïques).

II. Quand la voyelle du radical ne subit pas une altération caractéristique à la 2e et à la 3e personne du singulier [2], la syncope n'est admise qu'autant qu'elle est possible à la 3e personne du singulier.

Or, la syncope n'est possible aujourd'hui à la 3e personne que si le radical n'est pas terminé par une occlusive dentale *d* ou *t*. Sur le modèle de *redet*, *reitet* avec *e*, on fait *redest*, *reitest*.

La syncope étant possible après *s*, *ß*, *z* à la 3e personne du singulier devant *-t*, la langue parlée tend à l'étendre à la 2e personne du singulier, alors que la langue écrite exige *-est*.

du reisest	*du reist*
du löschest	*du löscht*

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Le subjonctif de l'allemand continue pour la forme l'optatif indo-européen ; pour le sens, il continue à la fois l'optatif et le subjonctif.

L'indo-européen distinguait, en plus de l'indicatif, deux thèmes modaux :

le subjonctif, type gr. φέρω-, φέρη- indiquant l'action qu'on compte voir se réaliser ;

l'optatif, type gr. φέροι-, indiquant une chose possible (tandis que l'indicatif exprime une réalité) ou une chose souhaitée.

Dans les formes thématiques, l'optatif indo-européen est caractérisé par un

---

[1]) Les formes non syncopées sont de la langue solennelle (Wilmanns, *D. Gram.*, I, § 282), du sud de l'Allemagne (Paul, *D. Gram.*, II, p. 196).

[2]) Cf. Wilmanns, *D. Gram.*, I, § 282b.

Digitized by Google

-i- formant diphtongue avec la voyelle thématique qui a le timbre *-o-*[1]). Soit un thème de présent **bhére/o-*, le thème de l'optatif sera **bheroi-* = gr. φέροι, skr. *bhárē-*.

Le thème ainsi obtenu est toujours muni des désinences secondaires : (cf. *supra*) : *-m* (ou *n*), *-s*, *-t*, *-mĕ(n)*, *-te*, *-(e)nt*. Soit

1. **bhéroi-m*	φέροι-μι
2. **bhéroi-s*	φέροι-ς
3. **bhéroi-t*	φέροι
1. **bhéroi-men*	φέροι-μεν
2. **bhéroi-te*	φέροι-τε
3. **bhéroi-nt*	φέροι-εν

La caractéristique modale.

C'est de cet optatif indo-européen ainsi constitué que sort le subjonctif germanique. L'élément caractéristique de l'optatif — la diphtongue formée par la voyelle thématique indo-européenne *o* + l'élément modal *i* — apparaît encore nettement en gotique sous la forme *ai* < **oi* :

1. *[nimau]*
2. *nim-ai-s*
3. *nim-ai*
1. *nim-ai-m[a]*
2. *nim-ai-þ*
3. *nim-ai-n[a]*

En dehors du gotique, la diphtongue germanique *-ai-* apparaît sous la forme contractée *-ê-*. En vieux haut allemand, la quantité longue de cette voyelle est attestée par des graphies doubles à date ancienne et par le circonflexe chez Notker[2]). Cet *ê* caractérise les verbes forts (qui continuent les formations thématiques de l'indo-européen) et les verbes faibles de la série I.

sg. 1. 3.	*nëme*	*suoche*	*nérie*
2.	*nëmês*	*suochês*	*nériês*
pl. 1.	*nëmém*	*suochém*	*nériêm*
2.	*nëmêt*	*suochêt*	*nériêt*
3.	*nëmên*	*suochên*	*nériên.*

Pour les verbes faibles des classes II et III (thèmes *salbô-* et *habê-*), la voyelle caractéristique du subjonctif est régulièrement *-ô-* et *-ê-* (issues de **a* + *i-* et **ê* + *i*) : la flexion normale est donc *-ô-* et *-ê-* + les désinences du subjonctif. Mais à côté de cette flexion normale, il en existe une secondaire (spéciale à l'*oberdeutsch*) où la voyelle caractéristique du subjonctif *e* a été réintroduite après la voyelle *ô* et *ê* :

salbo : salbôe	*habe : habêe*
salbôs : salbôês	*habês : habêês*
salbôm : salbôêm	*habêm : habêêm*
salbôt : salbôêt	*habêt : habêêt*
salbôn : salbôên	*habên : habêên.*

[1]) Meillet, *Introd.*, p. 189.
[2]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 310.

Digitized by Google

En alémanique, les formes longues se maintiennent encore pendant la période du moyen haut allemand. Cf. les formes en *-eje* (*ege*) :

macheje, -est
habege [1]).

En moyen haut allemand, la voyelle du subjonctif est toujours *-e-*.

Cet *-e-* se maintient en nouveau haut allemand et résiste à la syncope, même dans les désinences *-est*, *-et* [2]).

Les désinences

Les désinences du subjonctif germanique continuent les « désinences secondaires » de l'indo-européen. Mais il convient de rappeler que, du point de vue germanique, la désinence comprend tout ce qui suit le radical verbal, c'est-à-dire la voyelle prédésinentielle (ancienne caractéristique modale) + la désinence proprement dite.

En allemand, la 1re et la 3e personnes du singulier ont la même désinence par suite de l'amuissement en prégermanique de la consonne finale [3]).

En indo-européen, la désinence secondaire de la 1re personne du singulier était *-m*, celle de la 3e sing. *-t*.

Soit de la racine **bher-*.

1. **bhér-oi-m*, cf. gr. φέρ-οι-μι (avec désinence primaire *-mi*).

3. **bhér-oi-t*, cf. skr. *bhár-ê-t*, gr. φέρ-οι, got. *baír-ai*.

En allemand, les deux finales **-oi-m* et **oi-t* aboutissent à **ai* (cf. got. *-ai*) > **-ē* dont la quantité se réduit en finale.

On trouve donc *-e* bref dans les verbes forts et les verbes faibles de la série I :

v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
nëme	*nëme*	*nehme*
suoche	*suoche*	*suche*
nèrie	*nère*	*nähre*

Les verbes faibles des classes II et III ont *-o* et *-e*, brefs également :

v. h. a.	m. h. a.
salbo	*salbe*
habe	*habe*

Pour la 2e personne du singulier, la désinence secondaire était en indo-européen *-s* (au lieu de la désinence primaire *-si*). D'où :

**bhér-oi-s*, cf. skr. *bhár-ê-s*, gr. φέρ-οι-ς, got. *baír-ai-s*.

En allemand, **-oi-s* (got. *ai-s*) aboutit régulièrement à *-ês*. On a donc *-ês* pour les verbes forts et les verbes faibles de le série I :

v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
nëmês	*nëmes(t)*	*nehmest*
suochês	*suoches(t)*	*suchest*
nèriês	*nères(t)*	*nährest*

On a *-ôs* et *-ês* pour les verbes faibles des classes II et III :

v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
salbôs	*salbes(t)*	*salbest*
habês	*habes(t)*	*habest*

---

[1]) Cf. Weinhold, *Mhd. Gram.*, § 397.

[2]) Cf. Wilmanns, *D. Gram.*, § 282 e.

[3]) Le gotique distingue la désinence de la 1re personne et celle de la 3e : 1re *nimau*, 3e *nimai*. La désinence *-au* est une innovation gotique.

Digitized by Google

1e plur. — En indo-européen, la désinence secondaire était sans doute *-mĕ*, cf. védique *-mā* (primaire *-mesi*, cf. védique *-masi*, skr. *-mahi*). D'où : **bhér-oi-me(n)*, cf. gr. φέρ-οι-μεν ; got. *baír-ai-m[a]*.

En allemand, **-oi-mĕ* aboutit régulièrement à *-êm*. On a donc : *-êm* verbes forts et verbes faibles de la classe I :

v h. a.	m. h. a.	n. h. a.
nëmêm	*nëmen*	*nehmen*
suochêm	*suochen*	*suchen*
nëriêm	*nëren*	*nähren*

-ôm et *-êm* : verbes faibles des classes II et III :

v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
salbôm	*salben*	*salben*
habêm	*haben*	*haben.*

A la 1re personne du pluriel, il y avait donc opposition très nette entre l'indicatif (*-mês*) et le subjonctif (*-[ê]m*). On a vu plus haut que ce contraste primitif avait été effacé par l'analogie. D'une part, la désinence du subjonctif *-êm* a été étendue à l'indicatif, de sorte qu'on a eu *nëmêm* « nous prenons » au lieu de *nëmemês*, *nëmamês*. D'autre part, la désinence de l'indicatif a été étendue au subjonctif, de sorte qu'on rencontre *nëmemês*, *nëmamês* « que nous prenions » au lieu de *nëmêm*[1]).

2e pers. plur. — En indo-européen, la désinence secondaire était sans doute **-te*, cf. skr. *-ta* (au lieu de prim. **-the*, cf. skr. *-tha*). D'où 2e plur. **bhér-oi-te*, cf. gr. φέρ-οι-τε, got. *baír-ai-þ*.

En allemand, **-oi-te* aboutit régulièrement à *-êt*. On a donc : *-êt* : pour les verbes forts et les verbes faibles de la classe I :

v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
nëmêt	*nëmet*	*nehmet*
suochêt	*suochet*	*suchet*
nëriêt	*nëret*	*nähret*

-ôt et *-êt* pour les verbes faibles des classes II et III :

v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
salbôt	*salbet*	*salbet*
habêt	*habet*	*habet.*

A la 2e personne du pluriel aussi, on constate l'influence analogique des personnes correspondantes de l'indicatif. De même qu'à l'indicatif, la 3e personne du pluriel *-ent* tend à s'étendre à la 2e pers. du pluriel, de même on trouve au subjonctif la désinence alémanique *-ênt*, m. h. a. *-ent* à la 2e personne du pluriel[2]).

3e pers. plur. — En indo-européen, la désinence secondaire était *-nt* ou *-ənt* (au lieu de primaire *-nti*). D'où :

3e plur. **bhéroi-nt*, **bhér-oi-ənt*, cf. gr. φέρ-οι-εν, got. *bhér-ai-n[a]*.

En allemand, **-oi-nt* aboutit régulièrement à *-ên* (tandis que **-o-nti* aboutit à *-ant*). On a donc *-ên* pour les verbes fortes et les verbes faibles de la classe I

v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
nëmên	*nëmen*	*nehmen*
suochên	*suochen*	*suchen*
nëriên	*nëren*	*nähren*

---

[1]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 311 c.
[2]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 311 d ; Weinhold. *Mhd. Gram.*, § 397.

Digitized by Google

-ôn et *-ên* pour les verbes faibles des classes II et III :

v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
salbôn	*salben*	*salben*
habên	*haben*	*haben.*

A date ancienne, le subjonctif des verbes forts se distingue nettement de l'indicatif par ses désinences particulières :

1. sg.	*-e*	en face de l'indicatif	*-u*
2.	*-ês*		*-is*
3.	*-e*		*-it*
1. pl.	*-êm*		*-umês*
2.	*-êt*		*-et*
3.	*-ên*		*-ant.*

De plus, le subjonctif n'a pas aux 2e et 3e personnes du singulier la métaphonie ou l'alternance *iu/io.*

Même dans les verbes faibles des 2e et 3e conjugaisons, où la voyelle thématique *ô, ê* est identique aux deux modes, les désinences sont différentes, sauf à la 2e personne du singulier et du pluriel :

1. sg.	-	en face de l'indicatif	*-m*
3.	-		*-t*
1. pl.	*-m*		*-mês*
3.	*-n*		*-nt.*

L'opposition si claire du vieux haut allemand tend à s'effacer par suite de la confusion de toutes les voyelles prédésinentielles en un timbre neutre *e* et par suite de l'analogie qui s'exerce d'un mode sur l'autre.

1. Par suite de la confusion des timbres, disparaît la distinction entre la 1re personne du singulier de l'indicatif et du subjonctif des verbes forts et des verbes faibles de la classe I (v. h. a. *nimu, suochu*, m. h. a. *nëme, suoche*), surtout que la métaphonie tend à disparaître (*ich nim(e) > nehme*). — De même, les désinences de la 2e personne du singulier et du pluriel *-et* et *-êt* se sont confondues (*nëmet* et *nëmêt > nëmet*). Les verbes faibles des classes II et III ont *-ôt, -êt* au subjonctif et à l'indicatif.

2. Les désinences du subjonctif des 1re et 3e personnes du pluriel *-êm* et *-ên* se sont substituées aux désinences de l'indicatif *-emês* et *-ent*, la première très tôt en vieux haut allemand, la seconde en moyen haut allemand, dans le *mitteldeutsch*; il n'y a plus de différence entre les 1re et 3e personnes du pluriel des deux modes.

A l'époque moderne, il ne reste plus qu'un contraste de désinence à la 3e personne du singulier (*er nimmt, er nehme; er lobt, er lobe*). De plus, le subjonctif est caractérisé 1° dans les verbes forts par le manque de métaphonie aux 2e et 3e personnes, 2° pour tous les verbes par la présence d'un *e* aux 2e et 3e personnes du singulier et à la 2e personne du pluriel (*-est, -et*).

Impératif.

En germanique, comme en indo-européen, les désinences d'impératif s'ajoutent au thème de l'indicatif.

Il n'y a d'anciennes que les formes de 2e personne du singulier et du

Digitized by Google

pluriel. Les autres formes sont empruntées à d'autres modes (indicatif ou subjonctif) ou rentrent dans la conjugaison périphrastique.

En indo-européen, la 2e personne du singulier était caractérisée par la désinence zéro, aussi bien dans le type athématique (cf. thème **ei-*, gr. *ἐξ-ε$_{\text{ι}}$ « sors », lat. *ex-i*) que dans le type thématique. Dans le type thématique, la voyelle thématique était toujours *-e*: cf. i.-e. **bhére*, skr. *bhára* « porte », gr. φέρε, got. *bair*.

En germanique, la voyelle thématique *-e* s'étant amuie, la 2e personne du singulier de l'impératif des verbes forts est constituée par le radical verbal sans aucune désinence :

got. *steig*	de	*steigan*
tiuh		*tiuhan*
bind		*bindan*
nim		*niman*
gif		*giban*
far		*faran*

Dans les verbes faibles, il y a conservation de la voyelle thématique (longue) :

got. *nasei*	de	*nasjan*
sokei		*sokjan*
salbô		*salbôn*
habai		*haban*

cf. lat. *amā*, *habē* [1]).

Il y a donc en germanique une opposition frappante entre les verbes forts et les verbes faibles. Les verbes forts ont une finale consonantique et les verbes faibles ont une finale vocalique.

Ce contraste est très clair en allemand à l'époque ancienne et s'est partiellement maintenu jusqu'à l'époque actuelle.

	v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
V. forts:	*stîg*	*stîc*	*steige*
	ziuh	*ziuh*	*ziehe*
	bint	*bint*	*binde*
	nim	*nim*	*nim*
	gib	*gip*	*gieb*
	far	*var*	*fahre*
V. faibles:	*suochi*	*suoche*	*suche*
	neri	*nér*	*nähre*
	salbo	*salbe*	*salbe*
	habe	*habe*	*habe.*

Il ressort de ce tableau que deux accidents, restant à expliquer, se sont produits au cours de l'histoire de l'allemand :

1° une métaphonie dans les verbes forts qui ont le vocalisme radical *ë;*

2° une extension aux verbes forts de la désinence vocalique des verbes faibles.

---

[1]) Cf. Streitberg, *Urgerm. Gram.*, § 223.

Digitized by Google

La métaphonie. — L'origine de la métaphonie qu'on trouve dans les verbes de vocalisme radical *ĕ* (v. h. a. *nĕman* = *nim*, *gĕban* = *gib*) est très controversée.

Il est vraisemblable que c'est une innovation purement allemande (et vieux-saxonne) comme le prouve la comparaison des autres dialectes, v. angl., v. nor. *gef* (et v. sax. *gef* à côté de *gib*).

Il ne s'agit pas d'une altération phonétique produite sur la voyelle radicale par la désinence *-i-* car dans **bhére* l'*e* a été apocopée avant de devenir *i*[1]). Il s'agit d'une extension analogique du vocalisme radical du singulier du présent. Les impératifs *nim* et *gib* ont emprunté la métaphonie aux trois personnes du singulier du présent : *nimu, nimis, nimit ; gibu, gibis, gibit*. Cet emprunt analogique doit être très ancien, aussi ancien que l'altération de *ĕ* > *i* qui, on le sait, est la première de ce genre. Cette ancienneté explique le traitement différent des verbes à vocalisme radical *a* comme *faran*, où l'altération *feris*, *ferit* est plus récente et n'a pas été reportée à l'impératif *far*.

Les formes à métaphonie sont donc localisées dans les séries

III b. *hilf, wirf, stirb, erlisch*
IV. *nimm, brich, sprich, stiehl*
V. *iss, gib, tritt, vergiss*.

La série II a également le vocalisme analogique du présent : v. h. a. *iu* > n. h. a. *eu*, au lieu de v. h. a. *io* > n. h. a. *ie* (par exemple : v. h. a. *biut*, n. h. a. *beut*).

Extension de la désinence *-e*. — Aujourd'hui, tous les verbes ont la désinence *-e*, sauf ceux qui ont une altération du vocalisme radical (typ. *hilf*, arch. *beut*). En vieux haut allemand, la désinence finale vocalique *-e* était spéciale aux verbes faibles (*suochi, neri, salbo, habe*). Entre le vieux haut allemand et le nouveau haut allemand, il y a donc eu extension de la désinence à tous les verbes forts dont la voyelle radicale n'était pas altérée.

Vieux haut allemand : Cette extension a été favorisée par les verbes forts en *-ja* des séries V et VI :

bitten	impératif :	*biti*
sitzen		*sitzi*
swérien		*swéri*[2]).

Moyen haut allemand : A partir du XII[e] siècle, la tendance analogique réintroduit *-e* dans les autres verbes forts, spécialement dans les séries I (*i*), III a (*i*), VI (*a*) et dans les verbes à redoublement[3]).

Nouveau haut allemand : L'analogie a triomphé, du moins dans la langue écrite[4]). Tous les verbes forts ont à l'impératif *-e* sauf ceux qui ont à l'impératif un vocalisme différent de l'infinitif : *reite, binde, fahre, rate*, mais *hilf, brich, tritt; biete*, mais arch. *beut*.

Exceptions : *komm, lass*.

A côté de *sieh*, forme normale, la langue solennelle emploie *siehe*, emprunté à la Bible de Luther.

On dit *dresche* malgré *er drischt*
werde *er wird*.

---

[1]) Cf. Kluge, *Urg.*, § 196, Anm. ; Streitberg, *Urg. Gram.*, § 65, 2.
[2]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 312, Anm. 2.
[3]) Cf. Weinhold, *Mhd. Gram.*, § 371.
[4]) Cf. Paul, *D. Gram.*, § 154.

Digitized by Google

La 1re personne du pluriel n'a pas de désinence particulière.

En vieux haut allemand, on trouve parallèlement la désinence *-(a)mês* (de l'indicatif présent) et *-êm* (du subjonctif). C'est de la désinence du subjonctif *-êm* qu'est issue la désinence *-en* qui a triomphé en moyen haut allemand.

v. h. a. *nëmamês* et *nëmêm*
m. h. a. *nëmen*
n. h. a. *nehmen wir*.

On a prétendu (Bæsecke, cf. *supra*) que la désinence en *-mês* était caractéristique de l'impératif (*adhortativus*) et qu'elle s'était transportée de l'impératif à l'indicatif. Cette théorie s'appuie surtout sur le fait que chez Otfrid l'impératif a la désinence *-mês* tandis que l'indicatif a la désinence du subjonctif.

Cette théorie est infirmée par le gotique où l'indicatif et l'impératif ont la même désinence: *nimam* « nous prenons » et « prenons! » en face de *nimaima* « que nous prenions ». De même, en allemand, il y a eu la répartition primitive:

indicatif / impératif } *-(a)mes* / subjonctif *-êm*

Mais, de bonne heure, le subjonctif a été employé pour exprimer l'adhortatif: *singêm* « psallamus! » Cet usage devient normal au IXe siècle: *-êm* remplace *-mês* à l'impératif, comme à l'indicatif [1]).

En indo-européen, la 2e personne du pluriel de l'impératif avait pour désinence **-te*, soit i.-e. **bhére-te* : skr. *bhárata* « portez », gr. φέρε-τε, lat. *fer-te* (type athématique), got. *bairiþ*.

La désinence de la 2e personne du pluriel de l'impératif ne se distingue donc pas de celle de l'indicatif *-t*, avec en vieux haut allemand différentes voyelles selon les conjugaisons

-et (verbes forts et verbes faibles de la série I)
-ôt (verbes faibles de la classe II)
-êt (verbes faibles de la classe III).

De même que la 2e personne du pluriel de l'indicatif, la 2e personne du pluriel de l'impératif a des désinences analogiques de la 3e personne du pluriel : *-ent* et *-en* [2]).

---

[1]) Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 313.
[2]) Cf. Weinhold, *Mhd. Gram.*, § 371.

Maurice CAHEN.

Digitized by Google

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Notes Bibliographiques sur les auteurs des programmes

II. — SÉNÈQUE — GÉNÉRALITÉS.

Sénèque a fait l'objet, en France, depuis quelques années, de plusieurs bons livres et d'une série d'excellentes éditions :

Il importe tout d'abord, pour se mettre au courant de la biographie du philosophe, de lire la thèse de RENÉ WALTZ, *Vie de Sénèque*. Paris, Perrin, 1909.

Très littéraire et d'une lecture séduisante, l'ouvrage est une bonne mise au point des renseignements que nous devons à Tacite et à Dion Cassius. Peut-être les indications de Tacite sont-elles parfois acceptées sans une critique suffisante. M. Waltz a tenu à conserver aux faits l'allure dramatique que leur a imprimée l'historien latin. Le caractère de Sénèque reste un peu énigmatique. C'est peut-être là, d'ailleurs, la note juste. On pourra laisser de côté le livre III : *le ministère de Sénèque*, plus historique que littéraire. La connaissance de cet ouvrage est indispensable pour l'intelligence de l'œuvre du philosophe. — M. R. Waltz a poursuivi ses études sur Sénèque. On lui doit l'édition des tomes III et IV des *Dialogues* dans la collection *Guillaume Budé*.

T. III, *Consolations*, texte établi et traduit par R. Waltz. Soc. d'Ed. Les Belles-Lettres, 1923.

T. IV, *De la Providence. — De la Constance du Sage. — De la tranquillité de l'Ame. — De l'Oisiveté*. Ibidem, 1927.

Ce sont de bonnes éditions, bien informées et prudentes, précédées de sobres, mais précieuses introductions.

Un second ouvrage sur Sénèque est également une thèse de doctorat : A. Bourgery, *Sénèque prosateur. Etudes littéraires et grammaticales sur la prose de Sénèque le Philosophe*, dans la Collection d'Etudes anciennes publiées sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, Soc. d'Ed. « Les Belles-Lettres », Paris, 1922.

Ce livre sera tout particulièrement utile aux étudiants à qui nous conseillons d'en faire leur livre de chevet pour l'étude de Sénèque. Ils y trouveront un résumé clair et simple de la vie de Sénèque, de son activité littéraire et des discussions auxquelles a donné lieu la chronologie de ses œuvres. La partie la plus originale et qui rendra les meilleurs services est l'étude qui est faite de la langue et du style de Sénèque, en particulier, les deux derniers chapitres, fort développés, sur le vocabulaire et la syntaxe du philosophe. On y trouverait, sans doute, l'occasion de quelques menues querelles à M. Bourgery, mais le travail est fort consciencieux et solide;

Digitized by Google

il est nouveau, il apporte à une explication du texte quantité de faits précis. Un bon index en rend l'utilisation facile. C'est avec Bourgery, plus encore qu'avec un dictionnaire ou une grammaire, que les étudiants devront s'habituer à faire leurs préparations.

En même temps que cette thèse, M. Bourgery avait préparé l'édition des deux premiers volumes des *Dialogues* de Sénèque dans la collection Guillaume Budé :

Tome I, *De Ira*, texte établi et traduit par A. Bougery, Soc. d'Ed. « Les Belles-Lettres », Paris, 1922.

T. II, *De la Vie Heureuse. — De la Brièveté de la Vie*, ibid., 1923.

Faisant pendant, en quelque sorte, aux études de M. Bougery sur *Sénèque prosateur*, M. L. Herrmann a donné, dans la même collection d'Etudes Anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, un important volume qui lui a servi également de thèse de doctorat : *Le théâtre de Sénèque*, Soc. d'Ed. « Les Belles-Lettres », Paris, 1924.

On a reproché à cet ouvrage d'être un peu trop une collection de fiches. Le fait est que M. L. Herrmann ne nous laisse rien ignorer des abondantes discussions auxquelles ont donné lieu les neuf tragédies attribuées à Sénèque. La dixième, *Octavie*, la plus intéressante, à notre avis, n'est pas de Sénèque. Le livre est évidemment un travail de jeunesse, mais d'une jeunesse extrêmement diligente et érudite. S'il avait à refaire sa thèse, M. Herrmann se servirait sans doute de tous les matériaux rassemblés pour en faire la base solide d'une œuvre plus légère et plus personnelle. Si son *Théâtre de Sénèque* est d'une lecture un peu fatigante et, en définitive, décevante, il n'en est pas moins fort utile par le dépouillement qu'il nous apporte de toute la littérature antérieure. Il rend à ce point de vue un précieux service. Il convient d'ailleurs de s'incliner devant tout ce qu'il représente de travail, de conscience et, presque de trop grande modestie. La thèse de M. Herrmann semble, en effet, avoir visé avant tout à fournir une introduction à l'édition du Théâtre de Sénèque qu'il a donnée depuis, toujours dans la collection Guillaume Budé :

Sénèque, *Tragédies :* t. I, *Hercule Furieux. — Les Troyennes. — Les Phéniciennes. — Médée. — Phèdre.* Soc. d'Ed. « Les Belles-Lettres », 1924.

T. II, *Œdipe. — Agamemnon. — Thyeste. — Hercule sur l'Œta. — Pseudo-Sénèque. — Octavie.* Paris, ibidem, 1926.

Signalons enfin, toujours une thèse de doctorat, qui est un livre de critique et de littérature de tout premier ordre. Les étudiants devront le connaître à fond ; ils y apprendront vraiment à comprendre Sénèque : E. Albertini, *La composition dans les ouvrages philosophiques de Sénèque.* Bibliothèque des Ecoles d'Athènes et de Rome, thèse, Paris, 1923. (de Boccard). Les étudiants qui ont Sénèque à leur programme y trouveront tout d'abord une chronologie des œuvres du philosophe, puis l'analyse du plan des traités. Un chapitre les mettra utilement et clairement au courant de l'état du texte. Ils méditeront surtout l'étude à la fois serrée et très large des éléments composant les ouvrages philosophiques de Sénèque et de leur enchaînement. Dans chacun des passages qu'ils pourront avoir à expliquer, ils retrouveront les indications données par M. Albertini. Ils apprendront,

Digitized by Google

en outre, que les procédés de composition sont les mêmes pour le détail et dans chaque passage que pour l'ensemble de chaque traité. Ils s'expliquent à la fois par le tempérament personnel de Sénèque, par les lois du genre et par le goût de l'époque. On goûte le plaisir, en lisant ce livre, de trouver une pensée vraiment forte et bien personnelle, mettant ordre et clarté, apportant la solution qui s'impose, à toutes les discussions des philologues. Cet ouvrage d'érudition est animé d'un sentiment littéraire très fin ; il est vraiment d'un maître.

Albert GRENIER.

II. — Textes à traduire ou à commenter

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Version grecque

à remettre à M. OGUSE le 24 avril.

Discours d'Artabanos à Darius.

Ω βασιλεῦ, ἐγὼ καὶ πατρὶ τῷ σῷ, ἀδελφεῷ δὲ ἐμῷ, Δαρείῳ ἠγόρευον μὴ στρατεύεσθαι ἐπὶ Σκύθας, ἄνδρας οὐδαμόθι γῆς ἄστυ νέμοντας· ὁ δὲ ἐλπίζων Σκύθας τοὺς νομάδας καταστρέψεσθαι ἐμοί τε οὐκ ἐπείθετο, στρατευσάμενός τε πολλοὺς καὶ ἀγαθοὺς τῆς στρατιῆς ἀποβαλὼν ἀπῆλθε. σὺ δέ, ὦ βασιλεῦ, μέλλεις ἐπ' ἄνδρας στρατεύεσθαι πολλὸν ἔτι ἀμείνονας ἢ Σκύθας, οἳ κατὰ θάλασσάν τε ἄριστοι καὶ κατὰ γῆν λέγονται εἶναι. τὸ δὲ αὐτοῖσι ἔνεστι δεινόν, ἐμὲ σοὶ δίκαιόν ἐστι φράζειν. Ζεύξας φῆς τὸν Ἑλλήσποντον ἑλᾶν στρατὸν διὰ τῆς Εὐρώπης ἐς τὴν Ἑλλάδα. καὶ δὴ καὶ συνήνεικε ἤτοι κατὰ γῆν ἢ καὶ κατὰ θάλασσαν ἐσσωθῆναι, ἢ καὶ κατ' ἀμφότερα· οἱ γὰρ ἄνδρες λέγονται εἶναι ἄλκιμοι, πάρεστι δὲ καὶ σταθμώσασθαι, εἰ στρατιήν γε τοσαύτην σὺν Δάτι καὶ Ἀρταφρένει ἐλθοῦσαν ἐς τὴν Ἀττικὴν χώρην μοῦνοι Ἀθηναῖοι διέφθειραν. οὐκ ὦν ἀμφοτέρῃ σφι ἐχώρησε· ἀλλ' ἣν τῇσι νηυσὶ ἐμβάλωσι καὶ νικήσαντες ναυμαχίῃ πλέωσι ἐς τὸν Ἑλλήσποντον καὶ ἔπειτα λύσωσι τὴν γέφυραν, τοῦτο δή, βασιλεῦ, γίνεται δεινόν. ἐγὼ δὲ οὐδεμιῇ σοφίῃ οἰκηίῃ αὐτὸς ταῦτα συμβάλλομαι, ἀλλ' οἷόν κοτε ἡμέας ὀλίγου ἐδέησε καταλαβεῖν πάθος, ὅτε πατὴρ σὸς Ζεύξας Βόσπορον τὸν Θρηίκιον, γεφυρώσας δὲ ποταμὸν Ἴστρον διέβη ἐπὶ Σκύθας. τότε παντοῖοι ἐγένοντο Σκύθαι δεόμενοι Ἰώνων λῦσαι τὸν πόρον, τοῖσι ἐπετέτραπτο ἡ φυλακὴ τῶν γεφυρέων τοῦ Ἴστρου. καὶ τότε γε Ἰστιαῖος ὁ Μιλήτου τύραννος εἰ ἐπέσπετο τῶν ἄλλων τυράννων τῇ γνώμῃ μηδὲ ἠντιώθη, διέργαστο ἂν τὰ Περσέων πρήγματα. καίτοι καὶ λόγῳ ἀκοῦσαι δεινόν, ἐπ' ἀνδρί γε ἑνὶ πάντα τὰ βασιλέος πρήγματα γεγενῆσθαι. σὺ ὦν μὴ βούλευ ἐς κίνδυνον μηδένα τοιοῦτον ἀπικέσθαι μηδεμιῆς ἀνάγκης ἐούσης, ἀλλὰ ἐμοὶ πείθευ· νῦν μὲν τὸν σύλλογον τόνδε διάλυσον, αὖτις δέ, ὅταν τοι δοκέῃ, προσκεψάμενος ἐπὶ σεωυτοῦ προαγόρευε τά τοι δοκέει εἶναι ἄριστα. τὰ γὰρ εὖ βουλεύεσθαι κέρδος μέγιστον εὑρίσκω ἐόν· εἰ γὰρ καὶ ἐναντιωθῆναί τι θέλει, βεβούλευται μὲν οὐδὲν ἧσσον εὖ, ἔσσωται δὲ ὑπὸ τῆς τύχης τὸ βούλευμα· ὁ δὲ βουλευσάμενος αἰσχρῶς, εἰ οἱ ἡ τύχη ἐπίσποιτο, εὕρημα εὕρηκε, ἧσσον δὲ οὐδέν οἱ κακῶς βεβούλευται.

Digitized by Google

Thème grec pour le 21 avril 1928

J'entends donc chaque jour : « Mais peut-être essuierons-nous une défaite. Que feront alors les Prussiens ? Viendront-ils à Paris ? » Non, ils n'y viendront pas ; non, si Paris est en état de défense respectable, si vous préparez des postes où vous puissiez opposer une forte résistance ; car alors l'ennemi craindrait d'être poursuivi et enveloppé par les débris mêmes des armées qu'il aurait vaincues, et d'être écrasé comme Samson sous les ruines du temple qu'il renversa. — Mais si une terreur panique ou une fausse sécurité engourdit notre courage et nos bras, si nous tournons nos efforts contre nous-mêmes, si nous laissons les forts sans défense, il serait bien insensé, l'ennemi, de ne pas s'avancer vers une ville qui par son inaction aura paru l'appeler elle-même, qui n'aura pas su s'emparer des positions d'où elle aurait pu le vaincre... Il serait bien insensé de ne pas nous surprendre dans nos discordes et de ne pas triompher de nos ruines. Aux camps donc, citoyens, aux camps ! Eh quoi ! Tandis que vos frères, que vos concitoyens, par un dévouement héroïque, abandonnent ce que la nature doit leur faire chérir le plus, leurs femmes, leurs enfants, demeurerez-vous plongés dans une molle oisiveté ? N'avez-vous pas d'autre manière de prouver votre zèle qu'en demandant sans cesse comme les Athéniens : « Qu'y a-t-il aujourd'hui de nouveau ? » Ah ! détestons cette avilissante mollesse ! Aux camps, citoyens, aux camps !

D'après Vergniaud.

Thème latin

(A remettre à M. Grenier, le 17 mai)

Erasme expose comment il a cherché à assurer la tranquillité de sa vie [1]).

Ma perpétuelle étude a été de ne pas chercher mon intérêt au détriment de l'intérêt d'autrui. Ce que les Grecs appellent ἀπραξία, je l'ai pratiqué autant qu'il a été en moi. Je ne me suis ingéré dans aucune affaire, mais me suis surtout abstenu de ce qu'on ne pouvait entreprendre sans blesser beaucoup de gens. Ainsi, ai-je à obliger un ami, je lui rends service, mais en prenant garde de ne me créer par là même aucun ennemi. Et si, pour une autre raison, j'ai encouru quelque inimitié, je l'apaise par mes excuses, ou l'éteins par mes bons offices, ou, dissimulant, je la laisse insensiblement s'évanouir ; je me tiens à l'écart de toute contestation ; s'il m'en vient quelqu'une, j'aime mieux perdre ce qui est en litige que mon ami. En tout le reste je joue le rôle d'un Mition ; je n'offense personne, je souris à tous, je salue et rends les saluts avec aménité ; je ne combats les sentiments de personne ; je ne condamne le genre de vie ni les actes de qui que ce soit, je ne me mets au-dessus de personne, je permets à chacun de trouver bien ce qu'il fait. Ce que je veux tenir caché, je ne le confie à personne. Je ne cherche pas à pénétrer les secrets d'autrui, et si par hasard ils viennent à ma connaissance, je ne les révèle jamais en bavardant.

---

[1]) Thème donné au certificat d'études latines, en février 1928.

Digitized by Google

Version latine

(A remettre à M. Grenier le 8 mai) [1]).

Le sage d'après la théorie stoïcienne.

Quam gravis, quam magnifica, quam constans conficitur persona sapientis ! Qui, cum ratio docuerit, quod honestum esset, id esse solum bonum, semper sit necesse est beatus, vereque omnia ista nomina possideat, quae irrideri ab imperitis solent. Rectius enim appellabitur rex quam Tarquinius, qui nec se nec suos regere potuit ; rectius magister populi (is enim est dictator) quam Sulla, qui trium pestiferorum vitiorum, luxuriae, avaritiae, crudelitatis magister fuit ; rectius dives quam Crassus, qui, nisi eguisset, nunquam Euphraten nulla belli causa transire voluisset. Recte ejus omnia dicuntur, qui scit uti solus omnibus. Recte etiam pulcher appellabitur ; animi enim lineamenta sunt pulchriora quam corporis ; recte solus liber, nec dominationi cujusquam parens, neque obediens cupiditati ; recte invictus, cujus, etiamsi corpus constrigatur, animo tamen vincula injici nulla possint. Quod si ita est ut neque quisquam, nisi bonus vir, et omnes boni beati sint, quid philosophia magis colendum, aut quid est virtute divinius ?

Cicéron.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Licence : Exercice d'ancien français

(A remettre à M. Hoepffner jusqu'au 30 avril).

Quant che vint le venredy au matin, *chils* peuples qui estoit logiés en la place de Sainte Caterine devant le Tour se commenchierent a apparillier et a cryër moult hault et a dire que, se li rois ne venoit parler a eux, il *assauroient* le castiel et le prenderoient de force et ociroient tous ceuls qui dedens estoient. On doubta ces manaces et ces parolles, et eut li rois conseil que il *ysteroit* parler a eulx, et leur envoia dire qu'ils se traississent tout en dehors de *Londres* en une place que on dist le Millinde, une moult belle *pree* ou les gens vont esbatre en esté, et la leur acorderoit li rois et otroieroit tout che que il demanderoient. Li *maires* de Londres leur noncha tout cela et fist le cri de par le roy, que qui voloit parler au roy il alast en le place dessus dite ; car li rois yroit sans faute.

Extraits de Froissart, p. 301.

1° Traduire. — 2° Expliquer l'origine et l'évolution des mots soulignés *(chils, assauroient, ysteroit, Londres, pree, maires)*. — 3° Signaler, en les groupant, les picardismes de ce texte et donner les formes franciennes correspondantes.

---

[1]) Texte donné au certificat d'études littéraires classiques (session de février 1928).

Digitized by Google

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Thème allemand

(A remettre à M. Vermeil le 15 avril.)

Le voyage de Sparte.

La vallée de Lacédémone, où l'Eurotas coule, chétif, dans un vaste lit de cailloux, est fermée au Levant par le Ménélaion et au couchant par le Taygète ; elle a quelques kilomètres de large ; elle s'infléchit en courbes passionnées, et des vallons luxuriants séparent des monticules arides. Cette sinuosité, ces appels et ces fuites pleines de rêve s'accordent aux terrasses pathétiques du rougeâtre Ménélaion, mais tout ce romanesque cède à la souveraineté du Taygète.

Le Taygète repose sur des assises puissantes qui présentent de sombres plis ; à sa base, il est tourmenté de gorges profondes pleines d'un bleu noir et de forêts, et tout armé d'arêtes et de vastes contreforts. Ces puissantes avances envahissent, chargent la plaine, et l'on y voit mourir en héros d'antiques villages guerriers. Sur cette première construction, de formidables escarpements s'élèvent. Là-dessus, comme un troisième étage, se développe la région sauvage des glaciers et des avalanches. Et plus haut encore, la série des pics se dispose, d'un effet admirable par leur variété.

Au milieu de cette ascension colossale de croupes, de sombres bois, de gouffres, de faîtes irisés et de glaces, la Taygète fait éclater de soudaines déchirures, de splendides accents imprévus.

Que de force et de grandeur dans les mouvements du Taygète, quand il s'appuie largement sur la plaine conseillère de voluptés et qu'il se jette par cinq pointes neigeuses dans le ciel ! Nulle hardiesse d'écrivain ne peindra cette épaisseur éclatante et forte, ces couleurs solides, entières, jamais équivoques, ces grandes diversités rudes, qui s'étagent avec aisance depuis la zone des orangers jusqu'aux glaces étincelantes. Par quel jet de lyrisme rendre l'esprit qu'exhale cette masse brutale ? C'est peut-être une puissance analogue qu'a subie ma jeunesse toute neuve, le jour que, rejoignant au Sénat mon maître Leconte de Lisle, je le vis causer avec un petit homme dont je devinai, par un coup dans mon cœur, que c'était Victor Hugo.

Le Taygète, où brille, à travers l'épaisseur des rocs, une immense âme spartiate nous enlève à la volupté triste et lascive de l'Eurotas...

O fuite qui nous ébranle sans nous entraîner, de l'Eurotas roulant dans sa molle vallée vers Gythéion avec Hélène ! Ses méandres qui s'écoulent vers le golfe de Cythère, à l'heure où le soleil, glissé derrière la montagne, fait encore frémir le printemps, sont l'éternel tableau déchirant du départ de la volupté. A quarante ans, c'est Sparte où je veux me fixer. Sparte n'est point, comme Venise, une note de tendresse qui sonne au milieu du plaisir ; elle ne jette pas comme Tolède un ordre, un cri dans la bataille ; elle laisse Jérusalem gémir. Le Taygète entonne un péan.

Digitized by Google

LANGUE ET LITTÉRATURE ITALIENNES

Version italienne pour le 18 avril 1928

Conseils aux peintres.

Niuno dubiti, capo et principio di questa arte, et così ogni suo grado a diventare maestro, doversi prendere dalla natura ; il perficere l'arte si troverà con diligenza, assiduitate et studioso. Voglio che i giovani, quali ora nuovi si danno a dipigniere, così facciano quanto veggo di chi impara a scrivere. Questi in prima separato insegniano tutte le forme delle lettere, quali li antichi chiamano helementi ; poi insegniano le sílabe, poi apresso insegniano conponere tutte le dizzioni ; con questa ragione ancora seguitino i nostri a dipigniere. In prima imparino ciascuna forma distinta di ciascuno membro et mandino a mente qualunque possa essere differenza in ciascuno membro. Et sono le differentie de' membri non poche et molto chiare. Vedrai a chi sarà il naso rilevato et gobbo, altri aranno le narici scimmie et arovesciate aperte, altri porgerà i labri pendenti, alcuni altri aranno hornamento di labrolini magruzzi et così examini il pictore qualunque cosa ad ciascuno membro, essendo più o meno il facci differente. Et noti ancora quanto veggiamo che i nostri membri fanciulleschi sono ritondi quasi fatti a tornio et dilicati ; nella hetà più provetta sono aspri et canteruti. Così tutte queste cose lo studioso pictore conoscerà della natura, et con se stessi molto assiduo le examinerà, in che modo ciascuna stia. Et continuo starà in questa investigatione et opera desto con suo occhi et mente ; porrà mente il grembo a chi siede ; porrà mente quanto dolce le gambe ad chi segga sieno pendenti ; noterà di chi stia dritto, tutto il corpo, nè sarà ivi parte alcuna, della quale non sappi suo officio et sua misura. Et di tutte le parti li piacerà non solo renderne similitudine, ma più adgiugniervi bellezza ; però che nella pictura la vaghezza non meno è grata che richiesta. Ad Demetrio, antiquo pictore, manchò ad acquistare l'ultima lode, che fu curioso di fare cose adsimilliate al naturale molto più che vaghe.

Per questo gioverà pilliare da tutti i belli corpi ciascuna lodata parte et sempre ad imparare molta vaghezza si contenda con istudio et con industria, qual cosa bene che sia difficile perchè nonne in uno corpo solo si truova compiute bellezze, ma sono disperse et rare in più corpi ; pare si debba ad investigarla et impararla porvi ogni faticha. Interverrà come a chi s'ausi volgiere e' inprendere cose maggiori, che facile costui potrà le minori. Ne truovasi cosa alcuna tanto difficile, quale lo studio et assiduità non vinca.

L. B. ALBERTI, *Il trattato della Pittura*.
Lanciano, Carabba, pp. 87-89).

Exercice philologique
(Pour M. Kohler, le 25 avril).

Faire les observations utiles sur les mots ou groupes de mots du texte d'Alberti : maestro, assiduitate, qualunque possa essere differenza, aranne,

Digitized by Google

ritondi, porrà, ad chi segga, sappi, con istudio, si truova compiute bellezze, porvi, debba, interverrà, ausi.

Thème italien pour le 25 avril

Le texte du thème allemand.

EPIGRAPHIE LATINE.

— Inscriptions du Quirinal —

1. *C. I. L.*, VI, 1130.

DD · NN · DIOCLETIANVS · ET · MAXIMIANVS · INVICTI
SENIORES · AVGG · PATRES · IMPP · ET · CAESS · ET
DD · NN · CONSTANTIVS · ET · MAXIMIANVS · INVICTI · AVGG · ET
SEVERVS · ET · MAXIMINVS · NOBILISSIMI · CAESARES
THERMAS · FELICES · | | | OCLETIANAS · QVAS
| AXIMIANVS · AVG · RE | | | | S · EX · AFRICA · SVB
| | AESENTIA · MAIE | | | | | | DISPOSVIT · AC
| IERI · IVSSIT · ET · DIOCLETIANI · AVG · FRATRIS · SVI
NOMINI · CONSECRAVIT · COEMPTIS · AEDIFICIIS
PRO · TANTI · OPERIS · MAGNITVDINE · OMNI · CVLTV
PERFECTAS · ROMANIS · SVIS · DEDICAVERVNT

2. *C. I. L.*, VI, 31 564.

IMPERATOR · CAESAR
FL · CONSTANTI | VS · MAXIMVS
PIVS · FELIX · INVICTVS · AVG
FILIVS · DIVI · C | STANTI · NEPOS
DIVI CLAVDI
FORMAM · AQV | | VIRGINIS
VETVSTATE CON | APSAM · A FON
TIBVS RENOVA | AM ARQVATVRIS
EMINENTIBUS OMN | | VS DIRVTAM PECVNIA
SVA POPVLI ROMANI · NECESSARIO VSVI
TRIBVIT EXHIBERI
CVRANTE CENTVLLIO VA | ERIANO V. C. CVR.
AQVARVM ET MINIC. D. R. M. Q. EIVS

3. *C. I. L.*, VI, 32 051.

SINGVLARI AVCTORITATIS SPLENDORE POLLEN
TI ADMIRABILISQVE ELOQVENTIAE BENI
VOLENTIE FELICITATE GLORIOSO CVNC
TARVMQ · DIGNITA | VM FASTIGIA FABO
RABILI MODERATIONE IVS | I | IAE SVPER
GRESSO VVLCACIO RVFINO V. C. CONS
ORDIN · PRAEF PRAETORIO COMITI
PER ORIENTEM AE | GYPTI ET MESOPOTAMIAE
PER | ASDEM VIA SACRA IVDICANTI

Digitized by Google

COMITI ORDINIS PRIMI INTRA CONSISTORI
VM NVMIDIAE CONSVLARI PONTIFICI MAIORI
OB INNVMERABILES SVBLIMIS BENIG | | ITATIS TITVLOS
RAVENNATES MONVMENTVM PERENNIS
MEMORIAE IN VESTIBVLO DOMVS STATVALI VENE
RATIONE DICAVERVNT VT

4. *C. I. L.*, VI, 377.

ARAM · IOVI · FVLGE
RATORIS · EX PRECEP
TO · DEORVM · MON
TENSIVM · VAL · CRES
CENTIO · PATER · DEORV
OMNIVM · ET · AVR · EXV
PERANTIVS · SACERDOS
SILVAM · CVN · FRATRIBVS
ET · SORORIBV · DEDICA
VERVNT

5. *C. I. L.*, VI, 568.

SANCO SANCTO SEMON
DEO · FIDIO · SACRVM
DECVRIA · SACERDOTVM
BIDENTALIVM RECIPERATIS
VECTIGALIBVS

6. *C. I. L.*, VI, 450 = 30 768.

LARIBVS · AVGVSTIS
IMP · NERVAE · CAESARIS · TRAIAN · AVG · GERM · COS | · II
PERMISSV · TI · ALLIENI · SICINI · QVINTIANI · TR · PL
IDEM · PROBAVIT · AEDICVLAM · REGIONIS · VI · VICO · PORTAE ·
COLLINAE · VETVSTATE
CONLAPSAM · A · SOLO · SVA · IMPENSA · RESTITVERUNT · MAGISTRI ·
ANNI · CI | | | |
TI · SICINIVS · TI · L · RECPTVS · A · VARRO · A · L · FELIX
P · VETTIVS · P · L · POSIDONIVS · C · TVRRANIVS · C · L · GENI | | | |

7. *C. I. L.*, VI, 826 = 30 837*b*.

HAEC · AREA · INTRA · HANC
DEFINITIONEM · APPIORVM
CLAVSA · VERIBVS · ET · ARA · QVAE
EST · INFERIVS · DEDICATA · EST · AB
IMP · CAESARE · DOMITIANO · AVG
GERMANICO · EX · VOTO · SVSCEPTO
QVOD · DIV · ERAT · NEGLECTVM · NEC
REDDITVM · INCENDIORVM
ARCENDORVM · CAVSA
QVANDO · VRBS · PER NOVEM · DIES
ARSIT · NERONIANIS · TEMPORIBVS
HAC · LEGE · DEDICATA · EST · NE · CVI
LICEAT · INTRA · HOS · TERMINOS
AEDIFICIVM · EXSTRVERE · MANERE
NEGOTIARI · ARBOREM · PONERE
ALIVDVE · QVID · SERERE
ET · VT · PRAETOR · CVI · HAEC · [REGIO
SORTI · OBVENERIT
SACRVM · FACIAT
ALIVSVE · QVIS · MAGISTRATVS
VOLCANALIBVS · X · K · SEPTEMBRES
OMNIBVS · ANNIS · VITVLO · ROBEO
ET · VERRE · R · AC · PRECATIONIBVS
INFRA · SCRIPTAM · AEDE · . . K · [SEPT
IANIST
DARI QVAE S
QVOD · IMP · CAESAR · DOMITIANVS
AVG · GERMANICVS · PONT · MAX
CONSTITVIT · Q
FIERI

Digitized by Google

III. — Sujets donnés au Concours de l'Enseignement secondaire en 1927

AGRÉGATION D'ANGLAIS

Version anglaise

Rabbi ben Ezra.

Grow old along with me!
The best is yet to be,
The last of life, for which the first was made:
Our times are in His hand
Who saith « A whole I planned,
« Youth shows but half; trust God: see all nor be afraid ».

Not that, amassing, flowers,
Youth sighed « Which rose make ours,
« Which lily leave and then as best recall? »
Not that, admiring stars,
It yearned, « Nor Jove, nor Mars;
« Mine be some figured flame which blends, transcends them all! »

Not for such hopes and fears
Annulling youth's brief years,
Do I remonstrate: folly wide the mark!
Rather I prize the doubt
Low kinds exist without,
Finished and finite clods, untroubled by a spark.

Poor vaunt of life indeed,
Were man but formed to feed
On joy, to solely seek and find and feast:
Such feasting ended, then
As sure an end to men;
Irks care the crop-full bird? Frets doubt the maw-crammed beast?

Rejoice we are allied
To That which doth provide
And not partake, effect and not receive!
A spark disturbs our clod;
Nearer we hold of God
Who gives, than of His tribes that take, I must believe.

Then, welcome each rebuff
That turns earth's smoothness rough,
Each sting that bids nor sit nor stand but go!
Be our joys three-parts pain!
Strive, and hold cheap the strain;
Learn, nor account the pang; dare, never grudge the throe.

Digitized by Google

For thence, — a paradox
Which comforts while it mocks, —
Shall life succeed in that it seems to fail :
What I aspired to be,
And was not, comforts me :
A brute I might have been, but would not sink i' the scale.

Yet gifts should prove their use :
I own the Past profuse
Of power each side, perfection every turn :
Eyes, ears took in their dole,
Brain treasured up the whole ;
Should not the heart beat once « How good to live and learn ? »

Not once beat « Praise be Thine !
« I see the whole design,
« I, who saw power, see now love perfect too :
« Perfect I call thy plan :
« Thanks that I was a man !
« Maker, remake, complete, — I trust what Thou shalt do ! ».....

Therefore I summon age
To grant youth's heritage,
Life's struggle having so far reached its term :
Thence shall I pass approved
A man, for aye removed
From the developed brute ; a god though in the germ.

R. BROWNING.

IV. — Sujets donnés aux examens de la Faculté

BACCALAURÉAT

Version latine

De la divination chez les Germains.

Auspicia sortesque ut qui maxime observant. Sortium consuetudo simplex. Virgam frugiferae arbori decisam in surculos amputant eosque notis quibusdam discretos super candidam vestem temere ac fortuito spargunt. Mox, si publice consultetur, sacerdos civitatis, sin privatim, ipse pater familiae, precatus deos caelumque suspiciens ter singulos tollit, sublatos secundum impressam ante notam interpretatur. Si prohibuerunt, nulla de eadem re in eundem diem consultatio ; sin permissum, auspiciorum adhuc fides exigitur. Et illud quidem etiam hic notum, avium voces volatusque interrogare : proprium gentis equorum quoque praesagia ac monitus experiri. Publice aluntur nemoribus ac lucis, candidi et nullo mortali opere contacti ; quos pressos sacro curru sacerdos ac rex vel princeps civitatis comitantur hinnitusque ac fremitus observant. Nec ulli auspicio

Digitized by Google

maior fides, non solum apud plebem, sed apud proceres ; sacerdotes enim ministros deorum, illos conscios putant. Est et alia observatio auspiciorum, qua gravium bellorum eventus explorant. Eius gentis, cum qua bellum est, captivum quoquo modo interceptum cum electo popularium suorum, patriis quemque armis, committunt : victoria huius vel illius pro praeiudicio accipitur.

Version allemande

Jugendlicher Stolz.

Franz von Vieilleville kam früh als Edelknabe zu der Mutter Franz des Ersten, Regentin von Frankreich, einer Prinzessin von Savoyen ; ein Zufall aber, der ihm da begegnete, trieb ihn schon nach einem vierjährigen Aufenthalte von dort weg. Es hatte ihm nämlich ein Edelmann eine Ohrfeige gegeben, eben als er Mittags zur Aufwartung ging. Nach der Tafel schlich sich der Edelknabe von seinem Hofmeister weg, ging zu jenem Edelmann, der erster Hausküchenmeister der Regentin war, und stiess ihm, nachdem er ihn aufgefordert hatte, seine Ehre ihm wieder zu geben, den Degen durch den Leib. Er war damals, als ihm dieses Unglück begegnete, achtzehn Jahre alt. Als der König diese Handlung erfuhr, die von allen Grossen und vorzüglich von ihm selbst nicht so ganz missbilligt wurde, weil die Hausoffiziere nicht das Recht hatten, Edelknaben zu misshandeln, liess er den Herrn von Vieilleville rufen, um ihn seiner Mutter der Regentin vorzustellen und ihm Vergebung zu verschaffen.

Schiller.

Thème allemand

Benvenuto Cellini.

Le grand artiste italien Benvenuto Cellini nous a raconté sa vie dans un livre qui a été traduit en allemand par Gœthe. C'est un véritable roman. Dès son enfance Benvenuto avait un caractère très orgueilleux et ne pouvait souffrir qu'on le maltraitât. Avant sa vingtième année, il avait déjà provoqué et tué en duel deux ou trois hommes. S'il n'avait pas été un artiste de génie, il eût difficilement obtenu son pardon. Mais les gentilshommes de Rome s'intéressaient trop à lui pour le désapprouver publiquement. Il avait même été présenté au pape, qui le faisait souvent appeler auprès de lui pour lui donner du travail. Un jour, après avoir plongé son épée dans le sein d'un homme qui lui avait donné un soufflet, il alla tranquillement rendre ses devoirs au pape, comme s'il ne s'était rien passé. Pourtant, après avoir séjourné de longues années à Rome, il dut quitter cette ville ; il alla vivre en France, auprès du roi François Ier.

Version anglaise

I was once very much struck by the perfect breeding of an old Welsh Woman, with whom I drank tea — a tea which was not tea, after all — an infusion of balm and black-currant leaves, with a pinch of lime blos-

Digitized by Google

soms to give it flavour. I was anxious to be in time, and so I was too early. She had not done dusting and rubbing when I arrived, but she made no fuss ; she was glad to see me, and quietly bade me welcome ; she sat down with her kilted petticoats and working apron, and talked to me as if she had not a care or a thought on her mind but the enjoyment of the present time. By-and-by in moving about the room, she slipped behind the bed-curtain. I heard a splash of water, and a drawer open and shut ; and then my hostess emerged spruce and clean, but not one whit more agreable or at her ease than she had been for the previous half-hour in her working dress.

Thème anglais

Mrs. Gaskell nous raconte ici ce qui lui arriva, un jour où voyageant dans le pays de Galles, elle fut invitée à prendre le thé chez une brave femme de village. Elle tenait tellement à être à l'heure au rendez-vous, qu'elle se présenta, en fait, un peu trop tôt. La vieille n'avait pas fini de mettre son petit intérieur en ordre. Elle était encore en costume de travail. Mais avec la plus parfaite aisance elle accueillit la visiteuse, la fit asseoir sur une chaise qu'elle venait d'épousseter, et se mit à causer, sans montrer autre chose que son plaisir à recevoir une dame de la ville. Puis, allant et venant dans la chambre, elle trouva le moyen d'achever sa toilette, tout en préparant un thé extraordinaire, fait de feuilles de mélisse et de cassis, relevé d'un peu de fleurs de tilleul ; et la romancière trouva le breuvage aussi frais et agréable dans sa simplicité que les manières de son hôtesse.

Version italienne

La singolare bellezza e la dolcezza degli aspetti dell' Italia, educa il senso estetico che si affina e si esercita nel rinnovarsi continuo di questi aspetti. Così la terra dolce e molle diventa dilettosa, così ricrea continuamente con nuove impressioni giojose. Di qui la spontanea e costante disposizione alla allegria che si alimenta e si appaga degli spettacoli naturali e semplici, senza che occorra suscitarla e mantenerla con quegli eccitamenti artificiali, destinati ad ottundere impressioni moleste, ai quali ricorrono i popoli più grossi o meno favoriti dalla sorte, per mettersi in grado di gioire. Gli Italiani hanno il privilegio d'una gioventù perenne, cioè si prolunga in essi per tutta la vita una condizione che presso i popoli meno vivaci ad affettivi dura soltanto per alcuni anni. Questa à forse la ragione di quella influenza che l'Italia in ogni tempo ha esercitato sopra gli stranieri.

Thème italien

Personne ne saurait s'étonner que le sens esthétique des Italiens soit si affiné. Il s'exerce grâce à la singulière beauté de leur pays et au renouvellement continuel des aspects qu'il offre aux yeux. Si, d'autre part, les habitants de l'Italie ont une disposition constante et spontanée à la gaieté,

Digitized by Google

la cause en est dans les spectacles naturels où cette tendance s'alimente et se satisfait sans excitations artificielles. Contrairement à des peuples que le sort a moins favorisés qu'eux, les Italiens ont une jeunesse qui, au lieu de durer seulement quelques années, se prolonge toute la vie. Si enfin, vous vous demandez d'où vient l'influence que l'Italie exerça, en tout temps, sur les étrangers, vous verrez qu'elle tient à la douceur délicieuse, à la beauté simple et toujours nouvelle de cet admirable pays, que la nature a doté d'un privilège qui se prolonge de lui-même, sans qu'il faille recourir à aucun effort bien grand pour le maintenir.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

V. MAGNIEN, *Iliade d'Homère*, texte grec. Hachette. En cours de publication.

Cette édition fait partie de la collection Hachette des classiques grecs et latins. Elle remplace l'édition Pierron. Dans l'établissement du texte, l'éditeur ne se laisse influencer par aucune théorie linguistique et nous donne généralement ce qu'une saine étude des manuscrits, des papyrus et des critiques anciens permet de donner. Au lieu de mettre les variantes au bas du texte, il les a réunies en un exposé très clair qui précède chaque chant et où l'on voit d'un coup d'œil ce qui appartient à Zénodote, à Aristarque, aux manuscrits, etc. Quelques-unes des difficultés, réelles ou prétendues, relevées par la critique ancienne ou moderne sont résumées très clairement dans l'introduction à chaque chant, et des solutions ingénieuses sont indiquées. Je suis sûr que beaucoup de ces critiques, prises au sérieux par leurs auteurs, paraîtront à bon droit hautement comiques aux élèves qui liront ces résumés. Enfin les introductions résument le contenu de chaque chant, en font saisir la structure poétique, indiquent les caractères de l'action, des héros, des personnages. Les annotations au bas du texte sont parfois discutables, mais en général elles sont pleines de bon sens et très utiles à l'intelligence du texte.

En somme, cette édition est digne de son auteur, qui est à la fois philologue et linguiste. On peut sans doute regretter que si peu de place soit donnée à l'archéologie. Mais des considérations matérielles ont sans doute forcé l'éditeur à sacrifier bien des choses souhaitables.

A. JURET.

P. COLLART, *Les Papyrus Bouriant*. Paris, Champion, 1926.

Dans mon compte rendu de cet ouvrage (*Bulletin* de mars), j'ai exprimé le regret de ce que des fac-similés n'y fussent pas joints. En réalité, il y a quatre fac-similés, mais ils manquaient accidentellement à l'exemplaire dont je me suis servi.

P. C.

W. SCHUBART, *Griechische Papyri. Urkunden und Briefe vom IV. Jahrh. v. Chr. bis ins VIII. Jahrh. n. Chr.* [T. I], *Text.* [T. II], *Kommentar.* Bielefeld-Leipzig, Velhagen et Klasing, 1927. (Sammlung lateinischer und griechischer Schulausgaben hrggb. von A. Kurfess und H. Schaal.)

Des esprits pessimistes ou trop critiques s'étonneront peut-être, et

Digitized by Google

s'indigneront, de voir publier un recueil de papyrus dans une collection à l'usage des classes. Il est déjà difficile de fixer sur les principaux auteurs grecs l'attention de beaucoup d'élèves, qui n'y trouvent aucune utilité, n'y prennent aucun agrément : peut-on leur demander de s'intéresser aux grimoires parfois mal écrits ou même mal pensés que le hasard nous conserva ? Cette manière de voir serait peu perspicace. Peut-être certains élèves ne se désintéressent-ils de l'antiquité que parce qu'elle est pour eux une collection de fantômes empêtrés dans leur prose d'art et leurs lieux communs, sans aucun rapport avec la vie et la réalité présentes ou même avec une vie et une réalité quelconques. Il serait assurément mauvais de travestir l'antiquité sous un déguisement moderne pour la rendre attrayante. Il est au contraire très opportun de faire saisir, à l'aide de documents contemporains et familiers, que Grecs et Romains ne sont pas des êtres de convention inventés par les pédagogues pour figurer dans des versions grecques ou latines, mais que, bien différents de nous sans doute, ils ont pourtant vécu, et connu des sentiments, des occupations, des préoccupations analogues aux nôtres. Le petit ouvrage de M. W. S. y peut efficacement aider. Il n'est d'ailleurs pas encombré de ce que quelqu'un appelait jadis un « fatras auquel on ne s'intéresse même pas dans la vie actuelle » : il voulait parler sans doute de ces quittances, registres d'impôt, détails juridiques et administratifs dont l'étude permet sans doute des synthèses très instructives pour la connaissance de l'histoire de la civilisation, mais met parfois à l'épreuve la patience même des spécialistes. M. W. S. n'a fait place dans son recueil qu'à peu de pièces de ce genre. Les textes qu'il a choisis illustrent surtout l'histoire, la civilisation générale et la vie, en même temps qu'ils instruisent sur l'orthographe, la langue, la façon d'écrire et le matériel à écrire des anciens. Le lecteur y apprend à connaître les principales abréviations profanes, et les *nomina sacra* (t. I, p. 75-76), y observe l'évolution de la prononciation, de l'orthographe, de la grammaire, la formation du style byzantin. Quant au fond, les lettres sont particulièrement nombreuses, et c'est le genre de textes le plus pittoresque et le plus vivant. Avec elles, avec les invitations, les questions aux oracles, quelques édits des rois et des préfets romains, quelques plaintes judiciaires, on se représentera de façon concrète ce que fut la vie réelle antique publique et privée, au moins dans la seule région que la documentation permette d'atteindre. Il y a bien un léger défaut, inévitable d'ailleurs, à cet enseignement par les textes : classés chronologiquement, et c'était le meilleur classement, ils présentent les notions dans un ordre parfois un peu dispersé : c'est ainsi qu'on apprend à propos d'un registre de bureau de poste l'organisation ptolémaïque de la chasse aux éléphants (n° 7). L'introduction du tome I fournira le cadre (§§ 1-11) et les notions générales sur la présentation des documents (§§ 12-20). Le cadre ne pouvait qu'être réduit à l'essentiel : il est du moins très net, et les notions générales (on ne voit pas pourquoi l'auteur y range le § 17 sur l'onomastique), datation, nom des mois, fractions, fabrication du papyrus, etc. suffisantes à la fin proposée. L'intelligence des pièces est rendue aisée par un commentaire qui pourra rendre à des apprentis même plus avancés que des élèves de l'enseignement secondaire des ser-

Digitized by Google

vices qu'ils demanderaient en vain à la chrestomathie de Mitteis et Wilcken [1].

P. COLLOMP.

Anthologie du XVIe siècle français, par JEAN PLATTARD (Nelson's, « Modern Studies » Series n° 32). Londres, Thomas Nelson and Sons, 1927, 256 p., 15 fr.

Ce charmant volume s'adresse en première ligne au public anglais, auquel il offre des textes judicieusement choisis dans la riche littérature française de la Renaissance. Le lecteur français relira avec plaisir quelques morceaux classiques et en trouvera d'autres moins connus, empruntés aux Conteurs, à Jean Lemaire de Belges, à Belleau, Du Bartas, Etienne Pasquier, à la « Littérature des Guerres de Religion ». Quelques fragments de Montaigne peignent l'homme au physique et au moral et nous font connaître les influences, qui ont contribué à sa formation intellectuelle. Les textes sont précédés d'une introduction courte et substantielle qui donne sur les auteurs et leurs œuvres des renseignements précis et les jugements d'un des meilleurs connaisseurs de cette période de notre littérature. L'introduction est suivie d'un chapitre, « La Renaissance des Lettres », qui groupe des textes de Commynes, Brantôme, Rabelais (Lettre de Gargantua à Pantagruel), de Du Bellay (Antiquités de Rome), de Montaigne (Journal), commentaire vivant des remarques faites sur la Renaissance, ses causes, « la découverte de la civilisation italienne » et du monde antique. Le lexique, à la fin du volume, ne donne l'explication que des mots hors d'usage ou rares.

Ce volume, illustré de portraits d'auteurs et de reproductions de documents, scène de la vie universitaire, fac-similé de l'écriture de Rabelais, vues de Saint-Cosme-lès-Tours où mourut Ronsard, de la tour de Montaigne, de l'abbaye de Ligugé, est imprimé avec le soin et le goût qui caractérisent les volumes sortis des presses anglaises.

F. Ed. SCHNEEGANS.

Albert DEMANGEON, *Belgique, Pays-Bas, Luxembourg (Géographie universelle publiée sous la direction* de P. Vidal de la Bache et L. Gallois, t. II), Paris, A. Colin, 1927 ; in-4°, 250 p., 1 carte hors texte, 40 pl., 53 fig.

Après la Grande-Bretagne, ses vis-à-vis sur la Mer du Nord, les Pays-Bas (au sens ancien et général du mot) : ordre si naturel que certaines études tectoniques, climatiques et maritimes du tome Ier (signalé ici même dans le N° de février 1928 p. 000) n'ont pas eu besoin d'être reprises dans le tome II. Le volume étant du même auteur que le précédent, il est superflu

---

[1]) Au n° 17: τοῦ δὲ πατρὸς ἡμῶν ἐξελθόντος .... εἰς δὲ τὸν Ἡρακλείδην χωρισθέντος .... μετήλλαχεν τὸν βίον M. S. annote que la construction est troublée, mais il ajoute: « Construire le génitif absolu avec le sujet du verbe personnel n'est pas une faute, mais une façon de parler tout à fait habituelle. » Pourtant au n° 20: ἵνα τοῦ ἐγκαλουμένου Λύκου κατασταθέντος ἐπαναγκασθῇ il annote: « Construction fausse; Lykos doit être le sujet. »

Digitized by Google

d'y louer à nouveau les mêmes vertus de solidité, de clarté (textes et cartes [1]), de forte culture dans les sciences humaines. Une difficulté nouvelle se présentait cette fois : la Grande-Bretagne, isolée par les eaux, est évidemment une unité géographique aussi bien que politique ; mais la Belgique, le royaume des Pays-Bas, le Luxembourg dont les frontières sont le résultat dans tant d'accidents, de compromis, d'intrigues et ont vu si souvent leur tracé commandé par des soucis d'équilibre européen fort étrangers aux pays mêmes qui devaient porter le poids de décisions contraires à leurs besoins et à leurs vœux ? Le plan de la collection est impérieux ; les grandes divisions doivent suivre les frontières d'Etat. Je ne jurerais pas que cette contrainte — dont je ne discute pas ici la nécessité — n'ait quelquefois gêné M. Demangeon ; a fallu étudier deux fois l'Ardenne et la Campine ; détacher le Luxembourg des hautes terres et côtes lorraines et de la vallée mosellanne.... Il s'est tiré de cet embarras le plus élégamment du monde, — en évitant de le dissimuler. La partie consacrée à la géographie humaine témoigne, comme précédemment, d'un sens très juste et très fin de l'évolution historique. Les objections qu'un critique vétilleux pourrait soulever sont très rares. P. 203, M. Demangeon écrit « Bruges offre un exemple célèbre des facteurs géographiques qui déterminent la grandeur et le décadence des villes ». Cette formule enthousiaste est-elle parfaitement juste ? L'admirable exposé de M. Pirenne, au tome II de l'*Histoire de Belgique*, montre que le déclin du commerce brugeois eut des causes sociales tout autant que physiques. P. 144 et 145, à propos de l'histoire du Luxembourg, il me semble entrevoir une certaine confusion entre la notion d'Empire et celle d'Allemagne, si profondément différentes au moyen âge ; la culture de l'Empereur Henri VII était toute française. P. 158 : peut-on vraiment expliquer le protestantisme des provinces du Nord par leurs affinités germaniques ? P. 159 : l'application du nom de Pays-Bas aux anciennes *Provinces Unies* n'est-il pas l'effet d'un transfert onomastique très récent, datant des événements de 1815 et 1830 ? pour les hommes du XVIIe siècle, les Pays-Bas, c'était la Belgique d'aujourd'hui. Dans les deux pages d'introduction, on trouvera un raccourci saisissant de la place des Pays-Bas dans l'histoire de l'Europe. Leur « vocation commerciale, inscrite sur la carte, demeura d'abord latente..... C'est la colonisation germanique qui renverse leur horizon. Cessant d'être isolés au centre du monde, ils deviennent le centre d'un monde nouveau. » On ne saurait mieux dire.

Marc BLOCH.

CH. RIEFFEL, *Aide-mémoire grammatical français-allemand, Französisch-Deutsches Grammatisches Hilfsbuch. Stuttgart*, Adolf Bonz et Comp., libraires-éditeurs, 1927, in-8°, 316 p.

Ce n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, un aide-mémoire utile aux deux langues. Bilingue, il est vrai, il offre aux Français qui vou-

[1]) Une seule carte me paraît appeler une sérieuse objection : c'est le plan de Bruxelles (p. 91) ; le relief n'y est point indiqué : comment comprendre Bruxelles sans ses « montagnes » ?

Digitized by Google

draient en tirer profit pour se perfectionner en allemand, l'immense avantage de donner la traduction immédiate des nombreux exemples tirés du français. Mais son but est uniquement de faire entrer dans les subtilités grammaticales de la langue française : il semble avoir été composé à l'intention des provinces désannexées. But aussi noble qu'utile ! L'auteur cherche à faciliter à ses compatriotes la pratique du français. Loin de les traiter en débutants, il les aide — toujours par l'exemple — à s'orienter rapidement sur les difficultés essentielles, sans omettre de signaler comme telles les tolérances du décret de 1901. L'utilité de ce travail est incontestable, car tous les cas y sont minutieusement étudiés et classés. C'est un livre qui peut rendre service aux milieux auxquels l'auteur le destine : Commerce, Industrie, Banque, Administrations, Ecoles.

A. S.

Digitized by Google

Bibliothèque nationale et universitaire

Quelques acquisitions récentes

A (Collections. Bibliographie)

112.029 **Selinek** (H.), *Etudes tschécoslovaques.* Paris (Bossard), 1927, in-8°, 362 p.

500.149 *Papsturkunden in Spanien.* Vorarbeiten zur Hispania Pontificia. I. Katalanien. *(Abhandl. der Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen)*, Ph. Hist. Kl., N. F., XVIII, 2, 3.

Das Rheinische Osterspiel... hrsg. v. Hans Ruff. *Ib.*, XVIII, 1, 1925.

500.634 ^ **Grant** (Marz A.), *The ancient rhetorical theories of the laughable.* The Greek rhetoricians and Cicero. Madison, 1924, in-8°. (Univ. of Wiscontin Studies in language, n. 21).

12.802 **Rye** (Reginald A.), *The student's guide to the libraries of London...* 3e éd. Londres (Univ. of London Press), 1927, in-8°, 580 p.

112.029 *L'Università de Roma.* Rome, 1927, in-8°, 274 p.

500.149 **Wrusch** (Bruno), *Neue Forschungen über die drei oberdeutschen liges, Bauvariorum, Alamannorum, Ribuariorum. Abhandl. der Wiss. Gesellsch. zu Göttingen.* (Ph. Hist. Kl., N. F. XX, 1.)

12.787 *Gutenberg-Festschrift*, hrsg. von A. Ruppel. Mayence (Gutenberggesellsch.), 1925, in-4°, XVI + 448 p.

500.403 **Groult** (O), *Les mystères des Pays-Bas et la littérature espagnole du XVIe s.* (Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'hist... de Louvain.) Louvain, 1927, in-8°, 288 p.

500.621 **Mill** (Anna J.), *Mediaeval plays in Scotland.* (St-Andrews Univ. Publicat., n. 24.) Edimbourg, 1927, in-8°, 356 p.

500.431 **Sanders** (H. A.) et **Schmidt** (Carl), *The minor prophets in the Freer collection... (Univ. of Michigan Studies*, Human. Series, 21.) New-York, 1927, in-8°, 436 p.

111.032 **Gelzer** (M.), *Gemeindestaat u. Reichsstaat in der römischen Geschichte.* [Rektoratsrede]. Frankfurt, Universitätsreden. XIX. Francfort, 1924, in-8°, 19 p.

500.272 *Mémoires de la Société finno-ougrienne*, LV, 1926 ; LVI, 1927.

500.075 [132] **Bayet** (Jean), *Les origines de l'Hercule romain.* Paris Boccard), 1926, in-8°, 502 p. (*Bibl. des Ecoles franç. d'Alt. et Rome*, 132).

500.560 **Meckelein** (R.), *Bibliographie des Bibliotheks- und Buchwesens. (Beiheft z. Zentralblatt f. Bibliothekswesen)*, Leipzig, 1923, 1925, in-8°.

500.041 **Saucius-Saveanu** (T.), *Cultura cerealebor in Grecia antica.* Bucarest, 1925, in-8°, 218 p. (Studie si cercetari, X.)

Digitized by Google

500.548 a **Delatte** (A.), *Les manuscrits à miniatures et à ornements des bibliothèques d'Athènes.* (Bibl. de la Faculté de phil. et lettres de l'Univ. de Liége, fasc. 34). Paris, 1926, in-8°, 128 p. + 48 pl.

500.419 **Bourjade** (J.), *Essai d'interprétation psycho-pédagogique des formes enfantines de l'explication causale chez quelques écoliers.* (Annales de l'Univ. de Lyon, N. S., II, fasc. 39.) Lyon, 1927, in-8°, 165 p.

12.788 **Walzel** (Oskar), *Handbuch der Literaturwissenschaft*, avec collabor. de E. Bethé. Berlin (Athenaion), 1926 sq., in-4°.

Bh (Beaux-Arts. Archéologie)

500.080 *Dessins et peintures des maîtres du XIXe siècle à nos jours*, publiés par la maison Braun et Cie. Série II, vol. I. 1926, 1927, in-4°, Paris, Londres, Dornach, New-York.

IV b **Séchan** (Louis), *Etudes sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique.* Thèse. Paris, 1926, in-8°, 642 p.

500.012 *Oberrheinische Kunst.* Vierteljahresbericht der oberrheinischen Museen. I, 1927. Fribourg en B., in-4°.

500.086 **Mader** (F.), *Die Kunstdenkmäler v. Bayern.* XVI. Stadt Landshut. Munich, 1927, in-8°, 537 p.

16.490 **Schreiber** (W. L.), *Handbuch der Holz- u. Metallschnitte des XV. Jahrh.* Stark vermehrte Umarbeitung des Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au XVe s.. 3 vol. Leipzig (Hirsemann), 1926, 1927, in-4°.

16.491 **Farcy** (L. de) et **Houdebine** (T. L.), *Monographie de la cathédrale d'Angers.* Angers, 1926, in-4°, 262 p.

16.494 **Herzfeld** (Ernst), *Der Wandschmuck der Bauten von Samarra u. seine Ornamentik.* (Forschungen zur islamischen Kunst, de Sarre, I.) Berlin (Reimer), 1923, in-4°, 236 p. + 150 pl.

16.509 **Delen** (A. J.), *Histoire de la gravure dans les anciens Pays-Bas et dans les provinces belges, des origines à la fin du XVIIIe s.* Paris-Bruxelles (Van Oest), 1924..., in-4°.

16.498 **Oursel** (C.), *La miniature du XIIe s. à l'abbaye de Citeaux, d'après les manuscrits de la Bibl. de Dijon.* Dijon, 1926, in-4°, 84 p.

116.871 **Petraccone** (Enzo), *La commedia dell' arte.* Napoli (Ricciardi), 1927, in-8°, 458 p.

116.873 **Navarre** (O.), *Le théâtre grec.* Paris (Payot), 1925, in-8°, 280 p.

116.872 **Diehl** (Ch.), *Manuel d'art byzantin*, 2e éd. Paris (Picard), 1925, 1926, 2 vol. in-8°, 946 p.

16.497 **Lasteyrie** (R. de), *L'architecture religieuse en France à l'époque gothique.* I. Paris (Picard), 1926, in-4°, 544 p.

16.501 *Handbuch der altarabischen Altertumskunde*, par D. Nielden, avec la collabor. de Hommel, Rhodokanakis. I. *Die altarabische Kultur. Paris* (Geuthner), Leipzig (Harrassowitz), 1927, in-4°.

16.499 **Galling** (K.), *Der Altar in den Kulturen des alten Orients.* Berlin (Curtius), 1925, in-4°, 108 p.

Digitized by Google

116.875 **Pijoan** (I.), *Antique marbles in the collection of the Hispanic Society of America.* New-York (Hispanic Society of America), 1917, in-8°, 36 p.

16.516 **Mouratow** (P.), *L'ancienne peinture russe*, traduit par A. Caffé, Rome, Stock, 1925, 4°, 182 p.

116.916 **Lambert** (F.), *Byzantinische und westliche Einflüsse in ihrer Bedeutung für die sächsische Plastik und Malerei im 12. Jahrh.* (Thèse Berlin). Charlottenburg (Hoffmann), 1926, in-8°, 104 p.

116.918 **Simon** (Gertrud), *Die Ikonographie der Grablegung Christi ... vom 9—16. Jahrh.* Thèse, Rostock, 1926, in-8, 108 p.

16.524 **Stavenow** (Ake), *En studie i frihetstidens arkitekturhistoria.* Thèse. Uspal (Almquist), 1927, in-8°, 362 p.

116.921 **Hoogeven** (Douwe M.), *De profundidate expressa in pictura graeca antiqua.* Thèse Leyde. Haarlem (Loosjes), 1925, in-8°, 104 p.

16.525 **Kiellberg** (E.), *Studien zu den attischen Reliefs des V. Jahrh.* Thèse Lund. Upsal (Almquist), 1926, in-8°, 148 p.

116.925 *Sorolla in the collection of the Hispanic Society of America.* New-York, 1926, in-8°, 108 p. [Hispanic Notes and monographs.]

16.527 **Essen** (Carel Claudius van), *Did Orphic influence on Etruscan tomb paintings exist?* Amsterdam (Paris), 1927, in-8°, 95 p. Thèse d'Utrecht.

500.082 *Monuments de l'Egypte gréco-romaine*, publiés par la Soc. archéol. d'Alexandrie. I, 1926. Bergamo (Istituto d'arti grafiche), in-4°.

C (Philologie)

151.019 **Conley** (C. H.), *The first english translators of the classics.* New-Haven (Yale Univ. Press), 1927, in-8°, 158 p.

151.020 **Stephens** (Ferris S.), *Studies of the cuneiform tablets from Cappadocia.* Diss. 1925, in-8°, 58 p.

19.198 **Kassowsky** (Haim Joshua), *Concordantiae totius Mischnae omnes voces....* I. Francfort (Kauffmann), 1927, 2 vol., in-4°, 1868 + 39 p.

151.021 **Novotny** (Fr.), *Platonovy listy a Platon.* Brno, 1926, in-8°, 100 p.

19.203 *Die Yäst's des Avesta, übersetzt und eingeleitet von H. Lommel*, Göttingen (Vandenhoeck), 1927, in-8°, 211 p.

19.210 **Cassirer** (E.), *Sprache u. Mythos.* Ein Beitrag zum Problem der Götternamen. Leipzig (Teubner), 1925, in-8°, 87 p. [Studien der Bibliothek Warburg, VI.]

151.043 **Kieckers** (E.), *Historische griechische Grammatik*, II, III. Berlin (De Gruyter), 1926, 2 vol., in-8° (Sammlung Göschen).

500.143 **Marmorstein** (A.), *The old rabbinic doctrine of God.* I. Londres, 1927, in-8°, 217 p. (Publications Jew's College, 10).

151.050 **Obermiller** (E.), *Indices verborum sanscrit-tibetan and tibetan-sanscrit....* Leningrad, 1927, in-8°, 123 p. [Bibliotheca buddhica, XXIV].

151.038 **Heiland** *(H.), Aristoclis Messinii reliquae.* Diss Giessen (O. Meyer), 1925, in-8°, 107 p.

151.040 **Pütz** (T.), *De M. Tulli Ciceronis bibliotheca.* Diss. Monasterii Westfalorum (Theissing), 1925, in-8°, 99 p.

Digitized by Google

19.204 **Lidzbarski** (M.), *Ginza. Der Schatz oder das grosse Buch der Mandäer*, übersetzt und erklärt. [Quellen der Religionsgesch. XIII], 1925, in-8°, 617 p. Göttingen (Vandenhœck).

151.044 **Vliet** (Jacobus van), *De praetoriae atque amicorum cohortibus. Specimen litterarium inaug.* Trajecti ad Rhenum (Boesch), 1926, in-8°, 64 p.

Cd (LITTÉRATURES MODERNES)

170.802 **Waddell** (Helen), *The wandering scholars*. Londres (Constable). 1927, in-8°, 292 p.

170.877 **Jordan** (R.), *Handbuch der mittelenglischen Grammatik*. I. Heidelberg (Winter), 1925, in-8°, 273 p.

14.291 *Catherine de Bourbon*, Lettres et poésies, publiées par R. Ritter. Paris, Champion), 1927, in-8°, 233 p.

166.369 **Brauer** (H.), *Die Bücherei von St-Gallen u. das althochdeutsche Schrifttum*. Halle, 1926, in-8°, 163 p. [Hermaea, XVII].

Heep (Martha), *Die Colloquia familiaria des Erasmus u. Lucian*. Ib. 1927, in-8°, 74 p. [Hermaea, XVIII].

500.143 *Studien über Amerika u. Spanien*, hrsg. von K. Sapper, A. Franz u. A. Hämel. Fasc. 1. **Hämel** (A.), *Studien zu Lope de Vega Jugenddramen*, 1925 ; — fasc. 2. **Heinermann** (T.), *Untersuchungen zur Entstehung der Sage von B. del Carpio*, 1927, Halle (Niemeyer), 1925 sq., in-8°.

170.930 **Marcuse** (H.), *Schiller-Bibliographie*. Berlin (Fraenkel), 1925, in-8°, 137 p.

14.303 **Bustico** (G.), *Bibliographia di Vittorio Alfieri*. 3e édit., Firenze (Olschki), 1927, in-8°, 260 p.

14.304 **Rizzo** (T. Lucrezio), *La poesia sepolcrale in Italia*. Napoli (Perrella), 1927, in-8°, 320 p.

170.752 **Frascino** (Savatore), *Testi italiani antichi*. (Sammlung altfranzös. Übungstexte, V). Halle, 1925, in-8°, 54 p.

170.941 **Greene** (R.), *Friar Bacon and friar Bungay, 1594*. [Malone Society Reprints, 1926], Oxford, 1926, in-4°, 36 p.

500.150 *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, hrsg. v. J. Schnetz. I. 1925... Munich (Oldenbourg).

170.955 **Cohen** (G.), *Le séjour de Saint Evremond en Hollande et l'entrée de Spinoza dans le champ de la pensée française*. Paris (Champion), 1926, in-8°, 96 p.

168.727 **Heusler** (Andreas), *Deutsche Vorgeschichte* (Grundriss der germanischen Philologie, VIII, 1, 2). Berlin, 1925-1927, in-8°, 2 vol.

170.787 **Naumann** (H.), *Die deutsche Dichtung der Gegenwart*... 3e éd. Stuttgart (Metzler), 1927, in-8°, 384 p.

14.294 **Luther** (Arthur), *Geschichte der russischen Literatur*. Leipzig (Bibliogr. Institut), 1924, in-8°, 489 p.

14.295 **Vondrak** (Wenzel), *Vergleichende slavische Grammatik*. I. 2e éd., 1924. Göttingen (Vandenhœck), 1924, in-8°, 742 p.

170.828 **Kluckhohn** (P.), *Die deutsche Romantik*. Bielefeld u. Leipzig (Veltagen), 1924, in-8°, 286 p.

Digitized by Google

170.748 **Roujon** (J.), *La vie et les opinions d'A. France.* Paris (Plon), 1925, in-8°, 275 p.

170.750 **Piur** (P.), *Petrarcas Buch ohne Namen u. die päpstliche Kurie.* (Deutsche Vierteljahrsschr. f. Literaturwiss. u. Geistesg., VI). Halle (Niemeyer), 1925, in-8°, 416 p.

170.768 **Petersen** (J.), *Die Wesensbestimmung der deutschen Romantik.* Leipzig (Quelle), 1926, in-8°, 203 p.

500.145 *Teuthonista. Zeitschr. f. deutsche Dialektforschung u. Sprachgeschichte*, publ. par Teuchert. Bonn (Schröder), 1924 sq.

14.289 **Tatlock** (J.) et **Kennedy** (A. G.), *A concordance to the complete works of Chaucer and the Romantik of the Rose.* Washington (Carnegie), 1927, in-4°, 1111 p.

170.826 **Bebermeyer** (G.), *Tübinger Dichterhumanisten :* Bebel, Frischlin, Flayder. Tübingen (Laupp), 1927, in-8°, 108 p.

170.790 **Reynaud** (L.), *Le romantisme. Les origines anglo-germaniques. Le réveil du génie français.* Paris (Colin), 1926, in-8°, 288 p.

170.850 **Kaufmann** (Henning), *Die Dichtung der Rheinlande*, eine landschaftliche u. örtliche Bibliographie. Bonn, Leipzig (Schroeder), 1923, in-8°, 128 p.

170.829 **Singer** (J.), *Die Artussage.* Berne-Leipzig (Drechsel), 1926, in-8°, 24 p.

500.148 *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte...* hrsg. von P. Merker et W. Stammler. Berlin (De Gruyter), 1925, sq.

170.899 **Rameckers** (J. M.), *Der Kindesmord in der Literatur des Sturm- u. Drang-Periode.* Diss. Amsterdam, Rotterdam (Nijgh), 1927, in-8°, 279 p.

170.898 **Liefde** (C. L. de), *Le Saint-Simonisme dans la poésie française entre 1825 et 1865.* Haarlem, 1927, in-8°, 192 p.

170.709 **Castro** (Americo), *El pensamiento de Cervantes.* Madrid (Hernando), 1925, in-8°, 408 p.

170.902 **Larrano** (Mariano S. de), *Clasicos castellanos.* Madrid (La Lectura), 1922-27, in-8°, 3 vol.

170.903 **Calderon de la Barca**, *Autos sacramentales*, éd. Angel Valbuena Prat. Madrid (La Lectura), 1926-27, in-8°, 2 vol.

170.814 **Read** (W. A.), *Louisiana Place-Names of Indian origin.* Baton Rouge (Luisiane), 1927, in-8°, 72 p.

170.815 **Steele** (Mary S.), *Plays and masques at Court during the reigns of Elizabeth James and Charles.* Thesis... of Cornell Univ. New-Haven (Yale Univ. Press), 1926, in-8°, 300 p.

170.819 **English** (J. H.), *The alternation of H and Finold spanish.* Diss. Columbia Univ. New-York (Instituto de las Epañas), 1926, in-8°, 163 p.

170.821 *Bibliography of Scandinavian philology*, 1925-26. Kobenhavn (Gyldendalske Boghandel), 1927, in-8°, 67 p. (Saertryk of Acta philologica scandinavica, 1927, p. 327-395.)

170.825 **Hallays** (A.), *Les solitaires de Port-Royal.* Paris (Plon), 1927, in-8°, 125 p.

Digitized by Google

D (HISTOIRE, GÉOGRAPHIE)

192.327 **Wertheimer** (Fr.), *Von deutschen Parteien u. Parteiführern im Ausland.* Berlin (Zentral-Verlag), 1927, in-8°, 251 p.

28.140 **Abadie** (M.), *Les races du Haut-Tonkin de Phong-tho à Langson.* Paris (Soc. d'édit. géogr., maritimes et coloniales), 1924, in-8°, 194 p.

500.557 **Willemsen** *(K. A.), Kardinal Napoleon Orsini* (1263-1342). (Histor. Studien, 172). Berlin, 1927, in-8°, 237 p.

500.151 **Savina** S(.) et **Bernard** (D)., *Dépt du Finistère. Cahiers de doléances des sénéchaussées de Quimper et Concarneau.* (Collect. de documents inédits sur l'hist. économ. de la Révol., 75). Rennes, 1927, in-8°.

192.392 **Wininger** (S.), *Grosse Jüdische National-Bibliographie.* I. 1925, II. 1927.... Cernauti, in-8°.

192.388 **Harden** (M.), *Von Versailles nach Versailles.* Hellerau-Dresden (Avalun-Verl.), 1927, in-8°, 640 p.

192.006 **Jakobsson** *(O.), Daimon och Agathos Daimon.* Thèse. Lund (Ohlson), 1925, in-8°, 202 p.

15.454 **Steinacker** (H.), *Die antiken Grundlagen der frühmittelalterl. Privaturkunde.* Leipzig (Teubner), 1927, in-8°, 171 p.

28.134 **Alföldi** (A.), *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien.* I. II. Berlin (De Gruyter), 1924, 1926, 2 vol., in-8°, 91 p. + 104 p. + 11 fol.

192.397 **Bachem** (K.), *Vorgeschichte, Gesch. u. Politik der Deutschen Zentrumsparteien.* Köln (Bachem), 1927, 3 vol., in-8°, 353 + 439 + 453 p.

192.396 *Testi fiorentini del Dugento...* a cura di A. Schiaffini. Firenze (Sansoni), 1926, in-8°, 336 p.

500.344 *Jahrbuch der geographischen Gesellschaft zu Hannover.* Hanovre (Göhmann), 1927, in-8°.

28.188 **Wilke** (G.), *Die Religion der Indogermanen in archäol. Beleuchtung.* Leipzig, 1923, in-8°, 254 p.

500.280 **Ebert** (Max), *Vorgeschichtliches Jahrbuch.* I. 1924, II. 1925. Berlin (De Gruyter), in-8°.

192.118 **Otto** *(W.), Kulturgeschichte des Altertums.* Munich (Beck), 1925, in-8°, 175 p.

192.014 **Cramer** (Otto), *Die innere Politik Ludwigs XI von Frankreich.* Thèse. Köln (Rödde), 1927, in-8°, 116 p.

28.073 **Kammerer** (A.), Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie. Paris (Geuthner), 1926, in-8°, 198 p.

28.075 **Bruchet** (Max), *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie.* Lille (Danel), 1927, in-8°, 496 p.

28.074 **Aubin** (H.), **Müller** (J.), *Kulturströmungen u. Kulturprovinzen in den Rheinlanden.* Bonn (Röhrscheid), 1926, in-8°, 232 p.

192.176 **Haumant** (E.), *La Yougoslavie.* Etudes et souvenirs. Paris (Ligue des universitaires serbo-croato-slovènes), 1919, in-8°, 307 p.

28.088 **Péquart** (Marthe et Saint-Just) et **Le Rouzic,** *Corpus des signes gravés des monuments mégalithiques du Morbihan.* Paris (Picard), 1927, in-8°, 366 p. + 138 pl.

Imprimerie Alsacienne St rasbourg — Le gérant: A. Schana

Digitized by Google

FI
3101
.B8

JUN 5 1928

6e ANNÉE
No 7

1928
1er MAI

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISSANT
LE 1er DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

EN DÉPOT
A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide: France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro: France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

Digitized by Google

SOMMAIRE

		Pages
I. A. PIGANIOL,	*Le Congrès de Rabat* (avril 1928)	259
II.	**Chronique.**	
	Réunions du Samedi (Histoire littéraire, p. 263. — Histoire des religions, p. 264).	
	Visites de professeurs étrangers	266
CH. BLONDEL,	*Les Cours universitaires de Davos*	267
III. R. DURAND,	*Le Concours de l'agrégation de grammaire en 1927* (suite)	269
IV.	**Concours et examens.**	
	1. — *Notes bibliographiques sur les auteurs des programmes.*	
A. GRENIER,	*Sénèque, De Beneficiis*	276
	2. — *Textes à traduire et à commenter.* (Grec, p. 278. — Allemand, p. 279. — Italien, p. 281.)	
	3. — *Sujets donnés aux examens de la Faculté.* Certificat d'études supérieures de géographie	283
V.	**Revue bibliographique.**	
P. CHANTRAINE,	*Histoire du Parfait grec* (A. OGUSE)	284
E. F. GAUTIER,	*L'Islamisation de l'Afrique du Nord* (M. BLOCH) . .	289
M. A. BOIARDO,	*Orlando innamorato* (G. MAUGAIN)	291
SAINZ-RODRIGUEZ,	*Introduccion a la historia de la literatura mistica en España* (J. F. PASTOR)	292
VI.	**Bibliothèque nationale et universitaire.**	
	Quelques acquisitions récentes	293
VII.	**Table des matières** (1927-1928)	299

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

Digitized by Google

6e ANNÉE
No 7

1928
1er MAI

Le Congrès de Rabat

(Avril 1928)

L'Institut des Hautes Etudes Marocaines, créé en 1920 sur l'initiative de M. G. Hardy, a coutume de convoquer en Congrès périodiques les savants qu'intéresse l'histoire de l'Afrique du nord. Le VIe Congrès, qui s'est tenu cette année, et auquel le Directeur de l'Instruction Publique, M. Gotteland, et le Directeur de l'Institut, M. Lévi-Provençal, avaient voulu donner un éclat particulier, a été l'occasion pour nous de prendre connaissance des résultats acquis par le labeur admirable des érudits qui se sont voués à l'étude des antiquités, des monuments islamiques, des langues, des mœurs du Maghreb occidental.

Le Congrès fut précédé d'une excursion à travers le Maroc, au cours de laquelle nous ont été présentés les monuments les plus significatifs de l'art islamique de l'Occident. Je retiendrai surtout les œuvres sévères et grandioses qui sont dues aux Almohades du XIIe siècle, et particulièrement à ce sultan Yakoub el Mansour, qui vit si grand et construisit à Rabat cette immense enceinte que la ville indigène ne put jamais remplir, mais hors de laquelle la ville française déborde déjà. A lui nous devons ces portes d'un goût si simple et si noble, Bab er Rouah de Rabat, porte de la Kasba des Oudaïa, et surtout les deux minarets, contemporains de la Giralda, la tour Hassan de Rabat, la Koutoubia de Marrakech. Les spécialistes, qui nous invitèrent à admirer leur masse imposante, leur décoration ingénieuse, nous firent aussi toucher du doigt les infirmités de cet art séducteur : les fausses coupoles à arcs nervés n'ont point de rôle constructif, mais sont tendues, comme un décor ; l'utilisation du bois à la retombée des voûtes dispense d'un appareillage complexe de pierre. A l'art si grave des Almohades succède, à la fin du XIIIe siècle et surtout au XIVe, la perfection délicate et savante, l'invention féconde, et déjà empreinte d'un peu de préciosité, de l'art des Mérinides. Nous avons admiré à Salé cette audacieuse porte de la Mer, Bab el Mrisa, sous laquelle passaient autrefois les galères, et plus encore les cours délicieusement décorées des médersas de Fès, qui datent du XIVe siècle et marquent comme l'apogée de l'art du Maghreb. Du haut des toits de la médersa Attarine, nous entrevîmes, dans la cour de la mosquée Karaouiine, un kiosque datant des Saaddiens du XVIe siècle, réminiscence féérique de l'Alhambra : la même virtuosité éblouissante, mais marquée par la décadence, se donne libre carrière aux tombeaux des sultans Saadiens de Marrakech. Enfin nous n'avons pas

Digitized by Google

négligé les ambitieuses constructions de Moulay Ismaïl, ce contemporain de Louis XIV, qui voulut éclipser à Meknès les splendeurs de Versailles : nous le soupçonnons grandement d'avoir dérobé, pour Bab Mansour et pour les portiques de ses palais, des colonnes romaines.

Près de la ville sainte de Moulay Idriss, la visite de Volubilis réservait aux archéologues les plus précieux enseignements. Le nom de M. Louis Châtelain, directeur du service des Antiquités, qui a consacré à l'exploration de ces ruines tant d'années de labeur et d'abnégation, doit demeurer associé à cette grande œuvre. Ce savant a fait surgir du sol toute une moisson d'inscriptions, — dont certaines offrent pour l'histoire des institutions municipales des indications uniques, — et des œuvres d'art dont peu de musées possèdent les équivalents, un curieux chien de bronze, un éphèbe à cheval, joyau du Ve siècle, et des œuvres décoratives comparables aux plus notables du début de l'Empire. Mais surtout les fouilles de Volubilis ont révélé un art pénétré d'influences orientales et qui annonce déjà le goût byzantin : de quelle date sont ces architectures étranges ? Après quelques hésitations et quelques débats, nous avons incliné à dater du temps des Sévères les plus typiques de ces monuments. La publication des ruines de la place Capitoline, si M. L. Châtelain croit pouvoir en maintenir la date au début du IIIe siècle, fournira à l'archéologie romaine un jalon précis et obligera sans doute à modifier bien des théories. M. Châtelain nous a développé le vaste programme qu'il s'est assigné pour les campagnes prochaines ; le dégagement des portes de l'enceinte, l'exploration du réseau des canalisations promettent à l'histoire et à l'archéologie romaines des données tout à fait neuves.

Après le Congrès, une excursion à Larache permit d'étudier les fouilles que les savants espagnols viennent de commencer à l'emplacement de Lixus.

C'est à l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, à Rabat, que se tinrent les séances du Congrès. M. Gsell présida la section consacrée à l'étude des antiquités préislamiques. Lui-même traita de l'histoire des exploitations minières dans l'Afrique du nord : aucun texte ne mentionne une activité minière des Phéniciens, aucune inscription n'atteste celle de Rome ; l'exploitation des mines du Maghreb ne date que de la période islamique. La préhistoire bénéficia des études du R. P. Kohler et de M. Russo : le R. P. Kohler a exploré près de Tanger la grotte des Idoles, probablement consacrée à Hercule et proche des lieux où l'on rendait un culte à Antée ; M. Russo insista sur la nécessité d'étudier les niveaux des terrasses au bord des oueds, cette recherche étant la préface nécessaire à l'établissement d'une chronologie préhistorique. A l'histoire des religions fut consacrée une communication de M. Carcopino sur le culte des Cereres dans l'Afrique du nord, rapproché du culte de la Déméter sicilienne et de la Cérès romaine : il est particulièrement curieux d'observer que la date de la fête romaine (13 décembre) est encore aujourd'hui en Sicile celle de la fête de S. Lucia, héritière de la déesse. MM. Albertini et Poinssot traitèrent de documents inédits du Sud Algérien et de Carthage. M. Châtelain présenta une inscription chrétienne de Volubilis, datée par M. Carcopino, attestant que la ville romaine survivait à la veille de la conquête arabe.

Digitized by Google

A la section de l'histoire de l'art islamique, des communications d'un intérêt exceptionnel rattachèrent le développement de l'art musulman soit à celui de l'art chrétien d'Occident, soit à celui de l'art byzantin ou de l'art mésopotamien. C'est selon une méthode analogue que, l'année dernière, au Congrès de Belgrade, les byzantinistes s'attachaient à fixer des liaisons entre l'art byzantin, d'une part, et, d'autre part, l'art chrétien ou l'art oriental. M. Georges Marçais, président de la section, démontra l'origine mésopotamienne des faïences qui décorent le mihrab de la mosquée de Kairouan. M. Lambert étudia les voûtes nervées hispano-moghrébines du XIe siècle et leur influence possible sur l'architecture française : la coupole à voûte nervée dut être d'usage courant en Espagne depuis la fin du Xe siècle jusqu'à l'avènement de la voûte à stalactites, au début du XIIe ; elle fut connue par les croisés français au cours des guerres d'Espagne ; les nervures des monuments musulmans n'avaient qu'un rôle purement décoratif, mais les maîtres chrétiens d'Occident, qui imitèrent ce parti, leur assignèrent un rôle constructif : de l'union entre la voûte d'arêtes et la voûte nervée musulmane naquit la croisée d'ogives. M. H. Terrasse étudia les influences byzantines à la mosquée El Hakam de Cordoue (Xe siècle). M. de Cénival prouva, par l'étude de documents inédits, que la médersa saadienne de Ben Youssef à Marrakech n'avait pas succédé, contrairement à l'opinion établie, à une médersa mérinide.

Autour de M. W. Marçais se groupèrent les linguistes. Cette section fit adopter au Congrès deux vœux d'une importance particulière : elle jeta les bases d'un *Atlas linguistique de l'Afrique du nord*, et, d'autre part, sur la proposition de M. Gsell, projeta l'établissement d'une carte historique de la Berbérie du VIIe siècle au XVIe.

La section géographique était présidée par M. Arbos. Je note, un peu au hasard, les communications de M. Larnaude, sur l'émigration temporaire des Algériens et particulièrement des Kabyles en France, — de M. Ricard, sur l'émigration des Juifs marocains dans l'Amérique du sud au XIXe siècle, — de M. Charton, sur le peuplement européen au Maroc. Cette section fit approuver par le Congrès un vœu en faveur de l'établissement d'un inventaire méthodique des ressources hydrologiques du Maroc.

La section juridique, présidée par M. Milliot, s'attacha particulièrement à étudier les problèmes que pose la juxtaposition, dans l'Afrique du nord, du droit français et des droits indigènes ; il y fut insisté, en particulier par M. Surdon, sur la nécessité de procéder à la rédaction des coutumes berbères.

Parmi tant de travaux originaux, je noterai encore une communication de M. le docteur Renaud sur l'histoire de la médecine chez les Arabes d'Occident, insistant sur le caractère retardataire de la science musulmane occidentale, — et une communication de M. Noiville sur le culte de l'étoile du matin chez les Arabes de Petra et les origines de la fête de l'épiphanie.

Le programme seul de ces séances suffit à attester la diversité et la profondeur des recherches auxquelles se livre cette école de savants français du Maroc avec une telle allégresse et une telle ferveur. Une séance consacrée à des communications arabes prouva qu'un grand effort était tenté aussi pour associer les savants musulmans à la tâche des Occiden-

Digitized by Google

taux. L'Institut des Hautes Etudes Marocaines contribue ainsi puissamment à réaliser au Maroc cette œuvre de civilisation dont les succès nous ont paru presque miraculeux : je ne sais s'il est aucun spectacle propre à donner à un Français plus de confiance et plus d'orgueil. Souhaitons que nos jeunes gens viennent seconder à leur tour les ouvriers de la première heure ; ils trouveront au Maroc des sujets de méditations neuves et de travaux originaux, la possibilité d'agir ; les maîtres qui ont accompli jusqu'à présent un si merveilleux ouvrage sont peu nombreux, il en est parmi eux qui sont obligés d'assumer plusieurs tâches à la fois, de jouer plusieurs rôles ; ils insistent pour que des forces nouvelles viennent s'associer aux leurs. Cette moisson qu'ils nous ont fait admirer au cours des travaux du Congrès ne leur paraît qu'une promesse de moissons plus belles encore.

A. PIGANIOL.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Réunions du Samedi

Histoire littéraire (17 mars 1928)

M. Alfaric analyse sommairement un livre de M. Daniel Saurat, *Milton et le matérialisme chrétien en Angleterre* (Paris, Rieder, 1928, in-16, 264 p.), publié récemment dans la Collection « Christianisme » (fasc. 26).

L'auteur avait déjà consacré sa thèse de doctorat ès lettres à la « pensée religieuse » du grand poète. Il l'étudiait alors en ses aspects multiples et s'attachait à l'expliquer du dedans, comme le jaillissement spontané d'une personnalité débordante. Dans son nouveau travail, il la considère d'un point de vue plus restreint, et, d'autre part, il étudie quelques-unes des influences extérieures qui ont contribué à la former.

La philosophie de Milton, explique M. Saurat, se ramène à un matérialisme panthéiste. Pour l'auteur du *Paradis perdu*, qui nous expose en détail sa théologie dans un traité *De la doctrine chrétienne*, la matière existait, dès l'origine, en Dieu, qui, sans cela, n'aurait point possédé la plénitude de l'être. Sa nature intime est donc la même que celle des esprits. Au fond, tous les êtres mal faits d'une substance unique, qui existe en des états multiples. Ils ne diffèrent point par nature, mais par degrès. Ils forment, comme une vaste échelle, par laquelle on peut descendre du premier au dernier, ou monter du dernier au premier.

En chacun de nous s'offre une hiérarchie analogue. Notre âme n'est pas essentiellement différentes du corps. Elle en représente seulement la forme la plus haute. Elle est ce qui en lui vit et sent et raisonne. C'est dire qu'elle commence et aussi qu'elle finit avec lui. L'homme meurt tout entier, comme les animaux.

Là gît la grande énigme. Pourquoi une substance, divine par nature, est-elle sujette à une telle fin ? C'est ce qu'explique le *Paradis perdu*. Et la réponse qu'il apporte est conforme à l'esprit général du système. Si un ordre parfait eût régné dans le monde, si les créatures inférieures fussent restées toujours subordonnées aux supérieures, il y eût eu pour toutes une vie incessante, chaque jour plus parfaite. Mais, en Adam, la raison obéit une fois à la passion. L'homme, qui devait commander à la femme, lui céda, par suite d'une complaisance coupable. Ainsi s'introduisit, chez nos premiers parents, un vice radical, dont l'effet se fit sentir par contre-coup sur l'ensemble des êtres inférieurs.

Le remède doit correspondre au mal. Que la femme soit soumise à l'homme et celui-ci à Dieu, qu'en chacun de nous la passion se subordonne toujours à la raison, alors l'ordre premier refleurira. Le Christ a donné

Digitized by Google

un modèle parfait de ce relèvement moral. C'est par là qu'il est devenu le nouvel Adam, le chef de l'humanité régénérée. Il a dompté ses sens jusqu'à se laisesr mourir sur une croix. Aussi a-t-il été ressuscité par Dieu et traité par lui comme son fils. Que les chrétiens imitent son exemple. Ils revivront de même pour participer éternellement à sa filiation divine.

D'où Milton a-t-il tiré des vues si peu conformes, malgré leur christianisme foncier, aux diverses orthodoxies de son temps? D'après M. Saurat, il les tient, en grande partie, d'une secte dite des « mortalistes », qu'il a connue et fréquentée au temps de Cromwell, et qui venait de publier, en 1643, un traité « de la mortalité de l'âme ». Des idées très voisines avaient été soutenues peu auparavant par Fludd, un médecin philosophe, dont les écrit furent très lus. Fludd lui-même s'était inspiré très largement des kabbalistes, dont l'influence s'est fait sentir, non pas seulement par son intermédiaire, mais, d'une façon directe, sur l'auteur du *Paradis perdu.*

L'heure tardive ne permet pas à M. Alfaric d'esquisser les réserves qu'appelle cet exposé. L'examen en est renvoyé à la prochaine réunion du samedi.

Histoire des religions (24 mars 1928)

M. Alfaric revient sur le livre récent de M. Saurat, *Milton et le matérialisme chrétien en Angleterre*, qui a été analysé par lui dans la dernière réunion d'histoire littéraire.

Il fait observer que l'auteur a été bien inspiré en ne cherchant plus, comme il le faisait dans sa thèse initiale, l'origine des idées miltoniennes dans la riche personnalité du poète, en les rattachant plutôt aux doctrines de la kabbale, de Fludd, des mortalistes. Mais il montre aussi que l'enquête eût dû être poussée dans cette voie beaucoup plus loin encore. L'auteur du *Paradis perdu* ne procède pas seulement de quelques sectes chétives. Il a été porté par des courants très larges dont les origines remontent bien plus haut.

Le matérialisme qu'on relève chez lui a son point de départ dans la Bible, dont il est tout nourri, comme son entourage, et qui parle souvent de Dieu et de l'esprit en termes très réalistes, fort éloignés du platonisme. Une conception analogue avait d'ailleurs été vulgarisée déjà en Angleterre, dès le temps de Charles I, par le philosophe Thomas Hobbes, disciple et ami du Français Gassendi, qui lui avait frayé les voies et qui n'avait fait lui-même que suivre l'exemple donné par les maîtres de la Renaissance italienne, en ressuscitant les vieilles thèses de Démocrite, Epicure et Lucrèce.

Le christianisme dont Milton fait profession porte plus nettement encore la marque de son époque. L'idée de la chute originelle, qu'il a si brillamment exploitée, s'imposait de son temps avec autant de force que, depuis lors, celle du progrès indéfini qui en a pris la place. Ses maîtres presbytériens, formés à l'école du calvinisme, en avaient fait le principe générateur de leur doctrine. Les catholiques eux-mêmes se querellaient partout à son sujet. Une controverse très vive, qui devait durer plus d'un

Digitized by Google

siècle, venait d'éclater à l'occasion de l'œuvre posthume de Jansénius, l'*Augustinus*, qui expliquait, d'après saint Augustin, quelle avait été la condition du premier homme avant et après son péché. C'est l'année même où le poète anglais se mit à écrire le *Paradis perdu* que Pascal entreprit sa grande apologie du christianisme, dont les *Pensées* représentent l'ébauche, et qui devait établir le besoin de la grâce divine par la constatation de la misère humaine résultant de la faute d'Adam. Les deux œuvres répondent aux mêmes préoccupations. Mais elles s'inspirent de tendances diamétralement opposées. Tandis que Pascal, janséniste fervent, présente la « chair » comme viciée en son fond par la « concupiscence », qui nous rend incapables de faire par nous-mêmes aucune bonne action. Milton affirme avec force que les désirs sensuels sont d'essence divine, comme la matière elle-même, qu'ils doivent seulement être soumis à une discipline rationnelle, dont nous restons constamment les arbitres.

M. Pons ajoute, d'abord, aux vues générales de M. Alfaric, quelques détails relatifs au développement des travaux de Denis Saurat. Ce n'est qu'après la publication de sa thèse (*La Pensée de Milton*, 1921) étude cependant si originale par la conception qu'elle apportait d'une dépendance beaucoup plus étroite qu'on ne l'avait dit jusqu'alors entre l'œuvre et la vie de Milton — que M. Saurat a fait les découvertes de « Sources » auxquelles son nom restera désormais attaché. Dès la fin de 1921 il reprenait de manière féconde (*Rev. Germ.*, oct.-déc. 1921) l'étude, déjà commencée par d'autres, du « mortalisme » de Milton, montrant, avec une clarté nouvelle, la part qu'eut le poète dans la préparation de la deuxième édition de *Man's Mortality* d'Overton et Wrighter ; puis en 1922 (*Rev. Germ.*, janv.-mars) découvrait l'influence du Zohar dans le Paradis perdu et, enfin, en 1925 (*Rev. Anglo-Amér.*, août) révélait ce que devait Milton à Fludd. Et, dans son dernier livre, le *Matérialisme Chrétien*, l'auteur plaçant en tête ses conclusions les plus récentes, présente la pensée miltonienne comme découlant des théories de Fludd, à l'exposé desquelles sont exclusivement consacrés les trois premiers chapitres du volume. C'est sans doute attribuer à cet obscur et médiocre personnage de Fludd, une importance exagérée et faire de lui un des esprits dominants de son temps, à quoi Milton lui-même n'eût sans doute pas souscrit. Ce médecin, philosophe, astrologue et cabaliste gagnerait à être considéré comme un des descendants — quelque peu attardés — d'une certaine lignée de penseurs de la Renaissance ou du XVe siècle, et à reprendre son rang modestement parmi les disciples, par exemple, de Paracelse. Au reste, certains aspects de sa pensée — par exemple sa théorie du retrait de Dieu — ne sont que des reflets de la doctrine du Zohar, ainsi que le montre M. Saurat lui-même, ce qui diminue d'autant l'originalité et la valeur de Fludd, en tant que « Source » de Milton.

En somme, déclare M. Pons, les études de Saurat ont mis en lumière : les liens qui rattachent l'œuvre miltonienne 1° à la pensée hébraïque, 2° à la pensée « scientifique » ou philosophique de son époque, et ce sont là des résultats fort importants. Mais cette explication a le sort, qui n'est que l'envers de ses mérites, d'être trop unilatérale, de négliger

Digitized by Google

trop les éléments proprement chrétiens de la pensée de Milton, ainsi que les obligations qu'a cette pensée, très évidemment, à l'antiquité classique. Bien des problèmes, en effet, se posent à propos de la cosmogonie miltonienne, auxquels ne saurait s'appliquer la double situation hébraïco-fluddienne de Saurat. Milton, par exemple, dans sa théorie de la création, associe très étroitement le Fils au Père : c'est là une conception nettement johannique, dont M. Saurat ne parle nullement, et sur laquelle on pourrait peut-être trouver des éclaircissements dans l'étude des différents sectes chrétiennes — non mortalistes sans doute — de l'époque. — L'influence de l'antiquité grecque et latine d'autre part est plus grande que les récents Miltoniens ne semblent quelquefois le croire, et si le nom de Lucrèce a été, autrefois surtout, souvent prononcé à propos de Milton, il semble que n'ait jamais été fait encore avec précision un rapprochement extrêmement curieux qui explique admirablement la conception miltonienne de la création animale. Les matrices végétales, rattachées à la terre par des racines, d'où Milton fait jaillir les espèces vivantes (et dont l'érudition moderne a cru voir le prototype dans les dents du dragon semées par Cadmus. Cf. *Englische Studien*, 1910), ne sont autres, semble-t-il, à M. Pons, que les matrices arborescentes de Lucrèce — uteri terrae radicibus apti — (*De Nat. Rer.*, V. 808-812) d'où le poète latin tire, de façon identique, les monstres androgynes et sans membres, premières ébauches grossières, de qui naîtront plus tard des animaux plus parfaits. Un pareil rapprochement ne serait pas isolé : la pensée de Milton est nourrie de souvenirs antiques autant que d'idées chrétiennes, les uns et les autres étant de son temps au moins autant que Fludd et le Zohar.

M. Ginsburger rend compte du livre de M. Eberlin, *Les Juifs d'aujourd'hui*, paru, chez F. Rieder à Paris, dans la Collection *Judaïsme*, et montre que l'ouvrage en question, tout en présentant quelques parties faibles, surtout celles qui se rapportent à l'histoire du judaïsme, où l'auteur ne s'est pas toujours renseigné aux meilleurs sources, pourra rendre de réels services à tous ceux qui veulent s'orienter rapidement sur la situation sociale, économique, politique et intellectuelle des Juifs d'aujourd'hui.

M. Tesnière résume, d'après le livre de Cinek, la question religieuse en Tchécoslovaquie de 1918 à 1925 et la fondation de l'église schismatique tchécloslovaque. L'heure avancée ne lui permet pas d'achever sa communication. Il le fera au début de la prochaine séance. Un compte rendu intégral sera publié ensuite.

Visites de professeurs étrangers.

Sous les auspices de la Faculté des Lettres, deux conférences ont été faites à l'Université en avril.

Le 20, M. Alfredo Trombetti, professeur à l'Université de Bologne, nous a entretenus de *la langue étrusque*.

Le 23, M. James Haughton Woods, professeur à l'Université Har-

Digitized by Google

vard, nous a parlé de *L'influence française sur la pensée et le caractère américains.*

Ajoutons que, M. J. Bidez, professeur à l'Université de Gand, a choisi le sujet suivant pour la conférence qu'il doit faire le 1er mai : *L'Empereur Julien et sa victoire de Strasbourg.* En outre, M. Bidez veut bien traiter de *la semaine planétaire* dans deux causeries qui auront lieu le 2 et le 3 mai.

Les cours universitaires de Davos

Le 18 mars dernier a eu lieu, au Grand Hôtel Curhaus de Davos, l'inauguration des Cours Universitaires, qui ont, cette première fois, comporté du 19 au 31 mars des conférences de philosophie et de littérature et du 26 mars au 14 avril des conférences de jurisprudence et de sciences sociales.

Grâce à l'heureuse activité et à l'initiative avisée du Comité d'Organisation, de son président, le Professeur Gottfried Salomon, de Francfort, et de son secrétaire, le Dr Paul Muller, de Davos, cet enseignement d'altitude a trop brillamment débuté pour ne pas être assuré du meilleur avenir.

Le jour de l'ouverture, à la séance du matin, après le Maire de Davos, le Dr Erhard Branger, et le Professeur G. Salomon, le Professeur Lévy-Bruhl, au nom des professeurs et étudiants de langue française, et le Professeur Driesch, au nom des professeurs et étudiants allemands, ont à leur tour pris la parole et dit les vœux qu'ils formaient pour le succès de l'œuvre entreprise. L'après-midi, le Professeur Albert Einstein, dont la présence à Davos faisait sensation, ainsi qu'on peut s'en douter, a inauguré, par une leçon magistrale sur *Les Concepts Fondamentaux de la Physique et leurs Récentes Transformations*, la série des conférences. Nous ne saurions donner ici la liste de tous les maîtres qui s'étaient fait un plaisir de venir prendre la parole à Davos. Les noms de MM. Driesch, de Leipzig, Tillich, de Dresde, Liebert et von Gottl-Ottlilienfeld, de Berlin, Oppenheimer, Salomon, Lewald, Goldstein et Gelb, de Francfort, Rothacker, d'Heidelberg, Schmitt, de Bonn, Grisebach, d'Iéna, Hertz, de Vienne, Robert Michels, de Bâle-Turin, Häberlin, de Bâle, Medicus et Saitzew, de Zurich, G. Muller, de Fribourg, Piaget, de Neufchâtel, Rappard, de Genève, Thibaudet, de Genève-Paris, Lévy-Bruhl, Baldensberger, Piéron, Bouglé, Mauss, de Paris, Goblot, de Lyon, et Davy, de Dijon suffiront à démontrer l'intérêt de l'enseignement donné à Davos, et au plaisir de les entendre s'ajoutait, pour leurs collègues et leurs auditeurs, celui de vivre avec eux dans l'intimité aisée d'une villégiature.

Ces cours, qui doivent désormais se renouveler deux fois par an, en octobre et aux environs de Pâques, ont un triple but. D'abord permettre aux étudiants qui sont fatigués ou qui ont le goût de la vie sportive de faire en haute montagne un séjour de quelque durée, sans perdre contact, au contraire, avec les choses de l'esprit. Ensuite, favoriser entre le culte de la science et la culture des sports un accord toujours plus souhaitable. Enfin, réaliser entre maîtres et étudiants de nationalités différentes un rapprochement, qui, en leur permettant de se mieux connaître, leur rende

Digitized by Google

du même coup plus sensible la communauté vivante de l'effort qui se poursuit partout pour le développement du savoir.

Tout a été prévu et organisé par le Comité pour faciliter aux étudiants la fréquentation des Cours Universitaires de Davos. Une partie de leurs frais de voyage leur est remboursée. Ils sont assurés de trouver pension à des prix modérés. Les hôtels et pensions de Davos se sont même engagés à en héberger gratuitement un certain nombre. Ces privilégiés sont désignés sur la recommandation de leurs maîtres. Ce sont là de bien favorables conditions pour séjourner dans un pays merveilleux, y frayer librement avec des camarades de tout pays, y rencontrer les auteurs que nous lisons, apprendre ainsi à les connaître autrement que par leurs livres et satisfaire de la sorte bien des curiosités diverses.

Ch. BLONDEL.

Digitized by Google

Le Concours de l'agrégation de grammaire en 1927

ÉPREUVES ÉCRITES (Suite) [1])

Grammaire française. Il s'en faut, au contraire, que l'épreuve de grammaire française ait attesté un progrès. Sur soixante-deux compositions, dix seulement ont atteint ou dépassé la moyenne 5, et aucune ne s'élève au-dessus de 6 ; quinze autres s'échelonnent entre 4 ¾ et 4, vingt-cinq entre 3 ¾ et 3, douze entre 2 ¾ et 1. La forte proportion de notes médiocres ramène la moyenne générale à 3,30.

Le texte d'ancien français [2]) a été généralement compris. Quelques erreurs cependant sur *esruullier*, *despoise*, *enfers* ; quelques impropriétés ou omissions. Il a été dans l'ensemble convenablement traduit ; encore doit-on mettre en garde contre le danger de l'à-peu-près : une vague paraphrase n'est pas une traduction. Dans le commentaire, il est des candidats qui ont montré des connaissances sérieuses en phonétique et qui ont essayé de présenter des remarques claires et complètes. Mais beaucoup ont fourni la preuve d'une inexpérience qui étonne. On ne se soucie pas de la quantité des voyelles primitives, de l'action d'un yod ; on néglige l'étude des groupes de consonnes ; on omet l'explication des *i* de *ichis* ; on attribue au germanique l'*h* de *huis*, au picard la forme *iex*. Les questions de syntaxe ont été plus mal étudiées encore. Rares sont ceux qui ont vu dans le premier passage la construction d'un verbe unique avec un double complément d'objet, l'un pronom (*que*), l'autre interrogation indirecte : beaucoup ont été fascinés par un *que* « consécutif » ou un relatif *que* au sens de « dont ». Dans le second passage, l'étude devait porter sur la négation insolite *ne* ; certains l'ont vu : pourquoi se sont-ils bornés à la simple constatation du fait grammatical, sans essayer de l'expliquer ?

Pour le français moderne, le texte à commenter était tiré de l'*Ecole des Femmes* [3]). Les concurrents étaient invités, en premier lieu, à y étudier les faits de syntaxe propres à la langue du XVII[e] siècle. Or, trop souvent,

---

[1]) Voir *Bulletin* du 1[er] avril 1928.

[2]) ROBERT DE CLARI, *La conquête de Constantinople*, § 85, depuis : « A l'anel... », jusqu'à : « ... torner en le teste ». 1° Traduire ; — 2° Faire, à propos des mots *huis*, *ichis*, *iex*, les remarques de forme et de sens qu'ils comportent ; 3° Étudier, au point de vue de la syntaxe, *que on ne savoit de quele despoise il estoit ja si pen ne li eust mis*.

[3]) III, 2, depuis : « Je vous épouse, Agnès... », jusqu'à : « ... la céleste bonté ». — Étudier dans ce texte : 1° les faits de syntaxe propres à la langue du XVII[e] siècle ; — 2° la valeur stylistique des adjectifs.

Digitized by Google

on est passé à côté pour relever inutilement nombre de tours de la langue actuelle : on a ainsi parlé longuement, et dans le vide, sur la syntaxe du pronom relatif, alors qu'il n'y avait qu'un exemple frappant à retenir : *dont vous veuille...* ; on a disserté sur le prnonom *où*, qui cependant est employé dans le morceau tout à fait à la moderne ; en revanche, on oubliait les construction de *instruire* et de *fuir* avec l'infinitif, ou l'absence de l'article dans *à toute éternité*. D'autre part, ces faits de syntaxe étaient à « étudier » ; ils devaient être commentés et expliqués. On s'est trop volontiers contenté de mentionner l'exemple du texte, sans plus : un relevé sommaire n'est pas une étude.

La seconde question, dans les termes où elle était posée, ne prêtait pas à l'équivoque. S'agissait-il d'inventorier et de cataloguer selon la grammaire formelle les adjectifs du morceau ? S'agissait-il encore d'en étudier, d'un point de vue tout général, le « pittoresque » ou la place ? Evidemment non. Il convenait ici de marquer à propos des adjectifs, les rapports de la langue et de la pensée — non pas la pensée de Molière ; mais celle d'Arnolphe. Les « intensifs », les « péjoratifs », les images, ces mots écrits que la parole détache et souligne d'un accent particulier, tout cela prenait alors sa pleine valeur. Arnolphe parlant à Agnès, c'est le bourgeois vaniteux et grandiloquent, mais c'est aussi, avec son réalisme expressif, ses superlatifs, ses formules toutes faites, une sorte de prédicateur populaire pour âmes simples et naïves. Cette conclusion d'ordre psychologique tirée de la langue même a échappé à la plupart des candidats. Beaucoup s'en sont tenus à une classification impersonnelle ou à des généralités vagues. D'autres sont tombés dans le pur commentaire littéraire. D'autres encore ont cru faire œuvre scientifique en signalant des « chiasmes » ou en étudiant, dans les adjectifs, les sons et la qualité des voyelles. Quelques-uns enfin — chose plus grave — ont paru ignorer à peu près complètement ce que peut être l'étude vivante d'un texte. Il en est bien peu dont on puisse dire qu'ayant compris la question, ils se sont efforcés de la traiter et ont su trouver parfois des remarques ingénieuses et fines.

Thème latin. A quelques exceptions près, l'épreuve de thème latin, elle aussi, a été faible ou médiocre. Une copie a obtenu la note 7, sept autre de 6 ½ à 6, quinze de 5 ¾ à 5, vingt-sept de 4 ¾ à 4 ; les douze dernières s'échelonnent de 3 ¾ à 2. Comme toujours, par conséquent, forte boursouflure vers le centre ; mais, à la différence des précédents concours, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne. On ne pouvait pourtant se plaindre, cette fois, que le texte[1]) fût trop moderne. N'était-il pas, au contraire, trop archaïque au gré de plusieurs, qui ne semblent pas l'avoir parfaitement compris ? Mais raison de plus, en ce cas, pour le lire avec soin et s'efforcer d'abord d'en dégager le sens général. C'est cependant ce qu'on a trop négligé de faire. Le raisonnement de l'auteur n'a pas été suivi, le développement de la pensée n'a pas été analysé avec assez d'atten-

[1]) Descartes, *Discours de la méthode*. 5e partie : « C'est une chose bien remarquable... du tout différente de la nôtre. »

Digitized by Google

tion. De là, outre des impropriétés que l'ignorance n'explique pas toutes, un manque de logique et de cohésion dans la structure et la liaison des phrases. Si les passages dont le sens a été méconnu ne sont pas très nombreux, les mêmes erreurs se répètent trop souvent d'une traduction à l'autre. *En témoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent* a été fréquemment rendu comme s'il s'agissait de sincérité. *Autant ou plus que les bêtes* a été rapporté tantôt au membre de phrase précédent (*qui servent aux autres pour parler*), tantôt au suivant (*ont coutume d'inventer*). Et l'on a peu vu que la dernière période exprimait nettement l'irréel. Si encore on l'avait traduite correctement ! Mais la syntaxe, dans la plupart des copies, en est fâcheusement incohérente, faute de connaître le mode d'expression soit du potentiel, soit de l'irréel, dans le discours indirect, et la construction des subordonnées dépendant d'une conditionnelle à l'un ou l'autre mode. Cette phrase était la seule qui offrît quelque difficulté au point de vue grammatical, et dans toute la première partie du thème les fautes matérielles ont été moins abondantes. Néanmoins, pour ne rien dire de quelques incorrections de formes relevées çà et là, bien des constructions dénotent, dans l'application des règles de syntaxe, une hésitation et un manque de sûreté difficilement admissibles chez des candidats à l'agrégation. Non chez tous, heureusement. Et les thèmes bien classés montrent que la correction, la propriété des termes, l'exactitude et l'aisance sont des qualités qu'il n'est ni impossible d'acquérir ni excessif d'exiger.

Thème grec. Le texte proposé était une page de Chateaubriand[1]) empruntée au programme de l'année. Ecrite en phrases courtes et simples, elle devait garder cette allure dans la traduction ; il n'y avait pas à la transposer en style périodique, comme on l'a tenté dans quelques copies.

Chateaubriand y fait un parallèle entre les ruines, œuvre des hommes, et des ruines, œuvre du temps : les μέν et les δέ revenaient donc forcément plus d'une fois. Pourtant il restait à chercher en même temps d'autres liaisons ; car, si μέν réunit bien un membre de phrase à celui qui lui répond plus loin, il n'établit aucun rapport avec la phrase précédente : on l'a trop oublié.

Le texte ne présentait aucune difficulté d'interprétation. Les contresens relevés çà et là tiennent plutôt à des erreurs de vocabulaire. Ils proviennent de ce qu'on puisse dans le dictionnaire français-grec des mots qu'on ne connaît pas, et dont, apparemment, on ne cherche pas à se rendre compte. Ainsi, pour traduire : « La nature, sans cesse occupée à *reproduire* », on a adopté assez souvent le verbe ἀναπλάττειν, qui veut dire : refaire le modelage d'une statue. A propos d'*un attrait secret*, ἐν παραβύστῳ ne doit pas davantage provenir d'un souvenir spontané ; car l'expression, assez rare d'ailleurs, s'applique à une personne ou à une chose perdue au milieu de beaucoup d'autres, où on ne la distingue plus. Ailleurs, on oublie la valeur des termes grecs par lesquels on a rendu un mot français, et on aboutit à des images incohérentes : si on comprend

[1]) *Génie du Christianisme*, 3e partie, livre v. ch. 3 : « Tous les hommes ont un secret attrait... ce qu'il eût mis des siècles à détruire ».

Digitized by Google

bien, dans Chateaubriand, *les destructions des hommes sont violentes*, il n'en est plus de même lorsqu'on a remplacé d'abord *destructions* par « maisons détruites ». Aussi bien y avait-il avantage, en plusieurs endroits, à modifier quelque peu le texte français pour le faire passer en grec d'une façon intelligible. Par exemple, à vouloir rendre mot pour mot : *la nature travaille auprès des ans*, on risquait fort d'être obscur ; on l'eût évité en écrivant : « la nature collabore à ces ruines avec les années », συνεργεῖ πρὸς ταῦτα τοῖς ἔτεσι.

Au reste, dans le concours de cette année, ce n'est pas tant par le style que l'épreuve laisse à désirer : un certain nombre de candidats possèdent assez bien le maniement de la phrase grecque. Peut-être sent-on un peu trop chez plusieurs d'entre eux qu'ils avaient du Thucydide à leur programme : de tours comme τὸ σφαλερὸν τῆς ἡμετέρας φύσεως, τις ἔνδον ὁμοιότης, αἱ ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων πορθήσεις ne sont pas absolument courants. Peut-être aussi ne se garde-t-on pas assez de mêler aux mots de la prose classique des termes purement poétiques ou de basse époque ; à plus forte raison devrait-on éviter de réunir, comme c'est le cas dans une copie, des formes empruntées tantôt à l'attique, tantôt à l'ionien et tantôt au dorien. Néanmoins, de ce côté le résultat serait plutôt satisfaisant.

Il n'en est malheureusement pas de même pour la correction matérielle. D'une façon générale, la grammaire est mal sue : pas une seule copie n'échappe tout à fait aux incorrections, et beaucoup en offrent de toutes sortes qu'on ne devrait pas rencontrer chez des licenciés. S'agit-il de substantifs ou d'adjectifs ? On décline ὁ τάφος sur γένος, τὸ ἔτος sur λόγος, τὰ ἐρείπια sur ἡμέρα, ou bien on mélange les formes d'ἠδύς et d'ἀηδής. Pour les conjugaisons, on regarde les ε et les η comme interchangeables ; on oublie l'augment à l'indicatif pour le garder à l'optatif ; on supprime l'iota souscrit dans δρᾷ, mais on l'ajoute à βούληται ; l'infinitif de κίχρημι (rac. χρα) a causé nombre de barbarismes ; ζῆν s'est trouvé conjugué sur φιλεῖν, ou il a emprunté des formes à βιᾶν et même à βοᾶν.

La syntaxe n'est pas mieux traitée : les fautes d'accord abondent ; des voix, des temps sont confondus ; on oublie que l'article est nécessaire après les démonstratifs ou avec les adjectifs rejetés après leur substantifs ; qu'en règle générale un sujet au pluriel neutre a son verbe au singulier, ou que l'attribut ne prend pas d'article ; que le génitif du pronom personnel ne se place pas comme celui du réfléchi ; que la proposition infinitive grecque n'a pas toujours son sujet à l'accusatif, ou que les verbes comme δρᾶν se construisent avec le participe, non avec l'infinitif. Signalons encore, puisqu'on s'y est trompé, que le conditionnel de la dernière phrase répondait à un irréel, et que les indications de temps comportant indétermination ou répétition appellent un subjonctif avec ἄν.

Pour ce qui est de l'accentuation, on a parfois la surprise agréable de la trouver presque impeccable dans des copies médiocres ; mais, beaucoup plus souvent, les fautes sont trop nombreuses dans des copies estimables par ailleurs ; et il en est où l'on écrit avec une parfaite indifférence καθαίρω pour καθαιρῶ, αὐτή pour αὕτη, εἶσι pour εἰσί, ἡ pour ἥ, etc.

Digitized by Google

La ponctuation aussi est bien négligée ; pourtant elle contribue à faciliter la lecutre, et les candidats ont tout intérêt à rechercher la clarté, pour la forme comme pour le fond [1]).

Après toutes ces critiques, l'impression d'ensemble ne saurait être très bonne. Dix-sept copies seulement atteignent ou dépassent la moyenne (de 7 ½ à 5) ; vingt-six se tiennent entre 4 ¾ et 3 ; dix-neuf descendent de 2 ¾ à ¼, et encore plusieurs de ces notes ont-elles été relevées, malgré des incorrections graves, pour tenir compte d'une certaine facilité de style ou d'un certain bonheur d'expression.

Épreuves orales

La défection d'un professeur de collège, que son état de santé a contraint à se retirer dès la première épreuve, a réduit à vingt-deux le nombre des concurrents.

Explications. Les *Hymnes homériques*, une scène d'*Iphigénie en Tauride*, un morceau de Lucrèce nous ont valu quatre explications excellentes, riches d'information, bien conduites, où l'on eût souhaité seulement, pour l'une au moins, un peu plus d'assurance et de maîtrise de soi : elles ont été notées de 13 ¾ à 13 (maximum 15). Sept autres ont mérité une note assez élevée encore, de 12 ½ à 11 ½. Mais cinq en grec, neuf en latin, neuf en français n'ont pas atteint la moyenne 7 ½, et plusieurs sont restées sensiblement au-dessous. Cette infériorité a tenu le plus souvent à l'insuffisance du commentaire.

En général, les textes latins et grecs avaient été préparés ; certaines fautes de traduction pouvaient trouver une excuse dans la difficulté de la langue ; mais le commentaire, dans bien des cas, était fâcheusement écourté ou peu pertinent. Expliquer n'est pas seulement traduire, c'est comprendre et faire comprendre. Telle scène de *Médée* — la *Médée* de Sénèque —, même traduite exactement, demeure inintelligible tant qu'on n'a pas rendu compte des allusions, des sous-entendus, des intentions du poète, et comment le ferait-on si on ne connaît à fond la légende des Argonautes, si on ne possède quelques notions précises sur l'astronomie des anciens et sur la magie, si enfin on n'a présente à l'esprit la tragédie d'Euripide ? Les *Lettres* de Célius, mises en français, gardent leurs énigmes, et le meilleur des latinistes y perdra son latin si, à la connaissance de la langue, il n'a joint l'étude approfondie de l'histoire intérieure et extérieure de Rome dans les années 51 à 49. s'il n'est renseigné sur la politique et les politiciens du temps, sur les faits et gestes de Cicéron en Cilicie, sur ses rapports avec Caton, Pompée, César. Peut-on se flatter de « comprendre » les premiers chapitres de Thucydide sans recourir à l'archéologie ? Trop souvent, une fois la traduction faite, on s'est perdu dans une poussière de détails oiseux, en négligeant de montrer où était l'intérêt littéraire ou

[1]) Dans une copie, tous les iotas souscrits sont remplacés par des iotas ascrits. Est-ce le résultat de la pratique des inscriptions ou des papyrus ? Mais alors devons-nous écrire tous nos textes en majuscules, sans séparation entre les mots et sans accentuation ?

Digitized by Google

historique du morceau. Par exemple, quand les Athéniens justifient leur domination par l'intérêt, comment ne pas indiquer au moins l'origine de cette conception dans les théories des sophistes et son développement brutal dans le dialogue avec les Méliens ? Ou encore, à propos du discours de Sthénélaïdas, n'était-il pas indispensable d'y faire sentir les allusions aux discours précédents des Athéniens et d'Archidamos, et d'y montrer comment, dans ce portrait si vivant du Spartiate de vieille roche, quelques traits cependant nous laissent apercevoir la main de Thucydide ? Si, dans le dialogue entre Oreste et Iphigénie, après la reconnaissance, le frère s'exprime en trimètres iambiques, et la sœur en mètres plus compliqués où abondent les répétitions de mots et les formes doriennes, c'est que l'un parle et que l'autre chante ; Oreste demeure plus calme qu'Iphigénie : n'y avait-il pas à chercher la gradation des sentiments chez le personnage le plus ému des deux ? Mais a-t-on seulement remarqué qu'Oreste s'exprimait en trimètres ? On se désintéresse presque entièrement de la métrique ; plusieurs se sont révélés incapables d'analyser la composition, extrêmement simple pourtant, d'un chœur de Sénèque ; d'autres n'avaient qu'une vague idée des substitutions permises à tel ou tel pied du trimètre tragique, et l'un d'eux ignorait jusqu'au nom de la loi de Porson. La géographie, d'ailleurs, est tout aussi négligée : à propos de n'importe quel auteur, on a eu le regret d'entendre les confusions les plus inattendues.

L'explication française donne lieu à des observations du même genre. Deux défauts y apparaissent surtout. D'abord, l'insuffisance des lectures qui, tout en restant en marge du texte lui-même, peuvent offrir, pour une compréhension nette ou un commentaire étoffé, des ressources précieuses. Il semble difficile, lorsqu'on étudie Chateaubriand, d'ignorer Rousseau ou Mme de Staël. Il n'est pas davantage permis, sous prétexte que certaines pièces seulement des *Contemplations* sont inscrites au programme, d'ignorer tout ce que Hugo a écrit par ailleurs. De l'insuffisance de documentation il résulte que le jugement d'ensemble se réduit trop volontiers à une paraphrase banale du passage qu'on croit avoir expliqué. En second lieu, l'explication de détail reste souvent incomplète, ou même illusoire : on ne se préoccupe pas assez de l'analyse serrée des idées, de la propriété ou de la précision du vocabulaire, des éclaircissements d'ordre historique, littéraire ou grammatical, toutes choses aussi indispensables à l'intelligence d'un texte que les remarques d'ordre général sur la manière de l'écrivain. On a l'impression, parfois, que des candidats dont la préparation a été jugée normale en ce qui concerne les auteurs grecs et latins, se sont contentés pour les auteurs français, d'une préparation hâtive et lointaine.

Ancien français. Plus satisfaisante a été l'épreuve d'ancien français. Il y a sans doute des efforts à faire pour une lecture convenable ; le commentaire syntaxique a été parfois trop sec. Mais les traductions, à part quelques rares contre-sens, ont été nettes et précises, et les études de formes le plus souvent faites avec méthode et bien poussées. On souhaiterait cependant qu'en commentant un fait de phonétique les candidats pensent davantage à fournir quelques exemples qui s'expliquent et l'éclairent.

Digitized by Google

Exposés de grammaire. En revanche, les exposés de grammaire ont été, cette année encore, généralement faibles. Onze de ces exposés, sur vingt-deux, pour le grec, quinze pour le latin, treize pour le français, n'ont pas atteint la moyenne 2 ½ ; six, en latin, n'ont pas dépassé 1 ¼. Résultat d'autant plus attristant que ce qu'on demandait avant tout aux candidats, c'était ou bien d'élucider un difficulté particulière par le rapprochement de quelques exemples convenablement choisis, ou, dans le cas d'une question plus général, de classer avec méthode et clarté un certain nombre d'observations simples. Répétons, il le faut bien, des conseils déjà donnés. Tout d'abord, ne pas négliger la grammaire générale : on a constaté, sur des points de syntaxe et surtout sur certaines questions de morphologie, des lacunes et des ignorances graves. Ensuite, perfectionner sa méthode par des exercices répétés : on évitera ainsi, dans les sujets portant sur le texte même, les omissions d'exemples, les classements défectueux, les confusions. Veiller à la terminologie et ne pas oublier qu'il existe une nomenclature officielle. Enfin et surtout — car là est la cause principale des notes faibles — répartir judicieusement entre l'étude du texte et la leçon de grammaire le temps dont on dispose pour la préparation de l'épreuve totale. Certains ont fâcheusement donné l'impression d'avoir à peine, par avance, jeté une vague coup d'œil sur les questions posées, sacrifiant ainsi comme de propos délibéré l'exposé grammatical à l'explication proprement dite. Qu'on se défie de l'improvisation : elle n'offre que dangers dans une épreuve qui demande non seulement connaissance et méthode, mais aussi composition et présentation convenables.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de mon respectueux dévouement.

René DURAND, Président du Jury.

Digitized by Google

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Notes bibliographiques sur les auteurs des programmes

III.

Senèque : *De Beneficiis.*

Parmi les savants français qui depuis quelques années se sont occupés de Sénèque, nous avons omis jusqu'ici de mentionner M. Préchac. M. Préchac a porté tout son effort sur deux traités qui, sans faire partie des *Dialogues*, ne s'en distinguent cependant en rien. On lui doit l'édition du *De Clementia* et du *De Beneficiis* parus dans la Collection des Universités de France publiée sous le patronage de l'*Association Guillaume Budé*, à la Société d'Edition Les Belles-Lettres, le premier en 1921, le second en deux volumes : t. 1 : *De Beneficiis*, l. I-IV, en 1926 ; t. 2, l. V-VII, en 1927. Il est difficile de séparer l'une de l'autre ces deux éditions. Pour bien comprendre la méthode qui a présidé à l'établissement du texte du *De Beneficiis*, il faut avoir présente à l'esprit la longue introduction qui précède le *De Clementia* et le texte même de ce traité.

M. Préchac est un critique très radical, c'est-à-dire qu'il a le courage de développer jusqu'à leurs conséquences extrêmes les principes et les opinions qu'il a cru devoir adopter. Il le fait avec une franchise qui donne beau jeu à la contradiction, avec une abondance d'arguments, une vigueur logique et une science dont on ne peut manquer de tenir compte, alors même que l'on ne se range pas de son côté.

L'édition du *de Clementia* avait provoqué, au lendemain de la guerre, une sorte de petit scandale philologique. On vivait jusqu'alors sur deux convictions. La première, universellement acceptée, était que nous ne possédions en entier que le premier des trois livres constituant le *De Clemencia* et que, des deux derniers, le second était extrêmement inutile et le troisième complètement perdu. La seconde opinion qui semblait prévaloir en particulier depuis la 2e édition de Hosius chez Teubner, en 1914, était que le principal manuscrit, le *Nazarianus* (*N*), devait être rectifié par les leçons de toute une catégorie de manuscrits qualifiés de *deteriores*, inférieurs à lui et plus récents, mais indépendants de lui M. Préchac revenant à l'opinion de Hertz et l'appuyant par une imposante démonstration fondée sur des collations nouvelles de *N* lui-même et de plusieurs des *deteriores*, établit victorieusement, semble-t-il, que tous les manuscrits que nous possédons des deux traités de Sénèque dérivent égale-

Digitized by Google

ment de N. Ainsi s'explique que pour le *De Clementia* comme d'ailleurs pour le *De Beneficiis* ils nous présentent tous les mêmes lacunes. Les leçons divergentes ne tiendraient qu'à des corrections du moyen âge ou de la Renaissance. C'est donc N. qui doit servir de base à l'établissement du texte.

La seconde innovation de l'édition du *De Clementia* par M. Préchac c'est qu'elle rétablit un texte complet et sans lacunes. Il faudrait entendre que le traité comprenait non pas trois livres, mais trois parties ne formant qu'un seul livre et que ces trois parties se sont trouvées transposées dans le manuscrit *N*. Après le *Proœmium*, M. Préchac imprime donc, comme première et deuxième parties, le fragment qui nous reste du livre II, puis, comme troisième partie, le livre I à partir du chapitre 3. La critique ne semble pas avoir accueilli favorablement cette révolution. Pour notre compte, tout en rendant plein hommage à la vigueur de l'argumentation de M. Préchac, nous ne la trouvons pas convaincante. Il n'en est pas moins intéressant de constater comment on peut, dans un traité de Sénèque, placer la seconde partie avant la première sans que la logique en souffre trop manifestement.

Nous retrouvons, dans l'édition du *De Beneficiis*, la même connaissance approfondie de Sénèque, la même érudition, la même logique, aboutissant à des résultats moins révolutionnaires, sans doute, mais également opposés à l'opinion courante.

L'introduction qui précède le texte est moins longue que celle du *De Clementia*, mais non moins importante. Elle doit être lue avec attention.

Il s'agit d'abord de la date et du caractère du *de Beneficiis*. On s'accorde généralement pour placer la composition de ce traité vers la fin de la carrière de Sénèque, un peu avant les *Quaestiones Naturales*, entre l'année 59 où le pouvoir de Sénèque se trouve brisé par la mort de Burrhus et le moment qui suit immédiatement sa retraite en 62. M. Préchac en fait la dernière œuvre de Sénèque, entre 62 et 65. La divergence est peu considérable, mais elle est importante. C'est elle qui autorise M. Préchac à voir dans le traité de nombreuses allusions à la tyrannie de Néron. Le VII^e^ livre, écrit au moment de la conjuration de Pison, serait cet ouvrage même que Sénèque aurait retouché au moment de mourir et il l'aurait retouché pour y introduire quelques passages stigmatisant le tyran. On ne peut manquer d'être frappé, en effet, du ton pessimiste et désabusé que M. Préchac note avec justesse dans tout le *De Beneficiis* et qui s'accuse parfois violemment dans le dernier livre. Mais nous hésitons à reconnaître des allusions à Néron dans les tirades qui nous sont signalées comme telles ; nous y voyons plutôt, avec la plupart des critiques d'ailleurs, car la thèse de M. Préchac n'est pas entièrement nouvelle, des lieux communs de la déclamation philosophique. S'il fallait les appliquer avec précision à Néron, on ne pourrait s'empêcher de conclure, comme le fait très logiquement M. Préchac, qu'une telle satire n'a pu paraître qu'après la mort de l'auteur. Mais vraiment nous concevons mal Sénèque chargeant son traité *des Bienfaits* de le venger après sa mort de l'ingratitude de son élève.

Digitized by Google

Une telle idée nous semble s'accorder mal avec les remarques très justes et très finement exprimées de M. Préchac sur la belle valeur morale de cette œuvre. « Une belle âme », dit-il, « s'y révèle à nous. » Il a raison.

Un second point important et extrêmement intéressant dans la nouvelle édition du *De Beneficiis* par M. Préchac, c'est la critique du texte. Il y suit le même principe que dans l'établissement du texte du *De Clementia*, à savoir celui de la valeur prépondérante de *N.* L'étude qu'il fait des fautes aux fins de pages et aux fins de lignes de *N.*, fautes uniformément reproduites dans les manuscrits jugés indépendants, paraît, en effet, probante. Ce principe admis, M. Préchac applique scrupuleusement les règles de la critique verbale telles qu'elles ont été formulées dans l'admirable *Manuel* de L. Havet. Son travail est vraiment intéressant à suivre. C'est de l'ouvrage bien fait. Je ne veux pas dire que tous les résultats s'en imposent de façon décisive. Mais les conjectures de M. Préchac contiennent d'heureuses trouvailles et même lorsqu'on les trouve peu heureuses, on ne peut manquer de rendre hommage à l'ingéniosité de l'éditeur. Ce texte du *De Beneficiis* fournirait matière à d'admirables exercices de critique verbale. Les étudiants d'agrégation feront bien de faire attention aux innovations qu'il apporte, ne serait-ce que pour éviter d'appliquer sans discernement la traduction du texte de M. Préchac à un autre texte.

La traduction est excellente. Elle accuse un virtuose de la version latine et me paraît une des meilleures de la collection qui en compte cependant plusieurs de tout à fait remarquables.

Les éditions de M. Préchac, surtout celle du *De Beneficiis*, apportent une heureuse contribution à l'intelligence de Sénèque. Elles marqueront incontestablement dans l'histoire de l'établissement du texte. Elles appellent la discussion, elles la provoquent ; elles imposent, sinon leurs solutions, du moins le plus grand respect.

A, GRENIER.

II. — Textes à traduire ou à commenter

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Version grecque (à remettre à M. OGUSE le 15 mai 1928)

Νῦν πρῶτον ὕπατον [1]) ἐν τῇ τοῦ πράγματος ὁρῶ στολῇ, καὶ καλῶς ὁ δαίμων ἀνεβάλετό μοι τὴν θέαν, ὅπως τὸ τῶν σχημάτων σεμνότατον ἐν τῷ κρατίστῳ τῶν βασιλέων πρῶτον ἴδω. Καὶ γέγονε παραπλήσιον οἷον εἴ τῳ πρώτου μὲν Ὁμήρου ποιητῶν ὑπῆρξεν ἀκοῦσαι, πρῶτον δὲ ἅρμα ἰδεῖν ὑπὸ Πέλοπος ἡνιοχούμενον. Ἔνι δέ τι καὶ τούτων οὐ χεῖρον, τὸ τὴν πατρίδα [2]) μοι ταῦτα καὶ δεδέχθαι καὶ δεῖξαι χωρίον φίλτατον ποθεινοτάτην ὄψιν. Ἀλλ' οὐδὲ δ τρίτον ἔχω προσθεῖναι, λείπεται τῶν εἰρημένων, ὅτι με μὴ τοῖς πολλοῖς ἐν ἴσῳ θεωρὸν ἄφωνον ἔστησεν ἡ Τύχη τὴν μετὰ σιγῆς ἡδονὴν ἡδόμενον, ἀλλὰ καὶ λόγῳ μηνύσαι ταύτην ἔδωκε τοῖς τε παροῦσιν ὑμῖν τοῖς τε ὕστερον ἐντευξομένοις ..... Πολλοὶ μὲν οὖν εἰσιν ἕτοιμοι τὴν πανήγυριν ὑμνεῖν

[1]) L'empereur Julien dont l'orateur va célébrer les exploits et les vertus.
[2]) Antioche, patrie de Libanios, où Julien se trouvait alors.

Digitized by Google

καὶ λόγους καθ' ἡσυχίαν ἥκουσι συντεθεικότες, οἱ δὲ καὶ μένοντες οἴκοι τοὺς αὑτῶν εὐφραίνουσιν ὁμοίως οἵ τε μᾶλλον οἵ τε ἧττον ἐν δυνάμει τοῦ λέγειν. Ὃ καὶ θαυμάσαι τις ἄν, ὅτι μὴ τὸ μέγεθος τῶν πραγμάτων σιγᾶν ἠνάγκασε τοὺς πολλούς, ἀλλὰ πᾶν μέτρον κινεῖται νῦν καὶ τὴν ὑπόθεσιν οὐκ ὀκνεῖ. Ἔστι δ' ὅ τις ἂν ἠξίωσεν εἶναι τῆς σιωπῆς αἴτιον, τοῦτ' αὐτὸ καὶ τὸ πεῖθον τολμᾶν. Εἰ μὲν γὰρ ἦσαν οἱ πρὸς ἀξίαν ἐροῦντες, ὃ συμβαίνειν ἐπὶ τῶν μὴ λίαν ὑπερβαλλόντων πέφυκεν, οἱ συνειδότες αὑτοῖς ἀσθένειαν κέρδος ἂν ἐποιοῦντο λαθεῖν. Ἐπειδὴ δὲ οὐκ ἔστιν οὐδενὶ τὴν ἧτταν διαφεύγειν, ἀλλὰ καὶ τὴν εὐδοκιμοῦσαν δύναμιν ἐλέγχει τῶν ἔργων ἡ φύσις, κοῦφον ἤδη γίγνεται καὶ τῷ φαυλοτέρῳ μετὰ τοῦ βελτίονος νενικῆσθαι καὶ τοῖς ἀμείνοσι μετ' ἀλλήλων. Οὐ γὰρ οὕτω τὸ τῶν πράξεων ἀπολειφθῆναι τοῖς λέγουσι φαίνεται δεινόν, ὡς τὸ τοὺς μὲν ἰσχύσαι, τοὺς δὲ μὴ δυνηθῆναι. Ὅπου δὲ τῶν ἐπαινούντων τὰ τῶν ἐπαινουμένων καλὰ περιγίγνεται, δέξαιτ' ἂν ἕκαστος εἰπὼν κοινωνῆσαι τῷ κρείττονι τῆς ἥττης ἢ τὴν ἡσυχίαν ἀγαγὼν μὴ μετὰ τῶν εἰπόντων ἀριθμεῖσθαι.

Thème grec pour le 26 mai

Le texte du thème latin imprimé dans le Bulletin de novembre 1927, p. 14.

Thème grec pour le 16 juin

Au moins voyaient-ils [1]) clairement que, depuis qu'Alexandre était sur le trône des grands rois, il avait cessé de se comporter uniquement en Macédonien et en Grec. Du jour où il hérite de l'Empire, s'il n'est pas vrai de dire qu'il ne se soucie plus de l'Hellénisme, l'Hellénisme n'est plus le seul de des soucis. On croirait voir bien plutôt un autre Darius. C'est l'empire de Darius qu'il reconstitue par ses marches et par ses batailles; non seulement, comme Darius, il veut grouper sous sa vigilante et puissante autorité les provinces intérieures, mais c'est la même ardeur à leur chercher des frontières solides. De Darius, il hérite même la prétention à l'Empire universel. Comme on comprend qu'au milieu de ses compagnons grecs et macédoniens, Alexandre ait été de plus en plus isolé dans son rêve, et qu'au jour de sa mort, les rives de l'Euphrate aient retenti des lamentations de ses sujets orientaux, qui pleuraient le nouveau Grand Roi. Malgré tout ce que l'on peut dire des préjugés nationaux, du particularisme égoïste de la cité, des illusions démagogiques et de la vanité hellénique, il y avait peut-être un instinct profond dans l'opposition constante que la Grèce faisait au roi. En tout cas, il est clair que c'était un grand danger pour l'Empire.

P. Jouguet, *L'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient*, p. 133.

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Thème allemand

(à remettre à M. Schlagdenhauffen, le 24 mai)

La chambre de Psyché.

Il est noble et nécessaire de s'isoler chaque jour en de nobles choses. Il y a des réserves à faire sur la vie; des reprises à faire sur le monde;

[1]) Les Macédoniens.

Digitized by Google

il faut sauvegarder une part de soi-même et la garder pour soi. Cette chambre imaginaire dont j'ai été l'architecte improvisé, pour les uns, est l'Art, pour d'autres, la Rêverie ; pour tous, elle peut être la Lecture. Ce sont trois formes d'un même sentiment : le besoin de se transfigurer, le besoin de se connaître, le besoin au moins de s'entrevoir. Le poète s'imagine, le rêveur se songe, tout homme se lit, mais la divine Psyché est toujours là, présente sous trois formes diverses : radieuse, la Poésie ; songeuse, la Rêverie ; pensive et un doigt à la tempe, la Lecture.

...Tous les aspects de l'éternelle beauté séjournent endormis dans les livres ; c'est leur retraite et non leur sépulture ; ils peuvent revivre pour nous comme ils vécurent devant ceux qui en consignèrent l'extase.

Il suffit pour cela que nous nous approchions de ces initiateurs avec ce qui en nous leur correspond ; il faut nous y associer humblement de toute l'humilité de notre ressemblance. Il y a en tout homme un désir de poésie et de beauté. Si cet instinct ne peut pas se réaliser, il peut au moins se reconnaître ; infirme, il est clairvoyant. Prenons donc à la main la lampe idéale qui brûle faiblement au fond de notre nuit, et descendons les marches intérieures avec notre ombre devant nous. Voici le lieu où celle qui dort va s'éveiller à l'incantation des poètes et la voici qui se dresse, hors des langes de notre oubli, devant nous et en nous-mêmes, résurrectrice, la statue chaste de nos rêves et la figure de nos songes.

Lire, c'est s'évoquer à travers le fantôme que chaque vivant magnifique, délicat ou vénérable, eut de son essence. C'est le rituel du culte intime, la formule de notre apparition ; tout livre est alchimique et philosophal, notre quintessence y repose et chacun s'y retrouve enfin : l'Homme, avec les dons secrets de sa divine nativité. Mais ce haut sentiment n'a lieu que si certaines conditions le favorisent. Le tumulte l'effarouche, la paix seule et la solitude lui plaisent. C'est pourquoi il faut ménager en nous des places de silence et la vraie est cette chambre intérieure dont j'ai essayé de vous figurer l'allégorie et de vous faire comprendre le sens.

H. de Régnier.

Version allemande

(à remettre à M. Leroux avant le 31 mai)

Besuch in Urach.

Nur fast so wie im Traum ist mir's geschehen,
Dass ich in dies geliebte Tal verirrt.
Kein Wunder ist, was meine Augen sehen,
Doch schwankt der Boden, Luft und Staude schwirrt,
Aus tausend grünen Spiegeln scheint zu gehen
Vergangne Zeit, die lächelnd mich verwirrt ;
Die Wahrheit selber wird hier zum Gedichte,
Mein eigen Bild ein fremd und hold Gesichte !

Da seid ihr alle wieder aufgerichtet,
Besonnte Felsen, alte Wolkenstühle !
Auf Wäldern schwer, wo kaum der Mittag lichtet
Und Schatten mischt mit balsamreicher Schwüle.

Digitized by Google

Kennt ihr mich noch, der sonst hieher geflüchtet,
Im Moose bei süss-schläferndem Gefühle,
Der Mücke Sumsen hier ein Ohr geliehen,
Ach, kennt ihr mich und wollt nicht vor mir fliehen?

Hier wird ein Strauch, ein jeder Halm zur Schlinge,
Die mich in liebliche Betrachtung fängt;
Kein Mäuerchen, kein Holz ist so geringe,
Dass nicht mein Blick voll Wehmut an ihm hängt:
Ein jedes spricht mir halbvergess'ne Dinge;
Ich fühle, wie von Schmerz und Lust gedrängt,
Die Träne stockt, indes ich ohne Weile,
Unschlüssig, satt und durstig, weiter eile.

Hinweg! und leite mich, du Schar von Quellen,
Die ihr durchspielt der Matten grünes Gold!
Zeigt mir die urbemoosten Wasserzellen,
Aus denen euer ewig's Leben rollt,
Im kühnsten Walde die verwachsnen Schwellen,
Wo eurer Mutter Kraft im Berge grollt,
Bis sie im breiten Schwung an Felsenwänden
Herabstürzt, euch im Tale zu versenden.

O, hier ist's, wo Natur den Schleier reisst!
Sie bricht einmal ihr übermenschlich Schweigen;
Laut mit sich selber redend, will ihr Geist,
Sich selbst vernehmend, sich ihm selber zeigen.
— Doch ach, sie bleibt, mehr als der Mensch, verwaist,
Darf nicht aus ihrem eignen Rätsel steigen!
Dir biet' ich denn, begier'ge Wassersäule,
Die nackte Brust, ach, ob sie dir sich teile!

Vergebens! und dein kühles Element
Tropft an mir ab, im Grase zu versinken.
Was ist's, das deine Seele von mir trennt?
Sie flieht, und möcht' ich auch in dir ertrinken!
Dich kränkt's nicht, wie mein Herz um dich entbrennt,
Küssest im Sturz nur diese schroffen Zinken;
Du bleibest, was du warst, seit Tag und Jahren,
Ohn' ein'gen Schmerz der Zeiten zu erfahren.

Mörike.

LANGUE ET LITTÉRATURE ITALIENNES

Version italienne pour le 24 mai 1928

Incursion des Bolonais contre Modène.

Del celeste Monton già il Sol uscito,
saettava co' rai le nubi algenti;
parean stellati i campi e 'l ciel florito,
e sul tranquillo mar dormieno i venti;

Digitized by Google

sol zefiro ondeggiar facea sul lito
l' erbetta molle e i fior vaghi e ridenti,
e s' udian gli usignuoli al primo albore
e gli asini cantar versi d' amore.

Quando il calor de la stagion novella,
che movea i grilli a saltellar ne' prati,
mosse improvvisamente una procella
di Bolognesi a' loro insulti usati.
Sotto due capi a depredar la bella
riviera del Panaro usciro armati;
passaro il fiume a guazzo, e la mattina
giunse a Modana il grido e la ruina.

Modana siede in una gran pianura,
che da la parte d' austro e d' occidente
cerchia di balze e di scoscese mura
del selvoso Apennin la schiena algente:
Apennin ch' ivi tanto a l' aria pura
s' alza a veder nel mare il Sol cadente,
che sulla fronte sua cinta di gelo
par che s' incurvi e che riposi il cielo.

Da l' oriente ha le fiorite sponde
del bel Panaro e le sue limpid' acque;
Bologna incontro, e, a la sinistra, l' onde
dove il figlio del Sol già morto giacque;
Secchia ha da l' aquilon, che si confonde
ne' giri che mutar sempre le piacque:
divora i liti, e d' infeconde arene
semina i prati e le campagne amene.

Viveano i Modanesi a la spartana
senza muraglia allor né parapetto,
e la fossa in piú luoghi era sí piana
che s' entrava ed usciva a suo diletto.
Il martellar de la maggior campana
fe' piú che in fretta ognun saltar del letto:
diedesi a l' arma, e chi balzò le scale,
chi corse alla finestra e chi al pitale.

Chi si mise una scarpa e una pianella,
e chi una gamba sola avea calzata;
chi si vestì a rovescio la gonnella,
chi cambiò la camicia con l' amata;
fu chi prese per targa una padella,
e un secchio in testa in cambio di celata;
e chi con un roncone e la corazza
corse bravando e minacciando in piazza.

A. Tassoni, *La secchia rapita*, I, 41-80.

Digitized by Google

Thème italien pour le 31 mai

Le texte du thème allemand.

III. — Sujets donnés aux examens de la Faculté

(Février 1928)

CERTIFICAT D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE GÉOGRAPHIE

Géographie : Les différents types de côtes ennoyées : leur évolution.

Cartographie : Interpréter, au point de vue de la géographie physique et de la géographie humaine, la feuille 32, Beauvais, de la carte au 80.000e. Faire la ou les coupes utiles.

Digitized by Google

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

P. CHANTRAINE. *Histoire du Parfait grec.* Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, Champion, 1926, VIII et 268 p. — (Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, XXI.)

Les études dont le parfait grec a fait l'objet avant l'apparition du livre de M. Ch. avaient établi nombre de points importants : le p. moyen est une nouveauté par rapport à l'indo-européen, le p. « résultatif » se constitue à l'époque historique ; au cours de celle-ci, l'usage du p. s'étend au point que le temps finit par se confondre avec l'aoriste — même pour la forme, à l'occasion (3e pers. plur. actives en -αν) ; il meurt de cette confusion et le grec moderne exprime l'idée du p. par une périphrase (ἔχω δεμένο = δέδεκα du grec ancien).

On doit savoir gré à M. Ch. d'avoir donné de cette curieuse évolution un exposé détaillé, qui, s'il fait nécessairement une large part aux résultats obtenus par d'autres chercheurs, les complète, les précise ou les corrige sur plus d'un point et apporte des hypothèses neuves et intéressantes.

M. Ch. classe les parfaits homériques en trois catégories d'ancienneté différente : p. actifs exprimant l'état présent du sujet [1]), p. moyens à sens passif (même valeur), p. « résultatifs » (expriment le présent de l'objet ; celui-ci reste dans l'état auquel l'action l'a amené). [2])

Des p. de la première catégorie, certains correspondent à un présent moyen, — passif ou non (διέφθορα, γέγονα par ex.). [3]) Or M. Ch. étend au système du p. la théorie de la distinction entre temps primaires et temps secondaires que M. Meillet a établie pour celui du présent : *à l'origine* désinences actives aux temps primaires, moyennes aux temps secondaires. [4]) Une forme comme διέφθορα qui correspond, pour le sens, à un présent φθείρομαι, à un imparfait (ἐ)φθειρόμην, a donc à côté d'elle un plus-que-parfait διεφθάρμην ; elle est isolée par ses désinences actives qu'elle doit tendre à remplacer par des désinences moyennes, d'au-

---

[1]) M. Ch. se refuse à reconnaître une valeur intensive aux p. γέγηθα, βέβρυχα, etc. ; bien que certains d'entre eux expriment une action présente du sujet, il les regarde comme des p. d'état au même titre que βέβηκα, etc.

[2]) Le seul exemple assuré serait βεβίηκεν. M. Wackernagel, dans ses *Studien zum griech. Perfektum* 5 niait la valeur résultative de cette forme et faisait commencer l'histoire du p. résultatif après Homère.

L'origine des formes du p. résultatif a été reconnue depuis longtemps ; il s'agit, *d'ordinaire*, des formes refaites sur celles du moyen.

[3]) Les autres correspondent soit à des présents actifs intransitifs, comme βέβηκα, ou transitifs, comme λέλοιπα dont le sens ancien est « je suis séparé de », soit à des racines qui n'ont pas formé de conjugaison normalisée, comme εἴωθα.

[4]) cf. φησί, φάτο ; ἔοικα, ἔικτο (ἐΐκει serait une nouveauté, refaite sur ἔοικα).

Digitized by Google

tant plus que l'affinité des notions d'état et de passif y contribuera; c'est d'abord au pluriel que se seraient introduites les désinences moyennes.

Résumés de la sorte, les trois premiers chapitres du livre prennent une apparence de rigueur qu'un linguiste averti comme M. Ch. s'est bien gardé de leur donner; il est le premier à voir que la complexité des faits se laisse malaisément représenter de façon trop schématique; il ne saurait être question d'entrer ici dans l'examen des difficultés qu'il signale lui-même et il convient de laisser aux seuls linguistes le soin d'apprécier cette fort intéressante première partie de son travail.

La définition des trois catégories de p. est suivie de l'étude des fortunes diverses que chacune d'entre elles a connues en attique, hors de ce dialecte, et dans la langue des époques hellénistique, romaine et impériale.

Le p. actif à sens d'état étend son domaine à un nombre croissant de verbes en attique, et reste très vivant à l'époque hellénistique; cependant parmi les p. actifs qui correspondent à des présents moyens, certains sortent de l'usage après Homère (comme ἔμμορε, ἔολπα, etc.) et d'autres subissent de la part de p. moyens ou même (assez tard) de présents nouveaux (στήκω : je suis debout; γρηγορῶ : je suis éveillé) une concurrence toujours plus redoutable. Cependant l'attique paraît avoir créé quelques p. actifs pour des présents moyens (κατηρτυκώς Eschyle).

Le sens ordinaire du p. moyen est le passif, qui apparaît même dans des verbes dont le présent, de forme moyenne, a la valeur active (εἴργασμαι est souvent passif); les p. moyens à valeur active sont d'un emploi relativement récent; le p. moyen prend en attique une extension telle que certains verbes actifs en reçoivent un (cf. ᾧκημαι = je suis installé, de οἰκεῖν).

La langue hellénistique l'emploie encore davantage, surtout au participe, forme qui a alors très fréquemment la valeur d'un adjectif que la langue classique connaît déjà. Cependant c'est avec une certaine lenteur que le p. moyen se substitue aux p. actifs de verbes à présent moyen (γέγονα s'est toujours maintenu en face de γεγένημαι sauf en ionien peut-être).

Le p. résultatif est en croissance rapide après Homère; cependant certains verbes transitifs n'en ont jamais eu un ou n'en ont reçu un que très tard; malgré la création constante de formes nouvelles le p. résultatif serait en régression dès la fin de l'époque hellénistique, si on en juge par le N. T.

Une évolution du sens du p. se manifeste au cours de l'histoire de ce temps: la valeur la plus ancienne est celle d'un présent, mais de bonne heure la notion d'un passé qui a préparé ce présent se fait jour; visible dès les textes homériques à l'occasion, [1]) elle prend une importance croissante avec le développement du p. résultatif; si fortement que celui-ci marque le présent à l'occasion, il suppose, en effet, toujours une action passée; on arrive à ne plus distinguer aoriste et p. que par une nuance qui pouvait aisément s'effacer: ἔμαθον signifie «j'ai appris» et μεμάθηκα «j'ai appris et cette connaissance me reste».

C'est ainsi qu'on en vient à employer le p. quand il s'agit d'indiquer que le sujet est l'auteur de l'action, de marquer sa responsabilité, son mérite, sa culpabilité, d'exprimer avec une insistance spéciale une action passée qui pourrait être

[1]) cf. τέθνηκα; κακὰ πολλὰ πέπονθα; μυρί' Ὀδυσσεὺς ἐσθλὰ ἔοργεν.

Digitized by Google

traduite par l'aoriste, et même dans des cas où notre analyse grammaticale a peine à le justifier. [1])

A l'époque hellénistique, le p. se rapproche encore de l'aoriste dont il prend parfois la valeur narrative, quoiqu'il s'en distingue fort bien à l'occasion; enfin la confusion est complète dans les textes chrétiens postérieurs au N. T.; au IVe siècle les grammairiens eux-mêmes ne connaissent plus la véritable nature de la distinction entre aoriste et p. et à l'époque byzantine le p. n'existe plus comme forme verbale distincte. C'est à une périphrase dont les premiers exemples apparaissent aux époques classique et hellénistique avec une valeur spéciale que le grec recourt aujourd'hui pour exprimer la notion du p.

L'ouvrage de M. Ch. est destiné à rendre les plus grands services à de nombreux lecteurs; peut-être les observations suivantes pourront-elles aider ceux qui se serviront de ce livre à en tirer tout le profit possible; elles montreront aussi combien il est suggestif, même lorsque, sur un détail, on n'adopte pas les opinions de l'auteur.

Sur plusieurs points on peut penser à interpréter le sens littéral des textes autrement que M. Ch. P. 44 Platon, *Phèdre* 279c: ἐμοὶ μὲν γὰρ μετρίως ηὖκται: «ma prière est pleine de mesure». Socrate, avant de quitter le lieu où ils se sont reposés en causant, fait une courte prière, et demande à Phèdre: «ἔτ' ἄλλου του δεόμεθα, ὦ Φαῖδρε; ἐμοὶ μὲν γὰρ κ. τ. λ.; il faut donc traduire: j'ai assez prié (et par suite, si rien d'autre ne nous retient, nous pouvons partir). Cf. sur ce sens de μετρίως avec le parfait Platon, *ibid.* 278b, et les textes si nets d'Aristophane, *Nuées* 1510, *Thesm.* 1227 sqq.

P. 84 et 163 Hérodote III 80 μετεσχήκατε δὲ καὶ τῆς τοῦ μάγου ὕβριος: «vous avez aussi participé à la violence du mage (et vous en êtes encore responsables)»: Otanés expose les inconvénients du régime monarchique; un maître absolu ne peut être raisonnable; εἴδετε μὲν γὰρ τὴν Καμβύσεω ὕβριν ἐπ' ὅσον ἐξῆλθε, μετεσχήκατε δέ' κ. τ. λ.: vous avez subi votre part de la démesure du mage.

P. 180 Démosthène XXIV 176 ἄλλα τ'ἔσθ' ἃ καλῶς διῳκήκασι: «il y a d'autres preuves de leur bonne administration». L'orateur suppose qu'on lui adresse une objection: ἀλλὰ νὴ Δία ταῦτα μόνον τοιοῦτοι γεγόνασιν ἐν οἷς πεπολίτευνται, ἄλλα τ'ἔσθ' κ. τ. λ.: «mais dira quelqu'un — c'est seulement sur ces points-là qu'ils se sont montrés tels dans leur politique, et sur d'autres leur administration a été bonne» (cf. le lumineux commentaire de Weil sur le passage à peu près identique XXII 69).

Le classement de πεπόνηκα (pour Thucydide VII 38 et Aristophane, *Paix* 820) p. 126, de δεδάνεισμαι (pour Démosthène XXXVI 5) p. 130, de ἠγνόηκα et βέβλοφα (pour les papyrus) p. 228, parmi les p. résultatifs peut être discuté. Voici les exemples: 1° ἐπισκευάζειν τὰς ναῦς, εἴ τίς τι ἐπεπονήκει et πεπόνηκα τῷ σκέλει (τί, τῷ σκέλει sont des accusatifs de relation et non d'objet); 2° ἦν..... Πασίωνι .... ἀργύριον.... δεδανεισμένον πλέον ἢ πεντήκοντα τάλαντα (δεδανεισμένον est un passif); 3° ὑφ' ἡμῶν ἔν τισιν ἠγνοημένων; 4° ἀηδίζομαι ἕνεκα τοῦ σε μηδ' ... μηδ'

[1]) Il serait impossible de citer ici les exemples auxquels M. Ch. se réfère dans son chapitre sur l'évolution du sens du parfait. On pourra en prendre quelque idée en consultant Stahl, *Kritisch-historische Syntax des griechischen Verbums*... 111 sqq. spécialement 111s sqq. et 115s sqq.; M. Ch. a beaucoup dû à cet excellent livre pour l'interprétation de l'usage des orateurs et de divers passages de Platon et de Sophocle, entre autres.

Digitized by Google

ἐνβεβλοφέναι εἰς τὴν ἡμετέραν περί⟨στασιν⟩ (ces deux derniers p. sont nettement intransitifs).

Les listes de p. résultatifs présentent diverses omissions; celle qui est donnée p. 228 pour les papyrus en particulier; de Mayser, *Gram. der griech. Papyri*... I, 386 sqq. que M. Ch. a consulté, on peut tirer ἦρκα, εἶρηκα (de αἱρῶ), κέκλεικα, etc.; on notera que πεπόηκα (Mayser, *ibid.* 108), et non πέποικα, est la forme usuelle du p. de ποιῶ dans les papyrus.

Etant donné l'intérêt qu'il y a à noter la date d'apparition des divers p. résultatifs, il aurait pu être utile d'examiner si les inscriptions ne fournissent pas pour certains d'entre eux des exemples plus anciens que les premiers emplois littéraires: ainsi εὐεργέτηκα avant d'être chez Lycurgue se lit dans *I. G.* I² 150 (entre 446/5 et 405/4); de même μεμισθωμένος (*I. G.* I² 377, 23, en 434, 2, avant Lysias XVII 8), ἐντέταλμαι (*Syll.*³ 456, 50, en 250 env., avant Polybe XVII 2). Le premier emploi de ἀνατέθηκα que fournisse une inscription dédicatoire attique est antérieur de plus de 80 ans à celui que M. Ch. cite comme le plus ancien d'après Meisterhans-Schwyzer, *Gram. der att. Inschr.*³ 189 (cf. *I. G.* I² 406 ἀνα]τεθ(ε)κεν, sur un fragment de vase en bronze, avant 403).

Il serait possible d'ajouter des détails de quelque intérêt au tableau que M. Ch. a tracé de l'histoire des p. actifs de verbes moyens: il résulte des citations données p. 76 que plusieurs d'entre eux, étrangers à la meilleure prose attique, se lisent chez les poètes, parfois en prose ionienne et chez Xénophon, et se retrouvent dans la prose tardive; ce phénomène doit être du même ordre que la présence, dans les LXX et le N. T., de mots que la prose attique ignore, alors qu'ils sont connus de la prose ionienne et de la poésie (cf. Thumb, *Die gr. Sprache im Zeitalter des Hellenismus* 217 sqq. sur ce fait de vocabulaire).

M. Ch., qui prouve par la présence de γέγονα dans les inscriptions attiques que cette forme était d'un usage courant (p. 79), eût pu donner la même preuve pour ἔαγα, ἔρρωγα dont il sait, d'ailleurs (p. 89), qu'on possède des exemples épigraphiques; il n'eût pas été sans intérêt d'observer que si dans la littérature cette forme n'apparaît « guère chez les écrivains qui se tiennent près du langage parlé », celui-ci ne devait pas l'ignorer, puisqu'elle figure dans la comptabilité de l'arsenal du Pirée.

M. Ch. n'a pas fait appel à l'usage des LXX à propos des p. actifs de verbes moyens; on pourrait cependant noter que la version grecque de l'A. T. fournit des exemples notables et du maintien de ces p. et des formes que la langue tendait à y substituer: p. moyens et présents (si στήκω n'est attesté que comme variante, γρηγορῶ est sûr); en outre M. Ch. qui explique p. 216 la dérivation de πεποίθησις qui se lit dans le N. T. à partir de πέποιθα « considéré comme un présent irrégulier » aurait pu citer à l'appui de son explication l'aoriste ἐπεποίθησα (Job XXXI 24, etc.); πεποίθησις est d'ailleurs déjà dans les LXX.

M. Ch. écrit avec raison p. 83: « Souvent les premiers exemples d'un p. qui devient rapidement résultatif sont employés au sens intransitif, au lieu que l'usage des autres temps est transitif ou factitif ». Διέφθορα d'abord intransitif, puis résultatif, dans un verbe factitif (διαφθείρω: je fais périr) serait un exemple approprié; il n'en va pas ainsi de λέλοιπα que M. Ch. a cité; en effet, l'aoriste ἔπέλιπον dans Thucydide III 20 et Hérodote VII 128 est aussi intransitif (je manquai) que le parfait ἐπιλέλοιπα dans Thucydide III 26 (je manque).

Digitized by Google

P. 113 sqq. M. Ch. examine les sens de γέγονα et γεγένημαι à l'époque classique; la seconde forme lui paraît être de règle lorsque le parfait doit exprimer fortement l'idée verbale de «être devenu», et, de Lysias à Démosthène, «dans la périphrase affective où un adjectif se joint à γίγνεσθαι» (cf. Lysias VII 6 πολλῶν αἴτιος κακῶν γεγένηται); enfin M. Ch. semble lui réserver le sens de «être né» [1]). Cependant ces trois emplois appartiennent aussi à γέγονα: Platon, *Rép.* 539a παράνομος .... δόξει γεγονέναι ἐκ νομίμου; Lysias XVIII 25 αἴτιαι γεγόνασιν; Platon, *Critias* 113c τῶν .... ἐκ γῆς ἀνδρῶν γεγονότων, etc.

Le sens du p. de γίγνομαι mérite un intérêt particulier; il paraît s'être rapproché de celui de l'aoriste de bonne heure. Si Moulton, *A Grammar of New Testament Greek*[3] I 238 [2]) doute avec raison de la valeur de l'exemple cité par Buresch (que M. Ch. a repris p. 187) pour Platon (?), *Alcibiade* I 114a, on peut relever un emploi incontestable: Isocrate XV 106 ἀξιῶ ..., εἰ κακὸς ἀνὴρ γέγονε Τιμόθεος καὶ πολλὰ περὶ ὑμᾶς ἐξήμαρτε, μετέχειν καὶ δίκην διδόναι (Timothée *était mort* au moment où l'orateur s'exprimait de la sorte). Il n'est donc pas étonnant qu'on lise le p. dans l'épitaphe *S. G. D. I.* 5068 χαιρε καλακἀγαθα γεγονυια, que M. Jacobsthal, *Der Gebrauch der Tempora und Modi in den kretischen Dialektinschriften* 75 considère comme incorrecte. En nombre de cas le p. de γίγνομαι est déjà employé à l'époque classique comme il le sera plus tard. Ainsi *Marc* 13, 9 ἔσονται ... αἱ ἡμέραι ἐκεῖναι θλῖψις οἵα οὔπω γέγονε τοιαύτη est cité (p. 235 sq.) avec cette observation: «Mathieu, plus puriste, emploie l'aoriste attendu ici»; or Démosthène I 9 (cité p. 188) κατεστήσαμεν τηλικοῦτον ἡλίκος οὐδείς πω βασιλεὺς γέγονε Μακεδονίας [3]) et Isocrate XV 30 ποιεῖ με (il me représente) τηλικοῦτον ὅσος οὐδεὶς πώποτε γέγονεν (cité p. 115 sq.) montrent que le p. est correct. D'une façon générale, d'ailleurs, la question des rapports du p. et de l'aoriste à l'époque hellénistique, spécialement dans les inscriptions, mérite un nouvel examen, bien que M. Jacobsthal, *op. cit.* 72 sqq. en ait traité et que M. Ch. ait adopté ses conclusions. Il est significatif qu'un puriste comme Isocrate ait des emplois de ἀπέσταλκα, διατετέλεκα (I 2; *Ep.* IV 12) qu'on ne saurait distinguer d'emplois hellénistiques réputés incorrects de ces formes [4]).

M. Ch. a parlé assez longuement des formes périphrastiques du p., p. 246 sqq.; il aurait pu citer sur ce point la thèse de M. Regard, *La phrase nominale dans la langue du N. T.* et discuter la question de savoir si la fréquence des formes périphrastiques dans le N. T. est bien, comme il le dit, d'après Blass-Debrunner, *Gram. des neutestamentlichen Griech.*[4] 250, un sémitisme; M. Regard, *op. cit.* 8 et Moulton, *op. cit.* 225 sqq. le contestent. On n'oubliera pas que les périphrases formées à l'aide de εἰμί ne sont pas les seules que présente le grec hellénistique:

---

[1]) Le sens est plus faible dans εὖ γεγονώς, τρία ἔτη γεγονώς.

[2]) Les grammaires du N. T. sont citées ici dans les éditions auxquelles M. Ch. renvoie lui-même; cependant p. 250 l. 10 la référence à Moulton, p. 358, doit venir de la traduction allemande.

[3]) M. Ch. note: «on ne voit pas pourquoi Démosthène n'a pas employé l'aoriste».

[4]) Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce point, ni de démontrer que certaine distinction entre participe p. et participe aoriste que M. Jacobsthal, *op. cit.* 74 s'efforce d'établir et que M. Ch. mentionne très rapidement p. 209 est inexistante. M. Ch. classe parmi les p. narratifs *Exode* XXXII 1; Moulton, *op. cit.* 142 expose, avec raison, semble-t-il, une opinion contraire.

Digitized by Google

celui-ci use aussi de γίγνομαι, ὑπάρχω, τυγχάνω (cf. Regard, *op. cit.* 217 sq.; H. St John Thackeray, *A Grammar of the Old Testament in Greek* . . . . 281, *s. v.* πείθω; Mayser, *op. cit.* II 224 sq.; *Syll.*³ 633, 38 [inscr. milésienne de 180 env.]; *Syll.*³ 521, 32 [inscr. d'Aigiala du IIIe s.]; etc.).

On aurait aimé à connaître l'opinion de M. Ch. sur les cas où le p. est suivi de l'optatif oblique (cf. Stahl, *op. cit.* 316 sq.) chez divers auteurs classiques, — ce qui suppose que déjà à la meilleure époque la notion de passé qui est incluse dans nombre de p. peut devenir essentielle — et sur les cas où le p. exprime un fait d'expérience et est rejeté vers le passé par ἤδη ou πρότερον (cf. Platon, *Lois* 776 d e; Xénophon, *An.* III 1, 38; Lysias XIX 4 sq.).

Il semble que dans son étude du sens du p. à l'époque classique M. Ch. aurait pu insister davantage sur la notion d'achèvement que comportent souvent les emplois de ce temps: l'idée que telle action est un fait accompli ou irrévocable est apparente dans des textes qu'il cite par ailleurs; cf. p. 93 sq. Andocide I 70 ἀπολελόγηταί μοι ἱκανῶς, etc.; p. 152 Sophocle, *Trach.* 486 sq. βούλου λόγους, οὓς εἶπας ἐς τήνδ' ἐμπέδως εἰρηκέναι; et l'impératif p., dont la valeur semble s'être bien maintenue fort longtemps (cf. Blass-Debrunner, *op. cit.* 198) en fournirait des exemples frappants.

Telles sont les plus importantes des observations que suggère la lecture du livre de M. Ch.[1]); elles témoignent de la richesse de l'ouvrage et de son intérêt et de la complexité d'un sujet qui pourrait paraître limité au lecteur non averti.

A. OGUSE.

E. F. GAUTIER, *L'islamisation de l'Afrique du Nord; les siècles obscurs du Maghreb.* In-8°, Paris, Payot (*Bibliothèque historique*), 1927, 432 p., 12 illustrations hors texte et 16 fig.

Le lecteur qui vient de fermer le livre de M. Gautier garde présentes à l'esprit quelques images vivantes et fortes, dont voici les principales.

D'abord le pays, dans ses caractéristiques permanentes. Un sol médiocre, susceptible pourtant de quelques grandes richesses (vignes, oliviers, mines), mais de richesses spécialisées qui ne prennent leur valeur que par l'exportation et par conséquent ne donnent la prospérité à la contrée qui les fournit que si celle-ci se trouve, comme au temps de Rome ou comme aujourd'hui, incorporée dans un organisme économique plus vaste; isolé, le Maghreb, qui se suffit malaisément à lui-même, est pauvre. — Or, précisément, les conditions géographiques lui font perpétuellement

---

[1]) Lire p. 73 l. 17 τετριηράρχηκα; p. 77 l. 22 sq. VI, 1, 5; p. 115 l. 6 μέγαν p. 140 l. 8 ἀνήλωκα, l. 5 du bas πέφανται. Intervertir p. 168 l. 7 sq. Ménélas et Teucer. Lire p. 206 l. 16 κατευφαμηκε; p. 209 l. 17 καλαν και πρεπονσαν πεποιηνται ταν παρεπιδημιαν, l. 20 dans les décrets crétois relatifs à Téos (et non « dans les décrets de Téos »), l. 22 dans les décrets crétois trouvés à Magnésie (et non « à Magnésie »); p. 215, l. 5 du bas 370 (et non 376); p. 224, l. 10 du bas παρεσκευασμένον; p. 229 l. 5 du bas τετήρηκα; p. 242 dernière ligne 145 (et non 163) (la remarque de Moulton n'a pas la généralité que lui attribue M. Ch.); p. 249 dernière ligne 200 (et non 196).

Le passage cité p. 154, l. 17 du bas est d'Isocrate et non d'Isée; Démosthène XII 6 cité p. 180, l. 14 est non un discours de l'orateur, mais une lettre de Philippe.

Digitized by Google

courir le risque de l'isolement : le Maghreb, comme disent les Arabes, est une « île », assiégée à la fois par la mer et le désert. — Enfin un relief extrêmement morcelé, avec, cependant, en écharpe, un long chapelet de plaines ou plateaux qui, des Syrtes à l'Atlantique, s'ouvre aux vagues successives des envahisseurs, prédestinant ainsi le pays, foncièrement divisé, aux conquêtes brusques et éphémères.

Rien d'immuable pourtant, on s'en doute bien, dans ce déterminisme géographique. Au cours de l'histoire, le Maghreb a subi dans son peuplement végétal, animal et humain des transformations profondes.

Avant la conquête romaine, les hommes y étaient relativement rares. Dans les forêts de l'Atlas, dans les cuvettes humides sur le bord méridional des monts, régnait une faune tropicale, assez mal adaptée d'ailleurs au climat, qui s'était progressivement modifié à l'ère quaternaire, par suite un peu abâtardie, bien vivante néanmoins ; là circulaient notamment de grands troupeaux d'éléphants.

Dans le Maghreb oriental — l'Afrique au sens propre, l'*Ifrikia* des Arabes — les Carthaginois créèrent la vie urbaine et implantèrent une forte civilisation sémitique ; celle-ci, dont Rome n'effaça point la solide empreinte, se trouva préparer les voies de loin à la deuxième onde de sémitisation : l'Islam.

Vinrent les Romains. Sous leur domination le pays se peupla, réservoir de forces que devaient plus tard utiliser les chefs musulmans ; les éléphants disparurent, non pour des raisons climatiques (le climat n'a point changé à l'époque historique), mais chassés, traqués, massacrés par les hommes devenus plus nombreux. Vers la fin de l'Empire, un animal nouveau fit son apparition : le chameau, venu des plaines sèches de l'Asie. Il y avait toujours eu des nomades dans le Maghreb. Mais désormais le nomadisme de la steppe et du désert, pourvu de sa bête de choix, s'y développa avec une ampleur jusque-là inconnue ; le Sahara s'ouvrit aux pérégrinations des grandes tribus chamelières : grave menace pour la civilisation sédentaire. A partir de ce moment, l'histoire du Maghreb n'est plus qu'un perpétuel dyptique ; on voit sans cesse s'opposer et se combattre les populations paysannes et les nomades, les *Béranès* et les *Bôtr*, comme disent les historiens arabes, qui, hantés par des préoccupations tribales, ne pouvaient s'imaginer cette lutte entre deux genres de vie que sous l'aspect d'une querelle entre groupes distincts par le sang.

Après les épisodes vandale et byzantin, voici l'invasion arabe. Le Khalifat soumet aisément l'*Ifrikia*, pays de villes. Il se heurte dans l'Aurès à la résistance acharnée d'abord des tribus paysannes, puis des nomades judaïsants. Cependant, une fois l'Espagne conquise, le Maghreb, pris entre deux pays fortement islamisés, l'*Ifrikia* et la péninsule ibérique, achève sa conversion. Mais le Berbère, devenu musulman, n'en devient pas pour cela un sujet docile. Le kharedjisme est un mouvement de nomades, antisocial ; un Etat nomade se fonde autour de Tiaret. Les tribus sédentaires, de leur côté, se créent leurs Etats à elles : le royaume de Fez, établi autour d'une ville merveilleusement adaptée à une civilisation urbaine sans cesse menacée, parce que les citadins y ont de l'eau, en abondance, sans

Digitized by Google

qu'il soit besoin d'aqueducs ; l'Empire fatimite ; puis les royaumes sanhadja de Bougie et d'*Ifrikia*.

A ce moment il pouvait sembler que le paysan dût triompher du pasteur. Mais au XIe siècle de nouvelles tribus arabes, — des Bédouins — lâchées sur le Maghreb par le khalife fatimite d'Egypte, font leur entrée en *Ifrikia*. A leur contact les nomades berbères, qui vont peu à peu s'arabiser, reprennent leur vigueur. Sous l'assaut, les grands Etats sédentaires se désagrègent. Dorénavant, le Maghreb est irrémédiablement morcelé en une foule de petits groupes ennemis, appartenant à l'un ou l'autre de quatre grands genres de vie fortement opposés : villes, — nomades chameliers, arabes ou arabisés, — berbères cultivateurs, — berbères transhumants des montagnes.

Ce résumé, forcément sans nuances, n'épuise pas la richesse de l'ouvrage, abondant en aperçus ingénieux ou profonds. J'espère qu'il en fera du moins saisir le puissant intérêt. Certes, tout n'y est pas également agréable ou convaincant. L'allure un peu cahotante de l'exposé est sans doute voulue ; M. Gautier ne déteste point étonner son lecteur ; le procédé, à la longue, fatigue ; chose plus grave, dans les derniers chapitres, il nuit sensiblement à la clarté. D'autre part, l'historien, même non spécialiste, ne peut s'empêcher de concevoir quelques doutes. Non, il n'est pas possible que le duel du laboureur avec le chamelier explique le moyen âge maugrébin tout entier ; l'histoire, d'ordinaire, n'est point si simple. On eût aimé quelques mots sur la structure sociale des groupes en présence, l'accent mis avec plus de force sur les mouvements de la sensibilité religieuse, dont le « matérialisme historique » ne suffit assurément pas à rendre compte. Qu'importe après tout ! Le livre est incomplet, et parfois agaçant ; mais il est suprêmement intelligent. Grâce à une sorte de divination et surtout à une connaissance intime du pays et de ses habitants actuels, il substitue à la sécheresse confuse des sources arabes un *film* animé, tissé d'images concrètes ; il ouvre, sur l'histoire comparée des civilisations de la Méditerranée et de l'Europe, certaines vues qui vont très loin ; il fait comprendre le Maghreb d'aujourd'hui, inintelligible à qui en ignorerait le passé ; il jette la lumière sur un des trois ou quatre grands événements de notre histoire occidentale, — cette islamisation de l'Afrique du Nord qui déplaça, pour des siècles, l'axe de la civilisation latine.

Marc BLOCH.

BOIARDO Matteo Maria, *Orlando innamorato*. Introduzione e note di *Francesco Foffano*. Ediz. integra. Torino, Unione Tipografico — editrice torinese, 1926. (Collection Classici italiani con note.) 3 vol. de XXIII-300, 293, 269 pp.

Personne mieux que M. Francesco Foffano ne semblait désigné par ses études antérieures pour préparer une édition de l'*Orlando innamorato*. Elle a paru et a été partout jugée excellente. Une Introduction sobre et sustantielle donne au lecteur une idée nette de la place qu'occupe l'œuvre dans l'histoire du poème chevaleresque. Les notes sans nul pédantisme rendent le texte plus clair. Une *Avvertenza bibliografica* vient en aide aux

Digitized by Google

personnes qui voudraient de plus amples renseignements sur l'*Innamorato* et son auteur.

Gabriel MAUGAIN.

P. SAINZ RODRIGUEZ, *Introduccion a la historia de la literatura mistica en España. Un volume de 340 pages. Editorial Voluntad. Madrid.* 1927.

Voici un livre qui, après les travaux de Bœhmer, Reusch, Gothein, Baruzi et Etchegoyen, nous permet de croire que l'étude de ce problème va être renouvelée. La différence qui existe entre ce livre ou celui de Etchegoyen (*L'Amour divin. Essai sur les sources de Sainte Thérèse*) et les autres provient de ce que les deux premiers étudient le problème de l'expression littéraire, tandis que ceux-ci s'occupent avant tout du problème religieux ou psychologique. De même, l'ouvrage de Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, où l'étude de l'expression littéraire est négligée.

Le livre du professeur de la Faculté des Lettres de Madrid n'est, comme l'indique son titre, qu'une introduction à l'étude de tous les problèmes historiques et littéraires que soulève le mysticisme espagnol (problème de la langue, du style, du contenu idéologique, de son apparition historique et des influences du protestantisme sur le mysticisme espagnol).

Le livre comprend sept chapitres qui traitent respectivement le problème historique du mysticisme espagnol, les différents concepts du mysticisme, le cadre général de la littérature mystique espagnole et les possibilités de contact entre la mystique espagnole et la mystique universelle, les antécédents mystiques et ascétiques dans le moyen âge espagnol, l'évolution chronologique et doctrinale et ses caractéristiques. Chaque chapitre contient une bibliographie. A la fin du livre se trouve une table des auteurs classés par ordre alphabétique. A noter particulièrement l'appendice très important du chapitre III signalant tous les ouvrages qui ont été publiés en Espagne jusqu'au XVII[e] siècle et dont l'étude peut servir à déterminer les éléments philosophiques du mysticisme espagnol.

Ce livre n'est pas une étude définitive ; il pose des question à résoudre, comme, par exemple, celle de la langue chez les mystiques (p. 286 et suivantes). La langue telle qu'on la parle aujourd'hui est due à leur effort pour exprimer l'ἄρρητόν, à leur position vis-à-vis du *libre examen*, à leur traduction des livres bibliques (v. Jean Baruzi, *Un moment de la lutte contre le Protestantisme et Illuminisme en Espagne au XVI[e] siècle. Rev. d'Hist. et de Phil. relig. Strasbourg. Nov.-Déc. 1927*). De même, la langue allemande est le résultat de l'effort identique des mystiques allemands et de Luther.

Tout hispanisant doit connaître ce livre et nous devons remercier l'auteur de l'avoir publié. Il fera naître « dulces prendas », comme la bergère de Góngora « apenas hija hoy, madre mañana ».

Jose Francisco PASTOR.

Digitized by Google

Bibliothèque nationale et universitaire

Quelques acquisitions récentes

D (Histoire, Géographie)

190.808 **Beck** (F. W.), *Geschichten und Gestalten aus Badens Vergangenheit.* Kehl (Morstadt), 1928, in-8°, 80 p.

192.168 **Oechsli** (W.), *Die Benennungen der alten Eidgenossenschaft und ihrer Glieder.* Zurich, 1917, in-8°, 230 + 170 p.

27.995 **Hoesem** (Jean de), *La Chronique*, publiée par G. Kurth, Bruxelles, 1927, in-8°, 445 p. (Recueil de textes pour servir à l'histoire de Belgique.

500.493 **Schramm** (P. E.), *Die zeitgenössische Bildnisse Karls des Grossen.* (Beiträge zur Kulturg. des Mittelalters und der Renaissance, 29). Leipzig, 1928, in-8°, 74 p.

500.177 **Usseglio** (L.), *I marchesi di Monferrato in Italia ed in Oriente durante i sec. XII e XIII.* (Bibl. della Soc. stor. subalpina). Casali Monferrato, 2 vol. 1926, 437 + 428 p.

Rossi (T.) et **Demagistris** (C. P.), *La Rivoluzione piemontese del 1821.* Ib. Turin, 1927, in-8°, 600 + 784 p.

500.493 **Mehl** (E.), *Die Weltanschauung des G. Villari.* (Beiträge zur Kulturg. des Mittelalters... 33). Leipzig (Teubner), 1927, in-8°, 188 p.

500.244 *Forma Italiae.* Regio I. Vol. I. **J. Lugli.** Rome (Danesi) 1926, in-4°.

500.223 *Materialien zur Urgesch. Oesterreichs*, hrsg. von der Wiener prähist. Gesellsch., Wien (Burgverlag), 1921.

192.127 **Bédarida** (H.), *Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne* (1731-1802). Paris (Champion), 1928, in-8°, 216 p.

191.911 **Zimmels** (H. I.), *Beiträge zur Gesch. der Juden in Deutschland im 13. Jahrh.* Wien, 1926, in-8°, 138 p.

192.011 **Hacker** (H.), *Das Kloster Ribnitz u. seine Klosterdörfer.* Thèse. Schwerin (Sandmeyer), 1926, in-8°, 152 p.

191.945 **Bushnell** (David S.), *Burials of the Algonquian, Sionan and Caddoan tribes....* Washington, 1927, in-8°, 103 p.

15.470 **Ottenthal** (E. V.) et **Hirsch** (H.), *Die Urkunden Lothar III. u. der Kaiserin Richerza.* Mon. Germ. Hist. Diplom. VIII. Berlin, 1927, in-4°, 311 p.

500.177 **Gabiana** (N.), *Asti nei principali suo i ricordi storici.* (Biblioteca della Soc. Stor. subalpina. N. S. XI). Turin, 1927, in-8°.

Chiaudana (M.), *Le curie sabaude nel sec. XIII.* Ib. LIII. 2. Turin, 1927, in-8°, 117 p.

Digitized by Google

191.915 **Below** (G. von), *Über historische Periodisierungen mit besonderem Blick auf die Grenze zwischen Mittelalter und Neuzeit.* Mit einer Beigabe : Wesen und Ausbreitung der Romantik. Berlin (Deutsche Verlagsgesellsch. f. Politik), 1925, in-8 ; 108 p. (Einzelschriften zur Politik u. Geschichte, fasc. 11.)

189.618 **Leuze** (O.), *Bibliographie der württemberg. Geschichte.* V. Stuttgart, 1926, in-8°.

27.982 **Champion** (P.), *Louis XI.* Paris (Champion), 1927. 2 vol. 237 p. + 12 pl., 410 p. + 28 pl.

191.998 **Crump** (C. G.), et **Jacob** (E. F.), *The legacy of the Middle ages.* Oxford (Clarendon Press), 1926, in-8° ; 549 p.

191.956 **Home** (Gordon), *The legionary headquarters and Colonia of Eboracum.* Londres (Benn), 1924, in-8°, 204 p.

179.998 *Kou-Houng-Ming*, L'esprit du peuple chinois, trad. de l'anglais par P. Rival. Paris (Stock), 1927, in-8°, 181 p.

27.448 *Recueil des actes de Pépin I et Pépin II. rois d'Aquitaine* 816-843, publié par **L. Levillain**. Paris, 1526, 4°. [Chartes et diplômes...]

192.067 **Lorenzetti** (G.), *Venezia e il suo estuario. Guida storico-artistica.* Venise, Milan. Rome (1926), in-8°, 976 p. [Guide Editars.]

28.006 **Atkinson** (G.), *La littérature géographique française de la Renaissance.* Répertoire bibliographique. Paris, 1927, 4°, 565 p.

192.020 **Daniels** (Eugen), *Invallen der Hongaren in Europa...* Antwerpen (Opdebeck), 1926, in-8°, 156 p.

500.214 *Oberdeutsche Zeitschrift für Volkskunde*, dir. E. Fehrle. Bühl (Konkordia), I, 1927, in-8°.

27.830 *Lettres de Marguerite de Valois-Angoulême*, publiées par R. Ritter. Paris (Champion), 1927, in-8° ; 38 p.

500.481 **Stern** (Ph.), *Le Bayon d'Angkor et l'évolution de l'art khmer.* (Annales du Musée Guimet. Bibl. de vulgarisation, 47.) Paris, 1927, in-8°, 217 p.

191.932 **Nötscher** (F.), *Altorientalischer und Altesttamentlicher Auferstehungsglauben.* Würzburg (Becker), 1926, in-8°, 348 p.

191.939 **Tardieu** (A.), *Devant l'obstacle.* Paris (Emile Paul), 1927, in-8, 311 p.

191.937 **Kiempang** (Wou), *La Chine et les grands puissances.* Etude d'histoire diplomatique. Gand (Hussein), 1926, in-8° ; 414 p.

191.924 **Friederici** (G.), *Das puritanische Neu-England.* (*Studien über Amerika u. Spanien.* Völkerkundlich-hist. Reste, fasc. 1.) Halle (Niemeyer), 1924, in-8° ; 104 p.

191.928 **Rosenkranz** (A.), *Der Bundschuh.* Die Erhebungen des südwestdeutschen Bauernstandes in den Jahren 1493-1517. (Schriften des Wissensch. Instituts der Elsass-Lothringer im Reich.) Heidelberg (Winter), 1927, 2 vol. in-8°, 500 + 336 p.

191.949 **Rey** (H.), *La vie, la mode et le costume au XVIIe s.*, époque Louis XIII. *Etude sur la cour de Lorraine...* Préface de C. Pfister. Paris (Champion), 1924, in-8°, 553 p.

191.951 **Babelon** (J.), *La médaille et les médailleurs.* Paris (Payot), 1927, in-8° ; 236 p.

Digitized by Google

191.950 **Friedensburg** (F.), *Die Münze in der Kunstgeschichte*, 2e éd. Berlin (Weidmann), 1926, in-8° ; 244 p.

191.955 **Henderson** (B. W.), *The great war between Athens and Sparta.* A companion to the military history of Thucydides. Lond. (Macmillan), 1927, in-8° ; 517 p.

191.948 **Pirenne** (H.), *Les villes du Moyen Age.* Bruxelles (Lamertin), 1927, in-8°, 205 p.

27.969 **Silva** (Luigi), *L'atto di nos cita della nazione italiana.* Milan (La Periodica), 1926, in-8° ; 197 p.

191.938 **Lodge** (R.), *Great Britain and Prussia in the eighteenth century.* Oxford (Clarendon), 1923, in-8° ; 221 p.

27.968 **Seyn** (E. de), *Dictionnaire historique et géogr. des communes belges.* Bruxelles (Bielefeld), 1924-5, 2 vol. in-4°.

191.954 **Grosjean** (G.), *Le sentiment national dans la Guerre de 100 Ans.* Paris (Bossard), 1927, in-8° ; 234 p.

192.016 **Icazbalceta** (J. G.), *Catalogo de la colleccion de manuscritos relativos a la historia de America...* Mexico (Monografios bibliogr. mexicanas), 1927, in-8° ; 288 p.

192.013 **Lundh** (H.), *Gustaf IV Adolf veh Sveriges utrikespolitik.*, 1801-4. Thèse. Upsal (Appelberg), 1926, in-8 ; 301 p.

192.057 **Nithard**, *Histoire des fils de Louis le Pieux.* Editée et trad. par Ph. Lauer. Paris (Champion), 1926, in-8° ; 172 p. (Classiques de l'Hist. de France au Moyen Age.)

192.017 **Dayan** (F.), *Observations sur l'Histoire de Bordeaux par C. Jullian.* Bordeaux (Bons Livres), 1927, in-8° ; 142 p.

192.059 **Toutain** (J.), *L'économie antique.* Paris (Renaissance du Livre, 1927, in-°, 439 p. (Evolution de l'humanité, XX.)

192.056 **Milnikow** (P.), *Russlands Zusammenbruch.* Stuttgart (Deutsche Verlagsanst.), 1925-6, 2 vol., in-°, 249 + 364 p.

192.000 **Jelinek** (Fr.), *Etudes tchécoslovaques.* 2e éd. Paris (Bossard), 1927, in-8°, 362 p.

191.977 **Hirn** (Yrjo), *Les jeux d'enfants.* Traduit du suédois par Hammar. Paris (Stock), 1926, in-8°, 344 p. [Bibl. Scandinave.]

192.060 **Tarn** (W. W.), *Hellenistic civilisation.* Londres (Arnold), 1927, in-8°, 312 p.

192.005 **Gamble** (W. E. Miller), *The Monumenta Germaniae historica : its inheritance in source-valuation and criticism.* Thèse Washington (Catholic Univ. of America), 1927, in-8°, 202 p.

171.518 **Vogels** (H. J.), *Evangelium Palatinum.* Studien zur ältesten Geschichte der latein. Evangelienübersetzungen. Münster, 1926, in-8°, 147 p. (Neutestamentl. Abhandl., XII, 3).

500.106 **Hanquet** (Karl), *Documents relatifs au grand Schisme.* I. (Analecta vaticano-belgica, VIII). Bruxelles, 1924, in-8°, 692 p.

14.376 **Bricout** (J.), *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses.* Paris (Letouzey), 1925, sq., in-4°.

171.545 **Gutberlet** (C.), *Das zweite Buch der Machabäer*, übersetzt u. erklärt. Alttestamentl. Abhandl. X, 3. Munster (Aschendorff), 1972, in-8°, 219 p.

Digitized by Google

171.602 **Cooke** *(R.), Religion in Russia under the Soviets.* New-York (Abingdon Press), 1924, in-8°, 311 p.

171.603 **Stroppel** *(R.), Liturgie u. geistliche Dichtung zwischen 1050 u. 1300...* Francfort (Diesterweg), 1927, in-8° 216 p.

14.377 **Burger** (W.), *Das Erzbistum Freiburg in Vergangenheit u. Gegenwart.* Freiburg i. B., 1927, in-8°, 247 p.

14.380 *Les registres d'Urbain V.*, par M. Dubrulle. Paris (De Boccard), 1926, in-4°, 65 p.

500.066 Aurelii *Prudentii* Clementis carmina, éd. par J. Bergman. Vindobona-Lipsiae, 1926, in-8°, 578 p. (Corpus Script. eccl. lat. 61).

500.109 *Una Sancta*, Zeitschr. der hochkirchl.-œkumenischen Bundes. I. 1925, Charlottenburg. II sq., Stuttgart (Frommann).

171.694 **Caspar** (E.), *Primatus Petri*, eine philologisch-historische Untersuchung. Weimar (Böhlau), 1927, in-8°, 80 p.

171.496 **Mead** (G. R. S.), *The Gnostic John the Baptizer.* Selections from the Mandaean John-book. Londres (Watkins), 1924, in-8°, 137 p.

171.533 **Aigrain** (R.), *Ecclesia*, Encyclopédie populaire des connaissances religieuses. Paris (Bloud), 1927, in-8°, 1111 p.

171.530 *Festgabe des Zwingli-Vereins*, zum Geburtstage seines Präsidenten H. Escher. Zurich (Berichthaus), 1927, in-8°, 238 p.

500.043 **Preisker** (H.), *Christentum u. Ehe in den ersten drei Jahrh.* (Neue Studien zur Gesch. der Theologie u. der Kirche, 23). Berlin, 1927, in-8°, 260 p.

500.033 *Aktensammlung zur Gesch. der Basler Reformation*, 1519-1534, hrsg. von E. Dürr. I. 1519-25. Bâle, 1921, in-8° (Verlag der Hist. u. Antiquar-Gesellsch.).

500.002a **Schlatter** (A.), *Die Geschichte der ersten Christenheit.* (Beiträge zur Förderung christl. Theologie, 2. sér. XI), Gütersloh, 1926, in-8°, 387 p.

Feine (Paul), *Der Apostel Paulus.* Ib. 2e sér. XXII, Ib. 1927, in-8°, 629 p.

500.082 **Hœnsbroech** (Graf Paul v.), *Der Jesuitenorden.* Eine Enzyklopädie... I. A. I. Berne et Leipzig (Haupt), 1926..., in-8°.

171.555 *Festgabe für A. Deissmann.* Tübingen (Mohr), 1927, in-8°, 334 p.

171.540 **Otto** (R.), *West-östliche Mystik.* Gotha (Klotz), 1926, in-8°, 397 p.

G (Economie)

134.635 **Smith** (S.), Rollo et **Ackermann** (Ralph), *The markets of Bolivia* (Washington, Bureau of foreign and domestic commerce), 1925, in-8°, 18 p.

134.626 **Weinfeld** (I.), *La Pologne.* Tableaux statistiques, 1925. Varsovie, 1925, in-4°, 85 p.

134.770 *Académie des sciences Oukraïnienne. Recueil démographique.* Travaux de l'Institut démographique, IVe. Kiev (Hayk), 1926, in-8°, 200 p.

134.835 **Scelle** (G.), *Une crise de la Société des Nations.* La réforme du Conseil et l'entrée de l'Allemagne. Paris (Presses universitaires, 1927, in-8°, 254 p.

Digitized by Google

131.536 **Lietzmann** (H.), *Messe u. Herrenmahl.* Eine Studie zur Geschichte der Liturgie. Bonn (Marcus et Weber), 1926, in-8°, 263 p.

134.832 **Leroy** (Maxime), *La ville française.* Institutions et libertés locales. Paris (Rivière), 1927, in-8°, 229 p. [Bibliothèque d'information sociale].

134.849 *Le commerce et l'industrie de la Hongrie en 1926*, publié par la Chambre de Commerce de Budapest. Budapest, 1927, in-8°, 187 p.

135.097 **Schlund** (E.), *Die philosophischen Probleme des Kommunismus vornehmlich bei Kant.* Munich (Pfeiffer), 1922, in-8°, 287 p.

15.717 **Boissonnade** (P.), *Le socialisme d'Etat.* L'industrie et les classes industrielles en France... (1453-1661). Paris (Champion), 1927, in-8°, 374 p.

135.094 **Brentano** (Lujo), *Eine Geschichte der wirtschaftlichen Entwicklung Englands.* 3 vol. in-8°, Iéna (Fischer), 1927-28.

15.716 *Les forces économiques du monde.* Publié par la Dresdner Bank, Berlin, 1927, in-4°, 145 p.

M (ALSATIQUES)

123.579 **Schulze** (A.), *Die örtliche u. soziale Herkunft der Strassburger Studenten*, 1621-1793. (Schriften des wissenschaftl. Instituts der Elsass-Lothringer i. R.). Francfort (Selbstverlag), 1926, in-8°, 143 p.

123.580 **Meyer** (G.), *Die Entwicklung der Strassburger Universität aus dem Gymnasium u. der Akademie.* (Ib.), 1926, in-8°, 102 p.

39.793 **Weymann** (C.), *La seigneurie de Thann*, Mélanges historiques. Paris (éd. artistique), 1925, in-4°, 173 p.

39.788 **Kannengiesser** (A.), *Un sociologue alsacien, l'abbé Cetty*, curé de Mulhouse. Colmar (Alsatia), 1923, in-8°, 440 p.

39.789 **Gebwiler** (H.), *Die Straszburger Chronik des elsässischen Humanisten Hieronymus Gebwiler*, édit. K. Stenzel (Schriften des wissenschaftl. Instituts der Elsass-Lothringer im Reich). Berlin (De Gruyter), 1926, in-8°, 78 p.

500.109 **Ménégoz** (F.), *Le problème de la prière.* Principe d'une revision de la méthode théologique. Thèse... Strasbourg, 1925, in-8°, 463 p.

Will (R.), *Le culte.* Etudes d'histoire et de philosophie religieuses, I. Strasbourg, 1925, in-8°, 458 p.

123.808 **Müller** (Karl Alex. v.), *Görres in Strassburg, 1819-20.* Eine Episode aus der Demagogenversammlungen. Stuttgart (Deutsche Verlagsanstalt), 1926, in-8°, 275 p.

39.893 *Centenaire de la Société industrielle de Mulhouse.* I. La Société industrielle, son activité et ses créations de 1826 à 1926. II. L'industrie et le commerce à Mulhouse et dans le Haut-Rhin de 1900 à 1925. Mulhouse (Braun), 1926, in-4°, 2 vol., 279 et 252 p.

39.892 **Danis** (R.), *Kleber, architecte à Belfort*, 1784-92. Strasbourg, (Istra), 1926, in-4°, 45 p.

123.832 **Herkmann** (P.), *Un épisode des guerres de la Révolution. Félix de Wimpfen et le siège de Thionville.* Paris (Perrin), 1926, in-8°, 160 p.

39.891 **Paquet** (R.), *Bibliographie analytique de l'histoire de Metz pendant la Révolution.* Paris (Picard), 1926, in-4°, 2 vol., 567 et 118 p.

Digitized by Google

123.829 **Ponteil** (F.), *La crise alimentaire dans le Bas-Rhin en 1847, d'après des documents inédits.* Rennes (Imp. Réunies), 1927, in-8°, 141 p.

123.819 **Klélé** (J.), *Haguenau pendant la guerre de succession d'Espagne*, d'après des documents inédits. Haguenau (Impr. de Haguenau), 1926, in-8°, 65 p.

123.824 **Pannier** (J.), *J. F. Oberlin, pasteur au Ban-de-la-Roche.* Neuilly (édit. de La Cause), 1926, in-8°, 38 p.

500.359 **Brauner** (Joseph), *Archiv f. elsässische Kirchengeschichte.* Rixheim (Sutter), 1926 et suiv., in-8°.

123.838 **Français** (Henri), *La vie du bienheureux Pierre de Luxembourg*, évêque de Metz, cardinal d'Avignon (1369-1387). Ligny-en-Barrois (Gettliffe), 1927, in-8°, 86 p.

R 10.178 **Forrer** (R.), *Strasbourg. Argentorate préhistorique, gallo-romain et mérovingien.* Strasbourg (Istra), 1927, in-8°, 2 vol., 372 et 812 p.

124.051 **Gautherot** (G.), *Un demi-siècle de défense nationale et religieuse.* Emile Keller (1828-1909). Paris (Plon), 1922, in-8°, 425 p.

124.054 **Conrad** (Ch.), *Album-guide de Bischwiller.* Bischwiller (Posth), s. d., in-4°, 98 p.

39.934 **Vignoulles** *(Ph. de), Chronique*, éditée par Ch. Bruneau. I. Metz (Soc. d'hist. et d'archéol. de Lorraine), 1927, in-8°, 382 p.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CH. PFISTER, Georges Pariset 167
G. MAUGAIN, Le jubilé de M. Pfister 33

VARIÉTÉS

A. PIGANIOL, Le Congrès de Belgrade (avril 1927) 7
» Le Congrès de Rabat (avril 1928) 259

CHRONIQUES

Nécrologie: M. G. PARISET 7

Travaux récents soumis à la Faculté:
Doctorat d'Etat 43
Doctorat d'Université 84, 177
Diplôme d'études supérieures 18

Statistique des examens de la Faculté 6
Concours de l'enseignement secondaire 45
Prix Blum 180
Dons de livres aux Instituts de la Faculté 180
Enseignements nouveaux à la Faculté 181
Amicale des Etudiants en Lettres 133
Les Amitiés étrangères 223
Le Congrès international des sciences historiques 135

Réunions du samedi:
Histoire littéraire 10, 125, 263
Histoire des religions 39, 40, 129, 173, 220, 264
Linguistique, Orientalisme et Archéologie 88, 130, 174, 222

Echos divers 43, 84, 223

INITIATION ET MÉTHODES

H. BAULIG, Exercices cartographiques 193
M. CAHEN, Morphologie du verbe allemand (suite) 102, 148, 224
J. F. PASTOR, Introduction à l'étude de l'espagnol moderne 137

CONCOURS ET EXAMENS

I. *Notes sur les auteurs et les questions des programmes:*
M. BLOCH, L'idée d'Empire sous les Hohenstaufen et la légende des Hohenstaufen 48
A. GRENIER, Cicéron, *Brutus* 182
» Sénèque. Généralités 234
» Sénèque. *De Beneficiis* 276
H. TRONCHON, Diderot, bibliographie sommaire 46

Digitized by Google

Pages

II. *Sujets à traiter et textes à commenter:*

Anglais 17, 91, 139, 187
Allemand 89, 90, 239, 279
Epigraphie latine 55, 92, 143, 190, 241
Français (Grammaire) 16, 52, 186, 238
Français (Littérature) 16, 52, 88, 139
Grammaire et philologie anciennes 16, 52, 88, 186
Grec 12, 13, 51, 86, 138, 184, 236, 278
Histoire ancienne 55, 142
Italien 53, 54, 98, 140, 189, 240, 281
Latin . . . . . 13—15, 87, 88, 138, 237, 185, 238, 274
Histoire du moyen âge 57, 93

III. *Rapports des présidents de jurys d'agrégation:*

A. CAHEN, Le Concours de l'Agrégation des lettres en 1927 . . . . 75, 104, 126
R. DURAND, Le Concours de l'Agrégation de grammaire en 1927 215

IV. *Professorat des Ecoles normales* 85, 133

V. *Sujets donnés aux concours de l'enseignement secondaire*

Agrégation de philosophie 19
— d'histoire et de géographie 19
— des lettres 19
— de grammaire 19, 145, 146
— des jeunes filles 53, 99
— d'allemand 20
— d'anglais 146, 243

VI. *Sujets donnés aux examens de la Faculté:*

Certificat de géographie 283
Baccalauréat . . . . . 21, 22, 23, 244—247

BIBLIOGRAPHIE

AUBREY GWYNN S. J., *Roman Education from Cicero to Quintilian* (A. JURET) 23
BARTH A., *Quarante ans d'indianisme* (G. COURTILLIER) 202
Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Catalogue de la section alsacienne et lorraine (GÉROCK et WILHELM) 110, 205
BICKERMANN, *Das Edikt des Kaisers Caracalla* (E. CAVAIGNAC) 110
BOUSQUET H., *Comptes consulaires de la Cité et du Bourg de Rodez* (P. ALFARIC) 27
CHANTRAINE P., *Histoire du Parfait grec* (OGUSE) 284
COCCHIARA G., *Folklore* (G. MAUGAIN) 208
CLOCHE P., *La civilisation athénienne* (P. COLLOMP) 158
COLLART P., *Les papyrus Bouriant* (P. COLLOMP) 199, 248
COMBES DE PATRIS B., *Une muse romantique, Pauline de Flangergues* (P. ALFARIC) 27
CRUMP C. G., et JACOB E. F., *The legacy of the middle ages* (M. BLOCH) . . 160
CUVILLIER, *Manuel de Philosophie*, t. II (M. PRADINES) 203
DEMANGEON A., *Iles Britanniques* (M. BLOCH) 160
» *Belgique, Pays-Bas, Luxembourg* (MARC BLOCH) 250
GAUTIER E. F., *L'islamisation de l'Afrique du Nord* (M. BLOCH) 289
GEORGIN et BERTHAUT, *Grammaire latine* (JURET) 68
GUÉRINOT A., *La réligion djaïna* (G. COURTILLIER) 200
HAINES C. M., *Shakespeare in France* (H. TRONCHON) 30
HAZLITT William, *New Writings* (A. KOSZUL) 26
JOUGUET L., *L'impérialisme macédonien* (P. COLLOMP) 66
KENT ROLAND G., *The textual criticism of inscriptions* (A. GRENIER) 24
KRUSINGA E., *An introduction to the study of english sounds* (A. KOSZUL) . 25
LAIGNEL M.-Th., *La littérature italienne* (G. MAUGAIN) 206

Digitized by Google

Pages

LÉVI Silvain, *Matériaux japonais pour l'étude du bouddhisme* (G. COURTILLIER) . 203
LUCAIN, *La guerre civile*, par A. Bourgery (GRENIER) 69
MAGNIEN A., *Iliade d'Homère* (A. JURET) 248
MORIZET G., *Histoire de Lorraine* (M. BLOCH) 73
MUCKE J. R., *Die Urbevölkerung Griechenlands* (A. GRENIER) 159
PETERSEN Julius, *Die Wesensbestimmung der deutschen Romantik* (A. SCHLAGDENHAUFFEN) 28
PICCO F., *Il Cavalier Marino* (G. MAUGAIN) 207
PLATTARD J., *État présent des études rabelaisiennes* (SCHNÉEGANS) 72
» *Anthologie du XVI^e siècle français* (SCHNÉEGANS) 250
RIEFFEL Ch., *Aide-mémoire grammatical français-allemand* (A. S.) 251
SAINZ RODRIGUEZ P., *Introduccion a la historia de la literatura mistica en España* (J. F. PASTOR) 292
SCHUBART W., *Griechische Papyri* (P. COLLOMP) 248
TENNEY Franck, *Two historical themes in roman litterature* (A. GRENIER) . . 25
VLÈS J., *Le Roman picaresque* (H. TRONCHON) 209
YPERLAAN, *Les traductions hollandaises des poésies lyriques de V. Hugo jusqu'en 1885* (H. TRONCHON) 32

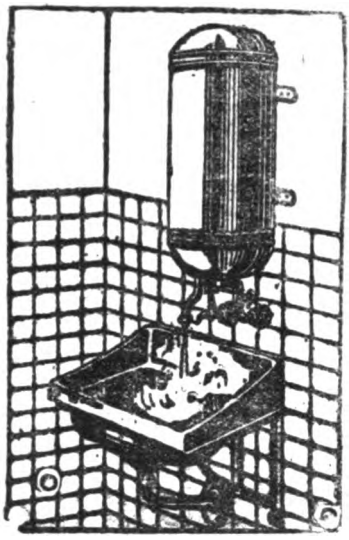
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET UNIVERSITAIRE

Quelques acquisitions récentes 115, 162, 210, 253, 293

Imprimerie Alsacienne Strasbourg

Le gérant: A. Schann

Digitized by Google



Installez
votre Salle de Bain,
votre Cuisine,
à l'ÉLECTRICITÉ.

Demandez notre Brochure:
CHAUFFAGE PAR ACCUMULATION.

ELECTRICITE DE STRASBOURG S. A.

1, rue du 22-Novembre — Téléphones 9.47, 9.48.

Digitized by Google

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, assujettie au Contrôle de l'État

Fondée en 1830 — Capital Social : 15 MILLIONS de francs

SIÈGE SOCIAL : 2, rue Pillet-Will, PARIS

La situation financière de La Nationale-Vie, *résultat d'une gestion économe et prudente poursuivie pendant près d'un siècle, donne à ses assurés et à ses rentiers, ce qu'il importe avant tout de trouver, quelles que soient les circonstances, pour des opérations dont dépend l'avenir :* **le maximum de garantie.**

Assurances en cas de décès

Dotations d'enfants

Constitutions de retraites

Capitaux assurés en cours : **1 milliard 890 millions**

Le plus important portefeuille d'assurances de toutes les Compagnies Françaises

---

Rentes Viagères

immédiates ou différées

L'augmentation du revenu par la rente viagère est, pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, le remède le plus efficace à **la cherté de la vie.**

Rentes Viagères en cours : **42 millions 418.463 frs.**

Pour les assurances comme pour les rentes viagères, LA NATIONALE applique les tarifs les plus avantageux qui soient autorisés.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au siège social à Paris, et chez les agents généraux, notamment :

à Strasbourg : **M. E. Kuhff**, 6, avenue de la Marseillaise,
à Colmar : **M. Ebert**, 9, rue Chauffour,
à Mulhouse : **M. Fœrderer**, 4, rue de la Somme,
à Metz : **M. Jung**, 34, place St-Louis.

Digitized by Google

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS (V^e^)

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE **P. VIDAL DE LA BLACHE ET L. GALLOIS**

TOME Ier — *Ont paru :*

LES ILES BRITANNIQUES, par A. DEMANGEON

Un volume in-8° grand jésus (20×29), 320 pages, *80 cartes et cartons* dans le texte, *113 photographies hors texte et une carte en couleurs hors texte*, broché . . **80 fr.**

TOME II

BELGIQUE, PAYS-BAS, LUXEMBOURG, par A. DEMANGEON

Un volume in-8° grand jésus (20×29), 248 pages, *53 cartes et cartons* dans le texte, *79 photographies hors texte et une carte en couleurs hors texte*, broché . . **60 fr.**

TOME XV *(en 2 volumes)*

AMÉRIQUE DU SUD, par PIERRE DENIS

1er VOLUME : **Caractères généraux de l'Amérique du Sud — Guyanes — BRESIL.**

Un volume in-8° grand jésus (20×29), 210 pages, *36 cartes et cartons dans le texte, 64 photographies hors texte et une carte en couleurs hors texte*, broché . . **50 fr.**

2e VOLUME : **Les Pays Andins — RÉPUBLIQUE ARGENTINE — Paraguay, Uraguay.**

Un volume in-8° grand jésus (20×29), 270 pages, *53 cartes et cartons dans le texte, 91 photographies et une carte en couleurs hors texte*, broché . . . . . **70 fr.**

Pour paraître prochainement :

TOME XIV :

MEXIQUE, AMÉRIQUE CENTRALE, par MAX SORRE.

Un volume in-8° grand jésus (20×29), 240 pages, *47 cartes et cartons dans le texte, 95 photographies et une carte en couleurs hors texte*, broché . . . . . **60 fr.**

Prix de la reliure pour chaque volume :
- Reliure *de travail*, pleine toile, fers spéciaux tête dorée **25 fr.**
- Reliure *de bibliothèque*, demi-chagrin poli avec coins, tête dorée . . . . . **45 fr.**

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE
DE J.-J. ROUSSEAU

Collationnée sur les originaux, annotée et commentée par **Th. DUFOUR** et publiée par **P. P. PLAN.**

TOME I : *Rousseau et Mme de Warens — Rousseau à Venise — Rousseau à Paris* (1728-1751)
TOME II : *Rousseau à Genève — Le Discours sur l'Inégalité — De Luc — Le Nieps — Voltaire — Mme d'Epinay* (1751-1756)
TOME III : *Rousseau à l'Ermitage et à Mont-Louis* (1757-1758)
TOME IV : *La Lettre à d'Alembert sur les Spectacles* (1758-1759)
TOME V : *Autour de la « Nouvelle Héloïse »* (1759-1761)
TOME VI : *Publication de la „Nouvelle Héloïse" Impression d'„Emile"* (*Février-Décembre* 1761)
TOME VII : *Le „Contrat social" et l'« Emile »* (*Décembre* 1761 - *Juin* 1762)
TOME VIII : *Rousseau à Môtiers* (*Juillet* 1762 - *Janvier* 1763)
TOME IX : *Rousseau à Môtiers Janvier - Juin* 1763) — (*Nouveauté*).

Chaque volume in-8° carré (14×22), sur beau papier d'alfa, *avec planches hors texte*, broché . . . . . **40 fr.**

DEMANDER LES PROSPECTUS CONCERNANT LES DEUX PUBLICATIONS

Digitized by Google

Adresses utiles

Hôtel-Pension du Cercle Evangélique, 7, rue Finkmatt } chambres pour pensionnaires
Hôtel-Pension de la Croix-Bleue, 24, Fb. National } et autres. Repas. Abonnements.
Pension dans famille, parlant français et allem., Mme Peter, 3, quai Saint-Nicolas.
Pension Braun, 11, rue Schoch. Bonne pension 6 fr. par jour.
Foyer de la Jeune Fille, 16, rue des Charpentiers, restaurant, tea-room, cours et clubs.
Pension Jehl, 19, rue Schweighäuser. Chauffage central.
Hôtel Bristol-Diebold, face à la gare, confort moderne, prix très modérés.
Restaurant Zimmer, 8, rue du Temple-Neuf.
Pension Stéphanie, 4, Allée de la Robertsau.
Pension Elisa, 5, rue Goethe.
Pension Weisheimer, 11, place de Bordeaux.
Penston Guiliermo, 28, rue Wimpheling.
Pension Waltisperger, 22, rue Sleidan.

Dactyl-Office JEANNE FRIEDOLSHEIM, 10, Allée de la Robertsau
Travaux de copie — Cirlulaires — Traductions — Leçons de sténo-dactylogr.
10 % de rabais aux étudiants sur présentation de la carte.

Librairie **BERGER-LEVRAULT**
23, Place Broglie — Téléphone 4096
Dépositaire de tous les ouvrages nécessaires
au *Corps Enseignant* et aux *Elèves* des Facultés
Ouvrages techniques allemands à des prix extrêmement réduits.

Treuttel et Würtz, 31, rue des Hallebardes (libr. franç. depuis 1770).
En magasin tous livres utiles à MM. les professeurs et étudiants.

Librairie de la Mésange, 18, rue de la Mésange, Strasbourg.

Librairie universitaire d'Alsace, J. Defrenne, 1, place de l'Université, Strasbourg.

Paillet-Mazerand, Librairie ancienne et moderne, 6, rue des Ecrivains.

Librairie **UNION**
31, Place de la Cathédrale et 50, rue des Hallebardes, Strasbourg.
Librairie générale et scientifique, ouvrages en langues
étrangères: anglaise, allemande, italienne.
Sur papeterie, rabais pour MM. les Etudiants.

Bloch, opticien, 15, rue du Dôme. — Maison fondée en 1838. — Téléphone 403.

Horlogerie - Bijouterie **E. RISS** *81, rue des Grandes-Arcades.*
Spécialité: Montres marques Oméga, Longines, Zénith, Lip, etc.

Digitized by Google

J. HAUERT, A la Ville de Nancy, 1, rue du Dôme et 1, rue Brûlée
Téléph. 2268 Grande maison de blanc et lingeries, layettes. Téléph. 2268

Etablissements Savelkoul, March.-Tailleurs, Confections
48, rue du Vieux-Marché-aux-Vins, 48. — Strasbourg.

Tailleur-Chapelier-Chemisier
au Royal-Club, 24-26, rue des Grandes-Arcades, Strasbourg.

St-Remy, Tailleur, Confectionneur, Chemisier
Grand Magasin — Spécialiste du Vêtement — 20 Succursales en France.
30, rue du 22 Novembre, Strasbourg.

MAGMOD **Les GRANDS MAGASINS MAGMOD-STRASBOURG** MAGMOD
offrent des choix considérables et vendent toujours les meilleures marchandises aux meilleurs prix.

Chaussures Lienhardt Place Kléber, Vieux-Marché-aux-Poissons,
vous offrent le plus grand choix, les modèles les plus riches, aux prix les plus avantageux. Téléphone 37—68.

CHAUSSURES GEIGER, 5, rue de l'Outre, près la Place des Étudiants.

Pour l'Enseignement Pratique des Langues Vivantes
Par l'Image et la Méthode Directe
Les **"T·A·D" Tableaux Auxiliaires Delmas**
sont en usage dans plus de 5000 Écoles du monde entier.

La collection des T. A. D. comprend : Pour la Classe, 16 Grands Tableaux Muraux en couleurs (90 × 120 centimètres) ; Pour les Elèves et le Professeur : 16 Tableaux Portatifs (20 × 29 cm.) réunis en deux cahiers. Un Livret explicatif. — Des Livres d'Etudes qui complètent la Méthode d'Enseignement.

Spécimens et Renseignements gratuits sur demande à : DELMAS, Éditeur, 6, Place Saint-Christoly, BORDEAUX (France).

ANNUAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX. Contenant les programmes des cours et les règlements des 4 facultés : Droit, Sciences, Lettres, Pharmacie et Médecine. - 7 fr. 50 franco.
En vente : Imprimerie de l'Université, 17, rue Poquelin-Molière. — BORDEAUX.

Digitized by Google

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN — PARIS (VIe)

CAMILLE JULLIAN

de l'Académie française

Professeur au Collège de France

HISTOIRE DE LA GAULE

8 vol. in-8°, brochés.

Tome Ier: *Les Invasions gauloises et la Colonisation grecque* (600-150 avant J.-C.).

Tome II: *La Gaule indépendante.*

Ces deux volumes ont obtenu le Grand Prix Gobert en 1908.

Tome III: *La Conquête romaine et les premières Invasions germaniques.*

Tome IV: *Le Gouvernement de Rome.*

Tome V: *La Civilisation gallo-romaine. — État matériel.*

Tome VI: *La Civilisation gallo-romaine. — État moral.*

Tomes VII: *Les Empereurs de Trèves. — Les Chefs.*

Tome VIII: *Les Empereurs de Trèves. — La Terre et les hommes.*

Chaque volume . . . . . **50 fr.**

Ouvrage complet.

STÉPHANE GSELL

de l'Institut

Professeur au Collège de France.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'AFRIQUE DU NORD

8 vol. in-8°, brochés.

Tome Ier: *Les Conditions du développement historique: les temps primitifs; la colonisation phénicienne et l'empire de Carthage.* **45 fr.**

Tome II: *L'État Carthaginois.* **45 fr.**

Tome III: *Histoire militaire des Carthaginois.* **45 fr.**

Tome IV: *La Civilisation carthaginoise.* **45 fr.**

Tome V: *Les royaumes indigènes* (organisation sociale, politique et économique). **45 fr.**

Tome VI: *Les royaumes indigènes* (vie matérielle, intellectuelle et morale). **45 fr.**

Tome VII: *La république romaine et les rois indigènes.* *(En prép.)*

Tome VIII: *Jules César et l'Afrique. Fin des royaumes indigènes.* *(En prép.)*

Ouvrage couronné par l'Académie française

Digitized by Google

PREMIÈRE SÉRIE. — In-8°.

Vient de paraître :

Fasc. 42. M. PRADINES, *Philosophie de la sensation*, I, *Le problème de la sensation*, 280 pages, 30 fr.

Une véritable passion intellectuelle anime ce livre, dont l'audacieux épigraphe, *Nihil est in sensu quod non prius fuerit in intellectu*, indique suffisamment l'inspiration. L'auteur, qui pénètre dans la dernière complexité, même physiologique, des sens, propose une synthèse d'une admirable hardiesse.

SOUS PRESSE :

Fasc. 43. A. GRABAR, *Les influences orientales sur l'art des Balkans.*

Fasc. 44—45. G. LAFOURCADE, *Swinburne. Sa vie et son œuvre.*

DEUXIÈME SÉRIE. — In-16° carré.

Vient de paraître :

Fasc. 3. H. GILLOT, *E. Delacroix, L'homme, ses idées, son œuvre*, 394 p., 4 planches, 20 fr.

C'est un portrait complet du maître par excellence de l'art romantique que présente au public ce livre inspiré d'une admiration éclairée, fortement construit, d'une lecture attachante, et, par dessus tout, vivant.

SOUS PRESSE :

Fasc. 4. H. TRONCHON, *Renan et l'étranger.*

SÉRIE INITIATION ET MÉTHODES

Vient de paraître :

Fasc. 2. H. BAULIG, *Exercices cartographiques*, 5 fr.

L'interprétation raisonnée des cartes à grande échelle fait partie intégrante de l'enseignement de la géographie dans les Universités ; elle vient de pénétrer dans les lycées et collèges. Néanmoins il n'existait jusqu'ici aucun guide pour cet exercice fructueux. L'opuscule de M. BAULIG, qui procède, par retouches répétées, d'une pratique déjà longue, se propose de combler cette lacune.

L'étudiant, placé devant un fragment de carte, est invité à en tirer les éléments d'une description explicative. Un questionnaire méthodique guide son observation, lui fournit les renseignements utiles que la carte ne donne pas, l'aide à poser les problèmes, à imaginer les hypothèses convenables, à en chercher la vérification sur la carte, à exposer enfin les conclusions. Ainsi compris, l'exercice cartographique est une initiation excellente non seulement à la recherche cartographique, mais encore à toutes les sciences d'observation directe.

Déjà paru dans la même série :

Fasc. 1er. P. COLLOMP, *La Papyrologie*, 6 fr.

En préparation :

Le verbe allemand, par M. CAHEN et E. TONNELAT.
Le verbe français, par P. FOUCHÉ.
L'histoire littéraire et ses méthodes, par G. COHEN.

HORS SÉRIE.

Vient de paraître :

CHR. PFISTER, *Les Schweighäuser et la chaire de littérature grecque de l'Université de Strasbourg*, 60 pages et 2 planches, 5 fr.

L'un des épisodes les plus remarquables de la vie intellectuelle et universitaire strasbourgeoise au siècle dernier qui prend sa place dans l'histoire générale des humanités.

SOUS PRESSE :

Bibliographie alsacienne, tome III, 1925—1927.

Digitized by Google

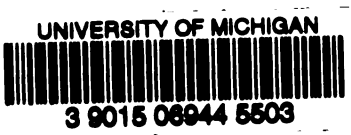
Digitized by Google

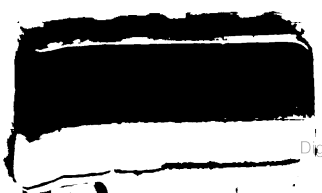
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUND
NOV 15 1932
UNIV. OF MICH.
LIBRARY





Digitized by Google